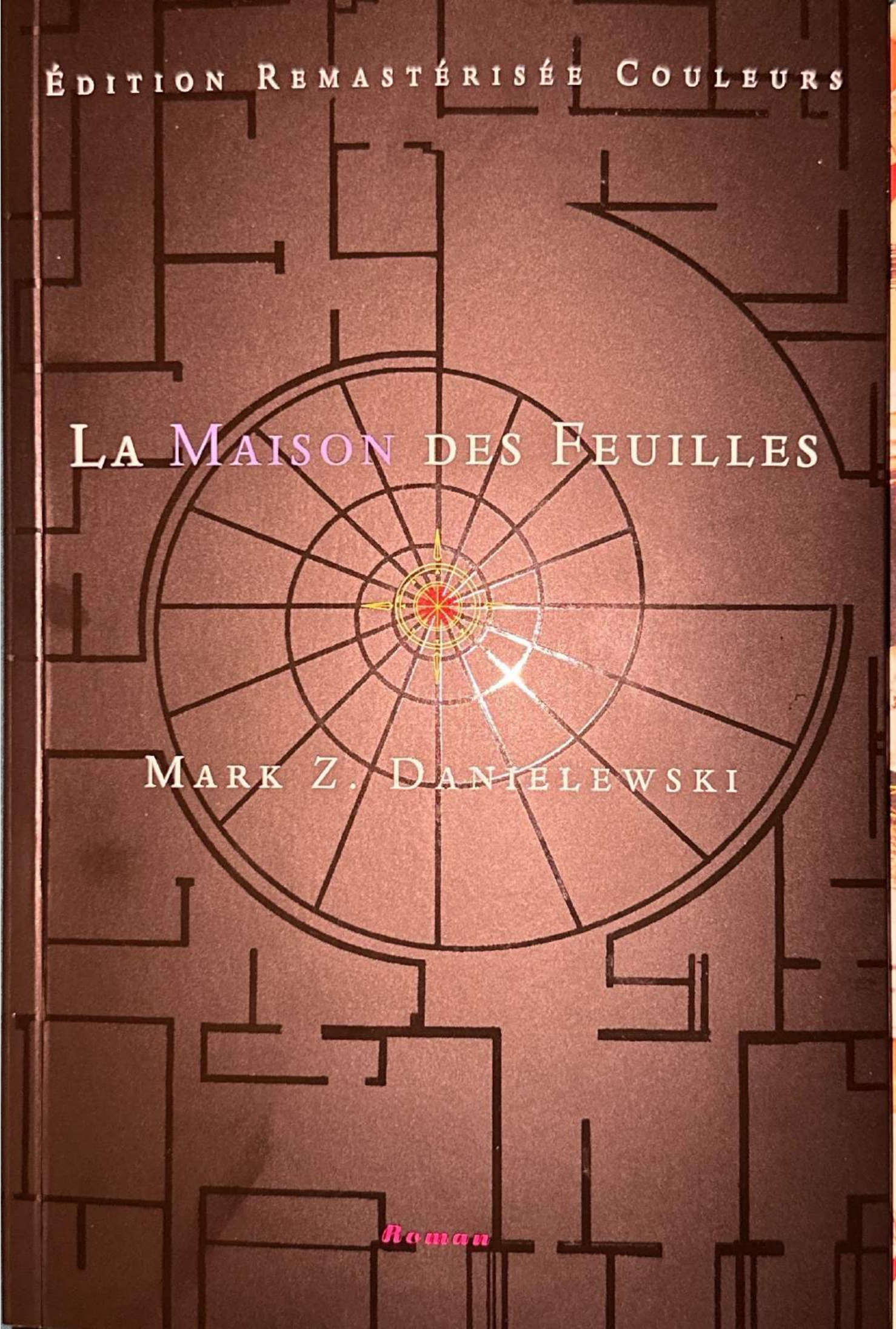
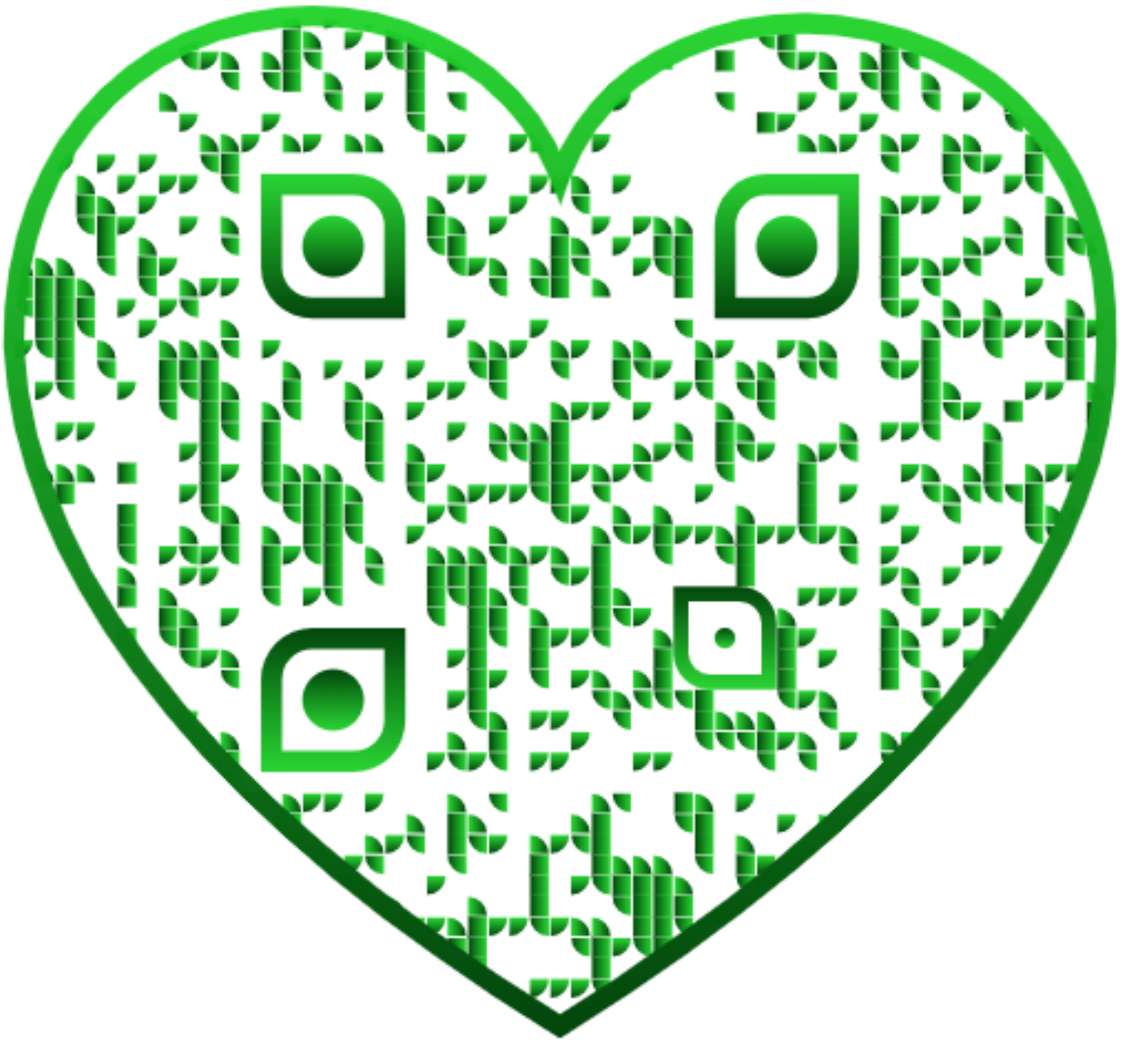
Édition Remastérisée Couleurs

La Maison des Feuilles



Mark Z. Danielewski

Roman



red
Très calme
Peut-être que je veux manger. Tuer les deux
enfants. Assassiner
Daisy, mais une fraction de seconde trop tard, ses
yeux se referment sur le vide, il cherche Daisy des yeux
9. Véhicule endommagé.
10. Zone d'atterrissage sécurisée.
11. Tout va bien.

Mark Z. Danielewski:

La Maison des Feuilles

par

Zampanò

avec une introduction et des notes de

Johnny Errand

traduit par

Claro

Première édition Remastérisée

Monsieur Toussaint Louverture

Copyright © by Mark Z. Danielewski, 2000.
© Monsieur Toussaint Louverture,
pour la présente édition française, 2022.

Ce livre a paru pour la première fois en français
aux éditions Denoël en 2003.

Les autorisations et les crédits des illustrations
apparaissent en pages 691–692.

Imprimé en Lettonie
~~Première édition~~
978 2 38196 064 7

Ce roman est une œuvre de fiction. Toute référence à des personnes, des événements, des entreprises, des organisations ou des lieux réels ne vise qu'à donner à la fiction un caractère authentique. Les autres noms, personnages et incidents sont soit le produit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive, tout comme les événements et incidents fictifs qui impliquent des personnes réelles et ne se sont pas produits ou se déroulent dans le futur. — Éd.

Une note sur cette édition

Couleurs	2 couleurs	Noir & blanc	Incomplète
•Le mot maison en bleu; ~~les passages barrés~~ et le mot minotaure en rouge.	•Soit maison apparaît en bleu, soit ~~les passages barrés~~ et le mot minotaure apparaissent en rouge.	•La couleur n'est pas utilisée pour les mots maison, minotaure ou ~~les passages barrés~~.	•Pas de couleur.
•La seule ligne barrée du Chapitre XXI apparaît en violet.	•Pas de Braille.	•Pas de Braille.	•Pas de Braille.
•Xxxxxxx et planches en couleurs.	•Planches en couleurs ou noir & blanc.	•Planches en noir & blanc.	•Les éléments en annexes, les annexes et l'index peuvent manquer.

Table des matières

Avant-propos vii

Introduction xi

Le Navidson Record 1

Pièces Un - Six 535

Annexe: Zampanò 543
- A – Plans & Titres de chapitres 544
- B – Bribes 547
- C – . . . et Pièces 554
- D – «Lettre à l'Éditeur» 559
- E – «Le Chant de Quesada et Molino» 561
- F – Poèmes 563

Annexe II: Johnny Errand 573
- A – Croquis & Polaroïds 574
- B – Les poèmes Pelikan 579
- C – Collages 587
- D – Notice nécrologique 590
- E – Lettres de l'Institut Three Attic Whalestoe 592
- F – Citations diverses 651

Annexe III: Éléments contradictoires 663

Index 669

Crédits 691

Yggdrasil 693

AVANT-PROPOS

La première édition de La Maison des feuilles a circulé confidentiellement et ne contenait pas le Chapitre XXI, l'Annexe II, l'Annexe III, ni l'index. Tout a été mis en œuvre pour fournir les traductions adéquates et identifier correctement les sources. Si nous avons échoué dans cette entreprise, nous présentons à l'avance nos excuses et corrigerons bien volontiers dans les éditions suivantes toutes les erreurs ou omissions que l'on nous signalera.

— L'Éditeur

Ceci n'est pas pour vous.

Introduction

Je fais encore des cauchemars. En fait, j'en fais si souvent que je devrais y être habitué maintenant. Mais non. Personne ne s'habitue vraiment aux cauchemars.

Pendant un moment, j'ai essayé tous les médocs imaginables. Tout ce qui pouvait maîtriser la peur. Excédrine, mélatonine, L-tryptophan, Valium, Vicodin, presque tous les membres de la famille des barbituriques. Une sacrée liste. Souvent mélangés, toujours accompagnés de shots de whisky, de quelques bouffées de bong qui décapent, et parfois même des vapeurs artificieuses de la cocaïne. Tout ça pour rien. Je pense pouvoir affirmer avec certitude qu'il n'existe pas encore de labo assez sophistiqué pour faire la synthèse du genre de produits chimiques dont j'ai besoin. Un prix Nobel à celui qui inventera ce truc.

Je suis si fatigué. Le sommeil me harcèle depuis je ne sais plus combien de temps. C'est inévitable, je suppose. Ce qui est triste, c'est que je ne suis pas chaud à l'idée de m'y mettre. Je dis "triste", parce qu'il fut un temps où j'aimais vraiment dormir. En fait, je dormais tout le temps. C'était avant que mon ami Lude me réveille à trois heures du matin pour me demander de passer chez lui. Qui sait, si je n'avais pas entendu la sonnerie du téléphone, peut-être que tout serait différent aujourd'hui? Je pense pas mal à ça.

À vrai dire, Lude m'avait parlé de ce vieux environ un mois avant cette nuit décisive. (Est-ce bien le mot? Incisive conviendrait mieux, non?) J'étais passé par les affres de la recherche d'appartement suite à un petit problème avec un proprio qui s'était réveillé un matin convaincu d'être Charles de Gaulle. Sa déclaration m'avait tellement surpris qu'avant même d'y réfléchir à deux fois, je lui avais répondu qu'à mon humble avis, il n'avait absolument rien d'un aéroport, même si la perspective d'un 757 en train d'atterrir sur lui n'était pas désagréable. Sur ce, il m'a expulsé. J'aurais pu protester, mais l'endroit était une vraie maison de fous et j'étais content de partir. Une semaine plus tard, Charlot de Gaulle brûlait la baraque du sol au plafond. Il dirait à la police qu'un 757 s'était crashé dessus.

Pendant les semaines qui ont suivi, alors que je squattais entre Santa Monica et Silverlake à la recherche d'un appartement,

Lude m'a parlé du vieux qui vivait dans son immeuble. Il habitait dans un appartement au rez-de-chaussée qui donnait sur une grande cour envahie par la végétation. Apparemment, le vieux avait dit à Lude qu'il allait bientôt mourir. J'y ai pas fait trop attention, même si ce n'est pas exactement le genre de truc qu'on oublie non plus. Sur le moment, j'ai simplement pensé que Lude me faisait marcher. Il adore en rajouter. J'ai fini par me dénicher un studio à Hollywood et j'ai retrouvé une routine abrutissante en tant qu'employé dans un salon de tatouage.

C'était fin 96. Les nuits étaient froides. J'essayais d'oublier une femme du nom de Clara English qui m'avait annoncé vouloir sortir avec un type situé au sommet de la chaîne alimentaire. Du coup, je manifestais mon infatigable dévotion à sa mémoire en contractant un grave béguin pour une strip-teaseuse qui s'était fait tatouer un petit lapin juste sous son string, à pile deux centimètres de sa chatte rasée ou, ainsi qu'elle aimait l'appeler: "L'endroit le plus sympa sur terre". Bref, Lude & moi, on a passé les dernières heures de l'année seuls, en quête de nouveaux bars, de nouveaux visages, conduisant à l'aveugle dans les canyons, faisant de notre mieux pour faire fermer sa gueule à l'immense firmament nocturne à coups de grosses conneries. On n'y est pas arrivés. À lui fermer sa gueule, je veux dire.

Puis le vieux est mort.

D'après ce que je sais aujourd'hui, il était américain. Même si, comme je devais le découvrir plus tard, les personnes qui travaillaient pour lui percevaient un accent dans sa voix, sans pour autant réussir à savoir d'où il venait.

Il se faisait appeler Zampanò. C'était inscrit sur le bail de l'appartement et sur plusieurs autres bouts de papier que j'ai trouvés. Je n'ai découvert aucune pièce d'identité, que ce soit passeport, permis de conduire ou tout autre document officiel pouvant laisser supposer que, oui, il était bel et bien qui il disait être.

Allez savoir d'où venait vraiment ce nom. Peut-être est-il authentique, peut-être inventé, peut-être est-ce un nom d'emprunt, un nom de plume ou — mon explication préférée — un nom de guerre.

Comme me l'a dit Lude, Zampanò vivait dans son immeuble depuis pas mal d'années, et il avait beau fuir la compagnie en général, il ne manquait pas de faire chaque matin et chaque soir un petit tour dans la cour, un endroit à l'abandon avec des herbes qui montaient jusqu'aux genoux, peuplé à ce moment-là de plus de quatre-vingts chats errants. Apparemment, ces chats aimaient bien le vieux et, même si lui ne les encourageait jamais, ils se frottaient tout le temps contre ses jambes avant de filer se planquer dans les herbes.

Bref, Lude avait passé une bonne partie de la nuit avec

une femme rencontrée dans son salon de coiffure. Il était un peu plus de sept heures quand il est arrivé en titubant dans cette cour et, malgré sa gueule de bois, il a tout de suite remarqué ce qui clochait. Lude rentrait souvent tôt chez lui et trouvait toujours le vieux en train de faire son petit tour, ou de se reposer sur un banc délavé par le soleil avant d'entamer une nouvelle ronde. Une mère célibataire qui se levait tous les matins à six heures a remarqué l'absence de Zampanò elle aussi. Elle est partie à son boulot, Lude est allé se coucher, mais quand la nuit est tombée et que leur vieux voisin ne se manifestait toujours pas, Lude et la mère célibataire sont allés prévenir Flaze, le gérant de l'immeuble.

Flaze est moitié hispano, moitié samoan. Une espèce de géant. 1 m 92, 125 kilos, quasiment pas de gras. Que des vandales, des junkies & autres s'amusent à s'approcher de l'immeuble, et Flaze se jettera sur eux comme un pitbull dressé par des dealers de crack. Et ne croyez pas qu'il reculera devant la taille & la force. Si les intrus sont armés, il leur montrera sa propre collection de flingues et n'hésitera pas à tirer aussi, plus rapide que Billy le Kid. Mais à peine Lude a-t-il évoqué ses inquiétudes concernant le vieux, que le pitbull & Billy le Kid ont disparu. Soudain, Flaze ne retrouvait plus les clés. Il a annoncé d'une voix étranglée qu'il allait appeler le propriétaire. Au bout de vingt minutes, Lude en avait tellement ras le bol de l'entendre bafouiller qu'il a proposé de prendre lui-même les choses en main. Flaze a aussitôt retrouvé les clés et, avec un grand sourire, les a fourrées dans la main de Lude.

Flaze m'a appris plus tard qu'il n'avait encore jamais vu de cadavre et qu'il était clair qu'il y aurait un cadavre et ça, ça lui plaisait pas du tout. "On savait ce qu'on allait trouver, a-t-il dit. On savait que ce type était mort."

La police a trouvé Zampanò exactement dans la position où l'avait trouvé Lude, à plat ventre par terre. Les ambulanciers ont annoncé qu'il n'y avait rien d'inhabituel, c'était la vie, quatre-vingts ans et des poussières, puis l'inévitable krach, le système tombe en panne, les lumières s'éteignent et voilà, c'est fini, un autre corps entouré de trucs qui n'ont pas grand sens hormis pour celui qui ne peut plus les emporter avec lui. Mais c'était toujours mieux que la prostituée qu'ils avaient trouvée un peu plus tôt dans la soirée. Elle s'était fait mettre en pièces dans une chambre d'hôtel, et quelqu'un s'était servi de certaines parties de son corps pour repeindre les murs et le plafond. À côté de ça, le spectacle du vieux semblait presque agréable.

Tout ça a pris un certain temps, avec les flics qui allaient et venaient, les toubibs qui s'occupaient du corps et s'assuraient pour commencer que le vieux était vraiment mort, avec les voisins et finalement même Flaze qui sont venus jeter un œil, pour savoir ce qui se passait ou simplement se repaître d'un spectacle qui, un jour peut-être, les concernerait de près. Quand ça a été enfin fini, il était très tard. Lude s'est retrouvé seul dans l'appartement, le cadavre avait été

embarqué, les officiels étaient partis, idem pour Flaze, les voisins et autres fouineurs – tous partis.

Plus âme qui vive.

"Quatre-vingts balais et tout seul dans ce taudis, m'avait dit Lude plus tard. J'ai pas envie de finir comme ça. Pas de femme, pas d'enfants, personne, que dalle. Pas même un putain d'ami." J'avais dû me marrer, parce qu'il s'était énervé contre moi: "Hé, Hoss, va pas t'imaginer que de lâcher ta purée à tout-va te garantit quoi que ce soit. Regarde-toi, tu bosses dans un salon de tatouage et t'es à fond sur une strip-teaseuse qui s'appelle Pan-pan." Et oui, il avait raison sur un point: Zampanò n'avait pas de famille, pas d'amis et quasiment pas un rond.

Le lendemain, le propriétaire a envoyé un avis de cession et une semaine plus tard, après avoir déclaré que les effets retrouvés dans l'appartement se montaient à moins de 300 dollars, il a téléphoné à un truc de charité pour qu'ils viennent tout embarquer. C'était le soir où Lude a fait son horrible découverte, juste avant que les types de la Croix-Rouge ou de je-ne-sais-quoi déboulent avec leurs gants et leurs chariots.

Quand le téléphone a sonné, je dormais profondément. Ça aurait été n'importe qui d'autre, je lui aurais raccroché au nez, mais Lude est un assez bon copain pour que je m'extirpe du lit à trois heures du matin et me rende dans Franklin. Il attendait devant la grille, une lueur bizarre dans les yeux.

J'aurais dû faire demi-tour. J'aurais dû me douter qu'il se tramait quelque chose, ou du moins sentir les mauvaises vibrations, il y en avait partout, dans l'air, dans le regard de Lude, dans tout ça, et merde, il fallait que je sois sacrément con pour pas avoir remarqué un seul de ces signaux. La façon dont les clés de Lude cliquetaient comme des colliers d'osselets quand il a ouvert la grille principale; les gonds qui ont grincé soudain comme s'il n'entrait pas dans un immeuble habité, mais dans une vieille crypte rongée par la mousse. Ou la façon dont nous avons avancé à pas feutrés dans le couloir humide et froid, envahi par les ombres, avec au-dessus de nous les lampes recouvertes de paillettes de lumière qui, j'en suis sûr, devaient être l'œuvre d'araignées grises et primitives. Ou, et c'est sans doute ça le plus important, la façon qu'il avait de me raconter à voix basse des trucs dont je n'avais rien à battre à ce moment-là, mais aujourd'hui, eh bien aujourd'hui, mes nuits seraient nettement plus courtes si je n'étais pas forcé de devoir me les rappeler.

Ça vous est déjà arrivé de vous revoir en train de faire quelque chose que vous avez déjà fait, et peu importe le nombre de fois où vous vous repassez la scène, à chaque fois vous avez envie de hurler Stop, de tout recommencer différemment, de redéfinir le présent? C'est ce que je ressens maintenant, en me revoyant entraîné bêtement par

l'inertie, par ma propre curiosité, allez savoir, et il devait y avoir autre chose, mais quoi exactement, aucune idée, peut-être rien, peut-être rien, c'est tout – une belle combinaison absurde de mots, "rien, c'est tout", mais qui me plaît quand même. De toute façon, ça n'a plus d'importance. Ce qui motivait alors le moindre de mes actes a été en tout cas assez fort cette nuit-là pour me faire passer devant tous ces dormeurs tenus à distance des vivants, cloîtrés derrière leurs grosses portes, et me conduire au bout du couloir, face à la dernière sur la gauche, une porte ordinaire d'ailleurs, mais une porte menant à la mort.

Lude, bien sûr, n'avait pas prêté attention aux détails troublants de notre petite expédition au fond du bâtiment. Il m'avait raconté avec précision ce qui s'était passé après la mort du vieux.

"Deux choses, Hoss, a-t-il marmonné alors que la grille s'ouvrait en coulissant. Non que ça change quoi que ce soit." Et autant que j'ai pu m'en rendre compte, il avait raison. Elles n'ont guère de rapport avec ce qui suit. Je les mentionne uniquement parce qu'elles font partie de l'histoire autour de la mort de Zampanò. Espérons que vous comprendrez quelque chose à ce que je vais raconter même si moi je n'y arrive pas.

"Le premier truc bizarre, m'a dit Lude en s'engageant sur une petite volée de marches. C'est les chats." Apparemment, dans les mois précédant le décès du vieux, les chats avaient commencé à disparaître. À sa mort, il n'en restait plus aucun. "J'en ai vu un avec la tête arrachée et un autre avec les tripes répandues sur le trottoir. Mais pour la plupart, ils ont juste disparu."

"Le second truc bizarre, tu le verras par toi-même", a-t-il dit en baissant encore la voix, alors que nous passions devant une pièce qui semblait occupée par une étrange confrérie de musiciens, hyper concentrés, munis de casques et faisant circuler un joint.

"Juste à côté du corps, a repris Lude. J'ai trouvé des entailles dans le plancher, longues d'au moins quinze ou vingt centimètres. Vraiment bizarre. Mais comme le vieux ne présentait aucun signe de traumatisme, les flics n'ont pas tiqué."

Il s'est interrompu. Nous étions devant la porte. J'en tremble à présent. À l'époque, je pense que j'étais ailleurs. Plus vraisemblablement en train de rêvasser en pensant à Pan-pan. Ça va sans doute vous paraître dingue, je m'en fiche, mais un soir j'ai même loué la cassette de Bambi et ça m'a fait bander. Pan-pan, c'était quelque chose, et Clara English lui arrivait pas à la cheville. Peut-être même que sur le moment, je me demandais de quoi elles auraient l'air si jamais elles se crêpaient le chignon. Mais une chose est sûre, quand j'ai entendu Lude tourner la clé dans la serrure et ouvrir la porte de Zampanò, mes rêveries se sont dissipées.

Ce qui m'a frappé en premier, c'est l'odeur. Ça ne sentait pas mauvais, c'était seulement extrêmement fort. Et ce

n'était pas une simple odeur, non plus. C'était comme des couches, une odeur après l'autre, dont la source véritable se serait évaporée depuis longtemps. À l'époque, elle m'avait écrasé, omniprésente, écœurante, amère, pourrie, voire vicieuse. Aujourd'hui, je suis incapable de m'en souvenir, seulement ma réaction en la sentant. Mais si je devais lui donner un nom, je pense que je l'appellerais le relent de l'histoire humaine: un mélange de sueur, d'urine, de merde, de sang, de chair et de sperme, mais aussi de joie, de peine, de jalousie, de rage, de vengeance, de peur, d'amour, d'espoir et de pas mal d'autres choses encore. Tout ça paraît sûrement ridicule, vu que mes talents olfactifs sont plutôt hors de propos ici. Ce qui compte, c'est que cette odeur était complexe pour une raison en particulier.

Toutes les fenêtres étaient fermées, verrouillées, calfatées. L'entrée principale et les portes donnant sur la cour étaient à l'épreuve des tempêtes. Même les aérations étaient couvertes de ruban adhésif. Cela dit, ces efforts pour éliminer toute entrée d'air dans le petit appartement n'étaient pas allés jusqu'à installer des barres aux fenêtres ou des serrures multiples aux portes. Zampanò n'avait pas peur du monde extérieur. Comme je l'ai déjà souligné, il se promenait dans la cour et, apparemment, n'hésitait pas à braver les transports en commun de Los Angeles pour se rendre de temps à autre à la plage (un trajet que même moi je ne ferais pas). À mon avis, il avait scellé cet endroit afin de retenir les diverses émanations dégagées par ses affaires et par lui-même.

Ces dernières couvraient un large spectre: mobilier en sale état, bougies inutilisées, vieilles chaussures (d'aspect particulièrement triste & abîmé), bols en céramique, bocaux en verre, petites boîtes en bois pleines de rivets, d'élastiques, de coquillages, d'allumettes, de cosses de cacahuètes, plus un millier de boutons de couleurs et de formes toutes différentes. Une vieille chope à bière ne contenant rien d'autre que des flacons de parfum vides. Comme je l'ai découvert, le réfrigérateur n'était pas vide mais ne contenait pas la moindre nourriture non plus. Zampanò l'avait bourré d'étranges livres pâles.

Bien sûr, tout ça a disparu aujourd'hui. Depuis longtemps. L'odeur aussi. Il ne me reste que quelques instantanés mentaux: un Zippo cabossé avec la mention de brevet imprimée sur le fond; le pas de vis en cuivre, semblable à un minuscule escalier en spirale, qui s'enfonce au creux d'une douille électrique vide; et, curieusement, ce dont je me souviens le plus: un très vieux tube de pommade pour les lèvres, ambré comme de la résine, dur & craquelé. Ce qui n'est pas tout à fait exact; mais n'allez pas croire à tort que je n'essaie pas d'être exact. Je me souviens d'autres choses dans cet endroit, je l'admets, mais elles semblent désormais sans importance. À mes yeux, ce n'était que du bordel, le temps n'avait accompli ici aucune alchimie économique, ce qui importait peu, vu que Lude ne m'avait pas

fait venir pour fouiller dans ces effets personnels et – pour user d'un de ces grands mots que je finirais par apprendre au cours des mois suivants – exhumés de la vie de Zampanò.

Et effectivement, pile comme me les avait décrites Lude, sur le sol, pratiquement au centre de la pièce, se trouvaient les quatre marques, toutes plus longues que la main, des entailles dans le bois, faites par quelque chose que ni lui ni moi ne voulions imaginer. Mais ce n'était pas ça non plus qu'il voulait que je voie. Il était en train de me montrer une autre chose qui ne m'a pas impressionné la première fois que j'ai jeté un œil à sa forme implacable.

À vrai dire, j'avais encore du mal à détacher mon regard du plancher lacéré. J'ai même tendu la main pour toucher les échardes qui saillaient.

Que savais-je alors? Que sais-je aujourd'hui? Une partie au moins de l'horreur que j'ai emportée à quatre heures du matin se trouve désormais devant vous, et vous attend, un peu comme elle m'attendait ce soir-là, mais sans ces quelques pages d'explications.

Ainsi que je l'ai découvert, il y avait des liasses et des liasses de papiers. D'infinis enchevêtrements de mots, signifiant parfois quelque chose, parfois rien, se fracturant souvent pour bifurquer sans cesse vers d'autres morceaux que j'ai trouvés par la suite – de vieilles serviettes, les bords déchirés d'une enveloppe, et même une fois le dos d'un timbre-poste; tout et n'importe quoi, mais rempli; chaque fragment entièrement recouvert par le déferlement d'années et d'années de déclarations encrées; surchargées, barrées, corrigées; à la main, à la machine; lisibles, illisibles; impénétrables, lucides; déchirées, maculées, scotchées; certains morceaux encore impeccables, d'autres effacés, brûlés ou pliés et repliés tant de fois que des passages entiers de dieu sait quoi avaient fini par s'effacer – du sens? une vérité? une supercherie? un héritage prophétique, dément, ou rien de tout cela? finissant par achever, désigner, décrire, recréer . . . trouvez vous-même les bons termes; je n'en ai plus; ou alors des tonnes mais à quoi bon? et tout ça pour dire: quoi?

Lude n'avait pas besoin d'une réponse, mais il se doutait que j'en voudrais une. Peut-être était-ce pour ça qu'on était amis. Ou peut-être que je me trompe. Peut-être avait-il vraiment besoin d'une réponse, et il savait que ce n'était pas lui qui pouvait la trouver. Peut-être est-ce la vraie raison pour laquelle on était amis. Mais pour ça aussi peut-être que je me trompe.

Une chose est sûre, même sans y toucher, nous avons tous les deux commencé à percevoir sa pesanteur, à pressentir une chose horrible par ses proportions, son silence, son immobilité, même si l'on sentait que cela avait été relégué presque négligemment dans un coin de la pièce. Je pense à présent que si quelqu'un nous avait dit de faire attention, nous aurions fait attention. Je sais qu'il y a eu un moment où j'ai su avec certitude que cette noirceur inflexible était

capable de tout, même de jaillir, d'éventrer le plancher, d'assassiner Zampanò, de nous assassiner, peut-être même de vous assassiner. Puis c'est passé. L'étonnement et la façon dont l'inimaginable est parfois suggéré par l'inanimé se sont soudain estompés. La chose est redevenue une chose.

Et je l'ai rapportée chez moi.

À l'époque – oui, ça remonte à loin à présent –, vous auriez pu me trouver en train de siffler quelques whiskys à La Poubelle, de me détruire l'oreille interne au Bar Deluxe ou de dîner au Jones avec une rouquine plantureuse rencontrée à la Maison du Blues, notre conversation se prolongeant furieusement de clubs que nous connaissions bien en clubs que nous avions envie de mieux connaître. Je ne me prenais franchement pas la tête avec les écrits du vieux Z. Tous ces signes dont je viens juste de vous parler ont vite disparu au cours des jours qui ont suivi, à moins qu'ils n'aient jamais existé, sauf après coup.

Au début, seule la curiosité m'a poussé à aller d'une phrase à l'autre. Souvent, quelques jours s'écoulaient avant que je m'empare d'un autre bout de papier déchiré, peut-être même une semaine, mais j'y revenais encore, pour dix minutes, voire vingt, survolant les scènes, les noms, de petites connexions, des motifs mineurs commençant à se former dans ces rares tranches de temps.

Je ne lisais jamais plus d'une heure.

Bien sûr, la curiosité est un vilain défaut, et même si son épanchement compense un peu le vice, restait ce petit problème du type à la radio qui traitait en boucle d'infos secondaires. Mais je m'en fichais. Je me suis contenté d'éteindre la radio.

Et puis un soir, j'ai jeté un coup d'œil à ma pendule et je me suis aperçu qu'il s'était écoulé sept heures. Lude avait appelé, mais je n'avais pas prêté attention à la sonnerie du téléphone. J'ai été plus que surpris en découvrant son message sur mon répondeur. Ce n'est pas la dernière fois que j'ai perdu la notion du temps. En fait, ça a commencé à se produire de plus en plus souvent, des dizaines d'heures qui passaient comme ça, perdues au fil d'innombrables et dangereuses phrases.

Lentement mais sûrement, j'ai perdu mes repères, me suis de plus en plus détaché du monde, quelque chose de triste et de hideux contractant les commissures de mes lèvres, affleurant dans mes yeux. J'ai arrêté de sortir le soir. Rien ne pouvait me distraire. J'avais le sentiment de perdre le contrôle. Quelque chose de terrifiant était sur le point de se produire. Et finalement, quelque chose de terrifiant s'est produit.

Personne ne pouvait plus me joindre. Ni Pan-pan ni même Lude. J'ai condamné mes fenêtres, balancé les portes du placard et de la salle de bains, renforcé tout pour résister aux tempêtes, et des serrures, oh oui, j'ai acheté des tas de serrures, des chaînes aussi et de nombreux mètres ruban, les

clouant directement sur les murs et au plafond. Ils ressemblaient de façon inquiétante à d'anciens crucifix de métal ou, vu sous un autre angle, aux membres fragiles de quelque vaisseau alien. Par contre, contrairement à Zampanò, ce n'était pas à cause de l'odeur, c'était lié à l'espace. Je désirais un espace clos, inviolable et, plus que tout, immuable.

Au moins, les mètres ruban auraient dû être d'un quelconque secours.

Ils n'ont servi à rien.

Rien n'a servi à rien.

Je viens de me préparer du thé sur la plaque chauffante. Mon estomac ne supporte plus rien. Je peux à peine garder ce mélange de lait et de miel mais j'ai besoin de sa chaleur. Je suis dans un hôtel à présent. C'en est fini de mon studio. C'en est fini de pas mal de choses ces temps-ci.

Je n'ai même pas encore fait disparaître le sang. Il ne s'agit pas que du mien. Toujours coagulé sur mes doigts. Des marques sur ma chemise. Je ne cesse de me demander: "Qu'est-ce qui s'est passé?" "Qu'est-ce que j'ai fait?" Qu'auriez-vous fait? Je me suis précipité sur les armes, je les ai chargées, puis je me suis demandé ce que j'allais en faire. Après tout, les armes servent à ça: tirer sur quelqu'un. Mais qui? Ou quoi? Je n'en avais pas la moindre idée. Il y avait des voitures et des gens sous la fenêtre de ma chambre. Des gens que je ne connaissais pas. Des voitures que je n'avais encore jamais vues. J'aurais pu leur tirer dessus. J'aurais pu tous les descendre.

À la place, je suis allé vomir dans le placard.

Bien sûr, je ne peux m'en prendre qu'à ma propre et incommensurable stupidité d'être ici. Le vieux avait laissé des tas d'indices et d'avertissements. J'ai été le fou qui les a ignorés. Ou est-ce l'inverse: les ai-je appréciés secrètement? J'aurais dû au moins me douter dans quel putain de merdier je me fourrais quand j'ai lu cette note, écrite la veille de sa mort:

5 janvier 1997

> Quiconque trouvera et publiera ce travail sera habilité à en percevoir tous les bénéfices. Je demande seulement que mon nom figure en bonne place. Peut-être même vous enrichirez-vous. Si, toutefois, vous vous apercevez que les lecteurs se montrent peu compréhensifs et décidez alors de renoncer à cette entreprise, je vous engage à boire du vin en grande quantité et à danser dans les draps de votre nuit de noces, car, que vous le sachiez ou non, vous voilà bel et bien riche. On prétend que la vérité résiste à l'épreuve du temps. Je ne vois pas de meilleure consolation que celle de savoir que ce document échouera dans cette épreuve.

Ce qui à l'époque ne voulait absolument rien dire pour moi. Ah, Ça non, je n'ai pas pensé une seconde que ces phrases à la con

finiraient par m'expédier dans une chambre d'hôtel merdique saturée par la puanteur de mon propre vomi.

Après tout, j'ai vite saisi que tout le projet de Zampanò tournait autour d'un film qui n'existe même pas. Vous pouvez chercher, je l'ai fait, mais peu importe le temps que vous y passerez, vous ne trouverez jamais Le Navidson Record dans aucun cinéma ou vidéoclub. Qui plus est, la plupart des propos attribués aux personnalités citées ont été inventés. J'ai essayé de les contacter, toutes. Celles qui ont pris le temps de me répondre m'ont dit qu'elles n'avaient jamais entendu parler de Will Navidson, et encore moins de Zampanò.

Quant aux ouvrages en notes de bas de page, une bonne partie est fictive. Par exemple, Coups de feu dans le noir de Gavin Young n'existe pas, pas plus que Les Œuvres de Hubert Howe Bancroft, Volume XXVIII. D'un autre côté, quasiment n'importe quel crétin peut faire un saut en bibliothèque et trouver Légendes et folklore anciens dans les glossaires de latin médiéval, de W.M. Lindsay et H.J. Thomson. Il y a bel et bien eu une "rébellion" lors de la mission Skylab de 1973, mais La Belle Niçoise et le Beau Chien est une invention, tout comme, je suppose, l'histoire sanglante de Quesada et Molino.

Ajoutez à ça mes propres erreurs (et il ne fait aucun doute que je suis responsable d'un grand nombre), ainsi que celles qu'a commises Zampanò et que je n'ai pas pu relever ou corriger, et vous verrez pourquoi il y a soudain pas mal de choses là-dedans à ne pas prendre au sérieux.

Rétrospectivement, je m'aperçois également qu'il existe sûrement de nombreuses personnes qui auraient été mieux qualifiées que moi pour prendre en main ce travail, des universitaires qui ont fait leurs thèses dans les meilleures universités avec un esprit assez vaste pour contenir la bibliothèque d'Alexandrie ou toutes les données du net. Le problème, c'est que ces gens étaient toujours dans leurs bouquins ou sur leur toile, mais absolument pas près de Whitley quand est mort un vieil homme sans ami ni famille.

Zampanò, j'ai fini par le comprendre, était un homme très drôle. Mais son humour était de ce genre désabusé et sec que se murmurent entre eux les soldats, toutes ces blagues sous la surface, ces rires se résumant à un léger frémissement au coin de la bouche, des blagues échangées alors qu'ils attendent ensemble dans leur avant-poste, et s'aperçoivent progressivement que les renforts n'arriveront pas à temps et qu'une fois la nuit tombée, peu importe ce qu'ils auront fait ou tenté de dire, la tuerie se déchaînera sur eux. Aube charognarde pour les vautours.

L'ironie, voyez-vous, c'est que ça ne fait aucune différence que le documentaire au cœur de ce livre soit une fiction. Zampanò savait d'entrée de jeu qu'ici, ce qui est réel ou ce qui ne l'est pas importe peu. Les conséquences sont les mêmes.

Je peux soudain imaginer la voix fêlée que je n'ai jamais entendue. Des lèvres qui se plissent à peine en un sourire. Des yeux fixés sur les ténèbres:

"Ironie? L'ironie ne saurait être davantage que notre propre ligne Maginot; un tracé, pour l'essentiel, purement arbitraire."

Ce n'est donc pas étonnant que, quand le moment est venu de saboter sa propre œuvre, le vieux se soit révélé merveilleusement compétent. Fausses citations ou sources inventées, qu'importe, tout semble pâle en comparaison de la blague suprême.

Zampanò parle constamment de voir. Ce que nous voyons, comment nous voyons et ce qu'en revanche nous ne voyons pas. Sans cesse, sous une forme ou une autre, il parle de lumière, d'espace, de forme, de ligne, de couleur, de mise au point, de tons, de contraste, de mouvement, de rythme, de perspective et de composition. Rien de surprenant vu que l'étude de Zampanò traite d'un documentaire intitulé Le Navidson Record, tourné par un photoreporter décoré du Pulitzer, et qui a dû fixer le sujet le plus difficile qui soit: l'image des ténèbres elles-mêmes.

A minima étrange.

Au début, je pensais que Zampanò n'était qu'un vieux type sinistre, le genre à faire passer Itchy et Scratchy pour Calvin et Hobbes. Mais son appartement ne ressemblait pas du tout, même de loin, à ce qu'a pu imaginer Joel-Peter Witkin ou à ce qu'on nous montre d'ordinaire aux informations. D'accord, l'endroit était éclectique mais pas du tout grotesque, et même plutôt assez ordinaire, jusqu'à ce que, bien sûr, vous l'examiniez plus attentivement et compreniez — mais pourquoi toutes ces bougies sont-elles intactes? Pourquoi n'y a-t-il aucune horloge, ni sur les murs ni sur le coin d'un meuble? Et qu'est-ce que c'est que ces étranges livres pâles, et pourquoi n'y a-t-il pas une seule ampoule dans tout l'appartement, bon sang, pas même dans le réfrigérateur? C'était là, bien sûr, le geste suprêmement ironique de Zampanò: tout ce discours sur la lumière, le cinéma et la photographie, alors qu'il n'avait plus rien vu depuis le milieu des années cinquante.

Il était aveugle comme une taupe.

Plus de la moitié des livres qu'il possédait étaient en braille. Lude et Flaze ont confirmé qu'au cours des ans le vieux avait reçu chez lui de nombreuses lectrices pendant la journée. Certaines venaient de centres sociaux, du Braille Institute, ou étaient simplement des bénévoles de l'USC, de l'UCLA ou du Santa Monica College. Aucune de celles à qui j'ai parlé, toutefois, n'a prétendu bien le connaître, même si elles étaient plus d'une à vouloir me donner leur avis.

Une étudiante pensait qu'il était bon pour l'asile. Une autre, une actrice qui avait passé tout un été à lui faire la lecture, trouvait que Zampanò était un romantique. Elle était venue un matin et l'avait découvert "dans un état épouvantable".

"Au début, j'ai pensé qu'il était ivre, mais le vieux ne buvait jamais, pas même une gorgée de vin. Ne fumait pas non plus, d'ailleurs. Il menait vraiment une existence très austère. Non, il n'était pas ivre, seulement déprimé. Il s'est mis à pleurer et il m'a demandé de partir. Je lui ai préparé du thé. Les larmes ne me font pas peur. Plus tard, il m'a dit qu'il avait un problème au cœur. "Juste de vieilles douleurs au cœur", il a dit. Je ne sais pas qui c'était, mais elle devait être vraiment spéciale. Il ne m'a jamais dit son nom."

J'ai fini par apprendre que Zampanò mentionnait de temps à autre sept noms: Béatrice, Gabrielle, Anne-Marie, Dominique, Eliane, Isabelle et Claudine. Apparemment, il n'en parlait que quand il était triste et, pour une raison ou une autre, la proie soudaine d'un passé sombre et embrouillé. Au moins, sept maîtresses c'est plus réaliste qu'une mythique Hélène. Même à quatre-vingts ans passés, Zampanò recherchait la compagnie du sexe opposé. Ce n'est pas une coïncidence si toutes les personnes qui lui faisaient la lecture étaient des femmes. Comme il le reconnaissait ouvertement: "Il n'y a pas de plus grand réconfort dans ma vie que les intonations apaisantes nichées dans la voix d'une femme."

Hormis peut-être dans sa voix à lui.

Zampanò était par essence – pour utiliser un autre mot savant – un graphomane. Il a écrit jusqu'à sa mort, et même s'il a été à plusieurs reprises près d'y arriver, il n'a jamais rien achevé, en particulier le travail qu'il décrivait sans complexe comme son chef-d'œuvre ou sa précieuse chérie. La veille même du jour où il n'est pas apparu dans la misérable cour, il dictait de longs passages discursifs, corrigeant des pages écrites auparavant et restructurant un chapitre entier. Son esprit ne cessait d'explorer de nouveaux territoires. La femme qui l'a vu pour la dernière fois a déclaré que "ce qu'il ne pouvait tout à fait cerner l'empêchait de s'arrêter. La mort s'en est finalement chargée."

Avec un peu de chance, vous rejetterez ce travail, et réagirez comme l'avait espéré Zampanò, vous le qualifierez d'inutilement compliqué, de vainement obtus, de bavard – à votre guise –, de ridicule, et vous serez sûr de vous, puis vous le mettrez dans un coin – même si ce seul mot de "coin" me fait frissonner, car met-on jamais quoi que ce soit dans un coin? – et vous continuerez à manger, à boire, à vous amuser, et surtout vous dormirez bien.

Cela dit, il y a de fortes chances pour que ça ne se passe pas comme ça.

Je suis certain d'au moins une chose: ça ne se produit pas immédiatement. Vous en finirez avec tout ça et les choses en resteront là, jusqu'au jour où, peut-être dans un mois, dans un an, voire dans plusieurs années, vous vous sentirez mal ou perturbé ou profondément amoureux ou tranquillement hésitant ou même satisfait pour la première fois de votre vie. Peu importe. Sans prévenir, sans que vous

puissiez remonter à une cause précise, vous vous apercevrez soudain que les choses ne sont pas telles que vous le pensiez. Pour une raison ou une autre, vous ne serez plus la personne que vous aviez cru être jusque-là. Vous percevrez de lentes et subtiles modifications tout autour de vous, et des changements plus importants encore en vous. Pire, vous vous apercevrez que les choses ont toujours changé, dans une espèce de chatoiement, d'immense chatoiement, mais obscur comme une pièce trop grande. Et vous ne comprendrez ni pourquoi ni comment. Vous aurez oublié ce qui vous a mis la première fois la puce à l'oreille.

Les bons vieux remparts – la télévision, les magazines, les films – ne vous protégeront plus. Vous tenterez peut-être de griffonner dans un journal, sur une serviette en papier, voire dans les marges de ce livre. C'est alors que vous découvrirez que vous n'avez plus confiance dans ces murs mêmes que vous considériez comme allant de soi. Même les couloirs que vous avez empruntés une centaine de fois vous sembleront plus longs, beaucoup plus longs, et les ombres, toutes les ombres sans exception, vous paraîtront soudain plus profondes, bien plus profondes.

Vous essaierez alors peut-être, comme je l'ai fait, de trouver un ciel si rempli d'étoiles qu'il vous aveuglera à nouveau. Sauf qu'aucun ciel ne pourra plus désormais vous aveugler. Même avec toute cette magie iridescente là-haut, votre œil ne s'attardera plus sur la lumière, il ne parcourra plus les constellations. Vous ne vous préoccuperez plus que de l'obscurité et vous la fixerez pendant des heures, des jours, peut-être même des années, vous efforçant de croire en vain que vous êtes en quelque sorte indispensable, une sentinelle engagée par l'univers, comme si le simple fait de regarder vous permettait de tout garder à distance. Les choses empireront au point que vous aurez peur de détourner les yeux, peur de dormir.

Puis, peu importe où vous serez, que ce soit dans un restaurant bondé ou dans une rue déserte ou même dans le confort de votre propre appartement, vous en viendrez à démolir toutes vos belles certitudes. Vous resterez dans un coin tandis qu'une chose immense et complexe surgira, déchirant, déchiquetant tous vos dénis soigneusement élaborés, qu'ils soient délibérés ou inconscients. Et alors, pour le meilleur ou pour le pire, vous vous retournerez, incapable de résister, tout en essayant quand même de le faire, vous lutterez de toutes vos forces pour ne pas faire face à la chose que vous redoutez le plus, et qui est maintenant, qui sera, qui a toujours été là avant, la créature que vous êtes réellement, la créature que nous sommes tous, enfouie dans l'obscurité anonyme d'un nom.

Et alors les cauchemars commenceront.

— Johnny Errand
31 octobre 1998
Hollywood, Californie

Muss es sein?

Le Navidson Record

I

I saw a film today, oh boy. . .
The Beatles

Enthousiastes et détracteurs auront beau épuiser des dictionnaires entiers pour tenter de la décrire ou de la tourner en dérision, *l'authenticité* reste le mot le plus susceptible de provoquer le débat. Le fait est que cette obsession majeure – valider ou pas les enregistrements audio et vidéo – soulève invariablement un problème parallèle et plus général : déterminer si oui ou non, avec l'avènement du numérique, l'image a abdiqué son emprise naguère incontestable sur la vérité[1].

Dans l'ensemble, les sceptiques qualifient toute cette affaire de canular, néanmoins ils reconnaissent que *Le Navidson Record* est un canular d'une exceptionnelle qualité. Malheureusement, ceux qui le tiennent pour authentique ont en général tendance à prendre au sérieux les ovnis qui font la une des tabloïds. À l'évidence, il n'est pas facile de paraître crédible quand, après s'être porté garant de la véracité du film, on se met soudain à expliquer pourquoi Elvis est toujours vivant et probablement en train d'hiberner dans les Keys de Floride[2]. Une chose demeure certaine : les controverses déclenchées par le film de Billy Meyer sur les soucoupes volantes[3] ont été supplantées par la maison d'Ash Tree Lane.

Bien que de nombreuses personnes continuent à consacrer un temps et une énergie considérables aux antinomies réalité ou fiction, représentation ou artifice, document ou coup monté, ces derniers temps, les textes les plus intéressants portent exclusivement sur l'interprétation des événements intrinsèques au film. Cette tendance semble plus prometteuse, même si la maison elle-même, tel le béhémoth de Melville, demeure rétive à toute synthèse.

Tout comme son sujet, *Le Navidson Record* entre lui aussi difficilement dans une catégorie ou un genre. Qu'on qualifie ce documentaire de récit gothique, de mythe folklorique urbain et contemporain, ou simplement d'histoire de revenants, ne l'empêchera pas, tôt ou tard, d'échapper à ces carcans. Il existe trop d'éléments dans *Le Navidson Record* qui chevauchent les diverses frontières existantes. Là où on s'attendrait à de l'horreur, du surnaturel, ou aux paroxysmes traditionnels de l'effroi et de la peur, on découvre une tristesse dérangeante, un passage sur les isotopes radioactifs, ou même un épisode des Simpson qui déclenche des rires.

Au XVIIe siècle, le plus grand topographe anglais de mondes sataniques et divins a prévenu que l'Enfer n'était rien de moins que des «régions de chagrin, obscurité plaintive, où la paix, où le repos, ne peuvent jamais

[1] Un sujet examiné plus en détail dans le Chapitre IX.
[2] Voir « Résurrection on Ash Tree Lane : Elvis, Noëls passés et autres entités imaginaires », de Daniel Bowler, publié dans *La Maison* (New York : Little Brown, 1995), p. 167-244, où l'auteur examine la contradiction inhérente à tout discours alléguant la résurrection aussi bien que l'existence de cet endroit.
[3] Tout comme les Fées de Cottingley, la photographie de Kirlian, la pensographie de Ted Serios ou la photo prise par Alexander Gardner des morts confédérés.

habiter, l'espérance jamais venir, elle qui vient à tous», faisant ainsi écho aux paroles recopiées par le plus célèbre touriste des Enfers: «*Dinanzi a me non fuor cose create / Se non etterne, e io etterna duro. / Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.*»[4]

Même aujourd'hui, nombreux sont ceux qui ont toujours le sentiment que *Le Navidson Record*, en dépit de tous ses raffinements existentiels et de toutes ses allusions contemporaines, continue de refléter ces mêmes sentiments. Le fait est que quelques fervents intellectuels ont déjà entrepris de considérer ce film comme un avertissement, en soi et à soi-même adressé, digne de figurer aux frontons d'écoles comme l'architectonisme, le post-post-modernisme, le conséquentialisme, le néo-plasticisme, la phénoménologie, la théorie de l'information, le marxisme, la bio-sémantique, sans parler de la psychologie, de la médecine, de la spiritualité New Age, de l'art et même du néo-minimalisme. Will Navidson, toutefois, ne cesse d'insister pour qu'on prenne son documentaire au pied de la lettre. Comme il le dit lui-même: «. . . ne voyez là rien d'autre que ce qu'il y a. Et si un jour vous passez devant cette maison, ne vous arrêtez pas, ne ralentissez pas, passez votre chemin. Il n'y a rien là-dedans. Faites attention.»

Étant donné la façon dont s'achève le film, il n'est pas surprenant que plus d'un ait décidé de suivre son conseil.

La première fois que *Le Navidson Record* apparut, ce ne fut pas tel que nous le connaissons aujourd'hui. Il y a presque sept ans, ce qu'on put voir s'intitulait *Le Couloir de Cinq Minutes et Demie* – une illusion d'optique d'une durée de cinq minutes et demie, à peine digne du premier étudiant en cinéma fraîchement sorti de l'université de New York. Le problème, bien sûr, venait de la déclaration qui l'accompagnait, selon laquelle tout était vrai.

Dans un plan continu, Navidson, que nous ne voyons en fait jamais, cadre un instant une porte dans le mur nord de son salon avant de sortir de la maison par une fenêtre située à l'est de cette porte, puis trébuche légèrement dans un parterre de fleurs, dirige à nouveau la caméra du sol vers le mur blanc extérieur, marche vers la droite et s'introduit de nouveau dans la maison par une seconde fenêtre, située cette fois à l'ouest de cette porte, où nous l'entendons rouspéter légèrement alors qu'il se cogne la tête au rebord, déclenchant un rire discret chez ceux qui sont présents dans la pièce, vraisemblablement Karen, son frère Tom et son ami Billy Reston – même si, comme Navidson, eux non plus n'apparaissent pas à l'image –, avant de finalement nous ramener au point de départ, achevant ainsi de contourner la porte et prouvant du coup, sans l'ombre d'un doute, que la seule chose possible sur laquelle cette porte puisse s'ouvrir c'est de l'isolant ou un mur, et c'est alors que cessent les rires, tandis que la main de Navidson apparaît dans le cadre et pousse la porte, révélant un étroit et sombre couloir d'au moins trois mètres

---

[4]La première phrase est tirée du Paradis perdu de Milton, Livre I, vers 65-67. La seconde vient de L'Enfer de Dante, Chant III, vers 7-9. En 1939, un type du nom de John D. Sinclair, des Presses universitaires d'Oxford, a traduit l'italien comme suit: "Devant moi, rien ne fut créé hormis des choses éternelles et je souffre éternellement. Abandonnez tout espoir, vous qui entrez."[5]

[5]Afin de limiter les confusions, les notes en bas de page de Monsieur Errand apparaîtront en Courrier, tandis que celles de Zampanò le seront en Times. Nous souhaitons préciser que nous n'avons jamais rencontré Monsieur Errand. Tous les problèmes qui ont concerné la publication ont été traités par courrier ou en de rares occasions au téléphone. — L'Éditeur

de long, incitant Navidson à mener de nouveau son enquête, nous entraînant une fois de plus dans une pérégrination autour de cet étrange couloir, passant et repassant par les fenêtres, dirigeant la caméra là où le couloir devrait se trouver mais ne révélant rien d'autre que le jardin – nulle protubérance de trois mètres, rien que des massifs de roses, un pistolet à fléchettes en mousse tout sale, et l'air d'été translucide – en soi un exercice d'incrédulité qui malgré les meilleures intentions ramène encore Navidson à cet impossible couloir, jusqu'au moment où, alors que la caméra commence à se rapprocher, menaçant cette fois d'y pénétrer pour de bon, Karen lâche d'un ton sec: «Ne t'avise pas de retourner là-dedans, Navy», sur quoi Tom ajoute: «Ouais, c'est pas une super idée», arrêtant ainsi Navidson sur le seuil, bien que ce dernier tende néanmoins une main à l'intérieur, la retire finalement et l'examine, comme si le simple regard pouvait déceler autre chose, puis fournit la réponse neutre qui sert également de conclusion, abrupte, certes, à cet étrange court métrage: «C'est glacial là-dedans.»

La dissémination du *Couloir de Cinq Minutes et Demie* parut motivée par la seule curiosité. Personne ne le distribua officiellement, aussi ne figura-t-il jamais dans aucun festival de cinéma ni dans le circuit commercial. Au lieu de cela, des copies VHS circulèrent de main en main, des repiquages d'une qualité de plus en plus dégradée d'une vidéo amateur montrant une maison franchement bizarre, avec très peu de détails concernant ses propriétaires ou même l'auteur du film.

Moins d'un an plus tard, un autre court métrage fit son apparition. Il fut encore plus avidement recherché que *Le Couloir de Cinq Minutes et Demie*, et donna lieu à de ferventes investigations pour débusquer Navidson et sa maison, qui toutes, pour une raison ou une autre, échouèrent. À la différence du premier, il ne s'agissait plus là d'un plan-séquence, ce qui poussa de nombreuses personnes à penser que les huit minutes constituant *Exploration #4* étaient en fait les parties d'un plus grand tout.

La structure d'*Exploration #4* est discontinue, discordante, voire, comme le démontrent quantité de raccords médiocres, bâclée. Le premier plan montre Navidson en train de finir une phrase. Il est fatigué, déprimé et pâle. «. . . des jours, je crois. Et je . . . Je ne sais pas.» [Il boit quelque chose; on ignore quoi.] «En fait, j'aimerais y mettre le feu. Mais j'arrive pas à penser assez clairement pour passer à l'acte.» [Rires.] «Et maintenant . . . ça.»

Le plan suivant montre Karen et Tom se disputer pour savoir s'il faut, oui ou non, «partir à sa recherche». À ce stade, on ne sait pas de qui ils parlent.

Suivent plusieurs autres plans.

Des arbres en hiver.

Du sang sur le sol d'une cuisine.

Un plan d'un des enfants (Daisy) qui pleure.

Puis retour à Navidson: «Juste cette cassette que j'ai largement vue et revue, davantage un souvenir qu'autre chose. Et pourtant je ne sais toujours pas: avait-il raison ou simplement perdu la tête?»

Suivi de trois autres plans.

Des couloirs sombres.

Des pièces sans fenêtre.

Des escaliers.

Puis une autre voix: «Je suis perdu. Plus de nourriture. Très peu d'eau. Aucun sens de l'orientation. Oh mon Dieu . . . » La personne qui parle est un

barbu aux larges épaules et au regard affolé. Il s'exprime vite et paraît essoufflé: «Holloway Roberts. Né à Menomonie, dans le Wisconsin. Licence à l'Université de Mass. Il y a quelque chose ici. Une chose qui me suit. Non, qui me traque. Ça fait des jours qu'elle me traque mais pour une raison qui m'échappe, elle n'attaque pas. Elle attend, elle attend quelque chose. Je ne sais pas quoi. Holloway Roberts. Menomonie, Wisconsin. Je ne suis pas seul ici. Je ne suis pas seul.»

Mettant ainsi un terme à cet étrange extrait qui, comme le révéla la sortie du *Navidson Record*, était en partie incomplet.

Puis, plus rien pendant deux ans. Peu d'indices sur l'identité de ces personnes, même si des photographes de presse finirent par reconnaître dans l'auteur du film Will Navidson, le célèbre photoreporter qui avait reçu le Pulitzer pour une photo de fillette agonisante au Soudan. Malheureusement, cette découverte ne donna lieu qu'à quelques mois d'intense spéculation, ensuite de quoi, eu égard à l'absence de presse, de preuves, d'une localisation de la maison ou d'ailleurs de tout commentaire de Navidson lui-même, l'intérêt décrut. La plupart des gens se contentèrent de reléguer la chose au rang d'étrange canular ou, du fait de son aspect inhabituel et fantasque, d'une absurde observation d'ovni. Toutefois, des copies médiocres circulèrent bel et bien, et dans certains cercles académiques branchés un débat se fit jour: le sujet était-il une maison hantée? Qu'entendait Holloway par «perdu»? Comment quiconque pouvait-il se perdre dans une maison pendant des jours? En outre, pourquoi quelqu'un d'aussi respecté que Navidson perdait-il son temps à tourner deux courts métrages de ce genre? Et une fois de plus, s'agissait-il d'un artifice ou de la réalité?

Certes, ce débat était en grande partie motivé par une sorte d'élitisme culturel démodé. Les gens parlaient des courts métrages de Navidson parce qu'ils avaient eu le privilège de les voir. Lee Sinclair soupçonne la majorité des enseignants, étudiants, artistes de SoHo et réalisateurs d'avant-garde qui ont glosé avec autant d'assurance – oralement ou par écrit – sur les cassettes, de n'en avoir même jamais visionné un seul plan: «Il n'y avait tout simplement pas autant de copies disponibles.»[6]

Bien que *Le Couloir de Cinq Minutes et Demie* et *Exploration #4* aient été respectivement qualifiés de «teaser» et de «trailer», ce sont également d'étranges moments filmiques. À un niveau purement symbolique, ils offrent une réflexion riche en matériaux: la compression de l'espace, la puissance de l'imagination en vue de décompresser cet espace, la maison comme figure de l'illimité et de l'inconnaissable, etc. À un niveau strictement viscéral, ils génèrent d'énormes chocs et bizarreries. Toutefois, l'aspect le plus agaçant des deux films vient de leur capacité à nous convaincre que tout a réellement eu lieu, la chose étant en partie imputable à des éléments vérifiables (Holloway Roberts, Will Navidson *et al.*), mais la plus grande part étant à mettre sur le compte d'une production rudimentaire – absence de maquillage, de bande sonore enrichie, ou de plans à la grue. Hormis pour le cadrage, le montage et, dans certains cas, les sous-titres[7], il n'y a quasiment aucune place pour une intervention créatrice.

---

[6] Lee Sinclair, «Dégénéré», in *Ciné, bande-son et doublage au XX^e siècle*, édité par Tony Ross, p. 57-91.

[7] Interprétation discutable, surtout en ce qui concerne le discours confus de Holloway où même les sous-titres apparaissent sous forme d'onomatopées incompréhensibles ou de simples points d'interrogation.

Qui aurait pu se douter que presque trois ans après que *Le Couloir de Cinq Minutes et Demie* eut commencé de circuler en VHS, Miramax diffuserait sans bruit *Le Navidson Record* dans quelques salles, déstabilisant immédiatement tous les spectateurs l'ayant vu. Depuis sa sortie trois ans plus tôt en avril[8] à New York et à Los Angeles, *Le Navidson Record* a été projeté dans tous les États-Unis, et bien qu'il ne s'agisse pas d'un succès commercial, le film continue de rapporter des bénéfices autant que de susciter l'intérêt. Les revues de cinéma publient régulièrement des articles, des critiques, des lettres ayant trait au film. Des livres entièrement consacrés au *Navidson Record* paraissent désormais avec régularité. Quantité d'enseignants l'ont inscrit au programme de leurs séminaires, tandis que de nombreuses universités affirment déjà que des douzaines d'étudiants dans toutes sortes de disciplines ont écrit des thèses à son sujet. Des commentaires et des références paraissent fréquemment dans les magazines *Harper's*, *The New Yorker*, *Esquire*, *Vanity Fair*, *Spin*, ainsi que dans des émissions télévisées diffusées en deuxième partie de soirée. L'intérêt à l'étranger est également intense. Le Japon, la France et la Norvège lui ont tous décerné diverses récompenses, mais à ce jour le fantomatique Navidson ne s'est pas encore manifesté et n'en a accepté aucune. Même les prolixes frères Weinstein demeurent inhabituellement réticents quant au film et à son créateur.

La revue *Interview* a repris les propos suivants de Bob Weinstein: «C'est ce que c'est.»[9]

Le Navidson Record fait désormais partie de l'expérience culturelle des États-Unis. Cependant, bien que des centaines de milliers de personnes l'aient vu, le film n'en demeure pas moins une énigme. Certains prétendent qu'il ne peut qu'être vrai, d'autres pensent qu'il s'agit d'un canular dans la lignée de la farce radiophonique *La Guerre des Mondes* d'Orson Welles. D'autres n'en ont cure, et admettent que d'une façon ou d'une autre *Le Navidson Record* est une fable plutôt réussie. Mais à ce jour, nombreux sont ceux qui n'en ont même jamais entendu parler.

Ces temps-ci, alors qu'il est peu probable que la clé de l'énigme nous soit livrée aussi tardivement, le film de Navidson semble voué au mieux à un statut culte. Seul son sens dramatique évident lui garantira une certaine aura dans les années à venir, mais son étrangeté inhérente l'empêchera à jamais de captiver le grand public.

[8] Soit en 1993.

[9] Mirjana Gortchakova, «Guerre domestique», in *Gentleman's Quarterly*, v. 65, octobre 1995, p. 224.

II

Les œuvres des génies, même utilisées à mauvais escient, finissent presque toujours par tourner à l'avantage incontesté de l'humanité.
— Mary Shelley

Le Navidson Record contient en fait deux films : celui que Navidson a tourné, dont tout le monde se souvient, et celui qu'il *voulait tourner*, et que très peu de gens ont perçu. Bien qu'éclipsées par le film dans sa forme finale, les intentions originelles du réalisateur offrent un contexte permettant d'examiner *a posteriori* les étranges propriétés de la maison.

À de nombreux égards, l'ouverture du *Navidson Record*, dont le tournage remonte au mois d'avril 1990, demeure l'une des séquences les plus troublantes, en ce qu'elle s'interdit absolument la moindre allusion à ce qui va se produire dans Ash Tree Lane.

Au cours des premières minutes, Navidson ne semble pas pressentir un seul instant le cauchemar imminent auquel sa famille et lui vont être confrontés. Il se montre d'une totale naïveté et du moins pour le moment, semble loin d'imaginer la véritable nature de la maison, encore moins de soupçonner quoi que ce soit.

Bien sûr, tout le monde n'est pas d'accord avec ce jugement. Le Dr Isaiah Rosen, lui, pense que «Navidson est un imposteur et ce depuis le premier plan; son attitude initiale met en péril tout le film»[10]. Rosen part du principe que le début n'est qu'une «mauvaise mise en scène» réalisée par un homme qui a déjà planifié la suite. Du coup, Rosen sous-estime gravement l'importance des intentions premières de Navidson.

Trop souvent, les découvertes majeures sont le résultat fortuit d'expériences ou d'explorations visant à atteindre des objectifs entièrement différents. Dans le cas de Navidson, il est impossible d'ignorer son objectif initial, d'autant plus que ce dernier a servi de matrice ou en tout cas d'«épicentre» à tout ce qui a suivi. Les suppositions de Rosen[11] le conduisent à rejeter la cause pour le résultat, lui faisant ainsi perdre de vue la relation complexe et enrichissante qui existe entre les deux.

«C'est drôle, nous dit Navidson au début. J'ai juste envie de garder une trace, de montrer comment Karen et moi on a emménagé avec les enfants dans une petite maison à la campagne. Comment les choses se sont passées. Ni fusillades, ni famines, ni mouches. Rien que du dentifrice, du jardinage, et des histoires ordinaires. Et c'est sur cette base que j'ai obtenu une bourse de la fondation Guggenheim et du NEA Media Arts. Peut-être qu'à cause de mon passé ils s'attendent à quelque chose de différent, mais je me suis juste dit que ça serait sympa de voir comment des gens prennent possession d'un lieu

[10]Isaiah Rosen, Pr., *Interprétations imparfaites : Étude du jeu d'acteur dans l'œuvre de Navidson* (Baltimore: Eddie Hapax Press, 1995), p. 73.

[11]Ce n'est ni la première ni la dernière fois que Zampanò insinue que ce film existe.

nouveau. Comment ils s'installent, voire s'y enracinent, se comportent entre eux, et pourquoi pas apprennent à un peu mieux se connaître. Personnellement, j'ai juste envie de créer un petit avant-poste confortable pour ma famille et moi. Un endroit où boire de la citronnade sous le porche en regardant le soleil se lever.»

Or, c'est presque littéralement la façon dont débute *Le Navidson Record*, avec Will Navidson qui se détend sous le porche de sa petite maison de style colonial, en dégustant un verre de citron pressé, tandis que le soleil teinte d'or les premières minutes du jour. En dépit de l'allégation de Rosen, rien chez Navidson ne semble particulièrement calculé ou contrefait. Et il n'a pas l'air non plus de jouer la comédie. En fait, c'est un homme d'une amabilité désarmante, mince, séduisant, approchant tranquillement la cinquantaine[12], bien décidé à se poser pour explorer le côté paisible de la vie.

Du moins, y parvient-il au début, avec une série de plans superbes montrant la campagne de Virginie, le paysage rural, les collines violettes dans la nuit, avant de quitter cette vision fondatrice pour se concentrer sur l'emménagement dans la maison, les tapis d'Orient d'un bleu pâle qu'on déroule, les meubles qu'on change sans cesse de place, les cartons qu'on déballe, les ampoules électriques qu'on remplace, et les photos qu'on accroche, y compris une de celles qui lui ont valu des récompenses. De cette façon, Navidson nous montre non seulement comment chaque pièce est investie, mais également comment chacun y apporte sa propre touche.

À un moment, Navidson marque une pause pour interroger ses deux enfants. Ces plans sont eux aussi d'une composition parfaite. Son fils et sa fille baignent dans la lumière du soleil. Leurs visages chaudement éclairés se détachent sur un décor apaisant, pelouse verte et arbres.

Daisy, alors âgée de cinq ans, apprécie leur nouvelle maison. «C'est joli ici», dit-elle avec un petit rire timide, ce qui ne l'empêche pas de souligner l'absence de grands magasins comme *Bloomydales*.

Chad, qui a trois ans de plus que Daisy, se montre un peu plus réservé, voire grave. Sa réaction a trop souvent été mal interprétée par ceux qui connaissent la fin du film. Or, il est important de se rappeler qu'à cette époque Chad ignorait tout de ce que l'avenir leur réservait. Il exprime simplement des inquiétudes naturelles chez un garçon de son âge qui vient d'être retiré à son habitat citadin pour être transplanté dans un environnement radicalement différent.

Et d'expliquer à son père que c'est le bruit de la circulation qui lui manque le plus. Il semble que le vacarme des camions et des taxis était pour lui, le soir, une berceuse. Il a désormais du mal à s'endormir dans le silence.

«Et le bruit des criquets?», demande Navidson.

Chad secoue la tête.

«Ça te fait peur?»

Chad acquiesce.

«Pourquoi? lui demande son père.

— On dirait que quelque chose attend.

— Quoi?»

Chad hausse les épaules.

«J'en sais rien, papa. J'aime bien le bruit des voitures, c'est tout.»[13]

---

[12] Dans son article «Ces années-là», in *The New Republic*, v. 213, 20 novembre 1995, p. 33-39, Helmut Kereinczch donne quarante-huit ans à Navidson.

[13] La présence de longues descriptions narratives dans ce qui est censé être une exégèse critique est traitée au Chapitre 5, en note 67. — Éd.

Bien sûr, la vision pastorale que propose Navidson de son emménagement est loin de refléter la motivation bien plus complexe et significative qui sous-tend son projet – à savoir l'échec de sa relation avec sa compagne, Karen Green. Bien que tous deux soient ravis de ne pas être mariés, les fréquentes missions de Navidson à l'étranger ont instauré entre eux une distance de plus en plus grande et généré de secrètes difficultés personnelles. Après avoir enduré presque onze ans de départs incessants et de brefs retours, Karen a clairement fait savoir à Navidson qu'il devait soit renoncer à ses habitudes professionnelles, soit tirer un trait sur sa famille. Finalement, incapable de faire un tel choix, il a transigé en faisant de la réconciliation le thème d'un documentaire.

Rien de tout cela, néanmoins, n'est immédiatement apparent. En fait, il est nécessaire d'oublier délibérément les séquences envoûtantes qui suivent si l'on veut pouvoir détecter les subtiles valences à l'œuvre entre Will et Karen, «la façon dont ils se parlent, dont chacun s'occupe de l'autre et, bien sûr, néglige l'autre»[14].

Nous apprenons que Navidson s'est lancé dans son projet en installant un certain nombre de caméras Hi8 dans la maison, et en les équipant de détecteurs de mouvements afin qu'elles se mettent en marche ou en veille selon qu'une personne entre dans une pièce ou en sort. À l'exception des trois salles de bains, il y a des caméras dans tous les coins. Navidson utilise également deux Arriflex 16 mm ainsi que sa batterie d'objectifs 35 mm.

Néanmoins, comme tout le monde le sait, le projet de Navidson est très rudimentaire. Rien, par exemple, qui s'apparente au regard constant des systèmes de surveillance en circuit fermé installés dans les banques ou qui fasse appel à l'équipement sophistiqué et aux nombreux cadreurs que nécessite une émission comme *The Real World* sur MTV. Son entreprise se rapproche au mieux de la vidéo amateur, excepté que Navidson est un photographe exceptionnellement doué qui sait qu'un soixantième de seconde peut produire une image supérieure à vingt-quatre heures d'enregistrements continus. Il ne cherche pas à traiter absolument tout ni à essayer de saisir une sorte de vision religieuse, voire mythique. Non, il traque des moments, des perles du quotidien, un coup de fil inattendu, un éclat de rire, une bribe de conversation susceptible d'éveiller chez nous une étincelle d'émotion et, qui sait, un peu de compréhension humaine.

Très souvent, les fragments muets qu'il choisit révèlent ce qu'un commentaire ne pourrait qu'effleurer. Deux exemples semblent particulièrement réussis, et parce qu'ils sont brefs et peuvent facilement passer inaperçus, il n'est pas inutile de revenir ici sur leur contenu.

Dans le premier, nous voyons Navidson gravir un escalier avec un carton plein d'affaires de Karen. Leur chambre à coucher est encore encombrée par des lampes dans leurs protections, diverses valises et sacs remplis de vêtements. Les murs sont nus. Le lit n'est pas fait. Navidson trouve de la place sur un bureau et y pose son fardeau. Il est sur le point de partir quand quelque chose semble retenir son attention. Il sort la boîte à bijoux de Karen du carton, soulève le couvercle en corne sculpté à la main, et ôte le plateau intérieur. Malheureusement, ce qu'il voit dedans demeure invisible à la caméra.

[14] «La Vie à deux», par Donna York, in *Redbook*, v. 186, janvier 1996, p. 50.

Lorsque Karen entre avec une panière pleine de draps et de taies d'oreiller, Navidson a déjà reporté son attention sur une vieille brosse à cheveux qui traîne près des flacons de parfum.

«Tu fais quoi? demande-t-elle aussitôt.

— C'est sympa», ironise-t-il en dégageant des piquants une poignée de cheveux blonds qu'il fourre dans la corbeille à papiers.

«Passe-moi ça, exige Karen. Fais attention, un jour je serai chauve et tu regretteras de les avoir jetés.

— Non», répond Navidson avec un sourire narquois.

Il n'est pas nécessaire de s'attarder ici sur les nombreuses façons dont ces quelques secondes témoignent de l'estime que Navidson porte à Karen[15], sinon pour souligner comment, malgré le sarcasme et le mépris apparent qu'il affiche pour ses affaires, c'est tout le contraire que révèle la scène. Grâce à une image et à un montage superbement maîtrisés, Navidson a bel et bien préservé ses cheveux, remis en question son propre comportement et peut-être, d'une certaine façon, contredit sa propre remarque finale, laquelle, ainsi que Samuel T. Glade l'a souligné, peut se rapporter à «fais attention», «je serai chauve», ou «tu regretteras», ou les trois[16]. Mieux encore, Navidson a laissé à l'action et à la subtilité de la composition le soin de peindre les sentiments profonds en jeu à ce moment-là, sans recourir à l'agressivité d'une voix off maladroite ou d'une bande-son manipulatrice.

Conformément à cette approche, le second moment se passe également de commentaires ou d'indices musicaux artificiels. Navidson se concentre simplement sur Karen Green. Naguère mannequin pour l'Agence Ford à New York, elle a renoncé aux défilés milanais et aux bals masqués vénitiens pour élever ses deux enfants. Quand on voit à quel point elle n'a rien perdu de sa beauté même sur les épouvantables cassettes Hi8, il n'est guère surprenant que les directeurs de magazines aient compté sur ses lèvres boudeuses, ses pommettes hautes et ses yeux noisette pour augmenter leurs tirages.

Un peu plus tôt, Navidson a offert à Karen une Hi8 et lui a demandé de s'en servir de journal intime. Ses vidéos – que Navidson a promis de ne visionner qu'après le tournage du film et seulement avec son accord – révèlent une femme de trente-sept ans qui a peur de quitter la ville, de vieillir, et veut rester mince et heureuse. Néanmoins, malgré son contenu confessionnel, ce n'est pas une des entrées du journal vidéo mais plutôt un moment d'inattention capturé par une des caméras de la maison qui démontre la dépendance déconcertante de Karen à l'égard de Navidson.

Karen se trouve dans le salon avec Chad et Daisy. Les enfants fabriquent des bougies, d'où la présence de boîtes à œufs, d'une douzaine de mèches, d'un seau rempli de plâtre de Paris et d'un pot de cristaux de cire. Armée d'une paire de ciseaux rouges, Daisy découpe des mèches de huit centimètres, puis les aplatit dans l'une des cavités de la boîte à œufs que Chad

[15]Voir «Le mécanisme du cœur», par Frances Leiderstahl, in *Science*, v. 265, 5 août 1994, p. 741; «Boîte à bijoux, parfum et cheveux», par Joel Watkins, in *Mademoiselle*, v. 101, mai 1995, p. 178-181; et l'article plus ironique de Hardy Taintic, «Lettres d'adultes et Bijoux de famille», in *The American Scholar*, v. 65, printemps 1996, p. 219-241.

[16]«Signes & Présages», par Samuel T. Glade, in *Études post-contemporaines*, ed. Lisbeth Bailey (Delaware: Taema Essay Publications, 1996).

remplit alors d'une couche de plâtre puis d'une couche de perles de cire. Il en résulte une espèce de bougie et, un peu partout, de la matière visqueuse, enfin, surtout sur les mains des enfants. Karen aide sa fille à écarter ses cheveux qui tombent devant ses yeux afin qu'elle ne le fasse pas elle-même et se retrouve avec des traces partout sur le visage. Mais bien qu'elle empêche Chad de remplir trop les moules ou Daisy de se blesser avec les ciseaux, Karen ne peut s'empêcher de regarder par la fenêtre toutes les deux minutes. Le grondement d'un camion attire un moment son regard. Même quand il n'y a aucun bruit, le poids des secondes qui passent suffit à retenir son attention.

Bien que cela reste très subjectif, le regard de Karen semble aussi perdu que «repu d'amour et de désir»[17]. Une explication partielle nous est enfin livrée quand la voiture de Navidson s'engage dans l'allée. Karen cherche à peine à contenir son soulagement. Elle abandonne d'un bond la petite fabrique de bougies et sort rapidement de la pièce. Quelques secondes plus tard – s'étant sans aucun doute ravisée –, elle réapparaît.

«Daisy, ne touche pas aux ciseaux pendant mon absence.

— Maman! lance Daisy d'une voix stridente.

— Tu m'as très bien entendue. Chad, surveille ta sœur.

— Mais Maman! s'écrie encore plus fort Daisy.

— Daisy, toi aussi, je veux que tu surveilles ton frère.»

Cela semble apaiser la fillette, qui se calme et surveille d'un air suffisant Chad tout en continuant à couper des mèches.

Bizarrement, quand Karen rejoint Navidson dans l'entrée, elle a réussi à efficacement dissimuler toute trace de sa fiévreuse attente. Cette indifférence de surface est très instructive. Dans cette étrange contradiction qui sert de tissu conjonctif dans tant de relations, il est possible de voir qu'elle aime Navidson mais qu'en même temps elle n'accepte pas tout à fait cet amour.

«Au fait, le chauffe-eau est nase, parvient-elle à dire.

— Depuis quand?»

Elle accepte son rapide baiser.

«Hier soir, je crois.»[18]

---

[17] «100 regards», par Max C. Garten, in *Vogue*, v. 185, octobre 1995, p. 248.

[18] Je me suis levé ce matin pour prendre une douche et vous savez quoi? Merde, pas une goutte d'eau chaude. Une découverte plutôt rude quand vous êtes accro à ce genre de réveil liquide, sans compter que j'étais complètement déshydraté par la cuite que mon pote Lude et moi on s'était payée la veille. Si j'en crois mes souvenirs, on a fini par échouer dans ce bar de Pico, et très vite on s'est retrouvés en train de discuter avec des filles qui portaient des chapeaux de cow-boys noirs, apparemment absorbées par leur propre mélange maison d'euphorie illuminatrice – merci la phyto-extase – et nous ont incités à leur refiler un peu d'Extase Verbale, ce qui, on s'en est vite rendu compte, allait les faire glousser toute la nuit.

J'ai oublié ce qu'on a fait exactement pour que tout s'enchaîne aussi bien. Je crois que Lude a commencé à jouer les coiffeurs avec l'une d'elles, dégainant ses ciseaux qu'il trimballait partout, comme les bandits le faisaient, je suppose, et le voilà lancé, coupant mèches & boucles, s'escrimant comme un putain de génie, mais bon c'est un pro, et dans l'obscurité en prime, sur un tabouret, entouré par des dizaines d'inconnus, doigts & acier cliquetant, de petits bouts de cheveux giclant dans le chaos ambiant, les filles toutes tendues jusqu'à ce qu'elles pigent qu'il est vraiment top et du coup elles se mettent aussitôt à gazouiller "moi, après, moi, après" & "à mon tour, à mon tour", mais c'est trop facile de s'étendre là-dessus, aussi à la place Lude & moi on s'étend sur autre

chose qui cette fois-ci se rapporte à une aventure démente que j'ai soi-disant vécue quand j'étais "Pit Boxer". Notez bien que je n'avais jamais entendu cette expression avant, et Lude non plus. Lude s'est contenté de l'inventer et moi j'ai brodé.

"Oh, allez, elles ont pas envie d'entendre parler de ça, ai-je dit en faisant de mon mieux pour me faire prier.

–Non, Hoss, tu te trompes, a insisté Lude. Raconte-leur.

–Très bien", ai-je dit, et j'ai entrepris alors de leur raconter comment, à l'âge solitaire de dix-neuf ans, une péniche m'avait déposé à Galveston.

"En fait, je me suis fait la malle, ai-je improvisé. Faut dire, je devais encore à ce capitaine russe et timbré un millier de dollars à cause d'un pari que j'avais perdu à Singapour. Il voulait m'assassiner et j'ai dû presque fuir jusqu'à Houston.

–Oublie pas de leur parler des oiseaux", m'a dit Lude avec un clin d'œil.

Il me sortait n'importe quoi, c'était un truc qu'il adorait faire, pour pas que je baisse la garde.

"T'en fais pas, ai-je marmonné, le temps de bidouiller une explication. La péniche sur laquelle je voyageais transportait des dattes et des kilos de hasch et un nombre incroyable d'oiseaux exotiques, des marchandises illégales sur toute la ligne, bien sûr, mais qu'est-ce que j'en savais? Ça ne me gênait pas franchement. Et de toute façon, je comptais pas traîner. Donc, j'étais à peine arrivé à Houston qu'un abruti essaie de me dépouiller."

Lude a plissé le front. Visiblement, il n'était pas satisfait de ce que je venais de faire à ses oiseaux.

Je n'y ai pas fait attention et ai continué.

"Le type s'est approché de moi comme ça et m'a demandé de lui filer tout mon argent. J'avais rien sur moi et cette saleté de fouine avait pas l'air armée. Alors je l'ai frappé. Il s'est couché. Mais pas longtemps. Une seconde plus tard il se relève d'un bond et vous savez quoi? Il me sourit, et alors un autre type le rejoint, un type plus costaud, qui lui aussi souriait, et il me serre la main en me félicitant. Ils avaient cherché toute la journée un Pit Boxer, le salaire était de deux cents dollars la soirée et apparemment je venais de me qualifier. L'autre connard de fouine était chargé de faire passer l'entretien. Son collègue l'appelait Punching Bag."

Entre-temps, les filles avaient formé un cercle autour de Lude & moi, elles sifflaient verre sur verre et commençaient par accrocher sérieux à mon histoire. Je les ai soigneusement baladées dans cette première nuit, leur décrivant le ring avec son parterre plein d'une horde de types venus parier quelques dollars et regarder des mecs se prendre des coups. Les gants n'étaient pas au programme dans ce genre de combat. Par miracle, j'en suis sorti vivant. J'ai en fait remporté mes deux premiers combats. Un ou deux bleus, une pommette entaillée, mais j'ai décroché les deux cents dollars et Punching Bag a payé les travers de porc et la bière et m'a même laissé pioncer sur son canapé. Pas mal. Et donc j'ai continué. En fait, pendant tout un mois j'ai fait ça deux fois par semaine.

"Vous voyez ces cicatrices, là, sur son sourcil", a dit Lude en gratifiant les filles de l'un de ces hochements de tête entendus et complètement absurdes.

"C'est comme ça que t'as cassé ta dent de devant?", a laissé échapper une fille avec une broche vermeille plantée dans son chapeau de cow-boy, mais à peine elle l'a dit que j'ai vu qu'elle regrettait d'avoir parlé de mon incisive bousillée.

"J'y arrive", ai-je dit en souriant.

Pourquoi ne pas inclure la dent dans mon récit, après tout? ai-je pensé.

Au bout de trois-quatre semaines, ai-je repris, j'avais assez de fric pour rembourser le capitaine et même en garder un peu pour moi. Je commençais de toute façon à en avoir marre de tout ce cirque.

Les combats craignaient vraiment. "Même si je les remportais tous", ai-je ajouté. Lude a ricané. "Mais devoir se méfier en permanence de types comme Punching Bag & son associé, c'était vraiment ça le pire. Et puis l'endroit où je vivais était en fait un bordel, avec des tas de filles tristes qui entre deux rounds absurdes parlaient de trucs vraiment banals, vraiment insignifiants. Je

préférais nettement la vie sur la barge, même avec le Capitaine et ses humeurs de cinglé.

"Et donc le dernier soir, l'abruti me prend à part et me propose de parier mon fric sur moi-même. Je lui dis que je veux pas parce que je pourrais perdre. "Mais espèce de petit connard, il me crache. T'as tout gagné jusqu'à maintenant." "Ouais", que je réponds. "Et alors?" "Ben, réfléchis. C'est pas parce que t'es bon. Tout était truqué. Je dégote un empoté, je lui file cinquante sacs pour qu'il s'allonge. Et avec les paris, on fait un massacre. T'as gagné la semaine dernière, t'as gagné la semaine d'avant, tu gagneras ce soir. J'essaie juste de t'aider à t'en sortir." Alors en bon crétin que j'étais j'ai parié tout ce que j'avais et je suis monté sur le ring. Et d'après vous qui c'est qui m'y attendait?"

J'ai laissé à chacune une chance de fournir sa réponse pendant que je vidais mon verre de bière, mais elles n'avaient pas la moindre idée de contre qui j'allais devoir me battre. Même Lude était à sec sur ce coup-là. Bien sûr, ça dépend de la façon dont vous considérez les choses: il était également en train de peloter le cul d'une fille qui avait un bijou sur son chapeau tandis qu'elle, de son côté, enfin c'est ce qu'il m'a semblé, lui massait l'intérieur de la cuisse.

"Au beau milieu de tous ces losers de Houston, qui gueulaient tous leurs paris, hurlaient des chiffres, se léchaient les gencives en voyant rouge, se tenait Punching Bag, les poings emmaillotés, sans l'ombre d'un sourire ou la moindre lueur de reconnaissance dans l'œil. Les amis, laissez-moi vous dire qu'il s'est révélé être un impitoyable fumier. Au premier round, il m'a envoyé deux fois au tapis. Au deuxième, c'est tout juste si j'ai pu me relever.

"Tout au long du mois, lui et son associé avaient fait monter les enchères sur mon dos, aussi, une fois que Punching Bag – et là-dessus, il n'avait pas à s'en faire – m'aurait massacré, ils sortiraient de là avec une petite fortune. Ou leurs jambes à leur cou. Mais moi, pauvre crétin de dix-neuf balais qui avait échoué à Galveston après trois mois passés en mer, j'allais perdre mon argent et me retrouver à l'hôpital. Peut-être pire. Vu que les matches ne duraient que trois rounds, il ne m'en restait plus qu'un pour réagir. Son associé m'a jeté un seau d'eau glacé au visage et m'a dit d'y retourner et d'en finir.

"Je me suis relevé en titubant, j'ai secoué la tête, et déclaré assez fort pour qu'il puisse m'entendre, mais pas trop non plus pour qu'il pense pas que je préparais quelque chose, que c'était vraiment dommage tout ça parce qu'avec tout ce fric j'avais l'intention d'acheter une cargaison qui rapporterait au bas mot mille pour cent une fois écoulée dans la rue.

"Bon, au round suivant, le dernier devrais-je dire, Punching Bag a cassé ma dent. J'étais out. Ils avaient prévu depuis le début de me laisser tomber, mais ma petite ruse avait marché. Après ce que l'associé m'avait entendu dire, et qu'il avait rapporté à Punching Bag dès qu'il l'avait pu, j'en suis sûr, ils m'ont traîné dans un coin, m'ont fait boire un peu de whisky dans leur camion puis ont commencé à me cuisiner sur la came dont j'avais causé, s'efforçant de découvrir ce qui pouvait bien rapporter du mille pour cent.

"J'étais dans de sales draps, et j'avais très peur qu'ils me fassent vraiment mal s'ils apprenaient que je les avais baratinés. Mais bon, si je restais à Houston je finirais sûrement par me faire lyncher par les parieurs qui entre-temps avaient pigé que quelque chose clochait, ce qui ne pouvait signifier à leurs yeux qu'une seule chose (le fin mot de l'histoire): c'était la faute de Punching Bag, de son associé & de moi. Je devais vite trouver une solution et, qui plus est, je voulais toujours récupérer mon fric, aussi . . ."

À ce stade, même Lude n'en perdait plus une miette. Ils étaient tous suspendus à mes lèvres. Les filles étaient complètement captivées, elles souriaient & se rapprochaient de moi en se trémoussant comme si peut-être en me touchant elles allaient pouvoir s'assurer que j'étais bien réel. Lude savait que c'était des salades mais il ignorait complètement où je voulais en venir. Alors j'ai joué mon meilleur atout.

"Je leur ai montré la péniche. Je n'avais toujours aucune idée de ce que j'allais faire une fois qu'on serait là-bas mais je savais que le bateau partait

tôt avec la marée le lendemain matin aussi on devait faire vite. Heureusement, on est arrivés à temps et je suis immédiatement parti à la recherche du Capitaine qui, dès qu'il m'a vu, m'a empoigné à la gorge. Entre deux hoquets, j'ai réussi à lui parler de Punching Bag & de son copain et de leur fric – de tout leur fric dont le mien qui était essentiellement l'argent du Capitaine. Du coup, ce fumier m'a écouté. Quelques minutes plus tard, il s'est tranquillement dirigé vers le duo, leur a servi deux bonnes chopes de vodka, et avec son accent incompréhensible s'est mis à déblatérer sur la valeur de la Nouvelle Guinée pure. Punching Bag ne comprenait rien de rien à ce que racontait l'autre andouille, et moi non plus d'ailleurs, mais une heure et deux bouteilles de vodka plus tard, il en est venu à la conclusion que le Capitaine devait parler de drogue. Après tout, il arrêtait pas de parler d'euphorie, d'explorateurs espagnols et de paradis, même s'il refusait de montrer à Punching Bag le moindre truc tangible, il faisait vaguement allusion aux agents des douanes et à la menace constante d'une saisie et de la prison.

"Puis l'argument massue est tombé. Pendant qu'il baragouinait, une camionnette s'est amenée et un type que personne n'a jamais vu ni ne reverra jamais en est descendu, a refilé au Capitaine mille billets, chargé une caisse puis est parti. Comme ça. Effet immédiat, je vous le dis. Sans même examiner ce qu'ils achetaient, Punching Bag file cinq mille dollars. Le Capitaine tient sa parole, entasse immédiatement cinq caisses à l'arrière du camion de Punching Bag.

"Même après qu'on a repris la mer, le Capitaine se marrait toujours. Pas moi. Ce salaud refusait de me rendre mon argent. Selon lui – ce qu'il m'a expliqué avec son accent improbable –, je lui devais la vie sauve, sans parler du fait qu'il transportait ma triste pomme jusqu'en Floride, où j'ai fini par échouer, manquant crever de froid dans un rade glacial qui s'appelait L'Oreille du Diable, mais bon, ça c'est une tout autre histoire.

"J'aurais pu tomber plus mal, surtout quand je repense aujourd'hui à Punching Bag & et l'autre. Je veux dire, je me demande ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont dit, quand ils ont fini par ouvrir toutes ces caisses et découvert tous ces putains d'oiseaux. Plus de cinquante oiseaux de paradis.

"Quelques mois plus tard, j'ai lu quelque part que la police de Houston avait arrêté deux criminels qui essayaient de décharger une flopée d'oiseaux exotiques dans un zoo."

Et c'est à peu près ainsi que s'est achevé ce récit, ou du moins le récit que j'ai fait hier soir. Peut-être pas à la lettre mais pas loin.

Malheureusement, il ne s'est rien passé avec les filles. Elles se sont contentées de se disperser dans la nuit en pouffant. Pas de numéros de téléphone, pas de rancards, pas même leurs noms, me laissant tout seul et tout triste, un peu comme un thermos fêlé – impeccable à l'extérieur, mais dedans rien que du verre cassé. Pourquoi est-ce que je raconte tout ça maintenant, j'en sais rien. Je n'ai même jamais vu d'oiseau du paradis. Et je n'ai sûrement jamais boxé ni mis le pied sur une péniche. En fait, rien que de repenser à cette histoire ça me fait me sentir un peu mal à l'aise. Je veux dire, c'est tellement bidon. Ça ne colle tellement pas avec moi. C'est comme s'il y avait autre chose, une chose au-delà de tout ça, une histoire plus vaste en train de se profiler dans le crépuscule, et que pour une raison inconnue je suis incapable de voir.

Mais bon, je ne voulais pas m'étendre au départ. J'en étais à la douche. C'est de ça dont je voulais parler. Comme vous le savez, découvrir qu'il n'y a pas d'eau chaude est une découverte plutôt désagréable, simplement parce que ce n'est pas une chose dont vous pouvez vous douter immédiatement. Vous devez laisser couler l'eau un moment et même si elle est glacée, une part de vous refuse de croire que ça ne changera pas, surtout si vous attendez encore un peu ou ouvrez davantage le robinet. Alors vous attendez mais les minutes ont beau passer, vous ne voyez toujours pas de vapeur, vous ne sentez toujours pas de chaleur.

Ces deux moments révèlent comment Will et Karen ont besoin l'un de l'autre et comme il leur est pourtant difficile de vivre et partager ces sentiments.

Malheureusement, les critiques se sont montrés moins compatissants. Après la sortie du *Navidson Record,* ni Karen ni la réputation de Navidson n'en sont sorties indemnes. Karen, en particulier, a été submergée par un flot d'accusations venimeuses émanant des journaux à scandale, d'honorables chroniqueurs, et même d'une sœur avec laquelle elle était brouillée. Leslie Buckman y va fort quand elle traite Karen Green de «salope insensible, ni plus ni moins. Un mannequin de haute couture, guère plus finaude qu'un radiateur, qui a grandi en pensant que la vie se résumait aux gérants de boîtes de nuit, à la cocaïne et aux plafonds des cartes de crédit. J'ai envie de vomir rien qu'en l'écoutant se répandre sur son poids, ses enfants et son besoin de Navidson. Comment peut-elle dire qu'elle aime un homme alors qu'elle est incapable de la moindre once de responsabilité? J'ai dit que c'était une salope insensible, mais c'est également une fille facile.»[19]

Buckman n'est pas la seule à penser cela. Dale Corrdigan a également déclaré que Karen était tout sauf une parfaite femme au foyer: «Karen n'a guère renoncé à la sexualité débridée de ses vingt ans. Elle est simplement devenue plus discrète.»[20]

Rétrospectivement, les féroces spéculations concernant ses infidélités semblent motivées par une attitude principalement sexiste, le rôle de Navidson dans leur relation n'ayant guère été pris en considération. Pour reprendre la boutade de David Liddel: «S'il a des cornes, alors peut-être aussi qu'il a les

---

Peut-être qu'une douche froide m'aurait fait du bien. Ça m'a effleuré l'esprit, mais je me les gelais déjà trop pour en prendre une, même rapide. Je ne sais même plus pourquoi j'étais gelé. Il faisait assez chaud dans ma piaule. Et encore plus chaud dehors. Même mon gros manteau en velours marron ne me réchauffait pas.

Plus tard, j'ai aperçu des ouvriers qui s'attaquaient à la chaudière. L'un d'eux, tatoué de partout, avec un Charles Manson crucifié sur son dos, s'est mouché dans un mouchoir sale et m'a dit que ça serait réparé d'ici la fin de la journée. Est-ce juste une coïncidence si cette galère d'eau froide tombe pile dans ce chapitre?

Pas du tout. Zampanò avait seulement écrit "chaudière". Le mot "chauffe-eau", là-haut, c'est moi qui l'ai ajouté.

Ça c'est un aveu, non?

Hé, c'est pas juste, vous vous dites.

Hé, hé, allez vous faire voir, je réponds.

Putain, je pète les plombs. Manifestement, un nouveau nerf a été touché quelque part mais je ne sais pas comment, pourquoi ou par quoi. Ce qui est sûr, c'est que je ne crois pas que ce soit à cause d'une histoire inventée et nulle ou d'un minable chauffe-eau.

Je pige pas l'enchaînement.

Si seulement quelque chose dans tout ça était vrai. Enfin quoi, on serait de sacrés veinards si après avoir dérouillé un punching bag on s'apercevait que nos caisses sont encore pleines d'oiseaux de paradis.

Pas autant de veine avec cette malle.

Laissons couler l'eau froide.

Elle finira bien par se réchauffer.

Pas vrai?

[19]«Lexique du mensonge et stratagèmes féminins», par Leslie Buckman, publié dans *Au Nom du féminisme: recueil d'essais,* ed. Nadine Muestopher (Cambridge, Massachusetts: Shtrön Press, 1995), p. 344.

[20]Dale Corrdigan, «Notices», in *Glamour,* v. 94, avril 1996, p. 256.

pieds fourchus?»[21] Heureusement, à la différence du traitement partial opéré par les médias, Navidson n'hésite pas à inscrire constamment dans son film des preuves de ses propres échecs. D'ailleurs, de nombreux commentateurs ont récemment remis en question la justesse de cet autoportrait, et fait observer que Navidson s'était peut-être laissé emporter en se présentant sous une lumière plus que défavorable.[22]

Non seulement Navidson nous révèle, à travers Karen, Chad et Daisy, qu'il a passé ces dix dernières années à mener à bien une carrière à l'étranger, ne laissant d'autre choix à sa famille que d'accepter le fait qu'il s'éclipse pour aller photographier des bateaux de pêche en Alaska, même si ce voyage de trois jours devait se changer lentement en semaines, voire en mois, il admet également trimballer, via son film, ses propres obsessions, aliénantes et profondément personnelles.

Mais ainsi qu'il apparaît, la première allusion concernant ces sombres ruminations ne vient pas de lui mais de Karen. Les premières entrées dans le journal intime en Hi8 de Navidson sont si simples et légères qu'elles touchent rarement, voire jamais, à des inquiétudes plus profondes. Seule Karen, en regardant droit dans le petit objectif, soulève le problème.

«Il a de nouveau mentionné Delial, annonce-t-elle d'un débit extrêmement heurté. Je l'ai prévenu que s'il refusait de me dire de qui il s'agissait, il avait sacrément intérêt à ne plus prononcer ce nom. Une des raisons de notre déménagement dans le Sud était soi-disant de mettre le passé et tout ça derrière nous. Il s'en est très bien sorti mais je crois qu'il est incapable de contrôler ses rêves. Cette nuit, je n'ai pas très bien dormi. J'avais froid. On est à la mi-mai, mais j'avais l'impression d'être couchée dans un congélo. Je me suis levée pour aller chercher une couverture et quand je suis revenue il parlait dans son sommeil: "Delial." Comme ça. Sans prévenir. Et j'en suis sûre parce qu'il l'a même prononcé deux fois. Il l'a presque crié.»

En fait, Karen n'était pas la seule à tout ignorer de Delial. Même les amis et les collègues photographes qui avaient entendu Navidson prononcer ce nom avant n'eurent jamais droit à la moindre explication. Personne n'avait la moindre idée de qui elle était ou de pourquoi elle hantait ses pensées et conversations tel un albatros.[23]

Cela dit, alors que la première séquence fait certainement allusion à plusieurs tensions sous-jacentes dans le couple Navidson/Green, toutes mises en relief dans ce chapitre, il est capital de ne pas perdre de vue le sentiment de béatitude prédominant encore évoqué par ces minutes inaugurales. Après deux nuits, Chad n'a plus le sommeil agité. Deux jours plus tard, la coupure au doigt de Daisy a guéri. Le chauffe-eau est aisément réparé. Même les parents goûtent un moment intime où leurs mains peuvent se prendre et se lâcher de façon joyeuse, Will passant finalement un bras autour de Karen

[21]«Un duo cornu», par David Liddel, *Utne Reader*, juillet/août 1993, p. 78.

[22]«La vanité du dégoût de soi», par Ascencion Gerson, in *Essais sur l'autoportrait*, ed. Haldor Nervene (Honolulu: University of Hawaii Press, 1995), p. 58.

[23]Depuis la révélation, il y a eu une prolifération de documents sur le sujet. Le Chapitre XIX traite exclusivement de ce sujet. Voir aussi Chris Ho, «Ce que dit un nom», *Rémanences*, v. 31, décembre 1993; *Delial, Beatrice et Dulcinea*, de Jennifer de Dennis Stake (Indianapolis: Bedeutungswandel Press, 1995); *Delial, Beatrice et Dulcinea*, de Jennifer Cap (Englewood Cliffs, N.J.: Thumos Inc., 1996); «Ce n'est qu'un nom», de Lester Breman, in *Ebony*, n°6, mai 1994, p. 76; et *Anciennes Dévotions*, de Tab Fulrest (Berkeley: University of California Press, 1995).

tandis que celle-ci laisse échapper un soupir d'aise et pose sa tête sur l'épaule de son compagnon.

Le fait est qu'il est rare de nos jours de contempler un optimisme aussi radieux, où que ce soit, encore moins dans les films, chaque plan débordant de promesse et d'espoir. Navidson chérit clairement ces impressions bucoliques, presque idylliques, d'un nouveau monde. Bien sûr, le rôle de la nostalgie lors du montage final ne doit pas être oublié, surtout dans la mesure où un an plus tard ces séquences étaient tout ce qu'il restait de Navidson: Karen et les enfants – une simple tache floue descendant rapidement les escaliers –, le pointillisme des empreintes de pattes de leurs animaux domestiques sur la pelouse recouverte de rosée, ou la maison elle-même, un scintillement indéfini, sise calmement à l'angle de Succoth et d'Ash Tree Lane, baignée dans la lumière de l'après-midi.

III

Le hasard n'y est pour rien si le photographe devient photographe, pas plus si le dompteur de lion devient dompteur de lion.

— Dorothea Lange

וַיֹּאמֶר מֹשֶׁה אֶל־הָאֱלֹהִים מִי אָנֹכִי כִּי אֵלֵךְ אֶל־פַּרְעֹה
וְכִי אוֹצִיא אֶת־בְּנֵי יִשְׂרָאֵל מִמִּצְרָיִם׃

— Exode 3. 11[24]

Pourquoi Navidson? Pourquoi pas quelqu'un d'autre?

Quand le grand Florentin s'écrie, «*Ma io perchè venirvi? o chi'l concede?/ Io non Enëa, io non Paulo sono*»[25], le rival d'Homère le traite de

---

[24] «Mais Moïse dit à Dieu: "Qui suis-je pour aller vers Pharaon et pour faire sortir d'Égypte les enfants d'Israël?"» — Éd.

[25] Encore Dante. Chant II, vers 31-32: Mais moi, pourquoi irais-je? ou qui me le permet?/ Je ne suis pas Énée; je ne suis pas Paul, non plus."

Une question que je me pose souvent ces jours-ci. Mais pas la partie Énée/Paul.

La réponse simple, je la connais: Lude m'a réveillé à trois heures du matin pour qu'on aille jeter un œil aux affaires d'un mort.

Bien sûr, les choses ne sont pas vraiment aussi simples. D'habitude quand Lude m'appelle la nuit, c'est parce qu'il veut qu'on se rende à une fête. C'est le genre de type qui pense que s'envoyer des shots de tequila est forcément génial. Il a peut-être raison.

Ça n'a sûrement aucune importance, mais quelqu'un m'a dit un jour que le vrai nom de Lude était Harry, c'est peut-être vrai, même si personne à ma connaissance ne l'a jamais appelé comme ça.

Lude connaît tous les bars, tous les clubs et tous les videurs. Hollywood a toujours été sa mère nourricière. Sa langue maternelle. Enfin bref. Contrairement à moi, il n'a jamais besoin de traduire, interpréter ou apprendre le langage de L.A. Il sait. Il connaît les boissons, les adresses et surtout il est capable d'habitude de faire la différence entre les femmes qui ont envie de parler et celles qui recherchent quelque chose d'un peu plus intéressant.

Malgré un nez que certains ont décrit comme bouffé aux mites, Lude est toujours entouré de femmes très séduisantes, ce qui est la norme chez les capilliculteurs – et les photographes – surtout s'ils sont doués, et c'est le cas de Lude. Les jolies femmes sont toujours attirées par les hommes qui selon elles entretiendront leur beauté.

Au cours des deux dernières années, lui et moi on a passé pas mal de temps à traîner un peu partout dans cette drôle de ville. On s'élance de temps à autre, on goûte à sa tristesse sans jamais nous mêler des rêves des autres, même si Lude veut juste plus d'argent, des fêtes plus sympas et des filles plus jolies et moi autre chose. Je ne sais même pas comment appeler cette autre chose, je sais qu'elle doit être spacieuse, inondée de soleil et légère, et sûrement pas donnée. Probablement même pas réelle.

Allez savoir pourquoi Lude et moi on est devenus amis. Je pense que c'est parce qu'il s'est aperçu que j'étais partant pour toutes les galères qu'il avait

en tête, et qu'il aime la compagnie. Bien sûr, en public, Lude aime me tendre tout un tas de perches, et se concentre invariablement sur l'existence décousue que j'ai menée. Il est encore impressionné – et à son tour aime impressionner les autres – par le fait qu'à treize ans je suis allé travailler en Alaska et qu'à dix-huit j'avais déjà couché dans une maison close à Rome. Mais surtout il aime les histoires. Surtout la façon dont je les raconte aux filles qu'on rencontre. (J'ai déjà parlé de ça avec mon numéro sur la boxe et les oiseaux de paradis et le dénommé Punching Bag.) Mais ce ne sont que des histoires, la façon dont je les raconte je veux dire. J'en ai tout un stock, en fait.

Prenez mes cicatrices par exemple.

Il existe des tas de variantes à propos d'elles. La plus populaire concerne les deux ans que j'ai passés dans une université d'arts martiaux japonais, fréquentée par des Coréens vivant dans l'Idaho, qui le dernier jour de mon initiation à leur désormais défunte fraternité m'ont fait ramasser un wok en métal brûlant en me servant uniquement de mes avant-bras nus. Autrefois, le wok était mis à chauffer dans un four; à l'époque il avait été rempli de charbons ardents. L'histoire est une véritable salade ou, devrais-je dire, un wok rempli de salade – désolé; je sais, je sais que je devrais apprendre à ramper avant de marcher; encore désolé; je veux dire, de n'être pas désolé la première fois ni d'ailleurs la seconde – mais, voyez-vous, c'est si difficile de discuter avec tous ces tourbillons de chair fondue.

"Montre-leur tes bras, Johnny", lancera Lude, à sa manière on ne peut plus cavalière et hors de propos.

"Non, non. Bon, d'accord, juste cette fois." Je remonte ma manche gauche, puis, prenant mon temps, je remonte la droite.

"Il s'est fait ça dans un lieu de culte en Inde.

–En Idaho", je le reprends. Et ça commence comme ça.

Je suis sûr que la plupart des nanas savent que c'est des conneries, mais bon, ça les amuse. Je crois aussi que ça soulage vaguement de ne pas entendre la vraie version. Enfin quoi, regardez l'horreur qui s'étale de mes poignets à mes coudes, et après inspirez un grand coup et demandez-vous: Est-ce que j'ai vraiment envie de savoir ce qui s'est passé? D'après mon expérience, la plupart des gens n'en ont pas envie. En général, ils détournent le regard. Mes histoires les aident en fait à regarder ailleurs.

Peut-être qu'elles m'aident moi-même à regarder ailleurs.

Mais ça n'a rien de très original. Nous inventons tous des histoires pour nous protéger.

On est à présent en mars. Fin mars. Trois mois se sont écoulés depuis cette fameuse nuit où Lude m'a téléphoné. Trois mois depuis que j'ai embarqué une malle noire, ordinaire, maculée de peinture, qui, comme je l'ai rapidement découvert, était un de ces vieux machins en cèdre, fabriqué à Utica, dans l'État de New York, avec le concours spécial de la C.M. Clapp Company, qui comprend loquets rouillés, poignées de cuir rongées et une vie entière de digressions et de déceptions.

À ce jour, j'ai compté plus de deux cents lettres de refus émanant de diverses revues littéraires, maisons d'édition, et même quelques mots d'encouragement écrits par d'éminents professeurs d'université de la côte est. Personne ne voulait du manuscrit du vieux – sauf moi.

Que puis-je dire? Je raffole des trucs abandonnés, des trucs égarés, des trucs oubliés, de toutes les vieilleries qui malgré la lumière du progrès et tout ça disparaissent encore tous les jours comme des ombres à midi, départs inattendus, trépas ignorés, enfin vous voyez.

Comme me l'a dit un jour un conseiller – un conseiller pour ados rebelles, j'ajouterai: "Tu aimes ces trucs parce qu'ils te font penser à toi." Aurais pas pu l'exprimer mieux ou plus franchement. Peux même pas dire que je suis pas d'accord là-dessus. Ça me paraît on ne peut plus juste et ça a sans doute à voir avec le fait que quand j'avais dix ans mon père est mort et environ neuf ans plus tard ma folle de mère shakespearienne l'a suivi, une histoire que j'ai déjà vécue et n'ai pas vraiment besoin de raconter encore.

lâche et lui ordonne d'avancer parce que les puissances supérieures s'intéressent personnellement à son salut.

Pour le cartographe des enfers, la réponse est moyennement satisfaisante. Pour Navidson, toutefois, il n'y a aucune réponse. Au cours de *Exploration #4*, il demande même à voix haute: «Comment ai-je fait pour en arriver là, putain?» La maison répond par un vibrant silence. Aucune attention divine. Pas même de guide amaurotique.

Certains ont suggéré que les horreurs que Navidson a rencontrées dans cette maison étaient simplement des manifestations de sa propre psyché confuse. Le Dr Iben Van Pollit dans son livre *L'Incident* prétend que la maison tout entière est une incarnation physique des affres mentales de Navidson: «Je me demande souvent comment les choses auraient tourné si Will Navidson avait, comment dire, fait un peu de ménage dans ses méninges.»[26]

Bien que Pollit ne soit pas le seul à prétendre que la personnalité de Navidson a profondément influé sur la nature de ces pièces et couloirs, peu de gens pensent qu'elle a produit un tel lieu. La raison en est simple: Navidson n'était pas le premier à habiter dans la maison ni à y rencontrer le danger. Comme l'a finalement révélé l'agent immobilier des Navidson, Alicia Rosenbaum, la maison de Ash Tree Lane avait eu pas mal d'autres occupants, environ 0,37 propriétaires par an, la plupart traumatisés d'une façon ou d'une autre. La maison ayant prétendument été construite en 1720, nombre de personnes avaient dormi et souffert entre ces murs. Si la maison était vraiment le fruit de souffrances psychologiques, ce devrait être le produit collectif des souffrances de tous ses habitants.

Finalement, il n'est guère surprenant qu'une personne munie d'une caméra et d'un goût pour le risque se soit retrouvée dans ce Malpertuis et ait osé affronter l'horreur derrière le seuil. Heureusement pour les spectateurs du monde entier, cette personne possédait des talents visuels extraordinaires.

Les troubles de Navidson n'ont peut-être pas créé la maison, mais ils ont fini par façonner sa manière de l'appréhender.

L'enfance de Navidson fut passablement morne. Son père était un représentant de commerce de St. Louis, qui travaillait pour une chaîne de grandes sociétés électroniques, et il déménageait avec sa famille dans le

---

Mais bon, pour une raison ou une autre, et que mon conseiller n'a jamais pu expliquer, le fait d'accepter cette analyse n'a pas changé ce que je ressentais.

J'ai juste jeté un coup d'œil à la malle. La première fois que je l'ai vue, je veux dire quand j'ai découvert ce qu'il y avait dedans, ça m'a écœuré. Comme si je contemplais le cadavre du vieux. Bon, ce n'est qu'une malle. Bien sûr, je me rappelle aussi avoir pensé que j'allais la balancer d'ici la fin de la semaine. C'était avant que je me mette à lire ce qu'il y avait dedans. Bien avant que je me mette à tout assembler.

Vous savez que c'est toujours la solution la plus simple.
Je crois que la compliquée, j'ai jamais envie de m'y coller.

[26]Malheureusement, la propension de Pollit aux jeux de mots et plaisanteries réduit la portée par ailleurs lucide de son analyse. *L'Incident* (Chicago: Adlai Publishing, 1995), p. 108, est un exemple remarquable d'érudition brillante et de synthèse exemplaire de recherche et de réflexion. Il y a également de très belles illustrations. Malheureusement, presque toutes ses conclusions sont erronées.

Midwest tous les deux ou trois ans. C'était également un alcoolique, enclin à de violents éclats ou disparaissant plus ou moins longtemps.[27]

La mère de Navidson ne valait guère mieux. Elle les abandonna tous très tôt pour tenter de faire carrière en tant qu'actrice et finit par vivre avec une série de producteurs pas très productifs. Elle aurait déclaré que la seule chose qu'elle voulait faire, c'était «casser la baraque». Le père de Navidson mourut d'une crise cardiaque, tandis que sa mère, elle, disparut, purement et simplement. La dernière fois qu'on la vit, c'était dans un bar de Los Angeles, où elle fumait des cigarettes et parlait de «job de nuit» et de comment il était facile de s'en dégoter à Hollywood. Ni Will ni son frère jumeau Tom n'entendirent plus jamais parler d'elle.[28]

Parce que l'immense narcissisme de leurs parents priva Will et Tom de figures parentales exemplaires, les deux frères apprirent à vivre avec l'absence. Par conséquent, même quand un élément positif survenait de manière fortuite dans leurs existences, ils le traitaient immédiatement comme temporaire. À l'adolescence, ils étaient déjà habitués à un style de vie décousu, marqué par des menaces d'abandon récurrentes et un manque total de stabilité émotionnelle. Malheureusement, «habitués à» est ici vraiment synonyme de «affectés par».[29]

Une des raisons, peut-être, pour lesquelles Navidson s'éprit à ce point de photographie vient de la façon dont celle-ci conférait une permanence à des moments si souvent fugaces. Mais même cent mille photographies ne peuvent rendre le monde stable. Aussi, bien que Navidson ait travaillé encore plus dur, pris de plus grands risques et connu de plus en plus de succès, il fut finalement induit en erreur en pressentant que son travail pouvait compenser l'amour dont il avait été privé enfant et le sentiment ultime de sécurité engendré par un tel amour.

---

[27]Michelle Nadine Goetz se rappelle qu'un jour le père de Navidson monta sur le capot de la voiture familiale récemment achetée, se servit d'un thermos pour briser le pare-brise, puis se rendit dans la cuisine, s'empara d'une poêle pleine de côtelettes de porc en train de cuire et la balança contre le mur. (Voir l'interview de Goetz publiée dans *The Denver Post*, 14 mai 1986, B-4.) Terry Borowska, qui gardait souvent les deux garçons, se souvient que le père de Navidson disparaissait très souvent, parfois pendant près de cinq semaines d'affilée, sans dire à sa famille où il allait ni quand il reviendrait. Inévitablement, quand il était de retour – d'ordinaire après minuit, ou au petit matin, assis dans son pick-up, attendant qu'ils se réveillent vu qu'il avait soit perdu ses clés soit les avait oubliées –, s'ensuivait quelques jours de bonheur et de réconciliation. Mais finalement, Tony Navidson retournait à ses humeurs et ses besoins, forçant Will et Tom à comprendre qu'il valait mieux pour eux se tenir à l'écart. (Voir l'interview de Borowska publiée par *The St. Louis Post-Dispatch*, 27 septembre 1992, D-3, colonne un.)

[28]Adam Zobol, Anthony Freed et Anastasia Cullman: choix d'entretiens personnels. 8-11 septembre 1994.

[29]Rita Mistopolis, dans son ouvrage *Cœur noir, Cœur bleu* (Provo, Utah: Brigham Young University Press, 1984), p. 245, décrit la gravité de la privation émotionnelle:

> Il n'est pas difficile de comprendre combien les enfants qui ont souffert de malnutrition ou de faim ont besoin de nourriture et de beaucoup d'attention si l'on veut que leurs corps guérissent afin qu'ils puissent mener des existences normales. Si, toutefois, la faim dont ils souffrent est extrême, les dommages seront permanents et ils souffriront de détériorations physiques pour le restant de leurs vies. De même, les enfants qui sont privés de nourriture émotionnelle exigent de l'attention et de l'amour si l'on veut leur rendre leur sentiment de sécurité et de confiance en soi. Toutefois, si l'amour est réduit au minimum et les sévices graves, le dommage sera permanent et les enfants souffriront de détériorations affectives pour le restant de leurs vies.

Voilà pourquoi nous devrions de nouveau revenir à Navidson sous son porche, le regard fixe, ses doigts délicats refermés autour d'un verre de citronnade. «Je me suis juste dit que ce serait agréable de voir comment des gens emménagent dans un endroit et commencent à y habiter», annonce-t-il calmement. «Comment ils s'y installent, s'y enracinent peut-être, se comportent entre eux, et pourquoi pas apprennent à un peu mieux se comprendre. Personnellement, je veux juste créer un petit avant-poste confortable pour ma famille et moi.» Une rumination plutôt inoffensive et laconique, mais qui contient un mot particulièrement irritant.

Par définition, «avant-poste» signifie une base, militaire ou autre, qui bien que sûre à l'intérieur a pour fonction principale d'offrir une protection contre des forces hostiles situées à l'extérieur. Le choix de ce terme a toujours paru étrange pour décrire une petite maison perdue en pleine Virginie[30], mais il explique en partie pourquoi Navidson a entrepris ce projet au départ. Plutôt que de se contenter de prendre quelques photos et de filmer des événements quotidiens avec plusieurs Hi8, Navidson voulait se servir d'images pour créer un avant-poste contre le caractère éphémère du monde. Il n'y a rien d'étonnant à ce que renoncer à son occupation professionnelle lui soit apparu comme impossible. Pour lui, abandonner la photographie c'était s'incliner devant la perte.

Par conséquent, réexaminons nos deux premières questions:

Pourquoi Navidson?

Étant donné l'histoire quasiment préadamite de la maison, il était inévitable que quelqu'un *comme* Navidson finisse par entrer dans ces pièces.

Pourquoi pas quelqu'un d'autre?

Étant donné sa propre histoire, son talent et ses antécédents affectifs, seul Navidson pouvait aller aussi loin qu'il le fit et rapporter néanmoins avec succès cette vision.[31]

[30]Keillor Ross dans son article «Zonage» pour *Atlantic Monthly*, v. 278, septembre 1996, p. 43, ne souhaite pas écarter la possibilité de l'ironie: «Après tout, Navidson vient juste de quitter les confins extrêmement peuplés de New York City et se moque simplement de la relative désolation de cette banlieue.» Ross marque un point, si ce n'est que Navidson est un homme qui comprend le sens du mot «avant-poste» et que son ton semble trop franc pour impliquer la moindre plaisanterie.

[31]Zampanò. Ce chapitre a paru une première fois sous le titre «La Question du Pourquoi», dans *LA Weekly*, 19 mai 1994.

IV

Ma foi, monsieur, quant à cette affaire,
je n'en crois pas la moitié moi-même.
— Diedrich Knickerbocker

Au début du mois de juin 1990, les Navidson s'envolèrent pour Seattle afin d'assister à un mariage. À leur retour, quelque chose avait changé dans la maison. Bien qu'ils ne se soient absentés que quatre jours, le changement était énorme. Toutefois, il n'était pas évident, comme par exemple dans le cas d'un incendie, d'un cambriolage, ou d'un acte de vandalisme. Bien au contraire, l'horreur était atypique. Nul ne pouvait nier qu'il y avait eu intrusion, mais c'était si étrange que personne ne sut comment réagir. La cassette nous montre un Navidson presque amusé tandis que Karen porte simplement les mains à son visage comme si elle allait prier. Leurs enfants, Chad et Daisy, se contentent de courir, jouer, rire, sans se soucier le moins du monde des profondes implications.

Ce qui s'est passé équivaut à une étrange violation spatiale qui a déjà été qualifiée de plus d'une façon – à savoir: surprenante, dérangeante, troublante mais surtout inquiétante. En allemand, le mot pour «inquiétant» est *unheimlich*, terme que Heidegger dans son livre *Sein und Zeit* a jugé digne de quelque considération:

> *Daß die Angst als Grundbefindlichkeit in solcher Weise erschließt, dafür ist weider die alltägliche Daseinsauslegung und Rede der unvoreingenommenste Bleg. Befindlichkeit, so wurde früher gesagt, macht offenbar »wie einem ist«. In der Angst is einem »unheimlich«. Darin kommt zunächst die eigentümliche Unbestimmtheit dessen, wobei sich das Dasein in der Angst befindet, zum Ausdruck: das Nichts und Nirgends. Unheimlichkeit meint aber dabei zugleich das Nichtzuhause-sein. Bei der ersten phänomenalen Anzeige der Grundverfassung des Daseins und der Klärung des existenzialen Sinnes von In-Sein im Unterschied von der kategorialen Bedeutung der »Inwendigkeit« wurde das In-Sein bestimmt als Wohnen bei . . ., Vertrautsein mit . . . Dieser Charakter des In-Seins wurde dann konkreter sichtbar gemach durch die alltägliche Öffentlichkeit des Man, das die beruhigte Selbstsicherheit, das selbstverständliche »Zuhause-sein« in die durchschnittliche Alltäglichkeit des Daseins bringt. Die Angst dagegen holt das Dasein aus seinem verfallenden Aufgehen in der »Welt« zurück. Die alltägliche Vertrautheit bricht in sich Zusammen. Das Dasein ist vereinzelt, das jedoch als In-der-Welt-sein. Das In-Sein kommt in den exis-*

tenzialen »Modus« des Un-zuhause. Nichts anderes meint die Rede von der »Unheimlichkeit«.[32]

Néanmoins, quelle que soit l'étendue de son analyse ici, Heidegger oublie de signaler que *unheimlich* quand il est utilisé comme adverbe signifie «terriblement», «horriblement», «des tonnes de», et «un sacré paquet de». La grandeur a toujours été une condition du bizarre et de l'insécurité; elle est écrasante, trop imposante ou trop énorme. Ainsi, ce qui est inquiétant ou *unheimlich* n'est ni confortable, ni rassurant, ni familier, ni réconfortant. Mais

[32]De Heidegger: *Sein und Zeit* (Frankfurt Am Main: Vittorio Klostermann, 1977), p. 250-251.[33]
[33]Ajoutez-y la traduction, due à John Macquarrie et Edward Robinson (Harper & Row, 1962, p. 233). Hyper galère à trouver:

> Que l'angoisse comme l'affection ouvre effectivement selon cette guise, la preuve la plus immédiate nous en est à nouveau apportée par l'explicitation quotidienne du Dasein et le bavardage. L'affection manifeste de "où l'on en est". Dans l'angoisse, "c'est inhabituel", "c'est étrange". Ici s'exprime d'abord l'indétermination spécifique de ce auprès de quoi le Dasein se trouve dans l'angoisse: le rien et nulle part. Mais ce caractère inquiétant, cette étrang(èr)eté signifie en même temps le "ne pas-être-chez-soi". [das Nicht-zuhause-sein]. En livrant la première indication phénoménale de la constitution fondamentale du Dasein et en clarifiant le sens existential de l'être-à par par opposition à la signification catégoriale de l'"intériorité", nous avons déterminé le Dasein comme "habiter auprès . . . ", "être familier avec . . . " Ensuite, ce caractère de l'être-à fut manifesté plus concrètement par la publicité concrète du "On", qui apporte le calme de l'auto-sécurité, l'"évidence" du "chez soi" dans la quotidienneté médiocre du Dasein. L'angoisse, au contraire, ramène le Dasein de son identification échéante au "monde". La familiarité quotidienne se brise. Le Dasein est isolé, mais comme être-au-monde. L'être-à revêt la "modalité" existentiale du "hors-de-chez-soi". Ce n'est pas autre chose que veut dire l'expression d'"étrang(èr)eté".

Comme quoi le crack existait déjà au début du vingtième siècle. Une chose est sûre, ce gars devait être accro à un truc sacrément puissant pour se mettre à débiter des âneries pareilles. Mais le plus dingue, c'est que je viens juste de me demander s'il n'y a pas quelque chose dans ce passage qui aurait pu effectivement m'affecter, ce qui je sais n'est pas franchement logique, surtout que ça voudrait dire qu'il y a quelque chose dedans qui a vraiment un sens, or, je viens juste de dire que ça n'avait pas de sens.

Je ne sais pas.

Le truc, c'est que quand j'ai recopié le texte allemand la semaine dernière, j'allais très bien. Puis hier soir j'ai trouvé la traduction, et ce matin, quand je suis allé au boulot, je ne me sentais pas bien du tout. C'est probablement plus qu'une simple coïncidence – je veux dire qu'il y a une espèce de lien entre mon état d'esprit et Le Navidson Record ou même quelques phrases ésotériques sur l'existence écrites par un ancien nazi qui carburait à dieu sait quoi. Ou alors, plus vraisemblablement, c'est quelque chose de complètement différent, la véritable racine gisant dans mes fluctuations d'humeurs déjà étranges, même s'il me semble que celles-ci sont très récentes, et oscillent entre prendre mes rêves pour la réalité et souffrir en secret jusqu'à ce que ça casse. J'en sais foutre rien.

das Nicht-zuhause-sein
[ne-pas-être-chez-soi.]
Cette partie est on ne peut plus vraie.

Ces temps-ci, je travaille comme apprenti dans un salon de tatouage sur Sunset. Je réponds au téléphone, note les rendez-vous et fais le ménage. Un idiot pourrait s'en charger. D'ailleurs, c'est un job réservé aux idiots.

Mais cet après-midi, comment dire? quelque chose déconne vraiment. Je déconne. Je suis incapable de faire quoi que ce soit. Je me contente de regarder bêtement toutes les encres qu'on a, cette folle variété de couleurs, toute la gamme, gingembre, bleu nuit, carmin, mauve, brun amande, lilas, vert des mers du sud, maïs, même noir pélikan, toutes alignées dans ces capsules en plastique, comme de minuscules dés à coudre transparents – et les aiguilles aussi, mes yeux attirés par toutes ces pointes soigneusement entretenues, et on en a des centaines, surtout des bien pointues taille 12, pas mal en un seul exemplaire, mais des tas par groupes de deux, trois, quatre, cinq, six et sept, même un nuanceur de quatorze.

Ça dépend de ce que vous voulez.

Je ne sais pas ce que je veux mais le fait est que sans raison apparente je perds complètement les pédales. Il ne s'est rien passé, absolument rien, mais j'ai quand même des difficultés à respirer. Bon, d'accord, l'atmosphère du Salon est lourde de l'odeur persistante de la sueur, de l'alcool d'isopropyl, du Benz-all, tous ces produits pour le nettoyeur à ultrasons, même de la soudure et du fondant, mais ce n'est pas ça non plus.

Bien sûr, personne ne s'aperçoit de rien. Mon patron, quelques amis à lui, un appelé qui vient juste de claquer 150 dollars pour une rose, continuent de papoter, et pas franchement à voix basse, mais pas non plus assez fort pour couvrir le bruit le plus important de tous: le bourdonnement insistant d'une machine à tatouer "J" en train d'enfoncer une centaine de pointes à la minute dans le gras d'une quelconque fesse potelée.

Je vais me chercher un verre d'eau. Je m'avance dans le couloir. C'est une erreur. J'aurais dû rester près des autres. Le confort de la compagnie et tout ça. Au lieu de ça je me retrouve seul, et fais rapidement défiler dans ma tête la liste suivante: empoisonnement alimentaire (mon estomac va bien), le manque (j'ai pas plané ni pris d'ecstasy depuis plusieurs mois, et bien que je n'aie pas fumé d'herbe ce matin – mon rituel – je sais que le THC ne provoque aucune dépendance physique durable). Et voilà que sans prévenir tout devient considérablement plus sombre. Pas le noir total, notez bien. Pas même le noir d'une coupure de courant. Plutôt comme quand un nuage passe devant le soleil. Disons un orage. Même s'il n'y a pas d'orage. Ni de nuages. C'est une belle journée et de toute façon je suis dans le couloir.

J'aurais aimé que ça en reste là. Juste une légère baisse de luminosité et une petite difficulté à respirer. Toujours possible de mettre ça sur le compte d'un fusible pété ou d'un retour de bâton lié à une drogue aberrante. Mais soudain mes narines se dilatent en sentant quelque chose d'amer & de nauséabond, quelque chose d'inhumain, qui empeste des années de pourriture, et m'informe au moyen de la nausée que je ne suis pas seul.

Il y a quelque chose derrière moi.
Bien sûr, je refuse d'y croire.
Mais l'évidence semble impossible à nier.
J'ai envie de vomir.

Pour vous faire une meilleure idée de la chose, essayez ce truc: concentrez-vous sur ces mots, et quoi que vous fassiez, ne laissez pas vos yeux s'éloigner du périmètre de cette page. À présent imaginez juste au-delà de votre vision périphérique, peut-être derrière vous, peut-être à côté de vous, peut-être même devant vous, mais là où vous ne pouvez pas voir, que quelque chose se rapproche de vous, si discrètement en fait que vous n'entendez qu'une espèce de silence. Localisez ces poches muettes. C'est là qu'elle se trouve. À cet instant précis. Mais ne levez pas les yeux. Regardez toujours la page.

Maintenant respirez à fond. Allez-y, respirez encore un coup, encore plus fort. Sauf que cette fois, quand vous commencez à inspirer, essayez d'imaginer avec quelle rapidité ça va se produire, avec quelle force elle va s'abattre sur vous, le nombre de fois qu'elle plantera ses dents dans votre cou, à moins que ce ne soit ses ongles? Ne vous inquiétez pas, ce détail importe peu, parce qu'avant même que vous ayez le temps de piger que vous devriez bouger, que vous devriez courir, que vous devriez en tout cas lever les mains – vous devriez vraiment vous débarrasser de ce livre – vous n'aurez même pas le temps de crier.

Ne regardez pas.

Je n'ai pas regardé.

J'ai regardé, bien sûr.

J'ai relevé la tête si vite, putain, que je devrais porter une de ces minerves qu'on met après s'être fait le coup du lapin.

Mes mains étaient devenues toutes moites. J'avais le visage en feu. Qui sait quelle quantité d'adrénaline venait d'être balancée dans mon corps. Avant que je me retourne, c'était exactement comme si en fait je m'étais déjà retourné pour apercevoir une énorme bête tapie dans les ombres, tous ses muscles sur le point de se détendre et de lancer sa grosse masse sur moi, ses pattes inégales se tendant lentement, se plantant dans le lino, tandis que ses yeux se dilatent, de façon incompréhensible, oblitérant complètement les iris, et tout près de ce feu grandissant, de cette fournaise rougeoyante et révélatrice, une <u>camera lucida</u>, avec moi en silhouette, comme une stupide ombre chinoise tordue et inversée, c'est bien ça? Ou est-ce que je deviens confus? Quoi qu'il en soit pigeant enfin le signe qu'elle avait dû guetter: le fait que je reconnaisse exactement ce qui me pendait au nez depuis le début – sauf que quand je finis par me retourner, en bondissant tel l'abruti apeuré de mes deux que j'étais, je découvre un simple couloir désert, ou n'était-ce qu'un couloir <u>récemment</u> déserté? Cette chose, quelle qu'elle fût, visiblement hors de portée de mon imagination ou dans ce cas précis de mes émotions, s'étant retirée dans des alcôves de ténèbres, ayant pénétré coins & parquets, failles & prises, et même jusqu'aux murs. Les lumières redevenues normales. L'odeur disparue. Mais mes mains tremblent encore et je continue de m'étrangler en avalant de grandes bouffées d'air irrégulières, et de tourner comme une toupie qui tournerait sur du rien, à regarder partout, alors même qu'il n'y a absolument rien, rien nulle part.

J'ai vraiment cru que j'allais tomber, et puis, aussi soudainement que j'avais été possédé par cette peur, celle-ci m'a quitté et j'ai repris le contrôle de moi-même.

Quand je reviens dans le salon, les choses sont toujours faussées mais elles au moins ont l'air dociles.

Le téléphone est en train de sonner. Neuf sonneries, et ce n'est pas fini, m'annonce mon patron. Il est visiblement contrarié. Et encore plus contrarié quand je lui fais part de mon étonnement devant sa performance arithmétique.

Je décroche avant qu'il se mette à critiquer mon attitude.

C'est pour moi. Lude m'appelle depuis une cabine publique dans la vallée pour me donner des infos importantes. Apparemment, il se passe des choses intéressantes dans un club intéressant. Il me dit qu'il peut également inscrire sur la liste des invités mon patron et tous les potes qu'il voudra. Bien sûr, je lui dis, mais je suis encore secoué et je perds rapidement de vue les détails quand je m'aperçois que je viens juste d'oublier quelque chose d'autre, quelque chose de très important, et quand je raccroche, malgré tous mes efforts, je suis incapable de me rappeler ce que je voulais me rappeler quand cette chose, peu importe ce que c'est, m'est passée pour la première fois par la tête.

Mais était-ce bien le cas?

Peut-être qu'elle ne m'était pas du tout passée par la tête. Peut-être qu'elle s'était contentée de me frôler, comme quelqu'un qui se faufile dans une piece obscure, le visage perdu dans l'ombre, mes pensées perdues dans une autre conversation, même si quelque chose dans son mouvement ou son parfum m'est familier, et ce de façon troublante, mais à quel point familier, voilà ce qu'il m'est impossible de déterminer, car à peine je pige qu'il s'agit d'une femme

étranger, exposé et dérangeant; en d'autres termes, la description parfaite de la maison de Ash Tree Lane.

En leur absence, la demeure des Navidson était devenue quelque chose d'autre, et sans être exactement sinistre ou même menaçant, le changement réduisait néanmoins à néant tout sentiment de sécurité ou de bien-être.

À l'étage, dans la chambre à coucher principale, nous découvrons avec Will et Karen une simple porte blanche avec une poignée en verre. Toutefois, elle ne donne pas sur la chambre des enfants, mais sur un espace ressemblant à un débarras. À la différence des autres débarras de la maison, celui-ci n'a ni aérations, ni prises de courant, ni interrupteurs, ni étagères, ni tringle où suspendre des vêtements, ni même de moulures décoratives. Au lieu de ça, les murs sont parfaitement lisses et d'un noir quasi absolu – «quasi» parce que leur surface est empreinte d'une légère nuance grise. L'espace ne doit pas faire plus d'un mètre cinquante de large sur un mètre vingt de long. Sur le mur du fond, une seconde porte, identique à la première, donne sur la chambre des enfants.

Navidson se demande immédiatement si cette pièce n'aurait pas échappé à leur attention. Cela semble de prime abord ridicule jusqu'à ce qu'on se rende compte à quel point l'impact d'un tel pan de réalité invraisemblable peut obliger quiconque à remettre en cause ses propres perceptions. Karen, toutefois, parvient à mettre la main sur quelques photos qui montrent clairement le mur de leur chambre sans cette porte.

La question suivante est, quelqu'un a-t-il pu s'introduire ici et en quatre jours construire cet étrange ajout? Improbable, c'est le moins qu'on puisse dire.

Leur dernière hypothèse est que quelqu'un est venu et a découvert cette pièce. Puis a installé deux portes. Mais pourquoi? Et dans ce cas précis, pour citer Rilke, *Wer?*[34]

Navidson vérifie alors les Hi8 mais découvre que les détecteurs de mouvement n'ont à aucun moment été déclenchés. Seuls leur départ et leur retour figurent sur la bande. Presque une semaine parfaitement ellipsée, nous montrant la famille alors qu'elle quitte une maison exempte de cet étrange espace intérieur pour y revenir seulement une fraction de seconde plus tard et le trouver déjà là, comme s'il avait toujours existé.

La découverte s'étant produite dans la soirée, Navidson doit attendre le lendemain matin pour mener son enquête. Aussi, pendant que Chad et Daisy dorment, nous voyons Karen et Will passer une nuit sans sommeil. Hillary, leur husky de Sibérie âgé d'un an, et Mallory, leur chat tigré, sont allongés de part et d'autre de leur téléviseur Sony 24 pouces, sans être troublés le moins du monde par la nouvelle pièce ou le scintillement de l'écran ou le bourdon-

---

qu'elle est déjà partie, au fin fond de la pénombre, derrière le comptoir, emportant avec elle toute chance d'être reconnue. Même si elle n'est pas partie. Elle est encore là. Enlaçant les ombres.

Est-ce cela?

Étais-je en train de penser à une femme?

Je l'ignore.

J'espère que ça n'a pas d'importance.

J'ai la terrible impression que ça en a une.

[34]Naturellement traduit par "Qui?", ce que j'ai pu vérifier dans le poème intitulé "Orphée, Eurydice, Hermès." Ça se trouve dans le bouquin de Rainer Maria Rilke, Lettres à un jeune poète, édité par Vintage International. 1989. Voir page 53.

nement des haut-parleurs: Letterman, nouvelles révélations sur l'affaire Iran-Contra, rediffusions: le trafic de l'information assurant à tout un chacun que le reste du monde continue encore quelque part, dehors, sur sa lancée, même si deux nouvelles portes sont désormais ouvertes, offrant une perspective sur un nouvel espace de ténèbres, de la chambre des parents à la chambre des enfants, où une petite veilleuse représentant le vaisseau spatial *Enterprise* brûle telle l'étoile polaire.

C'est un plan magnifique. En fait, la composition et l'élégant équilibre des couleurs, sans parler des riches contrastes de lumières et d'ombres, sont si raffinés qu'ils nous détournent temporairement de toutes les questions concernant la maison ou des événements qui s'y déroulent. C'est un exemple parfait du talent de Navidson et l'on comprend pourquoi peu de personnes, voire aucune, auraient pu accomplir ce qu'il a accompli, surtout vers la fin.

Le lendemain, Karen et Will prennent tous deux le parti le plus rationnel: ils se procurent les plans auprès de leur agence immobilière. Comme on pouvait s'y attendre, ces plans ne sont pas de vrais plans de construction mais ont été dessinés en 1981 quand les précédents propriétaires ont demandé au bureau de zonage le droit de construire une extension. Celle-ci toutefois ne fut finalement jamais construite car les propriétaires vendirent la propriété, prétendant qu'ils avaient besoin de quelque chose «d'un peu plus petit». Bien que les plans, tels qu'ils apparaissent à l'écran, ne montrent aucune pièce ou cabinet ou couloir, ils confirment bel et bien l'existence d'un étrange comble perdu, d'environ un mètre vingt de large, s'étendant entre les deux chambres à coucher[35].

Alicia Rosenbaum, l'agent immobilier qui a vendu la maison aux Navidson, a, face à la caméra, un haussement d'épaules perplexe quand Karen lui demande si elle sait qui peut bien être responsable de «cet outrage». Incapable de dire quoi que ce soit d'utile, Mme Rosenbaum demande finalement s'ils veulent appeler la police. Chose amusante, ils acceptent.

L'après-midi, deux policiers arrivent, examinent l'étroit passage et essaient de dissimuler le fait qu'il s'agit là de l'enquête la plus étrange qu'ils aient jamais menée. Comme le déclare le shérif Axnard: «Nous allons dresser un procès-verbal, mais à part ça, eh bien, je ne vois pas trop ce qu'on peut faire de plus. Je pense plutôt que vous avez été victimes d'un charpentier fou ou d'un cambrioleur.» Ce que même Karen et Navidson trouvent un peu bizarre.

Toutes les alternatives étant visiblement épuisées, Navidson se concentre de nouveau sur les plans de construction. Au début, l'examen semble assez innocent jusqu'à ce qu'il sorte de quoi prendre des mesures. Nonchalamment au début, il commence à comparer les cotes indiquées sur les plans avec celles qu'il relève personnellement. Il s'aperçoit très vite que tout ne concorde pas. En fait, quelque chose ne va pas du tout. Navidson ne cesse d'aller et venir entre son ruban Stanley Power Lock et les froids plans bleus étalés sur son lit, puis finit par rouspéter à voix haute: «J'espère que c'est une erreur de calcul.»

Un montage incongru nous présente le carton de générique: **1/4"**.

À l'extérieur de la maison, Navidson escalade une échelle jusqu'au premier étage. Pas une montée facile, nous avoue-t-il d'un ton dégagé, et de nous expliquer qu'une fâcheuse maladie de peau qu'il a depuis l'enfance a récemment commencé à se déclarer entre ses orteils. Grimaçant légèrement

[35] In Annexe II, M. Errand fournit un croquis de ce plan au dos d'une enveloppe. — Éd.

suite à ce que nous pouvons supposer être une douleur même bénigne, il atteint le dernier barreau où, se servant d'un dérouleur à manivelle de 100 pieds avec un ruban en fibre de verre, il entreprend de mesurer la distance entre l'extrémité de la chambre principale et celle de la chambre des enfants. Il obtient le chiffre de 32 pieds et 9 pouces 3/4, ce que corroborent les plans de la maison – au pouce près. Le mystère surgit quand Navidson mesure l'espace intérieur. Il note soigneusement la longueur de la nouvelle surface, la longueur des deux chambres puis calcule l'épaisseur de tous les murs. Le résultat est tout sauf rassurant. En fait, il est impossible.

32 pieds et 10 pouces exactement.

La largeur intérieure de la maison semblerait excéder de 1/4 de pouce la largeur de la maison telle qu'elle a été mesurée de l'extérieur.

Certain de s'être trompé dans ses calculs, Navidson perce les murs extérieurs afin de mesurer avec exactitude leur largeur. Finalement, avec l'aide de Karen, il attache l'extrémité d'un fil de pêche au bord du mur extérieur, le fait passer par le trou foré, le tend le long de la chambre principale, du nouvel espace, de la chambre des enfants, puis le fait passer à nouveau par un trou pratiqué dans le mur du fond. Il vérifie deux fois sa manœuvre, s'assure que le fil est droit, au niveau et tendu, puis le marque. La dimension est toujours la même.

32 pieds et 10 pouces exactement.

Se servant du même fil, Navidson se rend dehors, tend le fil de pêche d'un bout à l'autre de la maison pour finalement s'apercevoir qu'il est trop long d'un quart de pouce.

Exactement.

D'un point de vue purement intellectuel, l'impossible n'est qu'une chose. Après tout, quand on a le loisir de méditer sur une gravure d'Escher puis de refermer le livre, le problème qu'il pose n'est pas si problématique. Mais il en va autrement dès qu'on affronte une réalité physique que le corps et l'esprit ne peuvent pas accepter.

Karen refuse de l'admettre. Une Ève méfiante qui préfère les mandarines aux pommes. «Ça m'est égal, dit-elle à Navidson. Arrête de percer des trous dans mes murs.» Sans se laisser décourager, Navidson poursuit son enquête, même si ses tentatives répétées pour mesurer la maison continuent de faire apparaître une anomalie d'un quart de pouce. Karen devient de plus en plus renfermée, l'humeur de Navidson s'assombrit et, telles des girouettes soigneusement accordées, les enfants réagissent au changement du climat parental en allant se cacher dans d'autres coins de la maison. La frustration se fait sentir dans la voix de Navidson. Il a beau s'entêter – et Navidson recommence six fois ses calculs dans six séquences consécutives –, il ne peut réduire à néant ce petit morceau d'espace. Une autre nuit s'écoule, et le quart de pouce demeure.

Alors que dans les films et les romans, les récits reposent souvent sur des réactions presque immédiates, la réalité est bien plus obstinée et infiniment (littéralement) plus patiente. De même qu'il peut s'écouler des années avant que les effets de poisons insidieux dans la nappe phréatique se fassent ressentir, de même les conséquences de l'impossible ne sont pas instantanément visibles.

Le matin, c'est jus de fruit, *The New York Times*, radio et une dispute pour savoir si les enfants ont le droit de manger des céréales sucrées. Le lave-

vaisselle gémit, le grille-pain grille. Nous voyons Karen éplucher les petites annonces tandis que Navidson joue avec son café. Il ajoute du sucre, du lait, remue le tout, remue encore, puis, comme s'il se ravisait, ajoute encore du sucre, un peu plus de lait. Le liquide s'élève jusqu'au rebord et le dépasse d'une fraction. Sauf qu'il ne se répand pas. Il tient – une bosse de café tendue tragiquement en arc au-dessus de la porcelaine, préservée par la physique de tension de surface, en phase avec quelque innommable sortilège, même si, comme chacun le sait, les miracles ne durent jamais longtemps avec le café. L'excitant matinal oscille, s'étale puis passe brusquement par-dessus le rebord, un fleuve de caféine se fraie un chemin entre verres et politique jusqu'à ce qu'il n'y ait rien de plus qu'une tache marron sur le journal du matin.[36]

Quand Navidson lève les yeux, Karen est en train de l'observer.

«J'ai appelé Tom», lui dit-il.

Elle le connaît suffisamment pour ne rien dire.

«Il sait que je suis fou, continue-t-il. Et en outre, c'est son métier de construire des maisons.

— Tu lui as parlé? demande-t-elle prudemment.

— J'ai laissé un message.»

Le carton suivant ne comporte qu'un seul mot: **Tom**.

Tom est le faux jumeau de Will Navidson. Ni l'un ni l'autre ne se sont guère parlé depuis plus de huit ans. «Navy a réussi, pas Tom, explique Karen dans le film. Il y a eu beaucoup de ressentiment au cours des ans. Je suppose qu'il a toujours existé, sauf quand ils habitaient ensemble. C'était différent, alors. Ils veillaient davantage l'un sur l'autre, si on veut.»

Deux jours plus tard, Tom arrive. Karen l'accueille avec une Hi8 en le serrant fort dans ses bras. C'est un géant affable et un peu trop gros doté d'un

---

[36]Évidemment, le passage depuis "tendue tragiquement en arc" jusqu'à "journal du maton" aurait pu être coupé. Vous n'auriez pas remarqué son absence. Moi non plus d'ailleurs. Mais ça ne change rien au fait que je ne peux pas faire ça. Le supprimer, je veux dire. Ce qui est gagné en économie ne semble pas vraiment compenser ce que vous perdez de Zampanò, le vieux en personne, qui apparaît avec un peu plus de netteté, surtout en ce qui concerne les digressions de ce genre.

Je ne peux pas vous dire exactement pourquoi mais de plus en plus ces jours-ci je suis frappé par le fait que tout ce que possédait Zampanò a vraiment disparu, y compris le bol de noix de bétel sur le manteau de la cheminée ou le fusil cabossé portant les initiales RLB sous son lit – Flaze s'est approprié cette gâterie; le fusil, pas le lit – ou même le bouton de rose blanche curieusement préservé dans le tiroir de sa table de chevet. À présent, son appartement a été récuré à la javel, repeint, probablement loué à quelqu'un d'autre. Son corps quant à lui est soit en train de se décomposer dans la terre, soit réduit en cendres. Ces mots, c'est tout ce qu'il reste de lui.

Vous comprendrez donc qu'avoir à choisir entre le vieux Z et son histoire est un choix artificiel, voire même dangereux, et un choix que je ne peux visiblement pas faire facilement. Selon moi, s'il y a quelque chose que vous trouvez agaçant – allez-y, sautez-le. Peu m'importe franchement la façon dont vous lirez tout ça. Ses passages incohérents demeurent, ainsi que ses phrases étrangement jargonneuses et même quelques passages faussés du récit. Il y a tout simplement trop de choses en jeu. Ce n'est peut-être pas le bon choix, mais merde, c'est le mien.

Zampanò lui-même aurait sûrement exigé des corrections et des coupes, il était son critique le plus sévère, mais j'ai fini par me dire que les erreurs, surtout les erreurs écrites, sont souvent les seules traces laissées par une vie solitaire: les sacrifier, c'est perdre tous les angles d'une personnalité, l'énigme de l'âme. Et dans ce cas précis, une très vieille âme. Une très vieille énigme.

talent inné pour faire rire. Les enfants l'adoptent immédiatement. Ils adorent son rire, sans parler de ses frites achetées au passage dans un *McDonald's*.

«Mon frère à qui je n'ai pas parlé depuis des années m'appelle à quatre heures du matin pour m'annoncer qu'il a besoin de mes outils. Allez comprendre.

— Ça veut dire que t'es de la famille, dit gaiement Karen en le précédant vers le bureau de Navidson où elle a déjà installé des serviettes propres et préparé le canapé convertible.

— En général, quand on a besoin d'un niveau à bulle, on l'emprunte à son voisin ou on va à la quincaillerie. Il y a bien que Will Navidson pour appeler Lowell dans le Massachusetts. Il est où?»

Il s'avère que Navidson s'est rendu à la quincaillerie.

Dans le film, la première entrevue entre Tom et Navidson ne nous apprend presque rien sur eux. Au lieu d'aborder des questions personnelles, ils sont tous deux penchés au-dessus d'un cercle d'arpenteur à miroir Cowley, et jettent tour à tour un œil en direction de la maison, la ligne de visée flottant à quelques dizaines de centimètres au-dessus du sol, de temps à autre interrompue par Hillary ou Mallory lancé dans une poursuite cruciale autour des lits des enfants. Tom pense qu'ils vont pouvoir expliquer la divergence d'un quart de pouce grâce à une mesure de niveau parfaite.

Plus tard, dans le jardin, Tom allume un joint de marijuana. La drogue dérange visiblement Navidson, mais il ne dit rien. Tom sait que son frère désapprouve cette manie mais refuse de modifier son comportement. À en juger par le langage de leurs corps et la façon dont ils évitent de se regarder directement, sans parler des silences entre leurs prises de parole, ces huit dernières années continuent de les hanter.

«Hé, au moins, je suis un habitué des Anonymes maintenant, dit finalement Tom en exhalant un filet de fumée. Pas une goutte d'alcool en deux ans.»

À première vue, il semble difficile de croire que les deux hommes sont de la même famille, et encore moins frères. Tom est content quand il y a un match à la télé et un endroit confortable où le regarder. Navidson travaille tous les jours, dévore des volumes entiers de critique ésotérique, et relie constamment le monde autour de lui à une chose unique: la photographie. Tom s'en sort, Navidson réussit. Tom veut seulement *être*, Navidson se doit de *devenir*. Et cependant, malgré de telles différences évidentes, quiconque regarde au-delà du grand sourire de Tom et sonde son regard peut y découvrir de profonds étangs de tristesse. Et c'est ainsi que nous savons qu'ils sont frères, parce que leurs yeux sont de la même eau.

Quoi qu'il en soit, l'occasion d'une sorte de cicatrisation fraternelle disparaît quand Tom fait une découverte importante: Navidson se trompait. L'intérieur de la maison excède l'extérieur non pas de 1/4″ mais de 5/6″.

Peu importe la quantité de formulaires, de serviettes en papier ou de marges de journaux qu'ils noircissent de notes ou d'équations, ils ne peuvent expliquer cette différence. Un fait indiscutable se met en travers de leur chemin: la dimension extérieure *doit* être égale à la dimension intérieure. La physique repose sur un univers infiniment centré sur le signe égal. Comme l'a écrit le scientifique et parfois théologien David Conte: «Dieu est pratiquement un signe d'égalité, et au moins jusqu'à ce jour, une chose en laquelle l'huma-

nité a toujours été capable de croire, c'est que l'univers a un sens.»[37]

Sur ce point, les deux frères sont d'accord. Le problème doit venir de leurs techniques de mesure ou de quelque facteur invisible: température de l'air, instruments mal calibrés, planchers gauchis, quelque chose, n'importe quoi. Mais après une journée et demie écoulée sans qu'apparaisse la moindre solution, ils décident d'aller chercher de l'aide. Tom appelle Lowell et repousse à plus tard les chantiers qu'il avait en cours. Navidson, lui, contacte un vieil ami qui enseigne l'ingénierie à l'Université de Virginie.

Tôt le lendemain matin, les deux frères se rendent à Charlottesville.

Navidson n'est pas le seul à connaître des gens dans la région. Audrie McCullogh, une amie de Karen qui habite Washington, D.C., est venue l'aider à installer des étagères. Aussi, tandis que Will et Tom se mettent en quête d'une explication, les deux amies tâchent d'oublier l'énigme, se préparent des vodkas tonic et s'activent gaiement avec planches et équerres.

Edith Skourja a écrit sur ce seul épisode un impressionnant essai de quarante pages intitulé *Devinettes sans*. Alors que pour l'essentiel il a trait à ce que Skourja nomme «la posture politique» des deux femmes – Karen comme ex-mannequin; Audrie comme responsable d'une agence de voyages –, un passage en particulier fournit une élégante perspective sur les diverses façons qu'ont les gens d'affronter des questions restées sans réponse:

> Les devinettes: enchantement ou tourment. Le ravissement réside dans la solution. Les réponses fournissent des moments lumineux de compréhension parfaitement adaptés aux enfants qui habitent encore un monde où les solutions sont aisément disponibles. Dans la forme des devinettes gît une promesse implicite: tout le monde peut les résoudre. Aussi les devinettes rassurent-elles l'esprit de l'enfant qui vacille follement devant le flot d'informations et les nombreuses questions qui en découlent.
>
> Le monde des adultes, toutefois, produit des devinettes d'une variété différente. Elles n'ont pas de réponses et sont souvent qualifiées d'énigmes ou de paradoxes. Mais la trace d'une formulation propre à la devinette les corrompt et laisse entendre l'écho de la règle fondamentale du genre: il doit y avoir une réponse. De là naît le tourment.
>
> Il n'est pas inhabituel de rencontrer des adultes qui les détestent. Toutes sortes de raisons peuvent expliquer leur réaction mais la plus révélatrice est le rejet de la croyance adolescente en les réponses. Ces adultes sont souvent les mêmes qui disent «grandis» et «vois les choses telles qu'elles sont». Ils sont choqués par l'incongruité des devinettes d'hier par rapport aux devinettes d'aujourd'hui: ces dernières restent sans réponse.
>
> Il n'est pas sans intérêt d'examiner les origines du mot «devinette». Il est issu du latin *divinus*, et qui a donné *divinare*, qui signifie «présager, prévoir», et plus précisément «prophétiser». Le fait qu'il soit dérivé de *divinus*, qui a donné «divin», montre assez

[37] Lire «Toutes choses étant égales», de David Conte, in *Maclean's*, v. 107, n. 14, 1994, p. 102. Voir également «Le Paradoxe de l'espace évanescent», de Martin Gardner, paru dans la rubrique «Jeux mathématiques» de *Scientific American*, mai 1961.

à quel point l'acte interprétatif touche aux mystères de la création. Mais «deviner» ne peut en aucun cas signifier «se substituer à l'instance divine», et le «devin» ou «diseur de bonne aventure», escamote la raison au profit de la divagation. Deviner, c'est avant tout «lire», déchiffrer le monde, se livrer à une lecture *rationnelle* du monde.

À cet égard, il est révélateur que le terme «ratio», avec son double sens de «calcul» et de «raisonnement», ait donné à la fois «ratiociner» et «raisonner», soit deux versants d'une même activité logique, la première ayant acquis un sens péjoratif comme si tout raisonnement trop subtil se devait d'être vain. Il convient alors de remonter du latin *reri* (lire) au grec *arariskein*, qui signifie «adapter». En plus d'avoir donné «raison», *arariskein* nous a également donné un parent improbable, le latin *arma*, qui signifie «armes». Il semble qu'adapter le monde ou lui donner un sens exige soit la raison soit les armes. Non sans élégance, Karen Green et Audrie McCullogh «l'adaptent» avec une étagère à livres.

Comme nous le savons tous, il sera finalement fait appel aussi bien à la raison qu'aux armes. Mais pour l'instant, du moins – avant les explorations, avant les effusions de sang –, une perceuse, un marteau et un tournevis suffisent.

Karen parle de ses livres comme de «son nouveau confort quotidien». En leur bâtissant une forteresse, elle instaure un plaisant équilibre entre le connu et l'inconnu. Voilà que se dresse un mur chaud, solide et coloré de volumes entiers d'histoires, de recueils de poésie, d'albums photos et d'illustrés. Et bien que l'ironie finisse par subsumer ce moment, pour l'instant du moins il ne fait l'objet d'aucun commentaire et demeure par conséquent complètement innocent. Karen se contente de prendre un album photos sur l'étagère, comme le ferait n'importe qui, et tous les livres de ce niveau se couchent le long comme des dominos. Mais au lieu de tomber par terre, ils sont judicieusement arrêtés, déclenchant un sourire chez les deux femmes et cette remarque profonde de Karen: «Pas de meilleurs serre-livres que deux murs.»

Leçons d'une bibliothèque.[38]

L'analyse de Skourja, en particulier à propos de l'innocence inhérente au projet de Karen, jette quelque lumière sur la valeur de la patience.

Walter Joseph Adeltine affirme que Skourja opère une association malhonnête avec la séquence sur l'étagère: «Devinette par-ci, devinette par-là: élégantes foutaises. Il ne s'agit pas d'une confrontation avec l'inconnu mais d'un cas de déni maximal.»[39] Ce qu'Adeltine refuse lui-même, c'est le besoin d'affronter certains problèmes avec patience, d'attendre au lieu de bafouiller, ou comme l'a écrit Tolstoï: «Dans le doute, mon cher . . . abstiens-toi.»[40]

Quand il travaillait sur *l'Histoire du Déclin et de la Chute de l'Empire romain*, Gibbon faisait de longues promenades avant de s'asseoir pour tra-

[38]Edith Skourja, «Devinettes sans», in *Devinettes dedans*, ed. Amon Whitten (Chicago: Sphinx Press, 1994), p. 17-57.

[39]Walter Joseph Adeltine, «Foutaises», *New Perspectives Quarterly*, v. 11, hiver 1994, p. 30.

[40]Sorti de Guerre et Paix, p. 885 de mon édition.

vailler. Marcher lui permettait de mettre en ordre ses idées, de se concentrer et de se détendre. L'installation d'une étagère, chez Karen, sert le même dessein que la retraite en extérieur de Gibbon. La maturité, s'aperçoit-on, est intimement liée au fait de reconnaître «qu'on ne sait pas». Bien sûr, ne pas savoir n'empêche en rien le chaos d'advenir.

Tum vero omne mihi visum considere in ignis Ilium:
Delenda est Carthago.[41]

Le projet de Karen est un mécanisme de défense contre l'inquiétant ou ce qui est «non familier». Elle demeure vigilante et préfère laisser les dimensions bizarres de sa maison mûrir en elle. Elle défie l'irrégularité de celle-ci en introduisant de la normalité: la présence d'une amie, une conversation tranquille. À cet égard, Karen agit exactement comme une cueilleuse. Elle reste sur ses terres et bien qu'elle ne parte pas en quête de baies et de champignons, elle accumule néanmoins des bribes de sens.

Navidson et Tom, de leur côté, sont des chasseurs typiques. Ils choisissent leurs armes (outils et raison) et traquent leur proie (une solution). Ils espèrent que Billy Reston les aidera à atteindre leur but. C'est un homme bourru, souvent caustique et plus proche du sergent instructeur que du professeur. C'est également un paraplégique qui a passé près de la moitié de son existence dans un fauteuil roulant. Navidson avait à peine vingt-sept ans quand il fit sa connaissance. En fait, c'est une photographie qui les a réunis. Navidson était en reportage en Inde, et prenait des photos de trains, d'ouvriers du rail, d'ingénieurs, de tout ce qui retenait son attention. Son reportage avait pour but

---

[41]Késako?! Franchement, le latin n'est pas dans mes cordes. Je peux trouver des gens qui parlent espagnol, français, hébreu, italien et même allemand, mais la langue des Romains ne prospère pas franchement dans les rues de LA.

Une fille du nom d'Amber Rightacre a suggéré que ce devait être au sujet de la destruction de Carthage[42]. C'est elle qui a traduit et retrouvé la citation de la phrase de Tolstoï. Je n'ai jamais lu Guerre et Paix, mais elle, si, et vous savez quoi? elle l'a lu à Zampanò.

Je crois qu'on peut dire qu'on s'est connus en quelque sorte par l'entremise du vieux.

Quoi qu'il en soit, depuis cet incident dans le salon de tatouage, je ne suis pas beaucoup sorti, même si pour tout vous dire je ne suis plus certain qu'il se soit passé quelque chose. Je n'arrête pas de me poser tout un tas de questions: ai-je réellement été la victime d'une attaque décapacitante, je veux dire in-? Ou ai-je tout inventé? Peut-être que mon imagination s'est un peu emballée suite à une gueule de bois résiduelle ou un stupide coup de sang?

Quelle que soit la vérité, j'ai consacré de plus en plus de temps à passer au crible les fragments de Zampanò – passer au crible signifie également tamiser ; comme dans tamiser du maïs, du gravier, ou des cendres au moyen d'une sorte de passoire; c'est une copine étudiante qui m'a appris ça. Non seulement j'ai découvert des cahiers truffés de bibliographies, d'étymologies sinueuses et d'étranges petits, je ne sais pas comment vous appelleriez ça, aphorismes??? épiphanies??? mais je suis également tombé sur ce carnet bourré de noms et de numéros de téléphone. Les lectrices de Zampanò. Facilement plus d'une centaine, même si, comme je m'en suis vite aperçu, ils sont dans l'ensemble caducs aujourd'hui. En outre, très peu de prénoms sont assortis d'un nom propre et pour une raison inconnue, ceux qui le sont figurent sur liste rouge. J'ai laissé deux messages sur des répondeurs et puis quelque part à la page trois, Mademoiselle Rightacre a répondu. Je lui ai parlé de mon héritage et elle a immédiatement accepté de me retrouver autour d'un verre.

Amber, ma foi, c'était quelque chose; un quart française et un quart amérindienne avec des cheveux d'un noir naturel, des yeux bleu foncé et un ventre

magnifique, long, plat et mince, avec une délicate ficelle d'argent qui perçait son nombril. Un tatouage de barbelés bleu & rouge encerclait sa cheville. Que Zampanò s'en soit douté ou pas, c'était un spectacle qu'il devait, j'en suis sûr, regretter de ne pas voir.

"Il adorait se vanter de n'avoir reçu aucune éducation, me dit Amber. 'Je ne suis même pas allé à l'université', disait-il. "Alors comme ça je suis plus futée que vous." On parlait un peu, mais la plupart du temps je me contentais de lui faire la lecture. Il insistait pour que je lui lise du Tolstoï. Il prétendait que je le lisais mieux que n'importe qui d'autre. Je pense que c'était en grande partie parce que je me débrouillais bien avec les passages en français, à cause de mes origines canadiennes, tout ça."

Après quelques autres verres, nous avons marché tranquillement jusqu'au Vipère. Lude traînait devant et il nous a fait entrer. À ma grande surprise, Amber m'a pris le bras quand nous avons monté les marches. Cette chose que nous partagions semblait avoir créé un lien étonnamment intense. Lude nous a écoutés un moment, se dépêchant d'ajouter à chaque pause que c'était lui qui avait trouvé la maudite chose, en fait c'était lui qui m'avait appelé, il avait même vu Amber plusieurs fois près de son immeuble, mais comme il n'avait jamais pris le temps de lire une seule ligne du texte il était incapable de saisir les subtilités de notre conversation. Amber et moi étions perdus dans un univers différent, une histoire plus profonde. Lude connaissait le topo. Il a commandé un verre sur ma note avant de partir en quête d'autres distractions.

Quand j'ai finalement demandé à Amber de me décrire Zampanò, elle s'est contentée de dire qu'il était "indiscernable et solitaire, mais pas si seul que ça à mon avis". Puis le premier groupe s'est produit sur scène et on a cessé de parler. Plus tard, c'est Amber qui a repris la conversation, s'approchant un peu plus, son coude frôlant le mien. "Je n'ai jamais pensé qu'il avait de la famille, a-t-elle poursuivi. Je lui ai demandé une fois – je m'en souviens parfaitement – je lui ai demandé s'il avait des enfants. Il m'a répondu qu'il n'en avait plus. Puis il a ajouté: 'Bien sûr, vous êtes tous mes enfants', ce qui était étrange vu que j'étais la seule personne présente. Mais la façon qu'il a eue de me regarder avec ces yeux vides." Elle a frissonné et a aussitôt croisé les bras comme si elle venait de prendre froid. "J'avais l'impression que son petit appartement était soudain plein de visages et qu'il pouvait tous les voir, et même leur parler. Ça m'a mise très mal à l'aise, comme si j'étais entourée de fantômes. Vous croyez aux fantômes?"

Je lui ai dit que je ne savais pas.

Elle a souri.

"Je suis Vierge, et vous?"

Nous avons commandé une autre tournée, le groupe suivant s'est produit, mais nous ne sommes pas restés pour les écouter. Alors que je la raccompagnais chez elle – il s'est avéré qu'elle n'habitait pas loin, juste au-dessus de Sunset Plaza, en fait – elle ne cessait de reparler du vieux, une trace de sa propre obsession se mélangeant au fil de ses pensées.

"Mais pas si seul que ça donc, a-t-elle murmuré. Je veux dire avec tous ces fantômes, moi et ses autres enfants, allez savoir qui, même si en fait, hmm j'ai oublié cette histoire, je ne sais pas pourquoi, je veux dire c'est la raison pour laquelle j'ai arrêté d'aller là-bas. Quand il clignait des yeux, ses paupières, c'est assez bizarre, mais elles restaient baissées un peu plus longtemps que pour un simple clignement, comme s'il les fermait consciemment, ou était sur le point de s'endormir, et je me demandais toujours pendant une fraction de seconde si elles se relèveraient jamais. Peut-être qu'elles resteraient comme ça, qu'il allait s'endormir ou même qui sait mourir, et alors le fait de regarder son visage, si serein et si paisible, me rendait triste, et je crois que je retire ce que j'ai dit plus tôt, dans ces moments-là il avait l'air seul, terriblement seul, et ça me rendait vraiment triste et me faisait me sentir seule moi aussi. J'ai arrêté d'aller là-bas au bout d'un moment. Mais vous savez quoi, je me sentais coupable de ne plus y aller. Je pense que je me sens encore coupable de l'avoir laissé tomber comme ça."

Nous avons alors cessé de parler de Zampanò. Elle a appelé sa copine

Christina et celle-ci nous a rejoints en moins de vingt minutes. Il n'y a pas eu de présentations. On s'est juste assis par terre et on s'est fait des lignes de coke à même un boîtier de CD, on a descendu une bouteille de vin puis on l'a fait tourner pour tirer au sort qui aurait des gages. Elles se sont d'abord embrassées, puis m'ont toutes deux embrassé, puis on a oublié la bouteille, et j'ai même réussi à oublier Zampanò, tout ça, et à quel point cette "agression" dans le salon de tatouage m'avait mis à cran. Deux baisers en un seul, cela a suffi, un réconfort, une chaleur, un souvenir peut-être, peut-être faux, mais néanmoins rassurant, le mien, le leur, le nôtre, tous les trois secoués par un fou rire, des ricanements déments et des rires et d'autres baisers, et je me rappelle alors un bref instant, venu de nulle part, quand j'ai soudain entraperçu mon propre père, un souvenir rare mais étrangement paisible, comme s'il approuvait mon amusement, de la façon dont lui-même avait toujours ri et joué, riant toujours, s'abandonnant à ce bien-être, surtout quand il décollait dans d'immenses courants de lumière ascendants, laissant derrière lui de lointains plateaux de bistre & de sauge, s'élevant dans les airs tel un ange, tout au-dessus de la terre rouge, au fin fond du vide scintillant, du ciel tendre qui ne l'avait jamais laissé tomber, préservant son attachement à la jeunesse, la propriété et la bonté, son avion l'emportant presque, mais jamais tout à fait, sur ses cris de joie, l'entraînant dans son brutal virage dans le vent, suivi d'une montée quasi verticale jusqu'aux angles du soleil, et j'étais avec lui et à peine âgé de huit ans et oui, c'était ça la pensée qui vacillait follement en moi, un bref instant de communion, m'enveloppant de chaleur et de bien-être sans âge, me forçant à sourire à nouveau et à me détendre comme si seul le souvenir pouvait soulever le cœur à la façon dont le vent soulève une aile, et du coup je renouvelais mes baisers avec un enthousiasme accru, caressant et dévorant à tour de rôle leurs lèvres sombres, sombres de vin et d'amour furtif, un souvenir ancien que l'amour avait promis mais n'avait finalement jamais donné, jusqu'à ce qu'il y ait trop de baisers pour qu'on puisse les compter ou se les rappeler, et le souvenir de l'amour ne prouvait pas le moindre amour et nécessitait autre chose en échange, que nos corps trouvèrent, puis les ricanements se calmèrent, les rires s'estompèrent, l'obscurité nous enveloppa tous les trois, nous avons renoncé à notre enfance pour rien, nous sommes morts, les préservatifs jonchaient le sol, Christina a vomi dans l'évier, Amber a ricané et m'a embrassé encore un peu, mais d'une façon qui voulait dire qu'il était temps que je parte.

Et ce n'est que maintenant, des jours plus tard, alors que je redonne forme à ces instants, que je retrouve à nouveau ce que ce trip a brièvement abrité; le souvenir-écran en permanence relié à tout ce qui l'a précédé et du coup interdisant l'accès à tous les autres, les bons, si différents soient-ils, si béats, éclipsés par le semi-remorque accidenté sur l'autoroute, la cabine plantée dans le fossé derrière l'accotement, une fumée grasse qui monte dans la nuit en tourbillons, à peine atténuée par le crachin cinglant, les flammes qui rampent sous les réservoirs d'essence perforés, dénudent les peintures, calcinent les pneus et noircissent le verre brisé, le pare-brise heurté de l'intérieur, chaque ligne brisée racontant l'histoire d'un cœur brisé qu'aucun gamin de dix ans ne devrait jamais se rappeler et encore moins voir, même en demi-teinte, l'encre, toute l'encre, encore et encore, se rassemblant finalement à la pointe de ses doigts délicats, comme si en suivant l'image imprimée dans le journal il pouvait d'une certaine façon escamoter les détails de la mort, faire disparaître le taxi où l'homme qu'il considérait et aimait comme un dieu a agonisé et est mort sans prononcer un seul mot, illisible ou autre, sans le moindre dieu, et en dissolvant ainsi le ciel noir faire revenir celui qui était bleu. Mais il ne l'a jamais fait. Il s'est contenté de lire journal après journal et c'est alors que les personnes responsables de la garde des enfants sans parents ont décidé que quelque chose n'allait vraiment pas chez lui et l'ont envoyé ailleurs, s'assurant qu'il ne possédait plus aucune coupure de presse, et toute l'encre, tout ce qui restait de son père, a été lavé de mes mains.

[42] «Il faut détruire Carthage.» Précédé de: «Je vois tout Troie s'écroulant dans les flammes» (Énéide, II, 624). — Éd.

de rendre compte du chaos industriel aux portes d'Hyderabad. Ce qui se retrouva dans les pages de plus d'un magazine, toutefois, c'est la photographie d'un ingénieur noir américain tentant désespérément de fuir un câble haute tension qui vient de tomber. Le câble avait été sectionné quand un grutier inexpérimenté, ayant brusquement manœuvré pour éviter un wagon de marchandises, avait percuté un poteau électrique. Le bois s'était immédiatement fendu, sectionnant en deux un des câbles qui s'était abattu vers l'impuissant Billy Reston en crachant des étincelles et en fouettant l'air comme Nag ou Nagaina[43].

C'est cette photographie qui est accrochée au mur du bureau de Reston. Elle montre le mélange de peur et d'incrédulité qui a envahi ses traits alors qu'il se met à désespérément courir pour sauver sa vie. L'instant d'avant, il promenait un regard absent sur la cour, et pensait à son déjeuner; l'instant d'après il est sur le point de mourir. Sa foulée est étirée, son pied arqué comme pour le propulser, ses mains tendues vers quelque chose, n'importe quoi, pour le sortir de là. Mais il n'est pas assez rapide. La forme sinueuse l'entoure et se déplace bien trop vite pour qu'il soit possible de lui échapper. Comme l'a fait remarquer Fred de Stabenrath en avril 1954: «*Les jeux sont faits. Nous sommes baisés.*»[44]

Tom regarde attentivement le remarquable cliché en noir et blanc, au format 27 x 35. «C'est la dernière fois où j'ai eu des jambes», lui dit Reston. «Juste avant que cet horrible serpent me les bouffe. Avant, je détestais cette photo, mais j'ai fini par la trouver utile. Maintenant, quand quelqu'un entre dans mon bureau, il n'a pas à se demander comment il va s'y prendre pour me demander comment j'ai fini dans cette chaise. Il comprend tout seul. Merci, Navy. Salopard. Espèce de Rikki-Tikki-Tavi à Nikon.»

Puis l'échange de politesses tarit, les trois hommes passent aux choses sérieuses. La réaction de Reston est simple, rationnelle, et exactement celle que sont venus entendre les deux frères. «Il ne fait aucun doute que le problème est lié à vos instruments. Je vais devoir vérifier le matériel de Tom moi-même, mais je serais prêt à parier l'argent de l'université qu'il y a quelque chose d'un peu tordu dans cette histoire. J'ai quelques trucs que vous pouvez emprunter: un niveau Stanley Beacon et un appareil de mesure à distance à laser.» Il sourit à Navidson. «C'est même un Leica. Avec ça, votre fantôme va retourner fissa dans sa tombe. Mais si ça ne marche pas, je viendrai mesurer moi-même votre baraque, bien entendu je vous facturerai mes heures.»

Will et Tom ont un petit rire, se sentant peut-être un peu stupides. Reston secoue la tête.

«Si tu veux tout savoir, Navy, je crois que tu es un peu désœuvré. Tu te sentirais sûrement mieux si tu partais faire un tour avec ta petite famille.»

---

[43]Nag et Nagaina sont les noms des deux cobras dans Le Livre de la jungle de Rudyard Kipling. Tous deux ont été vaincus par Rikki-Tikki-Tavi, la mangouste.

[44]Fred de Stabenrath aurait prononcé ces paroles juste avant d'être tu[xxxx

Sur le chemin du retour, Navidson dirige la Hi8 vers l'horizon en train de s'obscurcir.

Les deux frères ne disent rien pendant quelque temps.

Will est le premier à rompre le silence: «Marrant comme un quart de pouce a suffi pour qu'on se retrouve tous les deux dans une voiture.

— Très étrange.

— Merci d'être venu, Tom.

— Comme si j'avais eu le choix.»

Une pause. De nouveau, Navidson prend la parole.

«Je me demande presque si je ne me suis pas laissé embringuer dans cette histoire de mesures juste histoire d'avoir un prétexte pour t'appeler.»

Malgré ses efforts, Tom ne peut réprimer un éclat de rire: «Tu sais, ça me gêne de te dire ça, mais tu aurais pu trouver quelque chose de plus simple!

— À qui le dis-tu», répond Navidson en secouant la tête.

La pluie commence à fouetter le pare-brise et des éclairs zèbrent le ciel.

Il y a un autre silence. Cette fois, c'est Tom qui le rompt: «Tu connais l'histoire du type sur la corde raide?»

Navidson sourit: «Je suis content de voir que certaines choses ne changent jamais.

— Hé, celle-là elle est vraie. C'est un type de vingt-cinq ans qui marche sur une corde tendue au-dessus d'un précipice pendant qu'à l'autre bout du monde ou presque, un autre type âgé de vingt-cinq ans se fait faire une pipe par une vieille de soixante-dix ans, mais tu sais quoi, au même moment les deux hommes ont exactement la même pensée. Tu sais laquelle?

— Aucune idée.»

Tom adresse un clin d'œil à son frère.

«Surtout, regarde pas en bas.»

Et c'est ainsi, alors qu'un orage commence à ravager la Virginie, un autre se dissipe avec autant de facilité, noyé dans un déluge de mauvaises blagues et de vieilles anecdotes.

Confrontée à la disparité spatiale de la maison, Karen s'est concentrée sur des choses familières, tandis que Navidson est parti en quête d'une réponse. Les enfants, eux, l'ont seulement acceptée. Ils se sont précipités dans le débarras. Ils y ont joué. Ils l'ont habité. Ils ont nié le paradoxe en le digérant tel quel. Un paradoxe, après tout, équivaut à deux vérités incompatibles. Mais les enfants ne connaissent pas assez les lois qui régissent le monde pour être effrayés par des ramifications incompatibles. Il n'existe certainement pas d'associations élémentaires avec les anomalies spatiales.

Un peu comme dans la naïve scène d'ouverture du *Navidson Record*, la vision de ces deux enfants frivoles qui s'amusent bruyamment est une expérience tout aussi troublante, peut-être parce que leur ingénuité nous émeut, voire nous séduit, par la simplicité de la réponse qu'elle offre à cette énigme. Malheureusement, le déni signifie également ignorer la possibilité du péril.

Cette possibilité, toutefois, ne semble pas non plus, du moins momentanément, à l'ordre du jour lorsque nous retrouvons Will et Tom. Ils sont en train de monter à l'étage l'équipement fourni par Billy Reston, et les performances de ces instruments dissipent rapidement toute idée de menace.

Le simple fait de voir les deux frères se servir du niveau Stanley Beacon pour établir la distance dont ils auront besoin pour leurs mesures a un effet

rassurant. Quand ils installent le mètre Leica, il est presque impossible de ne pas s'attendre, enfin, à la résolution de ce déconcertant problème. En fait, les doigts croisés de Tom, alors que le laser de Classe 2 lance finalement un minuscule point rouge à l'autre bout de la maison, concrétisent assez succinctement notre propre empathie.

Les résultats n'étant pas immédiats, nous attendons longtemps avec toute la famille tandis que le calculateur intégré calibre la dimension. Navidson saisit ces brefs instants en 16 mm. Son Arriflex, une fois la mise au point effectuée, engrange ses 24 images par seconde alors que Daisy et Chad sont assis sur leurs lits dans le fond, Hillary et Mallory traînant au premier plan près de Tom, pendant que Karen et Audrie se tiennent en retrait sur la droite près des étagères nouvellement installées.

Soudain, Navidson pousse un cri. Il semble que la contradiction ait finalement été éliminée.

Tom jette un œil par-dessus son épaule: «Adios, Señor Milímetro.»

«Encore une fois! lance Navidson. Encore une fois. Juste pour être sûr.»

Assez bizarrement, une légère brise ne cesse de refermer une des portes du débarras. L'effet est sinistre car à chaque fois que la porte se ferme nous perdons de vue les enfants.

«Hé, ça t'embête pas de faire tenir ça ouvert avec quelque chose?», demande Navidson à son frère.

Tom se tourne vers les étagères de Karen et tend la main vers le plus gros volume qu'il peut trouver. De même qu'avec Karen, le livre enlevé entraîne un effet de dominos immédiat. Sauf que cette fois, alors que les livres basculent les uns contre les autres, les derniers ne s'arrêtent pas au mur comme ils l'avaient fait auparavant mais au lieu de ça, tombent par terre, révélant au moins trente centimètres entre l'extrémité de l'étagère et le plâtre.

Tom n'y prête pas attention.

«Désolé», marmonne-t-il et il se penche pour ramasser les livres éparpillés.

Et c'est exactement à ce moment-là que Karen pousse un cri.

V

Raju se réjouit de l'intrusion - une occasion
de briser la solitude des lieux.
— R.K. Narayan

Il est impossible d'apprécier l'importance de l'espace dans *Le Navidson Record* sans tout d'abord tenir compte de la portée des échos. Toutefois, avant même d'entreprendre un examen superficiel de leur présence littérale et thématique dans le film, il convient de repérer les échos qui se répercutent au sein du monde lui-même.

En règle générale, l'écho possède deux histoires coextensives: une mythologique et une scientifique[46]. Chacune propose une perspective légèrement différente sur la signification intrinsèque de la récurrence, surtout quand cette répétition est imparfaite.

Pour illustrer les multiples résonances à l'œuvre dans un écho, les Grecs inventèrent l'histoire d'une belle nymphe des montagnes. Elle s'appelait Écho et elle commit l'erreur d'assister Zeus dans l'une de ses conquêtes sexuelles. Héra apprit la chose et punit Écho, l'empêchant de prononcer autre chose que les derniers mots qu'elle entendait. Peu après, Écho tomba amoureuse de Narcisse, mais l'obsession de ce dernier pour sa propre personne obligea la nymphe à dépérir jusqu'à ce qu'il ne subsiste d'elle que sa voix. Une autre version moins connue de ce mythe raconte que Pan tomba amoureux d'Écho. Celle-ci, toutefois, rejeta ses avances, et Pan, étant le dieu de la courtoisie et de la retenue, la mit en pisces et l'enterra entièrement à l'exception de sa voix. *Adonta ta melê.*⊕ Dans les deux cas, l'amour insatisfait a pour résultat la négation totale du corps d'Écho et la quasi-négation de sa voix[48].

Mais Écho est rebelle. Malgré les contraintes divines qui lui sont imposées, elle parvient quand même à contourner le jugement des dieux. Après tout, ses répétitions sont loin d'être numériques, mais plus proches de l'analogique. Écho colore les mots de vagues traces de chagrin (le mythe de Narcisse) ou de reproche (le mythe de Pan) qui n'existent jamais dans l'original. Comme Ovide l'a reconnu dans ses *Métamorphoses*:

Spreta latet silvis pudibundaque frondibus ora protegit et solis ex illo vivit in antris; sed tamen haeret

---

[46]David Eric Katz plaide pour une troisième: l'histoire épistémologique. Bien sûr, impliquer que les catégories courantes du mythe et de la science ignorent la répercussion du savoir lui-même est une erreur. Le traitement que fait Katz de la répétition, toutefois, n'en demeure pas moins hautement gratifiant. Sa liste d'exemples dans la Table iii est particulièrement impressionnante. Voir *La Troisième Présence: une analyse épistémologique de l'écho*, par David Eric Katz (Oxford: Oxford University Press, 1982).

⊕*Adonta ta* . . = «Ses membres encore chantants.»[47]

[47]Notez que, heureusement dans ce chapitre, Zampanò a écrit au crayon la plupart des traductions des citations grecques et latines dans les marges. J'ai fini le travail en les mettant en notes en bas de page.

[48]Ivan Largo Stilets, *La Mythologie grecque, encore* (Boston: Biloquist Press, 1995), p. 343-497; ainsi qu'Ovide, *Les Métamorphoses*, III, 356-410.

amor crescitque dolore repulsae; extenuant vigiles corpus miserabile curae adducitque cutem macies et in aera sucus corporis omnis abit; vox tantum atque ossa supersunt: vox manet, ossa ferunt lapidis traxisse figuram. Inde latet silvis nulloque in monte videtur, omnibus auditur: sonus est, qui vivit in illa.[ℓ]

Je répète: sa voix vit. Elle possède une qualité absente de l'original, qui révèle comment une nymphe peut restituer une histoire différente et plus éloquente plutôt que de raconter la même histoire[49].

[ℓ]Excellemment traduit par Horace Gregory: «Dédaignée, elle se cache dans les bois et voile de feuillages son visage couvert de honte, et depuis ce jour elle vit dans des antres solitaires. Et, cependant, son amour est tenace et s'accroît de l'amertume du refus. Les soucis qui hantent ses veilles rongent son corps pitoyable. La maigreur plisse sa peau, toute l'essence même de son corps se dissipe dans les airs. Il ne lui reste que la voix et les os. La voix est intacte. Les os, dit-on, ont pris l'apparence de la pierre. Aussi se cache-t-elle dans les forêts et ne la voit-on dans aucune montagne. Mais elle est entendue de tous; c'est le son qui est encore vivant en elle.» Ovide, *Les Métamorphoses* (New York: A Mentor Book, 1958), p. 97.

[49]Le merveilleux écrivain qu'est Miguel de Cervantes a écrit ce passage fascinant dans son *Don Quichotte* (Première Partie, Chapitre Neuf):

> . . . la verdad, cuya madre es la historia, émula del tiempo, depósito de las acciones, testigo de lo pasado, ejemplo y aviso de lo presente, advertencia de lo por venir. [51]

Bien plus tard, un disciple d'armes encore inexpérimenté eut le rare plaisir de rencontrer l'extraordinaire Pierre Ménard dans un café parisien après la Seconde Guerre mondiale. Soi-disant, Ménard exposa son dégoût prononcé pour les madeleines mais ne fit jamais état du passage (et écho de *Don Quichotte*) qu'il avait écrit avant la guerre et qui lui avait valu par la suite une grande part de sa gloire littéraire:

> . . . la verdad, cuya madre es la historia, émula del tiempo, depósito de las acciones, testigo de lo pasado, ejemplo y aviso de lo presente, advertencia de lo por venir.

Cette délicieuse variation sur le passage par «l'ingénieux hidalgo» est bien trop dense pour qu'on la développe ici. On se contentera de dire que les nuances de Ménard sont si subtiles qu'elles en sont presque indiscernables, mais parlez à l'Encadreur et vous verrez immédiatement à quel point elles sont hantées par le chagrin, l'accusation et le sarcasme.[50]

[50]Et merde! Comment peut-on parler de "délicieuses variations" quand les deux passages sont exactement les mêmes! Je suis sûr que l'heure tardive y est pour quelque chose, sans compter la pénombre, ou le manque de sommeil que j'ai accumulé, me couchant pour dormir mais sans vraiment récupérer, si c'est seulement possible, alors laissez-moi vous dire, rester seul et n'écouter que cet étrange murmure, comme quand on écoute la prière d'un pénitent – vous savez que c'est une prière mais vous ne la comprenez pas – ou mieux encore comme quand on écoute une malédiction, on s'aperçoit alors qu'un tas de choses pas claires s'introduisent dans le monde mais demeurent non dites, et moi de rester là, à écouter à ma façon en comparant à sa façon les deux fragments espagnols, tous deux écrits sur des feuilles de papier brunies, ou non, ce n'est pas ça, pas brunies, plutôt, oh je ne sais pas, si, brunies, mais à la lumière déclinante elles paraissent presque colorées, ou le souvenir d'une couleur, plutôt violente, ou ce genre-là, ou pas du tout, tandis que je continuais simplement de lire et de relire sans fin les deux passages, m'efforçant de détecter au moins un accent ou une lettre différents, voulant détecter au moins un accent ou une lettre différents, désespérant presque dans cette quête, pour ne découvrir qu'une parfaite similitude, mais comment est-ce possible, hein?

À sa façon embrouillée, John Hollander nous a livré une belle et étrange réflexion sur l'amour et le désir. Lire son merveilleux dialogue sur l'écho[52], c'est découvrir son auteur parfaitement immobile au beau milieu du trottoir, les yeux écarquillés par un déferlement de prises de conscience, les lèvres articulant quelque discours inintelligible, inaudible aux nombreux étudiants qui filent autour de lui, remarquent sa mine démente et l'évitent à juste titre en se réfugiant dans la classe d'un autre enseignant[53].

Hollander commence par une sorte de catalogue des échos. Par exemple, au latin «*decem iam annos aetatem trivi in Cicerone*» fait écho le grec «*one!*»♂ Ou «*Musarum studia*» (latin) décrit par l'écho comme «*dia*» (grec)☿. Ou le rejet de Narcisse «*Emoriar, quam sit tibi copia nostri*» auquel Écho répond «*sit tibi copia nostri*»♀. En page 4, il propose même une gravure sur bois tirée du *Neue Hall -und Thonkunst* de Athanasius Kircher (Nördingen, 1684) illustrant une machine à écho artificiel conçue pour échanger «*clamore*» contre quatre échos: «*amore*», «*more*», «*ore*», et enfin

---

Si c'était parfait ce ne serait pas similaire, ce serait identique, et vous savez quoi? Cette phrase m'échappe, je ne peux même pas la finir, ne sais pas comment—

Voilà le truc: plus je me concentrais sur les mots plus je semblais m'éloigner de ma chambre. Sans savoir où j'allais, quand tout à coup sur le bord de ma langue, à l'arrière de ma bouche, j'ai senti quelque chose d'amer, presque métallique. J'ai eu des haut-le-cœur. Je n'ai pas vomi, mais j'étais sur le point de le faire. Puis j'ai perçu une bouffée de cette odeur épouvantable que j'avais détectée dans le couloir du Salon. Discrète au début jusqu'à ce que je l'identifie et alors elle ne l'était plus du tout. Un tas de trucs pourris m'emplissaient les narines, se faufilaient le long de ma gorge et l'obstruaient. Je me suis mis à dégueuler, des jets de vomi ont volé partout, giclant sur le sol, sur les murs, et même ces pages. Mais en fait je toussais juste. Je ne toussais pas. Je me suis à peine raclé la gorge et puis l'odeur a disparu et pareil pour le goût. J'étais de nouveau dans ma chambre, je scrutais la pénombre, tendu, désorienté mais pas dupe.

J'ai remis les feuilles dans la malle. J'ai fait le tour de ma chambre. Un verre. Une taffe. Et c'est parti. En avant les vapes. Mais de qui je me moque, là. Je vois ce qui se passe. Non seulement ma ligne de défense a échoué, mais elle a échoué il y a un bail. Ne me demandez pas non plus de définir cette ligne ou pourquoi exactement elle est nécessaire ou même ce qu'elle cherche à défendre. Je n'en ai pas la moindre idée. Mais je suis sûr d'une chose: je suis seul dans des territoires hostiles et j'ignore absolument pourquoi ils le sont ou comment retourner en lieu sûr, un havre perdu, avec la température qui chute, les heures qui tanguent & piquent vers une profonde obscurité, tandis que devant moi mon stupide Guide amaurotique se marre, ou plutôt caquette, perdu dans sa propre litanie de blagues intérieures, complètement déjanté, et flou aussi, des Zonules de Zinn, entre autres, ayant cassé il y a longtemps telles des cordes de piano, m'empêchant absolument de savoir où diable je vais, et à propos de diable il se peut que cet endroit ne soit pas sans rapport avec lui si vous voulez tout savoir.

[51] Walter Starkie le traduit par: «... la vérité, dont la mère est l'histoire, émule du temps, dépôt des actions, témoins du passé, exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir.» — Éd.

[52] Selon John Hollander, *La Figure de l'écho* (Berkeley: University of California Press, 1981).

[53] Kelly Chamotto mentionne Hollander dans son essai «La phrase en suspens», in *Glorieuse et Gracieuse Graphomane*, ed. T.N. Joseph Truslow (Iowa City: University of Iowa Press, 1989), p. 345.

♂«Il y a dix ans maintenant que je suis sur Cicéron» «Âne!»

☿«L'étude des Muses» «divines».

♀Narcisse: «Puis-je mourir avant que je te donne tout pouvoir sur moi.» Écho: «Je te donne tout pouvoir sur moi.»

«*re*»[4]. Mais Hollander ne s'arrête pas là. Son mince volume abonde d'exemples de transfiguration textuelle, mais afin d'éviter de répéter le livre dans son intégralité, laissons cet échange déchirant servir d'exemple final:

Chi dara fine al gran dolore?
L'ore.[∞]

Alors que *La Figure de l'écho* se délecte particulièrement de jeux de mots subtils, Hollander a l'intelligence de ne pas borner là son examen. Écho a beau vivre dans les métaphores, les jeux de mots et le suffixe – *solis ex illo vivit in antris*[Ω] –, son rayon d'action s'étend bien au-delà de ses murs littéraux. Par exemple, le *bat kol* rabbinique signifie «fille d'une voix», ce qui en hébreu moderne sert de grossier équivalent au mot «écho». Milton le savait: «Ainsi Dieu l'a ordonné, et il nous a laissé cette défense, la seule fille de sa voix.»[55] Wordsworth également: «Sévère Fille de la voix de Dieu». Citant *Mythomystes* de Henry Reynolds (1632), Hollander procède à une appropriation religieuse de l'ancien mythe (p. 16):

> Ce *Vent* (ainsi que l'énonce Iamblicus cité plus haut, avec l'accord de ses confrères *cabbalistes*) est Symbole du Souffle de Dieu; et Ecco, le reflet de ce souffle divin, ou l'esprit qui souffle sur nous; ou (ainsi qu'ils l'interprètent) *la fille de la voix divine*; laquelle, de par la splendeur béatifiante qu'elle jette et diffuse dans l'âme, mérite que nous la révérions et l'adorions. Cette *Ecco* descendant sur un Narcisse, ou telle âme (impurement et vicieusement affectée) qui offense, se rend sourde à la voix divine, ou ferme son cœur aux inspirations divines, par le fait qu'il est amoureux non de lui-même, mais seulement de sa propre ombre . . . il devient ainsi . . . une chose terrestre, faible, indigne, et ne mérite d'être sacrifié que pour l'oubli éternel . . .

Ainsi Écho endosse-t-elle soudain le rôle d'un messager de Dieu, Mercure femme ou peut-être même Prométhée, avec des sandales ailées, une lampe à la main, s'abattant sur l'heureuse humanité.

En 1989, toutefois, l'éminent théologien du Sud Hanson Edwin Rose révisa de manière spectaculaire cette lecture. Dans une série de conférences prononcées à Chapel Hill, Rose parla de la «Grande Déclaration de Dieu» comme du «Big Bang suprême». Après avoir examiné dans le détail la différence entre le mot hébreu *davhar* et le mot grec *logos*, Rose se livra à un exposé attentif de l'évangile selon Jean, I, 1 – «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu». Ce fut un tour de force mais qui aurait sûrement été relégué sur une de ces étagères poussiéreuses déjà chargées d'un millier d'années de séminaires s'il n'avait résumé ses ruminations

---

[4] «Ô tollé» revient en «amour», «retards», «heures» et «roi».
[∞] «Qui mettra un terme à cette immense tristesse?» «Les heures qui passent.»
[Ω] «Les grottes pierreuses de la littérature.»[54]
[54] «Et dès lors elle vécut dans des grottes solitaires.» — Éd.
[55] John Milton, *Le Paradis perdu*, IX, 653-54.

par cette conclusion incendiaire qui est restée célèbre: «Regardez le ciel, regardez-vous et n'oubliez pas: nous ne sommes que les échos de Dieu et Dieu est Narcisse.»[56]

La déclaration de Rose rappelle une autre importante méditation:

> Pourquoi Dieu a-t-il créé un univers double?
> Afin de pouvoir dire:
> «Ne soyez pas comme moi. Je suis seul.»
> Et qu'on puisse l'entendre.[57]

Nous n'avons ni le temps ni la place d'examiner convenablement la complexité inhérente à ce passage, si ce n'est pour remarquer comment la voix est retournée – ou fait écho au sens figuré – non par un mot réel mais par la simple compréhension qu'elle a été reçue, écoutée, ou ainsi que l'affirme explicitement le texte, «entendue». Ce que le passage occulte, nul doute à dessein, c'est la façon dont une telle compréhension pourrait être obtenue.

Chose intéressante, malgré ses merveilleuses réflexions, *La Figure de l'écho* contient une erreur surprenante et qui opère une modulation poétique sur une voix ayant résonné il y a plus d'un siècle. Discutant le poème de Wordsworth, «Le Pouvoir du son», Hollander cite à la page 19 les vers suivants:

> Ô ombres, ô Voix
> Ô images de voix — vers les cors et les abois
> De falaises rocheuses et de prairies de rocs semées
> Renvoyées, et dans les bleus *canaux* du ciel ressuscitées —
> [italique de l'auteur]

Peut-être s'agit-il simplement d'une coquille typographique due à l'imprimeur. Ou peut-être l'imprimeur a-t-il consciencieusement repris la faute commise par Hollander lui-même, non seulement spécialiste mais également poète, qui, dans ce léger glissement où un *v* remplaça un *n* et où un *e* disparut comme par miracle, trahit son propre rapport à la signification de l'écho. Une signification que Wordsworth ne partageait pas. Veuillez considérer le texte original:

> Ô ombres, ô Voix
> Ô images de voix — vers les cors et les abois
> De falaises rocheuses et de prairies de rocs semées
> Renvoyées, et dans les bleus *caveaux* du ciel ressuscitées — [59]
> [italique de l'auteur]

---

[56]Hanson Edwin Rose, *Les Mythes créationnistes* (Detroit, Michigan: Pneuma Publications, 1989), p. 219.

[57]Ces vers ont quelque chose de familier même si je ne sais absolument pas pourquoi ni où je les ai déjà entendus.[58]

[58]Bien que nous ayons échoué, nous avons tout entrepris pour identifier l'auteur des vers cités. Nous présentons nos excuses pour ce manque de cohérence. Toute personne pouvant fournir une preuve valable de leur paternité sera remerciée dans les éditions ultérieures. — Éd.

[59]William Wordsworth, *Poèmes*, ed. Nowell Charles Smith, M.A. vol 1 (Londres: Methuen and Co. 1908), p. 395. On lira non sans intérêt la lettre d'Alice May Williams aux observateurs du Mont Wilson (CAT. #0005) où elle écrit: «Je crois que le ciel s'ouvre & se ferme en certaines périodes. Quand vous voyez tous ces nuages recouvrir le ciel au-dessus & par-dessus. Ces nuages s'appellent stores, volets & vérandas. Parfois ce ciel s'ouvre par en dessous.» Voir *Personne n'aura peut-être plus jamais le même savoir: Lettres à l'Observatoire du Mont Wilson 1915-1935*, édité et retranscrit par Sarah Simons (West Covina, Californie: Society For the Diffusion of Useful Information Press, 1993), p. 11.

Alors que le poème de Wordsworth garde en mémoire les propriétés littérales et demeure dans la juridiction canonique d'Écho, Hollander a trouvé une autre chose, pas exactement «religieuse» – ce serait une hyperbole – mais «compatissante», et qui tel un écho de l'humanité suggère le très profond retour de tout.

Hormis pour la récurrence, la révision et la référence symbolique correspondante, les échos révèlent également le vide. Puisque les objets étouffent ou gênent toujours la réflexion acoustique, seuls les espaces vides peuvent créer des échos d'une netteté durable.

Paradoxalement, le caverneux ne fait qu'augmenter la sinistre dimension de l'altérité inhérente à tout écho. Le retard et la répétition fragmentée créent l'impression d'une autre personne habitant un endroit nécessairement déserté. Aussi est-il paradoxal qu'une chose aussi inhabituelle et étrangère à soi, voire fantomatique comme certains l'ont suggéré, puisse dans le même temps contenir également un réconfort tenace: l'assurance que même si elle est imaginaire et au mieux le produit d'un mur, il existe néanmoins quelque chose d'autre là-bas, quelque chose qu'on peut s'approprier pour faire face au néant.

Hollander se trompe quand il écrit à la page 55:

> L'écho apparent des paroles solitaires . . . nous [rappelle] . . . que cet écho acoustique dans des endroits déserts peut être un emblème auditif très courant, qui rappelle les romans gothiques, l'isolement et souvent la solitude contrainte. Il s'agit là assurément d'un cas d'échos naturels se conformant à la moquerie mythographique de l'écho, plutôt que s'affirmant. Dans un couloir vide qui devrait être confortablement habité, les échos de nos voix et de nos mouvements tournent en dérision notre présence même dans cet espace vide.

Ce n'est pas un hasard si des chœurs chantant les Psaumes sont presque toujours enregistrés avec une ample réverbération. La divinité semble définie par l'écho. Qu'il s'agisse du Chœur des Petits Chanteurs de Vienne ou de moines psalmodiant sur un CD en tête des meilleures ventes, le sacré semble toujours habiter la province du caverneux. La raison à cela n'a rien de très compliqué. Un écho, tout en impliquant une immensité spatiale, la définit également dans le même temps, la limite et, même temporairement, l'habite.

Quand un caillou tombe dans un puits, il est agréable d'entendre le «floc» final. Si, toutefois, le caillou ne fait que choir dans l'obscurité et disparaît sans un bruit, l'effet est troublant. Dans le cas d'un écho verbal, la parole prononcée joue le rôle du caillou et la répétition qui s'ensuit fait office de «floc». De cette façon, la parole peut accéder à une forme de «vision».

Malgré tous ses mérites, le livre de Hollander ne consacre que cinq pages à la physique réelle du son. Bien que ce ne soit pas le lieu pour s'étendre sur les splendides et complexes propriétés de la réverbération, afin de comprendre ne serait-ce que vaguement la forme de la maison des Navidson, il n'en demeure pas moins capital de comprendre comment les lois de la

physique en accord avec l'héritage mythique de l'écho servent à en accroître la puissance interprétative.

La faculté descriptive de l'audible est représentée par la formule suivante:

⊙ Son + Temps = Lumière acoustique

Comme le savent presque toutes les personnes versées dans les acquis technologiques de ce siècle, les distances exactes peuvent être déterminées en chronométrant la durée de l'aller-retour d'un son entre l'objet qui lui fait obstacle et son point de départ. Ce principe sert de fondement à tous les radars, sonars et ultrasons utilisés quotidiennement dans le monde par les contrôleurs aériens, les pêcheurs et les obstétriciens. En utilisant le son ou les ondes électromagnétiques, on peut produire des bips visibles sur un écran, signalant soit un 747, un banc de saumons, ou le cœur à peine palpitant d'un fœtus.

Bien sûr, l'écholocalisation n'a jamais été l'apanage de la technologie. Qu'il s'agisse des *Microchiroptera* (chauves-souris), des cétacés (tortues ou baleines dentées), des *Delphinis delphi* (dauphins) ainsi que de certains mammifères (roussettes) et oiseaux (guacharos), tous utilisent le son pour créer des images acoustiques extrêmement adéquates. Toutefois, à la différence de leurs équivalents humains, ni les chauves-souris ni les dauphins n'ont besoin d'un écran intermédiaire pour interpréter les échos. Ils «voient» simplement la forme d'un son.

Les chauves-souris, par exemple, créent des images à modulation de fréquence [FM] en produisant des signaux à fréquence constante [0,5 à 100 + ms] et des signaux FM [0,5 à 10 ms] dans leur larynx. Les échos renvoyés sont alors traduits en décharges nerveuses dans le cortex auditif, permettant à la chauve-souris non seulement de déterminer la vélocité et la direction d'un insecte (via l'interprétation synaptique des changements Doppler-Fizeau) mais de repérer son emplacement au dixième de millimètre près[60].

Comme l'a fait remarquer Michael J. Buckingham au milieu des années 1980, les images mises au point par l'œil humain ne sont ni actives ni passives. L'œil n'a pas besoin de produire un signal pour voir, pas plus qu'un objet ne doit produire un signal afin d'être vu. Un objet a simplement besoin d'être illuminé. Fondée sur ces observations, la formule déjà mentionnée reflète une compréhension de la vision plus adéquate si l'on y adjoint la subtilité suivante:

⊙ Son + Temps = Contact acoustique

Comme le murmurait Gloucester: «Je le vois pour l'éprouver.»[61]

Malheureusement, les humains ne possèdent pas l'outillage neuronal sophistiqué présent chez les chauves-souris et les baleines. L'aveugle doit compter sur la faible lumière de ses doigts et la forme douloureuse d'un tibia contusionné. L'écholocalisation se réduit à l'estimation grossière de

[60] Voir D.R. Griffin, *À l'écoute des ténèbres* (1986).
[61] *Le Roi Lear*, IV, vi, 144.

modulations sonores simples, que ce soit dans la réponse terne d'une canne tâtonnante ou le bruissement sourd et sinistre d'un mot unique – le vôtre, peut-être – lancé le long de couloirs déserts bien après minuit.[62]

---

[62]Il est inutile que j'insiste sur la nature très personnelle de ce passage. Franchement, j'avoue que j'aurais passé allégrement toute cette divagation sur l'écho s'il n'y avait eu ces sept lignes, surtout la dernière partie "le vôtre, peut-être" qui évoquait, en tout cas pour moi, une de ces profondes et lancinantes réactions, le genre qui saute juste un ventricule, le vieil homme s'avançant – en tendant la main – le long des murs d'une autre soirée, une lente et fastidieuse progression mais qui commence à produire, d'une manière ou d'une autre, l'histoire de sa propre créature-obscurité, me prenant complètement par surprise, une attaque soudaine survenue au moment le plus terne, des mâchoires grandes ouvertes, des griffes se prolongeant, et afin que vous compreniez d'où je viens, j'estime que "...bien après minuit" est une griffe et "couloirs vides" une autre.

Ne vous inquiétez pas, Lude n'y a pas cru non plus mais au moins il a payé une ou deux tournées.

Avant-hier soir, on était au Sky Bar, à claquer notre fric en alcool, mais Lude a juste eu une violente quinte de toux puis il a éclaté d'un rire très coronarien et a dit: "Hoss, une griffe est faite d'os tout comme un couteau est fait d'acier.

–Bien sûr", j'ai répondu. Mais il y avait beaucoup de bruit et on ne pouvait pas bien s'entendre. Et alors que je voulais croire ce qu'il disait, je n'y arrivais pas. Il y avait quelque chose de tellement horrible dans la déclaration du vieil homme. J'ai alors ressenti pour lui une terrible compassion, le fait qu'il ait vécu dans cet endroit minuscule, imprégné de l'odeur de l'âge, ses yeux cillant vainement contre les ténèbres. Ses mots – les miens, peut-être même les vôtres – ajoutés à cela, et résonnant en moi comme un rêve épouvantable, sans arrêt, modulant légèrement, enfonçant lentement mes défenses dans quelque chose de complètement différent, jusqu'à ce que la musique de cette récurrence mette en relief mes propres cicatrices, faites il y a longtemps, il y a plus de vingt ans, et avec davantage qu'une griffe, qu'un couteau ou même qu'un Samuel O'Reilly de 1891, et ces cicatrices déchirées, arrachées, sanguinolentes et tremblantes – car ce sont avant tout ses cicatrices – le genre dont seuls les tracés d'un ECG peuvent se rappeler avec exactitude, une histoire plus précise bien qu'incomplète, des ondes Q descendant et devenant ce qui doit être considéré comme le début du complexe QRS, racontant l'histoire d'un infarctus, cette terrible épreuve et l'abandon final, l'échec à l'origine de tout, probablement juste après le dédale brûlant mais encore bien des années avant la perte de l'Autre, une violence horrible, avant l'arrivée de cette grande Baleine, avant la dérive finale, la chute, le glissement, la torsion, la culbute – sa brûlure à lui – des années avant le long repos, se profilant à sa façon, avec ses propres cauchemars, peut-être même dans les plis d'un autre sommeil sans défense (c'est ainsi que je me plais à l'imaginer), des ailes s'argentant & se fragmentant puis s'égaillant telles des écailles de poisson projetées sur le torrent des giclées de gaz, au-dessus des nuages, une aventure épique encore suggérée par ces frontières délicates, bercées de lueur – d'Autres Territoires – balayant le monde comme un murmure, une main, même si les écailles de saumon passent encore entre les mots aussi facilement que des prismes de sel glisseront toujours entre les doigts, scintillant, en pluie, troublés, et bien que spectaculaire à jamais incapable d'empêcher sa chute, au fin fond de l'argent, le saumon, loin de l'or et de la myriade de jeux contenus dans ce simple mot, laissant entendre qu'il aurait pu s'agir d'or espagnol, même si ça ne fait aucune différance, toujours basculant en souv-, mourant et -venir, même? ou jamais, dans une lumière différente, et sans se réveiller cette fois, avant le choc, mais dormant tout ce temps, pendant le crash, à une vitesse maximale, le broyage, le choc, quel genre de code d'urgence sol-air pourrait signifier cette marque?

L'étude de l'acoustique architecturale porte principalement sur la riche interaction entre son et motif intérieur. Observez, par exemple, la façon dont un espace clos augmentera naturellement la pression sonore et accélérera la fréquence. Même si elles sont en général difficiles à calculer, les fréquences de résonance, qu'on appelle aussi fréquences de Eigen ou fréquences naturelles, peuvent être aisément déterminées pour une pièce parfaitement rectangulaire aux murs lisses et solides. La formule suivante décrit les

---

Ce n'est pas clair. Sans doute X désigne-t-il l'endroit: Incapable de continuer – puis dans l'horrible arc second et descente seconde, après le bruit, la découverte soudaine de ce que la Torpeur venait juste d'apporter, cette sanglante servante, ses doigts zélés désormais humides de déformation bouillante, faisant suinter les mutilations de la naissance, cruelle & impie, noire de placenta, changelin fétide, ce que personne d'autre que lui ne pouvait empêcher, mais plutôt aurait pu causer, et le mien aussi, ce traumatisme indéchiffré, le ramenant à la conscience avec un hurlement, pas même un mot, un hurlement, qu'on n'a jamais entendu, et donc pas un hurlement mais la poigne de la vie tenue par la seule volonté, numéro d'urgence, aucun appel, juste sa propre méprise de la réalité qui avait fait irruption dans le Couloir, le silence alors d'une femme et d'un fils unique, décrivant en une heure déchirante tout ce qu'il faut pour lâcher, brisé, saignant, déchiqueté, tordu, ravagé, déchiré et mourant aussi, si injustement et constamment traité, mais sans que cela se sache, se voit pendant des années, et rappelant une autre forme argentée, si lointaine et cependant si chère, conservée sur une chaîne en or, au fil des ans, poignée de vie blessée se tortillant, finalement se remettant toute seule jusqu'à ce qu'à la fin telle une graine qui germe et pousse, l'histoire de son cœur déficient survive assez longtemps pour détruire et dévorer par le simple récit de sa chute tous ses espoirs, son foyer, son unique amour, la couleur même de sa chair et la moelle obscure de ses os.

"Ça va, Errand?", m'a demandé Lude.

Mais je voyais un étrange scintillement partout, confiné aux violentes oscillations de jaune & de bleu, comme si ma vision contenait en plus de la bénédiction réfléchissante de la lumière une collusion irréelle d'odeur & de son, et enregistrait toutes les possibilités de souffrance, de menaces, de mouvements, même au milieu de tous ces sourires, ces rencontres, ce raffut.

Mille et une griffes possibles.

Bien sûr, Lude n'a pas vu tout ça. Il était aveugle. Et avait sans doute raison. Nous avons roulé dans Sunset puis obliqué au sud vers les marais. Une fête quelque part. Un rassemblement de camés à l'ecstasy et à la coke. Lude ne saurait jamais comment des "couloirs déserts bien après minuit" pouvaient vous entailler, bien que je ne sois pas certain qu'il ne fût pas entaillé lui aussi. Ne pas voir l'entaille ne signifie pas nécessairement que vous ne saignez pas. Mais pour la sentir, il faut être attentif, et alors que nous avancions dans une cour baignée de lumière bleue et découvrions une moto crachant essence et bulles au fond de la piscine tandis que sur le plongeoir deux hommes appliquaient de la glace sur les narines sanguinolentes d'une femme, au chemisier ôté, au soutien-gorge quasi transparent, j'ai compris que Lude ne ferait jamais attention aux morts. Et peut-être avait-il raison. Peut-être vaut-il mieux ne pas toucher à certaines choses. Bien sûr, il ne connaissait pas les morts comme je les connaissais. Aussi, quand il s'est éclipsé de la cuisine avec une bouteille de Jack Daniel's, j'ai fait de mon mieux pour le rejoindre. Oblitérer mes propres fosses et cavités. Mais au matin, malgré un mal de tête et du vomi sur ma chemise, j'ai su que j'avais échoué.

À l'intérieur de moi, un long couloir sombre caressait déjà l'autre musique d'un mot unique, et ce qui est pire, malgré la stupeur due aux produits chimiques, continuait de grandir.

fréquences sonores [*f*] dans une pièce dont la longueur est *L*, la largeur *l* et la hauteur *H*, et où la vélocité du son égale *c*:

$$f = c/2 \left[(n/L)^2 + (m/l)^2 + (p/H)^2 \right]^{1/2} \text{ Hz}$$

Remarquez que si L, l et H sont toutes les trois égales à l'infini (∞), *f* sera égal à 0.

En plus des fréquences de résonance, l'étude du son prend également en compte l'acoustique des ondes, l'acoustique des rayons, la diffusion, et le niveau de pression de régime permanent, ainsi que l'absorption des sons et la transmission par-delà les murs. Un examen attentif de la dynamique à l'œuvre dans l'absorption des sons révèle la façon dont les ondes soniques incidentes sont converties en énergie. (Dans le cas de matériau poreux, les réseaux souterrains d'interstices traduisent les ondes soniques en chaleur.) Néanmoins, au-delà des détails de changements de fréquences et de fluctuations de volumes – la physique de l'altérité –, ce qui importe le plus c'est le retard du son[63].

À dire vrai, l'oreille humaine ne peut distinguer une onde sonique de la même onde sonique si celle-ci met moins de 50 millisecondes pour revenir. Par conséquent, pour entendre une réverbération, un certain volume spatial est nécessaire. À 20 degrés centigrades, le son voyage à approximativement 344 mètres par seconde. Une surface réflectrice doit se trouver au moins à 17,22 mètres afin qu'une personne puisse détecter le dédoublement de sa voix.[64]

En d'autres termes, entendre un écho, que les yeux soient ouverts ou fermés, c'est avoir déjà «vu» un espace assez vaste.

Le mythe fait d'Écho le sujet d'une attente et d'un désir. La physique fait d'Écho le sujet de la distance et du motif. En ce qui concerne l'émotion et la raison, les deux prétentions sont justes.

Et là où il n'y a pas d'Écho, il n'existe pas de description de l'espace ou de description de l'amour.

Il n'y a que le silence.[65]

---

[63]Une plus ample attention devrait probablement être portée aux unités d'absorption et perte de transmission dont rend compte l'équation PT = 10 log $1/\tau$ dB, où τ = un coefficient de transmission et où une TL élevée indique une isolation sonore élevée. Malheureusement, on pourrait rédiger plusieurs longs traités rien que sur le son dans *Le Navidson Record*. Assez bizarrement, à la seule exception de l'article écrit par Kellog Pequity sur l'impédance sonore dans la maison des Navidson (*Science*, avril 1995, p. 43), rien d'autre n'a été fourni sur ce sujet particulièrement résonnant. Sur le sujet de la coefficience acoustique, toutefois, on se reportera à l'article de Ned Noi, «Le rythme de l'écho», in *Science News*, v. 143, 6 février 1993, p. 85.

[64]Des surfaces parallèles créeront un écho irrégulier, bien que très souvent un écart aussi faible que 16 mm puisse empêcher la répétition multiple.

[65]Il y autre chose à l'œuvre ici, une sorte de raisonnement, de démonstration antithétique, et la lumière alors? Mais tout ça devait finir par prendre sens à mes yeux à une certaine heure avant minuit ou du moins a failli le faire. Le problème, c'est que Lude est revenu et a interrompu mes pensées et, après une longue discussion (sans parler de shots de tequila et d'une jolie coupe de cheveux), il m'a convaincu de partager un sachet de champignons avec lui et même après avoir été violemment malade dans l'allée d'une supérette (moi, pas lui), il m'a traîné à une fête où j'ai vite craqué pour une brune aux yeux verts (Lucy) qui n'avait pas l'intention que nos gesticulations se limitent à une piste de danse, et pourtant même dans le

fouillis des draps, danse sombre sur mon parquet, ses traits, ses jambes pâles, ses bras doux, et sa fragile clavicule dessinant l'ombre d'une (—peux pas écrire le mot—), se sont invariablement enchevêtrés et définitivement??? emmêlés, voire ont été entièrement remplacés??? par les images d'une femme complètement différente; relativement nouvelle, ou pas nouvelle du tout, mais pour des raisons inconnues de moi continuant à occuper le centre de mes pensées; ses—

—rencontrée pour la première fois en compagnie de Lude et de mon patron dans un endroit que le boss aime appeler Le Fantôme. Le problème c'est que dans son esprit Le Fantôme se rapporte en fait à deux endroits: Le Jardin d'Éden sur La Brea et Le Bar & Grill Arc en Ciel sur Sunset. Comment ou pourquoi on en est arrivé là, voilà qui est impossible à savoir. Les nomenclatures personnelles semblent évoluer rapidement dans les milieux concernés même si pour tout vous dire nous étions essentiellement concernés par la perspective d'un bon moment, quant au milieu, il faut entendre ce dernier terme au sens le plus large.

Du coup, vous vous demandez comment on fait pour savoir de quel endroit il s'agit quand on parle du Fantôme?

On ne peut pas.

On échoue juste dans l'un ou dans l'autre. Souvent à L'Arc en Ciel. Mais pas toujours. Vous savez, la façon dont mon patron définit Le Fantôme change tout le temps, surtout selon ses humeurs et ses appétits. Par conséquent, le "au sens le plus large" mentionné plus haut devrait probablement être rayé et reformulé par "au sens le plus large possible".

Bref, ce que je vais vous raconter s'est produit au cours d'une de ces rares soirées où on se retrouvait tous ensemble. Mon patron n'arrêtait pas de parler de ses années de camé à Londres et de comment il avait sérieusement envisagé la sobriété et à quoi avaient ressemblé ses réflexions. Finalement, il a digressé et s'est lancé dans de longues non-histoires sinueuses à propos de son expérience à l'École des beaux-arts de Détroit – ponctuées de "hé, tu sais, tout ce temps, mon truc à moi, c'était genre, l'art, tu vois" – et c'est à peu près à ce moment-là que j'ai sorti mon carnet de croquis, parce que vous aviez beau penser ce que vous vouliez de son fameux diplôme, vous ne pouviez pas trouver à redire de son travail. C'était l'un des meilleurs, et tous les tatoués du coin le savaient.

À vrai dire, je guettais cette occasion depuis un moment, désireux d'attirer son attention sur mes travaux, et quels efforts ils représentaient – motifs soigneux dessinés au fil des mois, destinés un jour à vivre dans la peau, chaque image parfaitement rehaussée et sertie de nuances cinabre, citron, céladon et indigo, incarnée dans les écailles d'un dragon, l'écorce d'antiques croix, les boucliers soudés par des générations puis relégués dans l'ambre gras de l'ombre & du sang, sans parler d'arbres morts l'emportant sur des cieux indifférents ou de colossaux navires assoupis dans un sédiment préhistorique, à des lieues de la moindre lueur même allusive – du moins, est-ce ainsi que je les décrirais –, tous rendus méticuleusement sur du papier-calque, et crépitant comme du feu chaque fois qu'on les touchait, une multitude de pages que mon patron examina brièvement avant de me les rendre.

"Apprends la dactylo", a-t-il grogné.

Eh bien voilà qui est gentil, ai-je pensé.

Au moins, la prochaine étape était-elle claire.

Quelque chose de violent s'imposait.

Et voilà qu'avant même qu'une autre synapse puisse être propulsée dans mon cerveau labyrinthique et déglingué, il gisait par terre. Ou devrais-je dire son corps blessé gisait par terre. Sa tête m'était restée entre les mains. Arrachée comme un bouchon. Pas aussi difficile que je l'aurais imaginé. Le premier tour étant le plus dur, nécessitant de briser des vertèbres cervicales et d'extraire de la moelle épinière, mais après ça, encore six ou sept tours, et c'était bon – la tête ne tenait plus. Rien de plus facile. Y avait plus qu'à la lancer et faire tomber les quilles.

Mon patron a souri. Et a dit bonjour.

Mais il ne souriait pas et ne disait pas bonjour.

J'ignore comment, mais elle était déjà là, pile devant lui, pile devant moi, elle lui parlait, évoquait le passé avec nostalgie, lui touchait l'épaule, et nous adressait même des clins d'œil à Lude et à moi.

Ben ça alors. Une vraie apparition.

D'où venait-elle. Et d'ailleurs, depuis quand était-elle là?

Bien sûr mon patron ne nous l'a pas présentée. Il m'a juste laissé la regarder bouche bée. Je cessais même de m'imaginer en train de lui dévisser la tête une deuxième fois car cela aurait signifié la perdre de vue. Ce que je n'avais aucune envie de faire.

Heureusement, après cette soirée, elle s'est mise à passer souvent au Salon, toujours avec ses lunettes de soleil aux montures en forme de pâquerettes, me prenant à chaque fois au dépourvu.

Elle me rend toujours dingue. Rien que de penser à elle maintenant, je suis perdu, perdu dans son odeur, dans son attitude et tout ce qu'elle éveille en moi, une bouffée de folie délirante & de désirs curieusement réduits au silence, des sensations sublimées à vitesse grand V en – eh merde, je ne sais pas en quoi, je ne devrais sûrement pas utiliser un mot comme sublimer, mais il ne s'agit pas de ça, ses cheveux me font penser au vent d'un désert doré et brillant sous la brûlure du soleil d'août, ses hanches décrivent des courbes semblables aux littoraux nordiques, ses seins se soulèvent et s'abaissent sous son pull bleu ainsi que le fait un océan bien après que la tempête a passé. (Elle est toujours un peu essoufflée quand elle grimpe la volée de marches qui mènent au Salon.) Que je lui jette un seul regard, même aujourd'hui dans le miroir de mon esprit, et j'ai envie de décoller, de voyager avec elle, qui sait où, quelque part, mon désir soudain façonné par quelque chose de plus profond, voire d'inconnu, qui se déverse en moi, bannit toute réserve et suit en pensée le chemin qu'elle et moi pourrions faire, les poumons emplis de cet air grinçant d'épineux, fuyant quelque chose de désagréable, quelque chose qui brûle, en fait tout le littoral ainsi que des dizaines de milliers d'hectares de forêts intérieures sont en train de brûler mais nous partons, nous nous en allons, nous sommes libres, nos mains meurtries à force de serrer – de serrer quoi je l'ignore, mais de serrer tout de même – et nos joues zébrées de larmes par le vent; et maintenant que j'y pense je crois que nous sommes sur une moto, une Triumph. Ce n'est pas ce que Lude parle toujours d'acheter. On grimpe dans des régions plus froides mais plus lumineuses, et je ne connais rien aux bécanes et encore moins à la façon de les conduire. Et voilà que je recommence. C'est elle qui me fait ça. Comme je l'ai déjà dit, elle me rend dingue.

"Bonjour?"

C'est le premier mot qu'elle m'a dit dans le Salon. Pas "salut", non. Plutôt comme dans "Bonjour, il y a quelqu'un?", ce qui explique le point d'interrogation. Je ne la regardais même pas quand elle a dit ça, je fixais juste d'un œil vide mon carnet de papier-calque également vide, sans doute en proie aux mêmes pensées ridicules et nunuches que je viens de rapporter, à propos de voyages sur la route et d'incendies de forêts et de motos, me souvenant d'elle, alors même qu'elle se tenait juste devant moi, à moins d'un mètre.

"Hé ducon, lança mon patron. Va ranger son pantalon, merde. C'est quoi ton problème?"

J'allais devoir sérieusement m'occuper de lui.

Mais avant que je puisse l'expédier à travers la vitrine au beau milieu des voitures qui passaient, elle a souri et m'a tendu ses tongs rose fluo & son survêt blanc Adidas. Mon patron avait de la chance. Cette superbe créature venait de lui sauver la vie.

J'ai pris les affaires qu'elle me tendait du bout de ses doigts avec gratitude, comme s'il s'agissait de vêtements sacrés que m'aurait confiés la

vierge Marie elle-même. Je me suis aperçu que le plus difficile a été de ne pas trop m'attarder sur ses jambes. Un véritable exploit. Presque impossible, surtout qu'elle était vêtue d'un unique string noir, ses pieds nus légèrement humides sur le sol nu.

J'ai fait de mon mieux pour sourire sans trop montrer mon émerveillement.

"Merci, ai-je dit, en pensant que j'aurais dû m'agenouiller.

—Merci à vous."

Tels ont été les trois mots qu'elle m'a dits alors, et bon sang, je ne sais pas pourquoi mais sa voix a décollé dans ma tête comme une symphonie. Une immense symphonie. Une douce symphonie. Une putain d'immense et douce symphonie. Je ne sais pas ce que j'ai répondu. Je ne connais rien de rien aux symphonies.

"C'est quoi votre prénom?" On en était à un total incroyable de sept mots.

"Johnny", ai-je bafouillé, avant qu'elle ne me décoche quatre autres mots. Comme ça."Heureuse de vous connaître", a-t-elle dit sur un ton qui évoquait presque un psaume. Puis, alors même qu'elle semblait apprécier l'effet qu'elle me faisait, elle m'a fait un clin d'œil et s'est éloignée, me laissant méditer et peut-être prier.

Au moins, j'étais en possession d'une dizaine de mots: "bonjour merci à vous c'est quoi votre prénom heureuse de vous connaître." Onze mots entiers, putain. Ben dites donc. Et même si vous avez du mal à le croire, j'avais vraiment la tête qui tournait. Même après qu'elle a quitté le Salon environ une heure plus tard, j'envisageais encore sérieusement d'envoyer des requêtes à toutes les principales religions afin de la faire déifier.

En fait, mes pensées étaient tellement tournées vers elle qu'il y a même eu un moment où je n'ai pas reconnu mon patron. Je n'avais absolument pas la moindre idée de qui ça pouvait être. Je me contentais de le dévisager en pensant, "qui est ce stupide mutant et comment est-il arrivé ici?", mais ce n'était pas du tout une pensée, je venais réellement de dire ça, à voix haute, ce qui allait entraîner pas mal d'ennuis, sur lesquels il est inutile de s'attarder.

Une rapide précision: si vous avez du mal à gober cette histoire de coup de foudre — dzim — et de pâmoison; si vous n'avez jamais connu d'expérience similaire, alors vous feriez mieux d'admettre que vous avez un plateau-repas à la place du cœur et vous devriez envisager de grimper dans un four micro-ondes et de le régler au maximum pendant au moins une heure, ce qui si vous réfléchissez bien ne peut que prouver quel genre d'idiot vous êtes vraiment parce que les fours micro-ondes sont bien trop petits pour que quiconque puisse, et vous encore moins, y grimper.

Seconde et brève précision: si ce dernier paragraphe ne s'applique pas à vous, vous pouvez le sauter et passer à la partie suivante.

Quant à son vrai nom, je ne le connais toujours pas. C'est une strip-teaseuse qui bosse dans une boîte près de l'aéroport. Elle a des douzaines de noms. La première fois qu'elle est venue au Salon, elle voulait qu'on retouche un de ses tatouages. "À un peu moins de trois centimètres de ma foune parfaitement rasée", a-t-elle annoncé d'un ton très détaché, pour ajouter presque timidement, en glissant deux doigts sous son string qu'elle a écarté; inutile désormais de loucher: "L'Endroit le plus sympa sur terre."

Je me contenterai de dire qu'à la seconde où j'ai vu cette lapine je l'ai aussitôt surnommée Pan-pan.

Je reconnais volontiers que cela peut sembler un peu étrange, y compris à mes yeux, de s'apercevoir que même après quatre mois je suis encore tout chamboulé par elle. Lude ne peut pas comprendre, c'est sûr. Primo — parce que je suis tombé amoureux d'une strip-teaseuse: " 'Baiser une' et 'tomber amoureux de' ont deux significations très différentes, Hoss. Le premier on le fait autant qu'on le peut. Le second on ne le fait jamais, jamais."; et secundo — parce qu'elle est plus âgée que moi: "Si tu veux baver devant une

strip-teaseuse, me conseille-t-il, tu devrais au moins le faire devant une jeune. Elles sont plus sexy et pas aussi tordues." Et c'est vrai, elle a bel et bien six ans de plus que moi, mais que puis-je dire. Je suis sous le charme; j'adore la façon dont elle se laisse séduire par le festival de la vie, sans la moindre gêne ni même une vague honte quant à qui elle est ou ce qu'elle fait, la façon dont elle parle toujours avec animation à mon patron de son gosse de trois ans, de son petit ami, de ses petits amis, des branlettes pour lesquelles elle est payée plus, de onze années de sobriété, ses phrases s'achevant toujours comme si on se réveillait brusquement, tout chez elle s'éveillant à tout moment, s'ouvrant au monde et ses excentricités, un sacre du printemps soudain, le printemps de Pan-pan, même si le printemps ne dure qu'un temps, petit lapin, et voilà qu'avril se presse qu'avril se dresse qu'avril tresse sa petite ronde, une ronde de plus, avec ses farces et ses attrapes.

Ouais je sais, je sais. Ces conneries frisent le ridicule.

Pire, j'ai l'impression que je pourrais continuer dans cette veine pendant des années, peut-être même des décennies.

Et cependant, écoutez bien, à ce jour je ne lui ai presque pas dit un mot. Je n'ai pas non plus d'explication décente à mon silence. C'est peut-être à cause de mon patron et de son regard de chien de garde. Peut-être à cause d'elle. Je soupçonne que ça vient d'elle. Chaque fois qu'elle passe (même si je reconnais qu'il n'y a pas eu autant de visites que ça), elle me bouleverse. Peu importe qu'elle m'adresse à chaque fois un clin d'œil, et se fende parfois même d'un rire guttural quand je l'appelle "Pan-pan", "Salut Pan-pan", "Ciao Pan-pan", les seuls mots que je parviens à marmonner, elle n'existe encore pour moi que comme un étrange mélange de rêverie éveillée et de présent flou, je veux dire par là quelque chose sans passé ni futur, une sorte d'icône ou d'idylle, qui m'est pour une raison inconnue interdite, mais dont l'attrait échappe à la raison et sans doute à l'assouvissement, son image paraissant constamment fixée en moi, mais non pas récente, plutôt comme si elle avait été là de tout temps, même si je sais que ce n'est pas vrai, et pas plus tard qu'hier soir je suis allé jusqu'à l'enchevêtrer, l'emmêler et finalement la remplacer complètement par celle (—peux pas écrire le mot—) de—

—les yeux ardents de Pan-pan, ses lèvres endolories, ses gémissements déchirants, tout cela je me l'étais imaginé, j'en avais dressé la liste inachevée, une liste si détaillée et si troublante que longtemps après, quand les draps furent rassemblés, humides de sexe, froids et inertes, j'ignorais qui reposait à mes côtés (——) et en voyant cette inconnue, réceptacle de mes rêves, je me suis retiré aux toilettes, sous la douche, à ma table, en faisant l'air de rien assez de boucan pour transmettre une injuste requête, mais la pauvre elle l'a entendue et sans un mot s'est rhabillée, et sans un sourire a demandé une brosse, et sans un baiser s'en est allée, me laissant seul devant ce passage où j'ai découvert les prémices d'une sensation escamotée depuis longtemps, et qui m'a entraîné assez loin vers ce qui je crois équivaut à une autre digression désespérée.

Peut-être quand j'en aurai fini je me souviendrai de ce que j'avais espéré dire au tout début.[66]

[66]M. Errand n'a pas souhaité commenter davantage ce passage précis. — Éd.

Ainsi que le révèlent les cassettes et le film, dans le mois qui suivit l'expansion des murs encadrant les étagères de livres, Billy Reston vint inspecter la maison à plusieurs reprises, et, malgré ses efforts pour prouver le contraire, il ne put que confirmer l'impossibilité confondante d'une dimension intérieure plus grande que l'extérieure.

Navidson restitue habilement la frustration mentale de Reston en se concentrant sur les obstacles physiques que son ami doit affronter dans une maison qui n'a pas été conçue pour les handicapés. La zone en question étant située dans la chambre principale, Reston doit se hisser à l'étage chaque fois qu'il désire l'inspecter.

Lors de sa première visite, Tom se propose de le porter.

«Ça sera pas nécessaire», grommelle Reston, qui s'arrache sans effort à sa chaise et se traîne jusqu'à l'étage en se servant uniquement de ses bras.

«T'as une sacrée paire de leviers, mon pote.»

L'ingénieur est à peine essoufflé.

«Dommage que t'aies oublié ta chaise», ajoute sèchement Tom.

Reston lève les yeux, incrédule, un peu surpris, voire un peu choqué, puis éclate de rire.

«Eh merde, va te faire.»

Finalement, c'est Navidson qui transporte en haut le fauteuil roulant.[67]

Mais Reston a beau multiplier les allées et venues dans son fauteuil roulant entre la chambre des enfants et la chambre principale et examiner avec le plus grand soin l'étrange passage, les étagères de livres ou les divers instruments dont Tom et Will se sont servis pour mesurer la maison, il ne peut fournir d'explication valable à ce qu'il ne cesse de qualifier de «putain de viol spatial».

En juin – comme l'indique la date sur la cassette de la Hi8 –, le problème n'est toujours pas résolu. Tom, toutefois, se rend compte qu'il ne peut se permettre de rester plus longtemps et demande à Reston de le conduire à Charlottesville où il pourra prendre un bus et se rendre à Dulles.

---

[67] Hier, j'ai réussi à avoir Maus Fife-Harris au téléphone. Elle a un doctorat de litt. comp. et enseigne à Irvine. Elle a toujours désapprouvé les vastes parties narratives que Zampanò n'arrêtait pas de lui demander de coucher sur le papier. "Je lui disais que ça n'avait pas sa place dans une œuvre critique, et que s'il avait été dans ma classe j'aurais baissé sa note en conséquence. Mais il se contentait de ricaner et persistait. Ça m'embêtait un peu, mais ce type n'était pas un de mes étudiants, il était aveugle et vieux, alors à quoi bon se formaliser? Mais quand même, je me récriais toujours quand il me demandait d'écrire un nouveau passage narratif. 'Pourquoi refusez-vous de m'écouter? Vous écrivez comme un étudiant de première année.' Et lui de me répondre, je m'en souviens parfaitement: 'On veut toujours des spécialistes, mais parfois un bleu vaut mieux que rien.' Puis il a ri." Ce qui n'est pas une mauvaise façon de réagir à ce maudit bouquin, si vous voulez mon avis.

C'est une belle matinée d'été. Nous voyons Tom sortir de la maison, embrasser rapidement Karen puis s'agenouiller pour offrir deux pistolets lance-fléchettes fluorescentes à Daisy et Chad.

«N'oubliez pas, les enfants, leur dit-il gravement. Ne vous tirez pas dessus. Visez les trucs chers et fragiles.»

Navidson serre son frère dans ses bras.

«Tu vas me manquer.

— T'as le téléphone, dit Tom en souriant.

— Ça lui arrive même de sonner», rétorque Navidson du tac au tac.

Alors qu'il ne fait aucun doute que le ton de cet échange est vif, voire légèrement combatif, le plus important ici ne passe pas par la parole. La façon dont les joues de Tom se teintent soudain de rouge. Ou la façon dont Navidson essaie furtivement de chasser quelque chose de ses yeux. À l'évidence, le long plan qui s'attarde sur Tom alors qu'il jette son sac de marin à l'arrière de la camionnette de Reston, et adresse un petit salut à la caméra, nous révèle à quel point Navidson éprouve de l'affection pour son frère.

Assez bizarrement, juste après le départ de Tom, les rapports entre Navidson et Karen commencent à se dégrader de façon radicale.

Un calme inhabituel s'empare de la maison.

Karen refuse de parler de l'anomalie. Elle fait du café, appelle sa mère à New York, refait du café et se tient au courant du marché de l'immobilier dans les petites annonces.

Frustré par l'attitude de Karen qui se refuse à discuter des implications de leur étrange demeure, Navidson se retire dans son bureau du rez-de-chaussée pour y étudier des photos, des cassettes, et va même jusqu'à établir – comme le révèlent quelques plans – une liste d'experts, d'agences gouvernementales, de journaux, de périodiques et d'émissions de télé qu'ils pourraient contacter.

Au moins, Karen et lui sont d'accord sur un point: ils veulent que les enfants restent en dehors de la maison. Malheureusement, comme Chad et Daisy n'ont pas encore eu vraiment l'occasion de se faire de nouveaux amis en Virginie, ils restent entre eux, s'amusent dans le jardin, crient, hurlent, se lancent des fléchettes jusqu'à ce qu'ils s'éloignent de plus en plus loin dans le voisinage pour des durées de plus en plus longues.

Ni Karen ni Navidson ne semblent y prêter attention.

L'éloignement de leurs enfants leur apparaît finalement à tous deux un soir de la mi-juillet.

Karen est à l'étage, assise sur son lit, et tire les cartes. Navidson est en bas dans son bureau où il examine différentes diapos envoyées par le labo. La télévision annonce l'annulation de l'inculpation d'Oliver North. En arrière-fond, on peut entendre les cris de Chad et Daisy: leurs voix se répercutent dans la maison et la musique forcée de leurs jeux menace à tout instant de se changer en querelle.

Grâce à un superbe montage parallèle, Navidson décrit sa réaction et celle de Karen l'instant d'après. Karen a tiré une nouvelle carte du paquet mais au lieu de l'ajouter à la croix qui se forme progressivement devant ses jambes croisées, la carte occultée demeure invisible, figée dans l'air entre ses deux doigts, les yeux de Karen se sont détournés, se concentrant sur un son, un nouveau son, presque inaudible, mais qu'elle entend néanmoins. Navidson

est nettement plus proche. Les cris de ses enfants l'informent immédiatement qu'ils se sont trop éloignés.

Karen a tout juste commencé à se diriger vers le rez-de-chaussée, elle appelle Chad et Daisy, son trouble et sa panique augmentent à chaque pas, quand Navidson jaillit du bureau et se précipite vers le salon.

Il est désormais impossible de ne pas saisir l'effrayante signification des cris de leurs enfants. Aucune pièce de la maison n'excède sept mètres cinquante, encore moins quinze mètres, encore moins dix-sept mètres, et cependant les voix de Chad et Daisy se répondent et se répercutent de façon très distincte.

Dans le salon, Navidson découvre que les échos proviennent d'un couloir sombre et sans porte qui a surgi de nulle part sur le mur ouest[68]. Sans hésiter, il se précipite à l'intérieur. Malheureusement, la Hi8 du salon ne peut le suivre, pas plus d'ailleurs que ne le peut Karen. Elle se fige sur le seuil, incapable de s'enfoncer dans les ténèbres en direction de la faible lumière qui vacille au fond. Heureusement, elle n'a pas à attendre longtemps. Navidson réapparaît bientôt avec Chad et Daisy dans les bras, tous deux encore munis d'une bougie faite maison, leurs visages illuminés tels des lutins par une soirée d'hiver.

C'est le premier signe du handicap chronique de Karen. Jusqu'à présent, il n'y a pas eu la moindre allusion à la claustrophobie paralysante dont elle souffre. Le temps que Navidson et les deux enfants réapparaissent sains et saufs dans le salon, Karen est en sueur. Elle les serre contre elle comme s'ils venaient d'échapper de justesse à un terrible sort, quand bien même Chad et Daisy ne semblent guère troublés par leur petite escapade. En fait, ils veulent retourner dans le couloir. Peut-être à cause du désarroi évident de sa femme, Navidson accepte, du moins provisoirement, d'interdire l'accès à cette nouvelle extension de leur maison.

Tout le reste de la soirée, Karen ne lâche pas Navidson. Même quand ils finissent par se coucher, elle lui tient toujours la main.

«Navy, promets-moi de ne pas retourner là-dedans.

— Attendons d'abord de voir si ça sera encore là demain matin.

— Ça sera là.»

Elle pose sa tête à plat sur sa poitrine et se met à pleurer.

«Je t'aime tellement. Je t'en prie, promets-moi. Je t'en prie.»

Que ce soit à cause de ses joues encore rougies par l'effroi ou de son besoin absolu de lui, si ostensiblement différent de son attitude souvent distante, Navidson la serre tendrement dans ses bras comme une enfant et promet.

Depuis la sortie du *Navidson Record*, Virginia Posah a beaucoup écrit sur les années d'adolescence de Karen Green. Le mince volume de Posah intitulé *Le Puits à souhaits* (Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, 1996) est un des rares ouvrages qui, bien que fondé sur l'expérience des Navidson, réussit à se distinguer par ses seules qualités en dehors du film.

---

[68] Il y a un problème ici concernant l'emplacement du couloir qu'on voit dans le premier court métrage de Navidson. À l'origine, le passage était censé se trouver sur le mur nord du salon (page 4), mais à présent, comme vous pouvez le voir, cette position a changé. Il s'agit peut-être d'une erreur. Peut-être y a-t-il une logique sous-jacente à ce changement. J'y pige que dalle. Faites-vous votre propre opinion.

Munie d'un bagage exceptionnel allant de Kate Chopin, Sylvia Plath, Toni Morrison, *Journal d'une schizophrène : la véritable histoire de « Renée »*, la série des Weetzie Bat de Francesca Block au *Ressusciter Ophelia* de Mary Pipher et surtout à l'œuvre maîtresse de Carol Gilligan, *Une voix différente : Théorie psychologique et développement féminin*, Posah a passé des centaines d'heures à enquêter sur les premières années de la vie de Karen Green, analysant les forces culturelles qui ont façonné sa personnalité, découvrant finalement une remarquable différence entre l'enfant qu'elle a été et la femme qu'elle est devenue. Dans son introduction (page xv), Posah fournit ce rapide survol :

> Quand Diderot disait à la jeune Sophie Volland : « Vous mourez toutes à quinze ans », il aurait pu parler de Karen Green qui mourut effectivement à quinze ans.
>
> Regarder Karen enfant est une expérience presque aussi fantomatique que la maison elle-même. De vieux films familiaux nous montrent son ardeur athlétique, ses sourires francs, son tempérament de garçon manqué qui la fait se précipiter à travers les fonds vaseux d'un étang récemment drainé. Elle est gauche, un peu maladroite, mais rarement empruntée, même quand elle est couverte de boue.
>
> Ses instituteurs affirment qu'elle exprimait fréquemment le désir de devenir présidente, physicienne nucléaire, chirurgienne, même joueuse de hockey. Tous ses choix reflétaient une assurance indéfectible – un signe remarquablement sain pour une fillette de treize ans.
>
> En plus d'un parcours scolaire excellent, elle se distinguait dans ses activités extrascolaires. Elle adorait préparer des fêtes, travailler sur les pièces de théâtre du lycée, et même un jour se battit à coups de poing contre une terreur de la cour de récréation. Karen Green était exubérante, pleine d'entrain, charmante, indépendante, spontanée, tendre et surtout, intrépide.
>
> Quand elle eut quinze ans, tout cela avait disparu. Elle s'exprimait à peine en classe. Elle refusait de participer aux événements scolaires, et plutôt que de révéler ses sentiments, elle affrontait le monde extérieur avec un sourire dur et parfaitement travaillé.
>
> Apparemment – si l'on en croit sa sœur –, Karen passa toutes les soirées de sa quatorzième année à mettre au point ce sourire devant un miroir à main en plastique bleu. Elle y parvint malheureusement admirablement et, bien que sa quasi-aphonie eût dû inquiéter n'importe quel enseignant ou conseiller d'orientation avisé, elle était immanquablement récompensée par la coupe de pacotille d'une grande popularité scolaire.

Bien que Posah examine ensuite les aspects et conséquences culturels de la beauté, ces détails en particulier sont troublants, surtout si l'on veut bien considérer le fait que leurs origines sont peu abordées dans le film.

Étant donné l'ampleur des thèmes traités dans *Le Navidson Record*, une omission aussi flagrante est pour le moins dérangeante. Malgré l'impres-

sionnant métrage de film amateur manifestement disponible, on ne trouve aucune trace des traumatismes du passé. Il est clair que le passé de Karen, sans parler du sien, angoissait trop Navidson pour qu'il évoque l'un ou l'autre dans son film. Plutôt que de s'étendre sur la pathologie de la claustrophobie de Karen, Navidson a préféré se concentrer strictement sur la maison.[69]

Bien sûr, le lendemain matin, Karen a déjà corseté son désarroi dans une indifférence familière. Elle ne semble pas réagir quand ils découvrent que le couloir n'a pas disparu. Elle reste les bras croisés, sans plus se cramponner à la main de Navidson ni caresser ses enfants.

---

[69]Heureusement, quelques années après le tournage du *Navidson Record*, Karen prit part à une étude qui se proposait d'évaluer et éventuellement de traiter sa peur. Après que le film fut devenu un phénomène, ces résultats firent surface et finirent par être publiés dans plusieurs revues. Le magazine *Anatomie* de Berkeley (v. 87, n.7, avril 1995) offrait le compte rendu le plus complet de cette étude en ce qui concernait Karen Green :

> . . . Sujet #0027-00-8785 (Karen Green) souffre de crises de peur panique face à l'obscurité, aux espaces clos, en général sans fenêtre et inconnus (p. ex. une chambre noire dans un bâtiment étranger). Les crises sont régulièrement caractérisées par (1) l'accélération du rythme cardiaque (2) des suées (3) des tremblements (4) l'impression de suffoquer (5) la sensation d'étouffer (6) des douleurs à la poitrine (7) un vertige prononcé (8) une perte de la réalité (sentiment d'irréalité) et la dépersonnalisation qui s'ensuit (être détaché de soi-même) (9) avec pour point culminant une peur intense de mourir. Voir DSM-IV «Critères des crises paniques.» . . . Diagnostic – le sujet souffre d'une Phobie Spécifique (connue sous le nom de Phobie Simple); de type circonstancielle. Voir DSM-IV «Critère de diagnostic pour la phobie spécifique 300.29.» . . . La science du comportement ayant jusqu'à ce jour échoué à modifier les perspectives sur les stimuli anxiogènes, le sujet a été considéré comme idéal pour un examen pharmacothérapeutique standard . . . À l'origine, le sujet a reçu entre 100-200 mg/jour de Trofanil (Imipramine) mais en l'absence d'amélioration est vite passé à un inhibiteur ß-adrénergique (Propranolol). Une recrudescence de cauchemars marquants l'a poussé à revenir à la Tranylcypromine MAOI (Inhibiteur à l'Oxydase de Monoamine). Mécontent des résultats, le sujet est passé à la Fluoxetine ISSR (Inhibiteur sélectif à la sérotonine de Reuptake), plus connu sous le nom de Prozac. Le sujet a bien réagi et vite montré une tolérance accrue aux espaces clos, sombres. Malheureusement, une augmentation pondérale modérée et un dysfonctionnement orgasmique ont poussé le sujet à abandonner l'examen . . . Le sujet s'en remet aujourd'hui à ses propres mécanismes anti-phobies, ayant décidé d'éviter les espaces confinés, inconnus (ascenseurs, sous-sols, réduits inhabituels, etc.), bien que de temps en temps quand les crises deviennent «plus fréquentes» elle reprenne du Prozac pour de brèves périodes . . . Voir l'article de David Kahn, «Phobies simples: l'échec de l'intervention pharmacologique»; voir également les résultats du sujet sur l'Echelle d'anxiété clinique de Sheehan ainsi que sur l'Échelle phobique de Sheehan[70].

Alors que le rapport semble exhaustif, un point demeure incompréhensible. D'autres publications reprennent verbatim l'expression ambiguë, mais sans parvenir à éclairer la signification exacte de ces dix mots *de temps en temps quand les crises deviennent «plus fréquentes»*. Au moins, l'implication semble claire : les vicissitudes que rencontre Karen, quelles qu'elles soient, affectent sa sensibilité à l'espace. Dans son article, «(Alter) Ego», publié dans *Social Psychology Quarterly* (v. 142, n. 17, décembre 1995, p. 453) Celine Berezin, docteur en médecine, observe que «les crises de Karen, qui selon moi ont pour cause une trahison au début de l'adolescence, augmentent en proportion du niveau d'intimité ou même de la menace d'une potentielle intimité qu'elle expérimente, que ce soit avec Will Navidson ou même avec ses enfants.»

Voir également *Ces femmes qui sont incapables d'aimer: Quand la peur d'une femme la fait fuir son engagement et ce qu'un homme sensé peut faire à ce sujet*, de Steve Sokol et Julia Carter (New Hampshire: J. Devans & Cie, 1978).

[70]Voir Piece Six.

Elle s'abstrait de son entourage familial en parlant très peu, tout en feignant dans le même temps un semblant de participation avec un sourire.

Virginia Posah a raison. Le sourire de Karen est tragique car, en dépit de sa signification, il réussit à conserver sa profonde beauté.

Le Couloir de Cinq Minutes et Demie, dans *Le Navidson Record,* diffère légèrement de la copie pirate qui circula en 1990. D'une part, ajouté au plan montrant le périple en boucle, un plus grand choix de plans a rendu l'ensemble de la séquence plus complet et fluide. D'autre part, le couloir a rétréci. Il était impossible de s'en apercevoir dans la version VHS parce qu'il n'y avait pas de point de comparaison. Maintenant, toutefois, il est clair que le couloir qui faisait bien plus de dix-huit mètres de profondeur quand les enfants y sont entrés en mesure désormais un peu moins de trois.

Le contexte altère également de façon sensible «Le Couloir de Cinq Minutes et Demie». Une perception accrue des Navidson, de leurs amis et de la façon dont tous réagissent à la maison ajoute une profondeur considérable à cette énigme qui se développe tranquillement. Leurs personnalités encombrent l'endroit tandis qu'un jump cut brutal nous montre à nouveau Tom revenu du Massachusetts et Billy Reston de Charlottesville, le spécialiste des rayons UVA, se déplaçant une fois de plus en fauteuil roulant à la périphérie du cadre, incapable de détacher son regard de l'étrange et sombre couloir.

À la différence de *La Quatrième Dimension*, ou d'une autre série où une explication est vite donnée (i.e. Il s'agit clairement d'une porte donnant sur une autre dimension! ou: C'est un passage vers un autre monde – avec des directions!), le couloir n'offre aucune réponse. Le monolithe de *2001* semble l'équivalent cinématographique le plus approprié, incontestablement présent même s'il résiste aux interprétations[71]. Pareillement, le couloir demeure dénué de signification, bien qu'il produise un effet. Comme Navidson envisage d'y retourner pour un examen approfondi, Karen réitère sa prière (et injonction) précédente sur un ton marqué par une montée brutale et aiguë.

La tension qui suit n'a rien de temporaire.

Navidson a toujours été un aventurier prêt à prendre des risques au nom de l'exploit. Karen, de son côté, demeure la garante des responsabilités et elle s'oppose catégoriquement aux risques, surtout ceux qui pourraient mettre en danger sa famille ou son bonheur. Tom évite lui aussi le danger, préférant refiler le problème à un autre, dans l'idéal un officier de police, un pompier, ou tout autre agent assermenté. Sans bruit, sans mouvement, par sa seule présence, le couloir crée une grave scission dans le foyer des Navidson.

Bazine Naodook estime que le couloir exsude une «force génératrice de conflit»: «Ce sont ces murs gras suintant le mal qui entraînent Karen et Will dans ce combat inepte.»[72] L'argument de Naodook révèle une démarche plutôt fastidieuse. Elle ressent le besoin d'inventer une «force obscure» inexistante pour expliquer les diverses rancunes au lieu d'admettre l'influence dangereuse que l'inconnu exerce très naturellement sur tout un chacun.

Deux semaines s'écoulent. Karen s'interroge en privé sur l'expérience mais ne parle guère. Seule indication que le couloir occupe ses pensées: son

[71] Se reporter à l'article de Drew Bluth, «Le Couloir impossible», in *La Gazette de l'architecte*, v. 50, n. 10, octobre 1993, p. 30.

[72] *Le Sinistre Mur de la Bodhi*, par Bazine Naodook (Marina Del Rey: Bix Oikofoe, 1995), p. 91.

récent intérêt pour le feng shui. Dans le film, nous apercevons plusieurs livres disséminés dans la maison, y compris *Principes du Feng Shui*, de Kwok Man-Ho et Joanne O'Brien (Element Books: Shaftesbury, 1991), *Guide pratique du Feng Shui: Tout savoir sur l'art chinois de la géomancie et l'harmonie environnementale* de Derek Walters (Aquarian Press, 1991), et *Le I Ching ou Livre des Changements*, 3e édition, dans la traduction de Richard Wilhelm (Routledge & Kegan Paul, 1968).

On assiste à un moment de tendresse quand Chad est assis dans la cuisine avec sa mère. Elle est occupée à calculer le nombre Kua (un calcul basé sur l'année de naissance) de chaque membre de la famille, pendant qu'il se prépare un sandwich au beurre de cacahuètes et au miel.

«Maman, dit calmement Chad au bout d'un moment.

—Hmm?

—Comment je vais faire pour devenir président quand je serai grand?»

Karen lève les yeux de son carnet. Contre toute attente, et avec la plus simple des questions, son fils est parvenu à l'émouvoir.

«Tu travailles bien à l'école et tu continues à faire ce que tu fais, et ensuite tu peux être qui tu veux.»

Chad sourit.

«Quand je serai président, est-ce que tu pourras être vice-présidente?»

Les yeux de Karen brillent de douceur. Laissant là son étude du feng shui, elle se penche pour déposer un gros baiser sur le front de Chad.

«Pourquoi pas ministre de la Défense?»

Pendant ce temps, Tom, moyennant rémunération, installe une porte pour fermer le couloir. D'abord, il monte un cadre en bois avec les outils qu'il a apportés de Lowell et d'autres qu'il a loués à la quincaillerie du coin. Puis il installe un battant renforcé d'un blindage en acier trempé 24 mm galvanisé à âme alvéolaire ainsi qu'un évaluateur acoustique cadencé ASTM E413-70T-STC 28. Enfin, il pose quatre verrous Schlage et attribue un code couleur à chaque clé: rouge, jaune, vert et bleu.

Daisy est là un moment, même s'il est dur de savoir ce qui la fascine le plus, Tom ou le couloir. À un moment, elle s'approche du seuil et lâche un petit cri perçant, mais le cri est aussitôt écrasé et absorbé par l'étroit couloir.

Tom semble visiblement soulagé quand il ferme enfin la porte et tourne les quatre verrous. Malheureusement, alors qu'il tourne la dernière clé, le son qui accompagne son geste contient une sonorité familière. Il refait un essai avec la plé rouge. Le pêne dormant heurte la gâche et le déclic qui s'ensuit produit un écho inattendu et très indésirable.

Lentement, Tom déverrouille la porte et jette un œil à l'intérieur.

On ne sait trop comment, ni pourquoi, mais la chose a encore grandi.

Navidson ouvre la porte par intermittence et examine le couloir, parfois à l'aide d'une lampe torche, parfois en se contentant de scruter les ténèbres.

«Qu'est-ce qu'on peut faire? demande un soir Navidson à son frère.

—Déménager», répond Tom.

Malheureusement, même avec l'obscurité anormale désormais confinée derrière une porte blindée, Karen et Navidson continuent de se parler peu, et leurs sentiments respectifs sont apparemment aussi impénétrables que

la signification du couloir lui-même.

Chad accompagne sa mère en ville quand celle-ci décide d'acquérir divers objets feng shui censés changer l'énergie de la demeure, tandis que Daisy suit son père, qui déambule dans la maison de pièce en pièce en s'entretenant vivement au téléphone avec Reston, et s'efforce de trouver une façon acceptable et réalisable d'étudier le phénomène tapi dans son salon, jusqu'à ce que, en pleine conversation, il installe sa fille sur ses épaules. Mais à peine Karen est-elle rentrée que Navidson repose Daisy par terre et se retire dans son bureau pour continuer seul son appel téléphonique.

Les tensions étant difficiles à supporter, Tom se réfugie dans le garage où il travaille un temps sur une maison de poupées qu'il construit pour Daisy[73], puis il décide de faire une pause et d'aller fumer un joint au soleil. On le voit se rendre dans le jardin situé derrière la maison en contournant délibérément la parcelle de pelouse que devrait occuper le couloir. Bientôt, Chad et Daisy s'approchent en catimini de ce gros ours qui ronfle sous un arbre, et ils ont beau nouer entre eux les lacets de ses chaussures, chatouiller ses narines avec des brins d'herbe, ou se servir d'un miroir pour concentrer les rayons du soleil sur son nez, Tom demeure d'une patience remarquable. Il semble presque apprécier leurs espièglerie, grogne, joue avec eux, les enserre sous ses avant-bras, tandis que Chad et Daisy rient comme des fous, puis tous trois, épuisés, piquent un somme dans le crépuscule.

Étant donné la complexité des rapports entre Karen et Navidson, il est heureux que notre compréhension de leurs problèmes ne soit pas entièrement laissée à la seule interprétation. Certaines de leurs pensées et réactions respectives nous sont révélées dans leur journal vidéo.

«Du sexe, du sexe, du sexe, murmure Karen dans son caméscope. C'était comme si on venait de se rencontrer quand on est arrivés ici. Les enfants allaient dans le jardin et on baisait dans la cuisine, sous la douche. On l'a même fait dans le garage. Mais depuis que ce réduit est apparu, je ne peux plus. Je ne sais pas pourquoi. Ça me terrorise.»

Sur le même sujet, Navidson offre un point de vue similaire: «Quand on a emménagé ici, Karen était comme une étudiante. Partout, n'importe quand. Et tout d'un coup, elle refuse que je la touche. Si je l'embrasse, elle se met presque à pleurer. Et ça a commencé à notre retour de Seattle.»[74]

Mais la séparation entre eux n'est pas seulement physique.

Karen, une fois de plus: «Il ne comprend donc pas que je n'ai pas envie qu'il aille là-dedans parce que je l'aime. Pas la peine d'être un génie pour deviner que cet endroit est malsain. Tu ne le sens pas, Navy?»

Navidson: «La seule chose que j'aie envie de faire c'est d'y entrer mais elle refuse que j'y entre et je l'aime alors je n'irai pas mais, ça me mine. Peut-être parce que je sais que tout ça est lié à elle, à ses peurs, ses angoisses. Elle n'a même pas songé une seconde à ce que je pouvais ressentir.»

---

[73]Voir «Le refuge 1865 de Tom», par Lewis Marsano, in *Cette vieille maison*, sept/oct 1995, p. 87.

[74]Pas que ce soit important, le fait que Navidson et Karen possèdent tous deux dans leur bibliothèque *Le Complexe d'Icare*, d'Erica Jong (Paris: Robert Laffont, 1976), *L'Encyclopédie du sexe: Conseils et techniques d'une sexologue pour améliorer votre couple et transformer votre vie*, par Anne Hooper (DK Publishing, 1992), *Les Guirlandes brisées* de X.Y. (Seattle: Town Over All Press, 1989), *1001 Secrets sexuels que tout homme devrait savoir*, de Chris Allen (New York: Avon Books, 1995), ainsi que *1001 Secrets sexuels que toute femme devrait savoir*, par le même auteur.

Jusqu'à ce que l'absence d'intimité physique et de compréhension affective pousse chacun à prononcer en privé des ultimatums.

Karen : « Je n'ai qu'une chose à dire : s'il entre là-dedans, je me casse. Avec les enfants et tout. »

Navidson : « Si elle continue d'être aussi glaciale, j'y vais. »

Puis un soir, début août, _____[74] et le non moins célèbre _____ viennent dîner chez eux. Le hasard a voulu qu'ils se trouvent au même moment à D.C., mais ni l'un ni l'autre ne semble gêné par leur présence réciproque. Comme le dit _____, « les amis de Navy sont mes amis. » Navidson et Karen les connaissent depuis pas mal d'années, et la soirée est gaie et pleine d'anecdotes amusantes. Visiblement, Karen et Navidson savourent l'occasion d'évoquer les bons moments du passé quand les choses paraissaient nettement moins compliquées.

Peut-être impressionné, Tom se montre peu disert. Les occasions de boire du vin ne manquent pas, mais il s'en tient à l'eau, même s'il s'absente un moment pour aller fumer un joint dehors. (À la surprise et au ravissement de Tom, _____ le rejoint.)

Alors que la soirée se déroule, _____ rabâche un peu sur la récente vie casanière de Navidson : « Alors, fini Navy le fou, hein ? Cette époque-là est bel et bien révolue ? Je me rappelle quand tu faisais la fête toute la nuit, prenais des photos toute la matinée, puis passais le reste de la journée à développer tes pellicules – dans un réduit avec juste un seau et une ampoule à défaut de mieux. Je suis prêt à parier que t'as même plus de chambre noire. » Ce qui est plus que n'en peut supporter Navidson. « Écoute, _____, tu veux voir une chambre noire, je vais t'en montrer une ! » « Je te le déconseille, Navy ! », s'écrie aussitôt Karen. « Allons, Karen, ce sont nos amis », dit Navidson, et il les conduit dans le salon où il leur demande de regarder par la fenêtre pour qu'ils puissent voir par eux-mêmes son jardin. Quand il est sûr qu'ils ont compris que le mur ne pouvait cacher que des arbres et une pelouse, il va chercher les quatre clés de couleur cachées dans l'antique heaume de l'entrée. Tout le monde est un peu éméché et l'ambiance générale est si amicale et décontractée qu'elle paraît impossible à rompre. Bien sûr, tout ça change quand Navidson déverrouille la porte et révèle le couloir.

_____ jette un œil dans la pièce sombre puis se retire dans la cuisine. Dix minutes plus tard, _____ s'en va. _____ s'avance sur le seuil, dirige la lampe torche vers les murs et le sol puis se retire dans la salle de bains. Un peu plus tard, _____ part lui aussi.

Karen est tellement furieuse de ce qui vient de se passer qu'elle fait coucher Navidson sur le canapé, près de son « couloir chéri ».

Sans surprise, Navidson n'arrive pas à dormir.

Il remue dans tous les sens pendant une heure, puis se lève et va chercher sa caméra.

Un carton annonce : **Exploration A.**

L'horloge du caméscope de Navidson indique qu'il est exactement 3h19.

« Appelez ça de l'impétuosité ou juste de la curiosité, l'entendons-nous murmurer alors qu'il glisse ses pieds endoloris dans une paire de bottes. Mais un petit coup d'œil ne peut pas faire de mal. »

[4] Zampano a indiqué les blancs mais ne les a jamais remplis.

Sans plus de cérémonie, il déverrouille la porte et passe le seuil, n'emportant avec lui qu'une Hi8, une MagLite et son Nikon. Ses commentaires se révèlent assez secs: «Froid. Pfiuu, vraiment froid! Les murs sont noirs. Même chose que dans le réduit à l'étage.» En quelques secondes, il est à l'autre bout. Le couloir ne doit pas faire plus de vingt et un mètres. «Et voilà. Rien d'autre. Rien de grave. Et c'est à cause de ça que Karen et moi on s'est disputés.» Sauf que, quand Navidson tourne les talons, il découvre soudain un nouveau passage sur la droite. Qui n'était pas là avant.

«Qu'est-ce que . . . ?»

Navidson dirige prudemment sa torche dans cette nouvelle obscurité et découvre un couloir encore plus long. «Celui-ci fait facilement . . . Je dirais une trentaine de mètres.» Quelques secondes plus tard, il tombe sur un autre couloir encore plus large qui part sur la gauche. Il fait au moins quatre mètres cinquante de large avec un plafond d'une hauteur d'au moins trois mètres. Mais sa longueur est impossible à estimer, car la lampe de Navidson se révèle impuissante à en percer les ténèbres.

Navidson s'avance, s'enfonçant toujours plus profondément dans la maison, passe finalement devant plusieurs ouvertures qui mènent à d'autres couloirs, d'autres chambres. «Tiens, une porte. Pas de serrure. Hmmm . . . une pièce, pas très grande. Vide. Pas de fenêtre. Pas d'interrupteurs. Pas de prises. Je reviens vers le couloir. Je quitte la pièce. On dirait qu'il fait plus froid. Peut-être que ça vient de moi. Il y a une autre porte. Elle n'est pas fermée. Une autre pièce. Une fois de plus, pas de fenêtre. Je continue.»

Torche et caméra balaient le plafond et le sol en un duo approximatif, s'immisçant dans de petites pièces, des alcôves, ou des espaces rappelant des penderies, même si aucune chemise n'y est suspendue. Mais Navidson a beau avancer dans ce passage, la lumière ne parvient jamais à toucher le point de rencontre promis par les lignes de perspectives convergentes, et continue de glisser et d'engendrer un espace après l'autre, un défilé ininterrompu d'angles et de murs, tous indéchiffrables et parfaitement lisses.

Finalement, Navidson s'arrête devant une entrée nettement plus grande que le reste. Son arche se perd dans une obscurité que rien ne vient troubler. Le faisceau trouve la porte mais pas les murs et, pour la première fois, ne parvient pas jusqu'au plafond.

Ce n'est qu'alors que nous commençons à nous rendre compte à quel point la maison de Navidson est vraiment grande.

Il convient ici de parler de la maîtrise de Navidson. Dans tous les plans qu'il tourne lui-même, il y a rarement de tremblements, de sauts brusques, d'à-coups, ou même d'exemples de cadrage médiocre. Sa caméra, quelles que soient les circonstances, parvient à filmer le monde – même ce monde-là – avec une assurance remarquable, et une sensibilité esthétique des plus sûres.

Quelques comparaisons souligneront immédiatement cette maîtrise. La cassette de Holloway Roberts est presque «irregardable»: cadres penchés, plans flous, tremblements, éclairage épouvantable et enfin oubli de la technique face au danger. De même, les cassettes de Karen et de Tom reflètent leur inexpérience et n'ont d'autre intérêt que leur contenu. Seules les images de Navidson saisissent l'étrangeté inhérente à cet endroit. Son expérience de photoreporter lui confère indéniablement un avantage sur les autres quand il s'agit de se concentrer sur quelque chose d'aussi terrifiant que menaçant. Mais,

bien sûr, il s'agit d'autre chose ici que du simple courage de faire le point. Il s'agit du courage d'affronter et de structurer un sujet d'une manière originale.[75]

[75] Voir *Images du noir*, de Liza Speen; *Paris la nuit*, de Brassaï; l'histoire tendrement racontée des chambres dans *Bonnettstown*, d'Andrew Bush; le travail de O. Winston Link et Karekin Gockjian; ainsi que certaines des photographies de Huynh Cong («Nick») Ut, Beaumont Newhall, Alfred Eisenstaedt, Osbert Lam, Cas Oorthuys, Floris M. Neusüss, Ashim Ghosh, Burk Uzzle, Mark Edwards, Sol Libsohn, Tetsuya Ichimura, Cindy Sherman, Lester Talkington, Paz Errazuriz, Bevan Davies, Harold Edgerton, John Vachon, Irena Ionesco, Sandy Skoglund, Miyaka Ishiuchi, Lennart Nilsson, Patrick Nagatani, Lucien Aigner, Yasuhiro Ishimoto, Robert Rauschenberg, Eliot Elisofon, Aaron Siskind, Edmund Teske, Andreas Feininger, James Alinder, Alfred Stieglitz, William Henry Jackson, Edward Weston, William Baker, Yousuf Karsh, Adam Clark Vroman, Julia Margaret Cameron, George Barnard, Herb Ritts, Nancy Burson («Sans titre, 1993»), Bragaglia, Henri Cartier-Bresson («Place de l'Europe»), William Wegman, Gordon Parks, Alvin Langdon Coburn, Edward Ruscha, Simpson Kalisher, Bob Adelman, Volkhard Hofer («Constructions naturelles, 1991»), Lee Friedlander, Harry Callahan, Robert Frank, le photographe du *Sun* Aubrey Bodine, Charles Gatewood, Ferenc Berko, Leland Rice, Joan Lyons, Robert D'Alessandro, Victor Keppler, Larry Fink, Lotte Jacobi, George Washington Wilson, Julia Margaret Cameron, Carleton Watkins, Edward S. Curtis, Eve Arnold, Michael Lesy (*Voyage mortel dans le Wisconsin*), Kelly Wise, Cornell Capa, Bert Stern, James Van Der Zee, Leonard Freed, Philip Perkis, Keith Smith, Burt Glin, Bill Brandt, László Moholy-Nagy, Lennart Arthur Rothstein, Louis Stettner, Ray K. Metzker, Jim Bengston, Richard Prince, Walter Chappell, Rosamond Wolff Purcell, Etienne-Jules Marey, Gary Winogrand, Alexander Gardner, Wynn Bullock, Lew Thomas, Donald Blumberg, David Plowden, Ernestine Ruben, Will McBride, David Vestal, Jerry Burchard, George Gardner, Frank Gohlke, Olivia Parker, Walter Rosenblum, Bruce Gilden, Imogen Cunnigham, Barbara Crane, Lewis Baltz, Roger Minick, George Krause, Saul Leiter, William Horeis, Ed Douglas, John Baldessari, Charles Harbutt, Greg McGregor, Liliane Decock, Lilo Raymond, Hiro, Don Worth, Peter Magubane, Brett Weston, Jill Freedman, Joanne Leonard, Larry Clark, Jack Manning, Ben Shahn, Marie Cosindas, Robert Demachy, Aleksandra Macijauskas, Andreas Serrano, Les Krims, Heinrich Tönnies, George Rodger, Arnold Genthe, Frank Majore, Gertrude Käsebier, Samuel Bourne, Giuseppe Primoli, William Eggleston, Susan Lipper, Arthur Leipzig, P.H. Emerson, Roy Decarava, Boris Ignatovich, Val Telberg, Edward W. Quigley, Jerry N. Uelsmann, Jack English, Annette Lemieux, Sandra Eleta, Stephen Shore, Sabastiao Ribeiro Salgado, Detlef Orlopp («Sans titre»), Doris Ulmann, Roman Vishniac, Walker Evans, Nicholas Nixon, Taizo Ichinose, Nancy Rexroth, Naomi Savage, Galina Sankova, Timothy O'Sullivan, William Notman, Deborah Turbeville, Shomei Tomatsu, Bill Owens, Nguyen Van Ung, Joyce Tenneson, Susan Meiselas, Eugène Atget, Francisco Infante, Benjamin Stone, Yoshihiko Ito, Catherine Leroy, Neal Slavin, Art Sinsabaugh, Tzachi Ostrovsky, Michael Nichols, Philip Trager, John Thomson, Ruth Orkin, Underwood & Underwood, Frank Sutcliffe, Ashvin Mehta, Inge Osswald, Joe Rosenthal, Charles Traub, David Sims, Lewis Hine, Diane Arbus, Daniel Ibis, Raja Lala Deen Dayal, Ralph Eugene Meatyard, Mary Ellen Mark, Jacob A. Riis, Ian Isaacs, David Epstein, Karl Struss, Sally Mann, Ansel Adams, Liu Ban Nong, Berenice Abbot, Dorthea Lange, James Balog, William Henry Fox Talbot, Philippe Halsman, Morris Engel, Christophe Yve, Thomas Annan, Alexander Rodchenko, Clarence John Laughlin, F. Holland Day, Alice Austen, Bruce Davidson, Eudora Welty, Jimmy Hare, Masahiko Yoshioka, Paul Outerbridge Jr., Louis-Jacques-Mandé Daguerre, Emmet Gowin, Cary Wasserman, Henry Peach Robinson, Eva Rubinstein, Weegee (Arthur Fellig), André Kertész, Lee Miller, Sid Grossman, Donigan Cumming, Jack Welpott, Margaret Bourke-White, Dmitri Kessel, Patt Blue, Jed Fielding, John Heartfield, Gabriele et Helmut Nothhelfer, Francis Bruguière, Jerome Liebling, Eugene Richards, Werner Bischof, Martin Munkacsi, Bruno Barbey, Linda Connor, Olivier Gagliani, Arno Rafael Minkkinen, Richard Margolis, Judith Golden, Scott Hyde, Willard Van Dyke, Eileen Cowin, Nadar (Gaspard Félix Tournachon), Roger Mertin, Lucas Samaras, Raoul Haussmann, Vilem Kriz, Lisette Model, Robert Leverant, Josef Sudek, Glen Luchford, Edna Bullock, Susan Rankaitis, Gail Skoff, Frank Hurley, Bank Langmore, Carrie Mae Weems, Michael Bishop, Albert et Jean Seeberger, John Gutmann, Kipton Kumler, Joel Sternfeld, Derek Bennett, William Clift, Erica Lennard, Arthur Siegel, Marcia Resnick, Clarence H. White, Fritz Henle, Julio Etchart, Fritz Goro, E.J. Bellocq, Nathan Lyons, Ralph Gibson, Leon Levinstein, Elaine Mayes, William Larson, Duane Michals, Beno Friedman, Eve Sonneman, Mark Cohen, John Pfahl, Doug Prince, Albert Sands Southwork et Josiah Johnson Hawes, Robert W. Fichter, George A. Tice, John Collier, Anton Bruehl, Paul Martin, Tina Barney, Bob Willoughby, Steven Szabo, Paul Caponigro, Gilles Peress, Robert Heinecken, Wright Morris, Inez van Lamsweerde, Peter Hujar, Inge Morath, Judith Joy Ross, Judy Dater, Melissa Shook, Bea Nettles, Dmitri Baltermants, Karl Blossfeldt, Alexander Liberman, Wolfgang Tillmans, Hans Namuth, Bill Burke, Marion Palfi, Jan Groover, Peter Keetman («Mains de porcelaine, 1958»), Henry Wessel Jr., Syl Labrot, Gilles Ehrmann, Tana Hoban, Martine Franck, John Dominis, Ilse Bing, Jo Ann Callis, Lou Bernstein,

Vinoodh Matadin, Todd Webb, Andre Gelpke («Chiffre 389506; Inkognito, 1993»), Thomas F. Barrow, Robert Cumming, Josef Ehm, Mark Yavno, Tod Papageorge, Ruth Bernhard, Charles Sheeler, Tina Modotti, Zofia Rydet, M Alvarez Bravo, William Henry Jackson, Peeter Tooming, Betty Hahn, T.S. Nagarajan, Meridel Rubinstein, Romano Cagnoni, Robert Mapplethorpe, Albert Renger-Patzsch, Stasys Zvirgzdas, Geoff Winningham, Thomas Joshua Cooper, Erich Hartmann, Oscar Bailey, Herbert List, Mirella Ricciardi, Franco Fontana, Art Kane, Georgij Zelma, Sergei Mikhailovich Prokudin-Gorskii, Mario Sorrenti, Craig McDean, René Burri, David Douglas Duncan, Tazio Secchiaroli, Joseph D. Jachna, Richard Baltauss, Robert Adams, Herbert Pointing, Enzo Ragazzini, Barbara Ess, Michael Snow, Elliott Erwitt, Soyna Noskowiak, John Thomson, Frances B. Johnston, Ly Eng, Arnold Newman, Ellen Auerbach, Juergen Teller, Arthur Tess, Robert Jackson Ellison, Howard Nurenberger, Jeff Divine, Fred Swegles, Le Duy Que, Charles Sjöstedt Ulf, Richard Eggleston, David Lawrence Levinthal, José Ortiz-Echagüe, William Vasquez, Porter Eliot, Charles Nègre, Tsuchiya, Richard Misrach, Minor White, Izis, Joel-Peter Witkin, Adam Fuss, Mariana Yampolsky, Nancy Honey, Bill Witt, Allen A. Dutton, Henry Callahan, Joel Meyerowitz, William A. Garnett, Hiroshi Sugimoto, Toni Frissell, John Blakemore, Debbie Fleming Caffery, Raúl Corrales, Gyorgy Kepes, Joe Deal, David P. Bayles, Aleksander Krzywoblocki, Paul Bowen, Laura Gilpin, Andy Warhol, Tuija Lydia Elisabeth Lindström-Caudwell, Corinne Day, Kristen McMenamy, Danny Lyon, Erich Salomon, Désiré Charnay, Paul Kwilecki, Carol Beckwith, George Citcherson («Vaisseaux dans un champ de glace, 1869»), W. Eugene Smith, William Klein, Eadward Muybridge, et David Octavius Hill, August Sander (*Visage du temps*), Herbert Bayer, Man Ray, Alex Webb, Russell Lee, Suzy Lake, Jack Delano, Diane Cook, Heinrich Zille, Lyalya Kuznetsova, Miodrag Djordjevi, Terry Fincher, Joel Meyerowitz, Jihn R. Gossage, Barbara Morgan, Edouard Boubat, Horst P. Horst, Hippolyte Bayard, Albert Kahn, Karen Helen Knorr, Carlotta M. Corpon, Abigail Heyman, Marion Post Wolcott, Lillian Bassman, Henry Holmes Smith, Constantine Manos, Gjon Mili, Roger Fenton, Adolph de Meyer, Van Deren Coke, Barbara Astman, Richard Kirstel, Kenneth Josephson, Louise Dahl-Wolfe, Josef Koudelka, Sarah E. Charlesworth, Erwin Blumenfeld, Jacques Henri-Lartigue, Pirkle Jones, Edward Steichen, George Hurrell, Steve Fitch, Lady Hawarden, Helmar Lerski, Oscar Gustave Rejlander, Irving Penn, et Jane Evelyn Atwood (photographes d'enfants à l'École nationale des Jeunes aveugles). Sans oublier Suze Randall, Art Wolfe, Charles et Rita Summers, Tom et Pat Leeson, Michael H. Francis, John Botkin, Dan Blackburn, Erwin et Peggy Bauer, Peter Arnold, Gerald Lacz, James Wojcik, Dan Borris, Melanie Acevedo, Michael McLaughlin, Darrin Haddad, J. Michael Myers, Rosa & Rosa, Patricia McDonough, Aldo Rossi, Mark Weiss, Craig Cutler, David Barry, Chris Sanders, Neil Brown, James Schnepf, Kevin Wilkes, Ron Simmons, Chip Clark, Ron Kerbo, Kevin Downey, Nick Nichols; également Erik Aeder, Drew Kampion, Les Walker, Rob Gilley, Don King, Jeff Hornbaker, Alexander Gallardo, Russell Hoover, Jeff Flindt, Chris Van Lennep, Mike Moir, Brent Humble, Ivan Ferrer, Don James, John Callahan, Bill Morris, Kimiro Kondo, Leonard Brady, Eric Baeseman, Darrell Wong, Warren Bolster, Joseph Libby, Peter Frieden, Craig Peterson, Ted Grambeau, Gordinho, Steve Wilkings, Mike Foley, Kevin Welsh, LeRoy Grannis, John Bilderback, Craig Fineman, Michael Grosswendt, Craig Huglin, Seamas Mercado, John Heath «Doc» Ball, Tom Boyle, Rob Keith, Vince Cavataio, Aaron Lloyd, Chris Dyball, Steve Fox, George Greenough, Ron Stoner, Jason Childs, Kin Kimoto, Bob Barbour, John Witzig, Ben Siegfried, Ron Romanosky, Brian Bielmann, Dave Bjorn, John Severson, Martin Thick (voir son cliché intense de Dana Fisher tenant tendrement dans ses bras un chimpanzé sauvé des griffes d'un boucher zaïrois), Doug Cockwell, Art Brewer, Fred Swegles, Erik Hans, Mike Balzer, John Scott, Rob Brown, Bernie Baker, William Sharp, Randy Johnson, Nick Pugay, Tom Servais, Dennis Junor, Eric Baeseman, Sylvain Cazenave, Woody Woodworth, et bien sûr J.C. Hemment, David «Chim» Seymour, Vu Ngoc Tong, William Dinwiddie, James Burton, Marv Wolf, London Thorne, John Gallo, Nguyen Huy, Leonidas Stanson, Pham Co Phac, Kadel & Herbert, James H. Hare, Tran Oai Dung, Lucian S. Kirtland, Edmond Ratisbonne, Pham Tranh, Luong Tan Tuc, George Strock, Ralph Morse, Ho Van De, Nguyen Nhut Hoa, Nguyen Van Chien, Nguyen Van Thang, Phung Quang Liem, Truong Phu Thien, John Florea, George Silk, Carl Mydans, Pham Van Kuong, Nguyen Khac Tam, Vu Hung Dung, Nguyen Van Nang, Yevgeny Khaldei, To Dinh, Ho Ca, Hank Walker, Tran Ngoc Dang, Vo Duc Hiep, Trinh Dinh Hy, Howard Breedlove, Nguyen Van Thuan, Vu Hanh, Ly Van Cao, Burr McIntosh, Ho Van Tu, Helen Levitt, Robert Capa, Mathew Brady, Sau Van, Thoi Huu, Leng, Thong Veasna, Nguyen Luong Nam, Huynh Van Huu, Ngoc Huong, Alan Hirons, Lek, George J. Denoncourt II, Hoang Chau, Eric Weigand, Pham Vu Binh, Gilles Caron, Tran Binh Khuol, Jerald Kringle, Thanh Tinh, Frederick Sommer, Nguyen Van Thuy, Robert Moeser, Chhim Sarath, Duong Thanh Van, Vo Ngoc Khanh, Dang Van Hang, James Pardue, Bui Dinh Tuy, Doug Clifford, Tran Xuan Hy, Nguyen Van Tha, Keizaburo Shimamoto, Bob Hodierne, Nguyen Viet Hien, Dinh De, Sun Heang, Tea «Moonface» Kim Heang, Lyng Nhan, Charles Chellappah, The Dinh, Nguyen Van Nhu, Ngoc Nhu, John Andescavage, Nguyen Van Huong, Francis Bailly, Georg Gensluckner, Vo Van Luong, James Denis Gill, Huynh Van Dung, Nguyen Than Hien, Terrence Khoo, Paul Schutzer, Vo Van

Quand Navidson fait un premier pas sous cette immense arche, il se retrouve soudain loin de la lumière rassurante du salon. En fait, son intrusion dans cet endroit exige la même foi inquiétante requise pour l'exploration des fonds marins, et le rayon de sa torche n'égratigne qu'une immuable noirceur.

Navidson concentre son attention sur le sol devant lui et, parce qu'il ne cesse d'avancer les yeux baissés, le sol commence à prendre un nouveau sens. Il ne va plus de soi. Il y a peut-être quelque chose dessous. Peut-être qu'il va s'ouvrir en une profonde fissure.

Soudain, un silence continu vient remplacer ce qui l'avait momentanément interrompu. Navidson se fige, sans trop savoir s'il a oui ou non vraiment entendu un grognement.

«Vaudrait mieux que je revienne sur mes pas», murmure-t-il finalement, une phrase qui bien que proférée sur un ton badin le prend soudain au dépourvu.

Navidson se retourne brusquement. À sa grande horreur, il ne peut plus distinguer l'arche et encore moins le mur. En fait, où qu'il braque sa torche, la seule chose qu'il distingue est une grasse obscurité. Pire encore, en se retournant sous l'effet de la panique, il a perdu tout repère et ne se rappelle plus d'où il vient.

«Bon sang», lâche-t-il, produisant d'étranges échos dans le lointain.

Il se retourne à nouveau.

«Hé!», crie-t-il, engendrant une multitude de «é», puis il se tourne de quarante-cinq degrés et hurle: «Y a quelqu'un!» Un long silence s'ensuit avant qu'il entende «quelqu'un» se précipiter furtivement dans l'obscurité. Après plusieurs rotations similaires, il découvre qu'un «ici» crié assez fort revient en une «scie» avec très peu de décalage. Il opte pour cette direction, et moins d'une minute plus tard le rayon de sa torche rencontre autre chose que du noir.

Allongeant légèrement sa foulée, Navidson parvient à un mur et au

---

Quy, Malcolm Browne, Le Khac Tam, Huynh Van Huong, Do Van Nhan, Franz Dalma, Kyoichi Sawada, Willy Mettler, James Lohr, Le Kia, Sam Kai Faye, Frank Lee, Nguyen Van Man, Joseph Tourtelot, Doan Phi Hung, Ty Many, Nguyen Ngoc Tu, Le Thi Nang, Nguyen Van Chien, Doug Woods, Glen Rasmussen, Hiromichi Mine, Duong Cong Thien, Bernard B. Fall, Randall Reimer, Luong Nghia Dung, Bill Hackwell, Pen, Nguyen Duc Thanh, Chea Ho, Jerry Wyngarden, Vantha, Chip Maury, J. Gonzales, Pierre Jahan, Leonard Hekel, Kim Van Tuoc, W.B. Bass Jr., Sean Flynn, Heng Ho, Dana Stone, Nguyen Dung, Landon K. Thorne II, Gerard Hebert, Michel Laurent, Put Sophan, Nguyen Trung Dinh, Huynh Van Tri, Neil K. Hulbert, James McJunkin, Le Dinh Du, Chhor Vuti, Claude Arpin-Pont, Raymond Martinoff, Jean Peraud, Nguyen Huong Nam, Dickey Chapelle, Lahn Daunh Rar, Bryan Grigsby, Henri Huet, Huynh Thang My, Peter Ronald Van Thiel, Everette Dixie Reese, Jerry A. Rose, Oliver E. Noonan, Kim Savath, Bernard Moran, Kuoy Sarun, Do Van Vu, Nguyen Man Hieu, Sain Hel, Nguyen Oanh Liet, Dick Durance, Vu Van Giang, Bernard Kolenberg, Sou Vichith, Ronald D. Gallagher, Dan Dodd, François Sully, Kent Potter, Alfred Batungbacal, Nick Mills, Ronald L. Haeberle, Terry Reynolds, Leroy Massie, Sam Castan, Al Chang, Philip R. Boehme. Et enfin Eddie Adams, Charles Hoff, Larry Burrows et Don McCullin («Soldats américains s'occupant d'un enfant blessé dans la cave d'une maison, à la lumière des bougies, 1968»).[76]

[76] Alison Adrian Burns, une autre lectrice de Zampanò, m'a dit que cette liste était entièrement aléatoire. À la possible exception de Brassaï, Speen, Bush et Link, Zampanò ne connaissait guère de photographes. "Nous avons juste relevé les noms dans des livres et des revues qu'il avait chez lui, m'a dit Burns. Je lui décrivais une image ou deux et il me disait non ou il disait très bien. Parfois, il me disait juste d'ouvrir une page au hasard et de poser le doigt dessus. Hé, c'était lui qui décidait. J'étais là pour ça. Mais parfois il voulait seulement entendre parler de ce qui se passait à Los Angeles, où ça se passait, les événements, les noms des clubs et des bars. Ce genre de truc. Pour autant que je le sache, cette liste-là n'a jamais été rédigée."

salut qu'il y entrevoit. Il est confronté alors à un nouveau choix: gauche ou droite. Cette fois-ci, avant d'aller où que ce soit, il fouille dans sa poche et en sort une pièce de monnaie qu'il pose à ses pieds. Se fiant à ce repère, il prend à gauche. Après qu'une minute se soit écoulée sans qu'il ait réussi à retrouver l'entrée, il revient sur ses pas jusqu'à l'endroit où il a posé la pièce. Il prend alors à droite et parvient très vite devant un couloir, sauf que celui-ci, comme nous pouvons le voir, est plus petit et diffère par la forme de celui par lequel il est arrivé. Il décide d'aller de l'avant. Une minute s'écoule sans qu'il ait toujours trouvé l'arche. Il s'arrête.

«Réfléchis, Navy, réfléchis», se murmure-t-il à lui-même, sa voix légèrement empreinte d'inquiétude.

Une fois de plus, un faible grondement retentit, qui se déroule dans l'obscurité comme un tonnerre.

Navidson fait demi-tour et retourne vers le passage. Ce n'est qu'alors qu'il découvre juste à ses pieds la pièce qu'il a laissée derrière lui et qui aurait dû se trouver au moins une trentaine de mètres plus loin. Mais le plus étrange, c'est que le passage n'est plus le passage mais l'arche qu'il recherchait depuis un moment.

Malheureusement, alors même qu'il franchit ce seuil, il comprend que tout a changé. Le couloir est désormais bien plus étroit et s'achève vite en T. Il ne sait pas où aller, et quand un troisième grondement résonne dans tout l'endroit, bien plus fort que les précédents, Navidson panique et se met à courir.

Sa fuite, toutefois, ne dure que quelques secondes. Il s'aperçoit assez vite qu'il s'agit là d'une réaction inutile, voire dangereuse. Reprenant son souffle et s'efforçant de calmer ses nerfs éprouvés, il tente de trouver une meilleure solution.

«Karen!», lance-t-il finalement, une rafale de «ha-reine» presque aussitôt avalées devant lui. «Tom!», essaie-t-il alors, percevant brièvement les «-ohms» qui eux aussi se mettent à s'estomper, même si, avant de le faire complètement, Navidson distingue momentanément dans le dernier «-ohm» une tonalité légèrement plus aiguë, imbriquée dans sa propre voix.

Il attend un moment, puis, n'entendant rien d'autre, crie à nouveau: «Je suis là!», déclenchant une série de «huis-là» qui se répercutent et diminuent, jusqu'à ce que, presque au dernier moment, un cri sec lui revienne, un cri d'enfant, qui l'appelle, l'attirant vers la droite.

En criant «Je suis là» et en suivant les derniers «aa» renvoyés par les murs, Navidson avance lentement en effectuant une série incroyablement complexe et souvent troublante de virages. Finalement, après être revenu plusieurs fois sur ses pas et avoir procédé à de nombreux choix erronés, s'enfonçant de temps en temps dans d'inquiétantes zones de silence, il commence à entendre de mieux en mieux la voix. Navidson tourne une nouvelle fois au bout du couloir, certain d'avoir retrouvé le chemin menant à la sortie. Mais au lieu de ça, il tombe sur de nouvelles ténèbres et un silence encore plus imposant. Sa respiration s'accélère. Il ne sait trop quel chemin suivre. Visiblement, il a peur. Et puis, brusquement, il prend sur la droite par un passage bas de plafond et découvre un couloir qui se termine par une chaude lumière jaune, la lumière d'une lampe, avec une toute petite silhouette qui se tient sur le seuil, et réclame son papa en criant.

Navidson émerge alors dans le salon, prend aussitôt Daisy dans ses bras et la serre tout contre lui.

«J'ai fait un cauchemar», dit-elle en hochant gravement la tête.

Pareil au glacier Khumbu au pied du mont Everest où séracs et gouffres bleus changent de façon inattendue tout au long du jour et de la nuit, l'endroit que Navidson vient d'explorer se révèle être une structure des plus instables. Mais à la différence du glacier, ses parois ne présentent pas la moindre fissure, même infime. Absolument aucun détail visible ne permet d'expliquer[77] ni même de prouver ces terrifiants changements qui peuvent en quelques instants seulement refaçonner un simple chemin pour en faire un réseau d'une extrême complexité.

---

[77] "aucun détail visible ne permet d'expliquer" – une phrase on ne peut plus appropriée vu ce qui s'est passé.

Et dire que cette journée avait plutôt bien commencé.

Je me suis réveillé tout moite après avoir fait un rêve érotique avec Pan-pan. Elle exécutait une danse folle à la Margaretha Geertruida Zelle, en rejetant l'un après l'autre ses voiles de couleur, mais assez bizarrement ces derniers ne retombaient jamais, ils voletaient plutôt autour d'elle comme si elle se trouvait au centre d'une sorte de douce tornade, ces simples bouts de tissus continuant de l'encercler, alors même qu'elle en ôte de plus en plus, m'offrant seulement de brefs aperçus de son corps, de sa peau lisse, de sa bouche, de sa taille, de sa . . . eh oui, j'entraperçois ça aussi, et je me dirige vers elle, je traverse cette interférence, certain à chaque pas qu'elle sera bientôt à moi, elle a presque tout enlevé, non elle a vraiment tout enlevé, ses genoux s'écartent, encore quelques voiles à repousser et je pourrai la voir, pas seulement des fragments & des éclats mais elle en entier, et je ne serai plus gêné par toute cette absurdité, en fait j'y suis déjà ce qui signifie que je ne vais pas tarder à entrer en elle et apparemment ça suffit à faire griller le circuit, et m'interdire cette sublime et très attendue conclusion, je me retrouve aveuglé dans le déferlement de lumière que filtre ma fenêtre.

Eh merde. Je file sous la douche. Au moins, il y a de l'eau chaude et assez de buée pour brouiller le miroir. Après ça, je bourre ma pipe et l'allume. Une défense . . . ou plutôt une défonce . . . matinale. Un demi-bol de céréales et un verre de whisky plus tard, me voilà sur pieds, juste ce qu'il faut dans les vapes. Je suis prêt à aller bosser.

Se garer est facile. Je file vers Sunset, monte même les marches en courant, gambade en dépassant le panneau Sur Rendez-Vous Seulement. Pourquoi je gambade? Parce qu'en entrant dans le salon je n'ai même pas une minute de retard, ce qui n'est pas mon cas d'habitude. Le visage de mon patron révèle à quel point il s'agit là d'un exploit. Mais il ne m'intéresse absolument pas. C'est Pan-pan que je veux voir. Je veux découvrir si elle porte vraiment ce tissu diaphane aux couleurs d'arc-en-ciel dont j'ai rêvé. Bien sûr, elle n'est pas là, mais ça ne me démoralise pas. Je suis toujours optimiste quant à sa venue. Et si ce n'est pas aujourd'hui, tant pis, demain arrivera bien assez vite.

Une sensation que je pourrais presque chantonner.

Je m'assois immédiatement à mon établi et me mets au travail, surtout parce que je ne veux pas avoir à faire avec mon patron ce qui pourrait mettre en danger ma bonne humeur. Bien sûr, il n'en a rien à fiche de moi ou de mon humeur. Il s'approche en se raclant la gorge. Il va parler, il va tout gâcher, sauf que la substance crayeuse qu'il persiste à appeler son cerveau finit par ingérer le fait que je suis en train de préparer ses précieuses pointes, et du coup, cette révélation empêche son clapet de s'ouvrir et il me laisse tranquille.

Les pointes sont en gros des bouquets d'aiguilles utilisées pour ombrer la peau. Elles sont nécessaires vu qu'une seule pointe se résume à une piqûre guère plus grosse que ce point "." D'accord, peut-être un peu plus grosse. Quoi qu'il en soit, cinq aiguilles forment ce qu'on appelle un 5, sept un 7 et ainsi de suite, toutes soudées ensemble à la base.

J'aime vraiment les assembler. Il y a quelque chose d'agréable dans le fait de se concentrer sur des détails aussi subtils, la précision exigée, vérifier et revérifier constamment pour s'assurer que oui, c'est bon, les pointes sont au niveau, disposées correctement, enfin prêtes à être maintenues ensemble par des points de soudure brûlante. Puis je re-vérifie toutes mes re-vérifications: les pointes ne doivent pas être trop rapprochées ni trop espacées ni penchées d'aucune manière, et ce n'est qu'alors, si je suis satisfait, ce qui est le cas en général – notez bien que "en général" ne signifie pas toujours "toujours" – que je nettoie les arbres et les mets de côté pour les stériliser plus tard aux ultrasons ou dans l'autoclave.

Mon patron pense peut-être que je suis nul en dessin mais il sait que personne n'assemble les aiguilles mieux que moi. Il me houspille sans arrêt sur ma lenteur, ma tendance à traînasser, et bien sûr il doute que je réussisse jamais le moindre tatouage – "Johnny, les trucs que tu fais (il secoue la tête), personne voudra jamais les avoir en indélébile, à moins d'être cinglé, et laisse-moi te dire quelque chose, Johnny, les cinglés ne paient jamais" – mais je ne l'ai jamais entendu se plaindre une seule fois de mes aiguilles.

Bref, deux heures passent hyper rapidement. Je termine une série de 5 – le choix de mon patron – quand il m'adresse enfin la parole pour me demander d'aller chercher des flacons d'encre noire et violette et de remplir quelques capsules pendant que j'y suis. Nous gardons notre matériel dans une réserve située au fond de la boutique. C'est un endroit assez grand pour qu'y tienne un petit établi. Il faut grimper huit marches assez raides pour l'atteindre. C'est là qu'on stocke tous les trucs en double, et on a des doubles de presque tout, sauf des ampoules électriques. Pour une raison qui m'échappe, mon patron n'a pas racheté d'ampoules de rechange depuis un bail. Aujourd'hui, bien sûr, j'abaisse l'interrupteur, et FLASH! BLAM! POP! – d'accord rayez le BLAM – voilà que l'ampoule de la réserve grille. Je manipule l'interrupteur comme si un geste insistant, hautement répétitif et à ce stade inutile pouvait bel et bien la faire ressusciter. Ce qui ne se produit pas. L'interrupteur a déclaré forfait, et je suis contraint d'avancer en tâtonnant dans le noir. Je laisse la porte ouverte pour essayer d'y voir quelque chose, mais il me faut quand même du temps pour négocier les ombres et parvenir à dénicher l'encre et les capsules.

Entre-temps, les doux effets de mon rêve, pour ne rien dire des molles palpitations de l'alcool et des cachets d'Oregon, se sont estompés, même si je continue de penser à Pan-pan, et commence lentement à réaliser qu'elle ne viendra pas aujourd'hui. Ça a pour résultat de faire chuter radicalement mon moral, jusqu'à ce que je m'aperçoive que je n'ai aucun moyen d'en être certain. Après tout, il reste encore une demi-journée. Non, elle ne viendra pas. Je le sais. Je le sens dans mes tripes. C'est pas grave. Demain arrivera – oh, et merde.

Je commence à remplir des capsules avec de l'encre violette, je me concentre sur sa texture, l'étrange nuance, j'imagine que je peux vraiment observer la rapide pulsation de son spectre. Ce sont des pensées stupides, et comme pour le confirmer, les ténèbres se referment sur moi. Soudain, l'éclat de lumière sur mes mains semble assez aiguisé pour me couper. Très aiguisé. Si je bouge elle va m'entailler. Je bouge et devinez quoi? Je me mets à saigner. L'entaille n'est pas profonde mais un truc important a été touché, et ça se répand sur la table et le sol. Foutu.

Je n'en ai plus pour longtemps.

Sauf que je ne saigne pas, même si je respire difficilement. Vraiment difficilement. Je n'ai pas besoin de toucher mon visage pour savoir que des perles de sueur coulent le long de mon front, me ferment les paupières, dégoulinent sur ma nuque. Une sueur froide comme une main. Les mains des morts. Quelque chose de terrible est en train de se produire. Ça ne va pas du tout. Sors d'ici, je pense. Je veux sortir. Mais je ne peux pas bouger.

Puis comme si tout ça n'était rien d'autre qu'un sinistre prélude, ça se met à sacrément déconner.

De nouveau cet horrible goût, fort comme de la rouille, qui s'enroule autour de ma langue.

Pire, je ne suis plus seul.

Impossible.

Pas impossible.

Cette fois-ci, c'est humain.

Peut-être pas.

Des doigts extrêmement longs.

Un bruit de succion, également. Avec les dents serrées, des dents déjà arrachées de leurs gencives.

Je ne sais pas comment je sais ça.

Mais il est déjà trop tard, j'ai vu des yeux. Des yeux. Ils n'ont pas de blancs. Je n'ai pas vu ça. La façon dont ils luisent d'une lueur rouge. Puis ça se dirige sur moi, sort lentement hors de son coin, de la viande folle, mais je comprends. Ces yeux sont pleins de sang.

Mais ce que je vois, ce ne sont que des ombres et des étagères.

Bien sûr, je suis seul.

Puis, derrière moi, la porte se referme.

Le reste est fragmenté. Un cri, un hurlement, un rugissement. Tout se voile ou se fend. Ça n'a pas de sens. J'entends un martèlement. L'air empeste. Mais ça, ça n'a rien d'étonnant. Je connais l'explication. Oh que oui. J'ai fait dans mon froc. Je me suis également pissé dessus. Je n'arrive pas à y croire. De l'urine trempe mon pantalon, de la matière fécale me coule derrière les cuisses, je suis pris dedans, il faut que j'aille me mettre à l'abri, mais je ne peux toujours pas bouger. En fait, plus j'essaie de m'enfuir, moins je parviens à respirer. Plus j'essaie de tenir bon, moins je suis capable de me concentrer. Quelque chose m'abandonne. Des morceaux de moi.

Tout s'écroule.

Des histoires qu'on a oubliées.

Des lettres aussi.

Des mots qui emplissent ma tête. Se fragmentent tels des obus d'artillerie. Du shrapnel, comme des syllabes, qui volent dans tous les sens. Des syllabes terribles. Coupantes. Fêlées. Qui voyagent à une vitesse assassine. Qui déchiquettent tout gravement, voire définitivement.

Non.

Somme.

Quoi.

Lisse.

Et.

Rame?

Incohérent, oui.

Sans signification, j'en ai bien peur.

La forme d'une forme d'une forme d'un visage se désassemb(dissimu)lant sous mes yeux. Quelle est cette rage qui s'avance vers moi? C'est donc ça avoir peur. Sauf qu'on en est encore loin. Rien de tout cela ne peut véritablement approcher la réalité de la peur, au sein même de cet antre de folie, comme le bruit d'un cœur ou de toute autre détonation impie, désespérée & agonisante, qui résonne, non, pilonne la mince paroi de mon oreille interne, aussi fine que du papier, et tente d'y fracasser ce qui a déjà été fracassé il y a longtemps.

Je devrais être mort.

Pourquoi est-ce que je suis encore ici?

Et alors que la question se pose – concise, ordonnée, proprement accentuée – je m'aperçois que je me cramponne au plateau encombré des capsules et bouteilles d'encre noire et violette. Non seulement ça, mais

Après avoir recouché sa fille, Navidson trouve Karen debout sur le seuil de leur chambre.

---

voilà que je franchis déjà le seuil et à grands pas qui plus est. La porte est ouverte bien que je ne l'aie pas ouverte. Je me cogne un orteil. Je dégringole les escaliers, trébuche, expédie le plateau dans les airs, avec les capsules, les encres, qui flottent à présent au-dessus de moi, et mes mains, sans que j'aie besoin de leur donner la moindre consigne, se portent à ma tête pour la protéger. Quelque chose siffle et me cingle la nuque. Ça n'a pas d'importance. Je tombe tête la première, fais la culbute sur ces huit marches plutôt raides, la panique totale, tandis que je localise très passivement les douleurs au fur et à mesure qu'elles fulgurent dans mon corps: épaules, hanche, coudes, et tout ce temps également je demeure vaguement conscient de l'encre qui s'abat comme une méchante averse, crépite tout autour de moi, partout, et me recouvre complètement, puis le plateau me heurte, mais ça ne me fait pas mal, les capsules s'éparpillent sur le sol, et bien sûr le raffut est énorme, et informe mon patron, les informe tous, ceux qui étaient là – que quoi? pas que c'est fini, parce que ce n'était pas fini, pas encore.

J'en ai le souffle coupé. Impossible de respirer. Je pense: c'est ici que je vais mourir. Et c'est la vérité, je suis habité par la prémonition de ce qui sera, de ce qui doit être, mon inévitable asphyxie. Au moins c'est ce qu'ils voient, mon patron et les autres employés, alors qu'ils se précipitent dans le fond, attirés ici par tout ce fracas & chambard. Mais ce qu'ils ne peuvent pas voir c'est le présage entrevu dans la chute, ma chute, alors que je suis trempé d'encre noire, mes mains désormais complètement recouvertes, et voyez le sol est noir, et – avez-vous anticipé tout cela ou dois-je être plus explicite? – tout se confond; pendant un instant aveuglant j'ai vu mes mains disparaître, en fait toute ma personne a disparu, un sacré numéro d'escamotage, la dissolution anticipée du moi, évanoui dans l'absence de contraste, glissant dans l'oubli, mais au moment de rendre le dernier souffle j'aperçois mon reflet sur le fond du plateau, le fantôme qui m'attend: on dirait que je ne suis pas mort, pas tout à fait. Mon visage a été éclaboussé de violet, comme l'ont été mes bras, et du coup ça crée un contraste, qui me définit, me marque et, au moins pour le moment, me préserve.

Soudain, je suis capable de respirer et la terreur se dissipe rapidement.

Mais mon patron a eu la trouille de sa vie.

"Bon sang, Johnny, dit-il. Tu vas bien? Qu'est-ce qui s'est passé?"

Tu vois pas que je me suis chié dessus, ai-je envie de crier. Mais je me rends compte qu'il n'en est rien. Hormis une tache d'encre, mon pantalon est sec.

Je marmonne vaguement quelque chose sur mon orteil écrasé.

Plus tard un client montre du doigt la longue estafilade sanguinolente sur ma nuque.

Je suis incapable de réagir.

Mais maintenant, je sais ce que j'aurais dû dire – dans l'esprit des ténèbres; dans l'esprit de l'escalier —

"Non somme quoi lisse et rame."

Ce qui veut dire —

"Je ne suis plus ce que j'étais."[78]

[78]Bien que les digressions de M. Errand puissent souvent paraître impénétrables, elles ne sont pas complètement dénuées de sens. Le lecteur qui souhaite interpréter tout seul M. Errand peut ne pas tenir compte de cette note. Ceux, toutefois, qui sentent qu'ils pourraient tirer profit d'une meilleure compréhension de son passé peuvent se reporter plus loin et lire la notice nécrologique de son père dans l'Annexe II-D ainsi que les lettres écrites par sa mère internée dans l'Annexe II-E. — Éd.

«Qu'est-ce qui se passe? murmure-t-elle, à moitié endormie.

— Retourne te coucher. C'était Daisy, elle a fait un cauchemar.»

Navidson repart vers le rez-de-chaussée.

«Je suis désolée, Navy, dit doucement Karen. Je suis désolée de m'être emportée comme ça. Ce n'est pas ta faute. C'est cette chose qui me fait peur. Viens te coucher.»

Comme ils le confient par la suite dans leurs journaux vidéo respectifs, cette nuit-là, pour la première fois depuis des semaines, ils font de nouveau l'amour, et leurs descriptions passent par toute la gamme des qualificatifs depuis «tendre» et «rassurant» jusqu'à «normal» et «très satisfaisant». Leurs corps ont réparé ce que les mots n'ont jamais essayé de réparer et, au moins pendant un court instant, ils se sont sentis à nouveau proches.

Le lendemain matin, l'harmonie ayant été restaurée, Navidson ne peut se résoudre à parler à Karen de son expédition. Heureusement, le fait de s'être presque perdu dans sa propre maison a diminué son envie d'affronter les ténèbres. Il promet de confier la première expédition à Billy Reston: «Puis on appellera le *New York Times*, Larry King, la télé, et on déménagera. Fin de l'histoire.» Karen réagit à cette proposition par des baisers et lui tient fermement la main. Une sorte de stabilité a de nouveau réintégré leurs existences.

Mais le compromis est loin d'être satisfaisant. Comme Karen l'explique à sa Hi8: «J'ai dit à Navy que je resterai ici pendant qu'ils jetteront un œil là-dedans mais j'ai également appelé Maman. Je veux partir d'ici dès que possible.»

Navidson admet de son côté: «Ça m'embête d'avoir menti à Karen. Mais je pense qu'elle n'est pas raisonnable lorsqu'elle m'interdit d'explorer ce lieu. Elle sait qui je suis. Je pense . . . »

Au même instant, la porte du bureau s'ouvre en grand et Daisy, vêtue d'une robe rouge et or, déboule et tire son père par la manche.

«Viens jouer avec moi, papa.»

Navidson hisse sa fille sur ses genoux.

«D'accord. À quoi tu veux jouer?

— Je sais pas, dit-elle avec un haussement d'épaules. Aux couleurs.

— Aux couleurs?»

Mais avant qu'elle puisse ajouter quoi que ce soit, il la chatouille dans le cou et Daisy se dissout en cris de ravissement.

Malgré la formidable quantité de documents générés par Exploration A, personne n'a jamais commenté le jeu auquel Daisy veut jouer avec son père, peut-être parce que tout le monde suppose qu'il s'agit d'un jeu inventé par la fillette, basé sur un code de couleurs.

Pourtant, «couleurs» légèrement mal prononcé donne «couloirs».

Il y fait aussi écho.

VI

Il [. . .] manque [aux animaux] une identité symbolique et la conscience de soi qui l'accompagne. Ils se contentent d'agir et de se déplacer en accord avec leurs instincts. S'ils s'interrompent un moment, il s'agit d'une pause purement physique: au fond d'eux ils sont anonymes, et même leurs visages n'ont pas de nom. Ils vivent dans un monde dépourvu de temporalité, et palpitent, si l'on veut, dans un état d'engourdissement . . . La conscience de la mort est d'ordre réflexif et conceptuel, et les animaux y échappent. Ils vivent et disparaissent avec la même absence de réflexion: quelques minutes de peur, quelques secondes d'angoisse, et c'est fini. Mais vivre toute une vie avec le destin de la mort qui hante vos rêves et même vos jours les plus radieux – c'est autre chose.

— Ernest Becker

Alors que l'espace pragmatique des animaux est fonction d'instincts innés, l'homme doit apprendre de quelle orientation il a besoin afin d'agir.

— Christian Norberg-Schulz

Quand Hillary, le gros husky de Sibérie à poil gris, apparaît à la fin du *Navidson Record*, ce n'est plus un chiot. Deux ans ont passé. Une lueur à jamais vigilante a élu domicile dans son regard. Il lui arrive d'être joueur avec ceux qu'il connaît, mais chaque fois qu'un inconnu s'approche un peu trop, un grondement monte du fond de sa gorge, une sorte de tonnerre lointain, qui incite à s'éloigner[79].

Mallory, le chat tigré, disparaît complètement, et il n'est nulle part fait mention de ce qui lui est arrivé. Sa disparition demeure un mystère.

Une chose toutefois est certaine: la maison a joué un très petit rôle dans leurs histoires respectives.

L'incident a eu lieu le 11 août 1990, une semaine après que Will Navidson a mené son exploration secrète du couloir. On entend le bruit strident des dessins animés du samedi matin diffusés par le téléviseur de la cuisine. Chad et Daisy engloutissent leur petit déjeuner, et Karen est dehors, en train de fumer une cigarette et de parler au téléphone avec Audrie McCullogh, sa complice des étagères. «J'ai beau installer partout dans cette foutue maison des tortues en céramique, des canards en bois, des poissons rouges, des dragons célestes ou des lions en bronze, rouspète-t-elle. Elle continue de renvoyer cette horrible énergie. Il faut que je trouve un médium. Ou un exorciste. Ou un agent immobilier vraiment compétent.» Pendant ce temps, dans le salon, Tom aide Navidson à prendre quelques photos du couloir avec un flash.

Soudain, quelque part dans la maison, on entend un miaulement et un aboiement. Un instant plus tard, Mallory déboule en hurlant dans le salon avec Hillary qui lui mordille la queue. Ce n'est pas la première fois qu'ils se livrent à ce genre de manège. La seule différence est que cette fois, après avoir bondi sur le canapé puis derrière, le chiot et le chat filent droit dans le couloir et disparaissent dans l'obscurité. Navidson serait sans doute parti à leur recherche s'il n'avait pas aussitôt entendu des aboiements venant de l'extérieur, suivis par les cris de Karen l'accusant de laisser sortir les animaux alors qu'ils étaient censés rester à l'intérieur.

«Qu'est-ce que ça veut dire?», entend-on Navidson râler tout haut.

Effectivement, Hillary et Mallory sont dans le jardin. Mallory en haut d'un arbre, Hillary hurlant avec panache après son exploit.

Il paraît surprenant qu'un événement aussi saisissant ait été aussi peu commenté. Dans son traité de quatre mille pages sur *Le Navidson Record,* Bernard Porch n'accorde à ce sujet qu'un tiers d'une phrase: «(bizarre, cette façon qu'a la maison de ne pas supporter la présence des animaux).»[80] Mary Widmunt se contente de poser la question succincte que voici: «C'est quoi cette histoire d'animaux?»[81] Même Navidson, l'enquêteur accompli, ne revient jamais sur la question.

Qui sait ce qui aurait pu être découvert s'il l'avait fait.

En tout cas, Holloway arrive bientôt et le peu d'éclaircissement qui aurait pu être gagné en analysant davantage l'étrange rapport entre les animaux et la maison est négligé en faveur de l'exploration humaine.[82]

Notes de fin

[79]Voir «La fin de la vie citadine», de Selwyn Hyrkas, in *Interview*, v. 25, octobre 1995, p. 54.
[80]*Somme toute*, de Bernard Porch (Cambridge: Harvard University Press, 1995), p. 1302.
[81]«L'Écho des Ténèbres», de Mary Widmunt, in *Pressé pressé pressé* (Baton Rouge: Louisiana University Press, 1994), p. 59.
[82]C'est bizarre, mais Zampanò ne pense pas non plus à commenter l'incapacité des animaux à parcourir ces couloirs. Je crois que cette découverte est d'une immense portée. Malheureusement, Zampanò ne revient jamais sur la question et j'aurais du mal à vous proposer ma propre interprétation vu que je suis un peu défoncé et pas mal saoul, et que j'essaie de comprendre comment je me suis retrouvé embarqué dans cette beuverie une fois chez moi.

Tout d'abord, Pan-pan est venue au Salon aujourd'hui.

Depuis que je suis tombé dans l'escalier, les choses ont changé ici. Mon patron marche comme qui dirait sur des œufs quand il passe près de moi, la jouant très profil bas & discrétion assurée, son attitude sans doute en harmonie avec son passé de camé. Même ses amis gardent leurs distances, tout le monde ou presque me laisse dans mon coin dessiner et souder, même si je dessine beaucoup moins ces temps-ci, je veux dire, avec tout ce truc à écrire. Bref, Pan-pan est passée plusieurs fois mais mon incompréhensible timidité persiste, m'interdisant de former ne serait-ce qu'un début de phrase intelligible. Pourtant une idée folle m'est récemment venue: j'ai décidé de me lancer sans filet et de lui montrer le petit texte miteux que j'ai écrit sur elle – vous savez, celui qui parle du littoral nordique, du soleil d'août et de l'odeur des pins, même la partie sur Lucy. Je l'ai glissé dans une enveloppe et trimballé sur moi jusqu'à ce qu'elle passe et alors je le lui ai tendu sans un mot.

Je ne sais pas ce que j'attendais, mais elle l'a ouvert illico et l'a lu puis elle a éclaté de rire et alors mon patron s'en est emparé et il a eu une sorte de grimace – "ben c'est qui le stupide mutant, hein?", a-t-il dit en frissonnant – et c'en est resté là. Pan-pan m'a tendu ses claquettes et son pantalon de jogging Adidas puis s'est allongée sur le fauteuil spécial. Je me suis senti vraiment idiot. Lude m'avait prévenu que je serais bon pour l'asile si je lui montrais ce truc. Faut croire qu'il avait raison. J'ai vraiment cru que ça la toucherait même si c'était absurde. Mais de l'entendre se marrer comme ça, ça m'a franchement déglingué. J'aurais dû éviter ce genre d'envolées délirantes et m'en tenir à mes histoires bien rodées.

J'ai fait de mon mieux pour rester planqué dans le fond, même si j'avais peur de trop reculer à cause de la réserve.

Puis avant de partir, Pan-pan est venue me voir et m'a tendu sa carte.

"Appelle-moi un de ces quatre, a-t-elle dit en clignant de l'œil. T'es mignon."

Ma vie a aussitôt changé.

J'ai réfléchi.

J'en ai parlé à Lude. Il m'a dit de l'appeler sans attendre.

J'ai attendu.

Puis j'ai de nouveau réfléchi, puis j'ai repoussé.

Finalement, à exactement trois heures vingt-deux du matin, j'ai composé son numéro. C'était un bipeur. J'ai tapé mon numéro.

C'est une strip-teaseuse, ai-je raisonné. Elles vivent la nuit.

Une heure s'est écoulée. J'ai commencé à boire. Je suis encore en train

de boire. Elle n'a pas appelé. Elle n'appellera pas.

Je me sens mort. Voilà que j'envie Hillary et Mallory. Je me demande si Navidson les enviait lui aussi. Je parie que Zampanò les enviait. Il faut que je parte d'ici. Zampanò aimait les animaux. Très loin. Tous ces chats à qui il parlait dans sa cour envahie d'herbes. Au petit matin. La nuit. Toutes ces ombres qui suintaient de sous cet endroit poussiéreux comme les ans, les siens, et peut-être aussi les miens? mais pas aussi nombreux, ça non, pas comme lui, des années par paquets, qui se frottaient sans cesse contre ses jambes, et maintenant j'y vois clair, des faire-part statiques vous annonçant que oui! hmmm, scandaleux, pas vrai? ils sont toujours là, déconnectés mais vitaux, à la façon dont les souvenirs révèlent leur existence en apparaissant simplement, en détalant de sous les ombres, chrip!-takatak-chrip-chrip!, s'arrêtant alors pour se frotter contre nos jambes, zap! des étincelles séniles peut-être mais ah oui toujours là, et je me dis, toute heure à mes yeux reste ici symphonie – mais laissez-moi ne pas trop m'éloigner de mon sujet, il ne s'agit après tout que de chats, d'ombres à quatre pattes qui dévorent les souris et font la chasse aux particules de poussière, Felis catus, avec fort peu d'éléments pour leur rappeler qui ils sont ou à quoi ressemble leur passé ou même leurs lendemains, surtout quand le présent s'embrase de leurs jeux, de leurs poursuites et de leurs peurs, lueur vive à traquer (le soleil une étoile au dos de rien), balafre sombre à fuir (il y a toujours des prédateurs . . .), le vif échange des choses cachées et des ailes visibles s'abattant sur cette grande voile noire tout en tiges et en cônes, mince et fragmentée, une promesse de lumière, pour l'instant une arche, restituant l'écho de l'obscurité et de l'Autre, en harmonie avec le crac-brac-crisp-tric de chaque feuille d'herbe brisée ou brindille déplacée, soudain propulsée par l'ombre et un vague espoir de couleur dans une rhapsodie de mouvements et de sens, bien que momentanée, les pupilles se dilatant, se dilatant encore, s'élargissant davantage, recevant tout, et plus encore, mais en retenant si peu, jusqu'à ce que dans la fièvre de la réception, cette ombre qui craint les rapaces et griffe les particules en suspension se perde dans une folie provisoire, bondisse, saute, se lance à la poursuite de tout ça, comme si elle était possédée (et elle l'est); comme si ce type de réaction physique pouvait presque correspondre au monde connu, ce qu'elle ne peut pas, même si ça ne coûte rien d'essayer – tout cela pour dire, au final, que ce ne sont que des chats mais des chats à qui parler tout de même avant qu'ils se cheschirisent à force d'entrelacs et de sinuosités, tout comme ils apparurent au début, sortis de nulle part, disparaissant à nouveau dans ce nulle part, des récits extraits de quelque vaste histoire que nous ne verrons jamais mais que nous pourrons un jour peut-être imaginer (et qui dans la grisaille de douces veilles dépasseront de beaucoup nos besoins; "assez", nous écrierons-nous, "assez!" nos ventres pleins, nos cœurs pleins, nos années pleines; de la plénitude, encore de la plénitude et toujours plus de plénitude ; nous rirons alors, et oublierons comment ce rêve nous a déjà quittés) et qui se faufilent à nouveau dans ce lieu d'orge, d'herbe, de fenouil et de blé urbains, ou simplement de bon vieux foin, de foin doré, où - Foin! Foin! Foin des jours anciens, disparus à jamais au loin, très loin. Et les chiens, vous demandez-vous? Eh bien, il n'y a pas de chien hormis le pékinois mais c'est une autre histoire, une que je ne veux pas, que je ne peux pas raconter. Elle est trop sombre, trop pénible, et dénuée de toute futilité, et au cas où vous ne l'auriez pas remarqué je suis actuellement dans un état d'esprit futile (inconséquent), et parle (gribouille?) à tort et à travers et étrangement de chats, me délectant de toutes les règles de cette École du Futile, le côté ludique – fut-il vain? fut-il trente? fut-il I.T.? –, les cabrioles, et voilà que je m'interroge à présent, que je me casse le nez, oui, sur l'idée des quatre-vingts et quelques chats crasseux de Zampanò (sans raison particulière/justifiée), ce qui doit signifier forcément que non, chats et chiens ne peuvent s'entendre, à cause de la poussière, toute cette poussière, sur le sol, dans la végétation, dans l'air, et par conséquent/ergo/donc (.˙.): pas de chiens, pas de pékinois, juste la cour, la cour de Zampanò, en plein midi d'un jour perdu, livrée aux ans, aux bonds et au soleil, même si un autre

jour Zampanò serait ailleurs, loin du soleil, ce soleil, terrassé à plat ventre sur son plancher mal balayé, sans le moindre indice, "Pas de traumatisme, juste l'âge avancé", déclareront les ambulanciers, même s'ils n'ont jamais pu expliquer – personne ne le pourra jamais – ce qu'ils ont trouvé près du corps, au nombre de quatre, longues de quinze ou dix-sept centimètres et profondes d'un bon centimètre, fendant le bois, laissées par quelque horrifique & atroce chose, signature en script d'acier ou de griffes, mais pas due au Père Noël, Zampanò est mort après Noël, ni un mythe non plus, car j'ai vu les impossibles marques près de la malle, je les ai touchées, je me suis même planté des échardes dans les doigts, un peu de leur tristesse et de leur deuil imprévu, et j'ai eu beau les extraire plus tard avec une épingle à nourrice, je jure qu'elles suppurent encore sous ma peau, et me font bizarrement penser à lui, tout comme d'autres échardes que je porte encore, même si elles sont beaucoup plus profondes, et n'ont jamais été déchiffrées par mon corps mais bien au contraire fichées en lui, enfouies depuis longtemps, calcifiées et confondues avec mes os, m'entraînant toujours plus loin des chaudes cabrioles des ans, me rappelant des temps bien plus froids, froids ou usurpés, mais peut-être pas tant que ça – je trébuche – des temps couverts aux tons gris de décembre, me rappelant des noms – j'ai trébuché – balayés par la pluie mêlée de neige de l'Ohio, sous l'égide d'un homme à la barbe plus drue que le cuir de cheval et aux mains plus dures que de la corne, et qui me traitait de brute parce que j'étais son gamin même s'il n'était pas mon père, mais ça c'est une autre histoire, un autre endroit que je suis ici pour éviter, de même que je suis certain qu'il existe des endroits que vous avez cherché à éviter, de même qu'une des premières lectrices de Zampanò a également trouvé une histoire qu'elle voulait éviter, bien qu'elle ait fini par me la raconter, ou du moins une partie, comment elle avait quitté l'appartement du vieil homme à la tombée de la nuit, après avoir supporté pendant des heures tout un discours sur le confort, la mort et la légende, mais aussi les mères & les filles et les oiseaux & les abeilles et les pères & les fils et les chats & les chiens, toutes choses qui l'avaient déprimée, attristée, troublée, et du coup ne l'avaient absolument pas préparée au souvenir qu'elle allait découvrir, brutalement surgi de son enfance à Santa Cruz, alors qu'elle s'efforçait de faire le vide dans son esprit grâce au cadre familier et la longue marche rassurante jusqu'à son véhicule, – il avait plu, ici; plu à verse en fait; mais pas sur Franklin & Whitley – quand soudain elle a remarqué la pesanteur anormale d'une ombre qui se détachait dans le crépuscule brûlé, et qui pourtant n'était pas une ombre, traduisant cela plus tard comme la vision d'une énorme créature empiétant sur le trottoir une nuit au nord de la Californie, comme l'ombre qu'elle a vue tapie dans la dernière circonvolution de la cage d'escalier de Zampanò, et qui se déplaçait elle aussi, se dirigeait vers elle, alors elle a paniqué et est allée se réfugier dans un bar du coin – ou cette fuite la nuit par les grilles de l'immeuble de Zampanò – loin de toutes ces ténèbres, jusqu'à ce que, de nombreuses heures et de nombreux verres plus tard seulement, elle réussisse enfin à s'endormir, se réveillant le lendemain avec une gueule de bois qui – "heureusement", dit-elle – n'a laissé filtrer qu'un souvenir fugace, le souvenir de quelque chose de blanc avec des rubans de brume marine et un éclair terrifiant de bleu, et elle trouvait déjà qu'elle en avait trop dit, même si, mais ça elle ne me l'a pas dit, elle savait qu'elle n'en avait pas même dit le quart.

Et voilà qu'à présent, à l'ombre d'événements tenus secrets, je regarde la cour de Zampanò s'obscurcir.

C'en est fini du futile.

J'essaie d'étudier soigneusement le va-et-vient des lumières. Depuis ma chambre. Sur le verre de ma mémoire. Dans le prisme lunaire de mon imagination. Les herbes folles, les fenêtres, chaque banc.

Mais le vieux n'est pas là, et les chats sont tous partis.

Autre chose a pris leur place. Une chose que je suis incapable de voir. Et qui attend.

J'ai peur.
Cette chose est affamée. Elle est immortelle.

Pire, elle ignore totalement la futilité.

VII

Malgré tout ça – la piste mystérieuse, lointaine, mince comme un cheveu, l'absence de soleil, le froid terrible, l'atmosphère étrange et fantastique – l'homme n'était pas impressionné. Ce n'était pas à cause de l'habitude. Il était nouveau dans la région, un chechaquo, et c'était son premier hiver. Ce qui lui faisait défaut, c'était l'imagination.

— Jack London,
Construire un feu

Holloway Roberts arrive muni d'un fusil. En fait, dans le premier plan que nous voyons de lui, il sort d'un camion avec à la main un Weatherby 300 magnum.

Cependant même sans arme, Holloway n'en serait pas moins intimidant. Il est carré, musclé, avec une barbe fournie et de profondes rides au front. L'insatisfaction est son moteur, et à quarante-huit ans, il exige encore plus de lui-même que n'importe quel homme âgé de vingt-cinq. Par conséquent, quand il s'avance sur la pelouse des Navidson, les bras croisés, scrutant la maison, des abeilles voletant près de ses bottes, il ressemble moins à un invité qu'à un conquistador débarquant sur de nouveaux rivages et se préparant à la guerre.

Né à Menomonie, dans le Wisconsin, Holloway Roberts est un chasseur et un explorateur professionnel. Comme l'a fait remarquer l'écrivain-voyageur Aramis Garcia: «C'est un meneur, sûr de lui, doté d'une dose remarquable de courage. Par le passé, certains ont mal accepté sa force et son énergie, mais presque tous sont d'accord pour dire que le sentiment de sécurité qu'on ressent en sa présence – surtout dans les situations où il y a danger de mort – vaut la peine qu'on supporte ses côtés agaçants.»[83]

Quand Navidson a annoncé à Reston que Karen lui avait demandé de *ne pas* explorer le couloir – et on peut supposer qu'il lui a décrit les découvertes qu'il a faites lors d'Exploration A –, Reston a aussitôt contacté Holloway.

Reston l'avait rencontré à la Northern University quatre ans plus tôt à un colloque sur la conception de matériel arctique. Holloway était un des conférenciers invités pour représenter les explorateurs. Non seulement, il a exposé avec clarté les problèmes inhérents aux équipements actuels, mais il a aussi expliqué comment résoudre ces problèmes. Bien que dénué du moindre humour, la précision de son exposé a fait forte impression sur de nombreux auditeurs présents, en particulier sur Reston qui lui a offert un verre. Une sorte d'amitié s'est vite développée[84]. «J'ai toujours pensé qu'il était solide comme un roc», a-t-il plus tard déclaré dans **Reston: L'Entretien**. «Il suffit de lire son CV. Pas un seul instant je n'ai pensé qu'il était capable de ça.»[85]

---

[83]Voir «Au-delà des apparences», de Aramis Garcia Pineda, in *Field and Stream*, v. 100, janv 1996, p. 39-47.
[84]«Les amis de Billy Reston», par Leezel Brant, in *Backpacker*, v. 23, février 1995, p. 7.
[85]Voir Pièce Quatre pour la retranscription intégrale de l'entretien avec Reston.

En fait, à peine Holloway vit-il la cassette du *Couloir de Cinq Minutes et Demie*, que Reston lui avait envoyée, qu'il se montra on ne peut plus désireux de participer à l'enquête. ۞ Moins d'une semaine plus tard, il débarquait avec deux assistants: Jed Leeder et Kirby «Wax» Hook.

Comme nous l'apprenons en regardant *Le Navidson Record*, Jed Leeder habite Seattle, bien qu'il soit originaire de Vineland, dans le New Jersey. Il s'apprêtait à devenir routier professionnel quand une mission transcontinentale l'a conduit jusqu'à Washington. C'est là qu'il a découvert que les grands espaces naturels n'étaient pas qu'un mythe imaginé par les revues. Il avait vingt-sept ans la première fois qu'il vit les Chutes. Un seul regard suffit. Il démissionna sur-le-champ et entreprit de vendre du matériel de campement. Six ans plus tard, il est toujours loin de Vineland, et comme nous pouvons nous en rendre compte, sa passion pour le nord-ouest du Pacifique et les grands espaces sauvages semble plus intense que jamais.

D'une timidité qui confine à la fragilité, Jed est doté d'un sens inhabituel de l'orientation et d'une remarquable endurance. Même Holloway reconnaît que Jed le distancerait certainement dans une escalade. Quand il n'est pas en expédition, Jed aime boire du café, regarder les changements de marée et écouter des chansons de Lyle Lovett avec sa fiancée. «Elle est du Texas, nous dit-il d'une voix très douce. Je crois que c'est là qu'on se mariera.»[86]

Wax Hook ne pouvait être plus différent. À vingt-six ans, il est le membre le plus jeune de l'équipe Holloway. Né à Aspen, dans le Colorado, il a grandi sur des parois rocheuses et au fond des grottes. Avant de savoir marcher, il savait où planter un piton et avant de parler, il maîtrisait la gamme des nœuds. Si un prodige de l'escalade existe, alors c'est Wax. À sa sortie du lycée, il avait gravi plus de pics que n'en ont conquis au cours de leur vie la plupart des alpinistes. Dans une courte séquence, il nous explique qu'il veut un jour faire l'ascension en solitaire de la face nord de l'Everest: «Et je vais vous dire ceci, il y en a plus d'un qui parie que je le ferai.»

Quand Wax avait vingt-trois ans, Holloway l'a embauché comme guide. Pendant les trois années qui ont suivi, Wax a aidé Holloway et Jed lors des expéditions en haut du mont McKinley, au fond de la grotte d'Ellison en Géorgie, ou dans un cirque népalais.

Wax se laisse parfois aller. Il aime boire, tirer son coup et surtout se vanter du nombre de ses beuveries et de ses coucheries. Mais il ne se vante jamais de ses ascensions. L'alcool et les femmes sont une chose, mais «une paroi rocheuse est une autre paire de manches, et si vous en redescendez vivant vous pouvez vous estimer heureux»[87].

«Mais ce truc-là, c'est vraiment pas ordinaire, déclare plus tard Wax à Navidson, juste avant de faire une dernière incursion dans le couloir. Quand Holloway m'a demandé si je voulais explorer une maison, je me suis dit qu'il avait pété un fusible. Mais tout ce que fait Holloway m'intéresse, alors j'ai accepté, et le fait est que c'est pas ordinaire!»

۞ Gabriel Reller, dans son livre *Par-delà la compréhension des médias commerciaux* (Athens, Ohio: Ohio University Press, 1995), suggère que l'apparition du premier court intitulé *Le Couloir de Cinq Minutes et Demie* venait de là: «Holloway a sans doute repiqué la cassette, l'a passée à quelques amis, qui à leur tour l'ont passée à d'autres personnes. Finalement, elle est parvenue jusqu'à l'université» (p. 252).

[86] Voir aussi «Jed la Chance», de Susan Wright, in *Outdoor Life*, v. 195, juin 1995, p. 28.

[87] «Mordre à l'âme-son», par Bentley Harper, in *Sierra*, v. 81, juillet/août 1996, p. 42.

Le jour où Holloway arrive avec son équipe à Ash Tree Lane, Navidson et Tom sont là pour les accueillir sur le seuil. Karen se fend d'un rapide bonjour et part chercher les enfants à l'école. Reston fait les présentations nécessaires, puis, une fois que tout le monde s'est installé dans le salon, Navidson commence à leur exposer ce qu'il sait du couloir.

Il leur montre un plan qu'il a dessiné suite à sa première visite. Chose étonnante, ça ne semble pas surprendre Tom. Quand Navidson s'efforce de faire comprendre à chacun les dangers que présentent la taille gigantesque de l'endroit ainsi que la nécessité de filmer dans le détail chaque phase de l'exploration, Tom fait circuler des photocopies du plan établi par son frère.

Jed a du mal à réprimer un sourire tandis que Wax ne peut s'empêcher de rire. Holloway ne cesse de décocher des regards à Reston. Malgré la cassette qu'il a visionnée, Holloway semble convaincu que Navidson a plus d'un boulon dévissé. Mais quand les quatre verrous sont tirés et que la porte du couloir s'ouvre, l'obscurité glaciale efface aussitôt les sourires.

Newt Kuellster pense que la première vision de cet endroit a irrémédiablement altéré quelque chose en Holloway: «Son visage devient livide, quelque chose proche de la panique s'empare même de son système. Soudain, il voit ce que le destin vient de déposer dans son assiette, comprend qu'il tient là richesse et gloire, or il veut tout ceci. Il veut tout ceci, immédiatement, quel qu'en soit le prix.»[88] Devant la réaction de Holloway, il est quasiment impossible de ne pas voir avec quelle gravité il scrute le couloir. «Ça va jusqu'où? demande-t-il enfin.

—C'est ce que vous allez devoir découvrir, répond Navidson en jaugeant l'homme, un vague sourire aux lèvres. Mais attention aux changements.»

Depuis l'instant où ils échangent une poignée de main sur le seuil, il nous paraît évident que Navidson et Holloway ne s'apprécient pas. Aucune critique n'est proférée de part et d'autre, mais chacun est sur ses gardes en présence de l'autre. Holloway est probablement un peu agacé par la carrière de Navidson. Quant à Navidson, ça ne fait aucun doute qu'il apprécie fort peu d'avoir à demander à un autre d'explorer sa propre maison. Holloway ne rend pas cette intrusion plus facile. Il se montre suffisant et, après le petit exposé liminaire de Navidson, commence aussitôt à faire la loi.

À une autre époque, Navidson n'aurait sans doute guère écouté Karen et serait parti seul explorer ces couloirs – au diable le danger. Mais comme nous l'avons déjà souligné, l'emménagement en Virginie avait pour but de sauver leur relation. Karen devait cesser de s'en remettre à d'autres hommes pour calmer ses inquiétudes tandis que Navidson devait renoncer à son goût du risque et donner vraiment sa chance à leur foyer. Après tout, comme l'insinua plus tard Karen, leur maison était censée les souder à nouveau[89]. L'apparition du couloir, toutefois, vient éprouver ces vœux tacites. Navidson a en permanence envie de planter là sa famille pour explorer cet endroit, tandis que Karen sent d'anciens comportements refaire surface en elle.

---

[88]Voir «Holloway: le Coureur de Cinq minutes et demie», dans *La Question Holloway* (San Francisco: Metala. Inc., 1996), p. 532; ainsi que «Au loin», de Tiffany Balter, in *People*, v. 43, 15 mai 1995, p. 89.
[89]Voir Chapitre XIII.

Plus tard ce soir-là, Holloway pose une main sur le dos de Karen et lui murmure quelque chose qui la fait rire, mais que la caméra n'enregistre pas. Navidson écarte aussitôt Holloway d'un coup d'épaule, révélant une force trop souvent sous-estimée. Mais c'est Karen qu'il gratifie d'un regard assassin. Elle réagit par un éclat de rire, mais cette réaction gênée n'est pas sans faire penser aux accusations de Leslie Buckman et Dale Corrdigan[90].

Mais même après l'intervention de Navidson, Holloway a toujours du mal à détacher ses yeux de Karen. Et le fait que cette dernière les aguiche n'arrange rien. Elle se montre vive, débordante de sexualité. De même que Navidson a toujours recherché le danger, elle a toujours cherché les regards.

Karen apporte des bières aux hommes, et ces derniers sortent dehors avec elle et lui allument ses cigarettes. Peu importe ce qu'ils disent, le regard de Karen ne cesse de pétiller, et elle leur décoche son fameux sourire, et très vite tous s'éprennent d'elle.

Navidson confie à sa Hi8: «Je crève d'envie de tordre le septum à ce connard [Holloway].» Plus tard, il murmure de façon assez énigmatique: «Rien que pour ça, je devrais la virer séance tenante.» Mais hormis ces commentaires et le coup d'épaule donné à Holloway, Navidson se retient de manifester ouvertement sa jalousie ou sa colère.

Malheureusement, il s'interdit également d'approfondir la portée de ces sentiments, hormis dans une entrée de son journal vidéo, insérée juste après sa rencontre avec Holloway. Devant la caméra, Navidson soigne ce qu'il appelle ses «pieds pourris». Comme nous pouvons clairement le voir, les orteils sont gonflés et en certains endroits rouges comme de la glaise. Qui plus est, tous ses ongles sont horriblement craquelés, déformés et jaunes. «Entretenu, nous informe Navidson, par une saleté de champignon que deux décennies de médecins ont fini par qualifier de S-T-R-E-S-S.» Assis sur le rebord de la baignoire, ses chaussettes tachées de sang posées sur le rebord, il étale soigneusement une pommade soyeuse sur ce qu'il nomme avec désinvolture son «pied léger et fantasque». C'est un des moments les plus dépouillés de Navidson et, vu son emplacement dans la séquence, il semble révéler d'une façon non verbale l'inquiétude que le flirt entre Karen et Holloway a déclenchée en lui.

Mais tout cela devient très vite hors de propos, Holloway passant le plus clair de son temps à explorer le couloir avec son équipe.

---

[90]Se reporter aux notes en bas de page 19 et 20 concernant les infidélités de Karen. Il conviendrait peut-être également de noter ici qu'en dépit de toutes ses absences Navidson ne couchait ostensiblement pas à droite et à gauche. Un physique agréable, l'intelligence et la renommée ne se sont pas combinés pour créer un style de vie dissipé. Iona Panofsky, dans «Saints, Pécheurs et Photoreporters» (*Fortune*, v. 111, 18 mars 1985, p. 20) attribue le génie de Navidson à son «existence monacale». Toutefois, l'Australien Ryan Murray dans son livre *Sous la surface* (Sydney: Outback Works, 1996) dit des habitudes monastiques de Navidson qu'elles sont «un signe certain d'angoisses œdipiennes non résolues, d'une homosexualité refoulée, et d'un sens de la personnalité dérangé. Étant donné le temps qu'il a passé loin de son foyer et le genre de propositions qu'il a pu recevoir de la part des femmes les plus exotiques et les plus provocantes (sans même parler de celles qui ont été ses assistantes), son refus démontre une absence écœurante de caractère. Ne nous méprenons pas: par ici, ce genre d'homme entre dans un bar en souriant et en ressort avec un tabouret planté sur le crâne.» Une étrange déclaration dans la mesure où Navidson a bu tranquillement dans tous les bars australiens où il a été, et la fois où il s'est fait agresser par deux types ivres, soi-disant irrités par toutes les attentions dont faisaient preuve les serveuses à son égard, les deux pochtrons s'en sont tirés avec des contusions. (*The Wall Street Journal*, 29 mars 1985, colonne 3.)

Très souvent, l'analyse des trois premières explorations s'est concentrée sur les aspects physiques de la maison. Florencia Calzatti, toutefois, a montré dans son passionnant ouvrage intitulé *Le Déclin de la famille américaine* (New York: Arcade Publishing, 1995) – désormais épuisé – la façon dont ces intrusions commencent à dépouiller les Navidson de toute cohésion. C'est une étude des variables complexes inhérentes à toute intrusion. Malheureusement, lire Calzatti n'est pas chose facile, dans la mesure où elle rédige son exposé dans un étrange idiome difficilement intelligible (par exemple, elle n'appelle jamais Holloway autrement que «l'étranger»; Jed et Wax apparaissent uniquement comme «les instruments», et la maison est désignée par «le patient»). Sans doute inspiré par Calzatti, un petit groupe d'écrivains, parmi lesquels le poète Elfor O'Halloran, a prolongé cette réflexion sur la dynamique mise en branle par l'arrivée de Holloway[91].

Sans pour autant trop s'attarder sur les détails en filigrane présentés dans ces textes – un livre en soi –, il n'est pas inutile, même brièvement, de commenter les événements survenus lors des trois explorations et d'exposer en partie la façon dont ils affectent les Navidson.

Dans **Exploration #1**, Holloway, Jed et Wax pénètrent dans le couloir munis de Hi8, de parkas en duvet, de bonnets, de gants en Gortex, de puissantes lampes halogènes, de batteries de rechange, et d'une radio afin de rester en contact avec Navidson, Tom et Reston. Navidson attache l'extrémité d'un fil de pêche à la porte du couloir puis tend le tambour à Holloway.

«Il y a environ trois kilomètres de fil, lui dit-il. Ne le lâche pas.»

Karen ne dit rien quand elle entend Navidson faire cette remarque, bien qu'elle se lève soudain pour aller fumer une cigarette derrière la maison. Il est particulièrement inquiétant de voir Holloway et son équipe disparaître dans le long couloir, alors que, juste dehors, Karen fait les cent pas sous un beau soleil de septembre, traversant plusieurs fois sans s'en rendre compte un espace qu'elle ne peut, pour une raison inconnue, pénétrer[92].

Une heure plus tard, Holloway, Jed et Wax sont de retour et entreprennent de visionner les enregistrements des Hi8. Avec eux, nous suivons la série de tournants à gauche qui finit par les conduire jusque dans le couloir apparemment infini, lequel, après avoir obliqué également à gauche, débouche dans cet immense espace où Navidson a failli se perdre. Bien que Holloway ne possède pas la maîtrise évidente dont a fait preuve Navidson dans Exploration A, la progression du trio dans les ténèbres n'en demeure pas moins palpitante.

Comme ils le découvrent rapidement, le vide au-dessus d'eux n'est pas infini. Leurs lampes torches, bien plus puissantes que celle utilisée par Navidson, révèlent une hauteur de plafond d'au moins soixante mètres. Un peu plus tard, environ cinq cents mètres plus loin, ils tombent sur un mur opposé. Mais personne n'est préparé à l'entrée encore plus vaste qui les attend, et qui donne sur un vide encore plus grand.

---

[91]Lire «L'étranger dans le Vestibule», de Bingham Arzumanian, *Journal de psychoanalyse*, v. 14, 12 avril 1996, p. 142; «Conseil, Soulagement et Introjection», de Yvonne Hunsucker, *Medicine*, v. 2, 18 juillet 1996, p. 56; «L'aide chirurgicale», de Curtis Melchor, *Internal Medecine*, v. 8, 30 septembre 1996, p. 93; et «Remèdes envahissants», de Elfor O'Halloran, *Alternatives homéopathiques*, 31 octobre 1996, p. 28.

[92]Voir «L'illusion d'intimité et de profondeur», de Jeffrey Neblett, in *Ladies'Home Journal*, v. 111, janvier 1994, p. 90-93.

Deux choses les empêchent d'aller plus loin. Un, Holloway est à court de fil de pêche. En fait, il envisage un court instant de poser le tambour par terre, quand deux, il entend le grondement contre lequel Navidson les a mis en garde. Un peu ébranlé par le bruit, Holloway décide de rebrousser chemin afin de mieux préparer la prochaine étape. Comme l'avait prédit Navidson, ils s'aperçoivent très vite que tous les murs ont bougé (mais pas aussi radicalement que cela avait été le cas pour Navidson). Heureusement, les changements n'ont pas rompu le fil de pêche, et les trois hommes réussissent à retourner dans le salon avec une relative facilité.

Exploration #2 a lieu le lendemain. Cette fois-ci, Holloway emporte avec lui quatre tambours de fil, plusieurs fusées éclairantes, et quelques jalons fluorescents. Il ignore quasiment Navidson, confie à Wax une caméra 35 mm et montre à Jed comment relever des échantillons sur les murs devant lesquels ils passent. Reston fournit une douzaine de tubes à prélèvement.

Bien qu'Exploration #2 finisse par durer plus de huit heures, Holloway, Jed et Wax n'entendent le grognement qu'une seule fois et les changements qui s'ensuivent sont négligeables. Le premier couloir semble plus étroit, le plafond un peu plus bas, et tandis que certaines pièces qu'ils traversent paraissent plus grandes, dans l'ensemble tout est demeuré à l'identique. C'est presque comme si un usage continu dissuadait le grognement et préservait le chemin emprunté.

En plus du fait d'être relativement excédé par ce qu'il ressent comme l'autorité usurpée de Holloway, Navidson devient presque fou furieux en écoutant les découvertes transmises par radio. Reston et Tom essaient de lui remonter le moral, et il fait de son mieux pour se montrer enjoué, mais quand Jed annonce qu'ils ont traversé ce qu'il nomme l'Antichambre pour pénétrer dans ce que Holloway commence à appeler le Grand Vestibule, Navidson a de plus en plus de mal à ne serait-ce que sourire.

La psychologue des ondes Fannie Lamkins estime qu'il s'agit là d'un exemple typique de la lutte masculine classique pour la domination :

> C'est déjà dur d'apprendre que le Grand Vestibule a un plafond haut d'au moins cent cinquante mètres avec une envergure qui doit approcher le kilomètre et demi, mais quand Holloway fait savoir qu'ils ont trouvé au centre un escalier qui fait plus de soixante mètres de diamètre et s'enfonce en spirale dans le néant, Navidson est contraint de passer la radio à Reston, désormais incapable de proférer la moindre parole d'encouragement. Il a été dépossédé du droit de nommer ce qu'il considère fondamentalement comme lui appartenant en propre.[93]

Lamkins voit dans le fait que Navidson est prêt à obéir aux injonctions de Karen un sacrifice semblable à une scarification, «bien qu'invisible aux yeux de Karen»[94].

---

[93] «Onze minutes avec un psy», Fannie Lamkins, KLAT, Buffalo, New York, 24 juin 1994.

[94] *Ibid.* Florencia Calzatti trouve aussi agressif l'ordre de Karen, bien qu'elle finisse par lui reconnaître une vraie valeur : «Un rite nécessaire pour revigorer et renforcer les liens personnels du couple.» *Le Déclin de la famille américaine*, p. 249.

Après le retour de l'équipe de Holloway, Jed essaie de décrire l'escalier: «Il était gigantesque. On y a lâché des fusées éclairantes mais on ne les a jamais entendues toucher le fond. Pourtant dans cet endroit, qui est vide et froid et calme et tout ça, on peut tout entendre, mais l'obscurité n'a fait qu'une bouchée des fusées.» Wax acquiesce, puis ajoute en secouant la tête: «C'est très profond, dis donc, on croirait un truc dans un rêve.»

Ce dernier commentaire n'a en fait rien d'inhabituel, surtout pour des individus confrontés à d'immenses espaces ténébreux. Au milieu des années soixante, des spéléologues américains se sont attaqués au Sotano de las Golondrinas, un incroyable gouffre de 332 mètres de profondeur dans la Sierra Madre orientale du Mexique. Ils se sont servis de cordes, de descendeurs stop et d'ascendeurs mécaniques pour effectuer leur descente. Plus tard, un des spéléos a décrit ainsi son expérience: «J'étais suspendu dans un dôme géant avec des milliers d'oiseaux qui décrivaient des cercles en petits groupes devant le drap noir des lointaines parois. Tout en me déplaçant lentement le long de la corde, j'avais l'impression de m'enfoncer dans une illusion dont j'allais bientôt faire partie intégrante au fur et à mesure que les distances devenaient de plus en plus absurdes et irréelles.»[95]

Quand Holloway repasse la cassette de la Hi8, Navidson cède à un sentiment de frustration. Il quitte la pièce. Le fait que Karen reste, captivée par la présentation de Holloway et les images fantomatiques bien que médiocres d'une rampe figée sur le moniteur, n'arrange rien. Aussi Tom la prend-il à part pour tenter de la convaincre de laisser Navidson mener la prochaine exploration.

«Tom, répond-elle sur la défensive. Rien n'arrêtera Navy. S'il veut y aller, il ira. Mais alors moi aussi je pars. C'est notre marché. Il le sait. Tu le sais.»

Tom semble légèrement choqué par son ton, jusqu'à ce que Karen attire son attention sur Chad et Daisy, assis dans la cuisine, très occupés à ne pas faire leurs devoirs.

«Regarde-les, murmure-t-elle. Navy a passé sa vie à voyager et prendre des risques. Maintenant, il peut passer le relais. Il n'en mourra pas, mais eux en mourront s'ils perdent leur père. Et moi aussi, j'en mourrai. J'ai envie de vieillir, Tom. J'ai envie de vieillir avec lui. Est-ce si terrible?»

Ses paroles sont reçues cinq sur cinq par Tom, qui perçoit peut-être également quel terrible malheur serait pour lui la mort de son frère.[96]

Quand Tom retrouve Navidson, il lui dit d'aller chercher son fils.

D'après ce qu'on peut déduire du *Navidson Record*, il apparaît que Chad s'est vite lassé de ses devoirs scolaires et s'est rendu au bout de la rue avec Hillary, bien décidé à explorer ses propres ténèbres. Navidson doit le chercher pendant presque une heure avant de le trouver. En fait, Chad était dans le parc, en train de remplir un bocal avec des lucioles. Au lieu de le réprimander, Navidson l'aide.

Vers vingt-deux heures, tous deux rentrent avec des bocaux pleins de lumière et les mains collantes de crème glacée.

---

[95]*La Planète Terre : les Mondes souterrains*, par Donald Dale Jackson et les éditeurs de Time-Life Books (Alexandra, Virginie: Time-Life Books, 1982), p. 149.

[96]Les articles de Bingham Arzumanian et de Curtis Melchor ont jeté une précieuse lumière sur la nature de la coalition Tom-Karen. Voir également le Chapitre XI.

Exploration #3 dure près de vingt heures. Se fondant essentiellement sur les transmissions radio de l'équipe, entrecoupées de quelques séquences filmées par les Hi8. Navidson raconte comment Holloway, Jed et Wax ont mis trois quarts d'heure pour atteindre l'Escalier en Spirale et passé les sept heures suivantes à le descendre. Quand enfin ils s'arrêtent, la fusée éclairante qu'ils lâchent n'éclaire ni ne touche toujours aucun fond. Jed fait remarquer que le diamètre a également grandi, passant de soixante mètres à plus de cent cinquante mètres. Il leur faut plus de onze heures pour remonter.

À la différence des deux explorations précédentes, cette nouvelle intrusion les oblige à affronter les conséquences de l'immensité de cet endroit. Les trois hommes reviennent transis, épuisés, les muscles endoloris. Tout enthousiasme a disparu.

«J'ai eu un peu le vertige, avoue Jed. J'ai dû m'éloigner du bord et m'asseoir. C'était une première pour moi.» Wax est plus désinvolte, et prétend n'avoir éprouvé aucune peur, même si pour une raison inconnue il est plus épuisé que les autres. Holloway demeure le plus stoïque des trois, gardant ses doutes pour lui, ajoutant seulement que l'expérience échappe à la puissance d'une Hi8 ou d'une caméra 35 mm: «Il est impossible de photographier ce que nous avons vu.»[97]

Même après avoir vu les plans impeccables filmés par Navidson, il est difficile de ne pas se ranger à l'avis de Holloway. L'obscurité recréée dans un labo ou dans un studio reste bien en dessous de la réalité qu'ils ont découverte. Que l'obscurité se manifeste par des agrégats chimiques, ou l'absence, par le gris de la vidéo, ces images demeurent bidimensionnelles. Afin d'obtenir une troisième dimension, des indices de profondeur sont nécessaires, ce qui dans le cas de l'escalier signifie davantage de lumière. Les fusées éclairantes, toutefois, dévoilent à peine la dimension de ce puits. En fait, elles sont aisément éteintes par la chose même qu'elles sont censées éclairer. Seul le savoir illumine ce lieu sans fond, et révèle la profondeur absente des cassettes et des clichés – ces étranges cartes de visite. Il est regrettable que les images capturées par Holloway ne puissent même pas être considérées comme des approximations de cet immense à-pic, où, ainsi que l'a écrit Rilke, «*aber da, an diesem schwarzen Felle/ wird dein stärkstes Schauen aufgelöst*»[98].

---

[97]Marjorie Preece reprend cette phrase dans l'introduction à son essai d'une grande puissance d'observation: «La perte de l'autorité: le défi de Holloway», in *Kaos Journal*, v. 32, septembre 1996, p. 44. Preece montre merveilleusement comment la déclaration de Holloway selon laquelle la caméra est impuissante à l'intérieur de la maison «contribue à faire de lui – du moins pendant quelque temps – le chef de la tribu».

[98]Aucune idée.

En fait, Lude avait une amie allemande nommée Kyrie, une grande beauté blonde qui parlait le chinois, le japonais et le français, buvait de la bière au litre, s'entraînait pour des triathlons quand elle ne jouait pas au squash, gagnait chaque année plusieurs centaines de milliers de dollars comme consultante en entreprise et adorait baiser. Lude s'est rappelé que je lui avais dit que j'avais besoin d'une traduction de l'allemand et il nous a présentés.

En fait, je l'avais déjà rencontrée, cinq ou six mois plus tôt. La situation avait été un peu délicate. J'avais les yeux qui traînaient, et j'étais pas mal parti, après des heures de picole longues comme des jours sans fin, quand un type monstrueux se plante devant moi de toute sa hauteur, en grommelant des trucs sur mon vilain comportement, à propos de

trop de paroles accompagnées de trop de gestes, des gestes adressés à elle, car c'était visiblement ça le problème, la fille, à ce que j'ai compris. Il voulait parler de Kyrie, bien sûr, qui même à l'époque était une belle blonde, écrivait mon nom en japonais et y associait toutes sortes de choses extraordinaires, des choses que j'espérais pousser ou peut-être poursuivre? ailleurs, quand l'autre enfoiré mégalithique, tout puant l'ignorance et le fric, s'est interposé, jurant, crachant et menaçant, en fait si grossier que Kyrie a dû s'interposer elle-même, ce qui n'a fait qu'empirer les choses. Il m'a frappé au front avec le plat de la main. Pas fort, juste pour me pousser, mais d'une poussée suffisante pour que je recule d'un ou deux pas.

"Ben ça alors, je me rappelle avoir beuglé. Mais c'est qu'il est costaud."

Ce qui n'a pas amusé le monstre. Tant pis. L'alcool en moi avait déjà pris ses molécules à son cou et déguerpi. Je suis resté là frissonnant des pieds à la tête, une dangereuse lucidité me revenant, d'anciennes lignées se liguant sous ce que j'imagine maintenant avoir été l'égide même de Mars, mes doigts crevant d'envie de se souder en poing, tandis que juste sous mon sternum un marteau frappait l'éternel tocsin de la guerre, l'appel aux armes, mais tout cela demeurait encore retenu, et par quoi? des mots, je suppose, ou plutôt une vie, mais à qui était cette voix je n'en ai aucune idée.

Il faisait deux fois ma taille et il était bien plus costaud et plus fort. Cela aurait dû compter. Mais pour une raison que j'ignore ça n'a pas été le cas. Il y avait de grandes chances pour qu'il me mette en pièces, et même qu'il essaie de me piétiner, et pourtant une partie de moi voulait quand même s'en assurer. Heureusement, l'alcool est revenu à la charge. J'ai chancelé et pris peur.

Lude me criait quelque chose.

"T'as envie de mourir, Errand?"

Et c'est ça qui m'a effrayé.

Parce que c'était peut-être le cas.

Environ cinq mois plus tard, Lude m'a arrangé un rendez-vous avec Kyrie dans Union. Je suis arrivé avec une heure de retard. J'avais une excuse. Chaque fois que j'essayais d'ouvrir ma porte, mon cœur semblait réclamer un pontage coronarien. J'ai dû m'asseoir et attendre que les palpitations se calment. Ça a duré près de cinquante minutes jusqu'à ce que je finisse par renoncer, serrer les dents et m'élancer dans la nuit.

Bien sûr, j'ai immédiatement reconnu Kyrie et elle aussi. Elle s'apprêtait à partir quand je suis arrivé. Je me suis excusé et j'ai insisté pour qu'elle reste, inventant une piètre explication comme quoi la police avait essayé de sauver un de mes voisins qui s'était coincé la tête dans son four à micro-ondes. Elle était époustouflante et sa voix très douce, et elle avait à m'offrir quelque chose que Pan-pan avait emporté quand elle ne m'avait pas rappelé. Elle a même inscrit sur une serviette le glyphe qu'elle avait créé pour moi six mois plut tôt et qui reflétait mon nom et ma nature profonde.

Avant que je puisse commander à boire, un whisky coca, elle m'a expliqué que son petit ami n'était pas en ville, qu'il travaillait sur un chantier de construction en Pologne, où il délogeait seul et à mains nues des supertankers enlisés dans un quai à sec de Gdansk ou ce genre. C'était une sale corvée mais il fallait bien que quelqu'un la fasse, et qui plus est il ne serait pas rentré avant plusieurs semaines. Avant même que j'aie pu porter le verre à mes lèvres, Kyrie se plaignait de tous ces gens qui arrivaient peu à peu et comme je finissais mon verre en une longue gorgée, elle m'a proposé d'aller faire un tour dans son nouveau coupé deux portes BMW.

"Entendu", ai-je dit, me sentant vaguement inquiet à la perspective de m'éloigner trop de l'endroit où je vivais, ce qui, je m'en suis aperçu en prenant la peine d'y réfléchir une seconde, était complètement absurde.

Mais qu'est-ce qui m'arrivait, bordel? Mon appartement est une poubelle. Il n'y a rien là qui m'attende. Pas même le sommeil. Les petits sommes, pas de problème, mais pour une raison ou une autre le bon vieux sommeil paradoxal devient de plus en plus difficile à trouver. Franchement inquiétant.

Heureusement, je suis tombé sous le charme des yeux bleus de Kyrie, bleus comme une mer de glace, presque inhumains, et qui me rappelaient si besoin était – elle l'avait elle-même déjà souligné – qu'elle était seule, et que l'Homme de Gdansk se trouvait à l'autre bout de la planète.

Une fois sur le parking, nous avons pris place dans les sièges baquets et rapidement avalé deux comprimés d'ecstasy.

À partir de là, Kyrie a pris les commandes.

À presque cent quarante à l'heure, elle nous a propulsés jusqu'en ce quartier reculé et venteux connu sous le nom de Mulholland, une route sinueuse qui longe la crête des collines de Santa Monica, où elle a entrepris de négocier par à-coups les virages, descendant parfois à soixante-quinze km/h pour aussitôt remonter en flèche à nouveau à cent quarante, vite, lentement, vite-vite, lentement, parfois un virage large, parfois en épingle. Elle préférait les prendre serrés, avec des à-coups secs et contrôlés, filant de gauche à droite, avant de se rabattre soudain à droite, pour recommencer alors, jusqu'à ce qu'après assez de pointes de vitesse et assez de vent et une distance parcourue que je n'avais pas prévue, elle m'emmène dans des coins de cette ville auxquels je pensais rarement et où je n'allais jamais, bifurque sur une route plus lente, une voie entre les criques plongées dans l'obscurité, mais sans s'arrêter, s'enfonçant toujours plus jusqu'à ce qu'elle trouve enfin l'endroit retiré vers lequel elle se dirigeait depuis le début, et qui surplombait la ville, loin de toute vie, du moindre piéton ou foyer, et cependant situé directement sous un lampadaire, qui autant que j'ai pu m'en rendre compte était le seul à des kilomètres à la ronde.

Apparemment toute cette lumière palpitante qui se déversait par le toit ouvrant l'excitait sérieux.

Je ne me rappelle pas les bêtises que je me suis mis alors à débiter. Je sais que ça n'avait pas d'importance. Elle n'écoutait pas. Elle s'est contentée de tirer sur le frein à main, a reculé son siège et m'a demandé de m'allonger sur elle, sur son pantalon de cuir, un pantalon de cuir sûrement très cher notez bien, ses mains ont immédiatement guidé les miennes sur les plis doux et vaguement gras, ont disposé mes doigts sur la brillante braguette métallique, petite et ronde comme une larme, puis elle a murmuré des choses à peine audibles et, même si je pouvais sentir ses lèvres trembler contre mon oreille, elle m'a paru lointaine, très lointaine – "attrape-la", a-t-elle dit, ce que j'ai fait, doucement, jusqu'à ce qu'elle dise alors "tire dessus", ce que j'ai fait aussi, écartant les crans, un à la fois, plus bas, dessus et dessous, le plus long dézippage de toute ma vie, commençant à l'endroit juste au-dessous de son nombril à l'ovale parfait jusqu'au minuscule tatouage, un signe japonais, dont le sens m'a toujours échappé, et tout ce trajet s'effectuant sans la moindre parcelle de sous-vêtement malencontreuse, la suite étant très prévisible mais n'allez pas sous-estimer le danger qui finalement je crois n'était pas si dangereux.

Nous ne nous sommes même pas embrassés ni regardés dans les yeux. Nos lèvres se sont juste introduites par effraction dans des labyrinthes intérieurs profondément enchâssés entre nos oreilles, les ont remplis de la musique secrète des mots vicieux, les siens dans de nombreuses langues, les miens dans le goût douteux de ma seule langue, jusqu'à ce que nos langues remuent, et nos consonnes ont tourné et crissé, cliqueté plus fort, hésité, foncé plus vite, les syllabes se sont bientôt mêlées aux grognements, ou les grognements ont trouvé une prise dans des mots nouveaux, ou des mots anciens, ou des mots inventés, jusqu'à ce que nous mélangions nos chaleurs et refusions de les libérer, goûtant trop le sombre langage sur lequel nous

Toutefois, cette résistance devant la représentation n'est pas la seule difficulté posée par ces pièces et ces couloirs qui se reproduisent. Comme le découvre Karen, la maison dans sa totalité défie tout moyen normal de déterminer des directions.

---

venions de trébucher, désirant & sidérant, pas vraiment une communication, plutôt une canalisation de nos désirs balbutiés, les siens pour ce que j'en sais partis vers les Forêts Noires et les loups, les miens réintégrant brutalement une forme familière, ce grand mystère spectral dont je ne pouvais qu'entendre la forme, qui en dépit de nos désirs distincts et cris individuels continuait à nous entraîner dans des tonalités plus étrangères, notre désir commun de continuer à étreindre la brûlure alimentée par le bruit, ses hurlements stridents, les miens – je ne les entendais pas –, seulement les siens, probablement en contrepoint des miens, un cri haut perché, puis un murmure chutant de façon imprévue et se changeant presque en jappement, en grognement, je ne sais pas trop, dénué de sens, et soudain plus la moindre courbe, juste la fuite en avant, une ligne franchie, où tous les sons fracturés déjà prononcés finissent par se condenser en un long mot agonisant, qui excède aisément la centaine de lettres, même le tonnerre, et anticipe l'inévitable relâchement, quand la chaleur devient enfin trop pesante, et menace de brûler, marquer, déchirer, mais suffisamment tentante pour qu'on s'y raccroche encore ne serait-ce qu'une seconde, afin d'étirer le tout, si nous le pouvons, comme si en s'approchant autant de la chaleur, en s'en enveloppant à ce point, allait se révéler . . . ce qui, lorsque nous nous sommes étreints, tenus, retenus, s'est finalement révélé trop, trop de quelques secondes, et impossible à refuser, et donc faisant tout exploser, frissons et tremblements et tout au fond de sa gorge un millier de lettres s'écrasant en une longue chute non modulée, résonant profondément dans mon oreille et le long du nerf auditif, un dernier sursaut de rage décrivant en détails durables la forme de choses déjà survenues.

Dommage que les langues obscures survivent rarement.

Aussi vite qu'elles ont été inventées, elles meurent, incapables de pénétrer grand-chose, d'explorer quoi que ce soit ou même de se connecter. D'une beauté incroyable mais le plus souvent inadéquate. Aussi je ne suis pas étonné que ce dont je me souviens aujourd'hui avec le plus de netteté soit en fait assez bizarre.

Quand Kyrie m'a déposé, elle a roté.

Sur le moment, j'ai trouvé ça plutôt mignon, mais je crois que l'expression "mangeuse d'hommes" m'a traversé l'esprit. Puis, comme j'ouvrais la portière, elle a éclaté en sanglots. Tout ce qu'elle était dans cette voiture à 85000 dollars ne pouvait éclipser la petite fille. Elle a dit quelque chose à propos du désintérêt de l'Homme de Gdansk à son égard, il ne la baisait pas, ne la touchait même pas, s'était enfui en Pologne, puis elle s'est excusée, a mis ça sur le compte des drogues qui erraient encore dans ses veines et m'a demandé de descendre.

Elle pleurait encore quand elle s'est éloignée.

Tout avait été si dingue, si rapide et si étrange et même un peu triste que j'ai complètement oublié de l'interroger sur la phrase en allemand[99]. Je suppose que je pourrais lui téléphoner (Lude a son numéro) mais pour une raison ou une autre ces jours-ci le simple geste de composer entre sept sans parler de onze numéros me semble interminable. Le téléphone est là, devant moi, mais hors d'atteinte. Quand il sonne à quatre heures du matin, je ne décroche pas. Tout ce que j'ai à faire c'est de tendre la main mais je ne peux pas aller jusque-là. Le sommeil n'arrive jamais vraiment. Pas même le repos. Il n'y a plus de satisfaction. Le matin rétrécit l'espace mais ne laisse aucun message.

[99] « Mais ici dans cette épaisse et noire fourrure, ton regard le plus pénétrant sera absorbé et disparaîtra complètement. » — Éd.

Apparemment, tandis qu'elle faisait face à l'invasion de sa maison par les explorateurs, sa mère avait réussi à se procurer le numéro de téléphone d'un maître de feng shui à Manhattan. Après une longue conversation avec cet expert, Karen est soulagée d'apprendre qu'elle a disposé aux mauvais endroits tous les animaux en céramique, les cristaux et les plantes. L'homme lui conseille également d'utiliser la table Pau Kua, le *I Ching*, et le carré magique Lo Dhu, mais avec l'aide d'une boussole. Dans la mesure où l'essentiel du feng shui, surtout dans l'école de la Boussole, repose sur des directions de bon et de mauvais augure, il est crucial d'obtenir une juste lecture de la position de la maison par rapport aux points nord, sud, est et ouest.

Karen part immédiatement acheter une boussole – et cela, alors que les hommes sont en pleine Exploration #2. Mais, de retour chez elle, elle découvre avec étonnement que la boussole refuse d'indiquer la moindre direction à l'intérieur de la maison. La supposant cassée, elle retourne en ville et l'échange contre une autre. Apparemment, cette fois, elle la teste dans la boutique. Satisfaite, elle revient chez elle pour découvrir une fois de plus que la boussole est inutilisable[100].

Peu importe la pièce où elle se trouve, que ce soit côté rue ou côté jardin, à l'étage ou au rez-de-chaussée, l'aiguille ne demeure jamais fixe. Le nord semble n'avoir ici aucune autorité. Tom confirme l'étrange phénomène, et au cours d'Exploration #3, Holloway, qui s'en est remis exclusivement aux flèches fluorescentes et au fil de pêche pour baliser son chemin, explique que le même phénomène se produit dès lors qu'on consulte la boussole entre ces murs cendreux.

«Ça c'est le comble», marmonne Holloway en fixant l'aiguille qui remue[101].

«Je crois qu'il ne nous reste plus maintenant que ton sens de l'orientation», dit Wax à Jed sur le ton de la plaisanterie, ce qui, comme l'a écrit Luther Shepard, «ne sert qu'à souligner à quel point la menace de se perdre là-dedans était réelle»[102].

À la lumière de ce nouveau développement et en vue d'Exploration #4, Tom se rend à plusieurs reprises en ville pour racheter du fil de pêche, des jalons fluo, et tout ce qui peut les aider à baliser leur progression. Holloway ayant prévu d'y séjourner au moins six nuits d'affilée, Tom refait également le plein d'eau et de nourriture. Au cours d'une de ces excursions, il emmène même Daisy et Chad avec lui. Aucune Hi8 n'enregistre cette

---

[100] Rosemary Park trouve le dilemme de Karen emblématique de l'absence de polarités culturelles : «Dans ce cas précis, son incapacité à déterminer une direction n'est pas une erreur mais un défi, qui requiert des outils plus efficaces que des boussoles, et des points de référence plus pertinents que des champs magnétiques.» Voir «Impossible Directions», in *Intextérieur* (San Francisco : Urban B-light, 1995), p. 91.

[101] Devon Lettau a rédigé un essai amusant quoiqu'au final sans intérêt sur le comportement de la boussole. Il a affirmé que les infimes fluctuations de l'aiguille prouvaient que la maison n'était rien d'autre qu'un vestibule d'énergie pure, une énergie qui, exploitée correctement, pourrait fournir au monde une puissance illimitée. Voir *L'Hypothèse Faraday* (Boston : Maxwell Press, 1996). Rosie O'Donnell, toutefois, a proposé une perspective différente quand elle a fait remarquer ironiquement dans l'émission *Entertainment Tonight* : «Le fait que Holloway ait attendu aussi longtemps avant de recourir à une boussole prouve seulement que les hommes même les explorateurs refusent encore de demander leur chemin.»

[102] Voir le chapitre de Luther Shepard intitulé «L'école de la Boussole», in *Le Guide complet du feng shui pour Le Navidson Record* (New York : Barnes & Noble, 1996), p. 387.

course, mais la façon dont Chad et Daisy rapportent à leur mère les détails de leur expédition prouve à quel point ils aiment leur oncle.

Malheureusement, Tom doit également prendre son billet de retour pour le Massachusetts. À l'exception de quelques semaines en juillet, cela fait plus de trois mois qu'il n'a pas travaillé. Comme Tom l'explique à Karen et Navidson, «l'heure est venue pour moi de me bouger le cul et de remettre le pied à l'étrier». Il leur déclare également que ce serait le bon moment pour eux de contacter les médias et de se trouver une nouvelle maison.

Au départ, Tom avait l'intention de s'en aller juste après Exploration #3, mais quand Navidson le supplie de rester pour Exploration #4, il accepte.

Reston reste également. Il avait brièvement envisagé de prendre un congé universitaire mais finalement il s'arrange pour avoir une semaine, bien qu'on soit à la fin septembre et que le semestre d'automne ait déjà commencé. Tom et lui dorment tous deux dans la maison, Tom dans le bureau[103], Reston sur le canapé-lit du salon, tandis que Holloway, Jed et Wax – du moins, jusqu'à Exploration #4 – s'installent dans un motel du coin.

Dans toutes les séquences qui précèdent Exploration #4, nous sentons combien Navidson et Holloway s'attendent à récolter gloire et fortune. Même si l'équipe de Holloway ne parvient pas au bas de l'escalier, les deux hommes sont d'accord pour dire que leur histoire leur vaudra une attention nationale ainsi que des bourses de recherche et des occasions de s'exprimer. La société de Holloway a de grandes chances de prospérer, sans parler de la réputation des personnes impliquées.

Ce genre de discours, la veille du jour où est prévue Exploration #4, parvient en fait à rapprocher un peu Navidson et Holloway. Il existe toujours entre eux une bonne dose de tension latente mais Holloway s'excite dès qu'il est question d'un éventuel succès, particulièrement à l'idée, pour reprendre les termes de Navidson, de «s'enfoncer dans l'histoire». Peut-être Holloway s'imagine-t-il rejoindre le monde de Navidson, un monde où pense-t-il on est en sécurité, où l'on vous estime et ne vous oublie pas. Quoi qu'il en soit, ce que ces brèves séquences ne montrent pas, c'est la paranoïa qui grandit en lui. Comme nous le savons tous, les événements à venir finiront par révéler à quel point Holloway avait peur que Navidson se débarrasse de lui et le prive ainsi de la reconnaissance qu'il n'avait eu de cesse de rechercher toute sa vie, cette reconnaissance que la maison semblait promettre.

Bien sûr, Karen refuse d'écouter ce genre de choses. En entendant les discussions des deux hommes, elle se retire, furieuse, à la périphérie de la maison. Elle méprise clairement tout ce qui pourrait suggérer un rapport prolongé avec les bizarreries de leur demeure. Daisy, quant à elle, ne quitte guère Navidson, grattant de minuscules croûtes sur ses poignets, toujours perchée sur les épaules de son père ou, quand ça n'est pas possible, sur celles de Tom. Chad se révèle le plus problématique. Il passe de plus en plus de temps dehors tout seul, et revient de l'école un après-midi avec un œil au beurre noir et le nez enflé.

[103]Dans «Tom dans le bureau» (Boston University, 1996), Neekisha Dedic se penche sur le sens du mot «bureau» associé au rituel du territoire, du sommeil et du souvenir.

Navidson interrompt sa conversation avec Holloway pour lui demander ce qui s'est passé. Mais Chad refuse de parler.[104]

---

[104]Ce qui n'est pas vraiment une bonne réaction. Et chacun sait que déformer les événements ou changer de sujet revient exactement parfois à refuser de parler. Je pense que j'ai été coupable de ces deux forfaits pendant longtemps, surtout du premier, modifiant et re-modifiant sans cesse les détails, arrondissant les angles, supprimant les coins, coloriant le dessin entier ou si besoin est le décolorant, parfois même faisant intervenir une armée de personnages de bandes dessinées, avec les bons vieux gags à l'appui Paf! Blam! Ping! – cette fois-ci, vous pouvez garder le blam – qui ne sont pas dénués d'attrait, faut pas sous-estimer le facteur rigolo ici, même si c'est tellement éloigné de la vérité que ça pourrait aussi bien être une bande dessinée vu que ce n'est pas du tout ce qui s'est passé, hein, pas de Bugs Bunny ici, pas de Pan-pan, pas de Paf! Blam! Ping! rien de tout ça. Eh merde, je sais exactement où je vais maintenant. Dans un endroit que j'ai déjà réussi à éviter deux fois, la première avec une impro sur une dent imaginaire, la seconde avec ce voyage éclair au nord jusqu'à Santa Cruz et les problèmes d'une fille que je connais à peine, même si voilà c'est reparti, et pas plus tard que tout de suite, je fonce droit dessus, même si je pourrais essayer de résister. Je résiste. Peut-être que non. Je veux dire, je pourrais toujours m'arrêter, faire autre chose, allumer un joint, me torcher la gueule. En fait, n'importe quoi, sauf ça, m'empêcherait de raconter la véritable histoire que dissimule ma dent cassée, mais je ne sais pas trop si j'en ai envie, de ne pas la raconter, je veux dire, plus maintenant. Je pense en fait que ça me ferait du bien de la coucher ici par écrit, du moins en partie, et de regarder la vérité, de voir les détails, de revivre ce goût, cette époque, et peut-être re-mesurer ou re-comprendre ou re-je ne sais quoi.

En outre, je peux toujours brûler cette page quand j'aurai fini.

Après la mort de mon père, j'ai été trimballé d'une famille d'accueil à l'autre. Partout où j'allais je créais des problèmes. Personne ne savait quoi faire de moi. En fin de compte – même si ça a pris du temps –, je me suis retrouvé avec Raymond et sa famille. C'était un ancien marine avec, comme je l'ai déjà dit, une barbe plus drue que le cuir d'un cheval et des mains plus dures que de la corne. C'était également quelqu'un qui voulait tout contrôler. Peu importe les moyens, peu importe le prix, il fallait qu'il soit aux commandes. Et tout le monde savait qu'il suffisait de l'énerver un peu trop pour qu'il soit prêt à y laisser sa peau tout comme à tuer.

J'avais douze ans.

Je ne connaissais rien à rien.

Je l'énervais.

J'arrêtais pas de l'énerver.

Et puis une nuit, tard, plus près de l'aube que du crépuscule, alors que le givre s'amassait le long du cadre des fenêtres et des allées en mosaïque, je me suis réveillé et j'ai découvert Raymond assis sur mon lit, avec ses bottes noires toutes crasseuses, en train de mâchonner un gros morceau de viande séchée et de me donner des coups au visage avec ses doigts, m'arrachant à mes rêves encore imbibés d'alcool frelaté bu dans un parc.

"Sale bête, il a dit quand il a été certain que le sommeil m'avait quitté. Mettons les choses au point. Tu ne fais pas vraiment partie de cette famille, mais tu vis avec cette famille, tu vis avec nous depuis presque un an, alors ça fait de toi quoi?"

Je n'ai pas répondu. C'était préférable.

"Ça fait de toi un invité, et un invité doit se comporter correctement. Et pas comme une bête de foire. Si ça ne te convient pas, alors je te traiterai comme un animal et faudra que tu fasses avec. Et ce que je dis, ça ne vaut pas que pour ici. C'est valable pour le collège aussi. Je ne veux plus de problèmes. Pigé?"

De nouveau, je suis resté sans rien dire.

Holloway, pour sa part, ne laisse pas ces tensions domestiques et le stress concomitant le distraire de ses préparatifs. Leon Robbins, fidèle à son approche oblique, est allé jusqu'à suggérer, pour désigner de façon adéquate ses préparatifs, que le terme d'«opération» serait en fait plus approprié que celui d'«exploration»:

Il s'est penché vers moi, m'assenant l'odeur de viande que retenaient ses dents. "Si tu comprends ça, alors toi et moi on se disputera plus." Il n'en a pas dit plus, et est resté là sur mon lit pendant encore un moment.

Le lendemain, je me suis battu jusqu'à ce que mes articulations soient en sang. Puis je me suis bagarré le surlendemain et le jour d'après. Pendant toute la semaine, quinze agresseurs anonymes m'ont sauté dessus juste à la sortie, surtout des quatrièmes mais aussi des plus grands, toujours plus grands que moi, qui m'ont expliqué qu'aucun nouveau ne devait répondre, mais je répondais toujours, je réagissais à tout et tout le temps, chaque fois qu'ils me cherchaient, et ils finissaient par me frapper pour ça, me frapper assez pour que j'abandonne et crève, que je me recroqueville et pleure, le visage enflé, les couilles en feu et les côtes massacrées. Mais si quelque chose me sortait toujours de ma position fœtale, peut-être au bout du compte que c'était ce truc que je retenais, et qui me faisait me jeter de nouveau sur celui encore debout ou sur n'importe lequel.

Après la dixième bagarre, quelque chose de vraiment venimeux s'est emparé de moi et a éteint toute douleur. Je ne ressentais même plus les coups ou les entailles. J'entendais le coup mais il ne s'enfonçait pas assez loin pour que je le ressente. Comme si tous les plombs de ma sensibilité avaient sauté. Je continuais à répondre, me dépensant sans compter contre ce que je ne comprenais toujours pas. Un des gosses, il devait avoir quatorze ans lui aussi, m'a flanqué deux mandales et a cru que j'avais mon compte. J'ai alors griffé son joli visage assez salement pour qu'il ait du sang dans les yeux, et je ne pense pas qu'il s'attendait à ce que ça en arrive là. Je veux dire, ça ruisselait sur sa parka et aussi sur la neige et il s'est figé, comme effrayé je crois, je ne sais pas, mais j'avais apparemment fracturé sa mâchoire et déchaussé deux ou trois de ses dents, et abîmé trois de mes jointures aussi. On avait pas de gants pour ce genre de combat.

Quoi qu'il en soit, c'est à cause de lui que j'ai été renvoyé, mais vu que la bagarre s'était déroulée après les cours, il a fallu toute la journée du lendemain pour que l'administration rassemble les infos. Entre-temps, je me suis bagarré encore trois autres fois. À la pause de midi. Des amis du gosse me sont tombés dessus. Je ne pouvais pas me défendre avec mes articulations en sale état et ils n'arrêtaient pas de me faire tomber et de me balancer des coups de pied. Finalement, des profs sont venus les disperser, mais pas avant que j'aie réussi à enfoncer mon pouce dans l'orbite d'un de ces connards.

J'ai appris plus tard qu'il avait eu du sang dans l'œil pendant des semaines.

Quand je suis rentré à la maison, Raymond m'attendait. Sa femme l'avait appelé sur le chantier et lui avait raconté ce qui s'était passé. La semaine précédente, il avait remarqué les marques et les coupures sur mes mains mais comme l'école n'avait pas appelé et que je ne disais rien, lui non plus n'avait rien dit.

Personne ne m'a demandé ce qui s'était passé. Raymond m'a ordonné de monter dans le pick-up. Je lui ai demandé où est-ce qu'on allait. Même mes questions le rendaient fou. Il a crié à ses filles d'aller dans leur chambre.

"Je t'emmène à l'hôpital", a-t-il murmuré enfin.

Mais nous ne sommes pas directement allés à l'hôpital.

Raymond m'a d'abord conduit ailleurs, où j'ai laissé la moitié d'une dent, et pas mal d'autres choses aussi je crois, en banlieue, un endroit recouvert de glace, entouré par du fil de fer barbelé et des saules, où des monuments de rouille gelés gisent le long des poteaux d'une palissade, et dont personne ne s'approche assez pour entendre crier les faucons.

> Holloway ressemble par de nombreux aspects à un médecin consciencieux sur le point d'opérer. Prenez par exemple la méticulosité avec laquelle il passe en revue les provisions de son équipe le soir précédant – ce que j'aime appeler – «Opération #4». Il vérifie que les lampes torches sont bien fixées aux casques et que les Hi8 sont convenablement attachées aux harnais de poitrine. Il vérifie, re-vérifie, emballe et ré-emballe tentes, sacs de couchage, couvertures de survie, chaufferettes, nourriture, eau et trousses à pharmacie. Surtout, il confirme qu'ils ont d'amples quantités de marqueurs fluo, de bâtons éclairants (12 heures), de bâtons éclairants à ultra-haute intensité (5 minutes), de bobines de fil de pêche monofilament 2kg/2800 m, de fusées, de torches de secours, y compris une lampe dynamo (générateur à main), de batteries de rechange, de pièces détachées pour les radios, et d'un altimètre (qui comme la boussole se révélera inutilisable).[105]

L'analogie médicale de Robbins est peut-être un peu abusive, mais l'accent qu'il met sur les préparatifs délibérés et soigneux de Holloway rappelle les exigences techniques requises dans ce voyage – qu'on l'appelle «Opération» ou «Exploration».

Après tout, passer une nuit dans un endroit clos et sombre est très inhabituel, même dans le monde de la spéléologie. La grotte de Cristal de Lechugilla au Nouveau-Mexique est une exception. D'ordinaire, les explorateurs y restent entre vingt-quatre et trente-six heures[106]. Holloway, toutefois, s'attend à passer au moins quatre, voire cinq nuits dans l'Escalier en Spirale.

Malgré les préparatifs détaillés et la détermination contagieuse de Holloway, tout le monde est un peu nerveux. Cinq nuits, c'est long quand on doit endurer des températures glaciales et l'obscurité absolue. Personne ne sait à quoi s'attendre.

Bien que Wax place sa confiance dans l'infaillible sens de l'orientation de Jed, ce dernier fait part de ses craintes: «Comment puis-je savoir où aller si je ne sais pas où nous sommes? Enfin quoi, franchement, où se trouve cet endroit par rapport à ici, par rapport à nous, à tout le reste? Où ça?»

Holloway essaie de faire en sorte que chacun reste occupé, et établit dans ce but une série de priorités: «Nous prenons des photos. Nous ramassons des échantillons. Nous essayons d'atteindre le bas de cet escalier. Qui sait, si nous y parvenons, alors peut-être que nous découvrirons même quelque chose avant que Navidson déclenche toute la publicité tapageuse qui accompagne invariablement le financement et l'organisation d'une exploration à grande échelle.» Jed et Wax acquiescent tous deux, sans relever les sombres implications de ces propos.

---

[105] Operation #4: *L'Art de la médecine interne* (Philadelphia: University of Pennsylvania, 1996), p. 479.

[106] Voir le chapitre «La caverne de cristal» dans *Tunnels souterrains* de Ray Taylor (New York: Scribner, 1996).

Comme l'écrira plus tard Gavin Young: «Qui aurait pu prévoir que ces trois mots "découvrir quelque chose" se révéleraient les graines d'une destruction aussi malheureuse? Le problème, bien sûr, était que ce "quelque chose" que Holloway souhaitait si inflexiblement dénicher n'a jamais existé en soi dans cet endroit.»[107]

À la différence d'Exploration #1 à #3, dans le cas d'Exploration #4, Holloway décide d'emporter un fusil Weatherby. Quand Navidson lui demande ce qu'il espère bien tirer, Holloway répond: «Juste au cas où.»

À ce stade, Navidson en est venu à croire que le grognement persistant n'est probablement qu'un bruit produit quand la maison modifie sa configuration interne. Holloway, toutefois, n'est pas du tout de cet avis. Qui plus est, comme il le rappelle sèchement à Navidson, c'est lui qui dirige l'équipe et le seul à être responsable de la sécurité de chacun: «Avec tout mon respect, vu que je suis également le seul qui aille vraiment dedans, tes idées ne tiennent pas debout en ce qui me concerne.» Wax et Jed ne protestent pas. Ils sont habitués à ce que Holloway emporte avec lui des armes à feu. L'introduction du Weatherby ne les trouble guère.

Jed se contente de hausser les épaules.

Mais Wax se montre un peu plus indiscipliné.

«Mais si tu te trompes? demande-t-il à Navidson. Et si ce bruit ne vient pas du changement des murs mais d'autre chose, d'une sorte de chose? Tu veux qu'on se retrouve exposés?»

Navidson n'insiste pas.

La question des armes mise à part, un des autres grands sujets d'inquiétude a trait à la communication. Au cours d'Exploration #3, l'équipe s'est aperçue que les transmissions se dégradaient très rapidement. Sans un moyen efficace pour rectifier le problème – manifestement, acheter des milliers de mètres de câble audio serait impossible – Holloway règle la question en annonçant simplement qu'ils doivent se résoudre à perdre le contact radio dès la première nuit. «Après ça, nous serons seuls pendant quatre ou cinq jours. Pas génial, mais on se débrouillera.»

Ce soir-là, Holloway, Jed et Wax quittent leur motel pour camper dans le salon avec Reston. Navidson explique pour la dernière fois à Holloway la façon la plus efficace de manier les caméras. Jed passe un rapide coup de fil à sa fiancée à Seattle puis aide Reston à organiser les tubes de prélèvement. Tom, désireux d'égayer un Chad contusionné et inhabituellement calme, finit par lui lire ainsi qu'à Daisy une longue histoire avant qu'ils se couchent.

Wax se retrouve seul avec Karen.[108]

Si la main de Holloway sur Karen avait agacé Navidson, il est difficile d'imaginer quelle aurait été sa réaction s'il avait surpris ce moment précis. Quoi qu'il en soit, quand il vit enfin la cassette, il s'était passé tant de choses que, de son propre aveu, il ne ressentit rien. «Je suis surpris, je crois», dit-il

---

[107] *Coups de feu dans le noir*, de Gavin Young (Stanford University of California Press, 1995), p. 151.

[108] Une fois de plus, *Le Déclin de la famille américaine* de Florencia Calzatti offre plein de perspectives précieuses. Voir en particulier le chapitre 7 intitulé «La goutte en trop» dans lequel elle stigmatise les prétendues erreurs de parcours: «La goutte en trop n'existe pas. Il n'y a que le vase qui compte.»

dans **Le Dernier Entretien**. «Mais il n'y a pas de colère. Juste du regret. En fait, j'ai même ri un peu. Je n'avais pas cessé de surveiller Holloway, je me sentais menacé par sa force, son courage, tout ça, et je n'ai même pas pensé au gosse. (Il secoue la tête.) Quoi qu'il en soit, je l'ai trahie quand je suis entré là-dedans pour la première fois, et donc elle m'a trahi. Les gens disent toujours que certaines personnes sont faites l'une pour l'autre. Eh bien, ce n'était pas notre cas, mais bon nous nous sommes quand même retrouvés ensemble et on a eu deux enfants extraordinaires. C'est dommage. Je l'aime. Je regrette que les choses se soient passées ainsi.»[109]

La séquence avec Karen et Wax ne figura pas dans la première version du *Navidson Record* mais fut apparemment montée quelques mois plus tard. Miramax ne fit jamais de commentaire sur son insertion, ni personne d'autre d'ailleurs. Il est un peu étrange que Karen n'ait pas effacé la bande du caméscope fixe. Peut-être a-t-elle oublié qu'elle était là ou pensait-elle la détruire plus tard. Mais il est également possible qu'elle voulait que Navidson la voie.

Quelles que soient ses intentions, le plan nous montre Karen et Wax seuls dans la cuisine. Elle grignote des pop-corn dans un bol, il se sert une autre bière. Leur conversation tourne de façon fastidieuse autour des petites amies de Wax, revenant par intermittence à son désir de se marier un jour. Karen n'arrête pas de lui dire qu'il est jeune, qu'il devrait s'amuser, profiter de la vie et ne pas se préoccuper de fonder un foyer. Pour une raison ou une autre, tous deux parlent à voix basse.

Sur le plan de travail, quelqu'un a laissé un exemplaire de la carte que Navidson a dessinée après Exploration A. Karen y jette de temps à autre un coup d'œil.

«C'est toi qui as fait ça? demande-t-elle enfin.

—Non, je sais pas dessiner.

—Oh», dit-elle, laissant la syllabe suspendue en l'air comme une question.

Wax hausse les épaules.

«En fait, je ne sais pas qui l'a fait. Je croyais que c'était ton mec, Navy.»

Le film ne nous permet pas de dire si Holloway, Jed ou Wax ont reçu l'ordre de ne pas parler à Karen de l'excursion illégale faite par Navidson. Wax, toutefois, n'a pas l'air de quelqu'un qui commet sciemment une trahison.

Karen arrête de regarder le plan. Elle se contente de sourire et prend une gorgée de la bière de Wax. Ils continuent de discuter, surtout des problèmes qu'a Wax avec les filles, encore une série de «ne t'inquiète pas, profite de la vie, tu es jeune», et puis sans prévenir Wax se penche et embrasse Karen sur la bouche. Le baiser dure moins d'une seconde et la choque clairement, mais quand il se penche et l'embrasse à nouveau elle n'oppose aucune résistance. En fait, le baiser se change en quelque chose de plus, le désir de Karen excédant presque celui de Wax. Mais quand il renverse sa bière en voulant se rapprocher, elle se dégage, jette un œil au liquide qui se répand par terre et quitte rapidement la cuisine. Wax s'apprête à la suivre mais s'aperçoit avant de faire un autre pas que le jeu est déjà fini. Il nettoie donc les dégâts.

Quelques mois plus tard, Navidson vit le baiser.

[109] Voir Pièce Quatre pour la transcription complète du Dernier Entretien.

Mais alors, Karen était partie depuis longtemps avec tous les autres. Plus rien n'avait d'importance.

VIII

SOS . . . Signal radio codé demandant de l'aide en cas de détresse extrême, utilisé surtout par les bateaux en mer. Les lettres sont arbitrairement choisies comme étant faciles à transmettre et identifier. Le signal fut proposé lors de la Conférence sur la Radio-Télégraphie de 1906 et adopté officiellement par la Convention de la Radio-Télégraphie en 1908. (Voir G.G. Blake, Hist. Radio. Télégr., *1926, 111-12).*

— The Oxford English Dictionary

• • • - - - - - - •

Billy Reston se glisse dans le cadre, sans prêter la moindre attention au matériel que Navidson, au cours des dernières semaines, a installé dans le salon, y compris mais pas seulement, trois moniteurs, deux magnétophones, un magnétoscope, un Mac Quadra, deux lecteurs Zip, une imprimante couleur Epson, un vieux PC, au moins six émetteurs et récepteurs radio, de grosses bobines de fil électrique, du câble vidéo, une Arriflex 16 mm, un Bolex 16 mm, un Minolta Super 8, ainsi que des lampes torches, des fusées éclairantes, de la corde, du fil de pêche (du Dacron tressé aussi bien que de l'acier multifibres 18kg/r), des cartons de piles de secours, divers outils, des boussoles déréglées par les étranges polarités de la maison, et un mégaphone cassé, sans compter les étagères où s'entassent fioles d'échantillons, graphiques, livres, et même un vieux microscope.

Reston préfère concentrer son attention sur les radios, contrôlant sur l'écran Holloway alors que celui-ci s'avance dans le Grand Vestibule. Exploration #4 a commencé et marquera la seconde tentative de l'équipe pour atteindre le bas de l'escalier.

«On t'entend bien, Billy», répond Holloway dans un afflux de parasites.

Reston essaie d'améliorer le signal. Cette fois-ci, la voix de Holloway parvient un peu plus nettement.

«Nous continuons à descendre. On vous rappelle dans un quart d'heure. Terminé.»

L'évidence aurait exigé qu'on structure la séquence autour du voyage de Holloway mais il est clair que rien ne va de soi avec Navidson. Il continue de braquer la caméra sur Billy qui est désormais le commandant de base de l'expédition. En 7298 granuleux (avec la focale sans doute sur T-stop), Navidson nous montre l'homme en train de manœuvrer en expert son fauteuil roulant entre la radio, le magnétoscope et l'ordinateur, sans jamais perdre de vue la progression de l'équipe.

En se concentrant sur Reston au début d'Exploration #4, Navidson fournit un parfait contrepoint au monde confus dans lequel évolue Holloway. En nous confinant au confort d'une maison bien éclairée, il donne à nos imaginations la possibilité de peupler les ténèbres avoisinantes de questions et de démons. Cela renforce également notre identification à Navidson qui, comme nous, souhaite ardemment pénétrer le mystère de ce lieu. D'autres réalisateurs auraient peut-être entrecoupé les plans du «Camp de base» ou du «Poste de commande»[110] par des extraits de la cassette de Holloway, mais Navidson refuse de considérer Exploration #4 autrement que sous le prisme de Reston. Comme l'écrit Frizell Clary: «Avant de nous laisser contempler pareilles obscurités cimmériennes, Navidson veut que nous fassions l'expérience, comme il l'a fait, d'une séquence entièrement consacrée aux détails nettement plus révélateurs de l'attente.»[111]

Naguib Paredes va plus loin que Clary, ignorant les questions concernant la structure de l'attente en faveur d'une analyse légèrement différente mais peut-être plus pénétrante de la stratégie de Navidson: «D'abord et avant tout, cette perspective restreinte permet avec subtilité et non sans astuce à Navidson de matérialiser ses propres sentiments concernant Reston, un homme à l'intelligence et l'énergie redoutables mais qui est néanmoins – et je pourrais ajouter, tragiquement – handicapé sur le plan physique. Ce n'est pas un hasard si Navidson filme le fauteuil roulant de Reston dans l'idiome photographique d'une prison: les rayons en guise de barreaux, le siège en guise de cellule, le frein rutilant évoquant une espèce de serrure. En recourant à de telles images, Navidson parvient à nous représenter sa propre frustration grandissante.»[112]

Comme prévu, dès la première nuit, Holloway et son équipe commencent à perdre le contact radio. Navidson réagit en filmant une tribu de tasses à café vert-de-gris disposées par terre tels des colons dans une prairie tandis qu'à côté, un tas de cosses de graines de tournesol s'élève d'un bol tel un volcan surgi d'un plateau invisible du Pacifique. En fond, le sifflement incessant des radios continue d'emplir la pièce comme un vent puissant et incorruptible. Étant donné la façon grandiose dont ces moments sont photographiés, on pourrait presque croire que Navidson essaie, à travers les objets et les événements même les plus ordinaires, de rendre tangible la dimension épique de la progression de Holloway. Ou alors d'y prendre part. Peut-être même de la concurrencer.[113]

Le temps passe. Il y a de longues conversations, il y a de longs silences. Parfois Navidson et Tom jouent au jeu de go. Parfois l'un d'eux fait

---

[110] `Y a un truc bizarre ici, comme si Zampanò n'arrivait pas à décider s'il s'agit d'une exploration (i.e. "camp de base") ou d'une guerre (i.e. "poste de commande")?`

[111] Voir *Tic-Tac-Clap: La Représentation du temps dans le cinéma narratif*, de Frizell Clary (Delaware: Tame An Essay Publications, 1996), p. 64.

[112] *Projections cinématographiques*, de Naguib Paredes (Boston: Faber and Faber, 1995), p. 84.

[113] Les prises de vue de Navidson sont un sujet d'une infinie complexité. Edwin Minamide dans *Les objets aux mille facettes* (Bismarck, North Dakota: Shive Stuart Press, 1994), p. 421, affirme que des «images aussi parlantes» réussissent là où Holloway aurait forcément échoué: «Le fait que Navidson puisse filmer des tasses bleues et sales et ce d'une façon qui nous fasse penser à des pèlerins lancés dans une quête prouve qu'il est le narrateur nécessaire sans lequel il n'y aurait pas de film, pas de compréhension de la maison.» Yuriy Pleak

la lecture à Daisy[114] tandis que l'autre aide Chad dans un jeu de rôles sur l'ordinateur familial[115]. Régulièrement, Tom sort dans le jardin pour fumer un joint tandis que son frère prend des notes sur un cahier aujourd'hui perdu. Karen évite le salon, n'y entrant qu'une seule fois pour récupérer les tasses à café et vider le bol de graines de tournesol. Quand la caméra de Navidson la filme, elle est en général au téléphone dans la cuisine, le son de la télé très fort, et parle à sa mère, la porte très vite fermée.

Mais alors que la nuit succède au jour puis que vient le matin et sa cohorte d'interminables heures qui se prolongent en l'absence de toute lumière, Billy Reston demeure vigilant. Comme nous le montre Navidson, il ne perd jamais sa concentration, quitte rarement son poste et surveille constamment les radios, sans jamais oublier le danger que courent Holloway et son équipe.

Janice Whitman a eu raison de souligner cette autre qualité extraordinaire: «En plus de la force naturelle de son caractère, de son intelligence exemplaire, et de l'inquiétude dont il témoigne à l'égard de ceux qui participent à Exploration #4, ce qui me frappe le plus c'est la façon dont [Reston] traîte ce labyrinthe tortueux qui s'étend dans un nulle part. Il ne semble ni déconcerté par son impossibilité ni paralysé par le doute.»[116] La foi est une des plus grandes forces de Reston. Il possède une capacité presque animale à accepter le monde tel qu'il se présente à lui. Peut-être, par un matin gris à Hyderabad, en Inde, est-il resté comme enraciné au sol une seconde de trop parce qu'il ne croyait pas qu'un poteau électrique était tombé et qu'un hideux éclair de mort cinglait l'air en s'avançant vers lui. Reston a payé le prix fort de cette incrédulité: il ne devait plus jamais monter des escaliers ni baiser[117]. Au moins, il ne douterait plus jamais non plus.

---

dans *Rivalité sémiotique* (Casper, Wyoming, Hazard United, 1995), p. 105, n'est pas d'accord et prétend que les couleurs riches et les panos réguliers de Navidson ne révèlent que sa jalousie et son amertume à l'égard de Holloway: «Il cherche à éclipser la descente historique de l'équipe avec son propre art limité.» Mace Roger-Court, toutefois, trouve dans *Le sens des choses*, série n°18 (Great Falls, Montana: Ash Otter Range Press, 1995) que l'attitude de Navidson est hautement instructive, voire révélatrice: «Ses solitaires tasses de café, son volcanique bol de cosses, la façon labyrinthique dont sont disposés équipement et mobilier, tout ça prouve à quel point le quotidien peu contenir des objets emblématiques de ce qu'il y a de lyrique et d'épique dans nos existences. Navidson nous montre comment une perception soudaine du monde, de qui ou où nous sommes ou même, de ce que nous n'avons pas, peut se manifester dans les choses les plus simples.»

[114]Ascher Blootz dans son bref article «Petites histoires du soir» (*Seattle Weekly*, 13 octobre 1994, p. 37) prétend que le livre que Tom lit à Daisy n'est autre que *Les Maximonstres* de Maurice Sendak. Gene D. Hart dans sa lettre intitulée «Une histoire à dormir de Blootz» (*Seattle Weekly*, 20 octobre 1994, p. 7) n'est pas de cet avis: «Après avoir visionné plusieurs fois cette séquence, plan par plan, je suis toujours incapable de dire si oui ou non elle a raison. La couverture est constamment cachée par le bras de Tom et son murmure échappe constamment à la portée du microphone. Cela dit, je suis très attachée à l'hypothèse de Blootz, car, qu'elle ait raison ou non, sa thèse est certainement appropriée.»

[115]Voir l'essai de Corning Qureshy, «D & D, Myst, et autres chemins d'avenir» in *JEUX D'ESPRIT* ed. Mario Aceytuno (Rapid City, South Dakota: Fortson Press, 1996); «Pions, fous & tours» de M. Slade; ainsi que «L'Apple de la forêt: The Macintosh-Microsoft Debate» de Lucy T. Wickramasinghe, in *Attitudes*, v. 2, novembre 1996, p. 164-171.

[116]*Le Pouvoir de la foi*, de Janice Whitman (Princeton, NJ: Princeton University Press, 1994), p. 235.

[117]Bien que ce chapitre ait été tapuscrit, il comportait également un certain nombre de corrections manuscrites, "Faire l'amour" n'était pas barré mais "BAISER" était griffonné par-dessus. Vu que j'ai fait de mon mieux pour incorporer la plupart de ces modifications, je n'ai pas trouvé juste d'exclure

comme ça ce mot, même si cela signifiait un changement de ton assez radical.

À présent, vous avez sans doute remarqué que, sauf dans le cadre fidèle de citations, Zampanò évite toujours ce genre de langage. Cet exemple en particulier prouve que sous toutes ces âneries pseudo-académiques se terrait un homme de passion qui savait à quel point il est important de dire "baiser" de temps en temps, et de le dire tout fort aussi, de goûter sa douceur

syllabique, sa fierté sensuelle, un grand mot épique, débutant à la lèvre inférieure, souvent au bord même de la lèvre inférieure avant de filer

directement dans la bouche, où il s'achève sur un sifflement de la langue, la malice doucereuse rattrapant alors la maladresse du B déjà en cours de

formation, le chargeant ainsi d'une tension et assurément d'une ambiguïté. BAISER. Une grande prière en soi ou une insulte si vous voulez, selon la

façon dont vous le considérez, ou l'usage que vous en faites, parfait pour insulter les cieux ou le monde, ou parfois, si on le prononce juste comme il faut, pour dire avec assez d'amour et d'ardeur, que la femme à vos côtés fond intérieurement, immergée dans ce terme calorifère.

De quoi est-ce que je parlais déjà?

"Amour et ardeur"? "Terme calorifère"?

Mais d'où ça sort toutes ces conneries, bordel?

Peut-être Zampanò a-t-il juste écrit le mot "baiser" parce qu'il ne le disait pas avant, quand il pouvait encore baiser et maintenant alors qu'il attendait dans ce trou de Whitley, il regrettait de ne pas avoir vécu autrement. Ou alors peut-être qu'il avait simplement besoin d'un mot assez fort pour repousser

ses doutes, un mot assez fort pour oblitérer, au moins provisoirement, la vision certaine de sa propre mort, définitivement nécessaire à cette époque où

il se promenait dans la cour, s'efforçant d'étirer ses membres, de continuer à faire battre son cœur, quelques chats s'attardant et se frottant encore contre ses jambes atrophiées, lui rappelant les années qu'il a ratées, la vieille couleur, la vieille lumière. L'occasion idéale, si vous voulez mon avis, pour dire qu'il était "baisé". Mais s'il l'a dit, personne en tout cas ne l'a jamais entendu.

Bien sûr, vous avez peut-être une meilleure idée. Baiser. J'ai rappelé le bipeur de Pan-pan. Une fois de plus elle ne m'a pas rappelé. Puis ce matin,

j'ai découvert un message sur mon répondeur. Ça m'a étonné. Je ne me rappelais pas avoir entendu sonner le téléphone. C'était une certaine Ashley qui voulait me voir, mais je n'avais pas la moindre idée de qui c'était. Quand j'ai finalement débarqué dans le Salon, j'avais trois heures de retard. Mon patron a piqué une crise. M'a menacé. M'a dit que j'étais à un poil de

cul de me faire virer, et non il se fichait que je sois doué avec les aiguilles.

Malheureusement, côté ponctualité, je n'ai pas trop d'espoir. Vous n'avez

aucune idée de comme c'est de plus en plus dur pour moi de quitter mon studio. C'est vraiment triste. En fait ces jours-ci la seule chose qui me pousse à sortir c'est quand je dis: Baiser. Baiser. Baiser. Te baiser. Me Baiser. Tout baiser. Baiser. Baiser. Baiser. —

Les images que saisit Navidson pendant cette période sont d'une magnifique concision. Les angles qu'il choisit décrivent les affres de l'attente, que ce soit un plan de Tom assoupi sur le canapé, Reston écoutant avec de plus en plus d'intensité le charabia qui monte de la radio, ou Karen qui les observe depuis l'entrée, en fumant pour la première fois une cigarette dans la maison. Même le plan isolé de Navidson, faisant les cent pas dans le salon, communique son impatience à se voir refuser cette occasion extraordinaire. Il a fait de son mieux pour ne pas ressentir de rancune pour sa femme, mais il est clair qu'il en éprouve néanmoins. Pas une seule fois, on ne les voit parler ensemble. D'ailleurs, pas une seule fois ils n'apparaissent dans le même cadre.

Finalement, la séquence acquiert une structure toute en tensions. Les jump cuts augmentent. Plus personne ne se parle. Un plan ne comporte jamais plus d'une personne. Tout semble sur le point de se briser, qu'il s'agisse de Navidson et de Karen, de la famille, ou même de l'expédition. Le septième jour, il n'y a toujours aucun signe de l'équipe. La septième nuit, Reston commence à craindre le pire, puis dans les premières heures du huitième jour tout le monde entend le pire. La radio n'émet qu'un bourdonnement incompréhensible de parasites quand, de quelque part dans la maison, montant comme une étrange marée noire, on entend de faibles coups. Ce sont en fait Chad et Daisy qui les détectent les premiers, mais le temps qu'ils arrivent dans la chambre de leurs parents, Karen s'est déjà levée et a allumé, pour écouter attentivement cette nouvelle perturbation.

On dirait que quelqu'un frappe contre le mur avec ses phalanges: trois coups rapides suivis de trois coups lents, à nouveau suivis de trois coups rapides. Le tout en boucle.

Malgré une rapide inspection, nul ne parvient à localiser la source, même si chaque pièce résonne du signal de détresse. Puis Tom presse son oreille contre le mur du salon.

«Frangin, me demande pas comment, mais ça vient de là-dedans. En fait, pendant une seconde c'était comme si ça se trouvait juste de l'autre côté.»

. . . - - - • • •

Paradoxalement, cet appel à l'aide met un terme aux jump cuts et réintègre tout le monde dans un seul cadre. Navidson s'est vu enfin accorder l'occasion qu'il attendait depuis le début. Par conséquent, maintenant que Navidson est aux commandes et annonce son intention d'entreprendre une mission de sauvetage, la séquence commence à procéder à l'élimination des tensions visuelles. Mais Karen est furieuse. «Pourquoi n'appelle-t-on pas tout simplement la police? demande-t-elle. Pourquoi faut-il que ce soit le grand Navidson qui vole à leur secours?» Sa question est pertinente, mais malheureusement elle ne peut avoir qu'une seule réponse: parce qu'il est précisément le grand Will Navidson.

Au vu des circonstances, il semble un peu ridicule que Karen s'attende à ce qu'un homme qui toute sa vie a traversé indemne les tirs d'obus et de napalm laisse tomber Holloway et aille boire de la citronnade sous le porche. En outre, comme le fait remarquer Navidson: «Ça fait presque huit jours

qu'ils sont là-dedans avec de l'eau pour six jours. Il est trois heures du matin. Nous n'avons pas le temps d'aller chercher la police ou d'organiser une battue. Nous devons y aller maintenant.» Puis il ajoute en marmonnant presque: «J'ai trop attendu pour Delial. Je ne referai pas cette erreur.»

Le nom de «Delial» et son mystère impénétrable ont pour effet de figer Karen. Sans plus rien dire, elle s'assoit sur le canapé et attend que Navidson ait fini de préparer le matériel dont ils auront besoin.

Une demi-heure suffit pour réunir les réserves nécessaires. Ils espèrent retrouver l'équipe de Holloway non loin. Dans le cas contraire, Reston a pour mission de se rendre jusqu'à l'escalier où il établira un campement et s'occupera des radios, servant de relais entre le poste de commande du salon, et Navidson et Tom qui continueront et descendront l'escalier. En ce qui concerne le matériel photographique, tout le monde porte une Hi8 sur un harnais de poitrine. (Navidson se voit contraint de dévisser une des Hi8 fixée au mur de son bureau ainsi qu'une autre installée dans le vestibule à l'étage.) Il emporte également son Nikon 35 mm équipé d'un puissant strobe Metz, et l'Arriflex 16 mm, que Reston se propose de porter. Karen accepte à contrecœur de veiller aux liens radios. Une Hi8 la montre assise dans le salon, en train de regarder les hommes qui s'estompent dans l'obscurité du couloir. Il y a en fait trois brefs plans d'elle, les deux derniers alors qu'elle appelle sa mère pour lui signaler le départ de Navidson ainsi que sa mention de Delial. Au début la ligne est occupée, puis ça sonne.

\- - • • •

Navidson baptise cette séquence **SOS** ce qui, en plus de faire référence au signal de détresse, éclaire un autre aspect du montage. Alors même qu'il organisait les tensions personnelles et domestiques qui s'intensifiaient dans la maison, Navidson montait également le film en fonction d'une cadence très spécifique. Tasha K. Wheelston a été la première à découvrir cette structure soigneusement mise au point:

> Au début j'ai cru que j'imaginais des choses, mais après avoir regardé SOS plus attentivement je me suis aperçue que c'était bel et bien réel: Navidson n'avait pas juste filmé l'appel de détresse, il l'avait littéralement incorporé dans la séquence. Observez la façon dont Navidson alterne entre trois plans de courte durée et trois plans plus longs. Il commence par trois angles de Reston, suivis de trois longs plans du salon (et ce n'est en fait que cela – des plans longs pris depuis l'entrée), suivis à nouveau par trois plans brefs, et ainsi de suite. Le contenu a en quelques occasions interféré avec le rythme mais le motif trois-court/trois-long/trois-court est facilement reconnaissable.[118]

[118]«M.O.S.: une détresse au sens strict», par Tasha K. Wheelston, in *Film Quarterly*, v. 48, 1994, p. 2-11.

Ainsi, tout en représentant le signal d'urgence envoyé par l'équipe de Holloway, Navidson utilise également la dissonance implicite dans cette attente en huis clos – l'impatience, la frustration et l'aliénation familiale qui monte – pour lancer au figuré puis littéralement son propre appel de détresse.

L'aspect ironique surgit quand nous comprenons que Navidson a monté cette séquence bien après le désastre Holloway mais avant qu'il ait accompli son dernier plongeon dans cet endroit. En d'autres termes, son SOS est entièrement dépourvu d'espoir. Mais Navidson savait ce qu'il faisait. Ce n'est pas un hasard si les deux derniers plans courts de SOS montrent Karen au téléphone, nous fournissant ainsi un message acoustique dissimulé au sein du message visuel déjà établi : trois signaux occupés, trois sonneries.

En d'autres termes :

.

• • • - - -

.

(ou)

.

SO?[119]

---

[119] SO? Et alors? Plutôt désabusé, mais même moi j'ai dit ça plus d'une fois. En fait, ce mot m'a aidé à m'en sortir tous ces mois où j'étais en Alaska. Peut-être même m'a amené là où je suis aujourd'hui. La femme de l'agence devait forcément savoir que je n'avais pas seize ans, mais plutôt genre entre treize et trente-trois, mais elle a quand même approuvé ma candidature. J'aime imaginer qu'elle a pensé: "Mince, qu'est-ce que ce gosse fait jeune", puis parce qu'elle était fatiguée ou s'en fichait pas mal ou parce que ma dent était cassée et que je faisais peine à voir, elle s'est contentée de lâcher un "So?", puis est passée outre et m'a trouvé une place dans la conserverie.

C'était une drôle d'époque, je vous le dis. Douze heures obscènes de jours nichés dans les bras d'une beauté stupéfiante. Des tentes sur la plage, là-bas au bout de la Pointe d'Homère, faisant de moi, sans parler des autres,

.

de vrais rats de mer.

Et rien depuis qui ne puisse se comparer à ça. Une horrible juxtaposition d'arêtes & de gras de conserve, la puanteur de trop de vies douloureuses & de doigts déchiquetés se détachant sur un au-delà inaccessible et toujours présent, un vent assassin, plus pur que l'eau des glaciers. Certaines eaux étaient trop froides pour être bues, de même l'air était presque trop lumineux pour être

•

respiré, tisonnant dix mille dents de pins alignés, tandis que des aigles sillonnaient les airs tels des dieux, même s'ils occupaient leurs matinées à tout récurer comme des rats, bondissant ici et là sur les quais humides d'entrailles, la mer dans leurs dos criant sans cesse un appel à revenir.

Rien dans ce travail en soi n'aurait pu vous retenir là-bas, heure après heure après encore d'autres heures, penché sur le banc, à transpirer au-dessus

•

de la mort, à trancher des joues de flétan, des pavés de saumon, à endurer d'innombrables piqûres de moustiques, même d'abeilles — mon étrange sort — et toujours dans les ruines des jurons proférés par les Philipinos, les Sales Blancs, les Noirs, les Haïtiens, ce sourd grommellement qui est l'apanage des conserveries. Le salaire était correct mais pas assez c'est sûr pour vous garder dans ses chaînes. Pas après une semaine, encore moins deux, encore

▫

moins trois mois de la même merde abrutissante et écœurante.

Il fallait trouver autre chose.

Pour moi ça a été ce mot "So?" Et je l'ai appris à la dure, en fait au tout début de cet été.

J'avais été invité sur un bateau de pêche, une véritable épave mais soi-disant apte à naviguer. Bon, on n'était pas partis depuis plus de quelques

•

heures quand soudain un orage s'abat sur nous, fend les planches et remplit la coque d'eau. Les pompes ont parfaitement fonctionné mais seulement dix minutes. Pas plus. Les garde-côtes sont venus à notre secours mais ça leur a pris une heure pour arriver jusqu'à nous. Au bas mot. Entre-temps, le bateau avait déjà coulé. Heureusement, on avait un radeau de survie où on a pu se serrer et presque tout le monde a survécu. Presque. Un type y est passé. Un

•

vieil Haïtien. D'au moins seize ans. C'était aussi un ami ou du moins sur le point de le devenir. Du fil s'était emmêlé autour de sa cheville et il a été entraîné par le fond avec l'épave. Quand il a eu la tête sous l'eau, on pouvait tous l'entendre crier. Même si je sais que ce n'est pas possible.

De retour sur le rivage, tout le monde était secoué, mais le capitaine était de loin le plus mal en point. Il s'est saoulé pendant une semaine, même si la seule chose qu'il a jamais dite, c'est "Et alors?"

Le bateau a coulé. "Et alors?"

Ton pote est mort. "Et alors?"

Au moins t'es vivant. "Et alors?"

Des mots horribles mais qui vous endurcissent.

Ils m'ont endurci.

▫

Bref — je ne me rappelle plus comment — j'ai fini par parler un peu de ce fameux été à mon patron. Même Pan-pan a prêté l'oreille. C'était la première fois qu'elle faisait vraiment attention à moi et c'était super. En fait, quand j'ai eu fini, vu que la journée touchait de toute façon à sa fin et qu'on fermait, elle m'a laissé faire quelques pas avec elle.

"T'es quelqu'un de bien, Johnny", a-t-elle déclaré d'une façon qui m'a fait du bien. En tout cas pendant un certain temps.

Nous avons continué de parler et de marcher puis sur un coup de tête on a décidé d'aller manger thaï dans un petit restau au nord de Sunset. Elle, disant: "Tu as faim?" Et moi d'user du mot "affamé".

Elle, insistant pour qu'on aille manger un petit truc.

Même si je n'avais pas eu une faim de loup, j'aurais dévoré le monde juste

▫

pour être avec elle. Tout chez elle scintillait. Rien que de la regarder boire un verre d'eau, la façon dont elle broyait les glaçons entre ses dents, ça me rendait un peu dingo. Même la façon dont ses mains tenaient le verre, et elle avait de belles mains, me plongeait dans toutes sortes de fantasmes, auxquels je n'avais guère de temps à consacrer car dès l'instant où nous nous sommes assis, elle s'est mise à me parler d'un nouveau type qu'elle fréquentait, un coach ou je ne sais quoi chargé d'encadrer de futurs boxeurs à la noix. Apparemment, il pouvait la faire jouir plus fort qu'elle n'avait joui depuis des années.

Je suppose que ça aurait dû me déprimer mais ça n'a pas été le cas. Une des raisons pour lesquelles j'aime Pan-pan c'est parce qu'elle est si ouverte et si peu inhumée, je veux dire inhibée. Peut-être que je l'ai déjà dit. C'est pas grave. En ce qui la concerne, je suis heureux de me répéter.

▫

"Il s'agit d'autre chose que de simplement se sentir bien, me dit-elle. Comprends-moi: j'adore me faire brouter, surtout si le type sait s'y prendre. Mais si tu manipules mon clito comme si c'était une sonnette, la porte ne s'ouvrira pas." Elle a broyé un autre glaçon. "Ces derniers temps, on dirait que j'ai besoin de vraiment penser à autre chose pour grimper aux rideaux. À une époque, le fric me faisait mouiller. J'ai vieilli. Bref, ce type m'a dit qu'il allait me donner la fessée et j'ai dit ça marche. Je ne sais pas pourquoi, je ne l'avais encore jamais fait. T'as déjà essayé?" Elle n'a pas attendu ma réponse. "Alors il s'est posté derrière moi, et il a une très belle queue, et j'adore le bruit que font ses cuisses quand elles se collent contre mon cul, mais ce n'est pas ça qui allait me faire jouir, même en me caressant moi-même. C'est alors qu'il m'a donné une claque sur les fesses. Je l'ai à peine sentie la première fois. Il y allait timidement.

▪

Alors je lui ai dit d'y aller plus fort. Je suis peut-être cinglée, je sais pas, mais il m'a fessée plus fort la fois d'après et j'ai commencé à décoller. Je lui ai dit de le refaire et à chaque fois ça a marché. Finalement, quand j'ai joui, j'ai vraiment jouuui . . . — elle a fait durer le mot — à fond. Plus tard, j'ai vu dans la glace l'empreinte de sa main sur ma fesse. Je crois qu'on pourrait dire que j'aime bien les marques en ce moment. Il disait que sa paume le piquait." Ça l'a fait éclater de rire.

Quand on nous a servi nos plats, je lui ai parlé de Clara English, une tout autre histoire, de Christina & Amber, Kyrie, Lucy et même de cette Ashley dont je ne sais rien, ce qui l'a également fait rire. C'est alors que j'ai décidé de ne pas parler de mon message resté sans réponse. Je ne voulais pas me montrer mesquin avec elle, même si en secret je voulais savoir pourquoi elle ne m'avait jamais rappelé. Au lieu de ça, j'ai pris le parti de m'en

▪

tenir exclusivement au sexe, de la draguer comme ça, en inventant des histoires démentes, voire en brodant sur cette histoire d'Alaska, et de la faire rire encore, et ça se passait très bien quand, pour une raison inconnue, sans prévenir, voilà que je change de plan et me mets à lui parler de Zampanò, de la malle et des agressions insensées. Elle a arrêté de rire. Elle a même arrêté de broyer des glaçons. Elle s'est contentée de m'écouter pendant une demi-heure, une heure, je ne sais plus combien de temps, mais longtemps. Et vous savez quoi, plus je parlais plus je sentais la douleur et la panique en moi se calmer un peu.

Rétrospectivement, c'était plutôt bizarre. Enfin quoi, j'étais là à raconter ces trucs perso. On ne peut pas dire non plus que je lui dévoilais tout. En tout cas moins que ce que j'ai mis ici, c'est sûr. Il y en a beaucoup trop de toute façon, des histoires sans cesse parallèles, c'est comme

▫

ça qu'on dit, non? au vieux et à son livre, qui font de brèves apparitions, voire une simple intrusion, puis disparaissent à nouveau; parfois c'est discret, parfois sanguinolent, parfois rugueux, parfois dépourvu de texture; souvent c'est furieux, effrayé, désolé, fragile ou désespéré, communiqué au

moyen d'un mouvement, d'une odeur ou d'un bruit, trop souvent dans une grammaire bancale, un élan fou brisé par des souvenirs eidétiques, un autre genre de signal je suppose, naguère inséré dans les plus simples appels au secours lancés au-dessus de la rouille et des cerfs-volants qui décrivent des cercles ou émis par radio quand les eaux du golfe d'Alaska se sont enfin abattues et ont submergé le quai pour de bon – dit dit dit . . . – ou même emporté jusqu'à un endroit plus étrange encore où les lettres et encore moins les gens ne descendent jamais, englouti entièrement sans laisser

•

d'écho du mot murmuré, pris, perdu, parti, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à examiner ici non plus, et encore moins à explorer, le tout fracturé dans ma tête, même si c'était à peine présent dans les mots que je prononçais, bien que la moindre des choses aurait été pour ces douloureux vestiges d'être rendus plus supportables en présence de Pan-pan.

À un moment, je suis parvenu à passer outre ces images intimes et à me

▫

contenter de regarder ses yeux. Elle ne regardait pas les gens autour d'elle, ne fixait pas l'argenterie, ne traquait pas quelque nouille baladeuse pendouillant hors de son assiette. Elle me regardait simplement dans les yeux, et sans malice non plus. Elle était accueillante, acceptait tout ce que je lui disais sans jugement, m'écoutait juste, écoutait la façon dont je formulais tout ça, écoutait comment je sentais les choses. C'est alors que quelque chose de vraiment douloureux m'a déchiré, telle une ancienne et puissante racine,

•

comme celle qu'on voit parfois dans les montagnes briser en deux des blocs de granite, sauf qu'au lieu de granite cette chose me déchirait moi. Ma poitrine me faisait mal et je me suis senti tout chose, n'ayant aucune idée de ce qu'était, cette racine ou ce sentiment, jusqu'à ce que je comprenne soudain que j'allais me mettre à pleurer. Ce qui ne m'était pas arrivé depuis l'âge de douze ans, alors je n'avais pas l'intention de m'y mettre à vingt-cinq, surtout dans ce restau thaï de mes deux.

Et donc j'ai tout ravalé.

Tout étouffé.

Et j'ai changé de sujet.

•

Un peu plus tard, quand nous nous sommes dit bonsoir, Pan-pan m'a serré tendrement dans ses bras. Presque comme pour me dire qu'elle savait d'où je revenais.

"T'es quelqu'un de bien, Johnny, a-t-elle dit pour la seconde fois de la soirée. Ne t'inquiète pas trop. T'es encore jeune. Ça va aller."

Et puis alors qu'elle démarrait, elle a souri et dit: "Passe me voir à mon travail un de ces quatre. Si tu veux mon avis, t'as juste besoin de te changer les idées, de sortir un peu de ta maison."

IX

Hic labor ille domus et inextricabilis error
Virgile

laboriosus exitus domus
— Ascensisus

laboriosa ad entrandum
— Nicholas Trevet[x]

---

[x]«Voici la fameuse et difficultueuse maison et ses inextricables détours», *L'Énéide*, 6.27; «La maison à l'issue difficile» (Ascensisus (Paris 1501)); «difficile d'accès» (Trevet (Bâle 1490)).[135] Voir H.J. Thomson, «Fragments de scholie antique sur Virgile préservés dans les glossaires de latin», in *Légendes et folklore anciens dans les glossaires de latin médiéval*, de W.M. Lindsay et H.J. Thomson (Londres: St. Andrews University Publications, 1921)[120].

[120]En fait tout cela est tiré directement du livre de Penelope Reed Doob, L'Idée de labyrinthe: de l'Antiquité classique au Moyen Âge (Ithaca: Cornell University Press, 1990) p. 21, 97, 145 et 227. Un exemple parfait de la façon dont Zampanò aime obscurcir les sources secondaires dont il se sert afin de paraître plus versé dans les documents de première main. En fait c'est une femme du nom de Tatiana qui m'a refilé cette info. Elle avait été une des scribes de Zampanò et — "heureusement pour moi", m'a-t-elle dit au téléphone — possédait encore, entre autres choses, certaines des listes d'ouvrages qu'il avait demandés à la bibliothèque.

Je dois dire que me rendre jusqu'à son domicile n'a pas été une entreprise facile. J'ai eu du mal à franchir le seuil de mon appartement. Les choses se dégradent sensiblement. Le simple fait de tendre la main vers le loquet m'a retourné l'estomac. J'ai ressenti également cet horrible serrement en travers de la poitrine, et mes tempes ont immédiatement enregistré une accélération de mon rythme cardiaque. Et ce n'est qu'un aperçu. Malheureusement, je me sens incapable de rendre compte de l'étrangeté de la situation, vu le paradoxe, car d'un côté je me trouve ridicule, et la nature irrationnelle de mon angoisse me fait rire, je continue en fait à la percevoir comme une totale absurdité — "Enfin quoi Johnny de quoi as-tu peur?" — tandis que de l'autre, et en même temps qui plus est, je suis absolument terrorisé, non par un détail particulier mais par ma réaction elle-même, aussi indéniable & incontestable que la malle de Zampanò.

Je sais que ça paraît absurde mais c'est comme ça: au lieu d'annuler la peur, le sentiment d'absurdité ne fait que l'amplifier.

Heureusement, ou pas du tout, le conseil de Pan-pan continuait de résonner. J'ai pris le risque d'un arrêt cardiaque, j'ai lâché un chapelet de jurons et me suis précipité dehors, bien décidé à me rendre chez Tatiana pour récupérer les documents.

Jusque-là, pas de problème.

Sauf qu'en m'avançant sur le trottoir j'ai vu un camion déboîter de sa voie. Il a brûlé un stop, a désespérément tenté de ralentir, s'est rabattu momentanément, puis, malgré force coups de frein, jets de fumée & crissements assourdissants, il a quand même foncé droit sur moi. J'ai soudain compris ce que ça signifait que d'être léger, de voler dans les airs, de n'être plus régi par la sympathique dyade de la gravité & de la masse, ensuite de quoi j'ai atterri à plus de quatre mètres sur le capot d'une voiture en stationnement, qui s'est révélée être la mienne, j'ai même entendu le choc sourd mais je n'ai rien ressenti physiquement. J'ai momentanément perdu connaissance, mais je

suis revenu à moi juste à temps pour voir le camion qui fonçait toujours droit sur moi et me percutait de plein fouet, et j'ai pensé, vous allez rire: "J'arrive pas à croire que ce connard a bousillé ma putain de voiture! De toutes les bagnoles dans cette rue, il a fallu qu'il bousille la mienne", alors même que l'acier s'enfonçait en moi, pulvérisait instantanément mes jambes, mon bassin, et que le métal de la calandre me pénétrait comme cent couteaux de cuisine, me sectionnant en deux au niveau de la taille.

Les gens se sont mis à crier.

Mais pas à cause de ce qui m'arrivait.

À cause du camion.

Il fuyait de partout.

De l'essence.

Il avait pris feu. J'allais brûler.

Sauf que ce n'était pas de l'essence.

C'était du lait.

Sauf qu'il n'y avait pas de lait. Il n'y avait pas d'essence. Ni de fuite non plus. Il n'y avait même pas de gens. Et sûrement personne qui criait. Et il n'y avait pas de camion. J'étais seul. Ma rue était déserte. Un arbre m'est tombé dessus. Si lourd qu'il a fallu une grue pour le soulever. Même une grue n'aurait pu le soulever. Il n'y a pas d'arbre dans ma rue.

Il faut que tout cela cesse.

Je dois y aller.

J'y suis allé.

Quand je suis arrivé chez Tatiana, elle venait juste de rentrer de sa gym et ses jambes bronzées scintillaient de sueur. Elle portait un cycliste en spandex et un top rose hyper moulant qui ne parvenait pas à dissimuler ses seins impressionnants. Je lui ai dit bonjour puis lui ai à nouveau expliqué comment j'étais rentré en possession des papiers du vieux et pourquoi dans ma tentative pour les mettre en ordre j'avais besoin de retrouver certaines de ses références. Elle m'a de bon cœur tendu la liste de livres à lire qu'elle avait établie à l'époque et a même retrouvé quelques notes qu'elle avait prises concernant l'étymologie du mot "labor".

Elle m'a demandé ce que je voulais boire. Un whisky-coca, ai-je répondu, en me croyant drôle. À mon avis, elle n'a pas compris que c'était de l'humour, ou alors elle l'a très bien compris. Elle est revenue avec ma boisson et s'en est servi une aussi. On a causé encore une heure, en réglant son sort à la bouteille de Jack Daniel's, puis tout d'un coup sans prévenir elle m'a dit: "Je ne te laisserai pas me sauter." C'est le moment de s'en aller, ai-je pensé, et je me suis levé. Je ne me faisais aucune idée, notez bien. "Mais si tu veux, tu peux jouir sur moi", a-t-elle ajouté. Je me suis rassis et avant que je puisse trouver quoi que ce soit à dire, elle avait ôté son top et s'était allongée par terre. Ses seins étaient ronds, durs et complètement artificiels. Je l'ai chevauchée et elle a déboutonné mon pantalon. Puis elle a tendu une main et a pris une huile extrêmement aromatique sur sa table basse. Elle a pressé le tube assez fort pour en extraire un mince filet, qui a dégouliné sur moi, pluie chaude se répandant sur son ventre tonifié et ses gros tétons marron. Satisfaite, elle s'est confortablement réinstallée et m'a regardé m'astiquer laborieusement.

À un moment, elle s'est mordu la lèvre inférieure et ça m'a fait encore plus bander. Quand elle s'est mise à se caresser les seins, en poussant de petits gémissements de plaisir, j'ai senti le foutre commencer à bouillonner dans mes couilles, mais ce n'est que lorsque j'ai été sur le point de jouir que je l'ai perdue de vue, mes paupières se refermant brutalement, or elle devait attendre ce moment, guetter cette obscurité provisoire, quand je serais vulnérable et aveugle à tout sauf à mon propre plaisir, car elle a glissé une main sous moi, a appuyé l'extrémité d'un doigt lubrifié d'huile contre mon anus, en a fait le tour, l'a frotté, puis a accentué la pression pour franchir le seuil de résistance, et s'est introduit en moi en sachant exactement où

K Ayant déjà commenté au chapitre V la façon dont l'écho permet avec efficacité d'évaluer les distances physiques, émotionnelles et thématiques présentes dans *Le Navidson Record*, il est désormais nécessaire de commenter ses limites descriptives. Par essence, l'écho se borne aux vastes espaces. Toutefois, afin de comprendre comment dans la maison des Navidson les distances sont radicalement déformées, nous devons aborder l'idéation plus complexe de convolution, d'interférence, de confusion et même les idées décentriques de motif et de construction. En d'autres termes, le concept d'un labyrinthe.

Il serait extraordinaire que, en se basant sur des scènes du *Navidson Record*, quelqu'un parvienne à établir un *bauplan*[121] de la maison. Bien sûr il s'agit là d'une impossibilité, non seulement à cause des murs qui changent mais également du fait de la destruction constante dans le film de la continuité, les fréquents jump cuts interdisant toute sorte de cartographie adéquate. Par conséquent, en place d'une interprétation schématique, le film propose une interprétation schismatique de pièces vides, de longs couloirs et d'impasses, promettant perpétuellement mais esquivant sans cesse la finalité d'un agencement immuable.

Chose bizarre, si nous pouvons nous en remettre à l'Histoire pour établir un certain contexte, les motivations présidant à la construction des labyrinthes ont considérablement varié au cours des âges[122]. Par exemple, le labyrinthe de haies anglais à Longleat fut conçu pour amuser les hôtes des réceptions qui y étaient données, tandis que Amenemhet III de la XII[e]

---

aller, se dirigeant droit vers la prostate, le point P, la touche Volume de ce baiso-tuner à injection que j'ignorais posséder, déclenchant un cri/appel presque insoutenable de/au plaisir, les endorphines pétaradant dans mon cerveau à un rythme jusqu'alors inconnu, tandis que les muscles de mon entrejambe se contractaient (presque) douloureusement en un poing spasmodique – ce à quoi, je dois dire, je n'étais pas vraiment préparé. J'ai explosé. Un flot blanc a volé sur ses seins, des filets de foutre ont dégouliné sur ses tétons, se rassemblant en flaques autour de son cou, une partie a même atteint son visage, un crachat sur son menton, un autre sur sa lèvre inférieure. Elle a souri, a commencé à étaler doucement ma semence sur sa peau sombre puis a ouvert la bouche comme pour soupirer, sauf qu'elle n'a pas soupiré, aucun bruit, pas même un souffle, juste l'éclat lunaire de ses dents, et finalement sa langue a léché d'abord sa lèvre supérieure avant de se tourner vers sa lèvre inférieure, puis, en souriant, ses yeux braqués sur les miens, me regardant la regarder, elle l'a léchée et a fini par avaler mon foutre.

JLVraiment désolé.[121]

[121] Plan de construction, en allemand. — Éd.

[122] Sur la question des labyrinthes, on consultera *Le Livre des Labyrinthes*, de Paolo Santarcangeli; «La Toile immortelle», par Russ Craim, in *Daedalus*, été 1995; *Labyrinthes*, de Hermann Kern; *Dédales et labyrinthes*, de W.H. Matthews; *Labrys*, de Stella Pinicker; *Le Labyrinthe de Knossos*, de Rodney Castleden; *Le Mauvais Fil*, de Harold Sieber; «Essais et récréations mathématiques», de W.W.R. Ball; *Nœuds complexes : le cas gordien*, de Robinson Ferrel Smith; *Entrée dans le labyrinthe*, de O.B. Hardison; et *Jéjunum et Iléum*, de Patricia Flynn.

dynastie en Égypte fit bâtir pour son temple mortuaire un labyrinthe près du lac Moeris afin de protéger son âme. Mais le plus célèbre labyrinthe demeure celui que Dédale fit construire pour le roi Minos. Il servait de prison. Prétendûment situé sur l'île de Crète, dans la ville de Knossos, ce labyrinthe fut édifié afin d'incarcérer le Minotaure, une créature née d'un rapport illicite entre la reine et un taureau. Comme on l'enseigne aux enfants dans la plupart des écoles, ce monstre dévorait certaines années plus d'une douzaine de jeunes Athéniens avant que Thésée finisse par le tuer[123].

123

Au
risque de dire des
évidences
aucune femme ne peut s'accoupler
avec un taureau et enfanter.
Partant de ce simple fait scientifique
je me permets de formuler la théorie suivante :
le roi Minos n'a pas fait construire le labyrinthe
pour emprisonner un monstre mais pour
dissimuler un enfant
difforme – le sien.
Alors que le Minotaure a souvent été décrit
comme une créature avec le corps d'un taureau mais
le torse d'un homme – dans le genre centaure – le
mythe décrit le Minotaure comme ayant simplement la
tête d'un taureau et le corps d'un homme[125], ou en
d'autres termes un homme avec un visage difforme. Je
pense que l'orgueil empêcha Minos d'accepter que l'héritier
du trône ait une apparence hideuse. En conséquence, il renia
sa descendance en accusant publiquement son
épouse Pasiphaé d'avoir forniqué
avec un bovin mâle.
Ayant assez de sens moral pour se retenir d'assassiner la
chair de sa chair, Minos fit construire un labyrinthe, suffisamment
compliqué pour que son fils ne puisse s'en échapper mais sans le
moindre barreau pouvant suggérer une prison. (Il est intéressant de
noter que le mythe affirme que la plupart des jeunes Athéniens
donnés en « pâture » au Minotaure moururent en fait de faim dans
le labyrinthe, nous indiquant ainsi que leur mort était due davantage à
la complexité du dédale qu'à la prétendue férocité
du Minotaure.)
Je suis convaincu que le labyrinthe de Minos était une parfaite
métaphore de la répression. Mes réflexions sur ce
sujet (cf. « Malformations natales à Knossos », Sonny n'attendra pas,
flyer, Santa Cruz, 1968)[124] ont inspiré le dramaturge Taggert
Chiclitz, qui a écrit une pièce intitulée *Le Minotaure* pour la Seattle
Repertory Company[126]. Comme huit personnes seulement, y
compris le portier, ont eu la chance de voir ce spectacle, j'en
fournis ici un bref résumé :
Chiclitz commence sa pièce par Minos pénétrant dans le labyrinthe
tard un soir pour parler à son fils. Ainsi qu'il s'avère, le Minotaure
est une créature douce et incomprise, alors que les prétendus jeunes Athéniens
sont des criminels déjà condamnés à mort en Grèce. D'ordinaire, le roi Minos les fait
exécuter en secret puis prétend que leur mort a été causée par le terrifiant Minotaure, s'as-
surant ainsi que les habitants de Knossos ne s'approcheront jamais trop du labyrinthe.
Malheureusement, cette fois-ci, un des criminels s'est échappé dans le labyrinthe,

Néanmoins, tandis que Holloway Roberts, Jed Leeder et Wax Hook continuent de descendre l'escalier dans **Exploration #4**, le but de ce vaste endroit leur échappe toujours. Est-ce seulement une aberration des lois physiques? Un gauchissement de l'espace? Ou simplement un labyrinthe topiaire à une échelle gigantesque? Peut-être a-t-il une fonction funéraire? Dissimule-t-il un secret? Protège quelque chose? Emprisonne ou cache une espèce de monstre? Comme le découvre bientôt l'équipe de Holloway, les réponses à ces questions ne se bousculent pas exactement.[129]

~~est tombé sur Mint (ainsi que Chiclitz désigne le Minotaure) et a manqué le tuer. Si Minos ne s'était pas précipité pour tuer le criminel, son fils aurait péri. ¶ Inutile de dire que Minos est furieux. Il vient de montrer qu'il se soucie de son fils et le chagrin et la culpabilité qui en découlent l'excèdent au plus haut point. ¶ Par la suite, le roi parvient peu à peu à passer outre les difformités de son enfant, et finit par découvrir un esprit élégiaque, une sensibilité artistique et, surtout, une compréhension visionnaire du monde. Bientôt un profond amour paternel grandit dans le cœur du roi et il cherche à concevoir un moyen de réintégrer le Minotaure dans la société. ¶ Malheureusement, les récits que le roi a fait courir de par le monde concernant cette bête terrifiante révèlent les semences de la tragédie. Très vite, une brute du nom de Thésée débarque (Chiclitz le décrit comme un étudiant ivre et presque attardé) et, sans le moindre scrupule, hache en petits morceaux le Minotaure. ¶ Dans une des scènes les plus émouvantes de la pièce, le roi Minos, le visage baigné de larmes, loue publiquement le courage de Thésée. La foule prend ces larmes pour un témoignage de gratitude alors que nous, le public, comprenons qu'il pleure son fils. Le roi a le cœur brisé, et bien qu'il se montre désormais un souverain des plus équitables, sa justice est à jamais façonnée par la plus profonde des douleurs.[128]~~

Note: Les passages biffés indiquent que Zampanò a essayé de s'en débarrasser, mais, avec un peu de térébenthine et une bonne vieille loupe, je suis parvenu à les ressusciter.

[124]~~«Terrible Préjugé à Knossos», par Zampanò, in Sonny attendra, flyer, Santa Cruz, 1969.~~[125]

[125]J'ignore complètement pourquoi ces titres et sources cités sont différents. Ça me paraît bien trop intentionnel pour être une erreur, mais comme je n'ai pas pu retrouver le "flyer" en question, je n'en sais trop rien. J'ai rappelé Ashley et laissé un message, même si je ne me souviens plus d'elle.

[126]~~*Le Minotaure*, par Taggert Chiclitz, monté au Hey Zeus Theater par la Seattle Repertory Company le 14 avril 1972.~~

[127]~~W.H. Matthews écrit: «Un petit labyrinthe similaire, avec pour motif central Thésée et le Minotaure, figure sur le mur de l'église de San Michele Maggiore à Pavie. On suppose qu'il s'agit d'une œuvre du Xe siècle. C'est l'un des rares exemples où le Minotaure est représenté avec la tête d'un homme et le corps d'une bête en centaure, en fait.» Voir également *Dédales et Labyrinthes: histoire et évolution* (New York: Dover Publications, Inc., 1970), p. 56. Voir aussi Fig. 40 à la page 53.~~

[128]~~Même dans *Les Métamorphoses*, Ovide montre comment Minos, alors âgé, craignait les jeunes hommes.~~

~~*Qui, dum fuit integer aevi, terruerat magnas ipso quoque nomine gentes; tunc erat invalidus, Deïonidenque iuventae robore Miletum Phoeboque parente superbum pertimuit, credensque suis insurgere regnis, haut tamen est patriis arcere penatibus ausus.*~~

~~(«Minos qui, tant que l'âge avait laissé sa force intacte, jetait la terreur au bruit même de son seul nom, chez les grandes nations, était alors affaibli, et le fils de Deioné, Miletus, tout plein de l'orgueil de sentir sa robuste jeunesse et d'avoir pour père Phœbus, lui inspirait de la crainte; et malgré sa conviction que le jeune homme s'insurgeait contre son autorité royale, il n'avait pas osé cependant l'éloigner des pénates paternels.» IX, 439 sq.) Miletus rappelait peut-être à Minos son fils assassiné, et, se sentant coupable, il tremblait devant ce jeune homme.~~

[129]Très accessoirement, rappelons que Jacques Derrida a commenté un jour les notions de structure et de

centralité. De telles réflexions sont bien trop complexes pour qu'on les examine convenablement ici; toutefois, certains trouveront utile cette référence eu égard au sens de «jeu», «origines» et «fins» – surtout en rapport avec la maison des Navidson:

> Ce centre avait pour fonction non seulement d'orienter et d'équilibrer, d'organiser la structure – on ne peut en effet penser une structure inorganisée – mais de faire surtout que le principe d'organisation de la structure limite ce que nous pourrions appeler le *jeu*[137] de la structure. Sans doute le centre d'une structure, en orientant et en organisant la cohérence du système, permet-il le jeu des éléments à l'intérieur de la forme totale. Et aujourd'hui encore une structure privée de tout centre représente l'impensable lui-même.[130]

[130]Et plus loin:

> En tant que centre, il est le point où la subsistution des contenus, des éléments, des termes, n'est plus possible. Au centre, la permutation ou la transformation des éléments (qui peuvent d'ailleurs être des structures comprises dans une structure) est interdite. Du moins est-elle toujours restée interdite (et j'utilise ce mot à dessein). On a donc toujours pensé que le centre, qui par définition est unique, constituait, dans une structure, cela même qui commendant la structure, échappe à la structuratlité. C'est pourquoi, pour une pensée classique de la structure, le centre peut être dit, paradoxalement, *dans* la structure et *hors de* la structure. Il est au centre de la totalité et pourtant, puisque le centre ne lui appartient pas, la totalité *a son centre ailleurs*. Le centre n'est pas le centre.[131]

Voir Jacques Derrida, *L'Écriture et la Différence* (Paris, Éditions du Seuil, 1967), p. 409-410.
[131]À l'inverse, Christian Norberg-Schulz écrit:

> En termes de perception spontanée, l'espace de l'homme est «centré subjectivement». Mais le développement de schèmes signifie non seulement que la notion de centre sert de moyen d'organisation général, mais que certains centres sont «externalisés» comme points de référence dans l'environnement. Ce besoin est si impérieux que l'homme depuis les temps les plus reculés a conçu le monde entier comme étant centralisé. Dans de nombreuses légendes, le «centre du monde» est concrétisé par un arbre ou une colonne symbolisant un *axis mundi* vertical. Les montagnes étaient également considérées comme des points où le ciel et la terre se rencontraient. Les anciens Grecs situaient le «nombril» du monde (*omphalos*) à Delphes, tandis que les Romains considéraient leur Capitole comme la *caput mundi*. Pour l'Islam, ka'aba demeure le centre du monde. Eliade fait remarquer que dans la plupart des croyances il est difficile d'atteindre le centre. C'est un but idéal, que l'on ne peut atteindre qu'après «un

Penelope Reed Doob évite le débat embrouillé sur la fonction labyrinthique en établissant habilement une distinction entre ceux qui se déplacent dans un labyrinthe et ceux qui restent à l'extérieur:

> [C]eux qui explorent le labyrinthe, et dont le champ de vision est restreint et fragmenté, sont désorientés, tandis que ceux qui contemplent le labyrinthe, que ce soit en le surplombant ou l'étudiant sur plan, sont émerveillés par sa complexité. Ce qu'on voit dépend de l'endroit où l'on se trouve, ce qui fait que, dans le même temps, les labyrinthes sont simples (il n'existe qu'une seule structure physique) et doubles: ils incorporent simultanément l'ordre et le désordre, la clarté et la confusion, l'unité et la multiplicité, l'art et le chaos. Ils peuvent être perçus comme un chemin (un passage linéaire mais détourné vers un but) ou comme un motif (un dessin absolument symétrique) . . . Notre perception des labyrinthes est ainsi intrinsèquement instable:

---

périple laborieux». «Atteindre le centre c'est parvenir à une consécration, une initiation. À l'existence profane et illusoire d'hier, succède une nouvelle existence, réelle, durable et puissante.» Mais Eliade signale également que «toute vie, même la moins mémorable, peut être considérée comme un séjour dans un labyrinthe».[132]

Voir *Existence, espace et architecture*, de Christian Norberg-Schulz (New York: Praeger Publishers, 1971), p. 18, où est cité l'ouvrage d'Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses* (Paris: Payot, 1989), p. 380-382.

[132]Ce que Derrida et Norberg-Schulz oublient d'examiner, c'est la volonté organisatrice de gravitation ou comment entre deux particules de matière existe une force attractive (cette relation étant d'ordinaire représentée par G ayant une valeur de $6{,}670 \times 10^{-11}$ N-m^2 / kg^2). La gravité, par opposition à la gravitation, concerne spécifiquement l'effet de la terre sur d'autres corps et nous a autant appris sur le sens du centre de l'humanité que Derrida et Norberg-Schulz. La gravité influe sur des mots comme «équilibre», «au-dessus», «au-dessous» et même «repos». Grâce au léger tremblement de l'endolymphe sur la crête ampullaire dans le canal semi-circulaire ou le mouvement ascendant/descendant des cils sur les maculae dans l'utricule et le saccule, la gravité parle une langue compréhensible bien avant que les mots qui la décrivent soient un jour prononcés ou appris. Les travaux d'Albert Einstein là-dessus valent également qu'on s'y intéresse, même s'il convient de ne pas oublier la façon dont la maison des Navidson finit par ressembler au labyrinthe de l'oreille interne.[133]

[133]Cela nous conduit à la thématique de Lissitzky et Escher à laquelle Zampanò semble constamment penser sans jamais vraiment l'aborder directement et ouvertement. En tout cas, c'est comme ça que je vois les choses. Les pages 30, 370 et 461, toutefois, sont en contradiction. Encore que.

changez de perspective et le labyrinthe semblera changer.[134]

Malheureusement, la dichotomie entre ceux qui participent de l'intérieur et ceux qui observent de l'extérieur s'effondre lorsqu'on étudie la maison, par le simple fait que personne ne voit jamais ce labyrinthe dans sa totalité. Par conséquent, la compréhension de ses subtilités doit toujours être déduite de l'intérieur.

Cela s'applique non seulement à la maison mais au film lui-même. Dès le début du *Navidson Record*, nous sommes entraînés dans un labyrinthe, et errons d'une cellule de celluloïde à l'autre, nous efforçant d'apercevoir le plan suivant dans l'espoir de trouver une solution, un centre, un sens global, pour ne découvrir qu'une autre séquence, menant dans une direction complètement différente, un discours qui ne cesse de se déboîter et de nous faire miroiter l'éventualité d'une découverte tout en se dissolvant en chemin dans des ambiguïtés chaotiques trop brouillées pour qu'on puisse jamais les embrasser complètement[135].

Afin d'apprécier pleinement la façon dont les détours se déroulent, se tordent pour soudain se réenrouler, puis se déploient à nouveau, que ce soit dans la maison de Navidson ou dans le film – *quae itinerum ambages occursusque ac recursus inexplicabiles*[136] – nous devons nous pencher sur l'héritage étymologique d'un mot comme «labyrinthe». Le latin *labor* est parent de la racine *labi* qui signifie glisser ou glisser en arrière[137] bien que le sens communément perçu suggère la difficulté et le travail. Le mot «labyrinthe» contient implicitement un effort nécessaire pour s'empêcher de glisser ou de tomber; en d'autres termes, pour s'arrêter. Nous ne pouvons nous détendre entre de tels murs, nous devons lutter pour nous en extraire. Hugues de Saint-Victor est allé jusqu'à suggérer que l'antithèse du labyrinthe – ce qui contient le travail – est l'arche de Noé[138] –, autrement dit ce qui contient le repos.×

Si le travail qu'exige tout labyrinthe consiste à y pénétrer ou à s'en échapper, la question du comment devient on ne peut plus pertinente. Par exemple, une façon de sortir d'un dédale consiste simplement à garder une main contre un mur et à marcher dans une seule direction. On finira par trouver la sortie. Malheureusement, en ce qui concerne la maison, cette approche exigerait probablement une quantité de temps et de ressources infinie. Il ne faut pas oublier que le problème posé par l'épuisement – le résultat d'un

---

[134]Penelope Reed Doob, *L'Idée de labyrinthe: de l'Antiquité classique au Moyen Âge* (Ithaca: Cornell University Press, 1990), p. 1.×

[135]Comme le déplore Daniel Hortz: «En accordant à tous ceux qui sont concernés le droit d'errer (c.-à-d. de rêvasser, d'associer librement, de phantasmer [sic], etc.; cf. Gaston Bachelard) ce qui est décousu se réappropriera inévitablement l'hétérogénéité du disparate et, par le fait de cet acte inattendu et irréconcilié, provoquera une ré-affirmation du moi.» ~~Autrement dit, à l'image de la maison, le film nous capture et nous interdit, tout en nous libérant dans le même temps, d'errer, et donc en premier lieu nous égare, inévitablement, nous abstrait du nous, pour nous ramener finalement, et nécessairement, car dans quel autre endroit aurions-nous pu vraiment aller? jusqu'au nous et de là jusqu'à nous-mêmes.~~ Voir *Comprendre le moi: Le labyrinthe du nous*, de Daniel Hortz (Boston: Garden Press, 1995), p. 261.[129]

[136][«Passages qui sinuent, avancent et reculent d'une façon horriblement complexe.» — Éd.] Pline décrit également ainsi le dédale égyptien: «*sed crebis foribus inditis ad fallendos occursus redeundumque in errores eosdem.*» [«Des portes sont laissées dans les murs à de fréquents intervalles pour suggérer de façon trompeuse le chemin à venir et pour forcer le visiteur à revenir par les voies mêmes qu'il a déjà empruntées dans ses errances.» — Éd.]×

[137]*Labi* est probablement apparenté à «sommeil».[134]

[138]Voir Chapitre VI, note 82, Histoire de Tom, ainsi que la note 249. — Éd.

effort – est un élément inextricable de toute expérience dans un labyrinthe sophistiqué. Donc, pour s'échapper, il faut se rappeler que nous ne pouvons pas envisager tous les chemins mais devons décoder seulement ceux indispensables pour sortir. Il convient d'être rapide et d'éviter l'exhaustivité. Cependant, comme nous met en garde Sénèque dans la lettre 44 de ses *Epistulae morales*, aller trop vite entraîne également certains risques:

> *Quod evenit in labyrintho properantibus:*
> *ipsa illos velocitas implicat.*[139]

Malheureusement, la sinuosité de certains labyrinthes est de nature à empêcher toute solution définitive. Mais le plus troublant, c'est que la complexité peut excéder l'imagination même du concepteur.[140] Par conséquent, quiconque s'y perd doit admettre que personne, pas même un dieu ou un Autre, n'embrasse le dédale dans sa totalité et par conséquent ne saurait avancer de réponse définitive. La maison de Navidson semble un exemple parfait. En raison de ses murs instables et de ses dimensions extraordinaires, toute issue demeure singulière et ne vaut que pour ceux qui se trouvent à tel endroit à tel moment. Aussi toutes les solutions sont-elles nécessairement d'ordre personnel.[141]

---

[139][C'est ce qui arrive quand on progresse trop vite dans un labyrinthe: plus vite on va, plus on est pris au piège. — Éd.] Des paroles qui méritent qu'on s'y attarde, surtout si l'on tient compte de la remarque de Pascal, citée dans *Allégories de la Lecture* de Paul de Man: «Quand on lit trop vite ou trop doucement, on n'entend rien.»[135]

[140]«*. . . ita Daedalus implet innumeras errore vias vixque ipse reverti ad limen potuit: tanta est fallacia tecti.*» Ovide, *Les Métamorphoses*, VIII, 1, 166-168. [«Ainsi Dédale multiplia avec d'innombrables routes les risques de s'égarer; et c'est avec peine qu'il put lui-même revenir jusqu'au seuil, tant la demeure était pleine de pièges.» Horace Gregory propose cependant une traduction légèrement différente: «Ainsi Dédale conçut le labyrinthe;/Et qui s'y engageait sans être sur ses gardes/Ne regagnerait pas une sortie sur le monde —/Tant l'étrange structure était ingénieuse.» — Éd.] ~~En d'autres termes: laissez le ciel. Il ne contient nulle réponse. Il n'a que faire de ce qu'il ne connaît plus. Traitez ce lieu comme une chose en soi, indépendante de tout le reste, et affrontez-le sur cette base. Vous seul devez trouver le chemin. Personne d'autre ne peut vous aider. Chaque voie est différente. Et si vous vous perdez, du moins tirez quelque consolation de l'absolue certitude que vous allez périr.~~ ×

[141]Je ne sais pas trop pourquoi, mais j'ai l'impression de comprendre ça à un niveau complètement différent. Ce que je veux dire, c'est que l'étrange rencontre avec Tatiana semble m'avoir en quelque sorte aidé. Comme si prendre mon pied était tout ce dont j'avais besoin pour que diminue une partie de cet effroi et de cette panique. Je crois que Pan-pan avait raison. Bien sûr, l'inconvénient c'est que cette nouvelle découverte m'a laissé pratiquement à côté de mes pompes, je veux dire par là priapique.

Hier soir, j'ai fait le tour de mes connaissances. J'ai appelé Tatiana mais elle n'était pas chez elle. Le répondeur d'Amber s'est déclenché mais je n'ai pas laissé de message. Puis comme les heures s'éternisaient et qu'une pesanteur particulière s'emparait de moi, j'ai pensé à Pan-pan. En fait, je suis presque allé là où elle travaille, dans cet endroit où je pourrais être seul avec la lumière déclinante et le jeu des ombres, à mater tranquillement, sans me prendre de coups, une perspective qui aussi soudainement qu'elle m'a traversé l'esprit m'a soudainement fait – et sans raison apparente non plus – me sentir horriblement mal à l'aise. J'ai préféré appeler Lude. Il m'a donné le numéro de Kyrie. Personne. Pas même un répondeur pour prendre mon message. J'ai rappelé Lude et une heure plus tard nous nous torchions au cidre chez Rouge.

Pour une raison ou une autre, j'avais sur moi un extrait de ce que Zampanò avait écrit sur Natasha (cf. Annexe F). Je l'avais trouvé quelques mois plus tôt et supposé immédiatement que c'était une de ses anciennes maîtresses, ce qui bien sûr est peut-être le cas. À dater de ce jour, toutefois, j'avais commencé à croire que la Natasha de Zampanò vivait également dans les pages belloquaces de Tolstoï. (Oui, chose étonnante, j'ai fini par me mettre à lire Guerre et Paix).

Bref, ce soir-là, le hasard a voulu qu'une certaine Natasha soit en train de manger des légumes et de boire du vin. On racontait — du moins, c'est ce que m'a confié Lude; j'ai toujours aimé la façon dont il pouvait "confier" des ragots — que sa mère était célèbre mais avait péri en mer, à moins d'écouter d'autres ragots selon lesquels — nouvelle confidence de Lude — c'était son père qui avait péri en mer, même s'il n'était pas célèbre.

Quelle importance?

Dans les deux cas, Natasha était superbe.

La prophétie de Tolstoï en chair et en os.

Lude et moi on s'est disputés pour savoir qui l'aborderait le premier. À vrai dire, je n'ai pas eu le courage. Mais quelques pintes plus tard, j'ai vu Lude s'approcher en zigzaguant de sa table. Il était le mieux placé. Il la connaissait. Savait dire "salut" sans paraître obscène. J'ai observé la scène, mon verre rivé à mes lèvres de façon à pouvoir boire en continu — même si, du coup, respirer devenait un peu coton.

Lude riait, Natasha souriait, ses copines absorbées par les légumes, le vin. Mais Lude restait trop longtemps. Je l'ai senti à la façon dont elle s'est mise à regarder ses copines, son assiette, tout sauf lui. Puis Lude a dit quelque chose. Sûrement une tentative pour sauver la situation. J'étais loin de me douter que c'était moi qu'on sacrifiait, en tout cas jusqu'à ce qu'il se mette à me montrer du doigt, au bar. Et soudain elle a regardé dans ma direction. Et ni lui ni elle ne souriaient. J'ai redressé le fond de mon verre suffisamment haut pour dissimuler mon visage et n'ai prêté aucune attention au flot de cidre qui s'est déversé de part et d'autre de ma bouche, écumant sur mes genoux. Puis j'ai baissé mon leurre et j'ai vu Natasha qui repassait à Lude un bout de papier qu'il venait juste de lui donner. Son sourire était forcé. Elle parlait peu. Il a continué à la baratiner, a souri encore un petit coup puis est parti.

"Désolé, Hoss, a dit Lude en me rejoignant, sans se rendre compte que l'incident m'avait changé en pierre.

—Tu ne t'es pas contenté de lui dire que j'avais écrit ce truc pour elle, n'est-ce pas? ai-je enfin bégayé.

—Tu parles. Hé, elle a aimé! Mais pas assez pour larguer son petit ami.

—Ce n'est pas moi qui ai écrit ce truc! C'est un aveugle!", me suis-je écrié, mais il était trop tard. J'ai fini mon verre et, tête baissée, j'ai quitté l'endroit séance tenante, laissant Lude supporter l'indifférence ostentatoire de Natasha.

Prenant en direction de l'est, je suis passé devant Chez Muse et me suis arrêté au El Coyote où j'ai bu des tequilas jusqu'à ce qu'une Australienne se mette à me parler de kangourous et de la grande barrière de corail puis j'ai commandé autre chose, un truc fort et vert. Un jour, il y a plus d'un an? Deux? elle avait assisté là-bas à une réunion de personnes très célèbres qui parlaient avec gravité des choses les plus perverses. Elle m'a raconté tout ça avec une certaine allégresse, ses seins ballottant tels des pacman géants. Pourquoi pas. Ça ne me dérangeait pas. Ça lui disait que je lui parle de Natasha? Ou du moins, de ce qu'avait écrit un aveugle?

Quand j'ai fini par quitter le bar, j'ignorais totalement où j'étais, des lumières orange brûlaient pareilles à des taches solaires, déclenchant dans ma tête d'étranges émeutes, tandis que dans l'obscurité en contrebas un chœur de coyotes hurlait, ou était-ce le bruit de la circulation? et aucun sens du temps non plus. Nous sommes allés tous les deux en titubant dans un coin et c'est alors que la voiture s'est approchée, une voiture blanche? Une VW LAP 1? peut-être/peut-être pas? J'ai essayé de voir à quoi tout ça rimait, mon Australienne qui se bidonnait, les deux pacman qui perdaient la boule, elle habitait juste à

côté quelque part mais c'était marrant, elle n'arrivait pas à se rappeler exactement où, moi je m'en fichais pas mal, je plissais juste les yeux et fixais la voiture blanche? c'est alors que la vitre s'est abaissée et qu'un beau visage est apparu, fatigué peut-être, incertain aussi, mais néanmoins lumineux avec un sourire désabusé sur ses douces lèvres – Natasha s'est penchée par la vitre de sa voiture, "L'amour ne tient pas la route longtemps, hein?"[142], m'a-t-elle dit avec un clin d'œil, tandis que je secouais la tête, comme si ce genre de dénégation emphatique pouvait bel et bien prouver quelque chose, genre à quel point il était possible de tomber d'aussi haut aussi vite, mais pour comprendre quelque chose à tout ça vous devez vous souvenir, et moi je m'en souvenais, je m'en souvenais parfaitement, ce que je n'arrêtais pas de me répéter tandis que cette voiture blanche?, sa voiture? s'éloignait rapidement, bye-bye Natasha, qui que tu sois, et que je me demandais si je la reverrais jamais, me doutant qu'il n'en serait rien, espérant que mes sens me trompaient mais n'en sachant rien; Le Coup de Foudre ayant été écrit par un aveugle, même sournois, et passionné aussi? l'aveugle suprême, moi – j'ignore pourquoi je viens d'écrire ça – même si je l'aimerais encore même en recouvrant la vue, même si j'avais tout d'un coup commencé à rêver alors de quelqu'un que je n'avais encore jamais rencontré, ou connaissais depuis toujours, non, pas même Pan-pan – pfiou, qu'est-ce que je m'égare – peut-être Natasha après tout, si vague, si familière, si étrange, mais qui, vraiment, et pourquoi? même s'il y avait au moins un truc auquel je pouvais me raccrocher, un truc vraiment réconfortant, une nuit étoilée, fortunée, et mille merveilleux éléments qu'une idée avine, infusions mortelles, et reste alors mon ombre noire, invitant rêves ou nostalgies infinies, encore, jusqu'à ce que cette Australienne me secoue le bras, me le secoue vraiment:

«Hé! Oh! T'es où?

–Perdu", ai-je marmonné et je me suis mis à rire, et alors elle a ri, et je ne me rappelle pas la suite. Je ne me rappelle pas sa porte, toutes ces marches jusqu'au premier étage, le raffut qu'on a fait en traversant le couloir, sans jamais allumer les lumières, les lumières du couloir ou les lumières de sa chambre, avant de s'écrouler sur le futon à même le sol. Je ne me rappelle même plus comment nous avons ôté tous nos vêtements, je n'arrivais pas à lui dégrafer son soutien-gorge, elle a dû finalement s'en occuper elle-même, son soutien-gorge blanc, ahh le fermoir était devant et je bataillais derrière, et c'est alors qu'elle a libéré les pacman et m'a bouffé tout cru.

Ouais je sais, tout ça ne colle pas vraiment. Après tout, comment passe-t-on d'un poème à une fille superbe puis aux détails d'une coucherie avinée? Je veux dire même si vous pouviez recoller ensemble tous les morceaux, et je doute que ça soit possible, quel genre d'image obtiendriez-vous vraiment?

Son sexe était vraiment spécial. Ça je m'en souviens. En fait, c'était incroyable comme il était poilu, d'épaisses boucles noires, qui le recouvraient, le cachaient, mais une fois qu'on l'avait titillé & léché, il s'ouvrait très facilement pour se laisser toucher, goûter, et elle restait assise sur moi, chevauchait ma bouche, se tendait légèrement en arrière, se penchait légèrement en avant, et quand ses jambes se mirent à trembler, elle voulut que je continue à l'explorer avec mes doigts et mes lèvres et ma langue, que j'explore ses replis de chaleur, les doux plis de son obscurité, et que ça dure, que ça dure.

Le reste c'est clair je ne m'en souviens pas même si je sais que ça a duré ainsi pendant un temps.

Et tout là-haut eh-oh,
loin des yeux eh-euh,
au fond du soupirail
c'est la vraie pagaille.

Une comptine. Je crois.

Plus tard, combien de temps après exactement je l'ignore, elle m'a dit qu'on avait été super et qu'elle se sentait super bien, mais ce n'était pas mon

Comme pour les précédentes explorations, Exploration #4 peut être également considérée comme un voyage personnel. Alors que certaines parties de la maison, telles que le Grand Vestibule par exemple, semblent proposer une expérience collective, de nombreux passages communiquant entre eux, et ayant fait l'objet d'une inspection même furtive, par un seul individu, ne seront plus jamais par la suite réempruntés par quiconque. En conséquence, malgré – ainsi qu'à la lumière – de futures recherches, la descente de Holloway demeure singulière.

Quand son équipe atteint enfin le bas de l'escalier, ses membres ont déjà passé trois nuits dans ces hideuses ténèbres, sacs de couchage et tentes isolant avec succès leurs corps du froid, sans que rien ne protège leurs cœurs de ce que Jed appelle la «lourdeur», et qui lui semble tapie en permanence quelque part, toute proche, prête à bondir. Alors que chacun éprouve une certaine euphorie en atteignant la dernière marche, le fait est qu'ils viennent simplement d'en finir avec un aspect déjà expérimenté de la maison. Aucun d'entre eux n'est préparé à affronter l'inconnu qui s'offre désormais.

Le matin du quatrième jour, les trois hommes conviennent d'explorer une nouvelle série de pièces. Comme l'explique Holloway: «Nous avons parcouru pas mal de chemin. Allons voir s'il y a quelque chose là-bas.» Wax et Jed ne formulent aucune objection et, bientôt, le petit groupe s'enfonce dans le labyrinthe.

Comme d'habitude, Holloway impose de nombreux arrêts afin de prélever des échantillons sur les murs. Jed est devenu très habile avec le ciseau et le marteau, et détache de petites parcelles de substance cendreuse qu'il dépose dans un des nombreux bocaux que lui a donnés Reston. Comme c'était le cas dans l'escalier, Holloway s'occupe personnellement de baliser leur progression. Il colle constamment des flèches fluo sur le mur, vaporise de la peinture fluo sur les coins, et dévide des mètres et des mètres de fil de pêche chaque fois que le chemin devient particulièrement

---

cas. Je ne savais même pas où j'étais, ni qui elle était, ni comment on avait fait ce qu'elle avait dit qu'on avait fait. Il fallait que je sorte, mais putain qu'est-ce que le soleil me faisait mal aux yeux, il me sciait le crâne en deux, j'ai jeté son numéro avant même de tourner au coin de la rue, puis j'ai passé un quart d'heure à chercher ma voiture. Une fois de plus je commençais à céder à la panique et au malaise. Peut-être était-ce dû au fait d'avoir été à ce point largué, de perdre pied à ce point, il s'agissait juste d'un moment précis, d'accord, mais si ça se trouve d'autres trucs m'échappaient, des trucs plus importants? En fait, le seul truc auquel je pouvais me raccrocher en cet instant alors que je dirigeais prudemment ma voiture vers cet endroit que j'osais encore appeler mon chez-moi, c'était son visage, ce sourire désabusé, celui de Natasha, vu mais inconnu, trouvé dans un restaurant, perdu à un coin de rue, éventé par la circulation – comme on dit "éventer un secret". J'ai regardé mes mains. J'ai serré le volant comme un taré, toutes mes jointures étaient des taches blanches et brillantes, mon clignotant fonctionnait, CLIC-clic CLIC-clic CLIC-clic, sûr de lui, évident, distinct, mais malgré toute sa conviction mécanique, m'orientant dans la mauvaise direction.

142

compliqué et sinueux[¤].

Étrangement, plus Holloway avance, moins il s'arrête pour prélever des échantillons ou baliser leur chemin. Visiblement sourd aux paroles de Sénèque.

Jed est le premier à exprimer son inquiétude quant à la rapidité avec laquelle leur équipe progresse: «Tu sais où tu vas, Holloway?» Mais celui-ci se contente de se renfrogner et d'aller de l'avant, visiblement bien décidé à trouver quelque chose, quelque chose de différent, quelque chose de précis, ou du moins, l'indice d'une quelconque extériorité à cet endroit. Il va même jusqu'à gratter et marteler un mur au point d'y pratiquer un trou, mais ne découvre derrière qu'une nouvelle pièce sans fenêtre donnant sur un autre passage engendrant encore une nouvelle enfilade infinie de pièces vides et de passages, de murs ininterrompus qui dissimulent – et du coup, laissent supposer – un possible extérieur, mais qui, invariablement, ne se révèlent rien d'autre que la limite d'un autre intérieur. Pour reprendre la célèbre formule de Gerard Eysenck: «Un dedans que ne double aucun dehors.»[143]

[144]Non seulement il n'y a pas de compteurs à air chaud, de bouches d'aération ou de radiateurs, électriques, à bain d'huile, en fonte, fer forgé ou autre, ni de systèmes de refroidissement – condensateurs, bobines de réchauffage, convecteur chauffant, humidificateur, concentrateur, solution diluée, échangeur de chaleur, absorbeur, évaporateur, pompe à solution, pompe évaporatrice de recirculation – ou toutes sortes de

Le désir d'extériorité est certainement renforcé par l'extrême nudité que présentent ces lieux. Il n'y a rien ici qui incite à s'attarder. En partie parce qu'aucun objet, encore moins la moindre installation ou tout autre ouvrage fini n'a jamais été découvert ici.[144] En 1771, Sir Joshua Reynolds, dans ses *Discours sur l'art*, s'élevait contre l'importance du particulier, remettant en question, par exemple, «l'attention minutieuse portée aux choix des draperies... l'étoffe n'est ni en laine, ni en lin, ni en soie, ni en satin ou en velours: c'est de la draperie: ce n'est rien de plus.»[145] Une telle appréciation semble parfaitement adaptée à la maison des Navidson laquelle, malgré ses couloirs et ses pièces de dimensions diverses, n'est rien d'autre que couloirs et pièces, même si parfois, comme l'a fait un jour remarquer John Updike en essayant de traduire le labyrinthe: «Les galeries ont l'air droites mais se courbent furtivement.»

Bien sûr, les pièces, les couloirs et l'Escalier en Spirale obéissent eux-mêmes à des motifs très précis. Et même, dans certains cas, à des motifs bien particuliers. Toutefois, étant donné les changements permanents, la redéfini-

[¤]Le fil de pêche – peu onéreux et facile à se procurer afin de progresser dans ce dédale complexe – a, outre son aspect pratique, d'évidentes résonances mythologiques. ~~La fille de Minos, Ariane, donna à Thésée un fil dont il se servit pour s'échapper du labyrinthe.~~ Le fil a servi plus d'une fois de métaphore pour le cordon ombilical, la vie et la destinée. Les Parques grecques (les Moerae) ou les Parques romaines (Fata ou Parcae), dévidaient le fil de la vie et également le coupaient. Curieusement, dans les cultes orphiques, le fil symbolisait le sperme.

[143]«Découverte (pas si) capitale: Couloirs heuristiques dans l'expédition Holloway», de Gerard Eysenck, in *Compte rendu sur Le Navidson Record: Conférence sémiotique provisoirement intitulée Les Trois Souris aveugles et tout le toutim*. Fédération américaine des Architectes. 8 juin 1993. Reprise in Fisker et Weinberg, 1996.

[145]Voir Joshua Reynolds, *Discours sur l'art* (1771), Paris: Hatier, 1922.

tion apparemment sans fin de l'itinéraire, voire la façon absurde dont le premier vestibule s'éloigne du salon pour finalement revenir, après une série de virages à gauche, là où devrait se trouver le salon mais où clairement il n'est pas, décrit un agencement qui ne rappelle en rien les plans modernes et encore moins les conceptions d'antan.[146]

Sebastiano Pérouse de Montclos, toutefois, a consacré un important essai aux changements à l'intérieur de la maison, en partant du principe qu'ils obéissent en fait aux dérivations structurelles établies par Andrea Palladio.

Pour résumer, rappelons que la grammaire palladienne cherche à organiser l'espace au moyen d'une série de règles strictes. Comme il l'a démontré, il était possible d'utiliser son système pour engendrer un nombre d'agencements tels que la Villa Badoer, la Villa Emo, la Villa Ragona, la Villa Poiana et bien sûr la Villa Zénon. En essence, il n'existe que huit étapes:

1. Définition du quadrillage
2. Définition du mur extérieur
3. Agencement des pièces
4. Réalignement du mur intérieur
5. Entrées principales: portiques et croisées
6. Ornementation extérieure: colonnes
7. Fenêtres et portes
8. Finition[149]

Pérouse de Montclos se sert de ces étapes pour décrire comment la maison des Navidson a été (1.0) d'abord édifiée (2.0) limitée (3.0) sub-divisée et (4.0) ainsi de suite. Il s'efforce de convaincre le lecteur que la reconfiguration constante des passages et des murs représente une sorte de boucle géologique dans un processus consistant à imaginer toutes les formes possibles, plus vraisemblablement *ad infinitum* et sans jamais se fixer, puisque, comme il le déclare dans sa conclusion, «un espace inoccupé ne cessera jamais de changer, simplement parce que rien ne l'empêche de le faire. Les continuelles altérations intérieures démontrent seulement qu'une maison est nécessairement inhabitée»[150].

Ainsi, tout en développant une interrogation formelle sur la structure interne et sans cesse insaisissable de la maison et les règles qui président à ces changements,

[146]Par exemple, il n'y a rien dans la maison qui ressemble même de loin aux ouvrages du XX[e] siècle que ce soit dans le style post-moderne, moderne tardif, brutaliste, néo-expressionniste, Wrightien, nouveau formaliste, Miesien, ou le style international, paquebot, art déco, pueblo, colonial espagnol, pour n'en citer que quelques-uns, avec les exemples suivants: La Western Savings and Loan Association dans l'Arizona, Animal Crackers à Highland Park dans l'Illinois, le Pacific Design Center à Los Angeles, Mineries Condominium à Venice, Wurster Hall à Berkeley, maison Katselas à Pittsburgh, l'aéroport international de Dulles, la maison Greene à Norman dans l'Oklahoma, la Chicago Harold Washington Library, les Watts Towers dans le South Central, le théâtre national de Catalogne, la ville nouvelle de Seaside Florida, la villa Tugendhat, la rue de Laeken à Bruxelles, Richmond Riverside à Richmond Surrey, la cage d'escalier du Athens, le Georgia News Building, le Tsukuba Center Building à Ibaraki, la maison Digitale, le musée d'Art contemporain de la ville d'Hiroshima, l'intérieur du Judge Institute of Management Studies à Cambridge, la maison à Bordeaux, la gare TGV de Lyon-Satolas, le post-modernisme du Wexner Center for the Visual Arts à Colombus dans l'Ohio, le Palazzo Hotel à Fukuoka, la National Geographic Society à Washington, D.C., le Amon Carter Museum de Fort Worth au Texas, l'aile Sainsbury de la National Gallery, la Pyramide du Louvre, le New Building de la Staatsgalerie de Stuttgart, le J. Paul Getty Museum à Malibu, le palais d'Abraxas à Marne-la-Vallée, la Piazza d'Italia à La Nouvelle-Orléans, le siège d'AT&T à New York, le modernisme du Carré d'Art, le siège du Lloyds à Londres, le complexe de la Boston John F. Kennedy, la nef de l'église de Vuokseeniska en Finlande, le siège social de la Enso-Gutzeit Company, la mairie de Säynätsalo, la maison Eames, la résidence universitaire Baker au MIT, dans le terminal de la TWA à l'aéroport Kennedy, le National Theatre de Londres, Hull House Association Uptown Center à Chicago, le Laboratoire Hektoen également à Chicago, la maison Fitzpatrick sur les collines, la Salle des diplômes de l'Université de Harvard, le Pan-Pacific Auditorium de Los Angeles, le laboratoire d'essai de la General Motors à Phoenix en Arizona, les grands magasins Bullock's Wilshire à Los Angeles, le Casino Building de New York, l'Hotel Franciscan d'Albuquerque au Nouveau-Mexique, le La Fonda Hotel de Santa Fe, ou le tribunal du comté de Santa Barbara, les maisons Neff et Sherwood en Californie, la façade de la Secondary

[147]Non seulement il n'y a pas de compteurs à air chaud, de bouches d'aération ou de radiateurs, électriques, à bain d'huile, en fonte, fer forgé ou autre, ni de systèmes de refroidissement – condensateurs, bobines de réchauffage, convecteur, chauffant, humidificateur, concentrateur, solution diluée, échangeur de chaleur, absorbeur, évaporateur, pompe à solution, pompe évaporatrice de recirculation – ou toutes sortes de

[149]Pour un examen exemplaire de la grammaire palladienne à l'œuvre, voir *Logique de l'architecture: Design, calculs et connaissances*, par William J. Mitchell (Cambridge, Massachusetts: The MIT Press, 1994), p. 152-181. Ainsi que Andrea Palladio, *Les Quatre Livres de l'architecture* (1570).

[150]Sebastiano Pérouse de Montclos, *Grammaire palladianiste et Appropriations métaphysiques: La villa Malcontenta de Navidson* (Englewood Cliffs

Sebastiano Pérouse de Montclos aborde également un thème nettement plus rebattu: la question de l'occupation. S'il est certes peu probable qu'il y ait un jour consensus quant à la signification des configurations ou l'absence de style dans ce lieu, personne en revanche n'a encore osé prétendre que le labyrinthe n'était pas une maison[151]. Par conséquent, la question se pose vite de savoir si cette maison appartient à quelqu'un. Et si oui, à qui? À qui a-t-elle appartenu et même à qui appartient-elle? Il s'ensuit cet autre soupçon: se peut-il que son propriétaire soit encore là? Questions auxquelles fait écho cet extrait des Évangiles auquel fait allusion Navidson dans sa lettre à Karen[152] – saint Jean, chapitre 14 – où Jésus dit:

> Il y a de nombreuses pièces dans la maison de mon père. Si cela *n'était pas*, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer une place . . .

C'est à prendre aussi bien littéralement qu'ironiquement.[153]

tuyaux, que ce soit à spirale, à système involuté vertical, tuyaux isolés dans les parois, ou tuyau rond à chemise intérieure perforée, isolation et revêtement extérieur; pas de système HVAC, même un grossier système de distribution d'air – il n'y a pas de fenêtres – pas d'alimentation en eau, de collecteurs, de baignoires, d'urinoirs, d'éviers, de fontaines, de chauffe-eau, ou de réfrigérants, de bacs à expansion, de régulateurs de

Andrea Palladio, Martini Bassi, Galeazzo Alessi, Domenico Fontana, Giacomo Barozzi da Vignola, Jacopo Tatti Sansovino, Michele Sanmicheli, Michelangelo Buonarroti, Giulio Romano, Baldassare Peruzzi, Raffaello Sanzio, Antonia da Sangallo la Jeune, Antonia da Sangallo l'Ancienne, Donato Bramante, Filarete, Léonard de Vinci, Leon Battista Alberti, Filippo Brunelleschi, Simon de Cologne, Juan Guas, Juan Gil de Hontañón, Arnolfo di Cambio, Lorenzo Maitani, Benedikt Ried, Konrad Heinzelmann, Nicolaus Esteler, Jörg Ganghofer, Ulrich von Ensingen, Wentzel Roriczer, Heinrich von Brunsberg, Hans von Burghausen, Peter Parler, Diogo Arruda, Diogo Boytac, William Wynford, Robert Janyns, Henry Yevele, Henry de Reynes, William l'Anglais, William de Sens, Jean de Loubnière, Bernard de Castanet (P), Jean d'Orbais, Abbé Suger (P), Nicola Pisano, Pedro Petriz, Gunzo, Apollodorus de Damascus, Severus, Celer, Dédale – bien qu'ici les noms des auteurs de bâtiments aient commencé de s'effacer au profit des noms des Patrons (P), qu'il s'agisse d'archevêques, de rois, d'empereurs, de dynasties, et enfin de mythes, puis finalement du temps—[148]

Prentice-Hall, 1996), p. 2865. Voir aussi l'ouvrage d'Aristides Quine, *Concaténer Corbusier* (New York: American Elsevier, 1996) dans lequel Quine applique les Cinq Points du Corbusier à la maison des Navidson, prouvant du coup, selon lui, les limites et, de fait, l'inefficacité de la grammaire palladienne. Bien que ces conclusions soient quelque peu contestables, elles ne sont pas sans intérêt. La façon dont Quine examine la Villa Savoye et la Maison Domino mérite une attention spéciale. On se reportera enfin au texte nettement plus controversé de Gisele Urbanati Rowan Lell, «Polypode ou Polylithe?: La Création Navidson comme modèle mécaniste/linguistique», in *Abaku Banner Catalogue*, v. 198, janvier 1996, p. 515-597, dans lequel elle voit dans la «modulation architecturale» une preuve d'une dynamique polylithique et donc d'une structure. À ce propos, cf. le texte de Greenfield et Schneider, «Construction d'une structure arborescente: Le développement de la complexité hiérarchique et des stratégies interrompues dans l'activité de construction des enfants», in *Psychologie du développement*, 13, 1977, p. 299-313.

[151] Qui par ailleurs manifeste également une étrange série de constantes. Pour preuve:

Température: 0° C ± 4.
Lumière: absente.
Silence: complet*
Mouvement d'air (c.-à-d. brise, courant d'air, etc.): aucun
Nord véritable: INEX

* À l'exception du «grognement».

[152] Voir Chapitre XVII.

[153] Là aussi ne pas oublier l'effroi que ressent Jacob quand il rencontre les territoires du divin: «Que ce lieu est redoutable! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux!» (Genèse 28:17.)

Modern School, les maisons Jaoul, Notre-Dame-du-Haut près de Belfort, l'Unité d'Habitation à Marseille, la Farnsworth House à Plano dans l'Illinois, The Alumni Memorial Hall à l'Institut de Technologie de l'Illinois, le musée Guggenheim de New York, ou dans le style traditionaliste des Lawn Road Flats de Hampstead, la maison du Zimbabwe et la Centrale électrique de Battersea à Londres, le chœur de la cathédrale anglicane de Liverpool ou le Mémorial des Disparus de la Somme près d'Arras, le palais du vice-roi à New Delhi, Gledstone Hall dans le Yorkshire, la façade du Finsbury Circus, Castle Drogo près de Drewsteignton dans le Devon, Casa del Fascio à Côme, Villa Mairea à Noormakku, la gare de Milan, l'intérieur du pavillon finlandais à l'exposition universelle de New York, la grande salle de la maison des concerts de Stockholm, la bibliothèque publique de Stockholm, le crématorium de Woodlan, le siège de la police de Copenhague, la gare d'Helsinki, la Villa Hvitträsk près d'Helsinki, l'église Grundtvig à Copenhague, la Villa Savoye à Poissy, le 26 rue Vavin à Paris, le 62 rue des Belles-Feuilles également à Paris, Notre-Dame du Rainey, le 25 bis rue Franklin, encore à Paris, le château de Voisins, Rochefort-en-Yvelines, la Nouvelle Chancellerie à Berlin, la maison du Festival près de Dresde, la maison Schröder à Utrecht, le Bauhaus à Dessau, ou expressionniste, comme l'Usine Fagus près d'Hildesheim, le Scheepvarthuis d'Amsterdam, le Rheinhalle à Düsseldorf, la Chilehaus à Hambourg, la Tour Einstein à Berlin, les Grands Magasins Schocken à Stuttgart, l'Auditorium du Grosses Schauspielhaus à Berlin, le Pavillon de Verre à Cologne, la Halle du Centenaire à Breslau, la teinturerie I.G. Farben à Höchst, le Mémorial Völkerschlacht à Leipzig, la Haus Wiegand à Berlin, l'usine de turbine AEG également à Berlin, la gare de Stuttgart, la façade de la Leipziger Platz et la Banque nationale d'Allemagne à Berlin, l'American Radiator Building à New York, le Nebraska State Capitol, le Jefferson Memorial à Washington D.C., la Villa Vizcaya à Miami, la cathédrale St John the Divine à New York, ou Fallingwater, le bâtiment administratif de l'usine de cire S.C. Johnson, le plan pour l'Hôtel Impérial de Tokyo ou le Taliesin East, la Robie House, la Winslow House, la Warren Hickox House, ou la faculté d'histoire de Cambridge, le centre Pompidou à Paris, la David B. Gamble House, le Seagram Building à New York, le bâtiment du service public de Portland, ou l'Art nouveau de la cathédrale de la Sagrada Familia à Barcelone, l'Assemblée de Chandigarh en Inde, la Casa Milá de Barcelone, la Majolika Haus et le palais de la Sécession à Vienne, le Théâtre grec de Park Güell, la Casa Batlló et la Casa Vicens à Barcelone, et l'escalier de la maison Tassel à Bruxelles, la Rotonde centrale à l'Exposition internationale des arts décoratifs de Turin, le Palazzo Castiglioni de Milan,

Il n'est donc pas surprenant que, quand les membres de l'équipe Holloway entament enfin le long trajet de retour, ils découvrent que l'escalier est nettement plus loin qu'ils ne l'avaient cru, comme si en leur absence les distances s'étaient étirées. Ils sont forcés de camper une quatrième nuit, et donc de procéder à un rationnement strict de la nourriture, de l'eau et de la lumière (les batteries). Le matin du cinquième jour, ils atteignent l'escalier et entament la longue ascension. Hormis le fait que le diamètre de l'Escalier en Spirale dépasse à présent deux cent trente mètres de large, la montée se déroule plutôt rapidement.

Au cours de la descente, Holloway avait jugé prudent de laisser des provisions en chemin, allégeant ainsi leur chargement et répartissant dans le même temps des provisions nécessaires pour leur retour. Bien qu'il ait au départ estimé qu'il ne leur faudrait pas plus de huit heures pour atteindre la première réserve, il leur en faut en fait près de douze. Ayant enfin atteint leur destination, ils installent rapidement un campement et s'écroulent dans leurs tentes. Assez bizarrement, malgré l'épuisement, ils ont tous beaucoup de mal à trouver le sommeil.

Le sixième jour, néanmoins, ils partent de bonne heure. Le fait de savoir qu'ils rentrent redonne le moral à Wax et à Jed. Mais Holloway, étrangement, a un teint cireux, jaunâtre, dans lequel la critique Melisa Tao Janis distingue «un signe de [sa] croissante obsession atrabilaire pour le non-présent»[154].

L'ascension continue tranquillement jusqu'à ce que Holloway découvre les restes d'une de leurs balises à néon de trente centimètres. Elle a été sévèrement mutilée, la moitié du tissu comme arraché par une inconcevable griffe. Pire encore, leurs réserves ont été éventrées. Il ne reste plus que des morceaux de leur bidon en plastique ainsi que quelques bribes éparses de rations vitaminées. La recharge d'essence pour le réchaud d'appoint est introuvable.

«Charmant», murmure Wax.

«Putain de merde!», siffle Jed.

Emily O'Shaugnessy signale dans *Le Journal entropique de Chicago* l'importance de cette découverte: «Voici enfin les premiers signes – ironiquement mis en évidence par l'expurgation d'une balise et des provisions de l'équipe – de

[154] «Ruminations sur le colimaçon», par Melisa Tao Janis, in *Le Fût du Présent*, éd. par Philippa Frake (Oxford: Phaidon, 1995), p. 293.

la puissante capacité qu'a la maison d'expulser tout ce qu'on y introduit.»[F]

Holloway Roberts ne pousse pas l'analyse à ce stade. Il réagit en chasseur, et l'image qui emplit le cadre est celle d'une arme. S'agenouillant derrière son sac, il en sort son Weatherby 300 magnum dont il examine attentivement la culasse et la visée avant d'insérer dans le chargeur cinq Nosler Partition® de 11 gr. Alors qu'il glisse une sixième cartouche, une lueur de joie anime les traits de Holloway, comme s'il y avait enfin dans ce lieu quelque chose de sensé.

Excité par cette découverte, Holloway insiste pour explorer au moins une partie des vestibules qui partent de l'escalier. Très vite, il recherche des passages, dirigeant la lune dansante de la lampe torche de Jed avec le canon de son fusil, l'oreille tendue. Mais chaque coude n'aboutit qu'à d'autres coudes, et la lampe de Jed ne rencontre que des murs livides, même si très vite les trois hommes commencent à percevoir cet inimitable grognement[155], semblable à un glacier vêlant dans le lointain, et qui au moins en imagination habite une mince ligne où pièces et passages doivent finalement accepter de devenir un horizon.

pression, de régulateurs de débit, de conduit de dérivation, de tuyau d'évacuation, de tuyères au sol, ou de trop-plein, ni d'équipement anti-incendie: détecteurs de fumée, arroseuses, détecteurs de débit, régulateur O.S. & Y. Gate, alarme-moteur à eau, appareils à signalisation visuelle, tambour d'enroulement à valve 2 1/2 ou 1 1/1, générateur de mousse, système de suppression gazeuse; ni aucun signe de câblage en

Talman, Christopher Wren, Matthäus Daniel Pöppelmann, Joseph Schmuzer, Peter Thum, Dominikus Zimmermann, Cosmas Damian Asam, Egid Quirin, Balthasar Neumann, Jakob Prandtauer, Johann Santini Aichel, Lucas von Hildebrandt, Joseph Emanuel Fischer von Erlach, Johann Bernhard Fischer von Erlach, Emmanuel Héré de Corny, Germain Boffrand, Jules Hardouin-Mansart, Louis Le Vau, G.B. Vaccarini, Andrea Palma, Andrea Gigant, Tommaso Napoli, Ferdinando Fuga, Domenico Antonio Vaccaro, Cosimo Fanzago, Carlo Francesco Dotti, Francesco Maria Ricchino, Galeazzo Alessi, Bartolommeo Bianco, Turin Guarino Guarini, Filippo Juvarra, Bernardo Vitone, Nicola Salvi, Carlo Fontana, Alessandro Specchi, Andrea Pozzo, Pietro da Cortona, Francesco Borromini, Giovanni Battista Montano, Giamborenzo Bernini, Inigo Jones, Robert Smythson, Jacob van Campen, Bonifaz Wolmut, Alevisio Novi, Jakob Wolf, Albertin Tretsch, Konrad Krebs, Alonso de Avarrubias, Enrique Egas, Jacques Lemercier, Solomon de Brosse, François Mansart, Philibert de l'Orme, Pierre Lescot, Gilles le Breton, Pirro Ligorio,

Holloway Roberts ne pousse pas l'analyse à ce stade. Il réagit en chasseur, et l'image qui emplit le cadre est celle d'une arme. S'agenouillant derrière son sac, il en sort son Weatherby 300 magnum dont il examine attentivement la culasse et la visée avant d'insérer dans le chargeur cinq Nosler Partition® de 11 gr. Alors qu'il glisse une sixième cartouche, une lueur de joie anime les traits de Holloway, comme s'il y avait enfin dans ce lieu quelque chose de sensé.

Excité par cette découverte, Holloway insiste pour explorer au moins une partie des vestibules qui partent de l'escalier. Très vite, il recherche des passages, dirigeant la lune dansante de la lampe torche de Jed avec le canon de son fusil, l'oreille tendue. Mais chaque coude n'aboutit qu'à d'autres coudes, et la lampe de Jed ne rencontre que des murs livides, même si très vite les trois hommes commencent à percevoir cet inimitable grognement[155], semblable à un glacier vêlant dans le lointain, et qui au moins en imagination habite une mince ligne où pièces et passages doivent finalement accepter de devenir un horizon.

«Le grognement retentit presque toujours comme le bruit d'un vent de haute montagne dans les arbres, expliqua plus tard Navidson. Au début, on entend au loin un grondement sourd, qui augmente lentement au fur et à mesure qu'il descend, jusqu'à ce qu'il soit tout autour de vous, vous enveloppe, puis vous dépasse pour finalement aller plus loin, un kilomètre, deux, impossible à savoir.»[156]

Dans son essai «La musique comme lieu dans *Le Navidson Record*», Esther Newhost fournit une interprétation intéressante de ce son: «Goethe a dit un jour dans une lettre à Johann Peter Eckermann [23 mars 1829]: "J'appelle architecture une musique gelée."[157] C'est le dégel de la forme dans la maison des Navidson qui libère cette musique. Malheureusement, comme elle contient toutes les harmonies du temps et du changement, seul l'immortel peut l'apprécier. Les mortels ne peuvent que redouter ces murs

[F] «Émétique métaphysique», par Emily O'Shaugnessy, in *Le Journal entropique de Chicago*, Tennessee, v. 182, n. 17, mai 1996.

[155] Décrivant le labyrinthe égyptien, Pline fait remarquer que «quand les portes s'ouvrent il en monte un terrible grondement de tonnerre».[×]

[156] Le Dernier Entretien.

[157] *Ich die Baukunst eine erstarrte Musik nenne.*

murmurants. Après tout, ne chantent-ils pas encore le chant de notre fin.»[158]

Il est impossible pour Holloway de considérer simplement le grognement comme une qualité inhérente au lieu. En découvrant la balise déchirée et leur eau répandue, il semble magnifier le sinistre son en une exclamation proférée par une créature décisive, s'inventant ainsi une proie tangible. Holloway semble presque ivre alors qu'on le voit foncer en direction du son, ignorant presque le fil de pêche et les balises au néon encore accrochées, s'arrêtant à peine pour se reposer.

Jed et Wax ne tirent pas la même conclusion que lui. Ils s'aperçoivent, à raison d'ailleurs, que même s'ils s'éloignent de plus en plus de l'escalier, ils ne se rapprochent pas pour autant de la source du grognement. Ils demandent à rebrousser chemin. Holloway insiste tout d'abord pour pousser encore un peu plus avant l'inspection, puis passe aux insultes, les traite de «fiotes», de «lâches», de «trouducs» et de «saloperies d'enculés de leur mère». Inutile de dire que ce dernier commentaire ne donne guère envie à Wax et Jed de traquer la Bête.

Tous deux s'arrêtent.

C'en est trop. Ils sont fatigués et plus qu'inquiets. Leurs corps souffrent du froid constant. Leurs nerfs ont été mis à vif par l'obscurité permanente. Ils sont presque à court de piles (donc de lumière), de balises et de fil de pêche. Qui plus est, le fait qu'une de leurs réserves ait été détruite peut signifier que les autres courent le même danger. Et si cela se révèle le cas, ils n'auront pas assez d'eau pour ne serait-ce que revenir à portée de radio de Navidson.

«On rentre à la maison, lâche Jed.

— Va te faire! aboie Holloway. C'est moi qui donne les ordres ici, et j'ai décidé que personne n'irait nulle part.»

Ce sont là, au vu des circonstances, des paroles plutôt bizarres à entendre dans de telles régions obscures.

«Écoute, mon pote, lâche Wax, dans une tentative pour rallier Holloway à leur vision des choses. Retournons juste faire le plein de provisions et... euh... prendre d'autres armes.

— Je n'abandonnerai pas cette mission», répond sèchement Holloway, en braquant un doigt furieux sur le

l'Atelier photographique Elvira de Munich, le palais Stoclet à Bruxelles, la Caisse d'épargne de la poste à Vienne, la Colonie d'artistes de Darmstadt, la façade de la Bibliothèque de la Glasgow School of Art, l'entrée du métro à Paris, le Castel Béranger également à Paris, la Maison du Peuple à Bruxelles, l'Exchange à Amsterdam, l'escalier de l'Hôtel van Eetvelde et de l'Hôtel Solvay à Bruxelles, ou tout ce qui ressort du style bungalow, du style Mission Revival, du Western Slick Style, ou du style Prairie, que ce soit la Crocker House de Pasadena, le Town and Gown Club de Berkeley, ou la Goodrich House de Tucson, ou tout vestige des courants du XIX[e] siècle, qu'il s'agisse du Jacobethan Revival, gothique tardif, renaissance néo-classique, renaissance géorgienne, style Beaux-arts, le style Château, le style roman richardsonien, Shingle, Eastlake, Queen Anne, Stick, Second Empire, italianisant haut victorien, gothique haut victorien, les maisons octogonales, le style Néo-Renaissance, style villa italienne, le style Néo-Roman, le néogothique, l'éclectisme égyptien, le Greek revival, tels que le Club de l'Université à Portland, dans l'Oregon, le Calvary Episcopal à Pittsburgh, le Minneapolis Intitute of Arts, le Germantown Cricket Club en Pennsylvanie, l'église unitarienne All Souls à Washington, D.C., la bibliothèque de Détroit ou le Racquet and Tennis Club à New York, le Metropolitan Museum of Art, le tribunal du comté de Riverside en Californie, la Kimball House à Chicago, la Gresham House à Galveston, Texas, le Cheney Building à Hartford, Connecticut, le Pioneer Building à Seattle, la House House à Austin, Texas, la Bookstaver House à Middletown, Rhode Island, la Double House de la 21[e] rue à San Francisco, la Brownlee House à Bonham, Texas, la Los Angeles Heritage Society, la résidence Sagamore Hill à Oyster Bay, Cram House à Middletown dans le Rhode Island, la maison de San Luis Obispo, l'Hôtel de Ville de Philadelphie, la Gallatin House à Sacramento, le Blagen Block et la Marks House à Portland, la Langworthy House à Dubuque dans l'Iowa, Cedar Point à Swansboro en Caroline du Nord, le Haughwout Building à New York, la Farmer's and Mechanics'Bank à Philadelphie, la gare Calvert à Baltimore, la Jarrad House à New Brunswick dans le New Jersey, l'Old Stone Church de Cleveland, l'église de l'Assomption à St. Paul dans le Minnesota, la Rotch House de New Bedford dans le Massachusetts, St. James à Wilmington en Caroline du Nord, la prison Moyamensing à Philadelphie, le Medical College of Virginia à Richmond, la Lyle-Hunnicutt House à Athens en Géorgie, le tribunal du comté de Montgomery à Dayton dans l'Ohio, ce qui ne signifie pas qu'il faut exclure la non-présence d'autres exemples du XIX[e] siècle tels que la Penn Station, extérieur et hall, les maisons Villard à New York, la Boston Public Library, la Cour d'Honneur de l'Exposition

pression, de régulateurs de débit, de
conduit de dérivation, de tuyau d'éva-
cuation, de tuyères au sol, ou de
trop-plein, ni d'équipement anti-
incendie : détecteurs de fumée,
arroseuses, détecteurs de débit, régu-
lateur O.S. & Y. Gate, alarme-moteur
à eau, appareils à signalisation
visuelle, tambour d'enroulement à
valve 2 1\2 ou 1 1\1, générateur de
mousse, système de suppression
gazeuse ; ni aucun signe de câblage en

[158] «La musique comme lieu dans *Le Navidson Record*», par Esther Newbus in *La Fugue aux mille murs*, éd. Eugenio Rosch & Joshua Scholfield (Farborough: Greg International, 1994), p. 47.

jeune homme originaire d'Aspen, Colorado.

L'usage que fait Holloway du mot «abandonner» a été autant commenté que celui que Navidson fait du mot «avant-poste». Le verbe «abandonner» implique le renoncement à atteindre un but – la proie n'est pas tuée, le sommet n'est pas atteint. Comme s'il pouvait y avoir un objectif final dans ce lieu. À l'origine, le seul but de Holloway était d'atteindre le bas de l'escalier (il a réussi). Que la cause en soit le grognement, les qualités expulsives de la maison ou autre chose d'entièrement différent, Holloway a décidé de redéfinir cet objectif à mi-chemin. Mais Jed et Wax estiment que se mettre à traquer une présence insaisissable serait en l'état des choses suicidaire. Sans dire un mot, tous deux rebroussent chemin et se dirigent vers les escaliers.

chaîne ou en étoile ou de tubage métallique électrique (TME), tuyau rigide, tuyaux de barre collectrice, tuyaux sous-plancher, plancher cellulaire, plancher surélevé, ou même de compteurs électriques, interrupteur à variateur de lumière ou à distance, disjoncteur ou fusibles, que ce soit en plomb, fer-blanc, cuivre, argent, porcelaine, etc., ni même de lampes, électriques, à incandescence, à combustion, à arc ou à gaz, pas de

Ignace Hitoriff, A.F.T. Chalgrin, Charles Percier, François-Léonard Fontaine, Benjamin Latrobe, George Hadfield, Etienne Hallet, William Thornton, Charles Bulfinch, Thomas Jefferson, Peter Harrison, Charles Cameron, Matvei Fedorovich Kazakow, Giacomo Quarenghi, Ivan Jegorovich Siarov, Vasili Ivanovich Bazhenov, Friedrik Magnus Piper, Carl August Ehrensvärd, Louis-Joseph Le Lorrain, Jakub Kubicki, Christian Piotr Aigner, Dominik Merlini, Friedrich Gilly, Heinrich Jussow, Pierre-Michel d'Ixnard, Wilhelm von Erdmannsdorf, Giuseppe Piermarini, Michelangelo Simonetti, Pietro Camporese, Claude-Nicolas Ledoux, Etienne-Louis Boullée, Charles de Wailly, Marie-Joseph Peyre, Victor Louis, Pierre Rousseau, Jacques-Germain Soufflot, Jacques Gabriel, John Wood, George Dance, James Wyatt, James Gandon, William Chambers, Robert Adam, William Kent, Carlo Marchionni, Giovanni Battista Piranesi, Niccolò Nasoni, Mateus Vicente de Oliveira, Johann Friedrich Ludwig, Rodriguez Tizón Ventura, François Hurtado Izquierdo, Leonardo de Figueroa, James Gibbs, Carlo Fontana, Thomas Archer, Nicholas Hawksmoor, John Vanbrugh, William

Holloway refuse de les suivre. Pendant un temps, il râle et peste, n'arrête pas de crier des grossièretés puis, finalement, s'enfuit en courant dans l'obscurité. Encore un événement étrange qui s'achève presque avant d'avoir commencé. Un tir nourri de «allez vous faire foutre» et de «connards» suivi par le silence.[159]

De retour dans l'escalier, Jed et Wax attendent que Holloway se calme et revienne. Plusieurs heures s'écoulent sans qu'il donne le moindre signe. Ils font alors une brève incursion dans le périmètre immédiat, l'appellent, font tout ce qui est en leur pouvoir pour le localiser et le ramener. Non seulement, ils ne

[159]Ce n'est pas la première fois que des individus exposés à une obscurité totale dans un lieu inconnu souffrent de troubles psychologiques contradictoires. Voyez ce qui est arrivé à un explorateur ayant pénétré dans la grotte de Sarawak, découverte dans les monts Mulu à Bornéo. Cette grotte mesure 700 mètres de long, 400 mètres de large et approche une hauteur de 70 mètres, assez vaste pour contenir plus de 17 terrains de football. La première fois qu'ils ont pénétré dans la grotte, les explorateurs sont restés près d'une paroi en supposant à tort qu'ils suivaient un long passage sinueux. Ce n'est que lorsqu'ils ont décidé de revenir en coupant directement à travers les ténèbres – s'attendant à tomber sur le mur opposé – qu'ils ont découvert les dimensions monstrueuses de cette caverne: «Et le trio s'avança dans l'obscurité, se fiant à la boussole à travers un dédale de blocs et de rochers jusqu'à ce qu'ils atteignent une plaine plate et sableuse, la signature d'une grotte souterraine. La conscience soudaine de l'immensité du vide noir fit qu'un des spéléologues eut une crise aiguë d'agoraphobie, la peur des grands espaces. Aucun des trois ne voulut par la suite révéler qui avait paniqué, car le silence sur de tels sujets est une règle tacite chez les spéléologues.» *La Planète Terre: les Mondes souterrains*, p. 26-27.

Bien sûr, les réactions de Holloway dépassent le cadre parfaitement compréhensible de l'agoraphobie.

internationale de Chicago, le St. Louis Wainwright Building, le Buffalo's Guaranty Building, la Watts Sherman House de Newport, Rhode Island, l'église de la Trinité à Boston, l'Ames Gate Lodge de North Easton, la Philadelphia Provident Life and Trust Company, l'Académie des beaux-arts de Philadelphie, la Nott Memorial Library à Schenectady dans l'état de New York, la grande salle des Breakers, l'hôtel de ville de Boston, ou l'inspiration grecque et gothique dans la New York City Trinity Church, le Collège pour Orphelins Philadelphia Girard, le Smithsonian Institute de Washington, D.C., la Boston Tremont House, le Philadelphia Merchant's Exchange, l'Ohio State Capitol, la salle des chanteurs à Neuschwanstein, le Treasury Building à Washington D.C., le Palais de Justice de Bruxelles, la chambre de l'impératrice Joséphine au château de Malmaison, l'Académie d'Athènes, le Pavillon royal à Brighton, le Musée historique de Moscou, l'Amirauté à Saint-Pétersbourg, le grand escalier de l'Opéra de Paris, la Bourse de Saint-Pétersbourg, le musée Thorwaldsen, la place du Sénat à Helsinki, la cathédrale de Florence, la galerie Victor Emmanuel II à Milan, le Palazzo di Giustizia à Rome, le Conova Mausoleum près de Possagno, le Caffé Pedrocchi de Padoue, la Maison du Parlement à Vienne, l'Opéra de Dresde, le Befreiungshalle près de Kelheim, le Walhalla en face du Danube, le Feldherrnhalle à Munich, la Neue Nationalgalerie de Berlin ou la Bauakademie ou l'escalier du Altes Museum ou la Schauspielhaus, ni le néogothique du campanile de la cathédrale de Westminster, New Scotland Yard, Standen dans le Sussex, la maison à Cragside dans le Northumberland ou le Newnham College à Cambridge, ou Leyswood dans le Sussex, le Palais de Cristal ou les tribunaux de Londres, la chapelle du collège de Keble, l'Albert Memorial dans les jardins de Kensington, ou le grand salon du the Reform Club, le St. George's Hall d'Elmes à Liverpool, l'Institut Taylor au musée Ashmolean à Oxford, le Collège royal de médecine d'Édimbourg, le British Museum à Londres, le château de Luscombe dans le Devon, Cumberland Terrace à Regent's Park, le Grand Palais ou la gare du Quai d'Orsay ou l'escalier de la Sorbonne Nouvelle ou de l'Opéra ou Saint-Augustin ou la fontaine Saint-Michel ou le parc des Buttes-Chaumont à Paris, la cathédrale de Marseille, la Bibliothèque nationale à Paris, le vestibule de Harlay du Palais de Justice, ou la salle de lecture de la bibliothèque Sainte-Geneviève, la gare du Nord, l'École des beaux-arts, Saint-Vincent-de-Paul, l'église de la Madeleine, la rue de Rivoli, l'arc du Carrousel, ni rien qui ressemble au classicisme dix-huitièmiste de la Chambre de la Cour suprême à Washington D.C., l'escalier du vestibule du Capitole et le Capitole lui-même, la cathédrale catholique romane de Baltimore, la banque de Pennsylvanie, la Rotonde de l'Université de Virginie, Monticello près de

le trouvent pas, mais ils ne croisent pas une seule balise au néon ou même un lambeau de fil de pêche. Holloway est parti en aveugle.

Nous les voyons installer leur campement et s'efforcer de dormir quelques heures. Peut-être espèrent-ils que le temps suffira à les réunir comme par magie. Mais le matin du septième jour n'apporte aucun changement. Aucun signe de Holloway, leurs provisions diminuent tragiquement, et ils ont une désagréable décision à prendre.

Hank Leblarnard a consacré plusieurs pages au sentiment de culpabilité qu'ont ressenti les deux hommes quand ils ont décidé de rentrer sans Holloway.[160] Nupart Jhunisdakazcriddle analyse également la nature tragique de leur acte, signalant qu'à la fin «Holloway a fait un choix. Jed et Wax l'ont attendu et ont même fait un noble effort pour le retrouver. À 5h02 du matin, comme l'atteste la Hi8, la seule solution était de rentrer sans lui.»[161]

Alors que Jed et Wax reprennent l'ascension de l'Escalier en Spirale, ils découvrent que toutes les balises fluo qu'ils ont laissées derrière eux ont été déchiquetées. En outre, plus ils montent, plus les balises ont été dévorées. À peu près au même instant, Jed commence à remarquer également qu'il a perdu plusieurs de ses boutons. Des bandes de velcro sont tombées de sa parka, les lacets de ses chaussures se sont effilochés, l'obligeant à rafistoler ses bottes avec du ruban adhésif. Assez bizarrement, même l'armature de son sac à dos semble s'être «effondrée» – pour reprendre le terme de Jed.

«C'est plutôt flippant, marmonne Wax en plein milieu d'une longue divagation. Comme quand on arrête de penser à quelque chose et que ce quelque chose disparaît. Tu oublies que tu as des fermetures à glissière sur tes poches et toc elles ont disparu. Rien ne va de soi ici.»

Jed continue de s'interroger à voix haute: «Merde, où est-il passé [Holloway]?», et le silence persiste à faire office de réponse.

Une heure plus tard, Jed et Wax atteignent un des autres points de ravitaillement, installé sur le côté contre le mur à l'extrémité d'une marche, près de l'entrée d'un couloir inexploré. Il ne reste ni nourriture ni eau, juste la bouteille,

[160]Hank Leblarnard, *Recherches sur le chagrin* (Atlanta: More Blue Pub., [illegible]

[161]Nupart Jhunisdakazcriddle, *Tuer mal, mourir sage* (Londres: Apoc[illegible] Press, 1996), p. 92.

intacte. Wax s'apprête à décompresser une seconde fois quand la détonation d'un fusil le jette à terre. Du sang jaillit aussitôt de son aisselle gauche.

«Oh mon Dieu! Oh mon Dieu! hurle Wax. Mon bras . . . merde aide-moi Jed, je saigne!» Jed s'accroupit près de Wax et fait pression sur la blessure. Quelques instants plus tard, Holloway émerge du couloir obscur, son fusil à la main. Il semble tout aussi choqué par la vue des deux hommes que par celle des escaliers.

«Comment est-ce que je suis arrivé là? lâche-t-il de manière incohérente. Je croyais que c'était elle, cette chose. Merde. C'était cette chose. J'en suis sûr. Cette putain d'horrible . . . merde, merde . . .

—Ne reste pas comme ça. Aide-le!», crie Jed. Ce qui semble arracher Holloway à sa transe – du moins pour un certain temps. Il aide Jed à ôter la veste de Wax et à soigner la blessure. Fort heureusement, ils sont équipés en conséquence. Jed a une trousse de secours avec gaze, sparadrap, désinfectant, pommades, et quelques analgésiques. Il introduit deux cachets dans la bouche de Wax mais le plan suivant montre que les souffrances de Wax ne semblent pas diminuer.

Jed entreprend d'expliquer à Holloway ce qu'ils vont devoir faire pour pouvoir porter Wax le restant de l'ascension.

«Tu es fou? crie soudain Holloway. Je ne peux pas rentrer maintenant. Je viens de tirer sur quelqu'un.

—Mais de quoi est-ce que tu parles? lui répond Jed aussi calmement que possible. C'était un accident.»

Holloway s'assoit. «Peu importe. J'irai en prison. Je perdrai tout. Il faut que je réfléchisse.

—Tu te moques de moi? Il va mourir si tu ne m'aides pas à le porter!

—Je ne peux pas aller en prison, marmonne Holloway, plus pour lui-même que pour Wax ou Jed. Je ne peux pas, c'est tout.

—Ne sois pas ridicule, dit Jed, qui commence à élever la voix. Tu n'iras pas en prison. Mais si tu restes ici et que tu laisses mourir Wax, alors là, oui, ils te boucleront pour le restant de tes jours. Et je ferai en sorte qu'ils perdent la clé de ta cellule. Maintenant lève-toi et donne-moi un coup de main.»

Holloway se relève difficilement, mais au lieu d'aider Jed, il s'éloigne et disparaît une fois de plus dans cet impénétrable rideau de noirceur, laissant Jed veiller seul sur Wax. Pour une raison ou une autre, partir est soudain devenu pour Holloway la

lampe standard, halogène, réflecteur E27, tube fluorescent, linolite, starter, appliques, réglette fluorescente, détecteur de mouvements IP 44 «Plexo», projecteur «Goliath 38», «Star 350 P», bâton fluorescent, baladeuse caoutchouc; pas de châssis à soufflet, basculant, à vantail, oscillo-battant, plein cintre; on n'y trouve pas non plus de tuile de ventilation, tuile à douille 100, demi-tuile, faîtière, bardeau, plaque, chape alu, pas de

Ehrenström, Bertel Thorwaldsen, Carl Ludwig Engel, Christian Heinrich Grosch, Gottlieb Birkner Bindesbøll, Christian Frederick Hansen, Emilio de Fabris, Camillo Boito, Pietro Esterse Selvatico, Guglielmo Calderini, Gaetano Koch, Marion Crawford, Giuseppe Mengoni, Giuseppe Valadier, Raffaello Siern, Braccio Nuovo, Alessandro Antonelli, Carlo Amati, Antonio Niccolini, Pietro Bianchi, Giuseppe Jappelli, Antonio Selva, Eduard Riedel, Georg von Dollman, Julius Raschdorf, Paul Wallot, Gottfried Semper, Friedrich von Gärtner, Leo von Klenze, Karl Friedrich Schinkel, Heinrich Hübsch, John Francis Bentley, Philip Webb, Basil Champneys, Richard Norman Shaw, Owen Jones, Sir Joseph Paxton, George Edmund Street, Augustus Welby Northmore Pugin, E.M. Barry, Sir Charles Barry, Charles Robert Cockerell, Robert Smirke, William Wilkins, Sir John Soane, Richard Payne Knight, Humphry Repton, John Nash, Gustave Eiffel, Ferdinand Duiert, J.C.A. Alphand, Victor Baltard, Jean-Louis-Charles Garnier, Joseph-Auguste-Emile Vaudremer, Léon Vaudoyer, Louis-Joseph Duc, Pierre-François-Henri Labrouste, Jacques-

Charlottesville, la First Baptist Meetings House de Providence dans le Rhode Island, Drayton Hall à Charleston, la Chapelle royale de Boston, ou des exemples du classicisme jeffersonien et du style Adam, tels que le Pavillon VII de l'Université de Virginie, Estouteville dans le comté d'Albermarle, Clay Hill à Harrodsburg au Kentucky, Nickels-Sortwell House à Wiscasset dans le Maine, Ware-Sibley House à Augusta en Géorgie, ou l'église de la Congrégation à Tallmaédge dans l'Ohio, ou Dalton House à Newburyport au Massachusetts, le palais Sheremetev près de Moscou, la Galerie Cameron à Tsarskow Seloe, la grande galerie du palais Tauride de St. Pétersbourg, l'Académie des beaux-arts de Leningrad, le palais Amalienborg à Copenhague, le palais Lazienki près de Varsovie, le faux château gothique de Löwenburg dans le parc Wilhelmshöhe, la porte de Brandebourg à Berlin, la mosquée du jardin de Schwetzingen près de Mannheim, la Villa Halmilton près de Dessau, le Palazzo Serbelloni de Milan, la Sale delle Muse du Vatican, la Boston Massachusetts State House, la Barrière de la Villette à Paris, la maison du directeur aux salines d'Arc-et-Senans près de Besançon, le Panthéon à Paris, ou le château de la Solitude à Stuttgart, la rue de la Pépinière, le château de Montmusard près de Dijon, la breakfast room du Musée de sir John Sloane, ou le néo-classicisme français du Hameau de la Reine à Versailles, l'escalier du théâtre de Bordeaux, l'amphithéâtre d'anatomie de l'École de médecine de Paris, les chambres du mausolée du Prince de Galles, l'entrée et la colonnade de l'Hôtel de Salm, Syon House dans le Middlesex, Saint-Symphorien à Versailles, ou le Petit-Trianon, ou Lincoln's Inn Fields à Londres, le Consols Office de la Banque d'Angleterre, le plan de l'abbaye de Fonthill, la salle de la coupole du Heaton Hall, les Four Courts de Dublin, la Somerset House à Londres, le Casino de Marino House à Dublin, la Pagode des Jardins de Kew, le portique de Stowe House à Buckinghamshire, la salle de dessin au 20 St. James 'Square, la Syon House dans le Middlesex, Marble Hall à Kedleston, le Temple de l'antique vertu sur les Champs-Élysées de Stowe, l'escalier du 44 Berkeley Square, Holkham Hall à Norfolk, la salle de la coupole à Kensington Palace, Tempietto Diruto à la Villa Albani à Rome, l'entrée principale de S. Maria del Priorato également à Rome, le Mausolée Ancien dans *Prima Parte di Architetture e Prospettive*, ou l'expansion baroque sensible dans la cascade de marches à Bom Jesus do Monte près de Braga, ou le palais royal de Queluz, la Bibliothèque royale de l'Université de Coimbra, le couvent-palais de Mafra près de Lisbonne, la Plaza Mayor de Salamanque, la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, la cathédrale de Murcie, la cathédrale de Grenade, le Transparente de la cathédrale de Tolède, le pavillon octogonal de la Orléans House, St. Martin-in-the-

seule solution. *Eine ehrenwerte politische lösung.*[162]

Jed n'a pas le temps d'aller très loin avec Wax. Deux balles se fracassent dans un mur près d'eux. La lampe frontale de Holloway révèle ce dernier à l'autre bout de l'escalier.

Jed éteint immédiatement sa torche et, avec Wax sur le dos, monte quelques marches. Puis il allume brièvement et par intermittence sa lampe et distingue un étroit passage qui part de l'escalier et s'enfonce dans des ténèbres invisibles. Malheureusement, un autre coup de fusil répond aussitôt à cette vision fugitive, dont l'écho se répercute interminablement dans le noir.

Comme on peut le voir, Jed parvient à traîner Wax dans ce nouveau corridor. Le plan suivant le montre avec sa torche de nouveau allumée, se déplaçant à travers une série de petites salles. La faible détonation d'un coup de fusil résonne de temps à autre dans le lointain, forçant Jed à accélérer l'allure, et à traverser le plus de pièces possible, jusqu'à ce que sa respiration devienne douloureuse pour ses poumons et qu'il soit contraint de poser par terre son ami, incapable d'aller plus loin pour le moment.

Jed se laisse glisser à terre et se met à sangloter.

À 3h31 du matin, la caméra se remet en marche. Jed a installé Wax dans une autre salle. Comprenant que le caméscope est peut-être sa seule chance d'expliquer ce qui s'est passé, Jed parle désormais directement dans l'appareil, relatant les événements qui ont conduit à la rupture de Holloway avec la réalité et comment, épuisé, traqué, et finalement égaré, il est néanmoins parvenu à porter, tirer et pousser Wax dans un endroit relativement sûr. Malheureusement, il ne sait plus du tout où ils sont: «Tu parles d'un sens de l'orientation. Je viens de passer une heure à chercher un chemin qui mène à l'escalier. Raté. La radio ne marche pas. Si de l'aide n'arrive pas très vite, il va mourir. Et moi aussi.»

À peine visible dans le cadre, nous distinguons vaguement le poing de Jed qui tapote sans cesse le sol, et produit exactement le même son que les coups précédemment entendus dans le salon. Alan P. Winnett, toutefois, signale une différence de taille:

[162] "Une solution politique honorable" — comme d'habitude prétentieux à chier. Pourquoi en allemand? Pourquoi pas en chinois? Franchement, ça ne veut pas dire grand-chose. Il n'y a rien dans le choix de Holloway ou dans la requête de Jed qui soit, même de loin, politique.

Chose curieuse, malgré la similitude d'intonation et de ton, le motif ne ressemble pas, même vaguement, au signal de SOS – trois brefs, trois longs, trois brefs – entendu par les Navidson. Carlos Avital a suggéré que non seulement la maison émettait elle-même le signal à des distances incroyables mais également l'interprétait. Marla Hulbert n'est pas d'accord, et prétend que le rythme des coups frappés importe peu: «À partir du huitième jour, le fait que l'équipe de Holloway n'ait pas donné de nouvelles était déjà en soi un signal de détresse.»[163]

liteau, latte, chevron, planche de rive, pas de profil de gouttière, pas non plus de carreau de plâtre, ni de béton cellulaire, ni de plaque BA 13, ni de cloison alvéolaire, doublage polystyrène, laine de roche, montants, rails, fourrures, cornières, semelle aglo, clayette bois, suspente 8 cm 100 pc, bride fourrure F350 50 pc, grille adhésive en fibre de verre, rouleau bande à joint; on n'y trouve pas non plus d'insert turbo 10.5 kgw/h, de poêle à bois

Schoellkopf, Hector Guimard, Henrik Petrus Berlage, Paul Hankar, Victor Horta, Paul Sédille, Jules Saulnier, Cass Gilbert, John Smithmeyer, Paul Pelz, Stanford White, William Rutherford Mead, Charles Atwood, Charles Follen McKim, Louis Henry Sullivan, Daniel Burnham, John Root, William Le Baron Jenney, Frank Furness, Henry Van Brunt, William Ware, John Sturgis, Charles Brigham, Edward Potter, Peter B. Wright, Richard Morris Hunt, Arthur Gilman, Gridley Bryant, Alfred B. Mullet, James Renwick, Richard Upjohn, Thomas Ustick Walter, Thomas Cole, Isaiah Rogers, Alexander Jackson Davis, Ithiel Town, Robert Mills, William Strickland, Benjamin Latrobe, Petrus Josephus Hubertus Cuypers, Joseph Polelaert, Ernst Zillet, Theophilius Eduard Hansen, Hans Christian Hansen, Vladimir Ossipovich Sherwood, Konstantin Andreevich Thon, Osip Beauvais, Afanasy Grigoryev, Domenico Gilardi, Vasili Petrovich Stasov, Auguste Ricard de Montferrand, Karl Ivanovich Rossi, Adrian Dmitrievich Zakharov, Thomas de Thomon, Andrei Nikiforovich Voronikhin, Antonio Corazzi, Johan Albrecht

Quelles que soient sa signification et les raisons présidant à sa transfiguration, Jed ne produit un temps que cet étrange tatouage sonore avant de s'occuper à nouveau de son ami gravement blessé[164].

---

[163] Alan P. Winnett, *La Porte du Paradis* (Lincoln University of Nebraska Press, 1996), p. 452. Voir aussi le pamphlet largement diffusé mais un peu prolixe de Carlos Avital, *Intervention Acoustique* (Boston: Berklee College of Music, 1994) ainsi que le chapitre intitulé «Toc toc, et alors?» de l'ouvrage de Marla Hulbert, *Phénoménologie de la Coïncidence dans Le Navidson Record* (Minneapolis: University of Minnesota Press, 1996).

[164] Un jour, dans la cantine d'une pension – ma deuxième, et pas luxueuse – j'ai rencontré un fantôme. J'étais en train de parler avec deux amis, mais à dix-neuf heures le boucan était tel, avec tout le monde qui se précipitait pour bâfrer, qu'il était impossible d'entendre ce que chacun disait, à moins de crier, or, on ne criait pas parce que notre conversation devait rester secrète. On ne peut pas dire que nos propos étaient très originaux. Rien de nouveau de ce côté-là.

On parlait des filles.

C'est tout. Un mot qui résume assez bien notre unique centre d'intérêt. Semaine après semaine. Où les rencontrer. Quoi leur dire. Comment ne pas avoir besoin d'elles. Ça n'avait rien de folichon. Les filles ne devaient jamais apprendre qu'on avait besoin d'elles, voilà pourquoi il fallait que notre conversation reste secrète. Car tout tournait autour de ça: qu'on avait besoin d'elles.

À l'époque, je vivais ma vie comme un fantôme, mais pas celui dont je vais vous parler. J'étais un nigaud, plutôt étourdi je crois, et un vrai flippé de première sur certains sujets que je ne connaissais que trop bien, mais que j'étais incapable de retranscrire, aux autres comme à moi. Je

Fields, la bibliothèque Radcliff à Oxford, la chapelle Wieskirche de la Résidence Würzburg, ou St. George-in-the-East à Stepney, St. Georges, Bloomsbury à Londres, le palais Blenheim dans l'Oxfordshire, la salle des miroirs de l'Amalienburg à Munich, le Mausolée du Yorkshire à Castle Howard, la Chatsworth House dans le Derbyshire, le Painted Hall du Old Royal Naval College, le dôme intérieur de Saint-Charles-des-quatre-fontaines à Rome, ou le Salon de la Guerre à Versailles, la cathédrale Saint-Paul, Piazza S. Pietro, le théâtre Wren's Sheldonian à Oxford, l'église abbatiale d'Ottobeuren, ou le rococo allemand du Swinger, Wallpavillon à Dresde, St. John Nepomuk à Munich, le grand autel de l'abbaye de Weltenburg, l'escalier de la résidence Würzburg ou la basilique de Vierzehnheiligen, l'abbaye de Melk en Autriche, l'escalier du château de Weissenstein, le Belvédère supérieur, la bibliothèque impériale du Hofburg, Karlskirche à Vienne, le Vestibule antique à Schloss Frain en Moravie, ou le rococo français du salon de la Princesse à l'Hôtel de Soubise à Paris, pas plus que la chapelle intérieure à Versailles, le salon ovale de Vaux-le-Vicomte, l'hôtel Lambert à Paris, S. Agata à Catane, la cathédrale de Syracuse, la salle de bal du Palazzo Gangi à Palerme, le cloître majolique à S. Chiara ou la Piazza del Gesù à Naples, ou même l'inachevé Palazzo Donn'Anna, ou l'intérieur des Gesuiti à Venise, le plan de l'université de Gênes, le Palais royal à Stupingi, la Superga près de Turin, ou l'escalier du Palazzo Madame, ou le dôme de S. Lorenzo à Turin, ou l'intérieur du dôme de la Cappella della SS. Sindone, ou la fontaine de Trevi ou la façade de Santa Maria Maggiore ou l'escalier de la Trinité-des-Monts ou les fresques sur la voûte de la nef de S. Ignazio à Rome, ou également à Rome l'extérieur de S. Maria dans la Via Lata, SS. Luca e Martina à Pietro da Cortona, la Villa Sacchetti del Pigneto, la Place Navone, la Fontaine du Maure, S. Ivo della Sapienza, la façade de l'Oratoire de St. Philippe Néri, le plafond de la chapelle du palais Propaganda Fide ou de Saint-Charles-des-quatre-fontaines, Scala Regia au Vatican, Saint-André du Quirinal, ni même des éléments de la Renaissance comme ceux évincés par le Grand Vestibule de la Hatfield House à Hertfordshire, Longleat, Hardwick Hall dans le Derbyshire, la Porte d'Honneur de Gonville et le Caius College de Cambridge, Gurghley House dans le Northamptonshire, Meat Hall à Haarlem, la House Ten Bosch à Maarsen, la Mauritshuis de La Haye, la mairie d'Anvers, le Belvédère de la rein Anne à Prague, la cathédrale du Wawel à Cracovie, la mairie d'Augsburg, Schloss Johannisberg, Aschaffenburg, la façade intérieure Ottheinrichsbau du château de Heidelberg, l'église jésuite de Saint-Michel à Munich, la cour du Vieux Château de Stuttgart, l'Escurial, la Porte du Pardon à Grenade, la cour du palais Charles V de l'Alhambra, l'Hôpital

sollicitais constamment l'attention réconfortante des filles, même si la seule pensée d'avoir pour de vrai une petite amie, qui m'aime et ait envie d'être avec moi, me paraissait aussi irréelle que tous ces mythes dont on m'avait rebattu les oreilles en classe.

Au moins, le type qui comprenait mon attachement aux vieilleries, le Conseiller pour faunes – euh, jeunes, je veux dire – m'aidait aussi à voir à quel point je restais influencé par mon passé. Malheureusement, c'était une leçon délivrée avec une ironie voilée, vu qu'il avait fini par penser que j'avais inventé presque tout mon passé juste pour l'impressionner.

Sur un seul point, il avait raison, ma mère n'était pas encore vraiment morte. Raconter à tout le monde qu'elle l'était rendait ma vie nettement moins compliquée. Je ne pense pas que quiconque à la pension, y compris mes amis, professeurs, et certainement pas le conseiller, ait jamais découvert la vérité, ce qui me convenait parfaitement. Je préférais que ça se passe comme ça.

Mes bras, c'était une autre histoire. C'est drôle, mais malgré mon occupation professionnelle actuelle, je n'ai pas de tatouage. Rien que des cicatrices, les plus importantes bien sûr étant celles dont je vous ai parlé, cet étrange liquide en fusion qui part de l'intérieur de mes coudes et remonte jusqu'à l'extrémité de mes poignets, et sur lesquels – autant vous le dire tout de suite – une poêle pleine d'huile brûlante a répandu son durable courroux sur mes efforts pour l'empêcher de tomber sur le sol de la cuisine. "Tu essayais de tout rattraper", me disait souvent ma mère à propos de ce fameux après-midi où je n'avais que quatre ans. Alors vous voyez, ça n'a pas le panache d'un Culte des arts martiaux japonais tenu par des Coréens dans l'Indiana. Je veux dire dans l'Idaho. Juste une poêle qu'on lâche. C'est tout.

Quant aux autres cicatrices, elles sont trop nombreuses pour que je les commente, des souvenirs de demi-lune irrégulière sur mes épaules et mes tibias, des tas de mouchetures sur mes os, une balafre

colonne 4,5 kw/h, à fuel, 7,5 kw/h, pas de collier polygaine, gaine de tubage, tuyau inox, coude coulissant, adaptateur, manchon de raccordement, réduction conique, gaine d'insufflation, bouche soufflage air chaud, croix galva, té galva, collier serrage; pas de mortier réfractaire ou de panneaux de roche, et pas de système d'isolation phonique sous carrelage, système d'isolation thermique par l'extérieur avec polystyrène collé et revêtement

blanche et solennelle en travers du sourcil, et la plus évidente, une dent de devant brisée et désormais décolorée, une incisive centrale pour être plus précis, et d'autres encore plus prononcées que les précédentes, qui racontent une histoire comme personne n'en a jamais entendu ni probablement n'en entendra jamais. Le tout bien réel, également, même si bien sûr les cicatrices sont plus difficiles à lire. Leurs motifs complexes ne ressemblent en rien au confort réducteur d'un tatouage, si vaste, coloré et élaboré que soit son dessin. Les cicatrices sont la douleur livide de la survie, infligées à contrecœur, exprimées dans le langage de la blessure.

Mon Conseiller n'avait aucune idée de ce qui me maintenait à flot – même s'il ne l'a jamais formulé ainsi. À la lumière de tous mes récits, il s'est contenté de me demander comment j'avais réussi à tenir le coup. J'ai été incapable de répondre. Mais je sais une chose, chaque fois que je me sentais particulièrement mal, je me raccrochais instantanément à l'un de mes rêves préférés, un rêve que j'avais constamment envie de revivre, un rêve très vivace aussi, celui d'une fille, une fille bien précise, mais que je n'avais encore jamais rencontrée ni même vue, dont les yeux scintillaient exactement comme le ciel du nord que je lui décrivais le jour où assis sur un ponton fendu tanguant au sommet du quai noir de poix du monde, je contemplais toute la lumière pas de ce monde.

Et c'est alors, tandis que je me rejouais brièvement ce même rêve éveillé en présence de deux de mes amis, que j'ai entendu une voix dans mon oreille – celle du fantôme –, une voix douce qui prononçait mon nom.

Au fait, voilà pourquoi je me suis retrouvé embringué dans cette beuverie. Tous ces coups frappés dans la maison ont fait remonter à la surface ce souvenir.

"Johnny", a-t-elle fait en un soupir plus tendre qu'un murmure.

J'ai regardé autour de moi. Personne à ma table ne disait rien qui puisse même de loin ressembler à mon nom. Bien au contraire, ils étaient lancés dans un débat franchement grotesque, au sujet de buts marqués, dont les détails m'échapperont toujours, perdus au milieu du vacarme

Gropius, Johan van der Mey, Michel de Klerk, Fritz Höger, Otto Bartning, Dominikus Böhm, Eric Mendelsohn, Bruno Taut, Max Berg, Hans Poelzig, Bruno Schmitz, Peter Behrens, Paul Bonatz, Fritz Schumacher, Theodor Fischer, Alfred Messel, Ludwig Hoffman, William Lescase, George Howe, Albert Kahn, William Van Alen, Paul Gmelin, Stephen F. Voorhees, Andrew C. Mackenzie, Ralph Thomas Walker, John Mead Howells, Washington Roebling, Raymond Hood, Cass Gilbert, Bertram Grosvenor Goodhue, James Gamble Rogers, Ralph Adams Cram, John F. Staub, Diego Suarez, Burrall Hoffmann, Paul Chalfin, John Russell Pope, Henry Bacon, John Bakewell, Arthur Brown, Horace Trumbauer, Henry Mather Greene, John Lyman Silsbee, Francesco Berenguer y Mestres, Luis Domènech y Montaner, Antoni Gaudí i Cornet, Raimond d'Aronco, Giuseppe Sommaruga, Otto Wagner, Henri van de Velde, Theodor Lipps, August Endell, Ernst Ludwig Haus, C.F.A. Voysey, Charles Harrison Townsend, Herman Muthesius, Charles Rennie Mackintosh, Charles Plumet, Jules Lavirotte, Frantz Jourdain, Georges Chedanne, Xavier

royal de Saint-Jacques-de-Compostelle, la Queen's House à Greenwich, la chapelle Bourbon à Saint-Denis, le château de Maisons-Laffitte, la chapelle de la Sorbonne, le palais Corner Spinelli à Venise, ou la galerie François Ier à Fontainebleau, la place des Vosges à Paris, l'entrée du château d'Anet, le Petit Château à Chantilly, le château de Chambord, la cour carrée du Louvre, la cour du château d'Ancy-le-Franc, la chapelle des Médicis, l'escalier extérieur à Blois, l'intérieur d'Il Redentore à Venise, ou la Villa Rotonda près de Vicence, le palais Chiericati, la Villa Barbaro, le sanctuaire de Vicoforte di Mondovi, le Palais Farnese de Caprarola, la Strada Nuova à Gênes, l'hémicycle de la Villa Giulia, la Villa Garzoni à Pontecasale, la bibliothèque S. Marco à Venise, la Loggetta au pied du Campanile, la Cappella Pellegrini de Vérone, Santa Maria Degli Angeli à Rome, l'ordre colossal de la place du Capitole, l'escalier de la bibliothèque laurentienne à Florence, ou le palais ducal de Mantoue ou le Palazzo del Tè, le Palazzo Farnese ou le Palazzo Massimi ou la Villa Farnesina ou la Villa Madama à Rome, Santa Maria della Consolazione à Todi, le Palais du Belvédère, S. Pietro à Montorio, le Palais de la Chancellerie à Rome, S. Maria delle Grazie à Milan, la Capella del Perdono, le Palais ducal d'Urbin, le palais Medici-Riccardi à Florence, la Pienza Piazza, le Temple Malatesta à Rimini, Saint-André de Mantoue, la basilique Santo Spirito ou la chapelle des Pazzi à Florence, pour ne rien dire de l'absence même de signature gothique, que ce soit l'église de Santa Maria de Vitória à Batalha, le couvent de l'ordre du Christ à Tomar, le château de Bellver près de Palma de Majorque, la cathédrale de Palma de Majorque, la cathédrale de Séville, la Ca'd'Oro à Venise, le Palazzo Pubblico de Sienne, la place Saint-Marc de Venise, la façade du palais des Doges, ou la nef de la cathédrale de Milan, la cathédrale d'Orvieto, ou la cathédrale de Florence, ou la basilique de Saint-François d'Assise, la cathédrale et le château de l'ordre teutonique à Marienwerder en Pologne, la mairie de Louvain, Ste. Barbe à Kutna Hora, le Hall Vladislav du château Hradcany à Prague, St Lorenz à Nuremberg, la cathédrale de Strasbourg, la cathédrale d'Ulm, la cathédrale de Vienne, l'intérieur de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, la cathédrale de Prague, la voûte du chœur de l'église de la Sainte-Croix, le chœur de la cathédrale de Cologne, le Oxford New College, ou le château Harlech à Gwynnedd au Pays de Galles, le château Stokesay dans le Shropshire, la grande salle de Penshurst Place dans le Kent, la chapelle du King's College à Cambridge, le Palais de Westminster, la voûte de la chapelle Henry VII à Westminster, la chapelle de St. Stephen, l'intérieur de la cathédrale de Gloucester, ou l'octogone intérieur de la cathédrale d'Ely, le porche nord de St. Mary Redcliffe à Bristol, la cathédrale d'Exeter,

colonne 4,5 kw\h, à fuel, 7,5 kw\h, pas de collier polygaine, gaine de tubage, tuyau inox, coude coulissant, adaptateur, manchon de raccordement, réduction conique, gaine d'insufflation, bouche soufflage air chaud, croix galva, té galva, collier serrage ; pas de mortier réfractaire ou de panneaux de roche, et pas de système d'isolation phonique sous carrelage, système d'isolation thermique par l'extérieur avec polystyrène collé et revêtement

retentissant des centaines d'assiettes, de couteaux et de fourchettes qui s'entrechoquaient ici et là, oui, partout, et ne cessaient de dissiper l'illusion jusqu'à ce qu'elle se reproduise . . .

"Johnny."

Un bref instant, j'ai compris que c'était elle mon fantôme, une fille de dix-sept ans aux cheveux blonds tressés, aussi délurée qu'un feu follet, rencontrée de nombreuses années plus tôt, voire dans une autre vie, et revue à présent, ici, afin qui sait de me rendre à cet ancien moi perdu ce jour qu'aucun enfant ne peut vraiment se rappeler – et j'écris ça maintenant sans même y comprendre vraiment quelque chose mais en en aimant tout de même le son.

"Il rêvasse tout le temps. J'adore la façon dont il sourit quand il parle, même s'il ne dit pas grand-chose."

Et c'est alors que j'ai pris conscience, un instant plus tard, que ce fantôme n'était autre que le plafond voûté qui s'élevait au-dessus du réfectoire et m'apportait avec une vivacité particulière, depuis le mur du fond jusqu'au mur où je me trouvais, en un arc magnifique, la confession d'une fille que je ne verrais ni n'entendrais plus, une confession à laquelle je ne pouvais même pas répondre – sauf ici, pour ce que ça vaut.

Malheureusement, ma compréhension de l'exceptionnelle dynamique acoustique du réfectoire est arrivée un peu trop tard, coïncidant avec la fin du repas, et la voix a disparu aussi soudainement qu'elle était apparue, perdue dans une massive débandade, de sorte que, alors même que je continuais de scruter l'extrémité de la salle où déjà une queue se formait pour déposer les plateaux, il m'était impossible d'apercevoir la fille

incarnation, phobie, aspiration au divin, paranoïa, désert, affirmation d'une inversée de la perdurabilité spirituelle, ibid, ibid, ibid, ibid, hypothèse totémique, sous-marin, abscence de passé, vision, psychose, technologie, ibid, tueur en série ou extraterrestres. Toutes choses auxquelles *Le Navidson Record* résiste courageusement.»[167]

dont les expressions ou même les gestes pouvaient correspondre à mes sentiments.

Bien sûr, les voix de l'au-delà n'ont pas besoin de s'en remettre exclusivement aux plafonds voûtés. Elles n'ont même pas besoin de n'être que des voix.

J'ai fini par aller voir Ashley. Je suis allé chez elle hier matin. Tôt. Elle habite Venice. Ses sourcils sont comme des paillettes de lumière. Son sourire, j'en suis sûr, a suffi à raser Rome. Mais rien à faire, je ne savais pas qui elle était ni où on s'était rencontrés. À un moment, je me suis demandé si ce n'était pas elle cette fameuse voix. Mais avant qu'elle dise ne serait-ce qu'un mot, elle m'a pris la main, m'a fait traverser sa cuisine et m'a conduit jusqu'à un patio envahi de bananiers et de plantes caoutchouc. Des feuilles noires en décomposition jonchaient le sol mais un grand hamac était suspendu au-dessus.

Nous nous sommes installés et j'ai voulu parler. Je voulais lui demander qui elle était, où nous nous étions rencontrés, où nous avions été avant, mais elle s'est contentée de sourire et m'a tenu la main alors que nous commencions à nous balancer au-dessus des feuilles mortes. Elle m'a embrassé une fois puis a soudain éternué, un petit et adorable éternuement, qui l'a fait sourire encore plus, et mon cœur s'est serré car je ne pouvais pas partager son bonheur, ne sachant pas de quoi il était fait, ni pourquoi il existait, ni qui d'ailleurs j'étais – pour elle. Je suis donc resté là à souffrir, même quand elle m'a chevauché, me recouvrant des plis de sa robe, elle ne portait pas de culotte et je n'ai rien fait quand ses mains ont rapidement déboutonné mon jean et ont ôté mon slip, puis m'ont placé là

[167] Dans son article d'une élégante facture intitulé «Influence verticale» reproduit dans *Les Origines de la foi* (Cambridge, Mass.: The Belknap Press, 1996), p. 261, Candida Hayashi écrit: «À ce sujet, qu'en est-il des hantises littéraires? *La Chute de la Maison Usher* de Poe, *La Maison hantée* de Shirley Jackson, *Wieland* de Charles Brockden Brown, *Le Cinéphile* de Walker Percy, «La méthode respiratoire», de Stephen King dans *Différentes Saisons* ainsi que «Tebular» dans *Autres Contes*, *Les Jours entre les nuits* de Steve Erickson, *La Route de*

plastique épais ou enduits à base de liants hydrauliques; pas d'enduits de finition, taloché, mouchelis, jeté à la truelle, gratté, écrasé, rustique, recoupé, lissé, ribbé, roulé ou projeté; pas de chape de ciment, de carrelage, de moquette rase, de vieux parquet, d'aggloméré, de poutres ou lambourdes ou de sol plastique, que ce soit en pose flottante, collée ou clouée, ni avec finition vernie, huilée ou brossée, ni hêtre clair, aulne,

Mikhailovich Iofan, Vladimir Alekseevich Shchuko, V.G. Gelfreikh, Ilya Golosov, Konstantin Melnikov, Moses Mckissack, William S. Pittman, John A. Lankford, El Lissitzky, Alexandr et Viktor Vesnin, Serge Chermayeff, Charles Holden, Sir John Burnet, Edwin Rickards, H.V. Lanchester, Wilhelm Kreis, Giles Gilbert Scott, Frederick Gibberd, Sir Edwin Lutyens, Giovanni Muzio, Angiolo Mazzoni, Giuseppe Pagano, O. Frezzotti, Marcello Piacentini, Pio Piacentini, Antonio Sant'Elia, Cesare Bazzani, Povl Baumann, Kay Fisker, G.B. Hagen, Edvard Thomsen, Carl Petersen, Lars Sonck, Sigfried Ericson, Herman Gesellius Armas Lindgren, Kaare Klint, Peder Vilhelm Jensen-Klint, Lars Israel Wahlman, Ragnar Östberg, Martin Nyrop, Roger-Henri Expert, Paul Tournon, André Lurcat, Robert Mallet-Stevens, Pierre Chareau, Léon Claro, Henri Sauvage, Tony Garnier, François Hennebique, Auguste Perret, René Sergent, Arthur Davies, Charles-Frédéric Mewès, Walter Johnnes Krüger, Albert Speer, Heinrich Tessenow, Emil Fahrenkamp, Gerrit Rietveld, Willem Marinus Dudok, J.J.P. Oud, Adolf Loos, László Moholy-Nagy, Theo van Doesburg, Hannes Meyer, Walter

la voûte de la cathédrale de Wells, l'abbaye de Westminster, les voûtes du chœur de St Hugh de la cathédrale de Lincoln, le palais de l'Infantado à Guadalajara, la cathédrale de Canterbury, le palais de justice de Rouen, le palais Jacques Cœur à Bourges, la cathédrale de Bristol, le flamboyant porche sud de la cathédrale d'Albi, l'église Saint-Maclou à Rouen, la Sainte-Chapelle à Paris, la basilique Saint-Urbain de Troyes, la cathédrale de Sées, Notre-Dame de Paris, la cathédrale d'Amiens, la cathédrale de Reims, la cathédrale de Laon, la cathédrale de Soissons, ou la nef de la cathédrale de Noyon, ou même l'ambulatoire de Saint-Denis, ni d'ailleurs des éléments du carolingien ou du roman comme le baptistère ou la cathédrale de Pise ou la cathédrale de Lucca, ou la Tour penchée de Pise, S. Miniato al Monte ou le baptistère à Florence, S Ambrogio à Milan, le campanile et le baptistère de la cathédrale de Parme, l'Ancienne cathédrale de Salamanque, le cloître de Santo Domingo de Silos, les murs fortifiés d'Avila, la cuisine de l'abbaye de Fontevraud à Angers, l'église et le monastère de Loarre, Saint-Gilles-du-Gard en Provence, la cathédrale d'Autun, Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, l'église abbatiale de la Madeleine à Vézelay, la cathédrale d'Angoulême, l'abbaye de Cluny, la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, Sainte-Foye de Conques, l'escalier du chapitre à Bristol, la cathédrale de Durham, St. John's Chapel, la Tour Blanche, la Tour de Londres, la cathédrale de Winchester, la cathédrale de Lincoln, l'abbaye de Notre-Dame à Jumièges, S. Miniato al Monte à Florence, Saint-Bénigne à Dijon, l'ambulatoire de Saint-Philibert à Tournus, la cathédrale Saint-Marc à Venise, la cathédrale Saint-Basile à Moscou, l'abbaye de Maria Laach, la cathédrale de Trêves, la basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf, à Ravenne, le dôme de la chapelle palatine, l'intérieur de la cathédrale de Spire, Saint-Michel à Hildesheim, la Grande Mosquée à Cordoue, S. Maria Naranco, All Saints, Earls Barton, St Lawrence, Bradford-on-Avon, l'abbaye de Corvey, l'entrée du monastère de Lorsch, le plan du monastère à St Gall, l'intérieur de l'oratoire à Germigny-des-Prés, sans parler des vestiges des concepts architecturaux chrétiens ou byzantins, que ce soit la cathédrale de Saint-Front, à Périgueux, la cathédrale de Monreale en Sicile, l'intérieur de la chapelle Palatine à Palerme, l'église de la Transfiguration, le pogost de Kiji, Sainte-Sophie de Kiev, les églises sur les collines de Mistra en Grece, le monsatère d'Osios Lukas, ou l'église de Théotokos, la mosaïque du Christ Pantocrator sur le dôme du monastère de Daphni, Saint-Vital ou Saint-Apollinaire de Classe à Ravenne, Hagia Sophia a Constantinople, l'intérieur du mausolée de Galla Placidia à Ravenne, la rotonde San Stefano a Rome ou Santa Maria Maggiore ou Saint-Clément, ou San Lorenzo à Milan, ou même

Wax, quant à lui, essaie d'être courageux et se force à sourire à la caméra, même si on ne peut pas ne pas remarquer sa pâleur ou de se tromper sur le sens de sa requête – «Merde, j'ai tellement soif» –, surtout dans la mesure où, quelques secondes plus tôt, il a avalé une grande gorgée.

où c'était rêche et sec, jusqu'à ce qu'elle s'enfonce en haletant, et alors ça a été humide, elle a été humide, nous avons été humides, on se balançait ensemble sous un petit carré de ciel couvert, qui s'éclaircissait rapidement, elle regardait le jour se lever, d'une main pétrissant sa robe, de l'autre se caressant, ses cheveux blonds recouvrant son visage, ses genoux se refermant sur mes côtes, jusqu'à ce qu'elle atteigne enfin cette jouissance calendricale sans un son – le seul signe – puis, bien que je n'aie pas joui, elle m'a embrassé pour la dernière fois et est descendue du hamac avant de rentrer dans la maison.

Avant que je parte, elle m'a raconté notre histoire: où nous nous étions rencontrés – au Texas –, embrassés, mais n'avions jamais fait l'amour, et que ça l'avait troublée et poursuivie et qu'elle avait eu besoin de le faire avant de se marier à savoir dans quatre mois avec un homme qu'elle aimait et qui gagnait sa vie en fabriquant du TNT exclusivement pour une entreprise de construction autoroutière dans le Colorado où il se rendait souvent en voyage d'affaires et où un soir, ivre, furieux et déçu il avait invité une prostituée dans sa chambre de motel et cætera et quelle importance et qu'est-ce que je fichais ici de toute façon? Je suis parti, j'avais envie de me branler, et j'ai fini par rentrer chez moi mais pour éjaculer j'ai dû penser à Pan-pan. Ça n'a pas servi à grand-chose. J'avais toujours mal et je me sentais abandonné, j'ai bu trois verres de bourbon et fumé un peu d'herbe, puis j'en suis arrivé là, à force de penser aux voix, réelles et fantasmées, des fantômes, mon fantôme, à elle, enfin, dans cette stupide note en bas de page,
quand elle m'a gentiment poussé hors de chez elle, et que j'ai calmement dit "Ashley"
l'obligeant à s'arrêter de me pousser pour me demander "oui?"
ses yeux illuminés par quelque chose qu'elle voyait mais que je ne pourrais jamais voir même si ce qu'elle voyait c'était moi, moi m'en fichant pas mal mais connaissant enfin la vérité, et

Habitué aux commotions[‖], Jed relève les jambes de Wax pour accroître l'afflux sanguin vers la tête, se sert de chaufferettes et d'une couverture de survie pour le réchauffer, et ne cesse de le rassurer, lui souriant, racontant des blagues, promettant une centaine de dénouements heureux. Une tâche délicate vu les circonstances. Et vouée à l'échec alors que retentissent soudain des cris gutturaux, que les murs trop fins ne peuvent tenir à distance, des sons trop obscènes pour être étouffés. C'est Holloway qui hurle comme un animal, il n'a plus rien d'humain, c'est désormais une créature animée par la peur, la douleur et la colère.

«Au moins, il est loin . . . », murmure Jed pour rassurer Wax.

Mais ils ne tirent guère de réconfort de cet éloignement.

merbau, frêne bleu pastel, érable jaune, lames larges, chêne moyen, patiné verni, blond verni, miel, et pas de plinthes et contre-plinthes; pas de coffret chauffe-eau, coupe-circuit, interrupteur différentiel DX 30 mA - 2 PH, télérupteur unipolaire 16 A, relais de découplage, contacteur jour et nuit, combiné PAC, peigne de raccordement, borne d'arrivée, barre de pontage, platine disjoncteur, cartouche domestique; pas de poussoir, interrup-

McAfee, Charles Eames, Simon Rodia, Ray Eames, Ricardo Bofill, Donald L. Stull, M. David Lee, Michael Graves, Elizabeth Diller; Charles Moore, Bruno Taut, Robert Traynham Coles, Mies van der Rohe, Philip Johnson, Hans Hollein, Rem Koolhaas, John S. Chase, Harvey B. Gantt, Robert Venturi, James Stirling, Norman Foster, Richard Rogers, Renzo Piano, Alvar Aalto, Lou Switzer, Roberta Washington, J. Max Bond Jr.; Robert Kennard, Luigi Nervi, Jørn Utzon, Eero Saarinen, Buckminster Fuller, Louis Kahn, Roderick Lincoln Knox, Paul Rudolph, James M. Whitley, William N. Whitley, R. Joyce Whitley, Paul G. Devroux, Charles Duke, Marshall E. Purnell, Robert P. Madison, Sir Leslie Martin, Harry L. Overstreet, Sir Denys Lasdun, Sir Basil Spence, Peter Smithson, James Gowan, Gordon Matta-Clark, Howard F. Sims, Harold R. Varner, Roger W. Margerum, Harry Simmons Jr., Wendell J. Campbell, Susan M. Campbell, James Stirling, Oscar Niemeyer, Norma Merrick Sklarek, Le Corbusier, Frank Lloyd Wright, William J. Stanley, Ivenue Love-Stanley, Vernon A. Williams, Leslie A. Williams, Cornelius Henderson, Paul Revere Williams, Boris

lui disant enfin la vérité:
"Je n'ai jamais été au Texas."

[‖]Cette définition est extraite de *Médecine de montagne*, 3e édition. Éditée par James A. Wilkerson (Seattle: The Mountaineers, 1985), p. 43:

«La perte de dix à vingt pour cent du volume sanguin entraîne une légère commotion. Le patient semble pâle et sa peau est froide, d'abord aux extrémités puis au niveau du torse. La commotion s'aggravant, le patient se plaint souvent d'avoir froid et souvent soif. Un pouls rapide et une pression sanguine réduite peuvent se manifester. Toutefois, l'absence de ces signes ne signifie pas l'absence de commotion, dans la mesure où ils peuvent se manifester tardivement, en particulier chez de jeunes adultes en bonne santé.

La perte de vingt à quarante pour cent du volume sanguin entraîne une commotion moyenne. Les signes caractéristiques de la commotion légère sont présents et peuvent s'aggraver. Le pouls est rapide et faible, ou "saccadé". En outre, l'afflux sanguin vers les reins diminue alors que le sang disponible est dérivé vers le cœur, le cerveau, et que l'émission d'urine décroît. Un volume urinaire de moins de 30 cc par heure est le signe tardif d'une commotion moyenne. Par contraste avec l'urine concentrée et sombre qu'on observe en cas de déshydratation, l'urine est en général d'une couleur claire.

La perte de plus de quarante pour cent du volume sanguin entraîne une commotion grave, caractérisée par des signes d'afflux sanguin réduit vers le cerveau et le cœur. Une irrigation sanguine réduite du cerveau produit tout d'abord une nervosité et une agitation, suivie par de la confusion, de la stupeur et pour finir le coma et la mort. Une irrigation sanguine insuffisante du cœur peut causer des anomalies du rythme cardiaque.»

Los Angeles de John Fante, sans parler de *L'Antiquaire* d'Henri Bosco, des *Versets sataniques* de Salman Rushdie, de *Grotte périlleuse* de B. Walton, de *Notre-Dame des Fleurs* de Jean Genet, de *L'avenir n'est plus ce qu'il était* de Richard Fariña, *Lumière d'octobre* de John Gardner, de nombreuses nouvelles de Lovecraft, de la patrouille des égouts dans *V* de Pynchon, du «Jardin aux sentiers qui bifurquent» dans *Fictions* de Borges, de *Au cœur des*

le plan de l'ancienne basilique Saint-Pierre, ni la moindre trace de fondations classiques grecques, hellénistiques ou romaines, comme c'est le cas pour le temple de Jupiter, le palais de Dioclétien à Split, la porte du marché de Milet, Timgad en Algérie avec l'arc de Trajan, les immeubles d'appartements à Ostie, le marché Trajan à Rome, les Thermes de Dioclétien, la basilique de Maxence, les Thermes de Caracalla, le temple de Vénus, près de la Maison dorée de Néron, le mausolée d'Hadrien, la mausolée de Caecilia Metella dans la Via Appia, le Canope de la villa d'Hadrien, l'intérieur du Panthéon, la villa d'Hadrien à Tivoli, ou la Piazza d'Oro avec son péristyle et ses pavillons, ou le palais Flavian, la villa des Mystères à Pompéi, le plan de la Villa Jovis à Capri, l'arc de Tibère à Orange, la colonne Trajan à Rome, le Forum impérial, le temple de Mars Ultor, le Forum d'Auguste, le Forum de Nerva, le Forum Romain avec l'arc de Septime Sévère, l'arc de Titus et le temple de Castor et Pollux, ou en Espagne l'aqueduc de Ségovie, ou à Rome le théâtre de Marcellus, le Colisée, le sanctuaire de Fortuna Primigenia, Préneste avec sa reconstruction axonométrique, le temple de Vesta à Tivoli, le forum Boarium à Rome, la Maison Carrée à Nîmes, ou la maison des Vettii à Pompéi, les murs d'Herculanum, la terrasse des Lions de Naxos à Délos, la Tour des Vents à Athènes, le Stoa d'Attalus sur l'Agora à Athènes, le plan pour la ville de Perganum ou le centre de Milet ou le Bouleutérion de Milet, ou le temple d'Apollon à Didymes, le temple d'Athéna Polias à Priène, le mausolée d'Halicarnasse, le théâtre d'Épidaure, le monument choragique de Lysicrate à Athènes ainsi que le temple de Zeus Olympien, ou le Tholos de Delphes, ou le temple d'Apollon à Bassae, ou l'Érechthéion sur l'Acropole, les Propylées, le Parthénon avec sa frise panathénaïque, l'acropole d'Athènes, le temple d'Aphaïa à Égine, le temple de Zeus Olympien à Agrigente, le temple d'Héra ou de Poséidon ou de Neptune à Paestum, le temple d'Apollon à Corinthe, la tombe d'Anubis dans le temple d'Hatshepsout, Deir el-Bahari, ou la Porte des Lions à Mycènes, ou le palais de Mycènes, le palais de Tirynthe, le palais de Minos, à Knossos en Crète – et il semble que ce soit là l'endroit idéal pour terminer, bien que ça ne puisse pas finir ici, surtout quand il reste le grand enclos du Grand Zimbabwe, les pyramides de Mykérinos, Khéops et Khephren à Gizeh, sans parler du tombeau de New Grange en Irlande, de la Roche aux Fées d'Essé, du complexe du temple Ggantija à Malte, de la colonie de Skara Brae en Écosse, des grottes de Lascaux, de la Vénus taillée dans la roche préhistorique de Laussel ou de l'idée de la hutte Terra Armata, un bon endroit là aussi pour s'arrêter même si bien sûr ça ne peut pas non plus s'arrêter là – [147]

Peut-être[165]

merbau, frêne bleu pastel, érable jaune, lames larges, chêne moyen, patiné vernì, blond vernì, miel, et pas de plinthes et contre-plinthes ; pas de coffret chauffe-eau, coupe-circuit, interrupteur différentiel DX 30 mA - 2 PH, téléruptеur unipolaire 16 A, relais de découplage, contacteur jour et nuit, combiné PAC, peigne de raccordement, borne d'arrivée, barre de pontage, platine disjoncteur, cartouche domestique ; pas de poussoir, interrup-

ici

n'est-il pas déplacé de se pencher sur les fantômes qui hantent *Le Navidson Record*. Et puisque de nombreux critiques ont signalé des similitudes entre le film de Navidson et diverses productions commerciales, il paraît utile d'examiner ne serait-ce que brièvement ce qui distingue les documentaires des sorties hollywoodiennes[166].

Dans son essai, «État critique» publié dans *Élémentaire* (University of Washington Press, 1995), Brendan Beinhorn a déclaré que la maison des Navidson, quand les explorateurs s'y trouvaient, était en état de choc grave. «Cela dit, sans eux, elle est complètement morte. L'humain lui sert de sang. La disparition de l'humain marque la fin de la maison.» Une affirmation qui a conduit la sociologue Sondra Staff à estimer que «État critique» n'était qu'une «connerie de plus écrite par Beinhorn» (conférence prononcée à l'université Notre-Dame-du-Lac de San Antonio le 26 juin 1996).

[165] M. Errand a refusé de révéler si l'étrange disposition du texte qui suit est due à Zampanò ou est de son fait. — Éd.

[166] Dans son essai «Ça ne fait pas de différence», *Film Quarterly* v. 8, juillet 1995, p. 68, Daniel Rosenblum écrit: «Suite à l'insinuation selon laquelle les spectres qui hantent la maison de Navidson ne sont rien d'autre que *Shining*, *Sueurs froides*, *2001 l'Odyssée de l'espace*, *Braziil*, *Lawrence d'Arabie*, *Poltergeist*, *Amityville*, *La Nuit des morts vivants*, *L'Exorciste*, *La Chose* de

[167] Bien sûr, il est impossible d'envisager le moindre édifice que ce soit, qu'il s'agisse de maisons, usines, boutiques, magasins, grands magasins, marchés couverts, conservatoires, galeries d'exposition, gares de chemin de fer, entrepôts et immeubles de bureau, bourses et banques, hôtels, prisons, hôpitaux, musées, bibliothèques, théâtres, églises, ponts, aéroports, hôtels de ville, tribunaux, ministères, bureaux, chambres du parlement, monuments, parcs, même villes et cités, ouvrages publics, etc., sans prendre en considération des noms comme ceux de Thomas Hall Beeby, Ricardo Bofill, John Simpson, Steven Holl, Léon Krier, Richard Neutra, Andres Duany, et Elizabeth Plater-Zyberk, Ramon Fortet, Daniel Libeskind, Quinlan Terry, Allan Greenberg, Jane B. Drew, Robin Seifert, Frank Gehry, Jean Willerval, Arata Isozaki, Kisho Kurokawa, Gisue et Mojgan Hariri, John Outram, Zaha Hadid, Peter Eisenmann, Richard Meier, John Hedjuk, Aldo Rossi, Herman Herzberger, Louis E. Fry Sr., Louis E. Fry Jr., Louis E. Fry III, Santiago Calatrava, I. M. Pei, Riccardo Scofidio, Harry G. Robinson III, Terry Farrell, Bernard Tschumi, Charles F. McAfee, Eva Vecsei, Coop Himmelblau, Cheryl L.

[168] "Hormis les fantômes cinématographiques, littéraires, architecturaux ou même philosophiques, il en existe également quelques-uns d'historiques. On se reportera à deux fameuses expéditions où les individus impliqués ont affronté l'inconnu dans des circonstances où la privation et la peur se conjuguaient avant de les emporter dans une terrible rafale de violence.

teur, prise téléphone, TV, sortie de câble, plaque de dérivation, fiche TV coaxiale; pas d'intercom, ni de téléphone ni de système informatisé; aucune moulure ou autre signature stylisée, pas de chambranles, plinthes, parquets finis, linoléum, ciment, que ce soit à prise rapide, coloré, renforcé, pas non plus de sous-plancher, de gaines, de parois; ni faîtage, ni chevron, ni poinçon, ni panne, ni arbalétrier (au moins l'escalier

I.

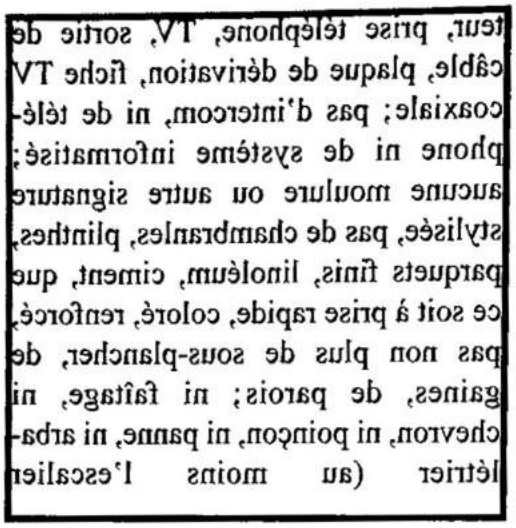
Le 20 septembre 1519, Ferdinand Magellan embarqua à Sanlúcar de Barrameda pour faire le tour du globe. Ce périple devait prouver une bonne fois pour toutes que la terre était ronde et révolutionner les conceptions des gens sur la navigation et le commerce, mais la traversée serait également périlleuse, avec assez d'horreurs et d'épreuves pour qu'à la fin elle coûte la vie à Magellan.

En mars 1520, quand les cinq vaisseaux de Magellan atteignirent la Patagonie et pénétrèrent dans la baie de San Julian, les choses étaient loin d'être harmonieuses. Un hiver féroce, le manque de provisions, sans parler de l'inquiétude causée par l'incertitude de l'avenir, avaient généré des tensions parmi l'équipage au point que, peu de temps avant le 1er avril, qui se trouva être également le jour de Pâques, le capitaine Gaspar Quesada du *Concepcion* et son serviteur Luiz de Molino fomentèrent et déclenchèrent une mutinerie, qui s'acheva par la mort d'au moins un officier et de nombreux blessés[169]. Malheureusement pour lui, Quesada n'envisagea pas un seul instant qu'un homme capable d'entraîner toute une expédition autour du monde pouvait assurément entraîner des hommes à se venger avec une grande férocité. Cette grossière sous-estimation de son adversaire coûta la vie à Quesada.

Tel un général, Magellan rassembla les hommes qui lui étaient restés fidèles pour reprendre les bateaux réquisitionnés. La combinaison de sa volonté et de son flair tactique fit que son succès, surtout rétrospectivement, paraissait inévitable. Le mutin Mendoza du *Victoria* reçut un coup de couteau à la gorge. Le *San Antonia* fut pris d'assaut, et au matin le *Concepcion* s'était rendu. Quarante-huit heures après le début de la mutinerie, Magellan avait repris le contrôle. Il condamna tous les mutins à mort puis, dans un geste de bonne volonté calculée, annula la sentence, choisissant au lieu de ça de concentrer la loi maritime et sa propre ire sur les trois responsables directs de ce soulèvement: le cadavre de Mendoza fut écartelé, Juan de Cartagena fut abandonné sur un rivage désolé et Quesada fut exécuté.

Quesada, toutefois, ne fut ni pendu, ni fusillé, ni condamné à la planche. Magellan eut une meilleure idée. Molino, le

[169] *binet des merveilles de Monsieur Wilson* de Lawrence Weschler, *Le ver* de Jim Kalin, *Huis clos* ou *Les Mouches* de Sartre, *Voyage au centre de la terre* de Jules Verne, *Solaris* de Stanislas Lem, *La Source vive* de Ayn Rand, *Le Tour d'écrou* de Henry James, «Le Jeune Maître Brown» ou *La Maison aux sept pignons* de Nathaniel Hawthorne, ou *Le Lion, la Sorcière blanche et l'Armoire magique* de C.S.Lewis? Pour ne rien dire de *Brodsky & Utkin*, «Maison bleue» de Frida Kahlo à Coyoacán, «Paysage nocturne: Paisaje Nocturno» (1947) de Diego Rivera, House de Rachel Whiteread ou *Boîte d'encre* de Charles Ray, *Cellule pour Saint Jean de la Croix* de Bill Viola ou autres textes de Robert Venturi, Aldo van Eyck, James Joyce, Paolo Portoghesi, Herman Melville, Otto Friedrich Bollnow (*Hommes et espace*, 1963), et Maurice Merleau-Ponty (*Phénoménologie de la perception*, 1962, dans laquelle il déclare que "la profondeur est la plus existentielle de toutes les dimensions"). A tout cela, ma seule réponse est Macache !!!



fidèle serviteur de Quesada, serait gracié s'il acceptait d'exécuter son maître. Molino accepta, et les deux hommes montèrent dans une chaloupe et furent ramenés à leur bateau, le *Trinidad*, afin de connaître leur sort.[171]

Comme Magellan, Holloway mena une expédition dans l'inconnu. Comme Magellan, Holloway affronta une mutinerie. Et comme Magellan qui infligea une sentence de mort, Holloway prit également pour cible ceux qui avaient contesté son rôle de chef. Toutefois, à la différence de Magellan, le parti de Holloway était en fait une impasse, ce qui nous conduit à examiner le destin de Henry Hudson.

II.

Au mois d'avril 1610, Hudson quitta l'Angleterre dans une quatrième tentative pour trouver le passage du nord-ouest. Il prit la direction de l'ouest, traversa les eaux arctiques et finit par arriver à ce qu'on appelle aujourd'hui la baie d'Hudson. Malgré son nom aux résonances inoffensives, en 1610, la baie était un enfer de glace. Edgard M. Bacon dans son ouvrage *Henry Hudson* (New York: G.P. Putnam's Sons, 1907) écrit:

> Le 1er novembre le bateau arriva dans une baie ou crique au fin fond du sud-ouest, et fut mis en cale; le 10 du même mois il fut pris dans les glaces. Le mécontentement ne s'exprimait plus à voix basse. Les hommes avaient conscience que les provisions, prévues pour un nombre limité de mois, arrivaient à leur terme, et ils déclarèrent qu'on aurait mieux fait de les ramener pour prendre leurs quartiers d'hiver à Digges Island, où de nombreuses volailles sauvages avaient été aperçues, plutôt que de les obliger à se débattre pendant des mois dans *un labyrinthe sans fin*.
>
> [l'italique est de l'auteur]

Ce labyrinthe de glace bleue dérivant dans des eaux suffisamment froides pour tuer un homme en quelques minutes éprouva et finalement vint à bout de la résolution de l'équipage de Hudson. Là où les hommes de Magellan pouvaient manger du poisson ou du moins goûter la crique de quelque rivage habitable, les hommes de Hudson ne pouvaient que contempler des rives de glace.[180]

Fatalement, les murmures se changèrent en cris puis les cris en actes. Hudson, ainsi que son fils et sept autres membres, furent mis de force dans une chaloupe sans eau ni vivre. On n'entendit plus jamais parler

présente-t-il certaines particularités: contremarches, girons, deux grands noyaux, l'un en haut et l'autre en bas, reliés par une unique rampe courbe supportée par d'innombrables balustres) mais pas de papier peint, d'enduit, de vitre, transparente, anti-reflet ou à verre cathédrale, isolée, teintée; pas même le moindre clou ou la moindre vis, que ce soit à béton, à bois, mécanique, en acier trempé; sans parler de l'absence totale de tout ce

d'eux, perdus dans ce *labyrinthe sans fin*.[170]

Comme Hudson, Holloway se retrouva avec deux hommes qui, à court de réserves et de foi, insistèrent pour rentrer. Comme Hudson, Holloway résista. À la différence de Hudson, Holloway s'enfonça de plein gré dans ce labyrinthe.

Heureusement pour le public du film, seuls les derniers instants d'Hudson continuent de demeurer un mystère.

[169]Bien que les mutineries ne soient pas très répandues de nos jours, on se reportera à la mission Skylab de 1973 où des astronautes se révoltèrent ouvertement contre un contrôleur de mission qu'ils jugeaient trop autoritaire. L'incident ne donna lieu à aucun acte de violence, mais il souligne la façon dont, en dépit d'un contact permanent avec la société, de la nourriture et de l'eau en abondance, de la chaleur, et seul un faible risque de se perdre, les tensions parmi les explorateurs peuvent néanmoins faire surface et même dégénérer.

L'expédition de Holloway ne possédait aucun des équipements dont jouissait Skylab. 1) il n'y avait pas de contact radio; 2) ils ignoraient quasiment où ils se trouvaient; 3) ils étaient presque à court d'eau et de nourriture; 4) ils manœuvraient dans des conditions glaciales; et 5) ils subissaient la menace implicite du «grognement»[155].

[170]Voir également *Les Œuvres de Hubert Howe Bancroft*, Volume XXVIII (San Francisco: The History Company, Publishers, 1886).

[171]Extrait du journal de Zampanò: «Autant j'ai médité sur Hudson dans sa chaloupe, autant le soir j'ai tourné mes pensées vers le voyage de Quesada et Molino sur ces eaux profondes, m'interrogeant à voix haute sur ce qu'ils se disaient, ce qu'ils pensaient, quels dieux vinrent les protéger ou les abandonnèrent, et ce que dans ces noires vagues ils virent finalement d'eux-mêmes? Peut-être parce que l'histoire n'a que faire de ces détails, la scène a seulement survécu en vers: *Le Chant de Quesada et Molino*, par [XXXX][172]. Je l'inclus ici dans sa totalité[175].»

Puis:

«Ne m'en veuillez pas je vous prie si j'inclus ceci. L'esprit d'un vieil homme a autant de chance d'errer que celui d'un jeune homme, mais alors qu'un jeune homme épargnera l'animal errant[177], le vieil homme, lui, le supprimera. Les jeunes essaient toujours de remplir le vide, un vieil homme apprend à vivre avec. Il m'a fallu vingt ans pour désapprendre les bonheurs découverts dans un écart. Peut-être cela n'a-t-il rien de nouveau à vos yeux mais j'ai tué beaucoup d'hommes et j'ai deux jambes et je ne pense pas que je vaudrai jamais tout à fait le gnome chauve Erreur qui sort de sa grotte avec des chevilles sans plumes pour se repaître des puissants morts.»[173]

[172]Illisible.

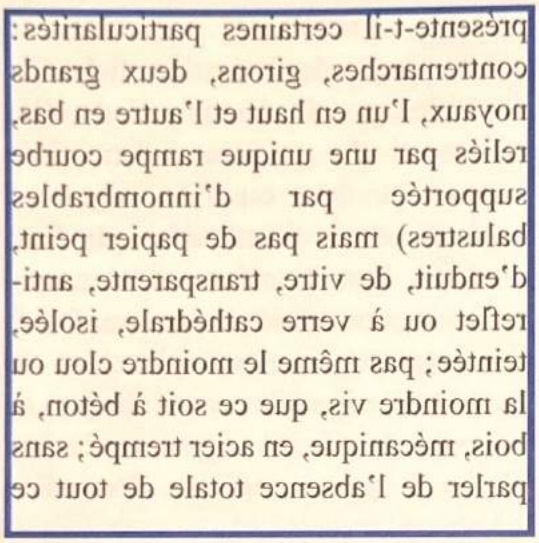
[173]Là je sèche.[176] Hormis le gnome, je ne sais même pas comment prendre "j'ai tué beaucoup d'hommes". Ironie? Aveu? Comme je l'ai déjà dit "Là je sèche".[174]

[174]Pour des raisons qui lui sont propres, M. Errand a rétabli les huit dernières lignes de la note 171. — Éd.

[175]Voir Annexe E.

[176]Voir Annexe B.

[177]~~Par exemple, les travaux itinérants de la jeunesse dans *Les Poèmes PXXXXXX*; ou pourquoi les erreurs doivent être rapidement supprimées.~~[178]



[178]Soit Les Poèmes Pelikan.[179]

[179]Voir Annexe II-B. — Éd.

[180]Bien qu'écrit presque deux cents ans après le voyage fatal d'Hudson, il est difficile de ne pas penser au poème de Coleridge, *Le Dit du vieux marin*, surtout ce célèbre passage :

Les mâts penchés, la proue sous les lames,
Tel Celui, poursuivi de coups et de huées,
Qui de son ennemi foule l'ombre
Et qui, droit devant, s'en va, tête baissée,
Ainsi dérivait le navire, la tempête
Mugissait, au sud toujours nous fuyions.
Bientôt vinrent et la brume et la neige;
Il fit un froid prodigieux;
Et au-dessus du mât, autour de nous flottèrent
De monstrueux glaçons, verts émeraude.

La terre de glace, et
de bruits effrayants
où l'on ne voit
aucun être vivant.

Les falaises de neige, derrière les rafales,
Sur les flots renvoyaient une funeste clarté;
Point ne rencontrions d'humain ou de bête:
La glace, de tous côtés, nous entourait.

La glace était ici, la glace était là-bas,
La glace s'étendait, livide, à l'infini;
Elle craquait, criait et grondait et hurlait,
Tels les bruits entendus quand on s'évanouit!

Et un vaste oiseau
appelé l'Albatros...

Au bout d'un temps parut un Albatros;
À nous l'oiseau venait par le brouillard . . .

Il ne s'agissait pas là d'un monde fiévreux concocté dans un état délirant mais d'un lieu bien réel que Hudson avait affronté malgré l'évidente terreur que ce lieu infligeait à tous, en particulier à son équipage. Et pareille terreur n'a pas été dissipée par l'époque moderne. Qu'on lise seulement le passage pour l'année 1915 du journal tenu par Reginald James, physicien de l'expédition sur l'*Endurance* de Shackleton qui fut pris au piège et finalement broyé par les glaces au large de la côte de l'Antarctique dans la mer de Weddell: «Une nuit terrible avec le bateau d'un noir sinistre se détachant contre le ciel & le bruit de la pression contre la coque . . . on aurait dit les cris d'une créature vivante.» Voir aussi *Conditions historiques*, par Simon Alcazaba (Cleveland: Annwyl Co., Inc., 1963) ainsi que «Voyage au cœur du silence», de Jack Denton Scott, in *Playboy*, août 1973, p. 102.

D'une part, les films hollywoodiens reposent sur des décors, des acteurs, de la pellicule coûteuse et des effets spécieux pour recréer une histoire. Le coût de la production, associé à la saturation culturelle de la rumeur, permet d'assurer un minimum d'incrédulité et de rappeler au public que, aussi émouvant, captivant ou terrifiant que soit un film, il ne s'agit de rien d'autre que d'un divertissement. Les documentaires, quant à eux, font appel à des interviews, un équipement de moindre qualité, et quasiment pas d'effets pour représenter des événements réels[181]. Le public n'a pas droit au filet de l'incrédulité et doit donc recourir à des mécanismes d'interprétation plus stimulants qui, comme c'est parfois le cas, peuvent conduire au déni et à l'aversion[182].

qui pourrait indiquer un toit, épi, chatière, brisure, cheminée, crête, souche, lanterne, girouette, fleuron, chéneau, œil-de-bœuf; ni arc de décharge, linteau, meneau, corniche, balcon, harpe, croisée, croisillon, bandeau, trumeau, imposte, lucarne, ancre; pas de colonne, d'entablement, frise, architrave, chapiteau, fût, pas non plus d'ornements, à bandes, bâtons, besants, billettes, boucles, chevrons, damier, dents de scie,

[182]Manifestement, la tradition du documentaire cinématographique est longue et précieuse, surtout si l'on considère les contributions apportées par Robert Flaherty, Herbert Kline, Ernest B. Schoedsack, Paul Rotha, Mary Lampson, Stuart Legg, D.W. Griffith, Henri Storck, John Ernest, Burton Benjamin, Jean Epstein, Jan Kucera, Heinz Seilman, Alberto Cavalcanti, Merian Cooper, Jerome Hill, Walter Heynowski, Leo Seltzer, Bonnie Sherr Klein, Edgar Morin, Boris Barnet, Leacock, Skanata, Rouch, Paul Strand, Jill Godmilow, Jerzy Hoffman, Ion Bostan, Tadeusz Jaworski, Carol Reed, Micahel Rubbo, Humphrey Jennings, Shirley Clark, Ilya Trauberg, Marianne Szemes, Pat Jackson, Alan Winton King, Arthur Barron, Jacques-Yves Cousteau, Krsto Skanata, Mikhail Slutsky, Agoston Kollanyi, Barbara Kopple, Marvin Lichtner, Erwin Leiser, Julia Reichert, Graeme Ferguson, James Klein, Edward R. Murrow, Noel Coward, Nevena Toshava, Basil Wright, Adrian Brunel, Gaël Lépingle, Willard Van Dyke, Joris Ivens, Anatole Litvak, Ben Maddow, Walt Disney, Livia Gyaramathy, Henri-Georges Clouzot, Brian Desmond Hurst, Pursia Djordjevic, Jan Lomnicki, Esther Shub, Warren Wallace, Edmund Bert Gerrard, Tom Haydon, David Lean, Eric Nussbaum, Jerry Bruck Jr., Savel Stiopul, William Wyler, Bruce Herschensohn, Ante Babaja, Ellen Hovde, David Loeb Weiss, Thorold Dickinson, Ilya Kopalin, Robert Drew, Henri Cartier-Bresson, Max Fleischer, Luis Buñuel, Cesare Zavattini, Arthur Elton, Yuli Raizman, Shuker, Jerzy Bossak, Barron, Keith Merrill, Philippe Mora, George M. Williamson, Eugene Jones, Robin Spry, Kirsten Johnson, Krotor, Haskell Wexler, Jersey, John Ferno, Dick Robinson, Hans Bertram, D.A. Pennebaker, Angelo Spaveni, Dr. Fritz Hippler, Jean Vigo, Gregori Kozintsev, Rouman Grigorov, Michael Latham, Nicholas Webster, Sergei Yutkevitch, Walter Ruttmann, Frederick Wiseman, Perrault, Elmar Klos, David Elstein, Kazimierz Karabasz, Istvan Timar, Sid Knigtsen, Jürgen Böttcher, Leni Riefenstahl, Leonid Varlamov, Takahiko Ismura, Walon Green, Roman Karmen, Joseph Krumgold, Douglas Letterman, Hristo

[181]On lira avec intérêt la définition que donne Stephen Mamber du cinéma vérité qui semble une description presque exacte de la façon dont Navidson a fait le film:

> Le cinéma vérité est une discipline stricte uniquement parce qu'il est si simple et si direct. Le réalisateur tente d'éliminer autant que possible les barrières entre sujet et public. Ces barrières sont techniques (équipes nombreuses, décors en studio, équipement monté sur trépied, lumières spéciales, costumes et maquillage), procédurales (écriture du scénario, jeu des acteurs, direction d'acteurs) et structurelles (outils de montage standard, formes traditionnelles de mélodrame, suspense, etc.) Le cinéma vérité est une méthode de travail pratique fondée sur une confiance dans la réalité non manipulée, un refus de trafiquer la vie telle qu'elle se présente. Tout cinéma est un processus de sélection, mais il y a (ou il devrait y avoir) toute la différence au monde entre l'esthétique du cinéma vérité et les méthodes du documentaire fictionnel ou traditionnel.

Stephen Mamber, *Cinéma vérité en Amérique: Étude sur les documentaires non scriptés* (Cambridge, Massachusetts: The MIT Press, 1974), p. 4.

Alors que, par le passé, les prises de vues se limitaient aux retombées – les récits oraux faits par les survivants ou les photographies prises par les piétons –, ces temps-ci la prolifération de caméras et de supports de stockages à bas prix permet au premier venu de filmer une catastrophe aérienne ou le braquage d'une banque en temps réel.

Bien sûr, aucun documentaire n'est jamais entièrement à l'abri des soupçons: la mise en scène a pu être soigneusement conçue, les mouvements dirigés, ou les dialogues écrits et répétés – toutes choses qui se font aujourd'hui couramment sous l'étiquette de «reconstitution».

Désormais, tout le monde sait que Flaherty a recréé certaines scènes de *Nanouk l'Esquimau* pour la caméra. Des reproches similaires ont été adressés aux best-of comique de vidéos amateurs. Dans l'ensemble, les professionnels de la profession font de leur mieux pour contrôler, ou du moins critiquer, ces derniers films, on ne peut plus conscients que perdre la confiance du public sonnerait le glas d'une forme d'art déjà menacée.

Actuellement, la plus grande menace vient de l'ère de la manipulation digitale.

En 1990, dans *The New York Times*, Andy Grundberg écrivait :

«À l'avenir, les lecteurs de journaux et de revues considéreront probablement davantage les actualités comme des illustrations que comme des reportages, puisqu'ils auront tout à fait conscience qu'ils ne peuvent plus faire la distinction entre une image authentique et une image manipulée. Même si les photographes de presse et les rédacteurs en chef résistent aux tentations de la manipulation digitale, ainsi qu'ils le feront sans doute, la crédibilité de toutes les images reproduites sera diminuée par un climat d'attentes réduites. Bref, les photographies ne paraîtront plus aussi réelles qu'autrefois.»[184]

festons, quintefeuilles, semis, tresses, denticules, flots, volutes, oves, olives, écailles, torsades, méandres, guirlandes, rayures, perles, palmes, ondes, trèfles.

~~Imaginez ça. Dans vos rêves.~~

Kovachev, Will Roberts, Josef von Sternberg, René Clément, Connie Field, Roy Boulting, Jack Glen et Lothar Wolff, Lipscomb, Alain Resnais, Karl Gass, Ruspoli, Jean Grémillon, Lionel Rogosin, Marcel Ophuls, Louis Lumière, Fred Friendly, Koenig, Georges Franju, John Huston, Bunny Peters Dana, Yuli Stroyanov, Jim Brown, Brault, Raymond Depardon, Michael Apted, Cinda Firestone, Louis de Rochemont, Georges Rouquier, James Algar, Frederick Wiseman, Harry Watt, Erik Barnouw, Jean Renoir, Robert Snyder, Jerry Blumenthal, Jennifer Rohrer, Gualtiero Jacopetti, Yulia Solntseva, Dziga Vertov, Robert Flaxman, Edgar Anstey, Sergei Eisenstein, Ralph Steiner, George Stoney, Gheorghe Vitandis, Léon Poirier, Heinz Sielman, John Korty, Helen Whitney, John Whitmore, Budd Boetticher, Janus Majewski, Howard Smith-Sarah Kernochan, J.B. Holmes, Peter Davis, Jeremy Sanford, Charlotte Zwerin, Amalie Rothschild, Emile de Antonio, Thor Heyerdahl, Jonathan Danam Christian Blackwood, Herbert Kline, Siegfried Kracauer, Richard T. Heffron, Robert Gardner, Alexander Petrovich Dovjenko, Eric Haims, Beryl Fox, Robert Vas, Morton Silverstein, Andy Warhol, Abe Osheroff, William Richert, Frédéric Rossif, Jean Painlevé, Arthur R. Dubs, Kon Ichikawa, Chris Marker, Vsevolod Poudovkine, John Pett, Al Di Lauro, Garson Kanin, Denys Colomb de Daunant, John Cohen, Sergei Gerasimov, Niocolai van der Heyde, Y. Avdeyenko, Michael Lindsay Hogg, David Helpern Jr., Bruce Weber, Bert Haanstra, Harold Mantell, Roger Graef, Frank Capra, Ján Kadár, Seymour Stern, Marc Allégret, M.C. Von Hellen, Andrew et Annelie Thorndike, Ken Burns, Susan Clayton, Jonas Mekas, Charles Guggenheim, Alan Lomax, Pare Lorentz, Yelizateva Svilova, Gil Kofman, Les Blank, Tony Richardson, Jozsef Csoke, Joseph Strick, Lindsay Anderson, George Greenough, James Algar, Murray Lerner, Karel Reisz, Michael Powell, Bert Stern, David Wolper, Herman van der Horst, Albert et David Maysles, Arthur Baron, Gerhard Scheumann, Craig Gilbert, Garson Kanin, Sidney Meyers, Wladislaw Slesicki, Bruce Brown —[183]

[184] Andy Grundberg, «L'objectif ne saurait mentir», *The New York Times*, 12 août 1990, section 2, 1, 29. Tous ces arguments reprennent les prévisions de Marshall McLuhan : «Dire "l'objectif ne saurait mentir", c'est simplement souligner les nombreuses supercheries qui sont actuellement accomplies en son nom.»

En 1990, le patron d'Associated Press a reconnu le pouvoir du numérique et condamné son utilisation pour falsifier des images:

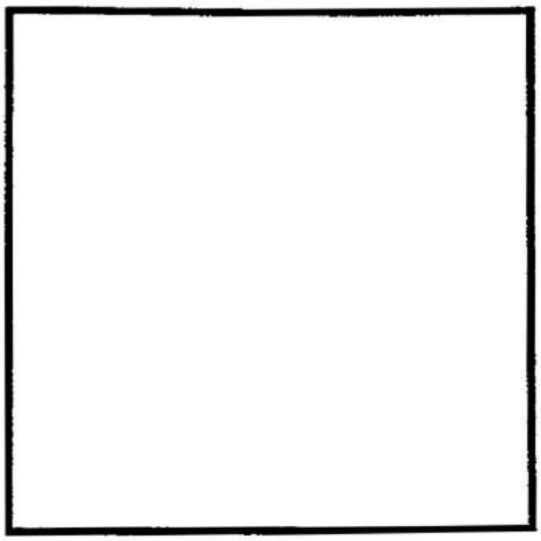
«La chambre noire électronique est un outil très sophistiqué. Elle nous éloigne de la chambre noire chimique où des techniques subtiles telles que *gommage* ou *détourage* ont depuis longtemps été acceptées d'un point de vue journalistique. Ces termes sont remplacés par *manipulation* et *amélioration*. À une époque où des termes aussi vagues pourraient être mal interprétés, nous avons besoin de fixer des limites et de réaffirmer quelques principes de base.»

«Le contenu des photographies ne sera JAMAIS changé ou manipulé d'une façon quelconque.»

Un an plus tard, la NPPA (National Press Photographers Association) reconnut également le pouvoir des techniques électroniques appliquées aux images:

«En tant que journalistes, le principe directeur de notre profession est la fidélité: par conséquent, nous pensons qu'il est malhonnête d'altérer le contenu d'une photographie de manière à abuser le public.

En tant que photoreporters, nous avons le devoir d'informer la société et de préserver ses images en tant qu'archive historique. Il est clair que les nouvelles technologies digitales lancent de nouveaux défis à l'intégrité des images photographiques. La technologie autorise la manipulation du contenu d'une image d'une façon telle que le changement est quasiment indétectable. À cette lumière, nous, les Associations de Photographes de la Presse nationale, réaffirmons le fondement de notre éthique: la représentation fidèle est la pierre angulaire de notre profession.»[185]



En 1992, le professeur du MIT William Mitchell proposa l'excellente synthèse:

«Les protagonistes des organismes de journalisme, dont la démarche se fonde sur la confiance, qui ont besoin de preuves tangibles et vérifiables, et de la science, et qui s'en remettent aux techniques de l'enregistrement, risquent de devoir se battre durement pour maintenir l'hégémonie de l'image photographique standard – mais d'autres verront en l'émergence de l'imagerie numérique l'occasion attendue de souligner les lacunes de la construction photographique du monde visuel, de déconstruire l'idée même d'objectivité photographique, et de résister à ce qui est devenu une tradition picturale de plus en plus sclérosée.»[w]

[185] Voir Chapitre XX de *La vérité n'a pas besoin d'allié: Au cœur du photojournalisme*, de Howard Chapnick (University of Missouri Press, 1994).

[w] William J. Mitchell, *L'Œil reconfiguré: la vérité de l'image dans l'ère post-photographique* (Cambridge, Massachusetts: The MIT Press, 1994), p. 8.

Ironiquement, la technologie même qui nous invite à nous méfier de l'image crée aussi les moyens permettant de la valider.

Comme l'a un jour remarqué le critique Murphy Gruner:

«Comme on le voit avec le Marlowe de Chandler, les chemises froissées, les semelles usées et l'éternel chapeau suffisent à convaincre le spectateur. De nos jours, on n'accorde plus sa confiance qu'au lisse et au coûteux. Et c'est ainsi que nous parvient la technologie de la vidéo et du film: lisse ou froissée.

La Technologie du Froissé est bon marché, disponible et très dangereuse. Il suffit de voir la vidéo de l'agression de Rodney King filmée par George Holliday pour saisir la puissance d'une technologie aussi médiocre. Qui plus est, alors que la durée des enregistrements numériques augmente, alors que la longévité des batteries est accrue, et la dimension des caméras réduite, saisir les événements en train de se produire est de plus en plus facile.

La Technologie du Lisse se situe à l'opposé: chère, encombrante, accaparante. Mais également très puissante. La manipulation numérique permet la création de presque tout ce dont l'imagination est capable, dans les limites raisonnables d'une salle de montage, bénéficiant d'un traiteur ouvert 24h sur 24h et d'une masseuse sur place.»[186]

[186]Murphy Gruner, *Détectives reporter* (New York: Panthseon, 1995), p. 37.[187]

[187] ~~Imaginons un groupe de détectives documentaristes dont l'unique dessein serait de défendre Tout & Tout en garantissant~~[≈] ~~l'authenticité de toutes les œuvres. Leur sceau d'approbation créerait un vrai sentiment de confiance publique qui ne pourrait être maintenue que si lesdits docu-détectives étaient aussi féroces que des pitbulls et aussi scrupuleux que des saints. Bien sûr, c'est davantage le genre de chose dont un romancier ou un auteur de théâtre pourrait venir à bout, et comme je ne suis de toute évidence ni romancier ni auteur de théâtre je laisserai ce récit à quelqu'un d'autre.~~

[≈]Ou T & T. Tout & Tout devenant du coup un autre nom pour le nitrate de toluène ou $C_7H_{10}N_2O_2$ – à ne pas confondre avec le $C_{16}H_{10}N_2O_2$ – en d'autres termes et en un seul mot: le trinitrotoluène. TNT[188] télégraphiant une étrange coalition de sens. D'un côté, transcendant et durable, et de l'autre, violent et extrêmement inflammable.

Selon Grundberg, Alabiso et Mitchell, cette impressionnante capacité à manipuler les images finira un jour par détrôner le film et la vidéo de leur position actuellement sacro-sainte de «témoin oculaire». La perversion de l'image rendra la vidéo de l'agression de Rodney King irrecevable devant un tribunal. ¶Si incroyable que cela puisse paraître, la déclaration du maire de Los Angeles, Bradley – «Nos yeux ne nous ont pas trompés. Nous avons vu ce que nous avons vu et ce que nous avons vu était un crime.» – paraîtra ridicule. La vérité s'en ira une fois de plus occuper les territoires obscurs de la parole et des facultés humaines à juger de ses étran ges modalités. Et il ne s'agit pas là d'u ne prédiction par ticulièrement origi nale. Qu'il s'agisse de *Soleil levant* de Michael Crichton, *Tours de passe-passe* de Del gad o, ou *Confessions d'une star du porno* de Lisa Marie «Slit Slit» Bader, l'ac cent est mis sur la nature de plus en plus protéenne de l'uni vers numé rique.¶ Dans son article «Le cran, le vrai», Anthony Lane du *New Yorker* prétend que «le cran est l'élément le plus difficile à recréer et il échappera toujours aux mei lleurs magiciens de studio. Le cran, toutefois, n'a pas manqué à Navidson.» ¶Prenez la scène cruelle filmée dans un 16 mm grenu où l'on voit un touriste dévoré vivant par les lions dans une réserve naturelle en Angola (*Traces of Death*) et comparez-la à la comédie ridicule et coûteuse *L'Effaceur* dans laquelle plusieurs méchants sont démembrés par des alligators.[190]

---

[188]Qu'on peut traduire également par Transmetteurs Neuraux Technologiques (TNT)[189] — un autre jeu de mots et une tout autre histoire.

[189]Ce qui, comme me l'a fait remarquer un jour Lude, signifie également Tétons & Triques. Soit explosif. Soit orgasmique. Soit un jeu de mots qui procrée et change toutes choses en tout autre chose, ce qui maintenant que je reviens où j'en étais, où je suis allé et où je ne suis pas allé et où je ferais mieux de revenir, pourrait fort bien ne pas avoir été un jeu de mots du tout mais clairement et simplement la bifurcation de la vérité, avec une esperluète en sus pour l'unité. L'articulation du conflit peut fort bien être une chose plus intéressante sur laquelle se reposer — Tout & Tout, un point c'est tout, après tout, ou pas du tout. En d'autres termes, exactement comme Zampanò l'a écrit.[196]

[190]Jennifer Kale m'a dit qu'elle avait rendu visite à Zampanò sept fois: "Il aimait que je lui apprenne du vocabulaire cinématographique. Vous savez, le genre de trucs qu'on trouve chez les critiques de cinéma. Tout droit sorti de Christian Metz et du reste de la bande. Il aimait également que je lui lise certaines des blagues que je chopais sur Internet. Mais le plus souvent je lui décrivais simplement les films que je venais de voir. L'Effaceur en faisait partie.

William J. Mitchell propose une autre description du «cran» quand il rappelle l'observation de Barthes selon laquelle la réalité incorpore «un détail apparemment inutile "parce qu'il est là" pour signaler qu'il s'agit "bel et bien d'un échantillon non filtré du réel."[191]»[192]

Kenneth Turan, toutefois, rejette la conclusion de Lane: «Navidson a toujours recouru aux effets spéciaux. N'allez pas vous imaginer que tout ce truc est vrai. Le cran n'est que le cran, et ces pièces qui grandissent sont l'œuvre du Magic Studio.»

Ella Taylor, Charles Champlin, Todd McCarthy, Annette Insdorf, G.O. Pilfer et Janet Maslin esquivent tous la question avec une phrase ou deux. Mais même les vrais aficionados des documentaires ou «reportages live», tout en exprimant leur émerveillement devant les nombreux détails en faveur de la véracité du *Navidson Record*, n'arrivent pas à passer outre à l'absolue absurdité physique de la maison.

[191]Roland Barthes, «L'effet de réel», (Paris: Seuil), 1968, p. 11-17.

[192]William J. Mitchell, *L'Œil reconfiguré: la vérité de l'image dans l'ère post-photographique*, p. 27.

Pour reprendre le bon mot de Sonny Beauregard: «S'il ne s'agissait pas là d'un conte éminemment gothique, nous aurions marché à fond dans ces couloirs.»[193]

[193]«Le pire moment», par Sonny Beauregard, in *The San Francisco Chronicle*, 4 juillet 1995, colonne C-7. Difficile d'ignorer ici cette œuvre récente et fort troublante qu'est *La Belle Niçoise et le Beau Chien*. On le sait désormais: ce film décrivait le meurtre d'une petite fille avec un réalisme si comique qu'il fut instantanément salué comme la reine de la soirée au palais du grotesque, reçut des prix aux festivals de Sundance et de Cannes, bénéficia de marchés de distribution internationaux, et rangé aux côtés d'œuvres canoniques (David Lynch, Luis Buñuel, Hieronymus Bosch, Charles Baudelaire et même le Marquis de Sade), jusqu'à ce que bien sûr on découvre que la petite Lituanienne avait vraiment existé, qu'elle avait vraiment été assassinée et cela par nul autre que le riche réalisateur lui-même. Il s'agissait d'un snuff movie habilement produit, se faisant passer pour du cinéma d'art et d'essai fait maison. *Underground* d'Emir Kusturica remporta finalement à Cannes la Palme d'Or qui aurait dû aller à *La Niçoise*; un film tout aussi absurde et terrifiant bien qu'heureusement fictif. Sur la Yougoslavie.

Le *Navidson Record* fait l'effet d'un documentaire naturaliste à petit budget. *La Belle Niçoise et le Beau Chien* ressemble à une expansive œuvre cinématographique. Les deux films se ressemblent par un côté: la crédulité laisse la place au doute, dans le cas de *La Niçoise* parce que l'on doit s'en remettre au sens éthique du réalisateur, dans celui du *Navidson Record* parce que c'est notre conception du monde qui est en jeu. Toutes affirmations qu'aucun de ces films ne mérite. Comme aurait pu le dire Murphy Gruner: «Le Froissé contre Le Lisse. À vous de choisir.»

Peut-être le meilleur argument en faveur de l'authenticité du *Navidson Record* n'est-il pas le fait des critiques de cinéma, universitaires ou membres de festival, mais plutôt du fisc américain. Même un rapide survol des feuilles d'imposition de Will Navidson, Karen, Tom ou Billy Reston, prouve l'impossibilité d'une manipulation numérique.[194]

Ils n'avaient tout simplement pas assez d'argent.

Sonny Beauregard estime que les effets spéciaux dans *Le Navidson Record* s'élèveraient au bas mot à six millions et demi de dollars. Même en prenant en compte la bourse du Guggenheim Fellowship, l'aide accordée par le NEA, les limites de crédit de chacun pour les Visa, Mastercard, Amex, etc., sans parler des économies et des actions, il manque à Navidson cinq millions et demi de dollars. Beauregard, à nouveau : « Étant donné le coût actuel des effets spéciaux, il est inconcevable que Navidson ait pu créer cette maison. »

[194]Les enregistrements ont été rendus publics dans l'article de Phillip Newharte, « La Maison que n'a pas construite le fisc », in *Seattle Photo Mag*, v. 12, 118, p. 92-156.

Assez bizarrement, donc, le meilleur argument en faveur de l'authenticité est le coût absolument inabordable de la fiction. Il semblerait donc que le spectre qui hante *Le Navidson Record* et ne cesse de se ruer contre la porte, soit tout simplement la menace récurrente de sa propre réalité.[195]

---

[195]Bien qu'il ait affirmé dans le Chapitre I que "les documents les plus intéressants ont trait exclusivement à l'interprétation des événements se déroulant dans le film", Zampanò s'est de nouveau laissé entraîner dans son débat sur les "antinomies réalité ou fiction, représentation ou artifice, document ou coup monté" dans Le Navidson Record[196]. J'ignore complètement si c'est voulu ou non. Parfois, je suis certain que ça l'est. À d'autres moments, je pense qu'il déraille.

[196]195 (suite). Ce qui, au cas où vous ne vous en seriez pas rendu compte, est directement lié à l'histoire de C. Vahdé Jahmé qui vit cinq pierres voler dans les airs . . . car comme chacun le sait il ne peut y avoir qu'une seule conclusion, quels que soient le labeur, la trace rémanente, les lettres ou même la foi – ni la lumière du jour, ni celle des étoiles, pas même une lampe électrique à la rescousse – juste, oui, ciao tout le monde, le grand big badaboum, même si Jahmé vit bel et bien cinq pierres monter aux nues . . .

Les pensées fusaient dans mon esprit tandis que j'errais dans les travées du Virgin Megastore, m'efforçant de me rappeler un air à partir de quelques paroles, décidant finalement d'ouvrir la porte, une porte, j'ignore laquelle, peut-être une de celles qui étaient en moi, et c'est alors que j'ai vu Hailey, visage troublé, tout juste dix-huit ans, fumant comme une aciérie, l'haleine d'un sans-abri mais des yeux purs et brillants, elle avait un corps incroyable, je lui ai dit bonjour et sur un coup de tête l'ai invitée chez moi pour écouter les CD que je venais d'acheter, persuadé qu'elle refuserait, surpris quand elle a accepté, et donc elle m'a suivi, on a mis de la musique, fumé un peu d'herbe et appelé Pink Dot Livraisons mais ils ne se sont pas pointés avec nos sandwiches et nos bières avant qu'on ait déjà ôté nos fringues et qu'on se soit glissés sous les draps pour se la donner comme au jour du jugement dernier (c.-à-d. pour la seconde fois) et ensuite on a mangé et on a bu et Hailey a souri et son visage paraissait moins troublé et son sourire était simple et doux et paisible et comme je me sentais m'assoupir à côté d'elle, j'ai eu envie qu'elle aussi s'endorme à mes côtés, mais Hailey n'a pas compris et pour une raison qui m'échappe quand je me suis réveillé un peu plus tard elle était déjà partie, ne laissant ni un mot ni son numéro.

Quelques jours plus tard, je l'ai entendue à la radio à l'émission Haut Les Cœurs, qui décrivait au Docteur Drew et à Adam Carolla comment je – "ce type dans son studio qui sentait le renfermé avec des livres et des pages écrites partout, partout! et des dessins bizarres partout sur les murs aussi, tout en noir. J'y comprenais que dalle." – s'était assoupi puis mis à brailler et hurler des choses terribles dans son sommeil, qui parlaient de sang, de mutilations et d'autres %&#@ dingues, des trucs qui l'avaient effrayée et est-ce qu'elle avait eu tort de partir même si quand il était éveillé il semblait aller très bien?

Un sale frisson m'a alors parcouru l'échine. À cette époque, je pensais que picoler, baiser et faire la fête avaient eu raison de cette terrible peur panique. Visiblement, je me trompais. Je n'avais fait que la repousser dans un autre coin. Mon estomac s'est retourné. Hurler en dormant, c'était déjà pas terrible, mais la pensée d'avoir effrayé quelqu'un pour qui je n'éprouvais que

tendresse était franchement plus grave.

Est-ce que je hurlais toutes les nuits? Qu'est-ce que je racontais? Et pourquoi est-ce que j'étais incapable de me rappeler quoi que ce soit le matin?

Je suis allé vérifier que ma porte était bien fermée à double tour. Une seconde plus tard, je mettais la chaîne. Il me fallait d'autres verrous. Mon cœur s'est mis à cogner fort. Je me suis retiré dans un coin de ma chambre mais ça n'a servi à rien. Baiser, baiser, baiser – ça aussi ça n'arrangeait rien. Valait mieux que j'aille dans la salle de bains me passer un peu d'eau sur le visage, n'importe quoi. Sauf que j'étais tétanisé. Quelque chose s'approchait. Je l'entendais rôder dehors. Je sentais les vibrations. Il n'allait pas tarder à défoncer la porte du vestibule, puis ma porte, le Marcheur des Ténèbres, dont la terre et le ciel ont fui depuis longtemps le visage.

Et soudain les murs se fissurent.

Toutes mes vitres explosent.

Un terrible rugissement.

Plutôt un hurlement plutôt un cri.

Mes tympans se contractent et se fendent.

La chaîne cède.

J'essaie désespérément de me cacher, mais il est trop tard. Il n'y a plus rien à faire.

L'immonde puanteur est revenue, et avec elle se produit quelque chose, qui emplit la pièce, la repeint de frais, mais avec quoi? Et de quel genre de pinceaux est-il fait usage? Quelle sorte de peinture? Et pourquoi cette odeur?

Oh non.

Comment est-ce que je sais ça?

Je ne peux pas le savoir.

Le sol sous mes pieds se change en vide.

Mais avant que je tombe, il se passe quelque chose qui aurait dû se passer et qui finalement n'est jamais arrivé. Les murs ont tenu, le verre n'a pas cédé et la seule chose qui a disparu c'est ma propre horreur, s'en allant avec cette vague chaotique que laissent toujours même les choses les plus rationnelles.

C'était donc ça la face obscure du futile.

J'ai tenté de me détendre.

J'ai tenté d'oublier.

J'ai imaginé des voyageurs las du monde, qui campent sur quelque route désolée, dans un paysage désolé, et se racontent une histoire pour alléger leurs doutes, circonscrire leurs peurs en se distrayant, des rires et des chansons, l'illusion collective d'une vision tournoyant au-dessus de leur feu de brindilles & de branches, leurs yeux reflétant cette magie divine qui naît là où les lignes de la perspective finissent par se rejoindre, du moins c'est ce qu'ils pensent. Sauf que ces étoiles ne naissent jamais sur des horizons aussi éloignés que ça. En fait, la lumière émane de leur propre rassemblement et de leur propre conversation, entourant et entretenant le feu qu'ils ont allumé et maintenu toute la nuit, jusqu'à ce que, inévitablement, vienne le matin, froid et morne, les chansons ont toutes été chantées, les histoires perdues ou emportées, la soupe bue, les braises éteintes. Il ne reste même pas l'éclat d'un simple jeu de mots pour détourner l'esprit et <u>tropos</u> est au centre de "trope" et signifie "tourner".

Mais voici une chanson qu'ils auraient pu chanter:

> La foldingue a plus d'un tour dans son sac;
> Tout ce qu'elle est, elle le recrache.
> Elle est plus atteinte que les autres.
> Bon sang j'ai jamais eu aussi peur.

Le cœur est peut-être l'or de la chaleur mais j'ai soudain trop froid pour continuer, et qui plus est, il n'y a pas de feu ici de toute façon et on est fin juin. Jeudi. Presque midi. Et tous les boutons de mon manteau sont tombés. Je ne sais pas pourquoi. Je suis désolé Hailey[197]. Je ne sais pas quoi faire.

Finalement, Jed fait à nouveau son possible pour porter Wax vers ce qu'il espère être le salon. Il tente aussi régulièrement de joindre Navidson par radio mais sans jamais obtenir de réponse. Malheureusement, il n'existe que très peu de plans de cette partie de l'expédition. Les batteries s'épuisent et Jed n'a guère envie de consacrer son énergie à garder une trace de ce qui ressemble de plus en plus à un voyage au bout de sa propre nuit.

L'avant-dernière séquence nous le montre recroquevillé près de Wax dans une toute petite pièce. Ce dernier ne dit rien. Jed est à bout de forces. Il est remarquable de voir à quel point, confronté à sa propre mort, il refuse d'abandonner son ami. Il déclare à la caméra qu'il n'ira pas plus loin, bien que le grognement semble se refermer sur eux de toutes parts.

Dans le dernier plan, Jed braque la caméra sur la porte. Il y a une chose de l'autre côté, qui martèle le battant sans interruption. Quelle que soit la chose qui vient chercher ceux qu'on ne revoit jamais, elle est là, et c'est de[198] lui qu'elle vient. Jed ne peut rien faire d'autre que filmer les charnières alors que la porte commence lentement à céder.[D]

Les verrous ont eu beau tenir, la chaîne aussi, ma chambre empeste quand même le sang, un déluge d'entrailles étalé d'un mur à l'autre, les restes hachés de sabots et de mains, de cheveux emmêlés et d'os, ayant servi à peindre le plafond, imbibant le sol. La boucherie a dû durer des jours et des jours pour ne laisser que ça. Même les mouches ne se posent pas longtemps. C. Vahdé Jahmé a été assassiné avec ses ânes et personne ne sait par qui.

Car comme nous le savons tous, s'évader jamais n'est possible.

Je suis trop loin d'ici pour savoir quoi que ce soit ou connaître qui que ce soit encore.

Je ne me connais même pas moi-même.

[197]Suite à la diffusion de la première édition sur Internet, plusieurs réactions parvinrent par e-mail, dont celle-ci:

> Je pense que Johnny était un peu barré ce jour-là. Je voulais vous écrire pour vous en parler. C'est vrai on a passé un super moment (même si ses cris étaient vraiment étranges et m'ont vraiment marquée). Il était très gentil et vraiment doux et aussi un peu grossier mais on s'est quand même bien marrés. Ça m'a vexée le truc sur mon haleine. Dites-lui que je me brosse beaucoup plus les dents et que j'essaie d'arrêter de fumer. Mais il y a un truc dont il a pas parlé. Il a dit des choses adorables sur mes poignets. J'ai été désolée d'apprendre qu'il avait disparu. Savez-vous ce qui lui est arrivé?
>
> —Hailey, 13 février 1999.

— Éd.

[198]Coquille. Il faut lire "pour".

[D](Aucun point de ponctuation ne devrait apparaître ici) Voir également Saul Steinberg, *Le Labyrinthe* (New York: Harper & Brothers, 1960).[K]

Bibliographie

Architecture:

Brand, Stewart, *Comment les bâtiments apprennent: ce qui arrive après leur construction,* New York: Viking, 1994.

Jordan, R. Furneaux, *Histoire concise de l'architecture occidentale,* Londres: Thames and Hudson Limited, 1969.

Kostof, Spiro, *Histoire de l'architecture: lieux et rituels,* Oxford: Oxford University Press, 1995.

Pothorn, Herbert, *Les Styles architecturaux: Le Grand Guide du design à travers le monde et l'histoire,* New York: Facts On File Publications, 1982.

Pevsner, Nikolaus, *Les différents types de construction à travers le temps,* Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1976.

Prost, Antoine et Gérard Vincent, éd., *Histoire de la vie privée: les mystères de l'identité à l'époque moderne,* Cambridge: The Belknap Press of Harvard University Press, 1991.

Prussin, Labelle, *L'Architecture nomade en Afrique: Espace, place et genre,* Smithsonian Institution Press, 1995.

Travis, Jack, éd., *L'Architecture afro-américaine de nos jours,* New York: Princeton Architectural Press, Inc. 1991.

Watkin, David, *Histoire de l'architecture occidentale,* 2e éd., Londres: Laurence King Publishing, 1996.

Whiffen, Marcus, *L'Architecture américaine depuis 1780,* Cambridge: The MIT Press, 1992.

Wu, Nelson Ikon, *L'Architecture chinoise et indienne: La Cité de l'homme, la montagne de Dieu et le royaume des immortels,* New York: George Braziller, Inc., 1963.

Film:

Trop nombreux pour être listés ici.

X

Chaque maison est un «chemin» architecturalement structuré: les possibilités spécifiques de mouvement et les incitations au mouvement alors qu'on part de l'entrée et qu'on traverse une série d'entités spatiales ont été prédéterminées par la structuration architecturale de cet espace, et l'expérience qu'on en fait en découle. Mais en même temps, dans sa relation à l'espace environnant, c'est un «but», et soit nous nous dirigeons vers ce but, soit nous nous éloignons de lui.

— Dagobert Frey,
Fondements d'une histoire comparée de l'art

Karen se laisse peut-être aller au ressentiment et à la peur, mais le Navidson que nous voyons semble heureux, voire euphorique, alors qu'il s'apprête avec Reston et son frère à secourir Holloway et son équipe. C'est presque comme si le fait d'entrer, sans même parler d'avoir un but – n'importe lequel – face à ces régions sombres et infinies, était une raison suffisante pour se réjouir.

Recourant à du 16 mm (couleur et N/B) et des prises de vues au 35 mm, Navidson commence pour la première fois à filmer la dimension et le sens de cet endroit. Denise Lowery nous livre cette description évocatrice, ou comment Navidson photographie l'Antichambre:

> La brûlante flamme rouge crache la lumière, saisissant Tom, et joue sur les rayons du fauteuil roulant de Reston, projetant Ombres & Dragons sur le mur le plus proche. Mais même cette pâle sarabande ne réussit qu'à illuminer une infime partie d'un coin. Navidson, Tom et Reston continuent d'avancer sous ces pignons de ténèbres et ces murs étayés de noirceur, allumant de nouvelles fusées, pénétrant ce monde de leurs lampes halogènes, jusqu'à ce qu'enfin ce qui semblait indéfinissable finisse par se détacher du vide scintillant, implacable et désormais rien de moins qu'évident et indéniable – comme s'il n'y avait jamais pu y avoir de doute sur la forme, pas un seul instant où seule l'imagination parvenait à sonder ces plis sombres, à en extraire un sens, quelque chose de bien plus pervers, de bien plus alambiqué, chargé de choses bien plus étranges et plus froides que même ce bref jeu d'ombres réveillait dans la consumation instable du soufre – des choses mythiques et inhumaines, vacillantes, changeantes, et qui toutes agonisaient au fur et à mesure qu'ils avançaient.[199]

[199]Voir le chapitre dix de *Esquisses: Le procédé d'exposition* (Fayetteville, Arkansas: University of Arkansas Press, 1996).

Bien sûr, le Grand Vestibule éclipse même cette pièce. Comme l'a indiqué Holloway dans Exploration #2, sa portée excède le kilomètre et demi, le rendant impossible à vraiment éclairer. Le trio s'enfonce donc dans les ténèbres, se frayant prudemment un chemin avec force fil de pêche, jusqu'à ce que devant eux se dresse une obscurité encore plus vaste, au beau milieu de cet immense et incompréhensible espace.

Une photographie du Grand Vestibule nous montre Reston au premier plan qui tient une fusée éclairante, dont la lueur lèche à peine un mur cendreux qui se dresse et se perd au-dessus de lui dans un noir d'encre, tandis qu'à l'arrière-plan Tom est entouré de fusées qui, tout aussi inutiles, se heurtent au néant impénétrable qui entoure l'Escalier en Spirale.

Pour citer Chris Thayil: «Le Grand Vestibule fait penser à l'intérieur d'une coque surnaturelle conçue pour voyager sur de vastes océans encore jamais explorés sur cette terre.»[200]

[200] Chris Thayil, «L'héritage du voyage», in *National Geographic*, v. 189, mai 1996, p. 36-53.

Secourir l'équipe de Holloway étant l'objectif principal, Navidson prend très peu de photographies. Mais heureusement pour nous, le début de cette séquence repose presque entièrement sur ces clichés rares mais impressionnants plutôt que sur les enregistrements vidéo bien plus abondants mais bien inférieurs, et qui ici sont utilisés essentiellement pour la bande-son.

Finalement, quand ils comprennent que Holloway et son équipe ne sont pas dans le Grand Vestibule, Reston décide d'installer le campement en haut de l'escalier tandis que Navidson et Tom continueront de descendre.

Passant en Hi8, nous suivons Navidson et Reston alors qu'ils réagissent à la déclaration de Tom.

«Tu veux rire? lance Navidson à son frère.

—Navy, je ne peux pas descendre là-dedans, balbutie Tom.

—Qu'est-ce que ça veut dire? Tu veux les laisser tomber?»

Par chance, en touchant très légèrement le bras de son ami, Billy Reston oblige Navidson à mieux regarder son frère. Comme nous pouvons nous en rendre compte par nous-même, ce dernier est pâle, à bout de souffle et, en dépit du froid, il transpire abondamment. Il n'est visiblement pas en état d'aller plus loin et encore moins de s'attaquer aux abysses de cet escalier.

Navidson inspire profondément. «Désolé, Tom. Je ne voulais pas te parler sur ce ton-là.»

Tom ne dit rien.

«Tu crois que tu peux rester ici avec Billy ou tu préfères rentrer? Tu vas devoir rentrer seul dans ce cas.

—Je vais rester ici.

—Comment ça, avec Billy? réplique Reston. Qu'est-ce que ça veut dire? Hors de question que je te laisse y aller seul.»

Mais Navidson a déjà commencé à descendre l'Escalier en Spirale.

«Je vais traîner en justice les enfoirés qui ont conçu cette maison! lui crie Reston. Ils ont jamais entendu parler de rampes pour handicapés?!»

Les sombres minutes s'écoulent. Se basant sur la descente de Holloway, Navidson a estimé que l'escalier mesurait près de vingt kilomètres. Moins de cinq minutes plus tard, Tom et Reston entendent un cri. Se penchant par-dessus la balustrade, ils aperçoivent Navidson, un bâton lumineux à la main, au bas des escaliers – à moins de trente mètres en dessous d'eux. Tom suppose aussitôt qu'ils sont tombés sur le mauvais escalier.

Un examen plus poussé, mené par Navidson, révèle toutefois des vestiges de balises à néon laissées par l'équipe de Holloway.

Sans un mot, Reston s'arrache à son fauteuil et commence à descendre les escaliers. Moins de vingt minutes plus tard, il atteint la dernière marche.

Navidson sait qu'il ne sert à rien de vouloir le dissuader, aussi remonte-t-il chercher le fauteuil roulant et le reste de leur équipement.

Chose étonnante, Tom semble bien prendre le fait de camper près de l'escalier.

Navidson et Reston espèrent que sa présence leur permettra de maintenir le contact radio plus longtemps que cela n'a été possible pour Holloway. Même s'ils savent tous deux que la maison finira par engloutir leurs signaux.

Au fur et à mesure que Navidson et Reston s'enfoncent dans le labyrinthe, ils découvrent des lambeaux de balises et des bouts de divers types de fil de pêche. Même celui en acier tressé semble incapable de résister aux effets destructeurs de l'endroit.

«On dirait qu'il est impossible de laisser une trace durable ici, fait remarquer Navidson.

—Le genre de femme qu'on préfère éviter», plaisante Reston, qui dans son fauteuil réussit toujours à légèrement devancer Navidson.

Mais, très vite, Reston commence à avoir des nausées, et finit même par vomir. Navidson lui demande s'il est malade. Reston secoue la tête.

«Non, c'est plus comme . . . merde, je n'ai pas ressenti ça depuis que j'ai pêché le marlin.»

Navidson soupçonne le mal de mer de Reston d'être lié à la nature changeante de la maison: «Ici, tout change en permanence. Il a fallu quatre jours à Holloway, Jed et Wax pour atteindre le bas de l'escalier, et pourtant ça nous a pris cinq minutes. Ce truc s'est effondré comme un accordéon.» Puis, jetant un œil à son ami: «Tu sais que s'il s'agrandit à nouveau, tu seras dans une belle merde.

— Vu nos provisions, rétorque Reston, je dirais qu'on sera tous les deux dans une belle merde.»

Comme cela a déjà été dit dans le Chapitre III, certains critiques pensent que les mutations de la maison reflètent la psychologie de ceux qui s'y aventurent. Le Dr Haugeland prétend que l'absence inhabituelle d'information sensorielle contraint l'individu à fabriquer ses propres données[201]. Ruby Dahl, dans sa prodigieuse étude sur l'espace, qualifie la maison d'Ash Tree Lane d'«intensificateur solipsiste», affirmant que «la maison, les couloirs et les pièces deviennent toutes le moi – un moi qui s'effondre, s'agrandit, bascule, se ferme, mais toujours en rapport parfait avec l'état mental de l'individu»[202].

[201] Manquant. — Éd.

[202] Ibid. Curieusement, Dahl oublie de se demander pourquoi la maison ne donne jamais sur ce qui est nécessairement hors d'elle-même.

Si l'on accepte l'interprétation de Dahl, alors il s'ensuit que la créature de Holloway provient de l'esprit de Holloway et non de la maison; la minuscule pièce où se retrouve piégé Wax reflète son propre état d'épuisement et de désespoir; et la descente rapide de Navidson reflète sa propre conviction que l'Escalier en Spirale *n'est pas* sans fond. Comme le fait remarquer le Dr Haugeland:

> L'épistémologie de la maison demeure entièrement proportionnée à sa dimension. Après tout, on aborde toujours l'inconnu avec plus de prudence la première fois. Ainsi, il apparaît beaucoup plus expansif qu'il ne l'est réellement. Lors d'une seconde visite, la connaissance du terrain contracte de façon dramatique la perception des distances.
>
> Qui ne s'est jamais promené dans un parc inconnu et n'a senti qu'il était immense, puis y est retourné pour découvrir que ce parc est en fait bien plus petit que ne l'avait laissé croire la première impression?

Quand nous retournons dans des endroits que nous avons fréquentés enfant, il n'est pas rare de trouver combien tout paraît plus petit. Cette expérience a trop souvent été attribuée aux différences physiques entre l'enfant et l'adulte. En fait, elle est davantage liée aux dimensions épistémologiques qu'aux dimensions corporelles: la connaissance agit comme de l'eau chaude sur la laine. Elle rétrécit le temps et l'espace.

(Certes, on prétend que l'ennui, qui naît de la répétition, *étire* le temps et l'espace. Je m'attacherai plus particulièrement à cette question dans un chapitre ultérieur intitulé «Ennui»[203].)

Quand l'équipe de Holloway a descendu l'escalier, elle ignorait complètement si elle allait parvenir en bas. Mais Navidson, lui, sait que l'escalier est fini, et du coup la descente l'inquiète bien moins.

---

[203] Voir également *Psychologie américaine: la possession de soi*, par le Dr Helen Hodge (Lexington: University of Kentucky Press, 1996), p. 297 où elle écrit:

> Qu'est-ce que l'ennui? Des répétitions infinies, par exemple les couloirs et les pièces de Navidson, qui sont constamment dépourvus de découvertes dans le style du jeu *Myst* [voir Chad; p. 101] et du coup viennent à bout de notre intérêt. Qu'est-ce donc, alors, qui rend les choses excitantes? Ou mieux encore: qu'est-ce qui est excitant? Alors que les degrés varient, nous sommes toujours excités par ce qui nous interpelle, nous influence ou plus simplement nous implique. Dans ces couloirs et escaliers répétitifs et sans fin, nous ne trouvons rien à quoi nous raccrocher. Cet endroit constamment étranger ne nous excite pas. Il nous ennuie, voilà tout, sauf que l'ennui n'existe pas. L'ennui est en réalité une défense psychique qui nous protège de nous-mêmes, de la paralysie complète, en refoulant, entre autres choses, la signification de cet endroit, qui dans ce cas est et a toujours été l'horreur.

Voir aussi l'essai de 1934 d'Otto Fenichel, «Psychologie de l'ennui», dans lequel il décrit l'ennui comme «une expérience désagréable du manque d'envie». Kierkegaard va un peu plus loin, et fait remarquer que «l'ennui, l'extinction, est précisément une continuité du rien». Et William Wordsworth dans sa préface aux *Ballades lyriques* (1802) écrit:

> Certes, le sujet est d'importance! Car l'esprit humain est capable d'être excité sans recourir à de grossiers et violents stimulants; et il doit avoir une perception très faible de sa beauté et de sa dignité celui qui ignore cela, et qui en outre ignore qu'un être s'élève au-dessus d'un autre selon qu'il possède cette faculté . . . [Une] multitude de causes, jadis inconnues, agissent désormais avec une énergie décuplée pour émousser les puissances sélectives de l'esprit, et le rendent incapable de tout effort volontaire pour le réduire à un état de torpeur primitive. Les plus efficaces de ces causes sont les grands événements nationaux qui se déroulent chaque jour, et l'accumulation croissante d'hommes dans les villes, où l'uniformité de leurs occupations produit un désir d'incident extraordinaire, que la rapide communication de l'information récompense à chaque heure. Les manifestations littéraires et théâtrales de ce pays se sont conformées à cette tendance de la vie et des us.

Voir Sean Healy, *L'Ennui, le moi et la culture* (Rutherford, N.J.: Fairleigh Dickinson University Press, 1984); Patricia Meyer Spacks, *L'Ennui: histoire littéraire d'un état d'esprit* (Chicago: University of Chicago Press, 1995), et enfin Celine Arlesey, *Perversité de l'apathie . . . et vice versa* (Denver: Blederbiss Press, 1968).

À la différence du monde réel, le voyage de Navidson au cœur de la maison n'est pas simplement abrégé au sens figuré mais également au sens littéral.[204]

[204]Manquant. — Éd.

Ce thème des structures altérées par la perception ne s'observe pas uniquement dans *Le Navidson Record*. Il y a presque trente ans, Günter Nitschke décrivait ce qu'il nommait «l'espace ressenti ou concret»:

> [Cet espace] possède un centre qui est l'homme percevant, et est doté par conséquent d'un excellent système d'orientation qui s'adapte avec les mouvements du corps humain; il est limité et nullement neutre, en d'autres termes il est fini, hétérogène, subjectivement défini et perçu; distances et directions sont déterminées en fonction de l'homme . . .[205]

[205] Günter Nitschke, «Anatomie de l'environnement habité» (*Bâtir + Habiter*, septembre 1968).[206]

[206] Ce qui, comme vous avez tout à fait raison de le faire remarquer, ne veut rien dire du tout.

Christian Norberg-Schulz pense le contraire et condamne les expériences architecturales subjectives suite à la conclusion apparemment absurde qu'elles suggèrent, à savoir principalement que «l'architecture n'existe que lorsqu'on en fait l'expérience»[207].

[207]Christian Norberg-Schulz, *Existence, espace et architecture*, p. 13.

Norberg-Schulz affirme: «L'espace architectural existe bel et bien indépendamment de celui qui le perçoit, et possède des centres et des directions propres.» Si l'on s'attache aux constructions de toutes les civilisations, anciennes ou modernes, il est difficile de ne pas se ranger à son avis. Ce n'est que lorsqu'on se concentre sur la maison de Navidson que ces affirmations commencent à se brouiller.

La maison de Navidson peut-elle exister sans qu'on en fasse l'expérience?

Est-il possible de concevoir cet endroit comme «non façonné» par les perceptions humaines ?

Surtout dans la mesure où quiconque y entre trouve une vision presque entièrement – ce «presque» est essentiel – différente de celle des autres?

Même Michael Leonard, qui n'avait jamais entendu parler de la maison de Navidson, professait une foi dans les «dimensions psychologiques de l'espace». Leonard prétendait que les gens créent une «*sensation* de l'espace» où le résultat final «dans le processus perceptif est une sensation unique – un "ressenti" sur cet endroit particulier . . . »[208]

[208] Michael Leonard, «Humaniser l'espace», *Progressive Architecture*, avril 1969.

Dans son ouvrage *L'Image de la cité*, Kevin Lynch avançait que la connaissance émotionnelle de tout environnement prenait ses racines dans l'histoire ou, du moins, dans l'histoire personnelle:

> [L'image environnementale, une image mentale généralisée du monde physique extérieur] est le produit à la fois de la sensation immédiate et *du souvenir de l'expérience passée*, et sert à interpréter l'information et à guider l'action.[209]
>
> [italique de l'auteur]

[209]Kevin Lynch, *L'Image de la cité* (Cambridge, Massachusetts: The MIT Press, 1960), p. 4.

Ou comme insistait Jean Piaget : « Il est très clair que la perception de l'espace implique une construction graduelle et ne saurait être donnée au début du développement mental. »[210] Tout comme l'attention portée par Leonard à la *sensation* ou l'accent mis par Piaget sur la construction de la perception, l'accent mis par Lynch sur l'importance du passé lui permet d'introduire un certain degré de subjectivité dans la question de l'espace et plus précisément de l'architecture.

[210] J. Piaget et B. Inhelder, *La Géométrie spontanée de l'enfant* (PUF, 1948), p. 6.

En ce qui concerne la maison de Navidson, la subjectivité semble davantage affaire de degré. Le Couloir infini, l'Antichambre, le Grand Vestibule et l'Escalier en Spirale existent pour tous, bien que leurs dimensions et même dispositions respectives changent parfois. Toutefois, d'autres zones de cet endroit ne semblent jamais reproduire deux fois de suite le même motif, du moins, c'est ce que le film démontre à plusieurs reprises.

Nul doute que les spéculations iront bon train quant à la nature de la force qui altère et ordonne les dimensions de cet endroit. Mais même si les changements se révèlent une sorte d'absurde test de Rorschach interactif résultant de quelque loi physique étrange et encore inconnue, la nausée de Reston reflète néanmoins la façon dont la désorientation souvent perturbatrice vécue dans cet endroit, qu'elle agisse directement sur l'oreille interne ou sur le labyrinthe intérieur de la psyché, peut avoir des conséquences psychologiques.[211]

---

[211] Ça ne fait aucun doute. Mes peurs n'ont fait qu'empirer. D'entendre Hailey décrire ainsi mes cris à la radio m'a vraiment bouleversé. Je ne me réveille plus fatigué. Je me réveille fatigué et effrayé. Je me demande si ma voix rauque du matin est due au sommeil ou à une tentative inarticulée pour formuler mon horreur. Je me méfie des rêves dont je ne peux pas me souvenir, de ces paroles que seuls les autres peuvent entendre. J'ai également remarqué que l'intérieur de mes joues était à présent mutilé, des bouts de chair rose pendouillent dans l'humide et obscure cavité, sûrement à force de me les mordiller, de grincer des dents et de mastiquer inutilement. J'ai mal aux dents. J'ai mal à la tête. J'ai l'estomac dans un sale état.

Je suis allé voir un certain docteur Ogelmeyer il y a quelques jours et je lui ai dit tout ce qui me venait à l'esprit concernant mes crises et l'épouvantable angoisse qui me hante à toute heure. Il m'a pris un rendez-vous avec un autre médecin puis m'a prescrit quelques médicaments. Tout ça a duré moins d'une demi-heure et, l'ordonnance y compris, m'a coûté pas loin de cent soixante-quinze dollars.

J'ai déchiré mon ticket de rendez-vous et quand je suis rentré dans mon studio j'ai pris mon radio/CD et je l'ai déposé dans la rue avec un écriteau À Vendre. Une heure plus tard, un type au volant d'une Infiniti s'est pointé et m'en a proposé quarante-cinq dollars. Après ça, j'ai apporté tous mes CD chez Aaron dans Highland et je me suis fait presque cent dollars.

Je n'avais pas le choix. Il me fallait cet argent. Il me fallait aussi du calme.

À ce jour, je n'ai toujours pas pris mes médicaments. C'est un calmant bas de gamme. Dix pastilles d'un bleu crayeux. Je les déteste. Peut-être que ce soir je changerai d'avis. Je les dispose en une ligne bien droite sur le plan de travail de la cuisine. Mais finalement le soir tombe et bien que mes peurs ne cessent d'empirer, je redoute encore plus ces cachets.

Depuis que j'ai quitté le labyrinthe, après avoir dû supporter toutes ces circonvolutions, ces suggestions incomplètes, ces orientations exaspérantes et la nature peu probante de tout ce putain de chapitre, j'éprouve un besoin impérieux d'espace, de lumière et d'une sorte de clarté. N'importe quelle sorte de clarté. J'ignore tout simplement comment la trouver, même si le fait de fixer ces horribles cachets ne fait qu'amplifier ma résolution de faire quelque chose, n'importe quoi.

Si bizarre que ça puisse paraître – surtout vu les quantités de drogues que j'ai eu la chance de consommer – ces cachets, tels des signes de ponctuation en 3D, me font de plus en plus penser à une sorte de braille secret qui épellerait la fin de ma vie.

Peut-être que si j'avais eu une assurance, et que si cent soixante-quinze dollars signifiaient qu'il m'en restait vingt-cinq, je penserais différemment. Mais ce n'est pas le cas alors je ne pense pas autrement.

Autant que je puisse le voir, il n'y pas de place pour moi dans le système de santé de ce pays, et même s'il y en avait une, je ne suis pas sûr que ça changerait quoi que ce soit. C'est une question que j'ai examinée en boucle alors que je me trouvais dans cette salle d'attente austère, regardant à peine les National Geographic et People, attendant simplement que se mette en branle

le processus de paperasserie, jusqu'à ce que ce soit l'heure, et pas qu'un peu, de répondre à l'appel, un appel lancé par une infirmière qui m'a conduit dans un couloir puis un autre et encore un autre, jusqu'à ce que je me retrouve seul dans une pièce exiguë qui sentait le fétide, où j'ai attendu de nouveau, passant cette fois par une série légèrement différente de procédures & de routines imposée par ces ministres drapés de blanc de la médecine, le Dr Ogelmeyer & consorts, lesquels par leur absence même m'obligeaient à me demander ce qui se passerait si j'étais vraiment en mauvaise santé, aussi mal en point que je suis à présent pauvre, combien de temps me faudrait-il encore attendre, combien plus exiguë et plus fétide serait cette pièce, et si je voulais partir, le ferais-je? Le pourrais-je? Peut-être que je ne saurais même pas comment faire. Incarcéré à jamais dans les couloirs de quelque horrible service. 5051. Détention dans l'intérêt de la personne. Contraint d'errer seul dans les couloirs tout aussi féroces et infernaux de l'indigence.

Pour le dire poliment: ils peuvent se toucher.
Je sais ce que c'est que de devenir fou.
Plutôt mourir que d'aller là-bas.
Mais d'abord je dois découvrir si c'est vraiment là que je me dirige.
Je dois apprendre à regarder mes peurs en face.
Je dois entendre ce que je hurle.
Je dois me souvenir de mes rêves.

Je prends les sédatifs, ces aides hâtives, les écrase l'un après l'autre entre mes doigts, les laisse tomber en poudre par terre. Puis je rassemble toutes les bouteilles d'alcool que j'ai planquées dans mon studio et les verse dans l'évier. Puis je déracine chaque graine et chaque bouton de marijuana et balance le tout dans la cuvette des w.-c. avec tous les numéros des dealers. Finalement, je déniche quelques vieux comprimés d'acide ainsi que des ecstasy planqués dans un sac de riz. Je les jette également.

La consommation de MDMA, c'est-à-dire d'ecstasy, de E, de K, est réputée pour provoquer l'épilepsie si on en prend en grandes quantités. Il y a huit mois de ça, j'ai avalé plus que ma dose, essentiellement des White Angels, et comme si ça ne suffisait pas j'ai convié à la fête tout un tas de Canaris, Croupiers, Boules de Neige, Ouragans, Couloirs, Papillons, Diables de Tasmanie et Pitsubishis, et la fête a duré un mois, le tout précédant de peu Thanksgiving, et une tout autre histoire.

Il y a tellement d'histoires . . .

Peut-être que j'aurai de la chance et découvrirai que cette horrible menace qui me ronge jour et nuit n'est rien de plus que l'onde de choc causée par trop de produits chimiques bruts se déchaînant sous mon crâne pendant trop longtemps. Peut-être qu'en faisant le ménage dans mon système je parviendrai dans une clairière où je pourrai me détendre et trouver la paix.

Mais peut-être aussi qu'en trouvant cette clairière, je ne ferai que devenir une proie encore plus facile pour la véritable terreur qui me traque, et m'attend au-delà du périmètre, derrière les hautes herbes, les broussailles, les bosquets d'arbres, enveloppée dans l'ombre et la pourriture, mais dotée d'assez de présence pour faire renaître en moi toute une série d'anciens réflexes, et donner l'ordre à la bosse inexistante située à la base de ma colonne vertébrale de palpiter, mes pupilles se dilatant déjà, l'adrénaline fusant, même si l'instinct me pousse à fuir.

Mais il sera alors déjà trop tard. La distance sera bien trop grande pour être parcourue. Comme s'il y avait jamais eu un endroit où se cacher.

Au moins je serai armé.

J'achèterai une arme.

Puis je m'accroupirai et j'attendrai.

Dehors on tire des coups de feu. Des tas. En fait, on dirait qu'on tire au canon d'artillerie. Soudain la ville est en état de siège et je suis perdu. Quand je m'approche de la fenêtre, un éclat de lumière m'affranchit, même si la révélation n'est pas sans ironie.

J'ignore pourquoi, mais j'avais oublié quel jour on était.

Nous sommes le 4 juillet.

L'anniversaire de ce pays. Ben dis donc.

Ce qui, je m'en aperçois, signifie que j'ai oublié mon propre anniversaire. Une journée qui s'est déroulée, d'ailleurs, dans les bras de Hailey. Qu'est-ce que vous en dites, hein? Je peux me rappeler les débuts d'une nation qui n'en a rien à battre de moi, et m'étranglerait sûrement si elle en avait ne serait-ce que l'ombre d'une occasion, mais je suis incapable de me souvenir de mes propres commencements – et je suis probablement le seul être vivant désireux de ne serait-ce que tenter cette putain de manœuvre de fuite à la con.

Ce qui pourrait prêter à sourire, si je n'avais pas fini par comprendre que l'ironie est une ligne Maginot tracée par celui qui est déjà condamné – ce qui bizarrement me fait quand même sourire.

Heureusement, les nausées de Reston sont de courte durée, et Navidson et lui peuvent passer le reste de la journée à s'enfoncer de plus en plus profondément dans le labyrinthe.

Tout d'abord, ils suivent les rares vestiges de la première équipe puis continuent en se fiant à leur instinct. Se fondant sur le fait qu'il restait fort peu d'indices de la première descente sur les marches, Navidson en déduit que les balises et le fil de pêche durent au plus six jours avant d'être entièrement dévorés par la maison.

Quand ils installent enfin leur camp, les deux hommes sont découragés et épuisés. Néanmoins, chacun accepte de monter la garde à tour de rôle. Navidson prend le premier tour, passant son temps à retirer la gaze couverte de taches noires autour de ses orteils – une opération visiblement douloureuse – avant de remettre de la pommade et un nouveau bandage. Reston occupe le sien à bricoler son fauteuil et la fixation de l'Arriflex.

Hormis leur propre agitation, ni l'un ni l'autre n'entendent quoi que ce soit pendant la nuit.

Vers la fin de leur deuxième jour d'expédition (à savoir le neuvième jour depuis que l'équipe de Holloway s'est enfoncée dans la maison), les deux hommes ne semblent pas savoir s'ils doivent continuer ou rentrer.

Ce n'est que lorsqu'ils établissent leur campement pour leur deuxième nuit que Navidson entend quelque chose. Une voix, peut-être un cri, mais si bref que, si Reston ne l'avait pas entendu lui aussi, le son aurait sans doute été écarté comme n'étant qu'une note produite par l'imagination.

Laissant presque tout leur équipement derrière eux, ils se dirigent vers la source du bruit. Pendant quarante minutes, ils n'entendent rien et sont sur le point de rebrousser chemin quand leurs oreilles perçoivent un autre cri distant. D'après l'horloge vidéo intégrée qui change rapidement, nous comprenons que trois autres heures s'écoulent tandis qu'ils vont de pièce en pièce et d'un couloir à l'autre, se déplaçant souvent très vite, mais n'oubliant jamais de marquer leur chemin par des flèches fluo et une ample quantité de fil de pêche.

À un moment, Navidson parvient à joindre Tom par radio, mais c'est pour apprendre qu'il y a un problème avec Karen. Malheureusement, le contact se détériore avant qu'il puisse obtenir plus de détails. Finalement, Reston immobilise son fauteuil et désigne un mur du doigt. La Hi8 le filme en train de déclarer d'un ton bourru : « Comment on va faire pour le traverser, je n'en ai aucune idée. Mais ces cris proviennent de l'autre côté. »

À force d'inspecter d'autres couloirs, d'autres coudes, Navidson finit par se retrouver dans un étroit vestibule qui s'achève par une porte. Lui et Reston l'ouvrent et découvrent un autre vestibule s'achevant lui aussi par une autre porte. Lentement, ils franchissent une enfilade d'environ cinquante portes (il est impossible de calculer leur nombre exact à cause des jump cuts), jusqu'à ce que Navidson découvre pour la première et unique fois une porte dépourvue de poignée. Plus étrange encore, alors qu'il essaie de l'ouvrir en faisant pression dessus, il s'aperçoit qu'elle est fermée à clé. L'expression de Reston ne traduit rien d'autre qu'une profonde incrédulité[212].

---

[212]Voir Gaston Bachelard, qui dans sa *Poétique* observe:

> Françoise Minkowska a exposé une collection particulièrement émouvante de dessins d'enfants polonais ou juifs qui ont subi les sévices de l'occupation allemande pendant la dernière guerre. Telle enfant qui a vécu cachée, à la moindre alerte, dans une armoire, dessine longtemps après les heures maudites, des maisons étroites, froides et fermées. Et c'est ainsi que Françoise Minkowska parle de «maisons immobiles», de maisons immobilisées dans leur raideur: «Cette raideur et cette immobilité se retrouvent aussi bien dans la fumée que dans les rideaux des fenêtres. Les arbres autour d'elle sont droits, ont l'air de la garder . . . »
>
> À un détail, la grande psychologue qu'était Françoise Minkowska reconnaissait le mouvement de la maison. Dans la maison dessinée par un enfant de huit

ans, Françoise Minkowska note qu'à la porte, il y a «une poignée; on y entre, on y habite». Ce n'est pas simplement une maison-construction, «c'est une maison-habitation». La poignée de la porte désigne évidemment une fonctionnalité. La kinesthésie est marquée par ce signe, si souvent oublié dans les dessins des enfants «rigides».

Remarquons bien que la «poignée» de la porte ne pourrait guère être dessinée à l'échelle de la maison. C'est sa fonction qui l'emporte sur tout souci de grandeur. Elle traduit une fonction d'ouverture. Seul un esprit logique peut objecter qu'elle sert aussi bien à fermer qu'à ouvrir. Dans le règne des valeurs, la clé ferme plus qu'elle n'ouvre. La poignée ouvre plus qu'elle ne ferme.[213]

Voir aussi l'article d'Anne Balif dans lequel elle cite les commentaires du Dr F. Minkowska sur le catalogue illustré d'une exposition qui a eu lieu au Musée Pédagogique, à Paris, intitulé *De Van Gogh et Seurat aux dessins d'enfants*.

[213]Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace* (Paris: Presses Universitaires de France, 1978), p. 78.

Alors que Navidson recule pour réexaminer l'obstacle, il entend un gémissement provenir de l'autre côté. Il fait deux pas en arrière et se jette l'épaule en avant contre le battant. Ce dernier plie mais ne cède pas. Il essaie plusieurs fois de suite, chaque coup mettant à l'épreuve la serrure et les gonds, jusqu'à ce que le quatrième assaut, enfin, arrache les gonds, fasse sauter le verrou et envoie la porte s'écraser par terre.

Reston garde l'Arriflex fixée à son fauteuil dirigé sur Navidson et bien que la mise au point soit approximative, quand la porte cède, les traits cendreux d'un Jed persuadé d'affronter sa dernière heure viennent superbement occuper le cadre.

Toute cette scène se résume à une série de plans fort médiocres saisis par la Hi8 de Jed et la caméra 16 mm et les Hi8 de Navidson et de Reston. Néanmoins, ce qui compte le plus ici est correctement rendu: l'alchimie du contact social alors que le cri d'effroi rauque de Jed se transforme presque instantanément en un rire et des sanglots de soulagement. En quelques secondes, un homme de trente-trois ans originaire de Vineland, dans le New Jersey, qui aime boire du café de Seattle et écouter des disques de Lyle Lovett avec sa fiancée, apprend que sa sentence de mort a été repoussée.

Il va vivre.

Aussi rigoureuse que les analyses serrées du film tourné par Zapruder, une étude analogue plan par plan, menée un nombre incalculable de fois par de trop nombreux critiques pour qu'on puisse les nommer ici[214], révèle comment une fraction de seconde plus tard une balle traversa sa lèvre supérieure, fracassa son os maxillaire, délogeant et même fragmentant la dent du milieu (Bobine 10; Plan 196), puis dans le plan suivant (Bobine 10; Plan 197) oblitéra l'arrière de son crâne, des bouts du lobe occipital et de l'os pariétal recrachés en un motif instantanément dénué de sens et inutilement préservé sur la pellicule (Bobine 10; Plans 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208 & 209). Suffisamment d'informations sans doute pour déterminer les trajectoires de débris crâniens et de gouttelettes de sang, les destinations, voire les origines, mais pas assez pour pouvoir réassembler un jour tous les morceaux. Ainsi, c'est là—

[214] Voir quand même Danton Blake, *Violence visuelle : le traitement de la mort au cinéma* (Indianapolis : Hackett, 1996).

l'ultime

vestige

du sens.

Une vie

entière

achevée en

l'espace de

deux plans.

La ligne obscure où l'œil

persiste à voir encore

une chose qui n'a jamais été là

Pour[215] commencer

[215]Coquille. Lire "p" au lieu de "P" avec un point après "commencer."

Ken Burns s'est servi de cette scène particulière pour démontrer à quel point *Le Navidson Record* est éloigné du cinéma hollywoodien: «Non seulement elle est nature, crade et brute, mais regardez comment le zoom s'accroche au fait fuyant. Voyez comment le cadre n'anticipe ni ne peut anticiper l'action. Jed est dans le coin gauche inférieur du champ! Rien n'est prédéterminé ou prévu. Tout est douloureusement présent et c'est pour ça que c'est si douloureusement réel.»[216]

[216]Comme vous l'avez sans doute deviné, non seulement Ken Burns n'a jamais écrit ce commentaire, mais il n'a jamais non plus entendu parler du Navidson Record et encore moins de Zampanò.

Jed s'effondre, son moment de joie volé par un grain de plomb, qui le laisse mort à terre, une flaque sombre de sang s'élargissant sous lui.

Dans les plans suivants – surtout ceux pris par les Hi8 – nous voyons Navidson traîner Wax et Jed en lieu sûr tout en essayant en même temps de contacter Tom par radio.

Reston riposte avec un HK45.

«Depuis quand tu trimballes une arme? demande Navidson, accroupi près de la porte.

— Tu plaisantes? Cet endroit est *effrayant.*»

Un autre coup de feu retentit dans la petite pièce.

Reston recule dans son fauteuil jusqu'au seuil et tire trois autres coups. Cette fois, il n'y a pas de riposte. Il recharge son arme. Quelques secondes s'écoulent.

«Putain j'y vois rien du tout», murmure Reston.

Ce qui est vrai : aucune de leurs torches ne peut efficacement pénétrer l'obscurité.

Navidson s'empare de son sac à dos et en sort son Nikon et le flash Metz à miroir parabolique.

Grâce à la puissance de son flash, la Hi8 parvient désormais à saisir une ombre au loin. Les plans sont encore plus nets, et montrent que l'ombre est vraiment la silhouette vague d'un homme,

debout
au
milieu

avec
un fusil
dans
la
main.

Puis alors même que la lumière stroboscopique le saisit en train de lever l'arme, pour sans doute viser le flash aveuglant, nous entendons une série de claquements secs. Ni Navidson ni Reston ne comprennent d'où viennent ces sons, même si heureusement les plans révèlent ce qui se passe:

toutes les portes

derrière

cet
homme

se
referment
brusquement,

l'une

après

l'autre

après

l'autre,

ce qui, toutefois, n'empêche pas la silhouette de faire feu.
« Eeeeeeeehhhhhhhhh merde ! », crie Reston.
Mais Navidson continue de braquer son Nikon et de faire le point,
le moteur dévorant tout un rouleau de pellicule
alors que le flash lacère furieusement les

ténèbres environnantes, pour enfin saisir

cette
sombre
forme

disparaissant

derrière
une
porte qui se

referme,

bien qu'un trou
de la taille d'un
poing perfore
le montant,

une
cartouche
suffisamment
puissante pour
expédier la balle
dans la porte
suivante,

mais

pas

assez

puissante

pour faire plus

que

balafrer

un

lambris,

avant que ce dégât ainsi que le bruit de la détonation

s'évanouissent derrière le vacarme d'autres portes se claquant,

jusqu'à ce que se ferme la dernière, laissant

la
pièce

saturée de silence.

Navidson se précipite dans le couloir jusqu'à la première porte mais ne trouve aucun moyen de la fermer.

«Il est vivant, murmure Reston. Navy, viens ici. Jed respire encore.»

La caméra nous donne le point de vue de Navidson alors que celui-ci s'approche du jeune homme à l'agonie.

«Ça ne change rien, Rest. Il est déjà mort.»

Là-dessus, l'œil de Navidson se détourne rapidement des éclaboussures absurdes de matière grise et de sang pour se porter sur des choses plus urgentes, le grognement du vivant l'éloignant du soupir du mort.

Malgré sa blessure à l'épaule et le sang perdu, Wax est encore bien en vie. Comme on peut le voir, un accès de fièvre – dû sans doute au déclenchement d'une infection – l'a plongé dans un délire, et bien que ses sauveteurs soient près de lui, ses yeux demeurent fixés sur un horizon à la fois vide et dénué de signification. Le plan de Jed réalisé par Navidson, bien que bref, n'est pas aussi bref que ce plan de Wax.

Dans la séquence suivante, tournée au moins un quart d'heure plus tard dans un nouveau lieu, nous voyons Navidson surélever les jambes de Wax, nettoyer la plaie, et lui donner doucement une tablette d'analgésique, sans doute de la mépéridine.[217]

[217] Du Démérol.

Reston, pendant ce temps, achève de transformer leur tente à deux places en une civière de fortune. Ayant déjà arrangé les piquets afin de fournir le support principal, il se sert à présent des courroies des sacs à dos pour créer deux poignées qui permettront à Navidson de porter plus facilement la partie arrière.

«Et Jed?», demande Reston, qui commence à fixer la partie avant de la civière sur l'arrière de son fauteuil roulant.

«On va laisser son sac et le mien.

— Difficile de perdre certaines habitudes, hein?

— Voire impossible», réplique Navidson.[218]

[218]Un échange qui bien sûr ne prend son sens que si l'on tient compte du passé de Navidson.[219]

[219]Voir page 337-338.

Un peu plus tard, Navidson joint Tom par radio et lui demande de venir les rejoindre au bas des escaliers.

XI

Le poëte au cachot, débraillé, maladif,
Roulant un manuscrit sous son pied convulsif,
Mesure d'un regard que la terreur enflamme
L'escalier de vertige où s'abîme son âme.
— Charles Baudelaire[220]

Pendant que Karen restait dans la maison et que Will Navidson se dirigeait vers le front, Tom passait deux nuits dans un no man's land. Il avait même apporté son herbe et ses feuilles, bien qu'à la longue les effets de la marijuana ne doivent pas franchement le rassurer.

Il est plus que probable que, quand Tom mit pour la première fois le pied dans cet endroit, tous ses instincts lui intimèrent l'ordre de prendre ses jambes à son cou, de retourner en vitesse dans le salon, au grand jour, à son existence paisible. Malheureusement, ce n'était pas là une impulsion à laquelle il pouvait obéir car on avait besoin de lui près de l'Escalier en Spirale pour maintenir le contact radio.

De son propre aveu, Tom n'a rien à voir avec son frère. Il ne partage ni son ambition féroce ni son goût du risque. Si les deux frères ont payé le même prix pour le narcissisme de leurs parents, Will s'est enraciné dans la réalité avec agressivité tandis que Tom a accepté passivement tout ce que le monde avait à donner ou reprendre. Par conséquent, Tom n'a remporté aucune récompense, n'a acquis aucune renommée, n'a pas gardé un emploi plus d'un ou deux ans, n'a pas eu de relations suivies plus de quelques mois, n'a pas pu rester dans une ville plus de quelques années, et finalement s'est retrouvé sans foyer ou objectif qui lui soient propres. Il s'est laissé porter, se pliant aux pressions quotidiennes, ne protestant jamais quand on le dépossédait de ce à quoi il aurait pu justement prétendre. Et au cours de cette triste dérive, Tom a atténué la douleur avec chaque jour un peu d'alcool et quelques joints – ce qu'il appelle son «petit brouillard».

Paradoxalement, Tom est plus apprécié que Will. Physiquement aussi bien qu'émotionnellement, Tom est nettement moins marqué que son frère. Il est gentil, facile à vivre et dégage une sorte de sérénité d'ordinaire réservée aux moines bouddhistes.

---

[220] Dans "Les Épaves".[221]

[221] Il s'agit du poème XVI des *Épaves*, intitulé «Sur Le Tasse en prison, d'Eugène Delacroix.» — Éd.

L'essai d'Anne Kligman sur Tom est presque poétique à force de brièveté. En une seule page et demie, elle condense cinquante-trois interviews des amis de Tom, qui tous parlent avec chaleur et générosité d'un homme qu'ils admettent ne pas connaître si bien que ça mais qu'ils estiment néanmoins et dans certains cas semblent sincèrement aimer. Will Navidson, quant à lui, est respecté par des milliers de personnes, mais «n'a jamais appelé le genre d'affection viscérale éprouvée pour son jumeau»[222].

Il existe quantité d'exégèses sur la relation unique entre les deux frères. Bien qu'elle ne soit pas la première à faire la comparaison, Eli Tuni, en voyant en Will & Tom des Esaü & Jacob modernes, a imposé un standard académique. Tuni distingue, dans le récit biblique sur le droit acquis à la naissance et la bénédiction paternelle, le miroir idéal dans lequel étudier Will & Tom, «qui comme Jacob et Esaü en viennent tristement à partager la même conclusion: *yipparedu.*[223]»[224]

Si incroyable que cela puisse paraître, il n'y a pas à retrancher une seule page à l'ouvrage de neuf cents pages de Tuni. Comme elle le dit elle-même, «Analyser convenablement l'histoire d'Esaü et Jacob, c'est exfolier méticuleusement, couche après couche, le mille-feuille le plus délicat.»[225]

Bien sûr, il s'agit également d'une opération qui pourrait finir par ôter au lecteur le moindre goût pour le sujet. Tuni accepte de prendre ce risque et reconnaît que l'investissement dans un ensemble d'idées aussi

---

Note: Quelle que soit votre théorie sur qui est Navidson et qui est Tom, voici un rapide résumé pour ceux qui ne connaissent pas ce récit biblique sur des jumeaux. Esaü est un chasseur poilu et pas très futé. Jacob est un intello glabre et rusé. Papa Isaac est fou d'Esaü car le gamin lui rapporte toujours de la venaison. Quand vient enfin l'heure de la bénédiction paternelle, Isaac promet de la donner à Esaü dès qu'il lui apportera un peu de viande. Bon, pendant qu'Esaü part chasser, Jacob, avec l'aide de sa mère, couvre ses mains avec du poil de chèvre pour qu'elles ressemblent à celles d'Esaü puis se rend auprès de son père aveugle avec un bol de ragoût. La ruse marche et Isaac, croyant que le fils qui se présente devant lui est Esaü, bénit au lieu de ça Jacob. Quand Esaü revient, Isaac comprend ce qui s'est passé mais déclare à Esaü qu'il n'y a pas de seconde bénédiction pour lui. Esaü pleurniche comme un môme et jure de tuer Jacob. Jacob s'enfuit et rencontre Dieu. Des années plus tard, les frères se retrouvent, se réconcilient, mais ne restent pas ensemble très longtemps. C'est même franchement triste. Voir Genèse, chapitres 25-33.

---

[222] Anne Kligman, «La Sélection», in *Paris Review*, été 1995, p. 43-44.

[223] «[Ils] seront séparés.» — Éd.

[224] L'exemplaire *Inexact: Mi Ata Beni?* d'Eli Tuni (Portland; Hineini Press, mai 1995), p. 97. Il n'est pas inutile de noter qu'alors que Tuni met Jacob sur le même pied que Navidson, «l'intellectuel rasé de près réclamant agressivement son droit de naissance», et associe Esaü à Tom, «négligé et vaguement léthargique, progressant lentement dans la vie tel un buffle d'Inde borné», T. C. Axeni dans son article «Inutile» in *Panégyrique*, v.18, 30 juillet 1994 tire la conclusion inverse: «Navidson, caméra au poing, n'est-il pas un chasseur comme Esaü? Et le calme de Tom, un calme zen, ne le rend-il pas semblable à Jacob?»

[225] Eli Tuni, *Inexact: Mi Ata Beni?*, p. 3.

complexes et, sans exception, aussi prenantes, donnera au final une saveur bien supérieure à tout ce qui n'est qu'apprécié furtivement.

Dans le chapitre intitulé «Va-yachol, Va-Yesht, Va-yakom, Va-yelech, Va-yivaz», Tuni procède à une réévaluation du sens du droit acquis à la naissance en ne voyant dans sa signification rien de plus qu'un[226]

[226]La suite est irrémédiablement incomplète. Denise Neiman, qui est à présent mariée et vit à Tel Aviv, prétend avoir travaillé sur cette section, alors intacte.
"Tout ce passage était vraiment brillant, m'a-t-elle déclaré au téléphone. Je l'ai un peu aidé avec l'hébreu mais il n'avait pas vraiment besoin de moi, sauf pour noter ce qu'il disait, cette incroyable analyse sur la bénédiction parentale, la rivalité entre frères, le droit de naissance, il citait tout le temps de mémoire des passages entiers tirés des ouvrages les plus obscurs. Il possédait une capacité assez troublante à réciter mot pour mot presque tout ce qu'il avait lu, et laissez-moi vous dire qu'il avait énormément lu. Un personnage incroyable.

"Il nous a fallu près de deux semaines pour mettre par écrit tout ce qu'il avait à dire sur Esaü et Jacob. Ensuite, je lui lisais son texte. Il faisait des corrections, et finalement on a mis au point un deuxième jet qui me paraissait presque parfait." Elle a pris une profonde inspiration.

J'entendais un bébé pleurer quelque part chez elle.

"Et puis un jour je suis arrivée chez lui et les pages avaient disparu. Tous ses doigts étaient emmaillotés dans des bandages. Il m'a déclaré d'une voix sourde qu'il avait fait une chute, qu'il s'était écorché les mains. Au début, il ne m'a pas répondu quand je l'ai interrogé sur notre travail, mais comme j'insistais il a marmonné quelque chose comme "Quelle différence ça fait? De toute façon ils sont morts, non? Ou pas vivants, c'est comme vous préférez." Je lui ai dit que je ne comprenais pas. Alors il m'a répondu que c'était "trop personnel", "un thème irréalisé", "médiocrement exécuté", "un vrai gâchis".

"Il a marmonné que, pour commencer, il n'y avait jamais eu de bénédiction, ce que j'ai trouvé très intéressant. Pas de droit acquis à la naissance, tout ça n'était qu'un stratagème fallacieux, les deux frères étaient des idiots, et quant à la comparaison avec les jumeaux Navilson [sic], il a soudain affirmé qu'elle était légitime seulement si on pouvait comparer n'importe quel couple de parents à Israël et son frère.

"Zampanò était manifestement contrarié, aussi ai-je essayé de lui préparer quelque chose à manger. Sa mauvaise humeur a fini par le quitter et nous avons lu quelques livres sur les météores.

"J'ai cru qu'on en resterait là, sauf qu'en allant dans la salle de bains j'ai retrouvé les feuillets. Ou devrais-je dire j'ai trouvé ce qu'il en restait. Il les avait déchirés en mille morceaux. Ils étaient dans la poubelle, quelques-uns éparpillés sur le carrelage, et une bonne partie avait sûrement disparu dans les toilettes.

"En les ramassant, j'ai découvert également que la plupart des morceaux étaient tachés de sang. Je n'ai jamais su la crise qui l'avait poussé à tout déchirer mais pour une raison inconnue j'ai cédé à mon désir de sauver ce qui restait, pas vraiment pour moi, mais pour lui.

"J'ai fourré tous les bouts froissés dans mes poches et les ai mis plus tard dans une enveloppe kraft que j'ai placée au fond de sa malle. J'espérais, je crois, qu'il la trouve un jour et comprenne son erreur."

Malheureusement, Zampanò ne l'a jamais trouvée. Moi si, pour ce qu'il en restait. Des bribes de papier maculé de sang, exactement comme me l'avait dit Denise, toutes

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

mais le Seigneur Yahweh – trop souvent accusé de préférer la lettre à l'esprit – enseigne à Rebekah les voies subtiles du langage en recourant au paradoxe:

> Et l'Éternel lui dit, Deux nations *sont* dans ton ventre, et deux peuples se sépareront au sortir de tes entrailles; *un* de ces peuples sera plus fort que *l'autre*; et le plus grand sera assujetti au plus petit.
>
> Les jours où elle devait accoucher s'accomplirent; et voici, *il y avait* deux jumeaux dans son ventre.
>
> (Genèse 25:23-24)

[C'est Chalmer qui souligne]

D'un coté Yahweh annonce une hiérarchie des âges et de l'autre il prétend que les enfants ont le même âge[227].

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

Esaü vient de la racine *ash* qui signifie «se hâter» alors que *Ya'akov* vient de la racine *akav* qui signifie «retarder» ou «retenir»[228] (i.e. Esaü vint au monde le premier; Jacob le dernier.) Mais *Esaü* est également rattaché à *asah* qui signifie «couvrir» alors que Jacob vient de *aqab* qui signifie «talon» (i.e. Esaü était couvert de poils, Jacob naquit en agrippant le talon d'Esaü, le retenant[229]).

Au moins Freed Kashon récuse-t-il de façon convaincante la comparaison de Tuni quand elle fait remarquer que c'est bel et bien Holloway, et non Tom, qui est poilu: «Sa barbe, sa mine renfrognée, et même sa profession de chasseur font de Holloway le parfait Esaü. La tension entre Navidson et Holloway est également du même ordre que la tension entre Jacob et son frère.»[230]

---

suggérant le même thème mais impossibles à rassembler correctement.

J'ai même envisagé plus d'une fois d'exclure ce texte. Mais finalement, j'ai décidé de transcrire les passages dont je pensais qu'ils avaient assez de matière en eux pour signifier quelque chose même si à mes yeux ça restait plutôt obscur.

Une chose est sûre: ça m'a troublé. Il y a quelque chose de terrifiant dans toute cette violence et ce sang. Et franchement, à propos de quoi? Ça? De la pseudo-érudition absconse et excentrique? Est-ce vraiment ce qui l'a mis hors de lui? Ou s'agit-il d'autre chose?

Peut-être était-ce bel et bien trop personnel. Peut-être avait-il un frère. Un fils. Peut-être avait-il deux fils. Allez savoir. Mais c'est là tout ce qu'il en reste. Des fragments incohérents.

Dommage que l'essentiel de sa vie ait disparu entre les lignes de ses propres paroles.

---

[227]Tobias Chalmer, *L'Ironie chez Yahweh* (London University Press, 1954), p. 92. Chalmer, toutefois, ne tient pas compte du chapitre 25, versets 25-26 de la Genèse.

[228]Norman J. Cohen, *Individualité, antagonismes et changement: les conflits familiaux dans la Génèse et les enseignements bénéfiques qu'ils nous livrent* (Woodstock, Vermont: Jewish Lights Publishing, 1995), p. 98.

[229]Robert Davidson, *Genèse 12-50* (Cambridge: Cambridge University Press, 1979), p. 122.

[230]Freed Kashon, *Esaü* (Birmingham, Alabama: Maavar Yabbok Press, 1996), p. 159.

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

L'importance de la lutte entre Esaü et Jacob est accentuée par le mot *vayitrozzu* qui vient de la racine *rzz* qui signifie «déchirer, détruire». La comparaison tient mal, toutefois, quand on réalise que Will et Tom ne se sont jamais livrés à une telle lutte violente.

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

Au cours de leur enfance, Tom et Will ont rarement été séparés. Ils se sont entraidés, encouragés et épaulés afin de persévérer face à l'indifférence parentale.[231] Bien sûr, leurs adolescences enchevêtrées se sont démêlées avec l'âge adulte, Will s'adonnant à la photographie et recherchant la gloire dans un effort pour remplir le vide affectif; Tom se laissant porter par une existence quelconque et essentiellement intérieure.

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

Tom, toutefois, ne s'est jamais caché derrière la signification accessoire d'une carrière. Il n'a jamais maîtrisé la rhétorique de la réussite. En fait, sa vie ne s'est jamais affranchie de l'immédiat.

Mais en dépit d'une lutte brutale avec l'alcoolisme, Tom est parvenu à conserver son sens de l'humour et, au cours de son programme de désintoxication, a fait de nombreux admirateurs qui jusqu'à ce jour ne tarissent pas d'éloges sur lui.

[231]Entretien avec Terry Borowska.

En tête des épreuves qu'il rencontra, il faut compter les huit années pendant lesquelles il perdit le contact avec son frère ou, pour reprendre ses termes, «l'ami Tom marcha sur une peau de banane infinie». Ce n'est pas un hasard si au cours de cette période il succomba aux dépendances chimiques, se retrouva sans travail et débuta une idylle avec une jeune enseignante. *Le Navidson Record* n'explique jamais ce qui se passa entre Tom et Will, même s'il laisse entendre que Tom jalousait le succès de Navy et vivait de plus en plus mal ses propres errements.[232]

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

Dans son article «Fin d'une fratrie» publié dans *The Village Voice*, Carlos Brillant fait remarquer que l'éloignement de Tom et Will a commencé avec la naissance de Chad: «Bien qu'il s'agisse là de pure spéculation de ma part, je me demande si l'impressionnante énergie requise pour élever une famille n'a pas détourné l'attention de Will de son frère. Soudain, Tom a découvert que son frère – son unique partisan et sympathisant – consacrait de plus en plus de temps à son fils. Tom a pu se sentir abandonné.»[233]

Annabelle Whitten fait écho à cette impression quand elle souligne que Tom parle parfois de lui-même comme étant «devenu orphelin à l'âge de quarante ans»[234]. L'année où

[232]Entretiens avec Damion Searle, Annabelle Whitten et Isaac Hodge. 5-23 février 1995.
[233]Perdu.
[234]Perdu.

Tom (et Will) eut quarante ans coïncida avec la naissance de Chad.

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

Paradoxalement, la présence de Tom dans la maison de Ash Tree Lane n'a servi qu'à renforcer l'entente entre Will et Karen. Comme l'explique Whitten: «Le désir de Tom de retrouver des figures parentales a transformé Navidson en père et Karen en mère, permettant ainsi d'expliquer pourquoi Tom a souvent cherché à calmer les tensions entre eux.»[235]

Bien sûr comme l'a dit T.C. Axeni: «Pourquoi? Parce que Tom est un brave gars.»[236]

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

La bénédiction d'Esaü fut dérobée au moyen d'un masque. Tom n'en porte pas, Will porte une caméra. Mais comme l'a écrit Nietzsche, «Tout esprit profond a besoin d'un masque»[237].

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

Et cependant, malgré le triomphe de la ruse de Jacob, il aurait dû tenir compte de cette admonestation: «Maudit celui qui fait égarer un aveugle dans le chemin!» (Deutéronome 27:18). Et Jacob fut bel et bien maudit, contraint de se débattre le restant de sa vie avec cette question de la valeur individuelle.[238]

Navidson n'était en rien différent.[239]

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

≠

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

«À mes yeux, Tom semblait un homme incroyablement paisible. Simple, sympa, mais surtout paisible.»[240]

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

Ici, l'analyse de Tuni se porte de façon inattendue sur le sens de l'héritage perdu d'Esaü, mettant complètement à nu une histoire restée secrète, voilée dans l'ironie et le non-dit, mais qui explique néanmoins comment un frère n'aurait pu réussir sans l'autre. Caïn n'a peut-être pas été le gardien de son frère, mais Esaü le fut certainement[241]

---

[235]Ibid., 112.

[236]T.C. Axeni, «Inutile», p. 176.

[237]On notera l'étrange coquille qui apparaît dans le texte d'Aaron Stern: «Mais Isaac l'aveugle répéta sa question, "Es-tu vraiment mon fils Esaü?", à laquelle le fils élu répondit, "*Annie*", qui signifie "Je suis".»

Aaron Stern, *Tous enfants de Dieu: la Génèse* (New York: Hesed Press, 1964), p. 62.

[238]Extrait du commentaire de Robert Davidson: «Jacob lutta avec un "homme" inconnu qui se révéla être Dieu, il lutta et fit le récit de cette lutte. Tant d'éléments curieux se trouvent réunis dans le récit que nous ne pouvons que supposer qu'il s'agit là d'une histoire qui a mis de nombreux siècles avant de parvenir jusqu'à sa forme actuelle, et qui a assimilé des matériaux, certains très primitifs, remontant à bien avant l'époque de Jacob. C'est comme une vieille maison qui s'est vu adjoindre d'autres parties, et qui a été restaurée et rénovée plus d'une fois au cours des ans.» p. 184.

[239]Perdu.

[240]Ibid.

[241]Ibid.

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

«. . . un habile chasseur» «de terrain» «homme simple, vivant dans des tentes.»[242]

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

C'est donc là le sens d'Esaü

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

Comme l'écrit Scholem: «L'ultime vision qu'a Frank de l'avenir se fondait sur les lois encore non révélées de la Torah de *atzilut* qui, comme il l'avait promis à ses disciples, prendraient effet lorsqu'ils seraient venus "à Esaü", c'est-à-dire quand la traversée de "l'abyme" avec sa destruction et sa négation totales seraient complètement accomplies.»[245]

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

Mais comme nous le rappelle une grande maxime hassidique: «Le Messie ne viendra pas tant que couleront les larmes d'Esaü.»[246]

[242]Voir Genèse 27:24[243]

[243]Faux. Voir Genèse 27:29.[244]

[244]M. Errand semble lui aussi se tromper. La référence correcte est: Genèse 25:27. — Éd.

[245]Gershom Scholem, *Le Messianisme juif* (New York: Schocken Books, 1971), p. 133. Prenant le temps d'étudier le travail de Frank, Scholem ne manque pas de mettre également l'accent sur le personnage contestable qu'était Frank: «Jacob Frank (1726-1791) restera à jamais dans les mémoires comme l'un des phénomènes les plus effrayants dans toute l'histoire juive: un chef religieux qui, que ce soit pour des questions d'intérêt purement personnel ou autres, fut dans tous ses actes un individu nettement corrompu et dégénéré.» p. 126.

[246]Perdu.

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

et donc revient à Tom et Will Navidson, divisés par l'expérience, dotés de dispositions et de talents différents, mais cependant frères «rien l'un sans l'autre».

Comme le dit Tuni dans son chapitre de conclusion: «Bien que les différences soient là, tels les serpents du caducée, ces deux frères ont toujours été et seront toujours inextricablement liés; et tout comme le caducée, leur histoire commune crée un sens et ce sens est la santé[247].»

rzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

Au terme de la première nuit, Tom a commencé à ressentir la terrible tension de l'endroit. À un moment, il menace même d'abandonner son poste. Il n'en fait rien. Son dévouement à son frère l'emporte sur ses propres peurs. Demeurant près de la radio, «[Tom] remâche son ennui comme un chien ronge son os, fixant tout ce temps la peur à la façon d'une mangouste»[248].

Heureusement pour nous, quelques traces de cette lutte survivent sur la Hi8 où Tom a enregistré une histoire éclectique, tantôt drôle, tantôt bizarre, pensées égrenées dans l'atrocité des ténèbres.

[247]Eli Tuni, p. 897.

Mais ça signifie aussi [Le reste manque.]

[248]Ibid., p. 249.

Histoire de Tom

[Transcription]

Jour 1 : 10h38

[Devant la tente de Tom ; haleine qui gèle dans l'air]

Soyons sérieux. Un endroit pareil est forcément hanté. Voilà ce qui est arrivé à Holloway et à son équipe — les fantômes les ont eus. Et c'est ce qui va nous arriver à Navy et à moi. Les fantômes nous auront. Sauf qu'il est avec Reston. Il n'est pas seul. Je suis seul. Je crois que c'est clair. Les fantômes s'en prennent toujours en premier à celui qui est seul. En fait, je parie qu'ils sont là en ce moment même. Planqués.

Jour 1 : 12h06

[Afin de maintenir le contact, il a été nécessaire d'installer la radio en dehors de la tente]

Radio (Navidson) : Tom, on a trouvé une autre balise fluo. Il n'en reste presque plus rien. Juste un lambeau. On laisse du fil et on continue.

Tom dans la radio : Entendu, Navy. T'as pas vu de fantômes ?

Radio (Navidson) : Rien. T'as peur ?

Tom : Je m'en allume un gros.

Radio (Navidson) : Si tu tiens pas le coup, rentre. On se débrouillera.

Tom : Va te faire, Navy.

Radio (Navidson) : Quoi ?

Tom : Silencieux en trois lettres ?

Radio (Navidson) : Comment ?

Tom : Coi.

Radio (Navidson) : Comment ça, quoi ?

Tom : Laisse tomber. À vous. Terminé.

Je raccroche.

[Changeant de canal]

Tom : Karen, c'est Tom.

Radio (Karen) : J'attendais ton appel. Comment va Navy ?

Tom : Il va bien. Il a trouvé une autre balise.

Radio (Karen) : Et Billy ?

Tom : Bien, lui aussi.

Radio (Karen) : Comment tu t'en sors ?

Tom : Moi ? J'ai froid, je crève de trouille, et j'ai l'impression que je vais me faire bouffer d'une minute à l'autre. À part ça, je dirais que ça va.

Jour 1 : 15 h 46

[Dans la tente]

D'accord, Mister Monster. Je sais que tu es là et que t'as l'intention de me manger et que je ne peux pas t'en empêcher, mais je préfère t'avertir que ça fait des années que je m'envoie des hamburgers et des frites bien grasses, et que je bois toutes sortes de milk-shakes au polyuréthane. Je fume aussi pas mal d'herbe. J'ai deux poumons plus noirs que du goudron. Ce que je veux dire, Mister Monster, c'est que j'ai pas bon goût.

Jour 1 : 18 h 38

[Hors de la tente]

C'est ridicule. J'ai rien à faire ici. Personne n'a rien à faire ici. T'es un enfoiré de m'avoir fait venir ici, Navy. Je suis un plouc. J'aime m'empiffrer. Pour moi, c'est ça réussir. Je ne suis pas un héros. Je ne suis pas un aventurier. Je suis Tom la brave pomme, Tom le grassouillet, Tom le défoncé, Tom qui va se faire becqueter. Où est-ce que t'es, alors, Mister Monster, espèce de salopard ? Tu te fais prier, ou quoi ?

Jour 1 : 21 h 09

[Hors de la tente]

Je me sens pas bien. Je meurs de froid. Je m'en vais.
[Il vomit]
C'est pas marrant. C'est pas juste.
[Pause]
Je crois qu'il y a un match à la télé ce soir.

Jour 1 : 23 h 46

[Hors de la tente]

Tom : Quel genre de voix ?

Radio (Karen) : Daisy ne sait pas. Chad dit qu'on dirait deux ou trois personnes, mais il n'a pas pu comprendre ce qu'ils disaient.

Tom : Réserve-moi un vol pour les Bahamas.

Radio (Karen) : Tu veux dire réserver un vol pour toute la famille. Tout ça est absurde.

Tom : Où est cette bouteille de whisky quand on en a besoin ? [Pause] Hé, je ferais mieux de raccrocher. J'ai pas envie de me retrouver avec une batterie à plat.

Radio (Karen) : Dis-lui que je l'aime, Tom.

Tom : C'est déjà fait.

Jour 2 : 00 h 11

[Hors de la tente ; il fume un joint]

J'appelle ça « Petite Histoire avant de s'endormir pour Tom ».

Il était une fois, il y a de ça très longtemps, un capitaine, et ce capitaine voguait sur les mers du globe quand un jour un des membres de son équipage aperçut un bateau pirate à l'horizon. Juste avant que commence la bataille, le capitaine s'écrie : « Qu'on m'apporte ma chemise rouge ! » Ce fut une longue bataille, mais finalement le capitaine et son équipage en sortirent vainqueurs. Le lendemain, trois bateaux pirates apparaissent.

Une fois de plus le capitaine s'écrie: «Qu'on m'apporte ma chemise rouge!», et une fois de plus lui et ses hommes zigouillent les pirates. Ce soir-là, tout le monde est réuni pour se reposer et soigner ses blessures, quand un enseigne demande au capitaine pourquoi il met toujours sa chemise rouge avant une bataille. Le capitaine répond calmement: «Je porte cette chemise pour que, si je suis blessé, personne ne voie mon sang. Ainsi tout le monde continuera à se battre avec courage.» Tous les hommes sont émus par sa bravoure exemplaire.

Mais le lendemain, dix bateaux pirates se pointent à l'horizon. Les hommes se tournent vers leur capitaine et attendent qu'il fasse sa requête habituelle. Toujours aussi calme, le capitaine s'écrie: «Qu'on m'apporte mon pantalon marron!»

Jour 2: 10h57

[Dans la tente]

Radio (Navidson): Tom? [Parasites] Tom, tu me reçois?

Tom: (Sortant pour aller répondre) Quelle heure il est? (Il regarde sa montre) 11 heures du matin! Bon sang, qu'est-ce que j'ai bien dormi.

Radio (Navidson): Toujours aucun signe, sauf pour les [Parasites] fluo [Parasites] à toi.

Tom: Répète, Navy. Je te reçois mal.

Jour 2: 12h03

[Hors de la tente]

Un punk monte dans un bus et va s'asseoir. Ses cheveux sont tout verts, il a des tatouages de couleurs vives sur les bras et des piercings partout sur le visage. Des plumes pendent à ses oreilles. De l'autre côté de la travée, un vieux bonhomme se met à le fixer pendant vingt kilomètres. À la fin, le punk s'énerve vraiment et lance: «Hé mec, t'as jamais rien fait de cinglé quand t'étais jeune?»

Le vieux lui répond du tac au tac : « Si, quand j'étais dans la Marine, je me suis saoulé un soir à Singapour et j'ai couché avec un Oiseau de Paradis. Je me demandais juste si t'étais pas mon fils. »

Jour 2 : 13 h 27
[Dans la tente]

Putain, j'ai l'impression d'être enfermé dans un frigo. Alors, ce que je voudrais savoir, c'est où est la bouffe, bordel ? Je boirais bien un coup, ça oui.

Jour 2 : 14 h 11
[Dans la tente]

Un moine se rend dans une abbaye afin de consacrer sa vie à copier de vieux livres à la main. Mais le lendemain de son arrivée, il va trouver son supérieur. Il a peur que tous les moines aient copié à partir de copies faites elles-mêmes à partir d'autres copies.

« Si quelqu'un a fait une faute, fait-il remarquer, il sera impossible de s'en apercevoir. Pire, la faute continuera d'être reproduite. »

Un peu surpris, le religieux décide qu'il ferait mieux de concentrer leurs derniers efforts sur l'original qui est conservé dans une salle voûtée sous l'abbaye. Un endroit où lui seul est autorisé à se rendre.

Bien. Deux, puis trois jours s'écoulent sans qu'il ne réapparaisse. Finalement, le nouveau moine décide d'aller voir si le vieux va bien. Mais quand il arrive en bas, il découvre son supérieur penché sur le texte original ancien et la nouvelle copie. Le prêtre sanglote et depuis un bon bout de temps apparemment.

« Père ? murmure le moine.

— Oh Seigneur Jésus, gémit le prêtre. Il y avait écrit "jouer", pas "louer". »

Jour 2 : 15 h 29

[Hors de la tente ; il fume un joint ;
tousse ; tousse encore]

Alors, Mister Monster, tu te demandes dans quel état j'erre ? Sur celle du haut, patate !

[Tousse et crache]

Celle-là, je la tiens de Navy.

Jour 2 : 15 h 49

[Hors de la tente]

Tom : Hé, euh, Karen, j'commence un peu à avoir les crocs, ici. Tu crois que tu pourrais me commander une pizza ?

Radio (Karen) : Quoi ?!

Tom : Quand le livreur viendra sonner, dis-lui juste de l'apporter au gros au bout du couloir. À trois bornes sur la gauche.

Radio (Karen) : [Pause] Tom, peut-être que tu devrais rentrer.

Tom : Y a pas de peut-être. Est-ce qu'il reste des meringues au citron ?

Jour 2 : 16 h 01

[Dans la tente]

Il était une fois un pauvre homme qui se promenait sans chaussures. Ses pieds étaient couverts de callosités. Un jour, un riche le prit en pitié et lui acheta une paire de Nike. Le pauvre lui fut extrêmement reconnaissant et porta en permanence les chaussures. Un an plus tard, les chaussures tombèrent en lambeaux. Alors le pauvre dut se remettre à aller et venir pieds nus, sauf que maintenant toutes ses callosités avaient disparu. Il eut bientôt les pieds tout écorchés, ça s'infecta, il tomba malade et finalement on dut lui couper les jambes et il mourut.

J'appelle cette histoire « L'Amour, la Mort &

des Nike». Une bien belle histoire pour Mister Monster. Ça oui ! Rien que pour toi. Oh, j'allais oublier: va te faire, Mister Monster.

Jour 2: 16h42

[Hors de la tente]

Les sept nains se rendent au Vatican et quand le pape leur ouvre, Simplet s'avance et dit: «Votre Excellence, pourriez-vous me dire s'il y a des religieuses naines à Rome?

– Non, Simplet, il n'y en a pas», répond le pape.

Derrière Simplet, les six nains commencent à rire bêtement.

«Bien, y a-t-il des religieuses naines en Italie? insiste Simplet.

– Non, pas en Italie», répond le pape un peu plus sévèrement.

Quelques-uns des nains se mettent alors à rire franchement.

«Bien, y a-t-il des religieuses naines en Europe?»

Cette fois le pape se montre plus ferme.

«Simplet, il n'y a pas de religieuses naines en Europe.»

À ce stade, tous les nains se roulent par terre de rire.

«Saint Père, demande Simplet. Il n'y a pas une seule religieuse naine sur terre?

– Non, Simplet, répond sèchement le pape. Il n'y a pas la moindre religieuse naine sur terre.»

Là-dessus, les six nains se mettent à sauter sur place en chantonnant: «Simplet a baisé un pingouin ! Simplet a baisé un pingouin !»

Jour 2 : 17 h 16

[Hors de la tente]

Une devinette : qui bâtit la meilleure maison ? Le charpentier ? Le soudeur ? Le fondeur ? Vous séchez ? Le fossoyeur ! Parce que sa maison dure jusqu'au jugement dernier ! D'accord, c'est une blague stupide. Une qu'on apprend au catéchisme, en fait.

Jour 2 : 18 h 28

[Dans la tente]

Tiens, Mister Monster ressemble à une grenouille, une petite croa-croa grenouille quand soudain oooooh, petite grenouille est devenue un . . . euh . . . porcelet.

[En disposant comme il faut sa lampe halogène, Tom parvient à faire des jeux d'ombres sur la toile de sa tente. Il imagine toute une ménagerie de créatures.]

Oui, un tout petit cochon qui fait oïnk oïnk quand . . . ah-ah, un éléphant ! Regardez-moi ça, le petit cochon s'est changé en éléphant, il pourrait . . . ben zut, voilà qu'il est devenu un pic-vert, oh maintenant c'est un escargot, hmmm ou pourquoi pas une mante religieuse, un oursin, une colombe peut-être, un tigre, ou même un . . . un tropignolle fourchu, et voilà que tout d'un coup . . . oh non Mister Monster, ne fais pas ça . . . mais Mister Monster ne se gêne pas, et se change en dragon. Eh oui, les amis, c'est ça, un vicieux dragon friand de chair fraîche et pas du tout joueur. Et tu dis que tu veux me manger ? Ben voyons . . . Sauf que, quand Mister Monster croit qu'il va pouvoir changer Tom le costaud en Tom la côtelette, Tom sort son arme secrète.

[Alors que le dragon sur la toile de la tente se tourne vers Tom et ouvre la gueule, Tom se prépare à éteindre l'halogène avec le pied.]

Ah ah, Mister Monster ! Bye-bye baby !

[Clic. Noir.][249]

---

[249]Si l'on en croit le Chapitre VI, seules les créatures de Tom, nées de l'absence de lumière, formées par ses mains nues, semblent capables d'exister dans ce lieu, même si elles sont aussi changeantes que des lettres, aussi permanentes que la gloire, un étrange petit bestiaire qui ne déplore rien, n'édifie personne, se contente de révéler à l'imagination le contour d'existences visibles.

Et ce soir, alors que je recopiais cette scène, je me suis mis à me sentir très mal. Peut-être parce que les pitreries de Tom ne font que transformer provisoirement ce lieu en autre chose que ce qu'il est, même si cette transformation n'est pas exempte elle aussi d'une horreur particulière; car peu importe le nombre de créatures qu'il projette sur la toile de sa tente, peu importe qu'elles semblent grossières ou réelles, toutes périssent dans un déluge d'obscurité. Pas d'arche de Noé. Aucun abri. La survie est impossible. Or ça n'est peut-être pas sans rapport avec ma crise au boulot aujourd'hui.

J'étais dans un état bizarre de nervosité confuse. Tout le monde était là, Pan-pan, mon patron, les habitués, ainsi qu'un biker tordu qui se faisait tatouer une pieuvre sur le deltoïde. Il n'arrêtait pas de dire des conneries sur la permanence de l'encre, ce qui je crois m'a vraiment énervé car je me suis mis à beugler, et pas qu'un peu — vraiment fort —, mes lèvres crépitaient de postillons, de la morve giclait de mon nez.

"La permanence? je me suis écrié. T'es complètement taré ou quoi?"

Tout le monde a été choqué. Le biker aurait pu m'apprendre un ou deux trucs sur la non-permanence ou du moins sur le caractère destructible de la chair — dans ce cas précis, de ma chair — mais lui aussi était choqué. Pan-pan est venue à ma rescousse, elle m'a vite accompagné dehors et m'a ordonné de prendre ma journée: "Je ne sais pas dans quoi tu t'es fourré, Johnny, mais ça te déglingue sérieusement." Puis elle a posé une main sur mon bras et j'ai immédiatement eu envie de tout lui dire. Là, comme ça. Je <u>ressentais</u> le besoin de le faire. Malheureusement, ça ne faisait aucun doute dans mon esprit qu'elle me dirait que j'étais cinglé si je me mettais à délirer sur des animaux et des ombres chinoises, aussi changeants que des lettres, aussi permanents que la gloire, un étrange bes— eh merde, merde à tout ça. J'ai ravalé mes mots. Peut-être que je suis bon pour l'asile.

Mais c'est ici que je suis. Et une chose en entraînant une autre, ça me fait penser au pékinois, à l'histoire de ce chien à laquelle j'ai déjà fait allusion plus haut mais que je n'ai pas voulu commenter. Eh bien, j'ai changé d'avis. Le pékinois a sa place ici. Avec les ombres chinoises de Tom.

Ça s'est passé en décembre dernier, un mois avant que j'entende parler de Zampanò, à la toute fin de ce qui s'était révélé un mois de novembre plutôt dramatique. La Toussaint avait débuté avec l'acquisition par Lude d'une belle quantité d'ecstasy, dont il m'a vendu une part à un taux défiant toute concurrence.

"Hoss, c'est notre laissez-passer pour le paradis", m'avait dit Lude, et bien sûr il avait raison.

On avait beau être en automne, on se serait cru au printemps. Lude a donné le ton, écumant les bars, s'incrustant dans des fêtes à Bel Air, des raves dans le désert et dans toutes les maisons de Malibu qui organisaient des fêtes. Chose remarquable, ces fêtes avaient beau être sévèrement gardées – cordes de velours aussi impossibles à franchir que des fils de fer barbelés sans grenade à main – les cachets étaient nos grenades. Vous balanciez un cachet, et le velours cédait. Ils nous ouvraient toutes les portes. Même si les narines étaient déjà encroûtées de coke, les poumons noirs de cannabis ou les gorges asséchées par l'alcool. La X, c'était autre chose, décollage et frisson garantis loin de l'ordinaire, avec à la clé toutes sortes de diversions pleines de béatitude et d'amour factice. Et donc, ce mois-là – le neuf novembre d'un novembre tout neuf – Lude a disparu dans les entrailles de Dopeland, tandis que de mon côté, et à ma façon, je faisais de même.

Peu de temps après, Lude s'est fait un point d'honneur de partager avec moi son record officiel et ô combien prodigieux pour ce fameux mois. Un record que, pour une raison ou une autre, je me suis senti obligé de coucher par écrit:

LISTE DE LUDE

1/11 — Monique. 36 ans. Sur sa machine à laver. Elle a joui pendant le rinçage. Il a joui pendant l'essorage. Séchoir cassé.
3/11 — Matin: Tonya. 23. Hispanique. Deux fois.
Soir: Nina. 34. Ras-de-cou en cuir. Cuissardes.
4/11 — Sparkle. 32. Dans le belvédère au-dessus de la fête.
5/11 — Kelly. 29. Danseuse. Dans le sauna d'un hôte.
6/11 — Gina. 22. A dit "s'il te plaît" avant de faire les plus étranges demandes.
8/11 — Jennifer. 20. Nue à minuit sur le plongeoir de l'USC.
9/11 — Caroline. 21. Suédoise. Sur sa piste nordique.
Plus tard, un type qui sortait avec Monique (1/11) a rattrapé Lude. En fait il voulait juste de l'E.
10/11 — Susan. 19. L'a surpris en lui pissant dessus. Il l'a surprise avec un imper.
11/11 — Soir: Brooke. 25.
Minuit: Marin. 22. A renversé du champagne partout sur le lit et lui a dit de dormir où c'était humide.
12/11 — Midi: Alison 24-28????
Soir:????? 23. L'ont fait en combinaison de plongée. Neoprène dilué dans de l'Astroglide. Elle arrêtait pas de l'appeler O'Neill.
13/11 — Holly. 24-34???? Vietnamienne.
14/11 — Dawn. 19. Leslie. 19. Melissa. 19. Originaire de San Diego. Ils sont allés ensemble à La Malle au Trésor et ont acheté un vibromasseur pour la première fois.
19/11 — Cindy. 20. Serveuse. "Je m'ennuie quand je peux pas me servir de ma bouche."
20/11 — Erin. 21. Juive. Dans une cabine d'essayage de Gap.

21/11 — Betsy. 36. Après avoir baisé, voulait un collier de perles. Lude lui a dit qu'il était fauché.

22/11 — Michelle. 20. Catholique. L'a informé que la sodomie nécessitait de la vaseline et un oreiller, et qu'elle possédait les deux.

25/11 — Stephanie. 18. Noire.

27/11 — Alicia. 23. Sur les enceintes stéréo. De grosses baffles. De gros haut-parleurs. Apparemment très intense. Pas mal d'aboiements.

28/11 — Thanksgiving. Dana. 28. Nombril percé. Mamelons percés. Clitoris percé. A dansé pour Lude sur son lit, puis s'est masturbée et a joui. Une heure plus tard, ils ont baisé. Il n'a pas pu jouir pour la seconde fois. Elle a appelé une copine. Ils ont fait un 69 et ont joué à la Pipe Russe — une variante de la roulette russe. Lude était le flingue, elles avaient droit chacune à trente secondes à tour de rôle (lui chronométrait); la copine de Dana a perdu (ou gagné; ça dépend de vos goûts).[YN]

YN

100 plaquettes de X;
12 piles AA;
six tubes de vaseline
4 boîtes de préservatifs (à nervures et minces; tous avec Nonoxynol-9);
3 sacs de linge sale
2 combinaisons de plongée;
et 1 bouteille de champagne.

Sacré mois.

Note: Suite à ce passage nous avons reçu plusieurs mails:

> Lude était un vrai connard et baisait comme un pied. Vous pouvez le lui dire.
>
> — Clarissa
> 13 avril 1999

> Lude était tellement drôle. Donnez-lui mon nouveau numéro: 323_____-_____. Vous savez ce qui lui est arrivé? Est-ce qu'il a quitté LA?
>
> Et Johnny? C'était quoi tous ces trucs dingues dans l'intro sur les armes et le sang? Enfin quoi, si c'était pas son sang, c'était celui de qui?
>
> — Marion
> 30 mai 1999

> Hé les petits gars, faut être deux pour danser.
>
> — Bethami
> 6 juin 1999

— Éd.

Bien que ce soit loin d'être aussi épique que pour Lude, moi aussi j'ai fait quelques rencontres au cours de ce mois de novembre.

Trois.

La première s'appelait Gabriella. Son corps était marqué d'une terrible tache de naissance qui partait de sa clavicule, recouvrait un sein, son ventre et ses deux jambes. On pouvait en voir des traces sur ses poignets et sur ses chevilles. Mais on ne pouvait pas la sentir au toucher. Elle était dépourvue de la moindre texture. Un changement purement visuel. Tout d'abord, Gabriella a éteint les lumières, mais au bout d'un moment ça n'a plus eu d'importance. Elle était superbe et tendre et j'étais triste qu'elle s'en aille. Elle partait pour Milan le lendemain matin.

Ensuite, ça a été le tour de Barbara. Elle avait passé beaucoup de temps au Manoir Playboy. Elle disait qu'elle ne voulait pas faire la page centrale mais qu'elle aimait bien l'ambiance là-bas. Quand on s'est mis au lit, elle a déchiré ma chemise. J'ai entendu les boutons ricocher par terre. À minuit, elle m'a déclaré qu'elle m'aimait. Elle l'a répété tellement de fois que j'ai arrêté de compter. Le matin, malgré de nombreuses tentatives, elle était incapable de se rappeler comment je m'appelais.

Puis ça a été le tour de Clara English. Juste une nuit mais au moins ça avait bien commencé. Plusieurs tournées, le joyeux bourdonnement de notre vision aux rayons X récemment avalée, quelques tours de piste au Crazy Girls, puis retour chez elle pour s'envoyer en l'air à fond, sauf qu'on s'est pas vraiment envoyés en l'air avant d'en passer par tout un tas d'hésitations et même de larmes provoquées par une série de tics intérieurs que je ne pouvais pas voir. C'était ma faute, j'aurais pas dû poser de questions. J'aurais dû garder les œillères rabattues. J'aurais pu sans doute me contenter des larmes. Mais non. Il a fallu que je me fende de la bonne vieille question (BVQ) et Clara English n'a même pas songé à se défiler par une vanne. Elle n'a même pas inventé d'histoire ridicule. Il lui a suffi d'une seule phrase pour me parler du viol.

Ça a stoppé net les larmes. Auxquelles a succédé une méchanceté bien rodée. Je peux pas vraiment le lui reprocher. Difficile de savoir comment j'allais réagir à ce genre de confession, même si elle ne m'a pas exactement laissé l'occasion de réagir. Soudain, elle me détestait parce que je savais, même si c'était elle qui m'en avait parlé. Mais bon, c'est moi qui avais posé la question. J'avais voulu savoir. Quand je l'ai rappelée le lendemain, elle m'a dit qu'elle en avait marre de traîner avec des types dont la place était au zoo. Elle a raccroché avant que je puisse lui demander si elle me voyait plus avec les tigres ou avec les oiseaux.

Je ne l'ai pas oubliée. Son sourire figé. Ces gestes distants. Ce regard terrifié chaque fois qu'il n'était pas gagné par quelque chose de terne, de furieux et de brisé, une image qui invariablement me ramène à la même question: Clara English se remettra-t-elle un jour ou est-elle à jamais blessée, condamnée à vaciller sous le poids d'années dénuées de sens & d'amour jusqu'à ce que vienne enfin le jour où elle trébuchera et sera emportée?

Je ne l'ai pas revue. Peut-être a-t-elle déjà été emportée. Mais quand je jette un œil à la liste de Lude, je ne vois pas ce que j'y ai écrit alors. Je griffonne quelques pensées supplémentaires. Elles sont inventées, bien sûr. Toutes nées du souvenir de Clara.

Bizarre.

Ce fameux mois de novembre avait semblé une vraie partie de rigolade. Les drogues rendaient tout inconséquent. Le sexe effaçait toutes les motivations. Mais à présent, les épines ont refait surface. Des épines piquantes. Dopeland s'est effondré, a succombé aux mauvaises herbes et au lierre mortel. Idem pour le paradis de Lude. Hérissé de douleurs. Envahi par une végétation empoisonnée.

LISTE DE LUDE REVUE ET CORRIGÉE

Monique	—	Récemment quittée par son mari.
Tonya	—	Un ex et un avis d'internement.
Nina	—	Silence.
Sparkle	—	Rage.
Kelly	—	Alors qu'elle avait à peine sept ans, sa mère l'a obligée à la sucer.
Gina	—	Se cache d'un type qui la harcèle. Le quatrième.
Caroline	—	A grandi dans une communauté. A subi son premier avortement à douze ans.
Susan	—	Dit "et alors?" deux bonnes douzaines de fois par jour. Trou au palais suite à trop de coke.
Brooke	—	Apathique.
Marin	—	Son oncle venait chez elle et la tripotait.
Alison	—	Père tué quand elle avait dix-huit ans.
Leslie	—	Violée par son prof de gym quand elle avait quatorze ans.
Dawn	—	Violée l'an dernier par un inconnu avec lequel elle avait rendez-vous.
Melissa	—	Son ex-petit copain la battait. Elle a dû finalement se faire refaire le nez.
Erin	—	A surpris sa mère en train de baiser avec son petit ami.
Betsy	—	Une réduction a laissé des cicatrices irrégulières tout autour de ses mamelons et en travers des deux seins. Avait honte avant. A honte maintenant.
Michelle	—	Fiancée.
Alicia	—	A perdu son pucelage avec son père.
Dana	—	Prostituée.

Et quant à ma liste, ma Gabriella et ma Barbara, sans parler d'Ambre & de Christina, de Lucy, Kyrie, Tatiana, l'Australienne, Ashley, Hailey et quelques autres je suppose — oui, il y en a eu d'autres — allez savoir. Je vous laisse y aller de vos propres hypothèses. Nul doute que vos postillons seront plus heureux que les miens, mais si c'est le cas, alors c'est que vous ne savez visiblement pas de quoi vous parlez. Mais bon, peut-être que je me trompe. Peut-être que c'est vous qui avez raison. Je veux dire, si vous avez tenu jusque-là, peut-être que vous savez de quoi je parle. Peut-être même mieux que moi.

Les gens disent souvent que baiser pour baiser c'est du vent, du vide, mais le vide ici a toujours été un autre mot pour désigner l'obscurité. Des rencontres fortuites qui écrivent des sonnets que personne ne peut jamais lire. Le désir et la douleur transmis dans le vague langage du sexe.

Tout ça n'avait aucun sens à mes yeux avant que je m'aperçoive bien plus tard que tout ce que je croyais avoir retenu de mes aventures se résumait à très peu de choses, de courte durée, juste des ombres amoureuses qui ne définissaient aucun contour.

Ce qui me ramène, je crois, à l'histoire que je voulais raconter depuis le début, une histoire qui me hante encore aujourd'hui, et qui parle des gens blessés et de ce qu'ils finissent par faire.

L'histoire de mon pékinois.

Quand décembre est arrivé, j'étais à court d'ecstasy et d'énergie. Pendant au moins une semaine, je suis resté à la ramasse sans la moindre idée de ce qui allait se passer, avec trois tonnes de culpabilité qui venait d'on ne sait où et un désespoir de plus en plus grand. Mais une chose était sûre et certaine, j'avais besoin de repos.

Lude s'en fichait. Un coup de fil à 22 h et une heure plus tard il me traînait à la Fumerie d'Opium, au milieu des éclats de voix et des rythmes amplifiés, le tout se mélangeant, on the rocks, avec du whisky pas cher et du whisky plus cher, mais ô surprise très peu de paroles ou de sourires échangés; festin de famine; ou était-ce le contraire? jusqu'à ce que vers la fin de la soirée, Lude, remarquant mon isolement mais confiant dans ses propres plans du matin, m'a désigné un endroit à l'autre bout de la salle:

"Je crois que cette nana est une star du porno", m'a-t-il lancé, mais la musique a changé son cri en murmure. J'ai jeté un œil vers le bar et compris immédiatement de qui il parlait. Ça grouillait de nanas qui commandaient des cosmo et des bières, mais elle, elle sortait littéralement du rang. Pas par sa taille, notez bien. Elle ne devait pas mesurer plus d'1m65. Une silhouette menue, des cheveux platine, beaucoup trop d'eyeliner, des ongles longs comme des couteaux de cuisine et des lèvres rembourrées d'allez savoir combien de couches de peau ramassée sur le cul d'un cadavre. Mais ses seins, eux, faisaient toute la différence: ils étaient énormes, et c'est un euphémisme. Je veux parler ici de bonnets DDDD, des océans entiers sacrifiés pour remplir ces poches salines, la mer Rouge à gauche, la mer Morte à droite. Avec la tempête adéquate, ils pourraient sans doute emporter des villes de la côte et même menacer les villages à l'intérieur des terres.

"Va lui parler, m'a pressé Lude.

—Je lui dis quoi? ai-je crié/murmuré. Effrayé.

—Demande-lui quelle taille ils font."

Je suis allé lui parler, on a papoté un moment mais jamais de ses seins qui enfonçaient constamment mes yeux dans leur orbite malgré mes efforts pour résister — lune et mer ensemble attachées. Il s'est avéré qu'elle aimait la country ou Pantera, selon son humeur, laquelle était à cet instant complètement indéchiffrable, ses yeux injectés de sang me décochant des éclairs de sous son excédent de liner, des yeux tristes? ivres? secs? ou juste en permanence rouges? Après vingt bonnes minutes de blabla, du blabla entrecoupé d'innombrables fins de conversation, d'énormes blancs gênants pendant lesquels je m'attendais toujours à ce qu'elle tousse et s'excuse, ce que, pour une raison que j'ignore, elle n'a jamais fait, attendant que je reprenne le fil de notre conversation — mais peut-on appeler ça une conversation? "Quel genre de musique tu aimes?" "La country." [Longue pause] "Vraiment, la country? hmmm?" [Longue pause] "Et Pantera." "La country et Pantera? Vraiment? hmmmm?" — et ainsi de suite jusqu'à ce qu'au bout de vingt minutes la boîte commence à fermer et que les videurs se mettent à escorter les gens vers les sorties. On est partis ensemble. Elle était venue avec une copine à qui elle a dit au revoir de loin, m'ignorant, mais après ça elle s'est soudain tournée vers moi et m'a demandé de la raccompagner jusqu'à son pick-up.

Comme on attendait que le feu passe au vert, elle m'a dit qu'elle s'appelait Johnnie, mais que certaines personnes l'appelaient Sled, bien que son vrai prénom soit Rachel. Je rapporte ici de façon très schématique toute une série de questions bien plus complexes, dont les réponses, rétrospectivement, étaient très vraisemblablement inventées. Puis le feu a changé, on s'est retrouvés dans la partie est de Vine, et à un carrefour on a vu un pékinois noir aux gros yeux sans collier. Il était sale, effrayé et visiblement sans propriétaire, de la morve dégoulinait de son nez de carlin, il tremblait de tous ses membres en se recroquevillant sur le trottoir crasseux, ne sachant où aller.

"Oh mon pauvre bébé", a roucoulé Johnnie, les silences froids et indifférents de notre conversation soudain débordants d'affection et d'attention, même si les notes semblaient fausses, pas dissonantes ou plates ou jouées sur un tempo impropre, juste fausses, la mélodie comme dépouillée d'elle-même, mais ne suggérant pas non plus une autre mélodie, juste autre chose. Du moins, c'est l'effet que ça me fait aujourd'hui. Sur le moment, je l'ai à peine remarqué.

Mais bon, c'est moi qui ai ramassé la petite chose effrayée, qui ai abrité sa petite tête dans le creux de mon bras, essuyé un peu de sa morve sur la manche de ma veste en velours côtelé, et décidé ce faisant – me salissant – de l'emporter chez moi. Tant pis pour l'espace exigu. Je n'allais pas laisser mourir cette bête. Pas après qu'elle a étalé sa morve sur mon menton et soupiré dans mes bras. Mais Johnnie voulait la pauvre bestiole.

"C'est comment chez toi? m'a-t-elle demandé. "Un studio", j'ai répondu. "Hors de question", a-t-elle dit, et elle s'est montrée de plus en plus catégorique et insistante, même si tout était dit dans cette étrange mélodie, pas exactement atonale, je ne sais pas, juste fausse. Alors, malgré mon instinct, je me suis laissé fléchir. Après tout, elle possédait une maison dans la vallée, un jardin, le genre d'endroit où sont censés vivre les chiens. "L'endroit idéal pour les bêtes", a-t-elle déclaré, et franchement, vu le trou où j'habitais, ça ne servait à rien de discuter. J'ai passé à Johnnie le pauvre pékinois et on est remontés dans son pick-up.

"Je suis la maman de tous les errants", a-t-elle dit en m'adressant un étrange sourire.

Johnnie a fini par me déposer chez moi. Assez bizarrement, quand nous nous sommes garés devant mon immeuble, je ne lui ai pas proposé de monter. Elle a paru apprécier. Mais je n'ai pas agi comme ça pour lui faire plaisir. Quelque chose semblait clocher, vraiment clocher. Peut-être était-ce dû au vide que j'avais commencé à apprécier, apporté par le mois de novembre – novem ovum neuf et bien mien. Ou peut-être était-ce dû à elle, ses seins pleins et salés, sa bouche déformée, la fresque de son maquillage, sa silhouette si parfaite (ment grotesque), et tout ça à l'âge de vingt-quatre ans, du moins c'est l'âge qu'elle m'avait dit avoir, même si elle devait être plus proche de six mille.

Quelque chose en elle m'effrayait. Ses doigts noueux. Ce regard vide, fixé en permanence sur quelque continent étrange nu couleur ardoise perdu tout au fond de mers anciennes, ses mers, sombres, rouges, mortes. Peut-être pas. Peut-être que c'était à cause de ce petit chien, affamé et abandonné, soudain sauvé, soudain plein d'espoir; une projection de moi-même? ma propre condition d'errant? Peut-être. J'ignore la véritable réponse, mais je vais vous dire ceci, je ne pensais plus du tout alors aux seins de Johnnie ou à ses lèvres ou aux positions, les absurdes positions qu'on aurait pu essayer ensemble. Je ne pensais qu'au chien, à sa sécurité, à son avenir. Le pékinois et moi: un contrat d'inquiétude. J'ai frotté le bout de ses oreilles, caressé son dos puis je suis descendu et j'ai dit au revoir.

Johnnie s'est éloignée en souriant à nouveau, de cet étrange sourire complètement faux. Un instant, j'ai regardé ses feux arrière descendre la rue, me sentant toujours hésitant mais légèrement soulagé, jusqu'à ce que je me retourne pour rentrer chez moi et que j'entende un bruit mat. Un bruit dont je me souviens encore maintenant, très distinctement, un son horrible et sinistre. Pas trop fort. Légèrement creux en fait, se résumant juste à ça – un son mat. Voilà. Pan. J'ai scruté la rue. Son pick-up avait disparu mais derrière lui, dans son sillage, une chose sombre a roulé à la lueur d'un lampadaire. Une chose que Johnnie avait balancée par la fenêtre en passant devant les voitures en stationnement. J'ai descendu la rue au pas de course, me sentant de plus en plus mal à l'aise, jusqu'à ce que j'approche de la boule poilue près du caniveau, et découvre à ma grande consternation que mon malaise était fondé.

Aujourd'hui encore, j'ignore pourquoi elle a fait ça: mon pékinois errant, trouvé sur Vine, aux yeux en boules de loto, avec de la morve dégoulinant de son nez de carlin, récupéré pas très loin de chez moi, ce même soir, près d'une voiture, avec la moitié de sa tête détachée, un œil crevé et suintant une gelée vitreuse, la langue coincée (et partiellement tranchée) entre ses mâchoires refermées. Elle avait dû le jeter avec une force terrible.

J'ai essayé d'imaginer ses mains pareilles à des griffes s'emparant de cette pauvre créature par le cou et la balançant par la vitre. Avait-elle même

Jour 2 : 19 h 04

[Hors de la tente ; fume un autre joint]

Assez. J'en ai assez. Merde alors, c'est vraiment pas juste.

Jour 2 : 20 h 03

[Hors de la tente]

Radio (Navidson) : [Parasites] On entend quelque chose [Bruit] vais [Bruit] — que c'est.

Tom : Bonne chance, frangin.

[Silence]

Jour 2 : 21 h 54

[Hors de la tente]

Radio (Karen) : J'ai peur, Tom.

Tom : Qu'est-ce qui se passe ? Les gosses vont bien ?

---

jeté un œil à ce qu'elle tenait ? S'était-elle même retournée ?

Plus tard, cette semaine-là, Lude m'a dit qu'il s'était trompé. Ce n'était pas une star du porno. C'était quelqu'un d'autre. Quelqu'un qu'il ne connaissait pas. Est-ce que j'avais une idée ? Je ne sais pas pourquoi, je ne lui ai rien dit. Probablement parce que sa vraie question était : l'avais-je baisée ? or qu'est-ce qui aurait pu être plus éloigné de la vérité ? Moi, le regard baissé sur ce chien inerte, pas une tache de sang, notez bien, juste une ombre ressemblant fort à une espèce de dessin au charbon, anonyme & immobile, flottant dans une flaque de lumière jaune. J'étais incapable de dire quoi que ce soit, pas un pleur, pas un cri, pas un mot. Incapable également de ressentir quoi que ce soit, complètement submergé par le choc, privé de toute explication émotionnelle, à me demander ce que j'allais bien pouvoir faire du cadavre : l'enterrer, l'emporter jusqu'à l'étang, balancer la chose dans une poubelle. Je ne pouvais rien décider. Je suis resté accroupi, les genoux en feu, finalement gagné par suffisamment de cette lointaine douleur qui nous informe tous, surtout dans notre sommeil, que l'heure est venue de bouger. Mais je voulais d'abord donner un nom à ce chien, et des listes défilaient dans mon esprit, des listes sans fin, qui à la fin se tarirent. Il n'existait pas de nom. J'arrivais trop tard. Alors je me suis levé et je suis parti. Vous pouvez me traiter de salaud (je vous emmerde), mon ami pékinois était mort. De la pâtée pour asticots, à présent. Au moins — me suis-je fait la réflexion — le corps était assez près du trottoir. Les éboueurs le trouveraient au petit matin.

Encore une maman pour tous les errants.

Radio (Karen) : Oui, ils vont bien. Enfin, je crois qu'ils vont bien. Daisy reste dans sa chambre. Chad préfère être dehors. Je vais pas le lui reprocher. C'est autre chose.

Tom : Quoi ?

Radio (Karen) : Tout mon feng shui . . . Oh bon sang, toute cette histoire n'a pas de sens. Comment vont Navy et Bill ? Ils ont trouvé quelque chose ? Quand est-ce qu'ils vont revenir ?

Tom : Ils ont entendu quelqu'un pleurer. J'ai pas tout compris, parce que la réception était mauvaise. D'après ce que j'ai capté, ils vont bien.

Radio (Karen) : Eh bien, pas moi. Je n'aime pas être seule ici, Tom. En fait, j'en ai plus que marre d'être seule. [Elle se met à pleurer] Je n'aime pas avoir peur tout le temps. Me demander s'il va bien, puis me demander si je vais aller bien s'il ne va pas bien, en sachant que non. Je suis tellement fatiguée d'avoir peur comme ça. J'en ai marre, Tom. Vraiment. Après ça, je pars. Je prends les enfants et je m'en vais. Ce n'était pas nécessaire. On aurait pu l'éviter. On n'avait pas besoin de passer par tout ça.

Tom : [D'une voix douce] Karen, Karen, attends un peu. Va pas si vite. D'abord, c'est quoi cette histoire de feng shui dont tu parlais ?

Radio (Karen) : [Pause] Les objets. J'ai disposé tous ces objets autour de la maison. Tu te rappelles, pour améliorer l'énergie, une connerie comme ça.

Tom : Bien sûr. Les cristaux, les grenouilles, les poissons rouges et les dragons.

Radio (Karen) : Tom, ils sont plus là.

Tom : Comment ça ?

Radio (Karen) : [Les sanglots redoublent] Ils ont disparu.

Tom : Hé, Karen. Allez. T'as demandé à Daisy et à Chad ? Peut-être qu'ils les ont pris ?

Radio (Karen) : Tom, ce sont eux qui sont venus me le dire. Ils voulaient savoir pourquoi je m'en étais débarrassée.

Jour 2 : 22 h 19

[Hors de la tente]

Radio (Navidson) : Comment va Karen [Parasites] ?

Tom : Pas terrible, Navy. Elle a très peur. Vous devriez remonter ici.

Radio (Navidson) : Pourq [Parasites] ? [Parasites] [Parasites] [Parasites] [Parasites] tends plus.

Tom : Navy ? Navy ?

[Parasites]

Jour 2 : 23 h 07

[Hors de la tente]

C'est vraiment des conneries. Tu m'entends, Mister Monster... DES CONNERIES !

Non mais qu'est-ce que c'est que cette maison ? Pas de lumière, pas de chauffage, pas même de la plomberie ! Ça fait deux jours que je chie dans ce coin et que je pisse contre ce mur.

[Parle plus fort]

Ça t'énerve pas un peu, Mister Monster ? J'ai chié dans ton coin. J'ai pissé contre ton mur.

[Plus doucement]

Bien sûr, la pisse a séché. Et la merde a disparu. T'avales tout, c'est ça ? Tortues, étron, pour toi c'est du pareil au même.

[De nouveau fort]

Connard sans discernement ! Ça te rend pas malade ? Moi, ça me rend malade. Ça me donne envie de gerber.

[Longue série d'échos]

Jour 3 : 00 h 49

[Hors de la tente ; cherche dans
son sac le dernier joint]

Et dans toute cette maison pas une créature ne remuait, pas même une souris. Pas même toi Mister Monster. Rien que Tom, le pauv' vieux Tom, qui n'arrêtait pas de s'agiter dans cette maison jusqu'à ce qu'il devienne complètement maboul et se mette à espérer qu'il y ait une créature, n'importe quelle créature — même une souris.

Jour 3 : 00 h 54

[Hors de la tente]

Radio (Navidson) : [Bang] On est dans la merde à présent . . . [Parasites]

Tom : Navy, qu'est-ce qui se passe ?! Je t'entends à peine.

Radio (Navidson) : On a tiré sur Jed, il saigne. [Parasites]

Tom : Tiré ? Qui lui a tiré dessus ?!

Radio :

[Pop-Pop-Pop]

Reston : Putain je vois rien du tout.

[crac . . . crac . . . crac
. . . craC]

Reston : Eeehhhhhhhhhhhhh merde !

[. . . craC -BANG- craC . . . craC
crAC.cRAC.cRAC.CRAC.CRAC.]

Tom : Mais qu'est-ce que c'était que ça ?!

Radio (Navidson) : Tom [Parasites] [Parasites]. Je vais [Parasites] [Parasites] [Parasites] [Parasites] Wax. Il faut qu'on — merde — [Parasites . . .]

Tom : Je te reçois mal, Navy !

Radio (Navidson) : [Parasites]

Tom : Navy, est-ce que tu m'entends ? À toi.

Jour 3 : 01 h 28

[Hors de la tente]

Radio (Navidson) : [Parasites] Ça va au moins nous prendre huit heures pour revenir aux marches. Tom retrouve-moi en bas [Parasites] On a besoin d'aide. On peut pas les porter nous-mêmes. Et puis, tu as [Parasites] [Parasites] [Parasites] [Parasites] soin de [Parasites] un docteur [Parasites]

[Parasites . . .]

Jour 3 : 07 h 39

[Hors de la tente]

[Tom se penche au-dessus de l'Escalier en Spirale, allume un bâton lumineux et le laisse tomber.]

Est-ce que t'es dans le coin, Mister Monster ?

[Plus bas, le bâton lumineux clignote et s'éteint. Tom recule.]

C'est impossible. Hors de question, Navy. Ça fait presque trois jours que je suis dans ce trou à rats et maintenant tu veux que je descende seul là-dedans ? Hors de question.

[Tom descend quelques marches, puis remonte vite.]

J'peux pas.

[Tom essaie à nouveau, parvient jusqu'au premier palier.]

Bien, ce n'est pas si terrible. Va te faire, Mister Monster ! Ouais, VA TE FAIRE !

[Puis alors que Tom entame la seconde volée de marches, les escaliers s'étirent soudain et s'enfoncent de trois mètres. Tom lève les yeux et voit la forme circulaire de la cage d'escalier qui se tend en une ellipse avant de reprendre brusquement sa forme circulaire.]

[La respiration de Tom s'accélère sensiblement.]

Tu es là, n'est-ce pas, Mister Monster ?

[Une pause. Puis, jaillissant de nulle part, on entend le grognement. Plutôt comme un rugissement. Presque assourdissant. Comme s'il résonnait juste à côté de Tom.]

[Tom panique et remonte en vitesse les marches. L'image du caméscope devient aussitôt une suite floue de murs, de rampes, avec la faible lueur de l'halogène.]

[Une minute plus tard, Tom atteint le haut de l'escalier.]

Jour 3 : 07 h 53

[Hors de la tente]

Tom : Karen . . .

Radio (Karen) : Tu vas bien ?

Tom : Je rentre.

Une brève analyse de l'Histoire de Tom

Comment aborder cette étrange séquence? Que nous révèle-t-elle au sujet de Tom? Que nous apprend-elle sur *Le Navidson Record*?

D'une part, Navidson a monté cette partie des mois plus tard. Il ne fait aucun doute que ce qui allait bientôt se passer influença profondément la façon dont il traita le matériau. Comme l'a écrit Nietzsche: «C'est notre avenir qui décide des lois de notre présent.»

Pendant toute l'Histoire de Tom, Navidson s'attache avec tendresse à filmer la gaieté de Tom et sa capacité à plaisanter dans ces couloirs infernaux, ces tristes lieux d'Isolement, de Peur et de Doute. Il filme son frère alors qu'il essaie d'aider Karen et lui à rétablir des relations correctes, et révèle la force surprenante de Tom face à de si profondes et glaciales ténèbres.

Il n'y a rien de précipité dans l'Histoire de Tom. Il est clair que Navidson a considérablement travaillé ces quelques minutes. Malgré d'évidentes limites technologiques, le montage est net et le son magnifiquement équilibré avec le rythme et l'ordre de chaque plan dans le seul but de rendre plus intense même le moment le plus ordinaire.

C'est une œuvre d'amour, un passage proche du court métrage de Karen sur Navidson.

Les pitreries de Tom sont si amusantes et si empreintes de tendresse que nous pourrions aisément ne pas voir la façon dont les ombres chinoises, la pléthore de blagues médiocres et la naissance de «Mister Monster» finissent par signifier le Chagrin.

Si le Chagrin est *le regret profond d'une personne aimée*, il n'y a rien d'autre ici que du regret, comme si Navidson avec son œil exceptionnel avait pour la première fois vu ce qu'au fil des ans il n'aurait jamais dû ignorer.

Ou aurait dû ignorer
tout ce temps.

XII

Toutes les expéditions spéléologiques n'ont pas un Terry Tarkington qui connaît la grotte comme sa poche. Il y a six mois, trois gamins ont disparu de la surface de la terre près d'une grotte similaire du Missouri qu'ils étaient en train d'explorer. Malgré des semaines de recherches d'une étendue incroyable, ils demeurent portés disparus à ce jour.

— Dr. William R. Halliday
Cavernes américaines et spéléologie.

Quand Navidson et Reston atteignent enfin le bas de l'escalier, Tom n'est pas là.

C'est le troisième jour de la tentative de sauvetage, il est presque midi. Les gants de Reston sont déchirés ; ses mains sont couvertes d'ampoules et saignent. La respiration de Wax est faible et à peine décelable. Le corps de Jed pèse lourdement sur Navidson. Mais tout cela est rendu plus insupportable encore quand Navidson s'aperçoit que son frère n'a pas descendu l'escalier pour venir les retrouver.

«On va s'en sortir», dit Reston, qui s'efforce de réconforter son ami.
«Je ne devrais pas être surpris, dit Navidson d'un ton bourru. C'est Tom. C'est sa spécialité. Il vous laisse tomber.»

C'est alors que la corde touche le sol avec un claquement sec.

Après sa tentative infructueuse pour atteindre le bas de l'Escalier en Spirale, Tom avait réussi à retourner dans le salon où il entreprit de construire une civière légère avec des bouts de bois. Karen l'aida en se rendant en ville pour acheter d'autres éléments, y compris une poulie et une corde supplémentaires.

Navidson se trompait. Tom n'avait peut-être pas descendu l'escalier mais la solution qu'il trouva était de loin la meilleure.

Quelques minutes plus tard, Navidson et Reston hissent Wax dans le puits de 30 mètres. Par mesure de sécurité, Navidson attache l'extrémité de la corde autour de la rampe du bas. Ainsi, si quelque chose se passait, les obligeant à lâcher, la civière s'immobiliserait au-dessus du sol au lieu de s'écraser.

Quelques secondes plus tard, une pièce de vingt-cinq *cents* résonne par terre, signalant que Wax a atteint sain et sauf le haut et que la civière peut être redescendue et préparée pour la prochaine charge.

Jed est le suivant. À deux, Navidson et Reston hissent le corps, l'excédent de corde se déposant en anneaux autour de leurs pieds. Comme Tom n'utilise pas de Hi8 lors de cette séquence, nous pouvons seulement imaginer ce que fut sa réaction alors qu'il s'efforçait de passer le cadavre par-dessus la rambarde. Mais une minute plus tard une deuxième pièce touche le sol. Reston est le suivant.

Navidson vérifie la corde pour s'assurer que l'extrémité est solidement attachée à la dernière rampe et commence alors à hisser son ami dans la cage d'escalier.

«T'es sacrément lourd», grommelle-t-il.

Reston allume une fusée verte et décoche à Navidson un large sourire: «Un vrai feu d'artifice.»

Au début, tout semble se dérouler en douceur. Lentement mais sûrement, Navidson amasse de plus en plus de longueur de corde sur le sol, hissant régulièrement Reston le long des marches. Puis à peu près à mi-hauteur, une chose étrange se produit : l'excès de corde aux pieds de Navidson se met à disparaître alors que la corde qu'il tient commence à glisser entre ses doigts et ses paumes avec assez de vitesse pour y laisser une entaille brûlante. Navidson doit finalement lâcher. Mais Reston ne tombe pas. En fait, son ascension ne fait que s'accélérer, signalée par la flamme qu'il tient toujours à la main.

Mais si Navidson ne tient désormais plus la corde, qu'est-ce qui peut bien tirer Reston vers le

haut?

Puis, tandis que l'escalier commence à devenir de plus en plus sombre et que le cercle faiblement éclairé au-dessus – la fameuse lueur au bout du tunnel – se met à diminuer de plus en plus, la réponse apparaît:

Navidson

c

h

u

t

e

.

.

O u l ' e s c a l i e r v a s

,

é

t

i

r

a

n

s ' a g r a n d i s s a n t,

tombe,

et ce faisant,

Reston

e

n

t

r

a

î

n

e

en haut

avec

lui.

Puis à un certain moment, la profondeur de l'escalier commence à excéder la longueur de la corde. Le temps que Reston atteigne le haut, la corde s'est tendue, mais l'escalier continue toujours de s'étirer. Comprenant ce qui est sur le point de se produire, Navidson tente désespérément de saisir la dernière longueur de corde qui le relie à son foyer, mais s'y prend trop tard. Environ trois mètres au-dessus de la dernière rampe

la

c

o

r

d

e

cè-

"Le temps s'est emballé et je n'ai rien fait pour signaler son passage. Hier, on était apparemment début juillet mais j'ignore comment j'ai fait pour me retrouver aujourd'hui à la mi-août. Quand je me suis pointé au boulot, tout le monde s'est montré incroyablement gêné et s'est défilé. Mon patron a paru stupéfait. Il m'a finalement demandé ce que je fichais et je me suis contenté de hausser les épaules et de lui dire que je m'apprêtais à assembler quelques pointes.

"Johnny, tu vas bien? a-t-il demandé d'un ton sincère et inquiet, sans même une note de sarcasme, ce qui était sans doute le plus bizarre.

— À peu près, oui, ai-je répondu.

— J'ai dû engager quelqu'un d'autre, Johnny", m'a-t-il dit d'une voix très douce en me désignant une jeune femme blonde déjà en train de nettoyer la réserve. Ça fait trois semaines que t'as disparu."

Je me suis entendu marmonner, "Ah bon?", même si je savais que je m'étais absenté, seulement ça ne m'avait pas paru aussi long, mais bien sûr ça avait été aussi long, j'avais été incapable de venir ou même d'appeler. J'avais d'ailleurs été incapable d'aller où que ce soit et j'avais gardé le téléphone presque tout le temps débranché.

"Je suis vraiment désolé", ai-je balbutié, me sentant soudain très mal. J'avais laissé tomber mon patron et je voyais bien que c'était en fin de compte un type vraiment correct, même si je me sentais également un peu soulagé d'apprendre que j'avais été remplacé. Tout me paraissait du coup un peu moins pesant.

Il m'a tendu mon dernier chèque puis a inscrit un numéro sur un bout de papier.

"Va voir un psy, fiston. Tu fais peur à voir."

Il ne m'a même pas demandé si j'étais en manque, il s'est contenté de le supposer et je ne sais pas pourquoi j'ai trouvé ça drôle, même si je me suis retenu de rire avant d'être dehors. Une prostituée en chaussures argentées m'a dépassé en pressant le pas.

De retour dans mon studio, j'ai découvert que Kyrie m'avait laissé un message. J'avais jeté son numéro plusieurs semaines plus tôt. J'avais jeté tous les numéros des gens que je connaissais. Il n'y avait rien à faire. J'avais quitté tout le monde. J'ai effacé le message et je me suis de nouveau occupé de la maison.

Au fond de moi, j'ai compris qu'il me faudrait vite de l'argent, mais pour une raison ou une autre, ça n'a pas inquiété. J'avais toujours ma carte Visa, et depuis que j'avais vendu mon lecteur CD, j'avais pu améliorer le silence consécutif en isolant ma pièce avec des boîtes à œufs et en limitant l'éclat du soleil par des bandes de papier alu agrafées à des bouts de carton placés sur mes vitres, ce qui m'aidait à me sentir un peu plus en sécurité.

En général, c'est le réveil qui me donne l'heure, même si je soupçonne les aiguilles de ne pas toujours tourner à la même vitesse, ce qui fait que je ne suis jamais certain de l'heure exacte. Ça n'a pas d'importance. Je ne suis plus tributaire des horaires de quiconque.

Par mesure de précaution, j'ai également cloué plusieurs mètres à ruban par terre et j'en ai disposé quelques-uns en croix sur les murs. Comme ça, je peux savoir avec certitude s'il y a eu le moindre changement. Jusqu'à présent les dimensions de ma pièce demeurent fidèles aux repères.

Malheureusement, malgré tout ça – six semaines sans alcool, sans drogue et sans sexe – les crises persistent. Surtout quand je dors. Je me réveille en sursaut, incapable de respirer, mon cœur battant à deux cents à l'heure. Je n'ai aucun souvenir des visions qui m'ont rendu si apoplectique, mais il semble que les gonds aient fini par lâcher, et que ce qui tentait d'entrer y soit parvenu, se soit jeté sur moi et, bien que je sois encore conscient, m'ait égorgé de ses longs doigts et m'ait brutalement arraché une à une mes côtes avec ses mâchoires.

À plusieurs reprises, ces épisodes m'ont donné des haut-le-cœur, comme si mon organisme rejetait de la bile en réaction à toute cette peur et cette confusion. Peut-être que j'ai un ulcère. Peut-être que j'ai une tumeur. Pour l'instant, la seule chose qui me fait tenir est une espèce de désir confus de finir Le Navidson Record. C'est presque comme si je croyais que les questions sur la maison allaient finir par m'apporter des réponses sur moi-même, mais si c'est le cas, et il se peut fort bien que je me trompe, quand les réponses arriveront les questions seront déjà perdues.

Par exemple, en revenant du salon de tatouage, une chose étrange s'est produite. Je dis "étrange" parce qu'elle ne semble reliée à rien – rien de ce qu'a dit mon patron ou de ce qu'a fait Navidson ou de quoi que ce soit qui me vienne immédiatement à l'esprit. Je rentrais chez moi en voiture quand tout à coup je me suis aperçu que je m'étais trompé. Il avait bien été question de Texas, mais pas de l'État. Et qui plus est, ce souvenir m'est revenu avec une extraordinaire netteté, aussi clair et dégagé qu'un beau ciel bleu à L.A., ce qui n'arrive en général que l'hiver, quand le vent souffle fort et que la brume relâche son emprise sur les collines, de sorte que la ligne entre la terre et le ciel apparaît soudain avec la forme des feuilles, des milliers de feuilles sur des milliers de branches, jetées contre
un ciel opalin—

—Un millionnaire gay excentrique de Norvège qui possédait une maison de style colonial dans une banlieue de Cleveland et un salon de thé dans le Kent. M. Tex Geisa. Un ami d'un ami de quelqu'un de passage avait transmis une invitation: venez prendre le thé chez Tex, à seize heures précises, un samedi d'avril ordinaire. J'avais presque dix-huit ans.

La personne en question s'était défilée à la dernière minute mais, n'ayant rien de mieux à faire, j'y étais allé seul, et je m'étais retrouvé là-bas face à une femme assise dans une chaise en rotin, qui écoutait Tex en grignotant son scone, et qui n'était autre que . . . Étrange comme la clarté peut surgir à un tel moment et en un tel endroit, de façon si inattendue, comme à brûle-pourpoint, mais de là à savoir qui lance l'éclair? un souvenir dans ce cas précis, décoché depuis le soleil d'août, Apollon invisible dans cette luminosité, à moins d'avoir des verres fumés ce qui n'était pas mon cas, car je n'avais que ces deux étranges histoires de mer, que Tex m'a racontées l'une après l'autre de son ton monocorde et tout aussi étrange qui rappelait étrangement d'autres choses, tourbillons, ours polaires, tempêtes et bateaux qui sombrent, sombrent l'un après l'autre, en fait c'était la conclusion de toutes les histoires qu'il racontait, de sorte que son étrange auditoire, c'est-à-dire elle et moi, nous apprenions à ne pas nous étonner du dénouement et prêtions davantage attention à ce qui précédait la fin, ces événements caractéristiques avant l'inévitable déferlement d'eau glacée, de maelströms, d'ours polaires et de bon vieux ignis fatuus, dangereux à poursuivre, idéal à incarner, surtout quand c'est vous que poursuit l'inévitable fin, une fin que Tex venait juste de raconter – le pont en feu, le bateau qui tangue et cède aux flots insistants, l'eau qui éteint les flammes dans une explosion de vapeur, un sifflement passé inaperçu, surtout dans ce vacarme de mort, un rugissement grinçant et ininterrompu qui, pareil à un grognement, envahit les pompes, remplit un pont après l'autre d'océan Indien, ne laissant aux passagers et à l'équipage nul endroit où aller, je m'en souviens, non je ne m'en souviens plus, je n'ai jamais entendu la suite, j'étais parti pisser, j'ai tiré la chasse d'eau, là encore un rugissement qui emportait tout avec ce qu'on pouvait, oui, ce qu'on pouvait vraiment décrire comme un grognement, mais j'ai renoncé aux bateaux de Tex qui sombraient et à ce bruit pour m'aventurer dans le jardin où je tombais sur

devenez qui . . . mon souvenir, même si je m'aperçois que mon bateau n'est pas le bateau de Tex, celui que je vois maintenant, et dont je ne me souviens pas mais qui est autre chose, et ressemble à des prairies glacées et aux efforts pour grimper sur un radeau, le désespoir . . . mais pas le même récit, une histoire complètement différente finalement, bâtie sur une enfilade de récits, très nombreux, combien? récits coralliens sur lesquels on se brise? mais pourquoi? - oui, je pose la question - la "chose" qui approche se révélant momentanément vague - pourquoi cette chose avait-elle quitté Longyearbyen, en Norvège, pour filer vers le nord en plein cœur de l'été? Là-haut l'été c'est le jour, le reflux constant des jours qui se déversent dans d'autres jours, rien d'autre qu'une lumière constante qui se répand à flots sur la glace et sur l'eau, créant d'étranges scintillements à l'horizon, distillant à coups d'éclairs un code, un signal de détresse? - peut-être; ou une autre signification préhistorique? - peut-être; ou rien du tout? - peut-être aussi; rien c'est tout; où des monolithes de glace vêtus de brume jaillissent soudain des eaux et menacent d'éventrer la coque de métal renforcé, jusqu'à ce qu'une seconde avant l'impact, la glace monstrueuse disparaisse et ceux qui la craignaient deviennent alors victimes d'un mirage imposant, causé par les changements de température fréquents en été, sans parler des marins les plus expérimentés ivres d'air froid et de bière Bokkøl qui se font engueuler . . . Bienvenue sur L'Atrocité, un vaisseau de 125 mètres et 13 692 tonnes avec dans ses cales deux chargements, l'un secret, l'autre extrêmement inflammable, comme du TNT, et bien que les marins soient assez agréables, certains mariés et avec enfants, bien que le capitaine se révèle être un gentil expert en histoire de l'art, surtout en ce qui concerne les œuvres de Turner, de Vos et Goya, cette étrange cargaison s'en serait pas mal fichu quand, vers la proue, dans la première salle des machines, les étincelles d'un fusible qui venait de sauter ont soudain trouvé une flaque d'huile, un incident malheureux que la première serpillière venue aurait corrigé, aurait dû corriger, mais trop tard, les étincelles ont tournoyé follement dans l'espace, des braises minuscules qui retombent, refroidissent, s'éteignent, sauf une qui d'un seul baiser vacillant transforme les ombres grasses en une main vivante d'un jaune furieux, qui se déverse soudain dans la pièce, jusqu'au seuil et au-delà, par la porte ouverte, qui l'avait laissée ouverte? et jusque dans les couloirs, la chaleur amplifiant & avalant l'air, le dévorant, jusqu'à ce que l'air s'engouffre en un vent et siffle dans les couloirs telle la voix de Dieu - pas ma description mais celle du capitaine - et tous l'ont entendu avant même que l'horrible fumée noire ait confirmé la panique qui se figeait dans leurs boyaux: un feu déchaîné qui se répandait à une vitesse terrifiante vers les autres ponts et ne laissait qu'une seule solution au capitaine: inonder les ponts, ce qu'il a ordonné de faire, sauf qu'il avait mal apprécié l'incendie et personne n'aurait pu imaginer qu'il se propagerait aussi vite, tant de flammes et par conséquent beaucoup plus d'eau nécessaire, beaucoup trop, se ruant à présent partout, une présence encore plus puissante noyant les flammes et leur sifflement dans son propre rugissement terrifiant, pas la voix de Dieu, mais de qui? et quand le capitaine entend ce bruit, il sait ce qui va se passer, tous savent ce qui va se passer avant même que la pensée, leurs pensées, décrivent ce à quoi leurs corps ont déjà commencé à se préparer, l'attente souterraine qui commandait la pensée au tout début - . . . sos.sos.sos . . . SOS . . . SOS . . . SOS . . . sos.sos.sos . . . - mais bien trop tard, même si personne n'aurait pu deviner qu'ils auraient tous disparu depuis très longtemps quand les avions de repérage arriveraient, même si tous le craignaient, une crainte née de ce grognement lâché à l'intérieur! de leur bateau, déchirant, lacérant, projetant quiconque osait hésiter, prier & se prosterner devant lui . . . en brisant certains, en déchiquetant d'autres, les submergeant tous, et pourtant ce n'est que de l'eau, qui éviscère l'intérieur, saccage les pompes, d'impuissantes choses impossiblement conçues pour ne pas livrer au-dehors ce qui a toujours attendu dehors mais qui maintenant, en commençant à entrer, en se retrouvant à l'intérieur, a commencé à faire de tout cela un extérieur - il n'y a plus d'intérieur - et les ponts penchent à tribord, l'épouvantable poids fait tanguer le bateau, obligeant la proue à piquer de plus

en plus profondément, réduisant l'espace entre la rambarde et la surface de la mer, jusqu'à ce que la physique de la traction intervienne, la quille et le ballast luttant contre le violent soulèvement, empêchant L'Atrocité de connaître son ultime plongeon à tribord, se redressant, c'est cela, se remettant d'aplomb, une correction promettant l'équilibre, l'extérieur et l'intérieur de nouveau, sauf que le roulis et le tangage loin des eaux se révèlent un défi inutile . . . la monstrueuse razzia d'eau glaciale en dessous s'éloigne elle aussi du tribord du bateau et alors que le pont du capitaine se stabilise un court instant, l'eau à l'intérieur se stabilise elle aussi, tout le monde espère une pause, même si l'eau ne s'arrête vraiment jamais, et suit l'énorme embardée côté tribord, se dirigeant maintenant vers le sabord – Sosososososos – elle dépasse le milieu – Sosososososos – fusionne en une vague – Sosososososos . . . inutile, manifestement – et le capitaine comprend, il entend leur mort avant que l'impact se répercute dans la coque – et personne n'a eu le temps de se précipiter vers les canots de sauvetage . . . – la vague sous eux martèle le sabord, cette fois avec assez de puissance pour traverser le bateau sur toute sa longueur, noyer la rambarde du pont supérieur, puis la cheminée, y laissant toute l'eau possible, bannissant une fois pour toutes l'intérieur, et bien que quelques pères de famille tentent encore de rejoindre les canots, tout ça est inutile, un geste théâtral né de l'habitude, or l'habitude n'a rien à voir avec l'espoir, même si quelques-uns auraient pu bel et bien survivre – l'habitude a droit de cité – s'il y avait eu un peu plus de temps, le temps de couler, sauf que ce qui était inflammable là-dessous explose, une main furieuse fracassant la cloison et la coque, tandis qu'une main analogue et presque maternelle jaillit des ténèbres inférieures et les entraîne tous par le fond, capitaine, matelots, pères, solitaires et bien sûr, fils – mais pas filles – tous ou presque piégés à l'intérieur désormais, entre des tonnes d'acier noir, tranchant les ténèbres, disparaissant en moins de douze minutes du soleil de minuit, du soleil et de la lumière étincelante, des signaux scintillants à l'horizon, qui rappellent un message écrit autrefois, il y a très très longtemps, mais qui aujourd'hui a disparu, s'est perdu, ou est-ce que je me trompe encore? qui n'a jamais été écrit du tout, encore moins autrefois . . . espoirs illicites? . . . crimes rétroactifs? . . . viols inconnaissables? une tentative pour dissimuler la main qui n'a jamais couché un mot sur cette page, ou sur n'importe quelle page, qui n'a d'ailleurs jamais existé, aucune main du tout, bien que je connaisse encore le message, je pense, dans tous ces clignotements de lumière sur la glace, déduisant quelque chose de ce qui n'est pas là ni ne l'a jamais été depuis le début, car sinon qui est encore là pour en saisir les signes? en percer les codes? même si le message est en fin de compte surnaturel et indifférent . . . d'autant plus qu'à cet instant même, à l'endroit exact où L'Atrocité a sombré sans laisser de trace, il n'y a nulle compassion, juste d'aveuglants éclairs lumineux sur la glace, une parodie de sens là où le sens n'a jamais été nécessaire, là-bas, loin des imposants pics glacés près de Nardaustlandet, une plate étendue d'eau avec seulement quelques bulles solitaires vite disparues elles aussi, depuis longtemps disparues quand l'avion de secours survole ce miroir du ciel, avec pour seule trace distinctive un trou de lumière aveuglant, s'élevant et descendant au fil des heures, mais ne disparaissant jamais, de sorte que même lorsque la minuscule ombre de l'avion traverse la rumeur de vieux orages, ou est-ce l'approche d'un nouvel orage? – une chose qui s'annonce dans ces milliers et milliers de pattes de chat, le reflet tire une seconde ombre sur la voûte des cieux . . . L'Atrocité est perdue depuis longtemps avec sa cargaison secrète et son équipage . . . shhhhhhhhhhhh . . . et nul n'aura jamais connaissance de la poche d'air dans cette seconde cale où se cachait un homme, un homme qui avait scellé les portes, créant une parcelle d'intérieur provisoire, un endroit où vivre, où respirer, un homme qui a survécu à l'explosion et à l'eau et du coup a eu droit à une autre sorte de mort, cloîtré dans une obscurité impénétrable, plus sombre encore qu'une nuit haïtienne ou un crime sordide, même s'il a trouvé une lampe torche, ridicule contre les ténèbres qu'il pouvait entendre dehors et inutile contre le froid qui s'engouffrait alors que ce vaste cercueil piquait vers le fond, la pression augmentant mais pas assez pour le tuer avant que le

bateau heurte une saillie rocheuse et s'immobilise, des coups dans la coque comme si des plongeurs s'y attaquaient au marteau – mais il sait qu'il n'y a pas de plongeurs, rien que des bulles d'air et des grincements. Il lâche la torche, l'ampoule se casse, de toute façon il n'y a rien à voir, tout lui échappe, son souffle, la vision de son foyer, de ses cinq filles blondes, et . . . et . . . il sent la saillie en train de céder et soudain le bateau s'enfonce à nouveau, plus de roc à présent, plus de terre, rien que l'obscurité, et rien pour entraver sa descente finale . . . mais peut-être que la saillie n'a pas cédé, peut-être que le bateau n'a pas bougé en fin de compte, peut-être que ce qu'il sent désormais n'est que sa propre chute alors que l'air se raréfie et que le froid se referme pour de bon et voilà que je l'ai perdu de vue, je ne suis même pas sûr qu'il ait eu réellement cinq filles blondes, je ne sais plus qui il était, comment il s'appelait, ce que dit l'histoire, il ne reste que l'horrible panique qu'il a éprouvée, cette panique universelle et commune à nous tous alors qu'il sombrait à l'intérieur de cette chose, s'enfonçait dans les eaux inflexibles, jusqu'à ce qu'enfin la paix succède à la panique, une paix triste et mélancolique mais néanmoins agréable, même s'il se retrouve seul, sa poitrine se soulève, oui, il comprend ce que c'est que d'avoir un foyer, ce que c'est que d'espérer, et tout cela il le perd, tout cela s'est perdu depuis très très longtemps . . . shhhhhhhhhh . . . quand soudain près de lui, à moins de trente centimètres, il voit une chose qu'il n'a jamais vue, que personne n'a vue, car il est tombé sur ce secret quand il s'est réfugié dans cette cale mais il ne l'a jamais su, même si ça aurait pu le sauver, nous sauver tous d'ailleurs, mais tout a disparu, lettres de sel lues par la mer . . . et moi aussi j'ai perdu L'Atrocité. . . et le soleil coule à flots sur moi, des surfaces naguère transparentes désormais réfléchissantes, telle une mer d'une espèce différente, et j'oublie mon bateau, ou je le perds de vue, ou est-ce la même chose? et reviens à une époque lointaine, bien avant que je ne voie dans mes propres cales deux cargaisons, l'une secrète, l'autre extrêmement inflammable, l'inflammable déposée là par des mains invisibles pour d'invisibles raisons . . . quand je me suis souvenu d'elle dans le jardin où elle se promenait, loin de tous ces hideux dénouements dans l'océan indien, loin de ma fin arctique, et a trouvé des fleurs et une fontaine, du parfum et une brise, une brise chaude . . . Pas l'État du Texas, mais le Thé de Tex, où j'ai rencontré Ashley – Ashley, Ashley, Ashley . . . le soleil vous faisait éternuer – sauf qu'à l'époque ses cheveux étaient teints en vert fluo, assortis à ses Doc, un mariage idéal, nous deux réunis, à parler et parler, au début timidement puis répondant plus avidement à l'évidente attirance que nous pouvions tous deux ressentir jusqu'à ce qu'elle me donne son numéro et que je lui note quelque part le mien, mon prénom et mon nom, et c'est ainsi que, des années plus tard, elle a fini par trouver le bon numéro à composer et elle m'a embrassé et je l'ai embrassée et on s'est embrassés encore un peu jusqu'à ce qu'elle m'invite chez elle et j'ai dit non. J'étais tombé amoureux d'elle, éclair d'or, de soleil & de Rome, et je voulais attendre, la rappeler dans trois jours, lui faire la cour, l'épouser, la féconder et emplir notre maison de cinq filles blondes, jusqu'à ce . . . oh non, où est-ce que je vais? l'horreur non pas l'horreur mais un autre genre d'orro? ou les deux, je ne sais pas trop, qui soudain jaillit en moi, ce qui alors ne remontait qu'à quelques semaines, se trouvait juste à portée de main, un legs de fuites, dans la précipitation: excrément – c'est parti . . . – urine – c'est parti . . . et conjonctivite éclair – libérant des rigoles de larmes rouges. Tout ce que je pouvais garder mais à la fin n'ai pas pu retenir. J'ai tout perdu, bien sûr. J'ai perdu son numéro, je l'ai perdue, elle, et puis dans une fugue d'effacement j'ai perdu son souvenir, de sorte que quand elle a rappelé, elle avait disparu depuis longtemps avec les baisers, la promesse et tout cet espoir. Même après nos étranges retrouvailles dans le hamac suspendu au-dessus d'un lit de feuilles de bananier en décomposition, suivies plus tard par un au revoir encore plus étrange, elle était partie depuis longtemps, très longtemps. Je sais que j'arrive trop tard. Je suis perdu à l'intérieur et doute désormais qu'il existe une issue. Ciao Ashley et au revoir à celui que vous connaissiez avant que je le trouve et sois obligé de le laisser partir.

(Étant donné qu'il s'agissait d'une corde dynamique gainée 2400 daN, il n'est pas difficile d'évaluer le genre de force en action.)[250]

[250] Casse à partir d'une charge supérieure à 3/3,5 tonnes. — Éd.

Navidson entend un faible cri au-dessus de lui, puis plus rien. Pas le moindre petit point de lumière.

Dans Reston: L'Entretien, Billy nous apprend comment la poulie installée au sommet de l'Escalier a été arrachée à la rampe. Heureusement, Tom est parvenu à l'attraper ainsi que la corde avant que «tout le bazar» plonge dans le vide. «Il nous a fallu quelques minutes pour nous orienter, dit Reston à la caméra. On n'était toujours pas sûrs de ce qui s'était passé.»

Pour le dernier plan de cette séquence, Navidson charge son Arriflex avec une pellicule type lumière artificielle 30 mètres à grande vitesse, utilise un bâton lumineux de cinq minutes à ultra haute intensité pour éclairer la zone, et tourne avec sa Hi8 pour prendre du son.

«Pendant presque une heure, commence-t-il, j'ai attendu, je me suis reposé, et j'ai continué d'espérer que quelque chose changerait. Rien ne s'est produit. Finalement, j'ai examiné mes affaires en essayant de savoir ce que j'allais bien pouvoir faire. Puis tout d'un coup, j'ai entendu quelque chose tinter derrière moi. Je me suis retourné et là par terre, juste à côté, se trouvait la troisième pièce. [Il montre la pièce.] Si Tom l'a lâchée disons quelques minutes après que Reston a atteint le sommet, alors c'est que sa chute a duré au moins cinquante minutes. Je suis trop largué pour faire le calcul, mais pas besoin d'être un génie pour comprendre que je suis à une distance impossible de la surface.»[251]

[251] Si $D_m=4{,}9t^2$ avec le temps calculé en secondes, la pièce de monnaie aurait dû parcourir dans sa chute 43910 kilomètres, soit une distance supérieure à la circonférence du globe à l'équateur de 3817 kilomètres. Si l'on part d'une accélération de 9,5 m/sec², le chiffre grimpe jusqu'à 85817 km. Une «distance impossible» en effet.[252]

[252] `Cette formule n'est pas tout à fait exacte. Un calcul plus précis peut être obtenu en [à compléter plus tard]`[253]

[253] M. Errand n'a jamais achevé cette note. — Éd.

«Je ne sais pas comment je vais faire pour rentrer. La radio est morte. Si j'arrive à retrouver mon sac et celui de Jed, j'aurai de l'eau et de la nourriture pour au moins trois jours avec peut-être quatre jours de batteries. Mais à quoi ça servira? *Non gratum anus rodentum.*[254] Eh merde.»

[254] «Qui ne vaut pas un cul de rat.» — Éd.

Le film s'arrête là,

ne laissant rien d'autre qu'un banal

écran

blanc

XIII

~~Le Minotaure~~[123]

Alarga en la pradera una pausada
Sombra, pero ya el hecho de nombrarlo
Y de conjeturar su circunstancia
Lo hace ficción del arte y no criatura
Viviente de las que andan por la tierra.
— Jorge Luis Borges[255]

L'ATTENTE

Teppet C. Brookes avait vu défiler de nombreux dessins d'enfants au cours de sa vie professionnelle. Ayant enseigné à des classes de la maternelle au cours moyen, elle avait déjà croisé un vaste échantillon de bonhommes-bâtons, d'objets et d'agencements. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait un loup, un tigre ou un dragon. Le problème, c'était que ces loups-ci ne s'avançaient pas tranquillement entre des arbres couleur cadmium; leurs crocs saillaient terriblement et s'enfonçaient dans la gorge des autres loups. Les tigres ne se contentaient pas de dormir sur des parterres de trèfle; ils infligeaient des lacérations rouge zinzolin et indigo à des collines vert céladon. Et le dragon, avec sa terrible queue émeraude et ses yeux couleur rubis, n'était pas simplement menaçant; il incinérait tout ce qui l'entourait d'un joyeux bouquet d'héliotrope et de gomme-gutte.

Mais même ces violentes chimères n'étaient rien en comparaison de ce qui était tapi au centre du dessin.

Une semaine avant que Navidson ne se lance dans son opération de sauvetage, Brookes avait demandé à ses élèves de dessiner leur maison. Le dessin que rendit Chad n'avait ni cheminée, ni fenêtres, ni même porte. En fait, ce n'était rien d'autre qu'un carré noir emplissant quatre-vingt-dix pour cent de la page. En outre, plusieurs couches de crayon et de feutre noir avaient été appliquées de sorte qu'on ne distinguait plus la feuille. Dans les marges réduites au minimum, Chad avait ajouté ces créatures en maraude.

C'était là une vision étrange, qui impressionna Brookes. Elle savait que Chad venait d'arriver en Virginie et avait déjà été mêlé à différentes bagarres dans la cour de récréation. Bien qu'elle ne fût guère satisfaite de sa conclusion, elle estima que le dessin reflétait le stress causé par le déménagement et le nouvel environnement. Mais elle décida également de garder un œil sur lui à l'avenir.

---

255 « . . . lentement une ombre s'étend sur la prairie,/mais le simple acte de la nommer, de s'interroger/sur sa nature et ses circonstances/crée une chimère, et non un de ces animaux,/qui vont à la surface de la terre. » — Éd.

Elle n'allait pas devoir attendre longtemps.

D'ordinaire, Brookes rentrait directement chez elle après l'école, mais ce vendredi-là, le hasard fit qu'elle s'attarda dans la classe des petits. Plusieurs dessins étaient accrochés au mur. Un, en particulier, retint son attention. Les mêmes loups, les mêmes tigres, le même dragon et, au centre, bien qu'occupant cette fois seulement les deux tiers de la feuille, un carré insondable, composé de plusieurs couches de crayon noir et bleu cobalt, sans la moindre tache de blanc visible en dessous.

Le dessin était l'œuvre de Daisy.

Brookes n'avait jamais décroché de diplôme de psychologie, mais deux décennies d'enseignement, dont près de la moitié dispensé à l'école élémentaire de Sawatch, l'avaient exposée à suffisamment de maltraitance pour toute une vie. Elle en connaissait bien les signes, et pas seulement ceux qui étaient évidents comme la malnutrition, les contusions ou une timidité inhabituelle. Elle avait appris à déchiffrer les comportements, les habitudes alimentaires et même les dessins. Cela dit, elle n'avait encore jamais rencontré une ressemblance aussi frappante entre une fillette de cinq ans et son frère de huit. Leur œuvre commune était effroyable. «Vous savez quoi, j'ai survécu à deux mariages ratés et vu pas mal de choses moches dans ma vie. Je ne me laisse pas facilement démonter, mais laissez-moi vous dire qu'en voyant ces dessins, j'ai eu les chocottes.»[256]

Teppet C. Brookes aurait pu contacter le Bureau des Affaires familiales. Elle aurait même pu appeler les Navidson et demander une entrevue. Ce mardi-là, toutefois, en voyant que ni Chad ni Daisy ne venaient à l'école, elle décida de rendre elle-même visite aux Navidson. Chocottes ou pas, la curiosité l'emporta: «Franchement, il m'a suffi d'un seul coup d'œil à l'endroit qui avait inspiré ces dessins.»[257]

2.

Pendant sa pause déjeuner, Brookes prit sa Ford Bronco et fit le trajet d'un quart d'heure jusqu'à Ash Tree Lane. «J'ai trouvé la maison jolie et pittoresque vue de l'extérieur. Je suppose que je m'attendais à autre chose. À vrai dire, j'ai failli repartir mais, vu que j'avais fait le chemin, je me suis dit que je pouvais au moins venir me présenter. J'avais une bonne excuse. Je voulais savoir pourquoi aucun des enfants n'était venu à l'école. Et si c'était la varicelle, je l'avais déjà eue, alors il n'y avait pas de problème.»[259]

Elle se rappelle avoir consulté sa montre en se dirigeant vers la porte d'entrée. «Il était près de treize heures. J'ai frappé ou sonné, je ne sais plus. Puis j'ai entendu des cris. Des gémissements. J'avais déjà entendu ce genre de plaintes. Je me suis mis à tambouriner à la porte. Une seconde plus tard, un Afro-Américain dans un fauteuil roulant est venu ouvrir. Il paraissait surpris de me voir, comme s'il attendait quelqu'un d'autre. Il était dans un sale état, les mains écorchées et en sang. Je ne savais pas quoi dire, aussi je lui ai expliqué que je travaillais à l'école. Il s'est contenté d'acquiescer

---

[256]Teppet C. Brookes, *Ces lieux que j'ai vus*, raconté à Emily Lucy Gates (San Francisco : Russian Hill Press, 1996), p. 37-69.

[257]Ibid., p. 38.[258]

[258]Se reporter également à la note 212 qui traite de Françoise Minkowska.

[259]Teppet C. Brookes, *Ces lieux que j'ai vus*, p. 142.

et m'a dit qu'il attendait une ambulance et m'a demandé si je pouvais l'aider.»

Brookes était tout sauf préparée au carnage qui l'attendait à l'intérieur: une femme en train de sangloter dans le salon, un grand type qui la soutenait, deux corps dans la cuisine baignant dans le sang et, sur l'escalier, Chad assis à côté de sa petite sœur Daisy qui n'arrêtait pas de chanter des paroles que personne d'autre qu'elle ne pouvait comprendre: «Ba. da. ba-da.»

Brookes tint cinq minutes et fit le signe de la croix plusieurs fois de suite, incapable d'aider qui que ce soit. Heureusement, le shérif, l'équipe paramédicale et l'ambulance arrivèrent bientôt. «Je venais de débarquer en plein chaos et pour être honnête j'étais dépassée. Je sentais monter ma tension. Vous savez, parfois vous êtes face à une situation et vous vous dites que vous allez pouvoir y changer quelque chose. Vous allez tout arranger. Mais c'était trop pour moi. C'était vraiment humiliant. [Elle sanglote.] Je n'ai jamais revu les enfants après ça. Mais j'ai gardé leurs dessins.»[260]

À certains égards, le distillat de crayon et de pastel laissé par les mains de deux enfants rend mieux compte de l'horreur qui habite cette maison que tout ce qu'a pu restituer la pellicule ou la bande magnétique; les traits peu appuyés et les formes imparfaites témoignant de la lumière qui quitte progressivement leurs existences. Mais Brookes n'est pas la seule à avoir vu ces dessins. La chambre de Chad et Daisy en est pleine, le monstrueux carré noir devenant de plus en plus grand et de plus en plus sombre, jusqu'à ce que, dans le cas de Chad, il ne reste plus la moindre marge.

Karen sait que ses enfants ne vont pas bien. Une séquence de la Hi8 la surprend en train de leur dire que, dès que leur père sera rentré, elle les emmènera chez «mamie».

Malheureusement, quand Navidson, Tom et Reston s'enfoncent dans le couloir tôt un samedi matin, Karen se retrouve dans une situation impossible: déchirée entre la nécessité de surveiller les radios et celle de veiller sur Chad et Daisy. À la fin, le plus douloureux pour elle, c'est d'être séparée de Navidson. Karen reste près des radios.

Pendant un temps, Daisy et Chad essaient d'éloigner leur mère, même un court instant, de son poste. N'y parvenant pas, ils traînent dans le salon. Mais l'incapacité de Karen à se concentrer sur eux finit vite par les repousser. À plusieurs reprises, Karen leur demande de rester près d'elle. Mais Daisy persiste à se terrer dans sa chambre où elle peut jouer interminablement avec sa précieuse poupée espagnole et la maison de poupées que Tom lui a enfin construite, tandis que Chad préfère s'éclipser dehors, et disparaître dans les bois alentour, parfois avec Hillary, souvent sans elle, toujours hors de portée de l'œil des caméras, ses aventures et sa colère échappant aux regards.

Ce samedi soir là, Chad et Daisy doivent aller se coucher seuls. Puis, vers vingt-deux heures, nous les voyons se précipiter dans le salon en prétendant avoir entendu des voix. Mais Karen n'a rien entendu hormis l'immuable sifflement des radios, de temps à autre interrompu par les appels de Tom depuis le Grand Vestibule. Même après s'être rendue dans leur chambre, elle est incapable de percevoir le moindre son inhabituel. Au moins, la peur évidente de Chad et Daisy arrache-t-elle momentanément leur mère à ses

[260] «L'héritage Navidson», *Le Tombeau de l'hiver*, PBS, 8 septembre 1996.

obsessions. Elle abandonne les radios et passe une heure à coucher ses enfants.

Le Dr. Lon Lew pense que la maison a aidé Karen à rompre sa dépendance envers Navidson, lui permettant une plus grande et plus durable distance: «La peur ressentie par ses enfants, mêlée au besoin qu'ils ont d'elle, l'a éloignée encore plus de Navidson. Ce qui est triste, c'est que ce n'est pas la façon la plus saine de procéder. Elle a simplement remplacé une dépendance par une autre sans affronter ce qui gisait au cœur de chacune.»[261]

Puis, le dimanche soir, les deux enfants lui demandent ce qui est arrivé à tous ses objets feng shui. Nous les voyons la mener de pièce en pièce, lui signaler l'absence du tigre, des chevaux de marbre, et même du vase. Karen est sous le choc. Dans la cuisine, elle est obligée de s'asseoir, à deux doigts de la panique. Sa respiration s'est accélérée, son visage est couvert de sueur. Heureusement, l'épisode ne dure que deux ou trois minutes.

Avec plusieurs autres critiques, Gail Kalt s'attarde sur le choix des mots employés par Karen lors de sa conversation radio avec Tom quand elle mentionne le feng shui en parlant de «ce genre de conneries».

> Karen a commencé à déconstruire ses divers mécanismes de déni. Elle cesse de s'en remettre à la science inutile du feng shui. Elle reconnaît que la clé de son malheur repose dans la fissure encore inexplorée entre elle et Navidson. Sans le savoir, elle a déjà commencé à affronter lentement la signification, ou du moins une des significations, des ténèbres qui habitent les profondeurs de sa maison.[262]

Certes, le recul de Karen par rapport à son déni est rendu encore plus évident lorsque, juste après avoir parlé avec Tom, elle rassemble tous les objets qui restent liés au feng shui et les jette dans une boîte. David N. Braer, dans sa thèse «Maison & Ménage», fait remarquer que non seulement Karen ajoute à cet ensemble les livres déjà mentionnés dans le chapitre V mais également la Bible, divers ouvrages New Age, son jeu de tarot et, plus surprenant, un petit miroir à main.[263] Puis, après avoir déposé le carton dans le garage, elle va s'occuper de ses enfants, les rassure et les invite à venir passer la nuit dans le salon avec elle s'ils en ont envie. Ils ne la rejoignent pas mais leurs murmures reconnaissants semblent suggérer qu'ils vont mieux dormir à présent.

Helen Agallway affirme que «le lundi 18 octobre, Karen a pris la décision de partir. Quand Tom réapparaît dans le salon et lui apprend que Navidson ne reviendra que dans quelques heures, elle n'emmène pas les enfants à l'école car elle a décidé de partir pour New York le jour même»[264].

---

[261]Dr. Lon Lew, «Vers une dépendance accrue», *Psychology Today*, v. 27, mars/avril 1994, p. 32.
[262]Gail Kalt, «Perdre la foi - (Dieu merci!)», *Grand Street*, v. 54, automne 1995, p. 118.
[263]David N. Braer, «Maison & Ménage», Diss. University of Tennessee, 1996, p. 104.
[264]Helen Agallway, «L'acte de partir», Diss. Indiana University, 1995, p. 241.

Karen revient de la ville avec des cordages, des poulies et plusieurs roues de chariot, puis commence à faire ses valises et demande aux enfants de faire de même. En fait, elle est en train de sortir frénétiquement de la penderie de l'entrée ses manteaux d'hiver et ses chaussures quand Tom surgit du couloir en larmes, en poussant la civière devant lui.

En voyant Wax, Karen porte une main à sa bouche, mais ne parvient pas à réprimer un cri.[265] Reston émerge ensuite du couloir, le grognement gagnant en intensité derrière lui, menaçant de le suivre jusque dans le salon. Paniqué, il referme la porte et pousse les quatre verrous, ce qui, certainement grâce à l'isolation acoustique de la porte, semble réellement tenir le terrible bruit à distance.

Mais Karen s'écrie aussitôt: «Qu'est-ce que tu fais? Billy? Et Navy?! Où est Navy?!»

Le visage baigné de larmes, Tom tente de l'éloigner de la porte. «On l'a perdu.

— Il est mort? lâche Karen d'une voix brisée.

— Je ne crois pas, dit Tom en secouant la tête. Mais il est encore là-dessous. Tout en bas.

— Eh bien, retournes-y et va le chercher! Va chercher ton frère!» Elle se met alors à hurler: «Tu ne peux quand même pas l'abandonner!»

Mais Tom reste immobile, et quand Karen le dévisage enfin et contemple l'étendue de sa peur et de sa peine, elle s'effondre en pleurs. Reston va dans l'entrée et appelle une ambulance.

Pendant ce temps, Wax, qu'on a laissé momentanément seul dans la cuisine, gémit doucement sur la civière. À côté de lui gît le cadavre de Jed. Malheureusement, Tom ne s'est pas rendu compte à quel point les vêtements de Jed étaient imbibés de sang. Aveuglé par son propre chagrin, il laisse sans le savoir une traînée rouge en déposant le corps sur le linoléum. Il marche même dedans et laisse des empreintes sanglantes sur le tapis en titubant jusqu'au salon pour consoler Karen.

Conséquence sans doute inévitable de ce vacarme, les enfants quittent leur chambre.

Chad est le premier à apercevoir le corps. Il y a quelque chose de particulièrement dérangeant dans la façon dont Daisy et lui se dirigent lentement vers Jed puis obliquent vers Wax. Tous les deux semblent étrangement absents. Presque hébétés.

«Où est notre papa?», demande finalement Chad. Mais Wax délire.

«Boire. Faut qu'j'boive.»

---

[265] De nombreuses personnes se sont plaintes de ce que La Cassette Holloway ainsi que les deux séquences sans titre désignées fréquemment par «L'Attente» et «L'Évacuation» sont incompréhensibles. Une résolution, une mise au point et un son médiocres (à l'exception des entretiens filmés plus tard en 16 mm) ne font que souligner les difficultés posées par un montage heurté et une chronologie très bouleversée. Cela dit, il est capital de reconnaître que la mauvaise qualité et l'incohérence générale ne sont pas un reflet de l'état d'esprit de l'auteur. Bien au contraire, Navidson a recouru brillamment à ces contradictions stylistiques pour insister encore plus sur l'horreur et le bouleversement éprouvés par sa famille au cours de «L'Évacuation». Il existe d'autres ouvrages entièrement consacrés à la reconstruction du récit. Voir *Le Navidson Record: la Mise en roman* (Los Angeles : Goal Gothum Publication, 1994); Thorton J. Cannon Jr., *Le Navidson Record: Action et Chronologies* (Portland : Penny Brook Press, 1996); Esther Hartline, *Entre les lignes* (New York : Dutton, 1995) et Ehrich Weiss, *Navidson à vif & en vf* (Paris : Laine éd., 1996).

Chad et Daisy vont remplir un verre d'eau à l'évier. Mais Wax est bien trop faible pour se redresser et surtout pour boire. Ils ne peuvent que renverser de petites gouttes d'eau sur ses lèvres craquelées.

Quelques secondes plus tard, on entend frapper avec véhémence à la porte d'entrée. Reston va ouvrir dans son fauteuil roulant. Il s'attend à voir des infirmiers mais découvre au lieu de ça une femme d'une quarantaine d'années aux cheveux presque complètement gris. Chad et Daisy vont s'asseoir. Eux aussi marchent dans le sang et leurs pieds laissent de petites empreintes rouges sur le sol. La maîtresse de Chad semble incapable de prononcer un mot ou d'apporter la moindre aide. Tom continue de rester près de Karen, jusqu'à ce que les pleurs muets de celle-ci se mêlent aux gémissements des sirènes qui approchent rapidement de la maison d'Ash Tree Lane.

5.

Alors que *Le Navidson Record* établit clairement que Wax Hook a survécu, il ne s'attarde pas sur les détails qui suivent son départ. Toutefois, de nombreux articles publiés après la sortie du film révèlent qu'il a été presque immédiatement transporté par hélicoptère jusqu'à un hôpital de Washington, D.C. où on l'a placé dans une unité de soins intensifs. Là, les médecins ont découvert que des fragments de l'apophyse coracoïde et de la colonne scapulaire avaient réduit ses muscles trapézoïdaux, deltoïde et infraspinal quasiment à l'état de viande hachée. Par miracle, le projectile et l'éclat de shrapnel n'ont fait qu'écorcher l'artère sub-claviculaire. Wax finit par se rétablir et, après une longue période de rééducation, il retrouva une vie normale, même s'il est peu probable qu'il tente un jour l'ascension du mont Everest ou risque en solitaire la face nord. De son propre aveu, Wax évite désormais les grottes sans parler de sa propre penderie.[266]

Pendant que Wax était hissé dans l'ambulance, la police commença à enquêter sur la mort de Jed Leeder. Reston leur fournit une cassette prise par la Hi8 qui montrait Holloway en train de tirer sur Wax et Jed. Aux yeux de la police, le meurtre semblait avoir eu lieu dans un simple couloir obscur. Des avis de recherche furent établis, et les forces de police entamèrent des investigations dans tout l'État, investigations qui allaient durer plusieurs semaines. Cet après-midi-là, Karen insista également pour montrer aux autorités ce labyrinthe aux murs cendreux qui engloutissait tout. Elle crut peut-être qu'ils essaieraient de retrouver Navidson. Le résultat fut loin d'être satisfaisant.

Dans Reston: L'Entretien, Billy secoue la tête et va jusqu'à rire légèrement:

> Ce n'était pas une mauvaise idée. Tom et moi en avions également marre. Karen en attendait tout simplement trop, surtout de la part d'une ville qui ne possédait qu'un shérif et une poignée d'adjoints. Quand le shérif est arrivé, Karen l'a immédiatement entraîné vers le couloir, lui a tendu une torche et l'extrémité d'une bobine de fil de pêche Monel. Il l'a regardée comme si elle était cinglée, mais je

[266]Voir *U.S. News & World Report*, v. 121, 30 décembre 1996, p. 84; *Premiere*, v. 6, mai 1993, p. 68-70; *Life*, v. 17, 1994, p. 26-32; *Climbing*, 1er novembre 1995, p. 44; *Details*, décembre 1995, p. 118.

> crois aussi qu'il a eu un peu peur. À ce moment-là, personne n'était disposé à entrer là-dedans avec lui. Karen à cause de sa claustrophobie. Tom, eh bien il était déjà en train de vider une bouteille. Et moi, j'essayais de réparer mon fauteuil. Il était tout tordu après mon ascension à la poulie. Même comme ça, je veux dire même si mon fauteuil n'avait rien eu, retourner là-bas aurait été difficile. Bref, le shérif Oxy, Axard, Axnard, je crois qu'il s'appelait comme ça, le shérif Axnard s'est aventuré seul dans le couloir. Il a fait dix pas puis il a immédiatement battu en retraite, il nous a remerciés et il est parti. Il n'a jamais parlé de son incursion et n'est jamais revenu. Il a passé pas mal de temps à rechercher Holloway ailleurs, mais jamais dans la maison.

Juste après la sortie du *Navidson Record*, le shérif Josiah Axnard fut sollicité par de nombreux journalistes. Une séquence le montre en train de monter dans son véhicule: «Cette maison a été fouillée une bonne fois pour toutes, et Holloway Roberts n'y était pas.» Six mois plus tard, le shérif accepta une interview sur National Public Radio (18 avril 1994) au cours de laquelle il raconta une histoire légèrement différente. Il avoua s'être avancé dans «un étrange couloir». «Il n'est plus là, continua-t-il. J'ai vérifié. Rien d'étrange là-bas maintenant mais . . . à l'époque il y avait . . . il y avait un couloir le long du mur sud. Glacial, pas éclairé et menant nulle part. Ça m'a fichu une trouille comme jamais j'en ai ressenti avant, comme si je me trouvais dans une tombe gigantesque, et je me rappelle très clairement, comme si c'était hier, que je me suis dit alors: "Si Holloway est là-dedans, je n'ai pas à m'en faire. Il est mort. Et depuis longtemps"[267].»

6

Cette nuit-là, Karen reste dans le salon, à pleurer par intermittence, la porte du couloir ouverte, même si, comme elle l'explique à Reston, le simple fait de s'en approcher d'un mètre lui donne des palpitations et des tremblements. Mais Reston, qui a sérieusement besoin de dormir, tombe presque aussitôt dans un profond sommeil sur le canapé.

Il y a un moment particulièrement horrible quand le téléphone sonne et que Karen répond. C'est la fiancée de Jed Leeder qui appelle de Seattle, et qui

---

[267] Ce n'est pas non plus la première fois que le mot «tombe» apparaît en rapport avec la maison dans *Le Navidson Record*. Quand Reston suggère à Navidson de se servir du mètre mesureur Leica, il ajoute: «Avec ça, votre fantôme va retourner fissa dans sa tombe.» Dans Exploration #3, Holloway marmonne: «Froid comme une tombe.» Dans la même séquence, Wax offre une variante sur un ton bourru: «J'ai l'impression d'être dans un cercueil.» Dans son journal vidéo, Karen essaie de faire la lumière sur la situation quand elle remarque: «C'est comme d'avoir une gigantesque catacombe en guise de maison.» Tom, dans Histoire de Tom, raconte la blague du «fossoyeur», tandis que Reston, lors de la mission de sauvetage, avoue à Navidson: «Tu sais quoi, j'ai l'impression d'être dans une tombe[268].» À quoi Navidson répond: «C'est à se demander qui est enterré là.» «Ben, à en juger par la taille, répond Reston, ça doit être le géant de Jack et son foutu haricot magique.» Géant, effectivement.

[268] À plusieurs reprises, Zampanò utilise également le mot "tombe".[269]

[269] Voir Index. — Éd.

ignore toujours ce qui s'est passé. Au début, Karen s'efforce de ne rien lui révéler, mais quand la jeune femme sent qu'on lui ment, Karen lui dit la vérité. Un cri paniqué explose dans le combiné puis s'achève en petits sanglots terrifiés. Soudain la communication est interrompue. Karen attend que la femme rappelle mais le téléphone ne sonne plus.

Bien sûr, tout ce temps, les enfants sont une fois de plus livrés à eux-mêmes, et doivent veiller l'un sur l'autre, sans que personne autour d'eux ne les aide à comprendre l'horreur de l'après-midi. Ils restent dans leur chambre, et ne disent presque rien. Même Tom ne va pas les voir ne serait-ce que pour apaiser momentanément leurs peurs en leur racontant une histoire qui parle d'otaries, d'aigles et de tigre.

Après être sorti de la tombe, Tom était convaincu d'avoir perdu son frère. Reston et lui avaient entendu béer sous eux le grand Escalier en Spirale, et la Hi8 de Reston avait même saisi un éclat de la torche de Navidson qui sombrait, pour être finalement engloutie dans les profondeurs telle une étoile qui s'éteint.

Comme l'explique Billy dans Reston: L'Entretien: «Tom avait l'impression qu'une partie de lui avait été arrachée. Je ne l'ai jamais vu se comporter ainsi. Il s'est mis à trembler et les larmes ne cessaient de lui monter aux yeux. J'ai essayé de lui dire que l'escalier pouvait rétrécir tout comme il s'était agrandi, et il semblait d'accord avec moi, mais il n'en pleurait pas moins. C'était horrible à regarder. Il aimait tellement son frère.»

Après avoir vu les ambulanciers emmener Wax, nous suivons Tom qui se retire dans le bureau où il réussit à retrouver dans ses affaires un ultime joint entamé. Mais il ne tire aucun soulagement de sa consommation. Il ne pleure plus mais ses mains tremblent encore. Il inhale plusieurs bouffées, puis, comme Karen s'apprête à montrer au shérif Axnard le couloir, il s'enfile une gorgée de whisky.[270]

Malheureusement, Tom ne s'arrête pas à cette gorgée. Quelques heures plus tard, il a fini le whisky et bu la moitié d'une bouteille de vin. Il aurait pu passer la nuit à boire si l'épuisement n'avait eu raison de moi. Bien sûr, le matin n'a rien effacé des événements de la veille. Tom tente de se rattraper en accompagnant Reston jusqu'au Grand Vestibule. À leur grande surprise, ils s'aperçoivent que le couloir s'achève au bout de quinze mètres, et qu'il n'y a plus ni portes ni rien. En voyant Tom et Reston réapparaître seulement quelques minutes plus tard, Karen retourne dans sa chambre.

Bien que lui aussi souffre de la disparition de Navidson, Reston fait de son mieux pour conseiller Tom et, du moins pendant quelques heures, celui-ci réussit à résister à la boisson. Apparemment, Chad a déserté la maison et refuse à présent de rentrer ou de dire un mot à sa mère. Tom le déniche finalement dans les branches d'un arbre, juste après la limite de la propriété. Mais aucune promesse ne parvient à faire rentrer le gamin de huit ans.

La version de Billy (dans Reston: L'Entretien): «Tom m'a dit que Chad était content dans son arbre et Tom avait autre chose à faire que de lui raconter qu'il serait mieux à l'intérieur. Mais il y avait autre chose. Le gosse avait semble-t-il quitté précipitamment la maison après avoir entendu une espèce de murmure, où il était question d'un habitant des ténèbres, suivi

[270]Voir Harmon Frisch, «Inconnu de Bill», in *Vingt ans de désintox*, ed. Cynthia Huxley (New York : W.W. Norton & Company, 1996), p. 143-179.

d'une explosion, comme un coup de fusil, puis le bruit d'un homme à l'agonie. Ça l'avait réveillé tout net, dit-il. Sur le moment, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un rêve.»

À en juger par les scènes d'intérieur, la goutte qui fait déborder le vase, en ce deuxième jour, survient quand Tom retourne dans la maison et découvre Daisy – ses avant-bras sillonnés d'étranges égratignures – en train de se balancer devant le couloir en criant «Papa!», et ça malgré l'absence de réponse, l'absence même d'un écho. Quand Karen descend finalement et emmène sa fille dehors pour l'aider à retrouver Chad, Tom monte dans la voiture et se rend en ville. Une heure plus tard, il revient avec des courses, de la pharmacie inutile, des revues et la raison principale de son excursion – une caisse de whisky.

Le troisième et quatrième jour, Tom ne sort pas une seule fois du bureau et s'efforce de noyer son chagrin dans l'abrutissement.

De son côté, Karen commence à affronter les conséquences de la disparition de Navidson. Elle se met à faire davantage attention à ses enfants, et réussit enfin à attirer Chad dans la maison où elle peut le surveiller alors qu'il s'efforce (tout comme sa sœur) de rassembler ses affaires. Une brève scène nous montre Karen au téléphone, sans doute avec sa mère, en train de mentionner leur départ imminent de Virginie.

Reston reste quant à lui dans le salon, où il tente régulièrement de joindre Navidson par radio. Mais il ne capte jamais rien d'autre que des parasites et du bruit blanc. Dehors, un orage commence à éclater et la pluie cingle les carreaux. Les éclairs réveillent des ombres. Le vent gémit comme un millier de blessés, distillant en chacun une peur tenace.

Aux alentours de minuit, Tom émerge du bureau, prend une part de tarte au citron meringuée et prépare du chocolat chaud pour tout le monde. Lait entier, cacao en poudre, sucre et extrait de vanille, le tout porté délicatement à frémissement. Billy et Karen apprécient son geste. Tom n'a pas cessé de boire, et ajoute même dans sa tasse une dose de Jack Daniel's, mais il semble s'être repris et se contrôler, sans pour autant avoir recouvré toute sa lucidité.

Alors qu'il ne porte qu'un T-shirt, il prend soudain une profonde inspiration et pénètre une fois de plus dans le couloir. Il revient une minute plus tard.

«Il ne mesure que trois mètres maintenant, grommelle-t-il. Et ça fait plus de quatre jours que Navy a disparu.

— Il y a encore un espoir», marmonne Reston.

Tom essaie de faire comme si la mort de son frère n'était pas une certitude. «Bon, reprend-il très calmement sans cesser de fixer le couloir. C'est l'histoire d'un type qui se rend à Madrid. Il a envie de quelque chose de nouveau alors il décide d'essayer un petit restaurant où il commande la spécialité de la maison.

«On lui apporte bientôt une assiette pleine de riz pilaf avec deux gros trucs charnus.

«"Qu'est-ce que c'est?", il demande au serveur.

«"Des *cojones*, Señor."

«"C'est quoi, des *cojones*?"

«"Des *cojones*, répond le serveur, ce sont les testicules du taureau qui a perdu dans l'arène aujourd'hui."

«Au début il hésite, puis il se lance et goûte. Et il trouve ça délicieux.

«Une semaine plus tard, il retourne dans le même restaurant et commande la même chose. Cette fois, quand le plat arrive, les portions sont beaucoup plus petites et n'ont pas aussi bon goût.

«Il appelle aussitôt le serveur.

«"Hé, dit-il, c'est quoi ça?"

«"Des *cojones*", répond le serveur.

«"Non, non, explique-t-il. J'en ai pris la semaine dernière et ils étaient beaucoup plus gros."

«"Ah, Señor, soupire le serveur. Le taureau ne perd pas à chaque fois."»

7.

La blague de Tom rend moins pesant le calvaire lié à l'attente prolongée, mais bien sûr rien ne peut dissiper la certitude croissante que Navidson a disparu pour de bon.

Tom finit par retourner dans le bureau et essaie de dormir, mais Karen reste dans le salon, où elle somnole par intermittence, essayant de nombreuses fois de joindre Navidson par radio, murmurant son nom comme une berceuse ou une prière.[271]

Dans la séquence Hi8 de 5 h 09, Karen a la tête sur les mains et s'endort. Il y a quelque chose de sinistre dans l'étrange quiétude qui s'installe alors dans la pièce, et que n'entament même pas les ronflements de Reston depuis le canapé. C'est comme si la scène avait été figée pour ne plus jamais devoir changer, jusqu'à ce que soudain, avant que les caméras puissent s'éteindre – ayant cessé d'être activées par les détecteurs de mouvement –, Navidson émerge du couloir en boitant. Il est visiblement épuisé, déshydraté, et a sans doute un peu de mal à croire qu'il s'est bel et bien échappé du labyrinthe. En voyant Karen, il s'agenouille aussitôt près d'elle, et s'efforce de la réveiller par des paroles affectueuses. Mais Karen, brutalement arrachée à ses rêves, ne peut refouler le hoquet d'effroi que provoquent en elle la voix et la vue de Navidson. Bien sûr, dès qu'elle a compris qu'il ne s'agit pas d'un fantôme, sa terreur cède la place à des embrassades et à un flot de paroles qui réveillent toute la maison.

Plusieurs essais ont été consacrés à ces retrouvailles et cependant aucun d'eux ne suggère que Karen est revenue à son état premier de dépendance. Voyez les commentaires d'Anita Massine:

> Son bonheur initial en serrant Navidson dans ses bras n'est pas uniquement dû à son retour. Karen comprend qu'elle a rempli sa part du marché. Sa présence en ces lieux n'a plus de raison d'être. L'arrivée de Navidson signifie qu'elle peut partir.[272]

---

[271]La réaction émotionnelle de Karen ne se limite pas à l'attente passive. Un peu plus tôt dans la soirée, elle s'est retirée dans la salle de bains, a fait couler de l'eau dans le lavabo, et enregistré avec sa Hi8 ce passage quelque peu accusateur: «Navy, espèce de salaud, pourquoi t'es parti. Salaud. [Elle se met à pleurer.] Cette maison, ce foyer, c'était censé nous aider à nous rapprocher l'un de l'autre. C'était censé être mieux et plus fort que de stupides vœux de mariage. C'était censé faire de nous une famille. [Elle éclate en sanglots.] Mais, bon sang, regarde ce qui est arrivé.»

[272]Anita Massine, *Le Langage du divorce dans le cinéma américain du vingtième siècle* (Oxford, Ohio: Miami University Press, 1995), p. 228.

Ou la réaction de Garegin Thorndike Taylor:

> Alors qu'auparavant Karen se serait effondrée en larmes et l'aurait étreint fébrilement, cette fois-ci elle est nettement plus réservée, voire brusque, et se protège derrière un sourire.[273]

Ou enfin le professeur Lyle Macdonough:

> La raison pour laquelle Karen pousse un cri quand Navidson la réveille n'a rien à voir avec la terreur inhérente au couloir ou à un cauchemar. Navidson en est la seule cause. En son for intérieur, elle le craint réellement. Elle craint qu'il ne cherche à la retenir ici. Elle craint qu'il ne menace sa récente et progressive indépendance. Ce n'est que lorsqu'elle redevient tout à fait consciente qu'elle recourt à un type d'accueil prévisible.[274]

Karen refuse clairement de laisser la réapparition de Navidson modifier ses plans. Elle n'accepte pas que sa seule présence lui confère une quelconque autorité. Elle a pris sa décision. Avant même qu'il puisse commencer à raconter sa fuite désespérée dans l'escalier ou raconter comment il a retrouvé l'équipement de Holloway[275], Karen annonce son intention de partir pour New York le soir même.

---

[273]Garegin Thorndike Taylor, «Le lest du moi», in *Psyché moderne,* v. 18, 1996, p. 74. Se reporter également aux Chapitres II et V.

[274]Professeur Lyle Macdonough, «L'Effondrement de l'amour dans *Le Navidson Record*», Crafton Lecture Series, Chatfield College à St. Martin, Ohio, 9 février 1996.

[275]Dans l'extrait qui suit, tiré du Dernier Entretien, Navidson jette davantage de lumière sur la façon dont il est parvenu à sortir de ces sombres cavités: «Je me rappelle avoir retrouvé le sac de Jed et du coup, je savais que j'aurais de l'eau et de la nourriture pendant un temps. Puis j'ai commencé à gravir les marches, une à la fois. Au début, ça n'avançait pas vite. Le rugissement montait souvent dans la cage d'escalier comme une horrible plainte. Parfois on aurait dit des voix. Des centaines de voix. Des milliers. Qui m'appelaient. Et puis à d'autres moments on aurait dit le vent, sauf qu'il n'y a pas de vent ici.

«Je me souviens avoir trouvé la cassette de Holloway à l'écart d'un des paliers. J'avais aperçu des bribes de balises fluo encore attachées au mur et m'étais approché pour y jeter un coup d'œil. Une minute plus tard, j'ai vu son sac et la caméra. Ses affaires étaient juste posées là. Le fusil n'était pas loin lui aussi, mais il n'y avait aucune trace de lui.

«C'était très étrange de trouver quelque chose, même une seule, dans cet endroit. Mais ce qui rendait particulièrement bizarre cette trouvaille, c'était le fait que je n'avais pas cessé de penser à Holloway. Je m'attendais à chaque instant à le voir surgir et me tirer dessus.

«Après ça, j'ai eu un peu peur et j'ai pris soin de balancer les munitions dans le gouffre. Je n'arrêtais pas de me demander ce qui était arrivé à son corps. Ça me rendait dingue. Alors j'ai essayé de me concentrer sur d'autres choses.

«Je me rappelle avoir pensé alors qu'un des ongles de mon pied droit, le gros, s'était arraché et saignait. C'est alors que j'ai pensé à De . . . à Delial, et c'était horrible.

«Mais finalement, je me suis concentré sur Karen. Sur Chad et Daisy. Sur Tom et Billy. J'ai pensé à toutes les fois où on avait été voir un film ensemble ou assisté à un match, ce genre de choses, dix ans plus tôt, quatre mois plus tôt, vingt ans plus tôt. Je me suis souvenu de la première fois où j'avais vu Karen. Sa démarche. Les angles parfaits qu'elle faisait avec ses poignets. Ses longues et belles mains. Je me suis rappelé

Bien sûr, quand tous eurent visionné la cassette filmée par Holloway, Navidson était le seul qui hésitait encore à quitter le piège glacial de ces couloirs.

HOLLOWAY

8.

De nombreux critiques ont tenté d'ex[ ][276]liquer la folie de Holloway.

---

la naissance de Chad. Toutes ces choses-là. Je m'efforçais de me rappeler ces moments le plus clairement possible. Avec le plus de détails. Finalement, je suis entré dans une sorte d'hébétude et les heures ont commencé à se dissoudre. À se changer en minutes.

«La troisième nuit, mon pied n'a plus rencontré de marches. J'étais parvenu dans le Grand Vestibule. Mais, assez bizarrement, comme je le découvris vite, j'étais encore très loin de chez moi. Pour une raison que j'ignore, tout était devenu plus grand ici aussi. Voilà qu'à présent, il y avait soudain des tas d'impasses. Ça m'a pris encore un jour et une nuit pour revenir dans le salon, et pour être honnête, j'ai douté y jamais parvenir.»

[276]Une espèce de cendre est tombée sur les pages suivantes, faisant à certains endroits un petit trou, ou en d'autres éradiquant des blocs entiers de texte. Plutôt que d'essayer de reconstruire ce qui était détruit, j'ai décidé de mettre simplement entre crochets les lettres carbonisées: [].

Malheureusement, je n'ai aucune idée de ce qui a pu causer ces brûlures. Elles sont bien trop nombreuses pour être dues à de la cendre de cigarette, et de toute façon Zampanò ne fumait pas. Un autre petit mystère à méditer, si ça vous dit, ou juste à oublier, ce que je conseille. Même si je suis incapable de suivre mon propre conseil, et imagine au lieu de ça une cendre grise qui tombe lentement comme de la neige, après l'explosion, mais des heures avant ce fameux déferlement de chaleur, ce rugissement pyroclastique qui incinérera tout, même si pour l'instant – et il y a encore le temps . . . – ce ne sont que de petits flocons qui rongent nonchalamment de minuscules parcelles de sens, tandis que tout là-haut l'éruption continue d'obscurcir le soleil.

Il n'y a qu'une seule chose à faire, et le brave n'hésite pas.

Se tirer vite fait.

Lude est passé il y a quelques soirs. On est à la mi-septembre mais je ne l'avais pas vu depuis juin. Apparemment, il avait été furieux d'apprendre que je m'étais fait virer du Salon, même si je ne voyais pas en quoi ça pouvait l'embêter. Comme mon patron, lui aussi pensait que je marchais au crack. Et il a franchement flippé quand il a vu par lui-même à quel point j'allais mal, j'étais vraiment émacié et renfermé et je dégageais une certaine odeur. Mais Lude n'est pas idiot. Un coup d'œil à ma chambre lui a suffi pour piger que la dope n'avait rien à voir là-dedans. Tous ces livres, ces dessins, ces collages, ces rames de papier, ces mètres ruban cloués aux murs, et bien sûr cette grosse malle noire au milieu du foutoir, c'était une autre façon de dire: non, non, rien à voir avec la came.

"Débarrasse-toi de ce truc, Hoos", m'a dit Lude en s'avançant vers mon bureau pour mieux regarder. J'ai bondi, commandé par l'instinct, tel un animal défendant les siens, m'interposant entre sa personne et mon travail, tous ces papiers, cette chose.

Lude a reculé – en fait, c'était la première fois qu'il reculait; la première –, un seul pas, mais à reculons quand même, et m'a dit que j'étais "bizarre", "effrayant".

Je me suis aussitôt excusé et j'ai tenté de lui expliquer que j'étais

en train de trier certains trucs. Ce qui était vrai.

"Mon cul", a-t-il grogné, sans doute un peu furieux d'avoir été effrayé. "Bon sang, t'as vu ce que t'as dessiné?" Il m'a désigné les dessins punaisés au mur, griffonnés sur des serviettes, au dos d'enveloppes, tout ce qui m'était tombé sous la main. "Des pièces vides, des centaines de putains de pièces vides et noires!"

Je ne me rappelle pas ce que j'ai bafouillé alors. Lude a agité un sachet d'herbe sous mon nez et m'a dit qu'on donnait une fête en haut de Beachwood Canyon, un manoir bourré de putes défoncées à l'X avec un sous-sol rempli d'hydromel. C'était intéressant de l'entendre encore sortir ce genre d'argument, mais je me suis contenté de faire non de la tête.

Il s'apprêtait à partir quand soudain il s'est retourné, a fait jaillir de sa poche un éclair argenté, cishlash-shhhhhhick, la molette roulant sous la pulpe de son pouce, mettant en contact étincelles et essence . . . son vieux Zippo dégainé comme un calibre .44 dans un mythique western, dégainé par le type au chapeau blanc, et il s'est avéré que Lude était en fait tout en blanc, une veste en lin couleur crème, j'en ai conclu que j'allais devoir porter du noir, et maintenant que j'y pense j'en portais – jeans noir, t-shirt noir, chaussettes noires. Mais ce n'était pas un défi. C'était une proposition, mais je savais que je n'allais pas/ne pouvais pas accepter.

Lude a haussé les épaules et a soufflé la flamme, la lumière sacrificielle a reflué en un long filet gris qui est monté au plafond avant de se décomposer dans d'invisibles couloirs de chaos.

Comme il s'avançait dans le vestibule, un lieu aux murs ternes où un cadavre rose parfois désigné sous le nom de tapis recouvrait les escaliers, Lude m'a expliqué la vraie raison de sa visite: "Le pote de Kyrie est en ville et il nous cherche, surtout toi, mais vu que c'est moi qui t'ai présenté à elle, il en a aussi après moi. Fais attention. Ce type est cinglé." Il a hésité. Il savait que l'Homme de Gdansk était le dernier de mes soucis mais je crois qu'il voulait m'aider.

"À un de ces quatre, Lude, ai-je marmonné.

– Tu dois t'en débarrasser, Hoos, ça va te tuer."

Puis il m'a lancé son Zippo et s'est éloigné à pas feutrés, la pénombre le transformant vite en une ombre, puis en un son, et enfin en silence.

Il avait peut-être raison.

Tire-toi vite fait.

Je me rappelle la première fois où je n'avais pas suivi ce conseil, et où un comptoir de bar rouillé m'avait appris le goût des dents. La deuxième fois, j'avais été plus malin. Je m'étais enfui de la maison, j'avais escaladé le mur comme un chat de gouttière et traversé le terrain vague au pas de course. Il lui avait fallu un certain temps pour me retrouver, mais quand ça avait été fait, il m'avait coincé comme un animal dans la cage d'escalier d'une boutique voisine, une société de ramonage en fait, Jibbet & Fils, un truc dans ce genre. Mais sa hargne avait disparu. Le temps avait joué en ma faveur. Terni son courroux.

Raymond m'a quand même frappé, une bonne gifle sur l'oreille gauche, la douleur répondant au silence assourdissant qui avait suivi, un coup lointain alors que mon front percutait le mur de béton.

Raymond me gueulait toujours dessus, me reprochant les bagarres, mes bagarres, au lycée, mon attitude, mes errances, il me disait qu'il me tuerait si je n'arrêtais pas.

Il avait déjà tué, m'a-t-il expliqué. Il pouvait tuer encore.

Je ne voyais plus rien, quelque chose de noir et de douloureux sifflait dans ma tête, les larmes dégoulinaient sur mon visage, même si je ne pleurais pas, mon nez saignait simplement, et cette fois-ci, il ne l'avait même pas cassé.

Raymond a continué de me faire la leçon, mais ses paroles se

répercutaient inutilement autour de moi. Il essayait de prendre la voix d'un de ces héros de western, prodiguant de profonds conseils, m'expliquant que je méritais plus qu'une "paire de baffes", mais moi je ne sais pas pourquoi je comprenais "père des baffes" comme si c'était en fait de lui qu'il parlait. J'ai acquiescé en hochant la tête mais au fond de moi je commençais à retenir une autre leçon. Je me suis aperçu que la peur m'avait en quelque sorte aidé – après tout, je ne finirais pas à l'hosto cette fois-ci. Depuis le début, je prenais mes postures querelleuses pour de la bravoure, mon besoin de me heurter de plein fouet avec les autres pour quelque chose de noble, même si je n'avais que treize ans et que ce monstre était un Marine. Je n'arrivais pas à comprendre que ma colère était juste une autre façon de cacher ma peur. Le vrai courage aurait consisté à accepter ma peur, à avoir peur de lui, vraiment peur, puis à reconnaître que l'instruction est un choix bien plus courageux: fuir une bonne fois pour toutes sa boursouflure & sa rage folle, loin des noirs écheveaux de violence qu'il ne démêlerait jamais, et me jeter dans les bras d'un avenir inconnu.

Le lendemain matin, j'ai raconté à tout le monde que mes blessures étaient dues à une autre bagarre dans la cour. Je me suis mis à recourir à la ruse, assommant Raymond de compliments et de récits dans lesquels je me dénigrais. Des histoires inventées de toutes pièces. J'esquivais, feintais et j'ai fini par acquérir un nouveau vocabulaire dans le but de détourner & dissimuler, mais tout ce temps, à l'abri des regards, je préparais soigneusement ma fuite. Bien sûr, je reconnais aujourd'hui que même si je m'en sortais plutôt bien, je n'aurais jamais réussi si je n'avais reçu quelques semaines plus tard des lettres, des lettres de ma mère, laquelle, devinant tendrement mon histoire entre les lignes, m'encourageait et renforçait ma détermination, d'une voix suffisamment puissante pour m'aider à étendre enfin mes ailes et me donner la force de partir.

Je ne me doutais absolument pas que lorsque j'aurais réussi à gagner l'Alaska puis à me trouver une autre maison, Raymond serait déjà aux oubliettes. Le hasard a conféré une portée troublante à une improbable malédiction. Le cancer s'était emparé de ses os, perforant son foie et son pancréas. Il n'avait nulle part où fuir et la maladie l'a littéralement bouffé sur pied. Il était mort quand j'ai atteint mes seize ans.

Je pense que le mieux serait de me débarrasser de cette chose, ce qui, si Lude a raison, devrait mettre un terme à tous mes récents ennuis. C'est une bonne idée mais elle pue l'espoir, le faux espoir. Tous les problèmes complexes n'ont pas de solutions simples; c'est la leçon de la Science (sa mise en garde); et c'est ce contre quoi m'a un jour mis en garde Trenton, alors qu'on sifflait des bières dans ce repaire d'or et de rouille connu simplement sous le nom de Camion; mais c'était à une autre époque quand il y avait encore un camion et qu'on pouvait discuter tranquillement des solutions sans connaître de première main le problème; et Trenton est un vieil ami qui ne vit pas ici et dont je n'ai pas parlé avant.[277]

Ce que je veux dire, c'est que si les attaques dont je suis l'objet sont entièrement sans lien entre elles, attribuables en fait à tout autre chose, peut-être par exemple de simples semonces tirées par ma biologie décrépite, de petits flocons d'origine chimique inconnue faisant déjà des trous dans le tissu de mon esprit, démantelant mes souvenirs, détruisant jusqu'aux plus fortes puissances de l'imagination et de la raison.

Comment faire alors pour se tirer au plus vite?

Je m'assure que la porte est bien fermée – j'ai installé des verrous supplémentaires – et je sens à chaque tour de clé un frisson qui essaie de se faufiler à l'arrière de mon crâne. Mettre la chaîne de sûreté ne fait qu'intensifier cette sensation, mes poils se hérissent, car il est clair

que ce que j'espérais empêcher d'entrer, je l'ai en fait enfermé ici avec moi.

Et non, il n'est pas parti.

L'insaisissable est toujours là avec moi.

Mais je ne peux pas faire grand-chose.

J'essuie la sueur sur mon visage, fais de mon mieux pour réprimer un frisson, n'y arrive pas, retourne auprès du cadavre, étalé sur la table comme des papiers — et laissez-moi vous dire qu'il n'y a pas que Le Navidson Record de posé là-dessus —, exsangue et immobile mais pas du tout mort, et qui m'appelle, qui a désormais besoin de moi comme un enfant, et s'en remet à moi malgré son âge. Après tout, je suis sa source, celui qui le nourrit, qui lui redonne la santé — mais pas la vie, j'en ai peur —, ossements de papier à lettres, transfusions d'encre, cryptage génétique en langage xerox; corrélats monstrueux, peut-être inexacts, mais néanmoins présents. Et nécessaires pour animer l'ensemble? Car n'est-ce pas un but ultime, le but ultime? Non pas une décharge d'électricité envoyée par le ciel mais par moi, et non de moi à moi, mais de moi à lui, si ces deux choses sont vraiment différentes, ce qui revient encore à dire — et c'est une évidence — que sans moi il périrait.

Sauf que ces jours-ci rien n'est évident.

Il y a autre chose.

De plus en plus souvent, j'ai été envahi par le très étrange sentiment que j'avais tout compris à l'envers, je veux dire par là — et ce n'est pas si évident que ça — que sans cette chose c'est moi qui périrais. Il arrive un moment où soudain tout semble incroyablement loin et confus, ma perception du moi déréalisé & dépersonnalisé, ma désorientation si grave que je crois réellement — et laissez-moi vous dire qu'il s'agit d'un cas on ne peut plus étrange de croyance — que ce terrible sentiment de parenté avec le texte de Zampanò implique quelque chose qui ne peut tout simplement pas être, à savoir que cette chose m'a créé; et que je ne suis plus rien que la substance d'une autre voix qui s'insinue dans les plis de ce qui, même maintenant, gît ici et me harcèle avec des histoires dans lesquelles il m'est impossible de me reconnaître; m'invente, me définit, me dirige jusqu'à ce que tout lien auquel je puisse me raccrocher — que ce soit Raymond ou Pan-pan, Kyrie ou Ashley, ou toutes les autres, même le Salon et mon studio et le reste — soit réduit à néant; me force à affronter le doute le plus terrible qui soit, à savoir que tout ceci a simplement été inventé, et pire, pas par moi ni même d'ailleurs par Zampanò.

Mais inventé par qui, ça je n'en ai aucune idée.

La douzième bougie de la soirée vient juste d'entamer son agonie dans une flaque de cire, à quelques vacillements de la cécité. La semaine dernière, ils m'ont coupé l'électricité, et j'ai dû me contenter de conserves, de la lumière du jour et de mèches. (Dieu seul sait pourquoi mon téléphone marche encore.) Les fourmis ont envahi les coins de la pièce. Les araignées tissent une tombe. Je me sers du Zippo de Lude pour allumer une autre bougie, et la flamme révèle ce que je n'avais pas vu, gravé dans le chrome, le roi de cœur mélancolique tout en rouge — Lude se rendait-il vraiment compte de ce qu'il m'encourageait à faire? —, imaginant alors non une flamme unique mais une multitude, un million de larmes orange et bleu incinérant le cadavre, ce travail, et dans cette soudaine irruption de chaleur, plus proche de l'explosion, projetant une poudre incandescente à travers la pièce, une neige brûlante, qui partout retombe, efface tout, jusqu'à ce qu'elle efface pour finir toute trace d'elle-même et même de moi.

J'entends au loin le grondement, d'abord faible puis allant crescendo,

Une des œuvres les plus abominables et les plus effrontées sur le sujet a été écrite par Jeremy Flint. Malheureusement, cette mixture répréhensible de spéculation, de fabulation et de prose répugnante cite et fait a[ ]usion à des documents originaux qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Grâce à un labeur acharné, la chance ou le vol, Flint est parvenu à [ ] des notes et des comptes rendus établis par la psychiatre Nancy Tobe qui pen[ ]t une b[ ]ve période a soigné Holloway pour une dépression [ ]:

> On trouve en page un des notes du Dr Tobe ces seuls mots en majuscules, crayonnés au beau milieu d'une page arrachée à un carnet professionnel:
>
> LA QUESTION DU SUICIDE.
>
> [ ]es deux pages suivantes sont pour l'essentiel illisibles, avec des mots tels que «famille»,

---

comme si un énorme nuage de chaleur avait enfin commencé à descendre du sommet incroyablement haut d'un invisible pic montagneux pour s'abattre à une vitesse tout aussi incroyable et brûler tout ce qu'il rencontre, choses et êtres humains.

J'envisage d'aller le chercher. Ce que j'ai acheté récemment. Il se peut que j'en aie besoin. Au lieu de ça, je revérifie les mètres ruban. Au moins, pas de changement de ce côté-là. Mais le grondement s'intensifie, devient presque intolérable, et il n'y a nulle part où se réfugier. Sors-le de la malle, je me dis. Puis ce "le" mystérieux disparaît momentanément.

"Sors", je hurle.

Il n'y a pas de rugissement.

Un voisin qui donne une fête.

Des gens qui rient.

Heureusement qu'ils ne m'ont pas entendu, ou alors ils sont assez malins pour m'ignorer.

J'aimerais pouvoir m'ignorer.

Il ne reste plus qu'une seule solution: finir ce que Zampanò lui-même n'a pas réussi à finir. Ré-enterrer cette chose dans une tombe reliée. En faire seulement un livre, et si ça ne marche pas . . . récupérer ce que j'ai caché dans la malle, un article que j'ai commandé il y a trois semaines et que je suis finalement allé chercher aujourd'hui, acheté dans Culver chez Martin B. Retting (11029 Washington Blvd) — un Heckler & Koch USP.45 AP, mis de côté pour le moment où je n'aurai plus le choix. Quelque chose a cassé. Pas même un bruit pour signaler la rupture et encore moins la chute. La désintégration attendue depuis longtemps, quand le grand ange noir, l'inconcevable horreur s'installe enfin sur ma poitrine, m'enveloppant définitivement dans ses vastes ailes, noires comme de l'encre, veinées de violet. Une créature sans voix. Une voix sans nom. Aussi immortelle que ma vie. Venue enfin ici pour invoquer le vent.

277

«père», «fidélité», «le foyer», apparaissant ici et là dans ce qui est autrement un gribouillis à l'encre noire.

Toutefois, le résumé sténographié de Tobe qui suit la première séance offre quelques [ ]tails supplémentaires sur la vie de Holloway: «Malgré ses exploits personnels [sic] allant de la plongée sous-marine à des expéditions dans le g[ ] d'Aqaba, guider des alpinistes en haut du Matterhorn, organiser de nombreuses [ ] ainsi que des expéditions aux pôles Nord et Sud, Holloway se sent inadapté et souffre de dépression aiguë et chronique. Incapable de mesurer l'étendue de ses exploits, il parle constamment d'en finir. J'envisage plusieurs antidépresseurs [ ] et lui ai recommandé un suivi quotidien.»[278]

Flint passe ensuite à la deuxième séance où [ ] retrouve quantité de ses observations sur la première. La troisième séance, toutefois, renonce à sa [ ] initiale.

Dans une autre série de notes, Tobe décrit le premier amour de Holloway: «À dix-sept ans, il a rencontré une jeune femme du nom d'Eliz[ ]beth qu'il m'a décrite comme ayant "la beauté d'une biche. Des yeux noirs. De belles chevilles, un peu maigres et fragiles". L'idylle a suivi un cours paisible et pendant un temps très bref ils ont formé un couple. [ ] Selon l'**XXXXXXXXXXX**[279] de Holloway, leur relation a pris fin parce qu'il ne [sic] pas l'équipe de foot de Varsity. De son propre aveu, il n'avait jamais été bon dans les "sports collectifs". Elle cessa de s'intéresser à lui et eut bientôt une liaison av[ ] le nouveau plaqueur, ce qui brisa le cœur de Holloway, le laissant en proie à un grand senti[ ]nt de [illisible] et d'inadaptation.»[280]

Nancy Tobe était novice et prenait beaucoup de notes. Peut-être pensait-elle qu'en relisant ces pages plus tard elle parviendrait à synthétiser les données et à proposer une solution à son patient. Elle ne s'était pas rendu c[ ]te que ses notes ou ses solutions ne signifieraient absolument r[ ]n. Les patients doivent découvrir la paix par eux-mêmes. Tobe n'[ ] qu'un guide. La solution est personnelle. Paradoxalement, si Tobe n'avait pas été inexpérimentée, ses notes si essentielles pour parvenir à une compréhension claire du tourment intérieur de Holloway n'auraient jamais vu le jour. Les gens veulent toujours

[278] Jeremy Flint, *Les graines de la violence: Le Myst*[ ]*e Holloway Robert* (Los[]Angel[ ]: 2.13.61, 1996), p. 48.

[279] Ces X signalent que le texte a été noirci à l'encre – et non brûlé.

[280] Flint, p. 53.

des experts, mais parfois ils ont la chance de tomber sur un débutant[281].

Lors de la quatrième séance, Tobe [ ] à retranscrire mot pour mot les paroles de Holloway. Il est [ ]possible de dire d'après le texte de Flint si Tobe a bel et bien enregist[ ] Holloway ou simplement noté ses paroles de mémoire:

> «Cela faisait déjà deux jours que j'étais parti quand, ce matin-là, avant l'aube, je me suis [ ] à la corniche et j'ai attendu. J'ai attendu longtemps et je n'ai pas bougé. Il faisait froid. Très froid. Jusqu'à ce jour, tout le monde parlait d'un dix-cors mais personne n'avait rien vu. Pas même un lapin. Même si j'avais déjà chassé le cerf plusieurs fois, je n'avais encore jamais tiré de cerf, mais bon, avec, euh, cette équipe de foot qui [ ], Elizabeth qui m'avait quitté, j'allais remettre les choses à leur place en tirant ce dix-cors.
>
> Quand le soleil s'est enfin levé, je ne pouvais pas en croire mes yeux. Elle était là, juste à l'autre bout de la vallée, en [ ] d'humer l'air. C'était une proie facile. Je savais quoi faire et je l'ai fait. J'ai pris mon temps, centré le réticule, retenu ma respiration, pressé lentement la détente et entendu le claquement de la balle. J'avais dû fermer les yeux car juste après j'ai vu le cerf [ ] par terre.
>
> Tous ont entendu la détonation et ont [ ] Le plus drôle, c'est que vu où je me trouvais, j'ai été le dernier à arriver là-bas. Mon père m'attendait, il secouait la tête, furieux et [ ]onteux.
>
> "Regarde un peu ce que t'as fait, a-t-il dit à voix basse, mais j'aurais pu entendre ce murmure depuis l'autre bout de la vallée. Regarde ce que t'as fait. [ ] tué une biche." [
>
>] J'ai envisagé le suicide mais je crois que je me suis dit que ça ne pourrait pas être pire. [ ], c'était ça le pire. Regarder cette biche morte puis voir mon père me tourner le dos et simplement s'éloigner.»[282]

À ce stade, l'analyse de Flint devient une analyse de la vi[ ]lence vraiment péjorative et sans originalité. Il s'appesantit également un peu t[ ]op sur le mot «biche» dont Holloway s'est servi pour décrire son premier amour, E[ ]zabeth. Toutefois, comme Flint n'est pas le seul à faire ce rapprochement, il n'est pas inutile de l'ex[ ]miner même rapidement.

---

[281]Se reporter au chapitre 5; note 67. — Éd.

[282]Flint, p. 61.

«Une vengeance transposée en milieu naturel»: ainsi Flint qualifie-t-il la mort de l'animal, impliquant qu'aux yeux de Holloway la biche est devenue Elizabeth. Ce que Flint, toutefois, refuse d'admettre, c'est qu'il est incapable de déterminer avec certitude si Hollow[ ]y a qualifié Elizabeth de «biche» *pendant* qu'il sortait avec elle [ ]u *après*. Holloway a pu la décrire ainsi suite à l'incident malheureux afin d'ag[ ]aver sa culpabilité, et se reprocher du coup non seulement la mort du cervidé mais également celle de son amour. Si l'on [ ] la thèse de Flint, cette violence débordante n'est peut-être rien de plus qu'une grossière façon de signaler un repr[ ]che adressé à soi. [ ], Flint estime que la nature agressive de Holloway se devait de faire surface dans ce qu'il nomme le[]Couloir Amplificateur de Navidson».

> Les pulsions suicidaires latentes de Holloway deviennent [ ] quand Wax et Jed insistent pour rentrer. Il considère (à tort) ce choix comme l'acceptation d'un échec, d'un nouvel échec, ce qu[ ] augm[ ]e son sentiment d'inadaptation.
>
> Au fil des ans, Holloway avait développé suffisamment de mécanismes de défense psychique pour éviter les conséquences destructrices de cette [ ] défaite.
>
> Ce qui différenciait cet incident-là de tout le reste, c'était la [ ]ais[ ]n.
>
> Par de nombreux côtés, la maison de Navidson fonctionne comme un immense caisson d'isolation. Privé de lumière, de changement de température et de tout sens du temps, l'individu commence à créer son propre [ ] sensoriel, et s[ ]n le te[ ]ps de son séjour, commence à projeter de plus en plus de [ ] personnalité dans ces murs nus et ces [ ]ouloirs vides.
>
> Dans le cas de Holloway, la maison, comme tout ce qu'elle contient, devient une exten[ ]n de lui-même, et du coup Jed et Wax deviennent les démons psy[ ]logiques responsables de son échev [sic]. Ainsi son premier geste – t[ ]er sur Wax – est-il en fait le début d'un s[ ]i[ ] quasi lyrique.[283]

Certes, Flint n'[ ] pas le seul à soulign[ ] la violence inh[ ]nte au suicide. En 1910, lors d'[ ]e conférence à Vienne, Wilhelm Stekel a [ ]claré que: «Personne ne se tue à moins de vouloir désirer la m[ ]rt de quelqu'un d'autre»[285] [ ] 1983 Buie et Maltzberger ont décrit le s[ ]cide [ ] résultant de «deux types de pulsions impérieuses: la haine meurtr[ ]e et le besoin ur[ ]ent d'éch[ ]per à la souffrance»[286].

---

[283] IbXXXXXXXX SuiXXXXXXXX [ ] XXXXXXXX[284]

[284] Noirci à l'encre ainsi que brûlé.

[285] Ned H. Cassem, «L'individu f[ ]e à la mort», in *The Ne*[ ]*Harvard Guide to Psychiatry* ed. Armand M. Nicholi, jr[ ] M.D. (C[ ]brid[]e : Harvard University Press, 1[]88), p. 743.

[286] [ ]id., [ ] 744.

Robert Jean Cam[ ]ell résume la psych[ ]dynamique du suic[ ] comme s[ ]:

> . . . sui[ ] ou la tenta[ ]e de suicide est considéré le plus sou[ ]t comme une attaque ag[ ]sive dirigée contre un être cher ou contre la société en gé[ ]al; chez d'autres, il peut s'agir d'une demande malen[ ]use d'attention ou d'un moyen d'effe[ ]er un rapprochement avec l'objet aimé idéal ou la m[ ]re. Ce suicide c[ ]me soupape pour libérer une p[ ]sion agressive est ap[ ]yé par le changement du taux de suicide en temps de guerre. *Pendant la Se[ ]e Guerre mondiale, par exemple, le taux parmi les nations engagées dans le conflit a chuté [ ] fois de près de 30 %; mais dans les pays ne[ ]es, le pourcentage est resté le même.*
>
> Dans le cas des dépressions involutionnelles et dans le cas dé[ ]é de la psychose maniac[ ]-dépressive, les éléments dynamiques suivants sont sou[ ]t nettement opératoires: le patient tour[ ]é perd l'objet dont il dépend pour sa s[ ]e narcissique; dans un ef[ ]t pour obliger l'objet à revenir, il régr[ ]se au stade oral et inc[ ]pore (avale) l'objet; s'identifiant ai[ ]i de façon régressive à l'objet: *le sadisme à l'origine dirigé contre l'objet dis[ ] est ab[ ]bé par le sur[ ]oi du patient et est dirigé contre l'objet incorporé, qui ha[ ]e dés[ ]s le moi; le suicide sur[ ]nt non tant comme une tentative de la part du moi pour se sou[ ]re aux exigences inexorables du sur-moi, mais plutôt comme une a[ ]que enragée sur l'objet [ ]poré pour se venger du fait qu'il a aba[ ]né le pati[ ] en premier lieu.*[287]

[Les pass[ ]s en it[ ]que sont de l'aut[ ]r]

Bien sûr, l'anni[ ]il[ ]tion de soi-[ ] n'exclut par l'anni[ ]n des autres. Comme le montrent les crises de [ ] qui culminent dans le suicide, une agression de [ ]l'objet incorporé» peut s'étendre d'abord à [ ]agression des êtres chers, de co[ ]gues ou même de pr[ ]hes innocents – une description, et m[ ]e Flint serait d'accord sur ce point, qui convient à H[ ]lloway.

Toutefois, il ex[ ]e aussi de n[ ]reuses objections à la [ ]hèse de Flint selon laquelle la disposition suicidaire d'Hollo[ ] devait dans ce lieu conduire inévita[ ]ment au meurtre. La réfutation la plus instr[ ]ve émane de Rosemary Enderheart q[ ]i non se[ ]nt re[ ] Flint à sa place, mais

[287]Robert J[ ] Campbell, M.D[ ]*Psychiatric Dictionary* (Oxfo[]d Univ[ ]ity Press, 1981) [ ] 608[ ]

également fait une révélat[ ] sur l'histoire de Navidson:

> Là où l'argument de Flint fait de la pulsion criminelle le résultat d'une pulsion autodestructrice, il nous suffit d'examiner quelqu'un en proie aux mêmes pulsions suicidaires qui, confronté à des conditions similaires, n'a pas tenté d'assassiner deux individus [
>]
>
> SUJET: Will «Navy» Navidson
> COMMENTAIRE: «Je pense trop souvent et trop sérieusement au [ ]uicide.»

Will Navidson savait à quoi s'en tenir en matière de s[ ]ide. Ce dernier le hantait très souvent: «C'est là avant que je m'endorme, c'est là quand je me réveille, c'est là souvent. Mais comme l'a dit Nietzsche: "La p[ ]nsée du suicide est une consolation; elle aide à passer une mauvaise nuit."» (Voir Dr. H. Stone, *Confidentiel: Une in[ ]view avec Karen Green*, 19[ ]

Navidson considérait souvent ses exploits avec dédain, ne savait pas trop où il allait, et pressentait fréquemment que ses désirs ne seraient [ ]amais satisfaits par la vie, même s'il la vivait pl[ ]ment. Toutefois, à la différence de H[ ]loway, il a converti son d[ ]spoir en art. Il a délégué à son œil et à la pellicule le pouvoir de donner un sens à pr[ ]que tout ce qu'il re[ ]trait, et bien qu'il ait payé cher en perdant l'interaction, il a réalisé sou[ ]nt de beaux exemples dignes de notre époque; ce que Robert Hughes a appelé, pour reprendre sa célèbre formule, les «petites fenêtres de lumière de Navidson».

Flint [ ] ce [ ] alors que Holloway comme [ ]avidson arpentaient la même vallée de dépression, ils étaient des ind[ ]dus très di[ ]férents: Navidson n'était qu'un photographe tandis que, pour citer F[ ]nt «Holloway était un chasseur qui [ ] franchi la frontière et s'aventure dans des territoires dan[ ]eux».

Flint au[ ]ait dû se renseigner plus, s'il pensait que Navidson n'avait jamais franchi cette frontière.

Dans les années 70, Navidson devint un journaliste [ ]cherché et très vite ré[ ]té mais au début de cette déce[ ]nie il n'avait pas de Nikon. Il utilisait un M-60 avec le 1er de Cav[ ]ie à

> Rock Island East où il finit par recevoir une médaille de bronze pour avoir sauvé la v[ ]e de deux soldats [ ] qu'il traîna loin d'une tranchée. [ ] soit, il ne possède plus cette médaille. Il l'envoya avec une photo de son premier mort à Richard Nixon pour pr[ ]tester contre la guerre.[288]

Malheure[ ]ent quand Navi[ ]son tomba sur les cassettes H[ ]8 d'Hol[ ], il ne se doutait nullement que leur contenu dé[ ]cherait un débat aussi animé et durable sur ce qui était tapi dans ce[ ]e partie de la m[ ]on. Malgré les attitudes radicalement diff[ ]tes du chasseur de Mé[ ]mo[ ], Wi[ ]sin et du photo-journaliste ayant remporté le prix Pulitzer dans sa maison, la Cassette de Hollow[ ] révéla que l'un comme l'autre auraient pu aisément être dév[ ]rés de la même façon. La vi[ ] ramenée de cette t[ ]r[ ]ble ob[ ]té prouvait assez que, si les chemins pouvaient différer, il n'en allait pas de même de la []in.

9.

La Cassette de Hol[ ]y

«Je suis perdu. Plus de nourriture. Manque d'eau. Aucun sens de l'orientation. Oh bon sang . . . [ ]

Ainsi com[ ]ence la vidéo – Holloway fixant la caméra, un mur en arrière-plan, les derniers instants de la vie d'un homme. Ce sont des bribes saccadées, cohérentes seulement par la façon dont elles retracent un dé[]lin.

Ape[ ]çu:

- Le carton d'ouverture affiche une citation extraite de *La Poétique de l'espace* de Gaston Bachelard: «Le rêveur, dans son coin, a rayé le monde en une rêverie minutieuse qui détruit un à un tous les objets du monde.»[289]
- Il y a treize parties. [ ]
- Elles sont séparées par 3 secondes d'écran blanc. Dans le coin supérieur d[ ]it, un chiffre ou un mot indique la chronologie, à commencer par «Premier», puis par «2» [ ] «12» et s'achevant par «Dernier». Le caractère est le même Janson que fabriqua Anton Janson à Leipzig entre 1660 et 1687.
- Ces insertions ont été conçues par Navidson. Elles [ ] et n'altèrent aucunement les segments originaux.

Navidson reproduit la cassette de Holloway dans sa totalité.

Comment oublier ses traits apeurés alors qu'il [ ]raque la caméra vers [ ]ui?

Aucun réconfort. Aucun espoir d'être sauvé ou de rentrer.

«Je mérite tout ça. C'est moi qui ai tout déclenché. Mais je suis telle[ ]ent désolé. Tellement [ ]solé», dit-il dans la 2e Partie. «Mais quelle

---

[288]Rosemary End[ ]art, *Comment celui qui a aimé peut-il aimer à nouveau?* (New York : Times Books, 19[ ] p. 1432-1436).

[289]Extrait de *La Poétique de l'espace* (Paris: P.U.F, 1957). — Éd.

importance? Je leur ai tiré dessus. J'ai leur ai tiré dessus à tous les [ ]ux. [Longue pause.] Une moitié de cantine d'eau, c'est tout ce qu'il me reste. [Une autre pause.] J'aurais pas dû les laisser s'[ ]chapper, [ ] dû revenir, leur dire à tous d'[ ] au diable . . . au diable.» Et sur cette dernière phrase, les yeux de Holloway révèlent qu'ici habite vra[ ]ent le diable.

En dépit de son indéniable culpabilité, depuis que Floyd Collins s'est retrouvé prisonnier de la grotte de Kentucky Sand en 1925, on n'a pas assisté à un tel exemple de souffrance. Co[ ]lins est resté en vie pendant quatorze jours avant de mourir. Malgré les efforts de nombreux sauveteurs pour le libérer du goulot, Collins n'a jamais revu la lumière du soleil. Il n'a senti que l'obs[ ]té et la froide [ ] se refermer sur lui, l'étreindre, le tuer. Tout ce qu'il pouvait faire c'était délirer sur des anges dans des chariots et des sandwichs au foie, à l'oignon et au poulet.[290]

À la différence de Floyd Collins, aucune camisole de boue et de pierre ne retient Holloway. Il peut encore se déplacer, même si les endroits où il erre ne mènent nulle part. Quand il commence à filmer ses dernières heures, il a []éjà accepté le caractère désespéré de la situation. Décliner son identité semble le seul mantra su[ ]tible de lui apporter du réconfort: «Holloway Roberts. Né à M[ ]om[ ]sin. Diplômé de l'Université du Mass[ ]. Explorateur, chasseur professionnel, [ ]beth. [Longue pause.] Ça ne va pas. Ce n'est pas juste. Je ne [ ]rite pas de mourir.»[291]

Malheureusement, le manque de lumière, la [ ]ualité de la cassette, sans parler de la constante oscillation entre le net et le flou (dûe à la mise au point automatique de la Hi8) sai[ ] à peine le visage barbu de Holloway et en[ ]ore moins le reste – sans pour autant laisser supposer qu'il y a un «reste». Principalement un fond d'obscurité, qui, comme l'a observé la police, avait pu être fil[ ] dans n'importe quelle pièce ou penderie sans lumière.[ ]

En d'autres termes, l'immen[ ]ité de la maison de Navidson échappe au cadre. Elle n'existe que dans le visage, la peur, etc. de Holloway [ ] de plus en plus présente sur ses traits, au fur et à mesure que sa respiration se dégrade et qu'il semble maigrir. Il est on ne peut plus év[ ]nt que la créature que chasse Holloway a déjà commencé à le dévorer.

290[

]0.

291 Dans l'épil[ ]gue de son li[ ]re *Mantras pour la peur* (Cambridge : Harvard Un[ ]ress, 1995), Alicia Hoyle ex[ ]mine le m[ ]nque d'aptitude à affronter la peur chez Hollow[ ]y : «Il ne poss[ ]de même pas l'ancien man[ ]ra Hak-Kin-Dak» (p. [ ]6). Un peu plus haut, elle fournit une tra[ ]tion de cette décla[ ]ation du chasseur ([ ] 26) : «Je ne suis pas un idiot. Je s[ ]is sage. J'échapperai à ma peur, je distan[ ]erai ma p[ ]r, puis je me ca[ ]erai de ma peur, je traquerai [ ] peur jusqu'à ce qu[ ] je puisse m'en approcher dans le silence absolu pu[ ]s je la frapperai, je chargerai ma peu[ ], je me saisi[ ]ai de ma peur, j'enfoncerai mes d[ ]igts dans ma [ ]eur, p[ ]is je mordrai ma peur, j'ég[ ]gerai ma peur, je brise[ ]ai le cou de ma peur, je boi[ ]ai le sang de ma peur, j'[ ]lerai la chair d[ ] ma peur[ ] j'écraserai l[ ] os de ma p[ ]ur et je dégus[ ]rai ma peur, j'aval[ ]rai ma peur, tout ent[ ]ère, puis je digé[ ]rai m[ ] peur jusqu'[ ] je ne puisse plus que chier ma peur. Ainsi, je me r[ ]drai plus fort[ ]

Les Parties 4[ ]6, [ ], 10 & 1[ ] sont centrées sur la répétition de son identité. La Partie 3, toutefois, est différente. Elle ne dure que quatre secondes. Les yeux grands ouverts, la voix rauque, les lèvres fendues et sanguinolentes, Hol[ ]y aboie : « Je ne suis pas seul. » La Partie 5 enchaîne avec : « Il y a autre chose ici. J'en suis sûr à présent. » La Partie 8 avec : « Elle me suit. Non. Elle me traque. » Et la Partie 9 : « Mais elle n'attaquera pas. Elle se contente d'attendre. Je ne sais pas quoi. Mais elle approche maintenant, elle m'attend, elle attend quelque chose. J'ignore pourquoi elle n'[ ] pas. Oh bon sang . . . Holloway Roberts. Menomonie, Wisconsin. [Engageant une balle dans son fusil.] Oh bon sang[ ] »[292]

Il est intéressant de comparer l'attitude de Holloway avec celle de Tom. Tom s'adresse à son [ ]agnon sur un ton sarcastique, il l'ap[ ]lle « Mister Monster » tout en se décrivant lui-même comme immangeable. L'humour s'est révélé un p[ ]ssant b[ ]ucl[ ]er psychologique. Holloway a son fusil mais ce dernier se révèle le moins efficace des deux. Le métal et la poudre lui offrent tr[ ]s peu de calme intérieur. Néa[ ]ins [

]

Bien sûr, la Partie 13 ou plutôt la « dernière » partie de La Cassette Holloway a engendré le débat le plus large et peut-être le plus populaire entourant *Le Navidson Record*. Lantern C. Pitch et Kadina Ashbeckie se situent aux opposés du spectre, l'un penchant pour un monstre réel, l'autre optant pour une expl[]cation ration[]elle. Mais ni l'un ni l'autre ne parviennent à[]une interprétation définitive.

Au printemps dernier, Pitch, lors des Conférences de Pelias, déclara : « Bien sûr qu'il y a une bête ! Et je peux vous garantir que le fait qu'on y croie ou pas laisse complètement indifférente cette chose ! »[293] Dans *American Photo* (mai 1996, p. 154), Kadina Ashbeckie écr[ ]t : « La mort de la lumière donne naissance à une créature-obscurité que peu de gens peuvent accepter comme une pure[]absence. Ainsi, malgré des object[ ]ons rationnelles, l'échec de la technologie est dépassé par l'agression du mythe. »[294]

[

]

Sauf que le Vandale baptisé Mythe détruit toujours la Raison si celle-ci chancelle. Le Mythe, c'est le tigre qui traque le troupeau. [

] Le Mythe, c'est le [ ]ster Monster de Tom. Le Mythe est la bête d'Hol[ ]y. ~~Le Mythe, c'est le Minotaure.~~[295] Le Mythe, c'est

---

[292]Collette Barnholt (*American Cinematographer*, [ ]ber 2, [ ] 49) soutient que l'existence de la Partie 12 est une impossibilité, et prétend que le cadre et la lumière, bien que très légèrement différents des parties précédentes et suivantes, révèlent la présence d'un instrument enregistreur autre que celui de Holloway. Joe Willis (*Film Comment*, [ ] p. 115) a fait remarquer que la critique de Barnholt concerne les positifs tirés après 199[ ]. Apparemment, la Partie 12, dans tous les tirages avant [ ] et après 1993, offre une vision cohérente par rapport aux douze autres. Et pourtant, bien que le spectre de la manipulation numérique ait été agité dans le cas du *Navidson Record*, à ce jour aucune explication adéquate n'a été fournie pour résoudre la curieuse énigme de cette partie.

[293]Voir également Lantern C. Pitch, *L'Incarnation des choses de l'esprit* et *Lo*[ ] (New York : Resperine Press, 1996), pour une étude des dangers de l'incrédulité.

[294]Voir aussi Kadina Ashbeckie, « Le Mythe et sa progéniture », in *The Nation*, [ ] septembre 19[ ]

[295]~~Au cœur du labyrinthe attend le Mi[ ]taure, et comme le Minotaure du mythe son nom est [ ] Chiclitz considérait le dédale comme une métaphore de la dissimulation psychologique, son excavation abou-~~

tissant à une (tragique[ ]réconciliation. Mais si selon Chiclitz le Minotaure était un fils prisonnier de la honte d'un père, y a-t-il donc selon Navidson une misprision [sic] équivalente du [ ] dans les profondeurs de ce lieu? Et d'ailleurs existe-t-il une chance de réconcilier le non connu avec le désir de son antithèse?

Comme l'a écrit Kym Pale :

Navidson n'est pas
Minos. Il n'a
pas bâti le
labyrinthe. Il
l'a seulement d[ ]ouvert. Le père de ce lieu – qu'il soit Minos, Dédale,
[ ] le dieu de saint Marc, un autre père qui jurait: «Hors d'ici!
Épargne-moi la vue de ta forme
abhorrée», toute une lignée pater-
nelle suivant ici une tradition de fils
morts – disparus il y a longtemps,
laissant la créat[ ]e avec tout le
temps de l'histoire pour oublier, et
grandir, pour consumer les consé-
quences de son terrible destin. Et s'il
y eut un temps où une [
] écl [

] ce temps n'est plus
depuis longtemps. «Aime le lion!»
«Aime le lion!» Mais l'Amour
seul ne fait pas de vous Androcles.
Et pour ta stupidité ta tête est
broyée comme du raisin entre ses
crocs.[296] La réconciliation dedans
est personnelle et possible; la
réconciliation sans est improbable.
La créature ne se souvient pas
de vous, ne vous connaît pas, ne
vous craint pas, ne se souvient pas
de vous, ne vous voit même
pas. Soyez prudent.
Prenez garde[

][297]

[296] Pale[ ] allusion au li[ ] ici [ ].[123]

[297] Voir Kym Pale, «Navidson et le lion», *Buzz*, v. [ ]bre 199[ ], p. [ ]. Revoir aussi *Traces of Death*.[298]

[298] Que vous l'ayez remarqué ou non – et si vous l'avez remarqué, quel exploit! – Zampanò a tenté d'éradiquer systématiquement le thème du "Minotaure" dans tout Le Navidson Record. La belle affaire, sauf que pendant que j'empêchais personnellement ladite éradication, j'ai découvert une coïncidence particulièrement troublante. Mais après tout, ça m'apprendra, non? C'est ce qui vous arrive quand vous cherchez à faire du **Minotaure** un pote . . . c'est pas du tout un pote.

Redwood[299]. Et dans la maison de Navidson cette nuit anonyme es[ ] l'incarnation de nombreux mythes.

«Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant», a fait sèchement remarquer Rimbaud. Inutile de dire que Holloway n'[ ] pas le poète français pour sa fin. Au lieu de ça, il installe sa caméra [ ]i[ ]éo, allume une fusée au magnésium et traverse la salle de bout en bout, puis s'effondre dans un coin et attend. Parfois, il marmonne des [ ]hos[ ]s, parfois il crie des obscénités [ ]le vide: «M'en fous! M'en fous! Essaie seulement de m'avoir espèce d'enfoiré!» Puis, au fur et à mesure que s'écoulent les minutes, son énergie décline. «[ ] je ne veux pas mourir, ce [ ]», les mots sortent en un soupir – triste et perdu. Il allume une autre fusée, la jette devant la caméra, puis appuie le fusil contre sa poitrine et se tire une balle dans le cœur. «Dans cet endroit, l'absence de fin a fini par devenir sa propre fin.»[300]

Malheureusement, Holloway n'a pas compl[ ]tement perdu c[ ]sance. Pendant exactement deux minutes et 28 secondes, il gémit et se tord dans son propre sang, jusqu'à ce qu'il fin[ ] par succomber au choc et meure vraisemblablement.[301] Puis pendant 46 secondes la [ ]amé[ ] ne

---

[299]Voir Annexe B.

[300]Jill Ra[ ]y [ ]t[ ]ock, «Aucune bonté», *St. Pa*[ ], 21 novembre 1993.

[301]Pas mal de gens ont supposé que Chad – grâce aux perverses propriétés acoustiques de la maison – a probablement entendu Holloway se suicider. Voir page 322. ~~Se reporter à l'ouvrage de Rafael Geethtar Servagio, *Le Langage de la Torture* (New York : St. Martin's Press, 1995), p. 13, où il compare l'expérience de Chad à celle de Roman écoutant la chambre démoniaque de Perilaus : «Cette inhabituelle œuvre d'art était une réplique grandeur nature d'un taureau, fondue dans du bronze solide, évidée, avec une trappe à l'arrière, par laquelle les victimes étaient placées. Un feu était alors allumé sous le ventre, cuisant lentement ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Une série de tuyaux musicaux dans la tête du taureau traduisait les cris de torture en une étrange m[ ]sique. Soi-disant, le tyran Phalaris assassina l'inventeur Perilaus en le plaçant à l'intérieur de sa propre création~~[

]

[302]Je peux pas m'empêcher de penser ici au vieux Z et à tous les tuyaux dans sa tête qui fonctionnaient en permanence; alchimiste de sa propre angoisse; égaré dans l'art de la souffrance. Mais quel était donc ce feu qui l'a consumé?

Alors que je m'efforce à présent de voir au-delà du Navidson Record, au-delà de cet étrange filigrane d'imperfection, le murmure produit par les pensées de Zampanò, cherchant sans répit, touchant presque au but, mais ne parvenant jamais vraiment à une conclusion, m'interrompant à peine, une ruine de fragments, de gestes et de quêtes, un besoin urgent motivé par – eh bien, c'est précisément cela, quand je regarde au-delà, je n'ai qu'une vague idée de ce qui le tourmentait. Mais au moins si le feu est invisible, la douleur ne l'est pas – mortelle et gutturale, arrachée de lui, jour et nuit, semaine après semaine, mois après mois, jusqu'à ce que sa gorge soit écorchée et qu'il puisse à peine parler et à peine dormir. Il essaie d'échapper à son invention mais n'y parvient jamais parce que pour une raison ou une autre, il est contraint, jour et nuit, semaine après semaine, mois après mois, de continuer de construire la chose même qui est responsable de son incarcération.

Mais est-ce vraiment cela?

C'est moi ici qui ai la gorge écorchée. C'est moi qui n'ai pas parlé depuis des jours. Et si je dors, alors j'ignore quand.

révèle rien d'autre que son corps immobile. Presque une minute de s[ ]ence. En fait, la longueur est si absurde qu'il s[ ]mble presque que Navidson ait oublié de couper cette séquence. Après tout, il n'y a rien d'autre [ ] apprendre de cette scène. Holloway est mort. Et c'est e[ ]act[ ]ment à ce moment que la chose se produit.

Cela prend moins de deux secondes. Les doigts des ténèbres s'abattent sur le mur éclairé et consument Holloway. Et même si [ ] ne voit plus rien, la cassette enregistre encore ce terrible grognement, cette fois sans la moindre ambiguïté, à l'intérieur de la pièce.

S'agissait-il d'une vraie cr[ ]t[ ]e[303]? Ou juste de la fusée qui s'éteint? Et ce bruit? A-t-il été produit par une bê[ ] ou n'est-ce qu'une aut[ ]e reconfig[ ]ration de cet espace absurde; comme le Glacier suspendu de Khumbu; le fruit de quelque étrange loi physique?

Il semble erroné d'affirmer, comme le fait Pitch, que cette créat[ ]e avait réellement des dents et des griffes de b[ ]e (que le mythe, pour une raison [ ] exige). Si elle avait des griffes, elles étaient faites d'ombre, et si elle avait des dents, elles étaient faites d'obscurité. Mais même ainsi la [ ] n'en traquait pas moins Holloway dans tous les coins jusqu'à ce qu'elle finisse par frapper, le dévorant, allant jusqu'à pousser un rugissement même, la dernière chose entendue, le bruit de Holloway arraché à la vie.[1]

Quelques heures se sont écoulées. Je me suis arrêté pour secouer mes genoux engourdis et tenter de déchiffrer l'image qui occupe désormais mon esprit. Elle me hante depuis une bonne heure à présent et je ne sais toujours pas quoi en faire. Je ne sais même pas d'où elle vient.

Zampanò est pris au piège mais où, voilà ce qui peut surprendre. Il est pris au piège à l'intérieur de moi, et qui plus est il disparaît, je peux l'entendre qui s'estompe, consumé à l'intérieur, digéré je suppose, mourant peut-être, bien que d'une façon différente, ce qui revient à dire – oui, «Tu ne me vois pas, vieil homme, mais moi je te connais» –, même si je ne sais pas qui vient de dire ces mots, tout cela étant une affaire inachevée, une lune distante, et pas particulièrement importante puisque sa voix est devenue de plus en plus faible, continuant de résonner dans les chambres de mon cœur, faisant retentir les notes éternelles du chagrin, mais ne jouant plus des tuyaux dans ma tête.

Je peux me voir clairement. Je suis dans une pièce noire. Mon ventre est en cuivre et je suis creux. Je suis englouti par les flammes et soudain j'ai très peur.

Comment ai-je pu me transformer à ce point? Où est donc, je me demande, le Phalaris coupable d'avoir allumé ce feu qui s'étend désormais sur mes flancs et autour de mes épaules? Et si Zampanò n'est plus là – et soudain je sais en mon for intérieur qu'il n'est plus du tout là – pourquoi une étrange musique continue-t-elle d'emplir cette pièce noire? Comment se fait-il que les tuyaux dans ma tête jouent encore? Et pour qui jouent-ils?

[303] ~~Certes, «créature» est une description maladroite. Rejeton du grec *Koros* qui signifie «excès», l'implication de plénitude fournit une impression fallacieuse du mino[ ]e. En fait, toutes les références au Minotaure [ ]même doivent être considérées comme purement représentatives. Manifestement, ce que Holloway a rencontré ici n'est ostensib[ ]ment pas mi-homme mi-taureau. [ ] autre chose, habitant à jamais [ ], indéchiffrable [ ]accordant des avantages ontologiques immérités [ ]~~

[1] Comme John Hollander [ ] «Nous serions tous anéantis si nous pouvions voir/L'immense espace de notre être; par bonheur/[ ] nous offre une issue et l'oubli», faisant ainsi écho une fois de plus, bien que ce ne soit pas la dernière fois, [

10

À la différence de Navidson, Karen n'a pas besoin de regarder deux fois la cassette. Elle se met aussitôt à traîner valises et cartons sous la pluie. Reston l'aide.

Navidson ne discute pas, mais sait déjà que leur départ va prendre plus que quelques minutes.

«Va dans un motel si tu veux, dit-il à Karen. Il faut encore que je range toutes les vidéos et les films.»

Au début, Karen insiste pour rester dehors dans la voiture avec les enfants, mais finalement l'attrait des lumières, de la musique et le murmure des voix familières se révèle trop fort, surtout face à l'orage incessant qui hurle dans l'absence d'aube.

À l'intérieur, elle découvre que Tom a tenté de prendre plusieurs mesures de sécurité. Non seulement, il a fermé les quatre verrous de la porte du couloir, mais il a gaiement établi une barricade avec un bureau, un vaisselier et deux ou trois chaises, couronnant son ouvrage par le heaume de l'entrée.

Qu'il s'agisse ou non d'une coïncidence, Cassady Roulet s'est donné du mal pour montrer que la création de Tom ressemble à un théâtre:

> Voyez comme le vaisselier sert de décor, avec les chaises l'une en face de l'autre en guise d'ailes, le bureau, bien sûr, servant de scène, tandis que le heaume n'est rien d'autre que le décor, un symbole complexe suggérant l'action de la pièce qui va bientôt se jouer. Il est clair que le sujet concerne la guerre ou au moins des personnages ayant quelque passé militaire. En outre, le heaume dans le contexte de la performance à venir a été radicalement altéré de sa signification première en tant que bastion, place forte ou abri. Désormais, il ne feint plus aucune emprise sur l'obscurité au-delà. Il abdique intrinsèquement toute prétention à une signification.[305]

Karen apprécie l'effort de Tom pour installer une ligne de défense, mais elle est surtout touchée par la façon dont il claque comiquement des talons et lui

---

]interminablement[] dans une scène se déployant sans cesse et cependant ne s'ouvrant jamais, [ ] perdu sur des traces de pierre[

[304]Je n'ai aucune explication valable au titre qu'a donné Zampanò à cette séquence – L'Évasion – alors que dans la note 265 il la désigne sous celui de "L'Évacuation". Tout ce que je peux dire c'est que cette erreur me frappe par sa ressemblance avec ses précédents délires comme quoi il faut qualifier le salon de "camp de base" ou de "poste de commande".

[305]Cassady Roulet, *Le Théâtre au cinéma* (Burlington : Barstow Press, 1994), p. 56. Roulet déclare également dans sa préface : «Mon amie Diana Neetz, de *The World of Interiors*, se plaît à imaginer que la scène est préparée pour Lear, surtout avec cet orage d'octobre qui continue de tonner hors de la maison des Navidson.»

présente les quatre clés du couloir – bleue, jaune, rouge et verte. Une tentative pour offrir à Karen une forme de contrôle, ou du moins le sentiment de contrôler ce qu'il y a derrière la porte.

Il est impossible de douter de la sincérité de son remerciement. Tom se fend d'un salut clownesque, qui fait sourire Chad et Daisy, lesquels sont encore un peu déboussolés après avoir été réveillés à cinq heures du matin et emmenés dans la tempête. Ce n'est que quand ils ont disparu à l'étage que Tom soulève le heaume et en sort une bouteille de whisky.

Quelques minutes plus tard, Navidson entre dans le salon, chargé de cassettes vidéo et de pellicules. Avec toute l'agitation qui a suivi son retour, il n'a pas eu le temps de passer un seul moment avec son frère. Mais tout cela change quand il trouve Tom par terre, la tête appuyée contre le canapé, en train de siroter sa bouteille.

« Arrête avec ça, lâche Navidson en s'emparant de la bouteille. Ce n'est pas le moment de faire la bringue.

— Je ne suis pas ivre.

— Tom, tu es vautré par terre. »

Tom jette un coup d'œil à sa posture, puis secoue la tête : « Navy, tu sais ce que disait Dean Martin ?

— Bien sûr. On n'est pas ivre tant qu'on peut s'allonger sans se tenir à rien.

— Eh bien regarde, marmonne Tom en levant les bras. Sans les mains. »

Navidson pose le carton qu'il portait et aide son jumeau à se relever.

« Allez, laisse-moi te préparer du café. »

Tom pousse un énorme soupir en s'appuyant enfin contre son frère. Jusqu'à présent, il a été incapable d'affronter le chagrin paralysant que l'absence de Navidson lui a causé ni, d'ailleurs, d'exprimer l'énorme soulagement qu'il ressent maintenant que ce dernier a bel et bien survécu. Nous voyons les larmes lui monter aux yeux.

Navidson passe un bras autour de lui : « Viens.

— Au moins, quand on est saoul, ajoute Tom en s'essuyant rapidement les yeux, on a toujours le sol pour meilleur ami. Tu sais pourquoi ?

— Il est toujours là pour vous », répond Navidson, ses propres joues s'empourprant soudain sous le coup de l'émotion alors qu'il aide son frère vacillant à se rendre dans la cuisine.

« C'est juste, murmure Tom. Exactement comme toi. »

Reston est le premier à l'entendre. Il est seul dans le salon en train d'emballer toutes les radios, quand un faible grincement retentit derrière la porte du couloir. Le bruit semble distant de plusieurs kilomètres, mais il est suffisamment fort pour faire trembler le heaume sur le bureau. Lentement, le bruit s'amplifie, devient de plus en plus audible, de plus en plus proche, quelque chose d'inattendu et d'inconnu à l'œuvre dans son évolution, qui se change en une menace inédite, donnant déjà lieu à un malentendu. Les mains de Reston se referment instinctivement sur les roues de son fauteuil, s'attendant peut-être à ce que ce nouvel événement dans les pièces de la maison fasse voler en éclats la porte du couloir. Mais au lieu de ça, le bruit meurt, abandonnant momentanément sa menace au silence.

Reston cesse de retenir son souffle.

Et c'est alors qu'un coup est frappé à la porte. Suivi d'un deuxième.

Navidson est dehors en train de charger une caisse de cassettes Hi8 dans la voiture quand il voit les lumières de l'étage s'éteindre les unes après les autres. Une seconde plus tard, Karen pousse un cri. La pluie battante et un coup de tonnerre étouffent son cri, mais Navidson reconnaît d'instinct la nuance de sa détresse. Billy a décrit ainsi la scène dans Reston: L'Entretien:

> Navidson est déshydraté, n'a rien bouffé depuis deux jours, et voilà qu'il trimballe des caisses jusqu'à sa voiture en plein orage. Chaque pas qu'il fait est douloureux. Il est rétamé, en pilotage automatique, et voilà qu'il entend Karen. Il lâche tout. Laisse même tomber quelques bobines dans l'eau. Et fonce dans la maison pour la rejoindre.

Du fait de l'absence de toute caméra extérieure, les événements survenus hors de la maison sont fondés sur des récits personnels. À l'intérieur, toutefois, les Hi8 fixées aux murs continuent de fonctionner.

Karen est à l'étage en train de ranger ses brosses à cheveux, son parfum et sa boîte à bijoux dans un sac, quand la chambre à coucher commence à s'effondrer. Nous voyons le plafond passer du blanc au noir cendreux et tomber. Puis les murs se referment avec assez de force pour briser la commode, faire craquer le cadre du lit, et envoyer valdinguer les lampes de leurs tables de chevet, les ampoules explosent, la lumière capitule.

Juste avant que le lit ne soit brisé, Karen parvient à se réfugier dans l'étrange passage situé entre leur chambre et celle des enfants. L'artiste conceptuel Martin Quoirez fait remarquer que c'est la première fois que la maison a «agi physiquement» sur ses occupants et objets:

> Au départ, les seuls modes de violence étaient la distance, le noir et le froid. Soudain, la maison propose un nouveau mode. Il est impossible d'en conclure que les actes de Holloway ont altéré les lois physiques de cet espace. Néanmoins, il est impossible de nier que sa nature semble avoir changé.[306]

Karen n'échappe au péril de sa chambre que pour se retrouver dans un espace qui grandit rapidement, sa dimension engloutissant toute lumière ainsi que les appels au secours à peine audibles de Daisy.

L'obscurité écrase presque immédiatement Karen. Elle s'effondre. Bien sûr, il n'y a alors aucune caméra pour la filmer. Ce récit se base une fois de plus sur l'entretien qu'a donné Reston:

> Navy a dit qu'il avait eu l'impression de se précipiter entre les mâchoires d'une énorme

[306]Martin Quoirez dans l'émission matinale de L. Patrick, KRAD, Cleveland, Ohio, 1er octobre 1996.

bête sur le point de tout dévorer... et comme vous l'avez vu ensuite, c'est... c'est exactement ce que cette saloperie a fait.

[Reston ravale ses larmes.]

Désolé... Je suis désolé... Aaaah merde, ça me mine encore.

Bref, Navy la trouve haletante sur le sol. Il la prend dans ses bras – apparemment elle s'est calmée dès qu'il l'a touchée – et d'un coup le grognement recommence, roulant comme un sale tonnerre.

[Reston remue dans son fauteuil roulant; boit une gorgée d'eau.]

Bon, il sort de là en courant. Retraverse leur chambre. Y parvient de justesse. Le chambranle de la porte s'est abattu comme le couperet d'une guillotine. Ça a frappé Navy à l'épaule et éraflé la tête de Karen avec assez de force pour qu'elle perde connaissance.

Croyez-moi, Navy a une sacrée résistance. Il continue d'avancer, descend les escaliers, et finit par sortir de la maison. Et c'est alors que Daisy a cessé de hurler.

La séquence suivante tournée par la Hi8 nous montre Navidson retournant dans la maison en criant les noms de ses enfants. On le voit traverser l'entrée au pas de course et se diriger vers l'escalier afin d'accéder à leur chambre. Mais soudain le sol se dérobe sous lui et il glisse droit dans le salon où il serait mort s'il n'avait réussi, en un geste désespéré, à se retenir à la poignée d'une des portes.

Reston: L'Entretien:

Moi, j'avais essayé de décamper. Le coup frappé à la porte s'était changé en un énorme et affreux martèlement. La porte du couloir était encore fermée à quadruple tour et barricadée, mais je savais que l'enfer allait se déchaîner.

En fait, ma première pensée a été que c'était Holloway, même si les coups étaient épouvantables. Enfin quoi, tout le mur tremblait à chaque fois, et je me suis dit, si ça c'est Holloway alors il a changé, et je n'ai aucune envie de faire connaissance avec sa nouvelle version améliorée. Surtout pas maintenant.

[Reston se calme un peu.]

Mon fauteuil était encore bien amoché et je ne pouvais pas me déplacer aussi vite que je le fais d'habitude. Et soudain, les coups s'arrêtent. Comme ça. Silence. Plus de bruit, plus de grognement, rien. Et bon sang, je ne sais pas comment vous décrire la chose, mais ce silence était plus fort que n'importe quel son, que n'importe quel appel. Je devais y répondre, à ce silence je veux dire, je devais réagir. Je devais aller voir.

Du coup, je me retourne – vous pouvez le voir en partie dans la vidéo –, la porte est toujours fermée et les trucs que Tom a entassés devant sont encore là, même si le, comment on dit, le heaume est déjà tombé par terre. Puis le vaisselier et le bureau se mettent à s'enfoncer. Lentement au début, centimètre par centimètre, et puis un peu plus vite. Mon fauteuil commence à glisser. Je serre les freins, empoigne les roues. Au début, je ne comprends pas ce qui se passe, puis je m'aperçois que c'est le sol sous la barricade qui s'effondre.

C'est là que j'ai fait demi-tour pour me précipiter vers l'entrée. Aucune chance de m'en sortir avec le fauteuil. J'ai tout juste réussi à atteindre la porte et trouver une prise où m'aggriper. Mais mon fauteuil a glissé et dévalé la pente en faisant des tonneaux.

Le sol devait s'être affaissé d'environ deux mètres. Bien en dessous des fondations, comme si elles s'étaient effondrées elles aussi, sauf qu'il n'y avait pas de fondations. On s'attendait à voir du ciment mais ce n'était qu'obscurité.

Tout – le vaisselier, le bureau, la table basse, les chaises – a glissé le long de la pente et disparu dans le gouffre. Navy lui aussi aurait disparu s'il n'avait pas saisi la poignée de la porte.

Ainsi, l'irruption d'un théâtre de l'absurde est-elle suivie d'une autre irruption. Et comme c'est le cas à chaque fois, ni le monologue ni les costumes ou les traits d'esprit ne peuvent contrecarrer l'insistante gravité du vide. Comme l'a fait remarquer le critique dramatique Tony K. Rich: «Mon seul conseil est une sortie rapide, côté cour, avec taxi jusqu'à l'aéroport à la clé.»[307]

[307]Tony K. Rich, «N'oubliez pas le portier», *The Washington Post*, v. 119, 28 décembre 1995, p. C-1, colonne 4.

La sortie, toutefois, n'est pas chose facile. Une fois de plus, citons Reston: L'Entretien:

> Du coup je me suis mis à appeler à l'aide. N'oubliez pas que mes mains étaient abîmées suite à mon périple là-dessous. Ma prise était précaire. Si Navy ne me rejoignait pas vite, j'allais tomber.
>
> Alors Navy s'est mis à se balancer au bout de cette porte à laquelle il se retenait, d'avant en arrière, jusqu'à ce qu'il puisse se projeter, et atterrir tant bien que mal à environ un mètre de moi. Ensuite il prend une profonde inspiration, esquisse un sourire à mon intention, et saute.
>
> Ça a été le moment le plus long de tous, puis c'était fini. Il s'est cramponné au chambranle, s'est hissé dans l'entrée et m'a mis en sécurité. Et le tout avec une épaule bousillée.
>
> Sur la cassette, on dirait que Navy a juste sauté vers moi et puis c'est tout. Mais bon sang dans mon souvenir, ce saut a duré une éternité.

Bien que médiocrement éclairée avec une résolution encore plus médiocre, le plan vidéo nous montre comment Navidson se sert de la porte pour arriver à portée de main de Reston, bien que les gonds soient sur le point de céder. Heureusement, il parvient à la lâcher au moment où elle cède et disparaît dans l'abîme. La scène dure moins de quelques secondes, mais comme Reston, Navidson fait remarquer à quel point ce bref instant d'action laisse néanmoins une impression durable. Extrait du «Dernier Entretien»:

> Ces quelques instants ont fini par ressembler à des heures. J'étais là, suspendu à cette poignée de cuivre, sans oser regarder, même si c'est ce que j'ai fait, bien sûr. La pente était plus raide que la paroi du Lhotse, et plongeait droit dans ce froid que je connaissais désormais. Je savais que je devais rejoindre Billy. Mais je n'avais pas encore trouvé comment m'y prendre. Puis j'ai entendu le grincement. Les charnières ne supportaient plus mon poids.
>
> Alors j'ai fait la seule chose qui m'a paru possible: j'ai fait aller la porte à gauche, à droite, puis à gauche, et encore à droite, ce qui a permis de ramener l'écart entre Reston et moi à presque un mètre. Quand j'ai sauté, j'ai entendu le premier gond puis le second

s'arracher du montant. Ce bruit a paru étirer le temps.

[Pause]

Mais après avoir réussi, les choses se sont enchaînées. Je n'ai pas eu le temps de comprendre ce qui se passait qu'on était déjà dehors sur la pelouse sous une pluie battante.

Vous savez, quand j'ai fini par retourner dans la maison pour récupérer la Hi8, je n'arrivais pas à croire à quel point tout s'était passé vite. Mon saut paraît si facile et l'obscurité ne semble pas si obscure. On ne perçoit pas le vide qu'il y a, ni le froid. C'est marrant comme les images sont parfois incompétentes.

Ces derniers mots peuvent paraître un peu désinvoltes, surtout venant d'un photographe aussi estimé. Néanmoins, en dépit des nombreuses caméras installées dans la maison, Navidson a raison: les images enregistrées lors de cette séquence sont inadéquates.

Dommage qu'il n'ait pas eu de vraie caméra. Toute la séquence concernant la fuite hors de la maison fait penser à une scène filmée par un système de surveillance bas de gamme dans une banque ou une épicerie de nuit. Les plans sont des rendus impartiaux d'un espace vague. Si l'action excède le cadre, la caméra, elle, ne prend pas la peine d'ajuster sa perspective. Elle ne peut voir ce qui compte. Elle ne peut suivre.

Seuls les entretiens donnent corps à ces événements. Eux seuls nous montrent les plaies et bosses.

12.

Dehors la pluie engloutit tout, recouvre les rues, emplit les caniveaux, dépouille les arbres de leurs feuilles d'automne. Reston est assis dans l'herbe, trempé jusqu'aux os mais refusant d'aller s'abriter. Karen est encore inconsciente, allongée dans la voiture exactement là où Navidson l'a déposée.

Mais Chad et Daisy ne sont toujours pas là.

Ni Tom, d'ailleurs.

Navidson essaie de trouver une façon de rentrer dans la maison quand un bruit de verre volant en éclats l'attire à l'arrière de la maison. «C'était clairement le bruit d'une vitre qu'on brise, se rappelle Reston. Et quand Navy l'a entendu, il a foncé.»

Reston se rappelle avoir vu Navidson disparaître derrière la maison. Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait se passer. Il faut dire qu'il se retrouvait sans son fauteuil roulant. Puis il entendit Daisy crier, un hurlement haut perché suffisamment puissant pour percer le crépitement de l'orage, suivi par des cris, et quelque chose que Reston n'avait encore jamais entendu: «C'était comme un immense halètement, mais d'une force incroyable.»

Reston scrutait la pluie battante quand il vit soudain une ombre distincte de la ligne des arbres: «L'aube avait alors commencé à se lever mais les nuages continuaient de retenir l'obscurité.» Reston pensa immédiatement qu'il s'agissait de Navidson, mais comme la silhouette se rapprochait il put

voir qu'elle était bien plus petite que son ami. «Et puis il y avait cette démarche bizarre. Pas rapide mais quand même assez volontaire. Il y avait même quelque chose de menaçant dans cette façon de marcher.»

Chad se contenta d'un salut de la tête en passant devant Reston et monta dans la voiture. Il ne prononça pas une seule parole, se contenta de s'asseoir près de sa mère et attendit qu'elle revienne à elle.

Chad avait vu ce qui s'était passé mais il n'avait pas les mots pour le décrire. Reston comprit qu'il allait devoir se traîner jusque derrière la maison, et c'est exactement ce qu'il fit.

La raison pour laquelle Daisy avait cessé de crier, c'était Tom.

Il avait réussi à se frayer un chemin dans la maison haletante jusqu'au couloir de l'étage où il commença à se rapprocher des cris de la fillette terrifiée. Ce que tous ignoraient alors, c'est que Chad s'était déjà faufilé dehors, préférant la solitude extérieure du petit matin à la panique intérieure du départ.

Comme on peut le voir, Tom trouve finalement Daisy figée dans les ombres. Sans un mot, il la prend dans ses bras et retourne précipitamment au rez-de-chaussée, évitant la chute vertigineuse dans le salon – comme Navidson l'avait fait – en fonçant au lieu de ça vers l'arrière de la maison.

L'espace entier ne cesse de palpiter et de trembler, les murs se fissurent pour aussitôt se fondre les uns dans les autres, les planchers se fragmentent et se tordent, le plafond est soudain lacéré par des griffes invisibles, les moulures se fendent, les canalisations rompent, les fils électriques claquent. Pire, la cendre noire d'en dessous s'étend comme de l'encre d'imprimerie sur toutes choses, transformant chaque recoin, penderie et couloir y compris, en une horrible obscurité. Puis l'haleine de Tom et Daisy commence à geler.

Dans la cuisine, il jette un tabouret contre la vitre. Nous l'entendons dire: «Très bien, ma Daisy, passe par là et tu seras sortie d'affaire.» Ce qui aurait été un jeu d'enfant si le sol n'avait pas pris les caractéristiques d'un gigantesque tapis roulant, les entraînant loin de leur seule issue.

Protégeant Daisy de ses bras, Tom se met à courir aussi vite qu'il peut, dans une tentative pour résister à l'appel du vide qui bée derrière eux. Devant lui, Navidson apparaît dans l'encadrement de la fenêtre.

Tom redouble d'effort, se rapproche davantage, jusqu'à ce qu'il soit à portée de main de Navidson à qui il tend Daisy, lequel, malgré les bris de verre qui dessinent de longues stries sanglantes sur ses avant-bras, parvient à l'arracher à la maison et à la mettre à l'abri dehors.

Mais Tom a atteint ses limites. À bout de souffle, il cesse de courir, tombe à genoux en se tenant les côtes. Le sol l'emporte en arrière sur trois ou quatre mètres puis sans raison apparente s'immobilise. Seuls les murs et le plafond continuent leur danse ivre autour de lui, s'étirant, fléchissant, s'inclinant.

Quand Navidson réapparaît devant la fenêtre, il n'arrive pas à croire que son frère ne bouge pas. Malheureusement, comme le démontre Tom, chaque fois qu'il fait un pas en avant, le sol l'entraîne de deux en arrière. Navidson essaie de se glisser rapidement par l'ouverture et, chose bizarre, murs et plafond cessent aussitôt leurs oscillations.

Ce qui se passe ensuite est si rapide qu'il est impossible de se rendre compte avec quelle brutalité tout s'est refermé. Seules les conséquences créent une image proportionnée à la «vitesse d'obturation» avec laquelle ces

murs se referment et écrasent les doigts des deux mains tendues de Tom. Des phalanges pareilles à des «saucisses cocktail» (pour citer Reston[308]) saillent de la chair. Le sang couvre ses bras, ruisselle de ses oreilles et de son nez.

Pendant un instant, Tom donne l'impression qu'il va s'évanouir alors qu'il contemple son corps mutilé.

«Merde, cours, Tom, cours!», s'écrie Navidson.

Et Tom essaie, même si ses efforts ne font que l'entraîner plus loin de son frère. Cette fois, quand il s'arrête, il sait qu'il a perdu.

«Tiens bon, je viens te chercher», crie Navidson, qui se glisse dans la cuisine sur le plan de travail.

«Oh, mon Dieu», murmure Tom.

Navidson lève les yeux.

«Quoi?»

Et Tom disparaît.

En moins de temps qu'il n'en faut à un seul plan pour apparaître à l'écran, le linoléum se dissout, changeant la cuisine en un puits vertical. Tom bascule dans les ténèbres, sans même lancer un cri dans sa chute, le propre cri de Navidson se jetant sans résultat à sa poursuite, son jumeau, volé et finalement bafoué par le silence, pas même le son de Tom heurtant le fond, un bruit qu'on aurait dû entendre si une intrusion aussi étrange qu'inattendue ne s'était substituée à la fin de Tom sous la forme d'un horrible halètement, entendu par Reston, peut-être par Karen qui soudain gémit, et certainement par Chad qui s'accroupit entre les arbres, prête l'oreille et finalement regarde malgré les sanglots de son père et de sa petite sœur jusqu'à ce que quelque chose d'obscur et d'inconnu lui dise d'aller retrouver sa mère.

[308]Du fait de l'obscurité et des insupportables limites des Hi8, les bribes chaotiques de cassettes représentant ces événements doivent être complétées par le récit de Billy. Toutefois, Navidson n'aborde aucun de ces horribles moments dans le Dernier Entretien. Au lieu de ça, il fait de Reston l'unique autorité concernant ce passage. C'est étrange, surtout si l'on considère que celui-ci n'a pas vu la scène. Il ne fait que rapporter ce que Navidson lui a dit. Le consensus général a toujours été que le souvenir est simplement trop douloureux pour que Navidson le revisite. Mais il y a une autre possibilité: Navidson refuse d'abandonner la partie la plus perspicace de son audience. En faisant de Reston l'unique voix narrative, il attire subtilement l'attention une fois de plus sur la question des faiblesses de la représentation, quel que soit le médium, et quelle que soit sa perfection. Ici en particulier, il souligne de façon moqueuse la nature déchue de toute histoire en concoctant volontairement un nombre absurde de relais. Voyez plutôt: 1. Mains brisées de Tom ⟶ 2. Perception de Navidson de la souffrance de Tom ⟶ 3. Description faite par Navidson à Reston de la souffrance éprouvée par Tom ⟶ 4. Reston re-racontant la description de Navidson d'après le souvenir et la perception de Navidson de la souffrance de Tom. Une façon de rappeler que la représentation n'est pas un substitut. Elle n'offre qu'une distance et dans de rares cas une perspective.

XIV

« Renoncez à vos teintures violettes, car moi aussi un jour en pleine nature avec ma femme j'ai possédé tous les trésors que je désirais. »

— Enkidu

Vers la fin octobre, Navidson se rendit à Lowell pour s'occuper des affaires de son frère. Il promit à Karen de la rejoindre, elle et les enfants, d'ici le 1er novembre. Au lieu de ça, il reprit un avion pour Charlottesville. Thanksgiving arriva, et il n'était toujours pas à New York, aussi Karen appela-t-elle Fowler.

Suite à la sortie du *Navidson Record*, Audrie McCullogh, qui avait aidé Karen à installer les étagères, évoqua brièvement les rapports entre les époux lors d'un entretien radiophonique (il est possible de s'en procurer une transcription en écrivant à KCRW à Los Angeles). Au cours de cette émission, Audrie prétendit que la décision de ne pas se marier avait toujours émané de Karen: «Navy était prêt à l'épouser sur-le-champ. C'est elle qui s'y est toujours opposée. Elle voulait sa liberté mais devenait complètement folle quand il partait. Sa liaison avec Fowler s'explique ainsi. Voir quelqu'un d'autre mais sans . . . ah, je ne devrais pas parler de tout ça.»[309]

Après que Navidson eut disparu dans l'Escalier en Spirale, Karen se retrouva prise au piège entre deux seuils: l'un menant dans la maison, l'autre menant à l'extérieur. Bien qu'elle ait fini par réussir à quitter Ash Tree Lane et, à certains égards, Navidson, elle était toujours incapable de pénétrer dans n'importe quel endroit confiné. Même à New York, elle refusait de prendre le métro et évitait systématiquement les ascenseurs.

Les raisons ne sont en rien évidentes. La théorie dominante repose sur une histoire rapportée par la sœur aînée de Karen, Linda, avec laquelle elle était brouillée. Au début de l'année, cette dernière a participé à un «talk show» et a raconté comment elles avaient été violées par leur beau-père. Selon elle, un week-end d'automne, en l'absence de leur mère, il emmena les deux fillettes dans une vieille ferme où il obligea Karen (alors âgée de quatorze ans) à descendre dans un puits où il la laissa pendant qu'il violait Linda. Puis il fit descendre Linda au fond du puits et agit de même avec Karen.

L'étude pharmacothérapeutique à laquelle Karen prit part ne fait à aucun moment état d'un viol (cf. note 69). Toutefois, il paraît raisonnable de supposer une expérience traumatisante à l'adolescence, qu'elle soit de l'ordre du fantasme ou réelle, comme source possible des phobies de Karen. Malheureusement, interrogée par plusieurs journalistes, Karen refusa de commenter ou de confirmer les allégations de sa sœur.

Navidson refuse également de se prononcer à propos de ça, déclarant seulement que la peur inhérente que ce lieu inspire à Karen a été aggravée par

[309] Audrie McCullogh, entretien réalisé par Liza Richardson dans «Rien que les faits», KCRW, Los Angeles, 16 juin 1993.

sa «claustrophobie» aiguë. Dans *Le Navidson Record*, elle décrit son angoisse dans des termes très simples: «Des pelouses vertes l'après-midi, des ampoules chaudes de 100 watts, des plages ensoleillées, tout ça, génial. Mais mettez-moi près d'un ascenseur ou d'un sous-sol mal éclairé, et je flippe. Une panne d'électricité et je suis paralysée. C'est médical. J'ai fait une analyse un jour, mais le traitement qu'on m'a donné m'a fait grossir.»

Il est plus que probable que personne ne saura jamais si ces histoires sur le puits et le beau-père de Karen sont véridiques.

Après dix années d'éloignement, la maison était censée constituer un nouveau départ. Navidson renonça à ses missions à l'étranger et Karen promit de se concentrer sur l'éducation des enfants. Tous deux voulaient et, par ailleurs, avaient besoin de ce que ni l'un ni l'autre n'étaient capables d'assumer. Navidson se réfugia vite dans son documentaire. Malheureusement pour Karen, le métier de Navidson l'avait suivi jusque chez eux. Il jouait davantage avec les enfants, et l'endroit résonnait chaque jour de son énergie formidable et de son autorité naturelle. Karen n'était pas assez forte pour s'octroyer un espace bien à elle. Elle avait besoin d'aide.

Hormis des détails qui révèlent des preuves de l'adultère, la liaison de Karen et de Fowler apparaît à peine dans *Le Navidson Record*. Il fallut attendre que le film connaisse un certain succès pour que des détails concernant leur relation, quand bien même spécieuse, fassent surface.

Fowler était acteur et vivait à New York. Il travaillait dans une boutique de vêtements pour femmes de la 5e Avenue spécialisée dans les coupes italiennes. Il était considéré comme extrêmement séduisant et passait ses soirées à parler du métier de comédien au *Bowery Bar*, au *Naked Lunch* ou au *Odelay-la*. C'est dans la rue qu'il aborda Karen.

Ou plutôt l'aida à se relever.

Alors qu'elle se hâtait d'aller retrouver sa mère pour dîner, Karen avait trébuché sur le trottoir et s'était tordu la cheville. Hébétée un court instant, elle se retrouva au milieu du contenu éparpillé de son sac – *der absoluten Zerrissenheit*[310]. Un instant plus tard, Fowler lui porta secours. Il ramassa ses affaires et lui prodigua quelque attention. Elle lui laissa son numéro et, deux jours plus tard, quand il l'appela, elle accepta de prendre un verre avec lui.

Après tout, il était extrêmement beau et, ce qui le rendait encore plus attirant aux yeux de Karen, il était stupide.

L'incident s'était produit alors que Navidson et Karen habitaient encore New York, un an avant qu'ils achètent la maison en Virginie. Navidson

---

[310]Une citation pour Kyrie, même si ces derniers temps elle est plutôt inabordable vu que l'Homme de Gdansk a opté pour une approche style Halloween. Apparemment, il a coincé Lude au Dragonfly dans l'intention de lui infliger une sorte de châtiment corporel. Lude a souri et lui a flanqué un bon coup de pied dans les couilles. Les videurs, tous des potes à Lude, ont aussitôt balancé ce taré dans la rue. L'Homme de Gdansk, du coup, qui est l'un des grands philosophes de ce siècle, a laissé quelques messages rageurs sur mon répondeur. Un exploit de sa part niveau articulation, avec fréquemment accolé au mot meurtre et à mon nom juste ce qu'il faut de grognements incohérents. Et alors? Je l'emmerde. Comme s'il pouvait changer quoi que ce soit à cette situation, ce qui s'applique également à ce passage en allemand plus haut, comme si une traduction pouvait diminuer l'effet dévastateur que tout ce truc a eu sur moi. C'est impossible. Je le sais à présent. Il n'y a pas grand-chose d'autre que je puisse faire hormis tout coucher par écrit. Et vite.

était parti faire des prises de vues aériennes de chalands au large des côtes norvégiennes. Une fois de plus, Karen ne supporta pas de se retrouver seule avec les enfants. Audrie prétendit qu'elle «cherchait désespérément une issue»[311]. Fowler ne pouvait pas mieux tomber.

Il s'en fallut de peu qu'Audrie en dise davantage sur leur liaison, mais la sœur de Karen, Linda, fit quant à elle un récit pornographique que de nombreuses personnes prirent au pied de la lettre avant de s'apercevoir qu'elle n'avait pas revu Karen depuis au moins trois ans. Le seul témoin de cette histoire n'est autre que Fowler. Nul doute que l'attention dont il fut l'objet de la part des médias eut raison de cet acteur dans le besoin. Et il ne fait aucun doute qu'il enjoliva l'histoire pour tenir les médias en haleine.

«C'est une grande dame, dit d'abord Fowler aux journalistes. Et ça ne serait pas très sympa de parler de ça, je veux dire de nous.»[312] Puis, un peu plus tard, se confiant à des journalistes de la presse à scandale: «Ce qu'il y avait entre nous était spécial. Unique. Vous voyez ce que je veux dire. Je n'ai pas besoin d'expliquer ce que nous avons fait ni où nous l'avons fait. Nous sommes allés dans le parc, on a pris un verre, on a parlé. J'ai essayé de la distraire un peu. Nous sommes amis maintenant. Je lui souhaite du bien, vraiment.» Et un peu plus tard encore: «Elle voulait divorcer[313]. Ce type ne la traitait pas comme il faut. Elle est tombée dans la rue et je l'ai aidée. Personne n'avait encore jamais fait ça jusque-là.»[314]

Fowler ne se rendit sans doute jamais compte à quel point il se trompait. Non seulement Navidson avait porté Karen hors de la maison, mais il l'avait aidée à se relever une centaine de fois en onze années, il avait supporté sa peur, son tourment et sa distance. Un soir tard, Reston appela une émission de radio et réprimanda l'animateur qui rapportait des ragots aussi ridicules: «Laissez-moi vous dire ceci, Will Navidson a tout fait pour cette femme. Il était solide. Il est arrivé que pendant treize mois d'affilée elle refuse qu'il la touche. Mais il est resté le même. Il a continué à l'aimer de la même façon. Je doute que l'autre crétin aurait tenu une semaine. Alors laisse tomber, trou du c##», et avant qu'il soit possible de parler de la maison ou d'autre chose, Reston raccrocha.[315]

Finalement, Fowler passa à autre chose. Il épousa une vedette du porno et disparut dans un monde très désagréable.

Selon des rumeurs persistantes, Karen eut d'autres liaisons. Belle comme elle l'était, il n'est pas difficile d'imaginer qu'elle ait eu des courtisans. Des inconnus lui envoyaient sans arrêt des lettres d'amour, lui faisaient livrer des parfums luxueux, lui adressaient des billets d'avion pour de lointaines destinations. Il paraît qu'il lui arrivait de répondre. On parlait d'un homme à Dallas, d'un autre à L.A. et de plusieurs à Londres et Paris. Audrie, toutefois, prétend que Karen se contentait de flirter et que ses écarts n'allèrent jamais plus loin qu'un simple rendez-vous autour d'un verre ou d'une table de restaurant. Elle affirme que Karen ne coucha jamais avec un seul d'entre eux. Ils étaient juste un moyen d'échapper à des rapports plus intimes, en particulier avec l'homme qu'elle aimait le plus.

---

[311] Entretien avec Audrie McCullogh, KCRW, Los Angeles, 16 juin 1993.

[312] Voir Jerry Lieberman, «Fowlie furieuse», in *People*, v. 40, 26 juillet 1993, p. 44.

[313] Karen avait dit à Fowler qu'elle était mariée. Elle portait même une des vieilles alliances de sa mère pour le prouver. (Voir *New York*, v. 27, 31 octobre 1994, p. 92-93.)

[314] *The Star*, 24 janvier 1995, p. 18.

[315] Cahill Jones, « Vie nocturne», KPRO, Riverside, 11 septembre 1995.

Il est plus que certain que Navidson était au courant des «lettres d'amour que Karen cachait dans sa boîte à bijoux»[316]. Mais ce qui intrigue de nombreux critiques ces temps-ci, c'est la manière dont il choisit de filmer cet étrange objet. Comme l'a fait remarquer le sémioticien Clarence Sweeney:

> Bien qu'ayant refusé de faire des infidélités de Karen une partie «publique» du film, Navidson semblait également incapable de les exclure. Par conséquent, il symbolise ses transgressions par la boîte en ivoire sculptée qui contient les choses précieuses de Karen, instaurant ainsi un aspect «privé» dans son projet, ce qui du coup invite à réexaminer le sens de l'intériorité dans *Le Navidson Record*.[317]

---

[316]Audrie McCullogh, KCRW, Los Angeles, 16 juin 1993.

[317]Voir Clarence Sweeney, *Vie privée et Intrusion au XXIe siècle* (London : Apeneck Press, 1996), p. 140, ainsi que les œuvres déjà citées dans la note de bas de page 15. Voir aussi le passage, discuté dans le Chapitre II (pages 10-11), dans lequel Navidson ouvre le coffret à bijoux puis, quelques instants après, jette quelques cheveux qu'il vient juste d'ôter de la brosse de Karen.[318]

[318]Que vous soyez électricien, érudit ou toxicomane, il y a de fortes chances que quelque part vous possédiez encore une lettre, une carte postale ou un mot qui a de l'importance pour vous. Peut-être rien que pour vous. C'est étonnant le nombre de personnes qui gardent au moins quelques lettres au cours de leur vie, des mots romantiques, planquées dans un étui à guitare, un coffre à la banque, un disque dur ou même à l'abri dans une paire de vieilles bottes que personne ne mettra jamais. Certaines lettres se conservent. D'autres non. J'en ai encore quelques-unes intactes. Une en particulier est cachée dans un pendentif en forme de cerf.

C'est un truc plutôt tape-à-l'œil, soi-disant vieux de plus d'un siècle, fait dans un argent fin et poli, avec des bois en plaqué platine, des yeux en émeraudes, de petits diamants à la périphérie de sa crinière et un fermoir en argent déguisé en queue. Un fil d'or tressé permet de se l'attacher autour du cou, mais dans ce cas précis pas au mien. Je le garde près de mon lit, dans le tiroir du bas fermé à clé de ma table de chevet.

Avant, c'est ma mère qui le portait. Chaque fois que je l'ai vue, depuis l'âge de treize ans jusqu'à peu de temps avant mes dix-huit ans, elle l'avait toujours autour du cou. Je n'ai jamais su ce qu'elle gardait dedans. Je l'ai revu avant de partir pour l'Alaska et je crois que même alors il y avait quelque chose dans sa forme qui ne me plaisait pas. La plupart des pendentifs que j'avais vus étaient petits, ronds et chauds. Ils avaient un sens. Le sien m'échappait. C'était dérangeant, tarabiscoté et surtout froid, ça jetait de temps en temps de drôles de petits éclats de lumière, un miroir gauchi, s'essayant au reflet quand elle en prenait soin, mais ne parvenant en général qu'à une tache floue.

Je l'ai revu avant de partir pour l'Europe. Un essai que j'avais écrit sur le peintre Paulus de Vos (1596-1678) m'avait valu un été tous frais payés à l'étranger. J'ai tenu deux jours. Le troisième, je me suis dirigé vers la gare, à la recherche de quelque chose, peut-être de quelqu'un, mon sac sur le dos, un passe Eurorail en main, moins de trois cents dollars en traveller chèques dans ma poche. Je mangeais peu, allais d'un d'endroit à l'autre, Tchécoslovaquie, Pologne, Suède, avant de faire un crochet par l'ouest pour pouvoir descendre directement du Danemark jusqu'à Madrid où j'ai arpenté les allées du Prado telle une meute de chiens aux abois après un cerf. Les parties d'échecs sidérales à Tolède ont vite cédé la place à une folle randonnée dans l'est, avec passage obligé par Naples, puis j'ai pris un bac pour la Grèce et j'ai visité les îles ioniennes avant de me diriger vers des destinations encore

On peut avancer sans risque que Navidson connaissait Karen mieux que quiconque. Nul doute qu'il savait pour Fowler, les lettres et le baiser entre Wax et Karen, et que tout cela joua dans sa décision de retourner dans la maison pour poursuivre l'exploration[320]. Il l'a laissée à New York parce qu'il savait alors qu'elle l'avait déjà quitté. Ce qui est vrai.

Jerry Lieberman, qui mena l'entretien avec Fowler pour *People*, avait envisagé avec le pseudo-acteur une suite éventuelle à l'article, mais le manque d'intérêt pour cette liaison fit qu'il abandonna le projet. Après quelque marchandage, il accepta d'envoyer l'enregistrement de leur dernière conversation. Voici donc pour la première fois ce que Fowler déclara à Lieberman le 13 juillet 1995:

> Ouais, elle m'a appelé, elle était en ville, et si on prenait un verre, ce genre-là. Alors on est sortis plusieurs fois. Je l'ai sautée plusieurs fois, vous voyez ce que je veux dire, mais elle parlait pas des masses. Le seul truc qu'elle a dit c'est qu'elle bossait sur un court métrage. Je lui ai demandé s'il y avait un rôle pour moi, mais elle m'a dit que ce n'était pas ce genre de film.
>
> On a dû se retrouver trois ou quatre, peut-être cinq fois. C'était sympa et tout mais elle faisait peur à voir et j'aimais pas trop la trimballer ici et là. Elle avait changé au cours des mois, elle était pâle, sinistre, souriait pas trop, et quand elle souriait c'était différent d'avant, plutôt bizarre, très personnel.

---

plus au sud. De retour à Rome, j'ai passé presque une semaine dans un bordel, à parler aux femmes des choses les plus simples pendant qu'elles attendaient qu'un client les choisisse – une autre histoire pour d'autres jours. À Paris, j'ai vécu la nuit dans les bistros, me ruinant de temps en temps en bière, pendant que le jour je dormais le cœur brisé sur les quais de la Seine. Je ne sais pas pourquoi je dis le cœur brisé. Je crois que c'est ce que je ressentais, j'étais maigre et sans compagnie. Tout ce que je voyais en moi ne faisait que refléter mon indigence. Je pensais souvent au pendentif, suspendu au cou de ma mère. Parfois ça me faisait du mal. Souvent ça me mettait en colère.

Elle m'a dit un jour qu'il avait de la valeur. Cette pensée ne m'avait jamais traversé jamais l'esprit. Même aujourd'hui je ne veux pas considérer sa valeur monétaire. Je vis de thon, de riz et d'eau, et maigris de plus en plus, mais je préférerais vendre mes organes plutôt que de tirer du fric de cette relique.

Quand ma mère est morte, le pendentif est la seule chose qu'elle m'a laissé. Il y a une inscription gravée au dos. Elle est de mon père[319] : "Mon cœur t'appartient, mon amour, 5 mars 1966" – c'est prophétique. Pendant longtemps, je n'ai pas actionné le fermoir. Je ne sais pas trop pourquoi. Peut-être avais-je peur de ce que j'allais y trouver. Je pense que je m'attendais à ce qu'il soit vide. Il ne l'était pas. Quand j'ai fini par l'ouvrir, j'ai découvert la lettre d'amour soigneusement pliée, déguisée en lettre de remerciement, griffonnée par un gamin de onze ans.

C'est une lettre que j'ai écrite.

La toute première que ma mère ait jamais reçue du fils qu'elle a quitté quand il n'avait que sept ans. C'est également la seule qu'elle ait gardée.

[319] M. Errand fait ici allusion à son père biologique, non à Raymond, son père adoptif. — Éd.

[320] Commenté plus amplement dans les Chapitres XVII et XIX.

Elle faisait son âge, aussi. Trop vieille pour moi vraiment, et avec des gosses, tout ça, bon, il était temps de tourner la page. Ça se passe comme ça, vous savez.

Bref, j'avais pas à m'inquiéter qu'elle s'accroche. Ce n'était pas ce genre de femme. La dernière fois qu'on s'est vus, elle a dit qu'elle n'avait que quelques minutes. Il fallait qu'elle s'occupe du montage ou je ne sais quoi de son film. Un truc à propos d'interviews et de films de famille. On en est restés là. Elle m'a serré la main et elle est partie.

Mais je vais vous dire un truc, elle était différente de quand je l'avais rencontrée. J'ai déjà couché avec des femmes mariées. Je sais qu'elles prennent leur pied à tromper leur mari. Elle n'était pas comme ça à présent. Elle avait besoin de lui. Je pouvais le voir dans ses yeux. Ce n'était pas non plus la première fois que je voyais une femme mariée avec ce regard-là. Soudain elles veulent ce qu'elles prenaient plaisir à éloigner. Un sale état. Et elle était comme ça. En sale état et en manque de lui. Mais comme c'est souvent le cas, il n'était plus là.[321]

Ce qui était la vérité. Navidson n'était plus là, sauf bien sûr pour Karen qui le voyait encore tous les jours et d'une façon dont elle ne l'avait encore jamais vu avant – non comme une projection de ses propres angoisses et démons mais juste comme Will Navidson, baigné d'une lumière vacillante projetée par un projecteur 16 mm sur un mur peint en blanc.

[321] Avec l'autorisation de Jerry Lieberman.

XV

Mit seinen Nachtmützen und Schlafrockfetzen
Stopft er die Lücken des Weltenbaus.
— Heine[322]

Karen Green est assise sur un banc dans Central Park. Elle porte un pull brun rouille et une écharpe en cachemire noir. Tout autour d'elle les gens vont et viennent, goûtant une de ces étincelantes journées de février comme New York daigne parfois en accorder. La neige a tenu sur le sol par endroits, des enfants crient, des calèches dépassent en cliquetant les taxis et les agents de la circulation. Une guerre se déroule dans le golfe Persique mais ces questions ne semblent guère importer ici. Comme l'explique Karen, du temps a passé :

> Ça fait quatre mois que nous avons fui notre maison. Ça fait également quatre mois que je n'ai pas revu Navy. Autant que je sache, il est toujours à Charlottesville avec Billy – à mener des expériences.
>
> [Elle toussote.]
>
> Avant, on se parlait au téléphone, mais même ça c'est fini maintenant. Toute cette histoire l'a changé. C'est la mort de Tom, je crois, qui l'a affecté le plus.
>
> J'ai téléphoné, j'ai écrit, j'ai tout essayé sauf d'aller là-bas, ce que je refuse absolument de faire. Je reste ici pour m'occuper de nos enfants et veiller sur son film. Il a un peu travaillé dessus puis il a arrêté et m'a envoyé tout ça, les négatifs, les cassettes, tout le bazar. Mais il ne veut pas quitter la Virginie. Quand je pense qu'il y a deux mois il me disait qu'il n'avait besoin que de quelques jours de plus.
>
> Ma mère n'arrête pas de me dire de faire une croix sur lui et de vendre la maison. J'y songe, mais entre-temps j'ai travaillé sur le film. Il y avait tellement de pellicule que j'ai décidé de le réduire à treize minutes ✲ pour savoir ce qu'en pensaient les gens.
>
> Et je l'ai montré à tous ceux auxquels j'ai pensé – professeurs, scientifiques, ma thérapeute, des poètes

---

[322] « Avec ses bonnets de nuit et les lambeaux de sa robe de chambre, il bouche les trous de l'édifice universel » – phrase qu'il cita en entier à sa femme, et à laquelle il fit allusion dans le chapitre 6 de *L'Interprétation du rêve* et dans une lettre à Jung datée du 25 février 1908.[323]

[323] Heine ?[324]

[324] Freud. — Éd.

✲ Plus vraisemblablement, une version de huit minutes du montage effectué par Karen devint le second court métrage désormais connu sous le nom d'*Exploration #4*. Toutefois, on ignore toujours qui coupa cinq minutes (dans lesquelles devait figurer le suicide de Holloway) avant de le distribuer. Kevin Stanley dans *« Et qu'est-ce que tu vas faire maintenant, p'tit gars ? » et autres histoires de Grass Roots Distribution* (Cambridge : Vallombrosa Inc., 1994) montre à quel point il aurait été facile pour un des professeurs ou auteurs qui ont reçu la copie d'en faire un repiquage. Mais quant à savoir pourquoi cinq minutes furent amputées, Stanley l'ex-

du Village, même certaines célébrités que Navy connaissait.

[Elle tousse de nouveau.]

Anne Rice, Stephen King, David Copperfield et Stanley Kubrick ont bien voulu réagir aux copies de la vidéo que je leur ai envoyées.

Sans plus de cérémonie, donc, voici ce que tout un chacun avait à dire sur cette maison.[325]

□□□□

Une transcription partielle de

Ce que certains ont pensé

par Karen Green[327]

---

plique de façon peu convaincante par l'incompétence de Karen Green : « Elle a tout simplement dû se tromper sur la durée de l'enregistrement. »

[325]Chose intéressante, ni _____ ni _____, qui tous deux ont vu le couloir, n'ont jamais fait le moindre commentaire. Peut-être XXXX

Leslie Stern, psychiatre.

Décor: Son bureau. Très lumineux, gravure de Chagall sur le mur du fond, canapé obligatoire.

Stern: C'est bizarre. Pourquoi voulez-vous mon opinion?

Karen: Vous pensez que c'est quoi? Est-ce que ça a une sorte de, eh bien . . . de sens?

Stern: Voilà que vous me refaites le coup du «sens». Ça fait des années que j'ai laissé tomber le sens. C'est déjà assez compliqué de réserver une table chez *Elaine*. [Pause] Qu'est-ce que ça veut dire à votre avis?

Jennifer Antipala, architecte & ingénieur structurel.

Décor: Intérieur de la cathédrale St. Patrick.

Antipala: [Très tendue; parle très vite] Voilà ce que j'ai pensé, bon, faut croire que c'est comme ça que marche mon esprit, mais toute cette maison a déclenché ces questions, qui sont, comme vous l'avez dit, euh, ce que vous recherchez. Même si elles ne s'attachent pas vraiment à un sens, je crois.

[Pause]

Karen: Quelles étaient ces questions?

Antipala: Oh mon Dieu, y en avait toute une tripotée. Tout et n'importe quoi, de quel devrait être le coefficient de résistance du sol d'un endroit comme ça, à, euh, disons, eh bien . . . Bon, tout d'abord, revenons à cette question de coefficient de résistance du sol. C'est une question très complexe. Enfin quoi, une «roche massive» comme le basalte peut supporter jusqu'à mille tonnes métriques par mètre carré tandis qu'un sol sédimentaire, comme le schiste dur ou le grès, s'effondrera dès qu'on aura plus de 150 tonnes métriques par mètre carré. Et l'argile tendre ne tient même pas les 10 tonnes métriques. Alors cet endroit, aux dimensions inouïes, d'une hauteur, d'une longueur et d'une largeur impossibles – sur quel type de fondation repose-t-il? Et s'il n'est pas, je veux dire, s'il est comme une planète, entouré d'espace, alors sa masse est encore suffisamment importante pour qu'il ait pas mal de gravité, et que ça maintienne tout en place, et quel genre de matériau alors pourrait supporter tout ça?

Douglas R. Hofstadter. Professeur des sciences informatiques et cognitives à l'université d'Indiana.

Décor: Un piano.

Hofstadter: Philip K. Dick, Arthur C. Clarke, William Gibson, Alfred Bester, Robert Heinlein, tous raffolent de ce truc. Votre film est sympa lui aussi. La façon dont vous avez conduit l'expédition Holloway, ça m'a rappelé le Petit Labyrinthe harmonique de

Bach. Enfin, certaines des modulations thématiques.

Karen: Vous pensez qu'un tel endroit est possible? J'ai une amie qui est ingénieur structurel et qui se montre très sceptique.

Hofstadter: Eh bien, d'un point de vue mathématique . . . l'espace infini dans le non-espace . . . Achille et la tortue, Escher, la flèche de Zénon. Vous connaissez la flèche de Zénon?

Karen: Non.

Hofstadter: [dessinant sur un bout de papier] Oh c'est très simple. Si la flèche part d'ici en A et que la cible est là en B, alors sur sa trajectoire vers B la flèche doit parcourir au moins la moitié de cette distance que j'appellerai le point C. Or de C à B, la flèche doit parcourir au moins cette distance, appelez ça le point D, et ainsi de suite. Eh bien ça commence à être amusant quand vous vous apercevez que vous pouvez continuer à diviser l'espace infiniment, en le réduisant en fractions de plus en plus petites jusqu' à . . . eh bien, que la flèche n'atteigne jamais B.

Byron Baleworth, dramaturge anglais.

Décor: La Fortuna dans la 71e Rue.

Baleworth: «Et saint Sébastien mourut de brûlures à l'estomac», pour citer un autre célèbre dramaturge anglais. L'infini ici n'est pas un sujet pour la science. Vous avez créé un dilemme sémiotique. De même qu'une saleté de virus résiste au système immunitaire du corps, de même votre symbole – la maison – résiste à l'interprétation.

Karen: Est-ce que ça signifie qu'elle n'a pas de sens?

Baleworth: Ça mérite une longue discussion. Je suis au Plaza Athénée pendant encore quelques jours. Et si nous dînions ensemble? [Pause] Ce machin est arrêté, non?

Karen: Donnez-moi même une idée grossière de l'angle d'attaque que vous prendriez.

Baleworth: [soudain gêné] Je commencerais par le tournage. Le sens viendrait ensuite, une fois la maison reliée à la politique, la science ou la psychologie. Ce que vous voudrez, mais quelque chose. Et le monstre. Je suis désolé mais le monstre n'est pas au point. Nom d'une pipe, ce truc enregistre?!

Andrew Ross, professeur de littérature à l'université de Princeton.

Décor: Salle de gym. Ross s'exerce avec une médecine-ball.

Ross: Oh, c'est le monstre que je préfère. Baleworth est dramaturge et en tant qu'Anglais sûrement traditionaliste dès qu'il s'agit d'histoires de fantômes. Vous savez, pas mal d'Anglais

préfèrent leurs fantômes ornés de draps et de toiles d'araignée, avec un chandelier à la main. Mais votre monstre est cent pour cent américain. Sans contours, d'une part, le genre de trucs dont un condensé de diverses cultures a vraiment besoin. On ne peut rapprocher cette créature d'aucun groupe existant. Son individualité est imperceptible, et comme la face cachée de la lune, elle est invisible mais non dépourvue d'influence.

Vous savez, la première fois que j'ai vu le monstre, j'ai cru que c'était un Gardien. Je le pense encore. C'est un Gardien pas facile qui veille à ce que la maison demeure absolument vide de toute chose. Pas même une particule de poussière. C'est une sorte de soubrette un peu nerveuse.

Vous avez déjà mis une tenue de soubrette?

Jennifer Antipala.

Antipala: Et ces murs? Porteurs ou pas porteurs? Du coup, je passe des questions sur la nature des fondations à celles sur les matériaux de construction. De quoi cet endroit pourrait-il bien être fait? Comme ça, là, je pense à ces changements qui se produisent, ce qui veut dire qu'on ne parle pas de charges mortes, c'est-à-dire de charges fixes, mais de charges vivantes qui doivent être liées au vent, aux tremblements de terre et aux variations de mouvement à l'intérieur de la structure. Et ce changement, est-il le même disons que les distributions de pressions de vent? ce qui est quelque chose de l'ordre, de l'ordre de, euh, ah oui, P égale un demi-bêta fois V au carré fois C fois G, euh, euh, c'est cela, ouais c'est cela, ou quelque chose dans ce genre, avec P pour la pression du vent sur la surface de la structure . . . ou dois-je chercher ailleurs, du côté de la courbure des murs, la tension des parois, les forces axiales et latérales, mais s'il ne s'agit pas du vent, de quoi parle-t-on? quelle application? quelle compensation? et je vous parle là de dépense pondérale, hein, il est question ici d'une charge grave . . . Je veux dire un truc si énorme doit peser lourd. Et quand je dis lourd, je veux dire très très lourd. Alors je me pose la question: comment vais-je supporter tout ce poids? Et je n'en ai vraiment aucune idée. Alors je cherche un autre angle.

[Se rapproche de Karen.]

Camille Paglia, critique.

Décor: Le patio du Bowery Bar.

Paglia: Remarquez que seuls les hommes y entrent. Pourquoi? C'est simple: les femmes n'y sont pas obligées. Elles savent qu'il n'y a rien dedans et peuvent vivre avec ce savoir, mais les hommes eux doivent le vérifier. Ils sont obsédés par ce vide infini, et son attrait signifiant, et donc, ils le veulent, le désirent, désirent sa fin, son savoir, son – pour utiliser ici un terme strangelovien – son essence. Il leur faut la pénétrer, l'envahir, la conquérir, la détruire, l'habiter, l'imprégner et si nécessaire même être consumé par elle. Il s'agit vraiment de ce qui manque aux hommes. Le vide leur fait défaut, la cavité utérine, n'importe quelle béance physio-

logique créatrice et génératrice de vie. Tout cela est lié au désir d'utérus ou de vagin, comme vous voudrez[329].

Karen: Que pensez-vous de la peur du noir de mon personnage?

Paglia: Pure invention. Le scénario a été écrit par un homme, exact? Quelle femme qui se respecte a peur du noir? Les femmes sont tout ce qui est interne et caché. Les femmes sont obscurité. J'en parle dans mon ouvrage Personas sexuelles qui sort chez Vintage dans quelques mois.

Vous faites quoi cet après-midi?

Anne Rice, romancière.

Décor: Le Muséum d'histoire naturelle.

Rice: Oh, je ne suis pas sûre que ça m'intéresse. Trop de dualités sexuelles, masculin ceci, féminin cela . . . Je crois que c'est trop politique et visiblement un peu forcé.

L'obscurité n'est ni masculine ni féminine. C'est l'absence de lumière qui compte pour nous parce que nous sommes toutes des créatures rétiniennes qui avons besoin de lumière pour nous déplacer, nous nourrir et nous protéger. Le boxeur George Foreman se sert bien plus de ses yeux que de ses poings.

Bien sûr, la lumière et l'obscurité comptent beaucoup moins pour une chauve-souris. Ce qui importe le plus pour elle c'est si oui ou non des fréquences FM perturbent son radar.

Harold Bloom, critique.

Décor: Sa bibliothèque particulière. Murs chargés de livres. Désordre général.

Bloom: Ma chère enfant, Kierkegaard a écrit un jour: «Si le jeune homme avait cru en la répétition, de quoi n'aurait-il pas été capable? quelle intériorité n'aurait-il pas atteinte?»

Nous aborderons brièvement votre, euh, œuvre inachevée,

---

[329]Dans son livre *Anonyme* (Londres : Emunah Publishing Group, 1995), p. 52, Melissa Schemell étudie les modes sexuels de reconnaissance :

> *La maison comme vagin* : la première identification du jeune garçon est liée à la mère. Par la suite, le fait de découvrir qu'il est différent d'elle (il a un pénis; elle n'en a pas; il est différent) donne lieu à un sentiment intense de déplacement et de perte. L'enfant doit se trouver une nouvelle identité (le père) . . . Navidson explore cette perte, celle avec laquelle il s'est tout d'abord identifié : le vagin, l'utérus, la mère.

Dans *Intrusions maternelles* (Portland : Nescience Press, 1995), p. 139, Eric Keplard parle aussi de cet endroit comme d'un lieu maternel, mais sa lecture est nettement plus historique que celle de Schemell : «La maison de Navidson est une incarnation de sa propre mère. En d'autres termes : l'absente. Elle représente le drame œdipien non résolu qui continue d'interférer dans ses rapports avec Karen.» Cela dit, il serait injuste de ne pas mentionner *Notre Père*, de Tad Exler (Iowa City : Pavernockurnest Press, 1996), qui rejette «les parallèles trop enthousiastes avec la maternité» en faveur de «l'obscurité paternelle du narcissisme».

mais permettez-moi s'il vous plaît de vous lire un passage de mon livre L'Angoisse de l'influence. C'est tiré du chapitre sur Kenosis:

> L'unheimlich, ou «inhabituel» comme l'étrange, est ressenti chaque fois que nous nous rappelons notre tendance intérieure à céder aux motifs obsessionnels de l'action. Rejetant le principe de plaisir, le démoniaque en chacun succombe à une «compulsion de répétition». Un homme et une femme font connaissance, se parlent à peine, passent un accord de rétribution mutuelle; répètent à nouveau ce qu'ils s'aperçoivent avoir connu ensemble auparavant, bien qu'il n'y ait pas eu d'avant. Freud, ici unheimlich, dans sa compréhension, maintient que «tout affect émotionnel, quelle que soit sa qualité, est transformé par la répression en angoisse morbide». Parmi des cas d'angoisse morbide, Freud cite la catégorie de l'inhabituel[330], «dans laquelle l'angoisse peut se révéler provenir de quelque chose de réprimé qui se reproduit». Mais cet «inhabituel» peut tout aussi bien être appelé «habituel», fait-il observer, «car cet inhabituel n'a rien en réalité de nouveau ou d'étranger, c'est une chose familière et depuis longtemps ancrée dans l'esprit qui n'a été rendue étrangère que par le processus de répression».

Vous voyez que le vide ici est le soi-disant familier, or votre maison est infiniment familière, infiniment répétitive. Couloirs, corridors, pièces, sans cesse et encore. Un peu comme la maison de Dante après un bon nettoyage de printemps. C'est un lieu sans objet et sans vie. Cicéron a dit: «Une pièce sans livres est comme un corps sans âme.» Ajoutez donc l'âme à la liste. Un lieu sans vie, sans objet, sans âme. Sans dieu, égale-

[330]Bien que le mot *unheimlich* soit déjà apparu plusieurs fois dans ce texte, il n'a jusqu'ici pas été analysé dans toute son ampleur étymologique. Le terme équivalent – *inhabituel* –, même s'il pourrait faire écho à celui d'habitat, est dépourvu de la nuance germanique de «maison» (*heim*) et tire son sens du latin médiéval *habitualis*, de *habitus*, dérivé de *habere* qui signifie entre autres choses le savoir. Le suffixe adjectival *alis* implique la notion de «dépendance» tandis que le «in» nie ce qui suit. En d'autres termes, in-habituel se décompose ou se démembre littéralement en ce qui n'est pas dépendant du savoir, ou à l'inverse dépendant du pas savoir; et donc, sans comprendre exactement quel déni répétitif continue avec succès d'être réprimé et donc tenu à l'écart, tout en se pliant néanmoins à la répétition, ce qui est inhabituel peut signifier vide de savoir et de connaissance ou dans le même temps dépendant de l'absence de savoir et de connaissance. Pour reprendre Perry Ivan Nathan Shaftesbury, auteur de *Aux portes du meurtre: Traité sur l'amour et la rage* (Londres: Verso, 1996), p. 183: «C'est par conséquent sacré, impollué, à jamais préservé. La vierge ultime. La madone sans mari. Mère de Dieu. Mère des mères. Inhumaine.» Voir aussi Anthony Vidler, *Architecture Inhabituelle: Essais sur l'inhospitalité moderne* (Cambridge, Massachusetts: The MIT Press, 1992).

ment. L'abîme pré-divin de Milton ou dans l'univers nietzschéen post-divin.

L'opposition au symbolique est si marquée que la maison appelle un destructeur de symboles. Mais ce feu sans lumière qui laisse les murs en permanence cendreux et, à mes yeux, d'un lissé d'obsidienne, n'est rien d'autre que la façon procustéenne qu'a l'artiste de combattre l'influence: créer un golem sans visage, une éclipse universelle, l'ange de Jacob, le Frankenstein de Mary, le grand éradicateur de tout ce qui est et a toujours été et, par cette figure, réussir à assurer l'indépendance poétique, si solitaire, vide et angoissant que puisse être le résultat.

Ma chère enfant, faut-il que vous soyez si seule pour créer cela?

A Poe t, 21 ans. Pas de tatouages. Pas de piercings.

Décor: Devant un transfo géant.

Poe t: Sans majuscules. [Elle prend une serviette en papier et lit ce qui est écrit dessus] j'étais en ligne. je ne me rappelle pas comment je suis arrivée là. comment je me suis fait aspirer par ça. il faisait nuit noire. je me suis dit qu'il devait y avoir eu une panne de courant. j'ai commencé à avancer. je n'avais aucune idée de la direction que j'avais prise. j'ai continué d'avancer. j'avais l'impression d'être observée. j'ai demandé «qui est là?» les échos ont créé un passage et ont disparu. je les ai suivis.

Douglas R. Hofstadter.

Hofstadter: Comme pour la flèche de Zénon, considérez l'équation suivante: $1/a = \lambda$ où $1/\infty = 0$.

Si nous appliquons ceci à la poétique de votre ami Bloom, nous obtenons une intéressante perspective sur le monstre.

Disons que 1 représente l'artiste, et que «a» vaut 1 c'est-à-dire une influence, nous obtenons 1 comme résultat, $\lambda = 1$, ou un niveau d'influence qui selon moi signifie une influence totale.

Si toutefois nous divisons par 2 alors le niveau d'influence baisse à 1/2, etc. Élevons le nombre d'influences à l'infini, avec $a = \infty$, et voilà vous avez un niveau d'influence de zéro, avec $\lambda = 0$.

Maintenant tenons compte de cette formule pour étudier votre monstre. Il a dépouillé les murs et les couloirs de tout. En d'autres termes, il a été influencé par l'infini, par conséquent pas influencé du tout. Mais voyez alors le résultat: c'est sans lumière, sans traits, et vide.

Je ne sais pas, peut-être qu'un peu d'influence ne nuit pas.

Byron Baleworth.

Baleworth: Il vous faut redéfinir la façon dont la maison en soi sert de symbole—

Stephen King, romancier.

Décor: terrain de jeu du P.S.6.

King: Symboles par-ci symboles par-là. Bien sûr, ils sont importants, mais . . . Prenez la baleine du capitaine Achab. Voilà un grand symbole. Certains disent qu'elle symbolise Dieu, le sens, le but. D'autres qu'il s'agit de l'absence de but et du vide. Mais ce que nous oublions parfois c'est que la baleine d'Achab était aussi une simple baleine.

Steve Wozniak, inventeur & philanthrope.

Décor: Le Golden Gate Bridge.

Woz: Bien sûr que je suis d'accord avec King. Une icône pour une partie de bridge, c'est un symbole pour le programme, les données, et davantage. Mais par certains côtés, on peut aussi considérer la chose comme cette partie de bridge. La même chose est vraie pour cette maison que vous avez créée. Elle peut représenter des tas de choses, mais ce n'est également rien de plus que ça, une maison – une maison très étrange, certes.

Jennifer Antipala.

Antipala: Je regarde le panthéon d'Hadrien, l'Hagia Sophia de Justinien, Saint-Denis de Suger, le toit de Westminster Hall, grâce à Herland, ou le dôme de Wren pour St. Paul, et tout ce qui est apparemment au-dessus et au-delà de ce monde, et à ce propos, dans mon esprit, ces endroits que je viens de citer sont vraiment au-dessus et au-delà de ce monde, et d'abord ça suscite l'effroi, peut-être l'incrédulité, et ensuite, après avoir fait des calculs, tracé des lignes, étudié la construction, même si c'est toujours effrayant, ça fait aussi sens. Par conséquent c'est inoubliable. Eh bien, votre maison dans votre film suscite indéniablement l'effroi et l'incrédulité, mais dans mon esprit elle ne fait aucun sens. Je trace les lignes, je fais des calculs, j'étudie la construction, et tout ce que je trouve à la fin c'est . . . eh bien, tout cela n'est qu'une impossibilité structurelle désespérante. Et par conséquent, sans substance et sans intérêt. Malgré son poids, son ampleur, sa masse . . . finalement ça se résume à rien.

[S'éloigne]

Jacques Derrida, philosophe.

Décor: Exposition de dessins d'Artaud.

Derrida: Bon ce qui est dedans, c'est-à-dire, si je puis dire, ce qui se calque infiniment soi-même sans le dehors, sans l'autre, mais où donc alors est l'autre?
Terminé? Bien.
[Pause]
Prenez ma main. Nous allons marcher.

Andrew Ross.

Karen : Autre chose ?

Ross : Il n'y avait pas de fenêtre dans la maison. Ça m'a plu.

Byron Baleworth.

Baleworth : [Sur la défensive] C'est très vague. Pourquoi ce genre de maison ? Pourquoi en Virginie ? Ces questions méritaient des réponses. Il y aurait davantage de cohérence. Cela dit, c'est prometteur. [Pause] J'espère que vous ne pensez pas que je viens de vous faire des avances.

Camille Paglia.

Paglia : [En riant] Baleworth a dit ça ? Vous auriez dû lui demander pourquoi l'entrée de Dante aux Enfers était en Toscane ? Pourquoi le chemin du jeune Maître Brown était en Nouvelle-Angleterre ? Baleworth est jaloux, c'est tout, et qui plus est, il est incapable d'écrire un scénario pour sauver sa quéquette. [Pause] Et accessoirement, je n'ai pas peur de vous dire que je vous ai fait des avances.

Alors, vous êtes libre cet après-midi ?

Walter Mosley, romancier.

Décor : Fresh Kills Park

Mosley : Étrange endroit. Les murs qui changent en permanence. Tout est semblable, presque familier, et pourtant il n'y a aucune indication, aucun signe amical. Des tas d'indices mais pas de solutions. Rien que du mystère. Étrange, très étrange. [Il lève les yeux, sincèrement dérouté] Je ne sais pas. Ce qui est sûr, c'est que je n'aimerais pas me retrouver coincé là-dedans.

Leslie Stern, médecin.

Karen : Qu'est-ce que le film vous inspire d'autre ?

Stern : Je ne suis pas Siskel et Ebert – même si on m'a déjà appelé Ebert. Ça parle beaucoup de vide, d'obscurité et de distance. Mais comme vous avez créé ce monde, je ne pense pas qu'il soit déplacé de vous demander pourquoi vous avez été à ce point attiré par ces thèmes ?

Stephen King.

King : Vous n'avez pas inventé tout ça, n'est-ce pas ? [Étudiant la réaction de Karen.] J'aimerais voir cette maison.

Kiki Smith, artiste figurative.

Décor: New York Hospital, Centre médical Cornell.

Kiki: Euh, sans couleur et même quasi pas de gris, l'attention se reporte sur d'autres trucs: les surfaces, les formes, les dimensions, même tout ce mouvement. Je dois dire que ça se résume à ça. À la construction, l'expérience intérieure, le sens du corps là, qui, euh, ce qui rend tout le truc si viscéral, si authentique.

Hunter S. Thompson, journaliste.

Décor: Le stade des Giants.

Thompson: La matinée a été dure.

Karen: Qu'avez-vous pensé du film?

Thompson: J'étais chez des amis, mais ils m'ont viré ce matin.

Karen: Je suis désolée.

Thompson: Votre film n'a rien arrangé. C'est, eh bien . . . en un mot: déjanté . . . très déjanté. Bon d'accord, en deux mots, on s'en tape . . . très très déjanté. Ce que j'appellerais un mauvais trip. Je n'aurais jamais cru que je m'entendrais dire ça mais ma petite dame faut que vous arrêtiez l'acide, la mescaline ou le truc que vous sniffez, inhalez, ingérez . . . faites une désintox, parce que vous allez mal finir si vous ne faites pas quelque chose rapidement. Je n'ai jamais rien vu d'aussi déjanté, d'aussi salement déjanté. À cause de ce truc, j'ai cassé des choses, des assiettes, une petite figurine en jade représentant un pingouin. Une grenouille en verre. J'étais tellement contrarié que j'ai même balancé l'aquarium de mes potes sur leur vaisselier. C'était pas joli joli. De l'eau salée, des poissons morts partout, moi qui gueulais: «Putain, franchement déjanté ouais». Quatre mots. Ils m'ont foutu dehors. Vous pensez que je peux passer la nuit chez vous?

Stanley Kubrick, réalisateur.

Décor: (en ligne)

Kubrick: «Qu'est-ce que c'est?», me demandez-vous. Et je vous réponds, «C'est un film. Et c'est un film parce que ça utilise de la pellicule (une cassette).» Ce qui compte c'est comment ce film nous affecte ou dans le cas précis comment il m'affecte. La qualité des images est souvent épouvantable sauf quand Will Navidson tient la caméra, ce qui n'arrive pas assez souvent. Le son est médiocre. L'élision de nombreux détails empêche le développement suffisant des personnages. Et enfin la structure générale craque et vacille, menace de s'effondrer à tout moment. Cela dit (ou plutôt, cela tapé), je demeure vaguement impressionné et troublé. J'ai même rêvé de votre maison. Si je ne vous connaissais pas, je dirais que vous n'avez rien d'une réalisatrice. Je dirais que tout ça a vraiment eu lieu.

David Copperfield, magicien.

Décor : La Statue de la Liberté.

Copperfield : On dirait qu'il y a un truc, mais c'est un truc qui vous persuade en permanence que ce n'est pas un truc. Une lévitation sans fils. Une galerie de glaces déformantes sans glaces déformantes. Épatant, vraiment.

Karen : Comment décririez-vous la maison ?

Copperfield : Une énigme.

[Derrière lui la Statue de la Liberté disparaît.]

Camille Paglia.

Paglia : Comment je la décrirais ? Le vide féminin.

Douglas Hofstadter.

Hofstadter : Un huit horizontal.

Stephen King.

King : Sacrément effrayant.

Kiki Smith.

Kiki : Texture.

Harold Bloom.

Bloom : Unheimlich, bien sûr.

Byron Baleworth.

Baleworth : Je me fiche de la définir.

Andrew Ross.

Ross : Un vaste circuit dans lequel les individus jouent le rôle des électrons, créant avec leurs trajectoires des bribes d'informations que nous sommes à la fin incapables de déchiffrer. Une simple hypothèse.

Anne Rice.

Rice : Sombre.

Jacques Derrida.

Derrida: L'autre. [Pause] Ou quel autre, c'est-à-dire donc, la même chose. L'autre, nul autre. Vous comprenez?

Steve Wozniak.

Woz: J'aime bien l'idée de Ross. Une puce électronique géante. Ou une série, même. Interconnectées. Si seulement je pouvais voir le plan alors je pourrais vous dire si c'est sexy ou juste une bécane du genre un grille-pain ou un mixer cosmique.

Stanley Kubrick.

Kubrick: Je suis désolé. J'en ai assez dit.

Leslie Stern, médecin.

Stern: Mais le plus important, Karen, c'est: qu'est-ce que ça signifie pour vous?

[Fin de la transcription][331]

---

[331]Toutes ces voix. J'ai beau être habitué aux voix, mais quand même. Un crépitement d'opinions, de demandes et de compulsions, mais qui cache quoi? //

Pan-pan vient d'appeler (d'où l'interruption; les //).
Un coup de fil bienvenu.
Marrant comment ça marche. Je ne suis plus dans le circuit et voilà que soudain elle appelle, qui plus est pour la première fois, histoire de savoir où j'étais, pourquoi je n'avais pas fait un saut au Salon, emplissant mon oreille de toutes sortes de trucs. Même mon patron a demandé de mes nouvelles, apparemment vexé que je ne sois pas passé pour bavarder ou même dire bonjour.
"Hé, Johnny, a finalement dit Pan-pan d'une voix enjôleuse. Et si tu venais à la maison. Je te ferais même à dîner. Il me reste une superbe tarte au potiron de Thanksgiving."
Mais je me suis entendu répondre: "Non, euh ça ira. Non merci mais merci quand même", en me disant qu'il se pourrait fort bien que je ne voie jamais d'aussi près le carton d'invitation pour L'Endroit le plus sympa sur terre.
Il est trop tard. Ou peut-être que non. Peut-être pas trop tard, peut-être que ce n'est pas ça. Si belle que soit sa voix, elle n'est pas assez puissante pour m'arracher à ma trajectoire. Alors que huit mois plus tôt j'aurais déjà franchi le seuil de mon appart. Aujourd'hui, pour une triste raison qui m'échappe, Pan-pan n'a plus cet effet sur moi.
Pendant un instant, j'ai pensé à son corps, je me suis imaginé ses magnifiques seins bien ronds aux aréoles brunes et crémeuses, faisant de ses tétons des seins auréolés, ses lèvres douces et pleines qui dissimulent à peine ses dents, tandis que tout au fond de ses yeux son héritage irlandais et espagnol ne cesse de se mélanger comme de l'oxygène avec de l'hydrogène, et continuera sans doute à se mélanger jusqu'à sa mort. Mais malgré son charme scandaleux, le désir que j'aurais dû ressentir a disparu quand j'ai vu, et accepté, à quel point j'en savais peu sur elle. L'image dans ma tête, quand bien même érotique, peinait à suffire. Un portrait inachevé. Un portrait jamais vraiment commencé. Même en prenant en compte ses lunettes de soleil en forme de marguerites, ses tatouages, les billets qu'elle escamote quand elle s'enroule autour d'un poteau argenté dans une salle obscure à l'ombre d'un

□□□□

Il est amusant de voir que, dans cet impressionnant échantillon de théoriciens modernes, de scientifiques, d'écrivains et autres, c'est la psy de Karen qui pose, ou plutôt impose, la question la plus significative. Grâce à elle, Karen entreprend de tourner un autre court métrage dans lequel, chose surprenante, elle ne mentionne jamais la maison, encore moins un seul des commentaires faits par tout ce beau monde.

C'est un virage extraordinaire. Pas une seule fois, il n'est fait allusion à ces couloirs qui se multiplient. Pas une seule fois, Karen n'aborde leur obscurité et le froid qui y règne. Elle réalise un film de six minutes qui n'a absolument rien à voir avec cet endroit. Au lieu de ça, son regard (et son cœur) se porte sur ce qui l'intéresse le plus dans Ash Tree Lane : ce que, selon ses propres termes (vêtue du même pull brun rouille ; assise sur le même banc dans Central Park ; toussant un peu moins), «ce maudit endroit m'a volé».

Aussi, dans le premier plan, ce qui nous accueille n'est pas sinistre mais bleu, bleu comme le blues des accords de Charlie «Yardbird» Parker faisant émerger de l'obscurité le visage juvénile de Will Navidson à dix-sept ans.

Toute une série de vieux clichés sur film Kodak, tremblés, surexposés, sous-exposés, avec souvent du grain, jaune ou trop rouge, s'enchaînent en fondu pour former un rare aperçu de l'enfance de Navidson – *nicht allzu glatt und gekünstelt*[332]. Son père : buvant un thé glacé. Sa mère : portrait en noir et blanc sur la cheminée. Tom : arrosant la pelouse. Leur golden retriever, l'archétype du chien des vidéos amateurs, s'ébattant sous les jets d'eau, se jetant sur le tuyau vert pâle comme si c'était un python, aboyant contre Tom, puis contre leur père, même si, alors que ses mâchoires s'ouvrent et se referment, il est impossible d'entendre le moindre aboiement, seulement Charlie Parker jouant aux limites de son art, perdu dans une rare délectation.

Comme l'a dit de façon poignante le professeur Erik Von Jarnlow :

> Je ne pense pas être le seul à ressentir la tristesse immuable que contiennent ces fragments. Peut-être est-ce le prix à payer pour se souvenir, pour percevoir avec justesse. Au moins, avec un tel chagrin doit venir le savoir.[333]

---

aéroport. Un endroit que je n'avais pas encore osé visiter. Je ne lui avais même jamais demandé le nom de son enfant de trois ans. Je ne lui avais même jamais demandé son vrai nom – pas Pan-pan, certainement pas Pan-pan, mais quelque chose d'entièrement différent – que j'ai soudain décidé de découvrir, désireux de lui poser ces deux questions sur-le-champ, d'essayer de trouver qui elle était vraiment, de voir s'il était possible de signifier quelque chose pour elle, de voir s'il était possible qu'elle signifie quelque chose pour moi, toute une volée de points d'interrogation que j'étais prêt à suivre, et c'est alors que la ligne a été coupée.

Elle n'avait pas raccroché, et moi non plus. La compagnie du téléphone venait simplement de réparer son oubli et de débrancher ma ligne.

Plus de Pan-pan. Plus de tonalité. Plus même de plafond en coupole pour propager un mot.

Rien que le silence et toutes ses conséquences.

[332] «Ni trop poli ni superficiel.» — Éd.

[333] Voir Erik Von Jarnlow, *Le Sel de l'été* (New York : Simon and Schuster, 1996), p. 593.

Karen passe progressivement du jardin arrosé des Navidson à la classe d'un lycée, à l'enterrement de sa grand-mère, à Tom se protégeant les yeux devant un barbecue, à Navidson plongeant tête la première dans un trou d'eau. Puis les années de fac, Will serrant son jumeau dans ses bras avant de partir pour le Vietnam[334], un cliché noir et blanc saisissant l'aile de son avion en vol.

Et puis soudain, l'histoire privée explose. Soudain, un monde autrement plus vaste s'impose au jeune Navidson. Les portraits de famille sont remplacés par des photos de conducteurs de chars au Cambodge, de paysans transportant des bombes de gaz neurotoxique vides sur le côté de la route, d'enfants vendant du soda près de corps empaquetés maculés d'une argile rouge mêlée d'essence, de foules en Thaïlande, d'un homme assassiné en Israël, de morts en Angola; fragments prélevés dans le flux, témoins des dernières décennies, osant parfois même suggérer un ensemble.

Mais sur les milliers de photos que Navidson a prises, il n'y a pas un seul cliché où il n'y ait personne. Navidson ne prend jamais de paysages. C'étaient les individus qui comptaient le plus pour lui, qu'ils soient soldats, lépreux, médecins ou de jeunes mariés dînant dans une trattoria à Rome, ou même une famille de tailleurs nageant dans une crique sablonneuse au nord de Rio. Navidson étudiait religieusement les autres. Le monde ne comptait que parce que des gens y vivaient et parvenaient même parfois, malgré la douleur, la tragédie, et la dégradation, à en triompher.

Bien que Karen donne à son film le titre quelque peu hésitant d'**Une brève histoire de celui que j'aime**, l'utilisation des photos de Navidson, dont bon nombres ont été primées, permet fréquemment aux grands événements de la fin du XX^e^ siècle de faire irruption. Gordon Burke insiste sur la signification affective de ce parallèle entre passé personnel et passé culturel:

> Non seulement, nous apprécions davantage Navidson, mais nous sommes à notre insu émus par le vaste monde, où d'autres individus, qui ont vécu de terribles horreurs, parviennent encore à sortir pieds nus et brûlants de la tombe.[335]

Chaque photographie de Navidson révèle avec quelle violence il méprise la destruction de la vie et avec quel désespoir il cherchait à en préserver les beautés fugaces, quelles que soient les circonstances.

Mais Karen n'a pas besoin de mettre en valeur tout cela. Elle laisse sagement l'œuvre de Navidson parler pour elle-même. Chose remarquable, ce travail d'amour ne s'achève pas par une de ses photographies mais plutôt par deux clichés représentant Navidson lui-même. La première image – apparemment prise par un célèbre photoreporter, aujourd'hui décédé – le montre alors qu'il n'était encore qu'un jeune soldat en Asie du Sud-Est, en tenue de combat, assis sur une caisse de munitions avec des obus entassés non loin sur une cantine portant l'inscription «OBJETS DE VALEUR». Une fenêtre ouverte sur la droite ne suffit visiblement pas à aérer l'endroit. Navidson est seul, tête baissée, les doigts flous alors qu'il sanglote dans ses mains suite à une expé-

[334] Selon Melanie Proft Knightley, in *Les Enfants de la guerre* (New York : Zone Books, 1994), p. 110, des problèmes cardiaques évitèrent à Tom l'incorporation. Navidson avait devancé l'appel et s'était engagé.

[335] Voir l'introduction de Gordon Burke à *Pièces*, de Will Navidson (New York : Harry N. Abrams, Inc., 1994), p. xvii.

rience que nous ne connaîtrons sans doute jamais mais que nous pouvons peut-être imaginer. Quittant ce portrait déchirant, Karen passe en un fondu enchaîné très doux au dernier plan de son film, un extrait de Super 8 qu'elle a tourné elle-même peu avant qu'ils s'installent en Virginie. Navidson s'amuse dans la neige avec Chad et Daisy. Ils se jettent des boules de neige, font des anges et profitent du ciel pur. Chad rit sur les épaules de son père tandis que Navidson soulève Daisy et l'élève dans la lumière aveuglante. La caméra, toutefois, ne parvient pas à les suivre. Il est trop surexposé. Tous les trois disparaissent dans une explosion blanche.

□□□□

L'application, la discipline et les recherches considérables mises en œuvre pour fabriquer ce court métrage – il y a facilement plus de cent points de raccord – ont permis pour la première fois à Karen de voir en Navidson autre chose que ses propres peurs et projections personnelles. Elle a pu s'apercevoir par elle-même combien il aimait la persévérance de la nature humaine. Elle a vu et revu dans ses photos et ses expressions la tendresse qu'il éprouvait pour elle et leurs enfants, le besoin qu'il avait d'eux. Et puis, de façon très inattendue, elle a découvert la signification de son obsession secrète.

Si l'œuvre de Navidson comporte de nombreux et remarquables portraits d'individus confrontés à leur destin, plus d'un tiers de ces images nous montrent la défaite à l'œuvre – les secondes après une exécution, les doigts carbonisés aperçus dans les débris d'un canton bombardé, ou le regard bleu et terne d'yeux qui dans les derniers instants de vie n'ont toujours pas pu rassembler assez de force pour se fermer. Dans ce sonnet filmique, Karen incorpore un plan de la photographie qui valut à Navidson le prix Pulitzer. Comme elle l'explique en voix off: «Ce cliché provient de la collection personnelle de Navy.» La même photo qui était accrochée chez eux et l'une des premières choses que Navidson a mises dans leur voiture la nuit où ils ont fui.

Comme chacun s'en souvient, la célèbre photo montre une petite Soudanaise mourant de faim, trop faible pour réagir alors qu'un vautour s'approche d'elle[336]. Non seulement Karen accorde une vingtaine de secondes à cette image, mais ensuite elle passe à un plan de dix secondes montrant le dos de la photo. Sans dire un mot, elle zoome de plus en plus serré sur le coin inférieur droit, jusqu'à ce que son sujet devienne finalement clair: là, presque perdues parmi tout ce blanc, sont inscrites au crayon pâle six majuscules nichées dans des guillemets:

«Delial»

□□□□

[336]On pense bien évidemment à la photographie prise par Kevin Carter (prix Pulitzer en 1994) d'un vautour s'en prenant à une petite Soudanaise qui s'est évanouie en se rendant à un centre de ravitaillement. Carter a reçu de nombreuses louanges pour cette photo mais il a également été accusé d'insensibilité. Le *Florida St. Petersburg Times* a écrit: «L'homme qui règle ses focales pour prendre le cliché exact de la souffrance ne peut être lui-même qu'un prédateur, un autre vautour.» Malheureusement, une exposition permanente à la violence et aux souffrances, jointe à une dépendance accrue aux drogues, firent que Carter paya le prix fort. Le 27 juillet 1994, il se suicida. — Éd.

Il n'y a que 8160 photogrammes dans le film de Karen et cependant ils servent de parfait contrepoint à cette étendue infinie de couloirs, de pièces et d'escaliers. La maison est vide, son film est plein. La maison est obscure, son film resplendit. Un grondement hante cet endroit, le sien est béni par Charlie Parker. Dans Ash Tree Lane se dresse une maison sombre, froide, et vide. Dans son 16 mm se dresse une maison de lumière, d'amour et de couleur.

En n'écoutant que son cœur, Karen a tiré un sens de tout ce que cet endroit n'était pas. Elle a également découvert ce dont elle avait le plus besoin. Elle a cessé de voir Fowler, rompu tous liens douteux avec d'autres prétendants et, tandis que sa mère l'incitait à rompre, vendre la maison et régler l'affaire à l'amiable, Karen a commencé à se préparer à la réconciliation.

Bien sûr, elle n'avait aucune idée de ce que cela provoquerait.

Ni jusqu'où elle devrait aller.

XVI

Quand des propositions mathématiques se rapportent à la réalité, elles ne sont pas certaines; quand elles sont certaines, elles ne se rapportent pas à la réalité.
— Albert Einstein

Jusqu'à présent, *Le Navidson Record* s'est principalement occupé des effets que la maison a eu sur les autres: comment Holloway a dérapé vers le meurtre et le suicide, comment Tom s'est mis à boire pour oublier, comment Reston a perdu sa mobilité, comment le shérif Axnard est revenu sur ses propos, comment Karen s'est enfuie avec les enfants, et comment Navidson s'est de plus en plus isolé et enfermé dans l'obsession. Aucune attention, toutefois, n'a été portée à la maison dans ses rapports stricts avec elle-même.

Examinée donc d'un point de vue aussi objectif que possible, la maison offre ces faits indiscutables:

1.0	Pas de lumière.	I, IV-XIII*
2.0	Pas d'humidité.	I, V-XIII
3.0	Pas de mouvements d'air (brises, courants d'air, etc.)	I, V-XIII
4.0	La température est de 0° C ± 4 degrés.	IX
5.0	Pas de bruits.	IV-XIII
5.1	Hormis un grondement sourd qui s'élève par moments, tantôt distant, tantôt proche.	V, VII, IX-XIII
6.0	Les boussoles n'y fonctionnent pas.	VII
6.1	Les altimètres non plus.	VII
6.2	Les radios ont une portée limitée.	VII-XIII
7.0	Les murs sont d'un noir uniforme avec une légère nuance «cendrée».	I, IV-XIII
8.0	Il n'y a ni fenêtres, ni moulures, ni éléments décoratifs. (Voir 7.0)	IX
9.0	La taille et la profondeur varient considérablement.	I, IV-VII, IX-XIII

9.1	L'endroit peut changer de géométrie instantanément et sans difficulté apparente.	I, IV-VII, IX-XIII
9.2	Certains ont estimé que le grondement sourd ou «grognement» était causé par ces métamorphoses. (Voir 5.1)	VII
9.3	On n'a pas trouvé d'extrémité.	V-XIII
10.0	L'endroit se purgera de toutes choses, y compris de tout objet laissé dedans.	IX, XIII
10.1	On n'y a jamais trouvé d'objet.	I, IV-VII, IX-XIII
10.2	Il n'y a pas de poussière.	XI
11.0	Au moins trois personnes y ont trouvé la mort.	X, XIII
11.1	Jed Leeder, Holloway Roberts et Tom Navidson.	
11.2	Un seul corps a été retrouvé. (Voir 10.0)	XIII

*Voir Chapitre.

En ce qui concerne les données objectives, c'est tout ce que Navidson avait comme base de travail. Toutefois, lorsqu'il eut quitté la maison, il se mit à examiner de nouveaux éléments: à savoir les échantillons prélevés sur les murs.

Avec de riches couleurs, Navidson filme ces représentations de la science consacrées par l'usage: éprouvettes bouillonnantes d'acide borique, rames de listings parcourus de l'encre noire de l'analyse, microscopes électroniques faisant revivre des univers à partir de grains de poussière, et spectromètres de masse avec Faraday escamotables et Balzers fixes fredonnant un sourd semblant de vie.

Il se dégage de toutes ces images une formidable impression de sécurité. Les labos sont propres, bien éclairés et rangés. Les ordinateurs semblent animés d'une volonté propre. Toutes sortes d'instruments promettent des réponses, voire des garanties. Afin de s'assurer qu'il n'émane pas de tout cet équipement une impression de stérilité, Navidson insère également des plans moins impersonnels: une cafetière Krups qui siffle et bouillonne, un poster du groupe Oasis scotché au distributeur automatique, Homer Simpson dans la télé du salon en train de dire quelque chose à son frère Herbert.

Pour rendre service à Reston, le pétrologiste Mel O'Geery, du Département de géologie de Princeton, a accepté de sacrifier son temps libre pour superviser l'examen des échantillons muraux. Enclin à des gestes d'oiseaux, c'est un homme frêle qui prend un immense plaisir à parler très rapidement. Pendant près de quatre mois, il a analysé chaque morceau de matière, depuis **A** (prélevé à l'entrée du premier couloir) jusqu'à **XXXX** (pris par Navidson quand il s'est retrouvé seul au bas de l'Escalier en Spirale). Il s'agit d'une entreprise coûteuse, et bien que l'université ait accepté d'en

financer la plus grande partie, apparemment Navidson a dû lui aussi y aller d'une belle somme[337].

Disposant tous les flacons d'échantillons sur une longue table, le Dr O'Geery se livre devant la caméra à un résumé de ses découvertes, en désignant avec désinvolture divers prélèvements tout en sirotant du café dans un mug Garfield.

«Nous avons là un beau banquet d'échantillons ignés, sédimentaires et métamorphiques, certains granuleux, sans doute du gabbro et de la pyroxénite, d'autres nettement moins granuleux, vraisemblablement de la trachite ou de l'andésite. Le groupe sédimentaire est assez réduit, échantillons **F** à **K**, essentiellement du calcaire et de la marne. Le groupe métamorphique se distingue par des traces d'amphibolite et de marbre. Mais ce groupe-ci est principalement composé de sidérites, autrement dit d'une grande quantité de fer, bien qu'il existe aussi des aérolithes riches en silicium et en oxydes de magnésium.»

. . . . . .

[2 pages manquantes]

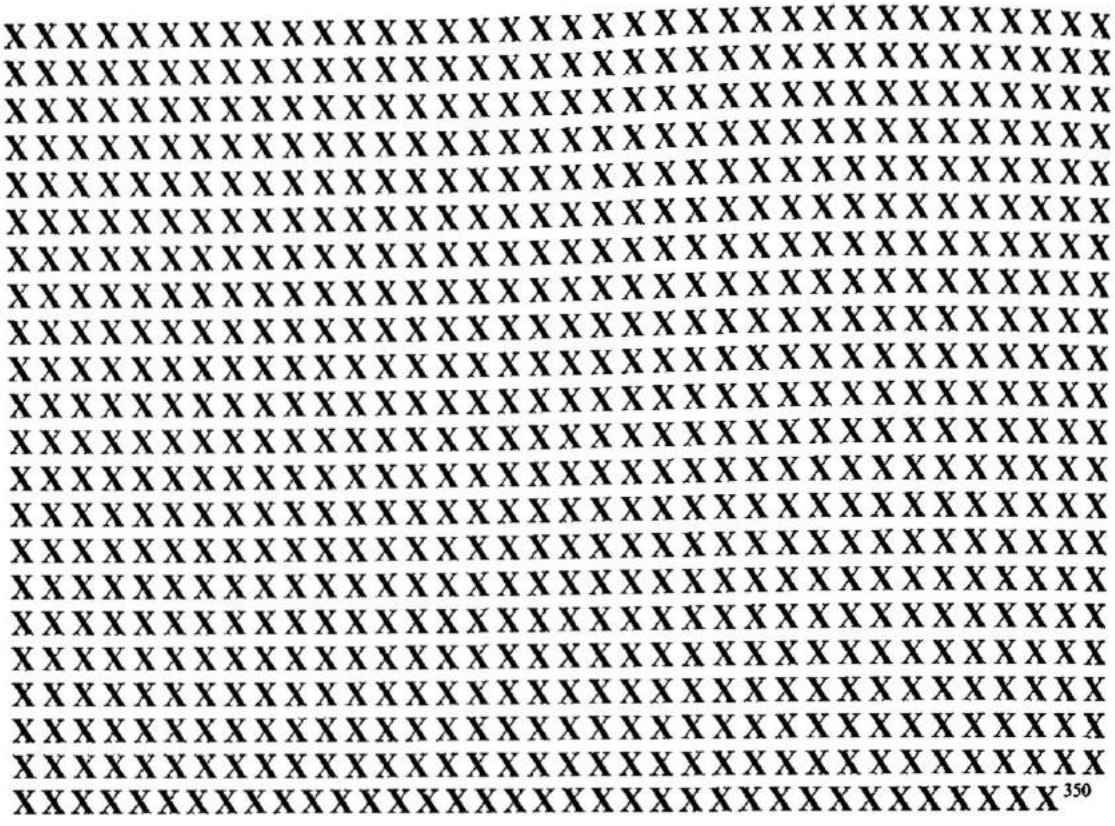
. . . . . .

[337]La somme exacte n'est jamais vraiment précisée dans le film. Tena Leeson estime que l'apport financier de Navidson se situait entre quelques centaines de dollars et plusieurs milliers. «Le prix élevé de la datation», par Tena Leeson, in *Radiogramme*, v. 13, n. 4, octobre 1994, p. 142.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXecniques[338]XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXX

XXXX

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XX abecedXXXXXXXXXXXX (langage parlé contre langaXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXgéo[48]XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXX



[349]Par conséquent la conclusion de Navidson semble la seule conclusion. À première vue, les échantillons **A** à **XXXX** semblent définir une charte chronologique exacte, qui, bien que simple, montre néanmoins que .....
.....
Inexplicablement, le reste de cette note ainsi que dix-sept pages supplémentaires de texte ont disparu du manuscrit fourni par M. Errand. — Éd.

[350]J'aimerais pouvoir dire que cette masse de X noirs provenait de quelque cendre mystérieuse ou d'un acte désespéré de suppression perpétré par Zampanò. Malheureusement, cette fois, c'est moi le responsable. Quand j'ai commencé à mettre en ordre Le Navidson Record, j'ai arrangé les divers pages et fragments par chapitre ou sujet.

J'ai fini par me retrouver avec de nombreuses piles un peu partout dans ma chambre. En général, je plaçais un livre ou un objet lourd dessus pour empêcher les monticules isolés de s'éparpiller s'il y avait un courant d'air ou si j'en heurtais un du pied. Sur ce chapitre en particulier j'ai bêtement placé une bouteille d'encre allemande, du brillant-schwarz 4001 ou un truc de ce genre. Quand, je l'ignore. Sans doute quand je faisais encore des dessins et bidouillais des collages, peut-être en août, peut-être même plus tôt encore, en février. Bref, il devait y avoir une fêlure dans le verre parce que toute l'encre a fini par s'infiltrer dans le papier, effaçant quasiment quarante pages, sans parler du fait qu'elle a imbibé le tapis en dessous où elle s'est étendue en une énorme flaque noire. Les notes de bas de page n'ont survécu que parce que je ne les avais pas encore incorporées. Elles avaient toutes été écrites séparément sur une série de fiches vertes maintenues ensemble par un élastique jaune.

[17 pages manquantes]

demande Navidson.

Le Dr O'Greedy réfléchit à la question, reprend une gorgée de café, regarde à nouveau les échantillons, puis hausse finalement les épaules: «Pas grand-chose, en fait, même si vous avez là une belle gamme.

— Rien d'étrange, rien qui sorte de l'ordinaire?», insiste Navidson.

O'Geery secoue la tête.

«Rien, sauf peut-être la chronologie.

— Mais encore?» Reston s'avance dans son fauteuil roulant.

«Vos échantillons s'inscrivent tous dans un schéma très cohérent. L'échantillon **A** est très jeune, quelques milliers d'années, tandis que le **K** a plusieurs centaines de milliers d'années. **Q**, ici, tape dans les millions, et ceux-ci – il désigne **MMMM** à **XXXX** – eh bien, dans les milliards. Ces derniers fragments sont clairement météoriques.

— Des météores?» Navidson jette un regard à Reston.

O'Greedy acquiesce et s'empare de l'échantillon marqué **VVVV**. «À mon avis, le Rubidium 87/strontium 87 est la meilleure méthode de datation que nous ayons, elle fournit des périodes de formation allant de 4,4 à 4,7 milliards d'années. Si nous estimons l'âge de la planète à environ quatre milliards et demi d'années, il est très clair que ces trucs doivent provenir d'un autre endroit. Je ne crois pas que ça soit lunaire, mais peut-être interplanétaire. **XXXX**, votre dernier échantillon, est de loin le plus vieux et le plus intéressant. Un composite de matériaux plus jeunes, vieux de 4,2 milliards d'années, combiné avec des particules riches en deutérium laissant à penser que, peut-être, et je dis bien *peut-être*, ce deutérium pourrait indiquer une matière plus vieille que notre système solaire. Voire interstellaire. Et voilà le topo: une belle petite tranche d'histoire.»

Reston revient vers la table, comme si l'explication du Dr O'Geery devait maintenant jeter une nouvelle lumière sur les échantillons. Comme s'est exclamée Gillian Fedette le 4 août 1996 à la Conférence de Radon à St. Paul, Minneapolis: «Malgré l'analyse [d'O'Geery], les échantillons continuent de rester abscons et inertes, ce qui n'a rien d'étonnant.»

«Où m'avez-vous dit que vous aviez trouvé tout ça? demande O'Geery. Dans l'Antarctique?»

Essentiellement grâce aux conclusions d'O'Geery, certains fanatiques du *Navidson Record* affirment que la présence de chondrites extrêmement anciens prouve de façon définitive que des puissances extraterrestres ont construit la maison. D'autres, toutefois, prétendent que les échantillons étayent seulement l'idée que la maison d'Ash Tree Lane est un portail donnant dans une autre dimension[351]. Comme l'a fait sèchement remarquer Justin Krape: «Les deux arguments sont plutôt attribuables à la présence persistante de cette schizophrénie dont souffre la race humaine.»[352]

---

[351] *Lexique des théories improbables*, Blair Keepling, ed. (San Francisco : Niflheim Press, 1996). Au chapitre 13, Keepling attribue au *Navidson Record* le renouveau du Mouvement de la Terre creuse. Retraçant l'évolution de cette théorie invraisemblable depuis les raisonnements bancals de John Cleaves Symmes (1779-1829) en passant par l'ouvrage de Raymond Bernard, *La Terre creuse : La plus grande découverte géographique de l'histoire humaine* (1964) jusqu'au texte pro-nazi à compte d'auteur de Norma Cox, *Royaumes au cœur de la Terre* (1985), Keepling révèle une étrange sous-culture prospérant dans le monde occidental. Bien sûr, même si cette planète était réellement un globe creux – une impossibilité absolue –, la pièce jetée par Tom indique de toute façon un espace supérieur de loin au rayon (ou même au diamètre) de la terre.

[352] Justin Krape, *Mictions claires* (Charleston, West Virginia : Kanawha Press, 1996), p. 99.

Des esprits plus subtils, toutefois, considèrent à présent l'hypothèse scientifique concernant la maison comme une autre impasse. Il semblerait que le langage de l'objectivité ne puisse jamais rendre compte de façon adéquate de la réalité du lieu situé dans Ash Tree Lane.

Peut-être la chose la plus importante à retenir pour nous dans ce passage est l'usage insistant que fait Navidson de toutes les données[353] pour nier le bouleversement intérieur causé par la mort de Tom et la fuite de Karen. Il ne spécule avec Reston que sur ce que peut signifier le fait que les échantillons **A** à **XXXX** renvoient à une période antérieure à la naissance de notre

---

[353]Voir Pièce n°3 pour tous les résultats des tests, y compris les datations au rubidium 87/strontium 87, potassium 40/argon 40, samarium 147/néodyme 143, ainsi qu'une série complète des rapports sur le contenu en uranium 235 et 238 des isotopes de plomb.[354]

[354]Vous en faites pas, cette pensée m'a aussi traversé l'esprit. Malheureusement, la Pièce 3 ne compense pas l'encre répandue parce qu'il n'y a pas de Pièce 3. Hormis quelques notes, elle est manquante. J'ai cherché partout, surtout dans le dossier Zéro. Rien. Qui sait, peut-être est-ce préférable.

Aujourd'hui, sans raison particulière, je me suis mis à penser au Dr Ogelmeyer, et je me suis demandé ce que j'aurais pu découvrir si j'avais eu l'argent nécessaire, si j'avais pris le temps d'aller voir son spécialiste, si j'avais opté pour les examens. Bien sûr, avec des si on pourrait mettre pas mal de choses en bouteille, mais de ce côté-là je me suis calmé. De toute façon, ce genre de confirmation est sans doute superflu.

Mais je m'interroge.

J'ai grandi avec certains mots, des mots que je n'ai jamais dit à Lude ou à personne d'ailleurs, des mots qui tournent autour de ma mère, parfois murmurés, le plus souvent écrits dans des lettres que mon père ne m'aurait jamais laissé lire s'il avait vécu.

(Maintenant que j'y pense, je crois que j'ai toujours gravité en direction de legs écrits (des territoires privés entourés de vastes océans déconcertants (une description que je ne comprends pas tout à fait alors que je la couche par écrit (bien que le sens de l'aventure des mots (le "r" manquant ne changeant pas grand-chose), me parle assez – oh, et merde avec les parents)) taisent)) (sic)

Avant de comprendre la signification de choses comme "hallucinations auditives", "verbigération", "salade de mots", "déréalisation", "dépersonnalisation", je pressentais en eux toutes sortes d'aventures. Atteindre leur signification exigerait un grand voyage, ce qui ai-je fini par le découvrir était en fait vrai, même si les destinations ne se sont pas vraiment révélées des lieux édéniques pleins de feuilles d'or, d'opale ou de morceaux de jade aux motifs complexes.

Estimez-vous heureux si vous n'êtes jamais passé devant la maison de Kurt Schneider ou de Gabriel Langfeldt, ou si les critères de St. Louis, Taylor & Abrams ou du Research Diagnostic vous laissent perplexes. L'Index Schizophrénique de New Haven devrait vous suffire amplement.

Dans mon cas, Ogelmeyer se serait-il servi de ces outils ou aurait-il commencé par un examen biologique? Cherché une hyperactivité des systèmes dopaminergiques? Traqué une augmentation de la norepinephrine? Ou plus vraisemblablement passé mon cerveau à l'IRM pour voir si le ventricule latéral et le troisième ventricule grandissaient? Peut-être aurait-il même jeté un œil à mon activité delta sur un bon vieux électroencéphalogramme (EEG). Quelle sorte de flux de données serait générée et de quelle façon concluante pouvait-il lui ou ses spécialistes les déchiffrer?

Je ne le saurai jamais. Ce qui ne veut pas dire que c'est le mauvais chemin. Bien au contraire. Ce n'est tout simplement pas le mien. Tout ce que j'espère, c'est un moment de pensée rationnelle et une tentative d'agir avant que je sois englouti par une immense et triste folie, confié aux soins de ma propre biologie défaillante.

Le fait est que j'ai perdu neuf kilos. Deux ou trois avis d'expulsion

gisent devant ma porte. J'ai l'impression de ne pas avoir dormi depuis des mois. Mes voisins ont peur de moi. Chaque fois que je les croise dans ce couloir mal éclairé aux murs bruns, ce qui arrive rarement, seulement quand je dois sortir pour aller chercher du thon, des livres à la bibliothèque ou pour vendre mon sang afin de m'acheter des bougies, je les entends parler à voix basse de mes hurlements nocturnes. "C'est lui, j'en suis sûr." "Chut, pas si fort."

Pour une raison ou une autre, je me suis mis à penser à ma mère et à la façon dont sa vie l'a abandonnée, l'a humiliée, l'a brisée pendant des années à cause de pulsions échappant à son contrôle. Je ne l'ai jamais vraiment bien connue. Je me rappelle qu'elle avait une chevelure étonnante, pareille à la lumière du soleil, extrêmement fine et veinée d'argent, belle même quand elle n'était pas peignée, et que ses yeux semblaient toujours déborder d'une certaine tendresse quand je venais la voir. Et même si la plupart du temps elle chuchotait, il lui arrivait d'élever la voix et cette dernière était alors douce et pleine comme les cloches d'une chapelle tintinnabulant dans ces villes étrangères où je finirais par errer au petit matin, se répercutant dans ces rues où je me retrouverais dans la lumière diffuse, frottant mes mains glacées l'une contre l'autre, en sautant sur place comme un fou, attendant que les magasins ouvrent que je puisse me payer un morceau de pain et une tasse de chocolat chaud.

Elle avait également l'habitude de m'envoyer des lettres, toujours manuscrites et pleines d'étranges mots colorés. Ça a commencé après que mon père est mort dans un accident, des lettres lourdes de conseils et d'encouragements et surtout de foi. Je ne sais pas si j'aurais survécu à Raymond sans elles. Mais elle n'allait jamais très bien, et finalement ses mots sont devenus aigris, jusqu'à ce que . . . Eh bien, j'aimerais pouvoir ne penser qu'à sa chevelure et ses yeux débordants de tendresse et aux carillons des villes étrangères à l'aube.

Mais ce n'est jamais aussi simple, non?

Un jour, j'ai reçu une lettre où elle s'excusait pour ce qu'elle avait fait. Au début, j'ai cru qu'elle parlait à nouveau de la poêle d'huile brûlante qu'elle avait accidentellement renversée quand j'avais quatre ans mais ça n'avait rien à voir, même si d'une façon épouvantable ses aveux ont changé la façon dont j'ai commencé à considérer mes cicatrices, leurs tourbillons océaniques équivalaient à des soupçons et à bien trop de doutes pour que je puisse correctement les assumer. Quoi qu'il en soit, elle faisait allusion à un autre incident, un autre jour, quand mon père avait été contraint de l'emmener à l'asile de Whalestoe, alors que je n'avais que sept ans, un jour dont je suis incapable de me souvenir.

Comme elle me l'expliquait, ses pensées à cette époque s'étaient complètement détériorées. Le fardeau de l'existence lui paraissait trop pesant et par conséquent, dans son esprit, un poids impossible et même horrible à imposer à un enfant, surtout au sien. Suite à ces raisonnements insensés, elle m'avait pris dans ses bras et tenté de m'étouffer. Ça a probablement été une tentative de très courte durée. Peut-être même comique. Mon père était presque immédiatement intervenu, et on avait alors éloigné ma mère pour ma propre sécurité. Je crois que je me rappelle ce moment. Quelqu'un qui disait "ma propre sécurité". Mon père, j'imagine. Je crois que je le revois également l'emmener. Du moins, sa silhouette dans l'encadrement de la porte. Avec elle. Le tout flou et indistinct.

Raymond était vaguement au courant pour ma mère et il avait l'habitude de dire qu'elle avait été victime d'un mauvais rêve.

"Les cauchemars, tu sais, m'a-t-il dit un jour en souriant, ça peut te bousiller à jamais. C'est déjà arrivé à des potes à moi. C'est pour ça que tu ne me verras jamais sans une arme sous mon oreiller. Avec ça, n'importe quel type peut tenir jusqu'au matin."

La semaine dernière, je me suis fait un cadeau de Noël. J'ai ressorti ma carte de crédit, que j'essaie encore le plus possible de ne pas utiliser, et non seulement je me suis choisi une deuxième arme, cette fois-ci un Taurus 605 en acier trempé de calibre 357, mais en plus j'ai commandé un fusil. Plus

système solaire. Il se sert de la caméra pour filmer l'équipement du labo de Princeton, recherche l'apaisement dans les chiffres, sans jamais s'interroger ouvertement sur la véritable absence qui continue de miner sa vie. Un peu comme Karen quand elle a tenté de s'en remettre au feng shui pour atténuer les effets de la maison, Navidson se tourne vers le tic-tac chronométrique des isotopes radioactifs pour nier les ténèbres qui l'éviscèrent de l'intérieur.

Noda Vennard pense que la clé de cette séquence ne figure dans aucun des résultats d'analyses ni dans aucune hypothèse géologique, mais dans les marges d'une revue que Navidson, comme nous pouvons le voir par nous-mêmes, remplit distraitement de petites arabesques en attendant que le Dr O'Geery rapporte une documentation supplémentaire:

> M. Navidson a dessiné une bombe qui explose. Une bombe atomique. Une explosion thermonucléaire inversée qui révèle dans les contours noirs de ses nuages, l'onde de choc à vaste portée, et bien sûr le gros champignon qui la surplombe, les dimensions intérieures de son propre chagrin.[355]

Mais même s'il s'agit bel et bien là de la meilleure façon de décrire la forme de la topologie affective de Navidson, ce n'est encore rien comparé à la vision que la maison compte lui offrir au final.

Comme le fait remarquer le professeur Virgil Q. Tomlinson:

> Ce lieu est tellement étranger au royaume de l'imagination et encore plus à l'œil – si parfaitement impie, affamé et inviolable – qu'il fait facilement de la Bombe A un pétard du 4 Juillet, et réduit les aliens des

---

précisément, j'ai commandé un Weatherby 300 magnum, ainsi que vingt boîtes de cartouches de 180 à chemise renforcée.

J'espère, je crois, que les armes me feront du bien, m'accorderont une sorte de contrôle à la con, surtout si je sens l'apathie en moi devenir trop lourde et trop épaisse, m'avertissant que quelque chose approche à nouveau, rampe lentement vers ma chambre, non le fruit de mon imagination mais une chose aussi tangible que vous & moi, qui gratte, halète et gronde d'une terrible rage, mais qui toujours reste devant ma porte, et attend, sans doute un mot ou un ordre ou une autre sorte de signe pour enfin déclencher la violente et désormais inévitable confrontation – une chose dont la férocité n'a d'égale que ma tristesse. Jusque-là, rien, même si je sors toujours le Taurus et le Heckler & Koch de la malle, les charge, et garde le doigt sur la détente. Parfois pendant quelques minutes. Parfois pendant des heures. En visant la porte ou la fenêtre ou un coin du plafond plongé dans l'ombre. Je me couche même avec, planqué sous mes draps bleu ciel. J'essaie de dormir. J'essaie de rêver dans la mesure où je peux me rappeler mes rêves. Au moins, je ne suis plus sans défense. Au moins, j'ai ça. Une arme dans chaque main. Prêt à faire feu. La sécurité relevée.

[355] Voir Noda Vennard, «Encadrement», texte prononcé lors du *Symposium sur les effets culturels de l'arsenal nucléaire au XXIe siècle* tenu à l'université technologique du Danemark le 19 octobre 1996. Voir également Matthew Coolidge, *Les Sites d'essai du Nevada: guide des différents sites d'essais nucléaires des États-Unis* (Culver City, CA : The Center for Land Use Interpretation, 1996) ainsi que Matthew Coolidge, *Les Sites d'essais nucléaires dans le monde*, ed. Sarah Simons (Culver City, CA : The Center for Land Use Interpretation, 1998).

X-Files et de *Au-delà du réel* à des dessins animés pour enfants.[356]

[356]Voir Virgil Q. Tomlinson, «Rien n'est appris, Rien n'est sauvé: Ce que nous suggèrent les sciences», in *Geo* v. 83, 7 février 1994, p. 68.

Glossaire

Deutérium: Un isotope d'hydrogène d'une masse deux fois supérieure à celle de l'hydrogène ordinaire. Nécessaire pour l'eau lourde.

Diachronique: Relatif aux développements et changements historiques survenant dans le langage.

Igné: Se dit d'une roche formée par le *magma* (matière fondue). Classification sur la base de la texture et de la composition minérale. Exemples: granite, basalte, pierre ponce.

Interstellaire: Situé, compris entre les étoiles.

Isotope: Chacun des éléments de même numéro atomique mais de masse atomique différente.

Linguistique: Étude de la structure, des sons, du sens et de l'histoire de la langue.

Métamorphique: Se dit de toute roche qui a été modifiée dans sa structure par l'action de la chaleur et de la pression. Exemples: l'ardoise et le marbre.

Météorites: Fragments de corps célestes qui traversent l'atmosphère et tombent sur la Terre. Souvent divisés en trois groupes: les *sidérites* (météorites ferreux), les *aérolithes* (météorites pierreux) et les *sidérolithes* (météorites ferrugineux).

Morphème: Plus petite unité signifiante d'un mot.

Nucléosynthèse: Création de nucléons (neutrons et protons). Souvent discutée lors de la formulation de théories sur les origines de l'univers.

Sédimentaire: Roches qui résultent de l'érosion et de la désagrégation de roches anciennes ou de l'accumulation de dépôts d'origine organique (le corail par exemple) ou de dépôts chimiques comme le sel, l'anhydrite ou le gypse.

Sémantique: Étude des relations entre les mots et le sens.

Spectromètre: Spectroscope qui comporte un dispositif de mesure des différentes longueurs d'onde du spectre.

Structure en P: Structure profonde. L'arbre offrant un emplacement pour les mots tels que les définissent les règles syntaxiques.

Structure en S: Structure en surface. L'arbre syntaxique formé quand on applique des transformations de mouvement à la structure en P.

Synchronique: Concerne le langage tel qu'il existe à un point donné unique dans le temps.

Trace: Un élément silencieux dans une phrase qui indique encore la position pour la structure en P d'une phrase déplacée.

XVII

Wer du auch seist: am Abend tritt hinaus
aus deiner Stube, drin du alles weißt;
als letztes vor der Ferne liegt dein Haus:
Wer du auch seist.

— Rilke[357]

Même si Reston continuait de s'intéresser aux propriétés de la maison, il n'avait absolument aucune envie d'y retourner. Il était content d'avoir survécu et assez malin pour ne pas tenter le sort à nouveau. «Bien sûr, au début ça m'obsédait, comme tout le monde», dit-il dans Reston: L'Entretien. «Mais j'en suis vite revenu. Je n'ai jamais ressenti la fascination de Navy. J'aime ma vie d'universitaire. Mes collègues, mes amis là-bas, la femme avec qui je sors. Je n'ai aucun désir de flirter avec la mort. Après notre fuite, retourner dans la maison ne m'intéressait tout simplement pas.»

Navidson eut une réaction différente. Il n'arrêtait pas de penser à ces couloirs et à ces pièces. La maison s'était emparée de lui. Dans les mois qui suivirent son départ d'Ash Tree Lane, il resta chez Reston, entouré de livres, d'épreuves et de carnets remplis de dessins, de cartes et de théories. «J'ai hébergé Navy parce qu'il avait besoin d'aide, mais quand l'analyse des échantillons n'a donné que d'infimes résultats, j'ai su que l'heure était venue d'avoir avec lui une conversation à cœur ouvert sur l'avenir.» (Reston: L'Entretien, là encore.)

Comme nous pouvons nous en rendre compte par nous-mêmes, peu après leur rendez-vous avec le Dr O'Geery, Navidson et Reston rentrent chez ce dernier. Reston ouvre une bouteille de Jack Daniel's, remplit deux verres aux deux tiers et en passe un à son ami. Quelques minutes s'écoulent. Ils boivent un autre verre. Puis Reston se jette à l'eau.

«Navy, dit-il lentement. On a fait tout ce qu'on a pu, mais maintenant on est dans l'impasse et tu es fauché. Tu ne crois pas qu'il est temps de contacter *National Geographic* ou la chaîne Découverte?»

Navidson ne répond pas.

«On peut pas régler ça tout seuls. On a pas besoin de régler ça tout seuls.»

Navidson pose son verre et, après un long silence gêné, acquiesce.

«Entendu, on les appelle demain matin, on leur envoie des invitations, on fait démarrer l'affaire.»

Reston pousse un soupir et les sert pour la troisième fois.

«Trinquons.

— À l'ouverture de la chasse», dit Navidson en guise de toast, puis, jetant un œil à la photographie de Karen et des enfants qu'il a posée près du canapé, il ajoute: «Et à mon retour chez moi.»

---

[357] «Qui que tu sois, sors à la tombée du jour,/quitte ta chambre, dont tu connais chaque recoin;/ta maison est la dernière demeure avant l'infini,/qui que tu sois.» Rilke: Poèmes choisis (Berkeley: University of California Press, 1940), p. 21. — Éd.

«Après ça, on s'est saoulés. Un truc que ni l'un ni l'autre n'avait fait depuis longtemps. Quand j'ai déclaré forfait, Navy tenait encore debout. Il picolait toujours. Prenait des notes dans un cahier. J'étais loin de me douter de ce qu'il avait mijoté.» (Reston: L'Entretien.)

Le lendemain matin, quand Reston s'est réveillé, Navidson était parti. Il avait laissé un mot de remerciement et une enveloppe pour Karen. Reston appela New York mais Karen n'était au courant de rien. Un jour plus tard, il se rendit à la maison. La voiture de Navidson était garée dans l'allée. Reston se hissa dans son fauteuil et s'approcha de la porte. Elle n'était pas fermée à clé. «Je suis resté là au moins une heure et demie, le temps de rassembler assez de courage pour entrer.»

Mais ainsi qu'il le découvrit vite, la maison était vide et, plus étonnant encore, le couloir qui avait débouché si longtemps sur le mur du salon avait disparu.

Pourquoi Navidson est-il retourné dans la maison?

Les spéculations sont allées bon train quant à la raison exacte pour laquelle Navidson a décidé de retourner dans la maison. C'est un point que *Le Navidson Record* n'aborde jamais en particulier et qui après plusieurs années de discussions n'a reçu aucune réponse simple. Il existe actuellement trois écoles de pensée:

I. La Thèse de Kellog-Antwerk

II. Le Postulat de Bister-Frieden-Josephson

III. La Théorie de Haven-Slocum

Bien qu'il soit impossible ici d'examiner leurs nuances respectives, il convient du moins d'accorder quelque attention à leurs hypothèses[358].

Le 8 juillet 1994, lors du *Colloque pour l'Amélioration du progrès culturel international* qui s'est tenu à Reykjavik, en Islande, Jennifer Kellog et Isabelle Antwerk présentèrent leur contribution sur le sens et l'autorité du rang aux XX^e^ et XXI^e^ siècles. Dans leur étude, elles citèrent Navidson comme l'exemple parfait d'un individu «obéissant à une logique née du besoin de posséder».

Kellog et Antwerk font remarquer que, même si la maison appartient à Navidson et à Karen (leurs deux noms apparaissent sur l'acte de propriété), Navidson laisse fréquemment entendre qu'il en est l'unique propriétaire. Comme il le rappelle sèchement à Reston lors d'un débat houleux sur l'éventualité de futures explorations: «N'oublie pas que c'est *ma* maison.» Kellog et Antwerk voient dans cette possessivité la raison principale de la décision

[358] Bien que divers extraits de ces exposés circulent encore, ces derniers n'ont pas encore été reproduits dans leur intégralité. L'éditeur américain Random House a paraît-il l'intention de publier un volume complet, bien que la date de parution n'ait été fixée qu'à l'automne 2003.

stupéfiante de Navidson de retourner seul dans la maison. Un mois plus tard, Norman Paarlberg proposa l'explication suivante au duo de Reykjavik: «L'obsession grandit à tel point que Navidson fut finalement possédé par l'idée autodestructrice de retourner là-bas et cependant complètement dépossédé de tout mécanisme rationnel lui permettant d'écarter une idée aussi incroyablement stupide.»[359]

Kellog et Antwerk insistent sur le fait que l'acte de retourner là-bas était une tentative pour territorialiser et ainsi dominer l'espace virtuellement insondable. Mais si leur thèse selon laquelle la préoccupation de Navidson pour la maison est née uniquement de son désir de la posséder est exacte, il devrait alors en découler d'autres motifs comportementaux, ce qui n'a pas été le cas. Par exemple, Navidson n'a jamais essayé de racheter la part de Karen. Il a refusé d'attirer des chaînes de télévision et autres sponsors officiels jusque chez lui, ce qui aurait renforcé son autorité en la matière, au moins au regard des médias. Et il n'a jamais écrit non plus le moindre article ou donné la moindre conférence.

Et même si Navidson a mentalement associé propriété et savoir, ainsi que l'affirment Kellog et Antwerk, il aurait dû songer à accoler son nom à ses découvertes, ce que, ainsi que le feront observer d'autres plus tard, il n'a absolument pas fait.

Un an plus tard, lors de la *Conférence sur l'esthétique du deuil* qui se tint à Nuremberg, en Allemagne, le 18 août 1995, un étudiant anonyme lut au nom de ses professeurs un texte qu'on salua partout et presque aussitôt comme le Postulat de Bister-Frieden-Josephson. Plus que son contenu, son ton lui assurait une réaction violente.

Voici par exemple la salve d'ouverture dirigée spécifiquement sur la Thèse de Kellog-Antwerk et ses tenants:

«Réfutation 1: Nous n'acceptons pas que la réalisation d'un film constitue un acte d'appropriation. L'image n'a jamais possédé ni ne possédera jamais de facultés appropriantes. Même si certaines personnes le nient, nous croyons qu'à ce jour les forces adamiques du monde et, partant, le langage, n'ont jamais été ni ne seront jamais mises en échec.»

Le Postulat de BFJ définissait la propriété comme un acte d'affirmation verbal nécessairement accompli en public. En refusant de voir dans *Le Navidson Record* un tel acte, le Postulat de BFJ parvenait à faire de la question de la nécessité personnelle le point clé d'un débat rhétorique.

Pendant la première partie de son exposé, le Postulat de BFJ décida de se concentrer sur la culpabilité et le chagrin. Une attention soignée fut portée à l'exposition excessive de Navidson à des événements traumatiques de par le monde et à la façon dont il fut affecté par des dizaines «d'instantanés de vie» (pour reprendre les termes du Postulat). Mais paradoxalement, ce n'est que lorsqu'il renonça à ses missions et emménagea à Ash Tree Lane que la mort franchit le seuil et commença à errer dans les corridors de sa propre maison. Son jumeau y trouva la mort ainsi que deux autres personnes qu'il y avait personnellement accueillies.

Perdre Tom faillit détruire Navidson. Une part fondamentale de lui et de son passé disparut soudain. Pire encore, comme le souligne le Postulat de BFJ,

[359]Norman Paarlberg, «La Responsabilité de l'explorateur», *National Geographic*, v. 187, janvier 1995, p. 120-138.

dans les derniers instants de sa vie, Tom manifesta des signes complètement atypiques par rapport à son comportement quotidien. Navidson vit son frère sous un tout autre jour. Ni apathique ni le moins du monde effrayé, Tom avait agi avec détermination et surtout héroïsme, mettant Daisy à l'abri avant de mourir.

Navidson s'interdit tout pardon. Comme il le répète sans cesse à Karen au téléphone: «J'étais bel et bien le gardien de mon frère. C'est moi qui aurais dû être avec Daisy. Moi qui aurais dû mourir.»

L'affirmation la plus controversée émanant de la coalition Bister-Frieden-Josephson veut que Navidson ait commencé à croire que l'obscurité pouvait receler autre chose qu'elle-même. Non sans ingéniosité, le Postulat jeta d'abord les bases de son argument en rappelant l'avertissement désormais célèbre lancé par Louis Merplat, le célèbre spéléologue qui, en 1899, découvrit la grotte de Blue Skia: «Il est impossible de se souvenir de l'obscurité. Voilà pourquoi les spéléologues désirent retourner dans ces profondeurs invisibles d'où ils reviennent à peine. C'est une accoutumance. Personne n'est jamais satisfait. L'obscurité ne satisfait jamais. Surtout si elle emporte avec elle quelque chose, ce qu'elle fait presque à chaque fois.»[360] Loin de s'en tenir là, le Postulat se tourne alors vers Lazlo Ferma qui presque un siècle plus tard reprit les vues de Merplat quand il fit remarquer de façon sournoise: «Même la fusée au magnésium la plus lumineuse ne peut grand-chose contre une telle obscurité si ce n'est aveugler celui qui la brandit. Ainsi on aspire à ce qu'en voyant on n'a en fait pas vu.»[361] Avant de citer pour finir A. Ballard qui fit cette déclaration pour le moins sibylline: «Cette maison répond à de nombreux désirs dont on se souvient dans la douleur.»[362]

Le seul intérêt qu'il y a à rapporter ces observations est de montrer à quel point il était logique pour Navidson que l'impénétrable étendue de ce lieu se dote bientôt d'une signification supérieure dans la mesure où, pour citer directement le Postulat, «il était plein d'*unheimliche vorklänger*[363] et de fait représentait un médium pour sa propre propitiation personnelle». La stratégie affûtée du Postulat de BFJ, toutefois, n'est pas naïve au point d'embrasser les convictions affirmées de Navidson quant à ce qu'il pourrait trouver. Au lieu de ça, le Postulat reconnaît très habilement que, lorsque Tom mourut, «le mélange de colère, de remords et de culpabilité» présent en Navidson «s'illumina» soudain, produisant de puissantes projections, assez douloureuses pour «occulter, nier et masquer» la seule raison de leur succès en premier lieu: la vacuité de ce lieu, «la profonde et *parfaite* vacuité».

La position sous-jacente du Postulat de Bister-Frieden-Josephson est néanmoins que Navidson s'en remettait bel et bien à de telles projections pour nier sa «pulsion de mort de plus en plus forte». À la fin, il attendait de la

---

[360] Cité dans l'article de Wilfred Bluffton, «Le vide obscur», in *The New York Times*, 16 décembre 1907, p. 5:5. Voir également l'exposé d'Esther Harlan James, «Gouffre-douleur: la couleur de l'obsession» (Trinity College, 1996), p. 669, dans laquelle elle décrit sa propre accoutumance au *Navidson Record*: «Je ne me suis jamais débarrassée du sentiment que le film, bien que viscéral et prenant, doit sembler pâle en comparaison d'une exploration personnelle de la maison. Mais, de même que Navidson recherchait toujours davantage cette obscurité infinie, j'ai fini par ressentir la même chose pour *Le Navidson Record*. En fait, alors que j'écris ceci, j'ai déjà vu le film trente-huit fois et n'ai aucune raison de penser que je vais cesser de le revoir.»

[361] Lazlo Ferma, «N'y voyez aucun mal», in *Film Comment*, v.29, septembre/octobre 1993, p. 58.

[362] A. Ballard, «La science apophatique du souvenir», *Grec ancien*, v. cvii, avril 1995, p. 85.

[363] «Attente fantomatique.» — Éd.

maison qu'elle applique ses effets destructeurs sur sa propre personnalité. Pour citer de nouveau directement le Postulat: «Navidson a une perception organisatrice profondément ancrée: il n'y a aucun espoir de survie là-dedans. La vie y est impossible. Et c'est là que gît la leçon de la maison, exprimée par des syllabes d'absolu silence, qui résonnent en lui comme un vague et incertain écho . . . *Si nous désirons vivre, nous ne pouvons le faire que dans les marges de ce lieu.*»

La seconde partie du Postulat de Bister-Frieden-Josephson se concentre presque entièrement sur cette question du «désir de vivre» en analysant de façon détaillée le contenu de la lettre écrite par Navidson à Karen la nuit qui précéda son départ. Pour souligner le «désir» potentiel d'autodestruction, le Postulat propose pour cette section l'épigraphe suivant:

Noli me tangere.
Noli me legere.
*Noli me videre.**
Noli me —[364]

**Non enim videbit me homo et vivet.*[365]

Soulignant de la sorte le prix potentiellement mortel qu'il convient de payer pour contempler ce qui doit demeurer à jamais perdu dans ces replis d'un noir d'encre. Le Postulat fait également remarquer que les intrusions précédentes de Navidson, à une seule exception, étaient structurées autour d'objectifs extrêmement concrets: (1) porter secours à l'équipe de Holloway; et après avoir été aspiré par l'Escalier (2) rentrer chez lui. L'exception, bien sûr, est sa toute première incursion, quand Navidson ne cherche rien d'autre qu'à explorer la maison, un acte qui manque de lui coûter la vie.

Assez bizarrement, le Postulat ne tient pas compte du risque inhérent à (1) et (2) – qu'il soit objectif ou non. Pas plus qu'il n'explique pourquoi une unique intrusion/expédition devrait soudain compter pour deux.

Le Postulat de Bister-Frieden-Josephson entreprenant ensuite d'examiner en détail la lettre de Navidson et puisque son apparition dans le film est limitée à un plan de seulement quelques secondes, il convient, avant de se livrer à tout autre commentaire, de la reproduire ici à l'identique:

---

[364]Dans «Sans cri, Sans doute», publié dans *L'Éternel féminin* ed. P. V. N. Gable (Wichita, Kansas : Joyland Press, 1995), Talbot Darden traduit simplement ces vers par : «Ne me touche pas. Ne me lis pas. Ne me vois pas. Ne me.»

[365]Désolé. Je sèche.[366]

[366]Maurice Blanchot traduit ces mots par «quiconque voit Dieu meurt». — Éd.

[Page Un]

31 mars 1991

Ma très chère Karen,

Tu me manques. Je t'aime. Je ne mérite pas n'attends pas ton pardon. Je pars demain XXXXXXX mais je compte revenir. Qui sait, hein?

Tu as vu cet endroit.

Je crois que j'écris aussi un testament. Au fait, je suis ivre. Vends la maison, le film, tout ce que j'ai, prends tout. Dis aux enfants que papa les aime/aimait. Je les aime, je t'aime.

Pourquoi est-ce que je fais ça? Parce que ça se passe là-bas et que je n'y suis pas. Je sais que c'est une réponse merdique. Je devrais mettre le feu à cette baraque, et tout oublier. Mais rechercher ce genre de chose, c'est tout moi. Tu le sais.

Si je n'étais pas comme ça, on ne se serait jamais rencontrés pour commencer parce que je ne me serais jamais arrêté en pleine rue pour te rattraper sur le trottoir et te demander de sortir avec moi.

Aucune excuse hein? Je dois être encore un de ces salauds qui abandonnent XXXX femme et enfants pour la grande aventure. Il serait temps que je grandisse, non?

J'accepte ça, j'aimerais le, j'ai essayé de le faire plus facile à dire/écrire qu'à faire.

J'ai besoin de retourner encore une fois dans cet endroit. J'ai compris quelque chose à présent et j'ai besoin d'une confirmation. Les pièces se sont assemblées lentement. Je commence à voir cet endroit pour ce qu'il est et ce n'est pas pour les shows télé ou National Geographic.

Est-ce que tu crois en Dieu? Je ne pense pas t'avoir jamais posé cette question. Eh bien maintenant je te la pose. Mais mon Dieu n'est pas ton catholique variétal ou ton judaïque ou mormon ou baptiste ou Adventiste du Septième Jour ou je ne sais quoi/qui. Pas de buisson ardent, pas d'anges, pas de croix. Dieu est une maison. Ce qui ne veut pas dire que notre maison est la maison de Dieu ou même une maison de Dieu. Ce que je veux dire c'est que notre maison est Dieu.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Tu crois que j'ai perdu la tête? Possible, possible, possible. Possible aussi que je sois juste fin saoul. Assez dingue faut le reconnaître. Je viens de faire de Dieu une adresse dans une rue. Oublie toute cette dernière partie. oublie-la,

[Page Trois]

point. Tu me manques. Tu me manques. Je ne relirai pas ces lignes. Sinon, je jetterai tout et j'écrirai quelque chose de concis, net et sobre. Et complètement cadenassé. Tu me connais tellement bien. Je sais que tu retrancheras les vapeurs d'alcool, la peur, les fautes et que tu verras ce qui compte – un code à déchiffrer, écrit par un type qui croyait s'exprimer avec clarté. Voilà que je pleure. Je ne crois pas pouvoir m'arrêter. Mais si j'essaie de m'arrêter je m'arrêterai d'écrire et je sais que je ne recommencerai pas. Tu me manques tellement. Daisy me manque. Chad me manque. Wax et Jed me manquent. Même Holloway me manque. ~~Et Hansen et Latigo et PFC Miserette, Benton et Carl et Regio et le 1er Lieutenant Nacklebend et bien sûr Zips~~ et je n'arrive plus à me sortir Delial de la tête. Delial, Delial, Delial – le nom que j'ai donné à la fillette sur la photo qui m'a valu toute cette gloire sang nom, elle n'est que ça Karen, juste la photo. Et maintenant je n'arrive plus à comprendre pourquoi c'était si important pour moi de la garder la garder secrète – une pénitence ou je ne sais quoi. Inadéquate. Voilà ça y est c'est dit. Mais la photo, ce n'est pas ça que je n'arrive pas à me sortir de la tête.

[Page Quatre]

Pas la photo – cette photo, cette chose – mais qui elle était avant qu'un soixantième de seconde la retranche comme par magie et me vaille le pulitzer même si ça n'a pas tenu éloignés les vautours j'ai fait ça en faisant tourner montripode même si ça ne l'a pas empêchée de mourir cinq ans l'âge de daisy sauf qu'elle rongeait un os tu aurais dû la voir pas le mais elle une petite fille accroupie dans un champ de pierre tripotant un os entre ses doigts j'ai raté raté raté raté mais je n'ai pas raté ça je l'ai eue avec les vautours dans le fond alors que le vrai vautour c'était le type avec l'appareil photo qui la traquait pour son putain de prix peu importe qu'elle allait mourir dans dix minutes ça m'a pris troim minutes pour prendre une photo j'aurais dû en prendre 10 pour l'emmener quelque part pour qu'elle ne parte pas comme ça pas de famille, pas de mère pas de pot, rien qu'un vautour et un putain de photoreporter j'aimerais être mort là tout de suite j'aimerais être mort cette pauvre petite gamine c'est bon dieu quel horrible

[Page Cinq]

monde je suis désolé je ne peux pas m'empêcher de penser à elle j'ai jamais pu et je pourrai jamais je peux pas oublier comme j'ai couru avec elle où est-ce que j'allais vraiment couru j'étais à vingt bornes de tout j'avais personne à qui la pas de fenêtre par laquelle la passer pour la mettre hors de danger pas de tom j'étais là pas de tom là-bas ce tout petit paquet d'os s'est juste mis à trembler et c'était fini elle est morte dans mes bras les bras du type qui a pris trois minutes deux minutes enfin une poignée de secondes pour la photographier et puis elle était morte cette pauvre petite fille dans ce monde horrible elle me manque delial me manque l'homme que je croyais être avant de la rencontrer me manque l'homme qui aurait dû la sauver qui aurait fait quelque chose qui aurait été tom peut-être c'est lui que je cherche ou peut-être que je les cherche tous

tu me manques je t'aime

il n'y a pas 2 secondes que j'ai vécues qui ne t'appartiennent aussi

Navy[367]

[367] Du coup, cette phrase qui parle d'un "code à déchiffrer" me rappelle que les plus belles lettres d'amour sont toujours codées, et ce à l'intention d'une seule personne et non de plusieurs.

Le Postulat de Bister-Frieden-Josephson accorde énormément d'attention à l'incohérence présente dans la lettre, à l'insatisfaction du moi, et surtout à la douleur qu'éprouve encore Navidson à propos de l'image qu'il a imprimée dans la rétine de l'Amérique il y a près de vingt ans.

Comme cela a déjà été mentionné dans le Chapitre II, avant la sortie du *Navidson Record*, ni les amis, ni la famille, ni ses collègues ne savaient que Delial était le nom que Navidson avait donné à la petite Soudanaise. Pour des raisons personnelles, il n'a jamais révélé son identité à quiconque, pas même à Karen. Billy Reston croyait qu'il s'agissait d'une pin-up mythique: «Je ne savais pas. Ce qui est sûr, c'est que je n'ai jamais fait le rapport avec cette photo.»[368]

Le Navidson Record a résolu un grand mystère en insérant le plan filmé par Karen du nom écrit au dos de la photo ainsi que la lettre de Navidson. Pendant des années, des reporters et des amis se sont demandé qui était Delial et pourquoi elle avait autant d'importance aux yeux de Navidson. Ceux qui l'ont interrogé là-dessus ont en général eu droit aux réponses suivantes: «J'ai oublié», «Une personne qui m'est proche», «On a tous notre petit mystère», ou juste un sourire. Nombre de ses confrères ont accusé Navidson d'être énigmatique à dessein et ont, par dépit, laissé tomber.

Rares sont ceux qui ont été déçus en apprenant que Delial faisait référence au sujet de la photo qui lui valut le prix Pulitzer. «Je trouve ça parfaitement compréhensible», déclara Purdham Huckler du *New York Times*. «Cela a dû être une chose écrasante à voir. Et il a payé également le prix fort.»[369] Lindsay Gerknard fit le commentaire suivant: «Navidson a foncé droit dans le mur auquel se heurtent inévitablement tous les grands photoreporters: pourquoi est-ce que je ne fais pas quelque chose au lieu de me contenter de prendre une photo? Et quand vous vous posez la question, ça fait mal.»[370] Le psychologue Hector Llosa poussa un peu plus loin la remarque de Gerknard quand il fit remarquer lors de la Convention de L.A. sur l'Éthique des médias en mars dernier: «Les photoreporters en particulier ne doivent jamais sous-estimer la puissance et l'influence de leurs images. Vous pouvez penser, je n'ai rien fait à ce moment sauf prendre une photo (vrai) tout en réalisant que vous avez également fait énormément pour la société (également vrai).»[371]

Les commentaires sur le fardeau de Navidson ne furent pas le seul fait de ses confrères. L'université entra bientôt dans la course et s'interrogea sur les conséquences littéraires de la révélation Delial. Tokiko Dudek expliqua que «Delial est à Navidson ce que l'albatros est au marin de Coleridge. Dans les deux cas, les hommes atteignent leur cible et sont obsédés par leur exploit, même si Navidson n'a pas réellement tué Delial»[372]. Caroline Fillopino estima qu'en retournant dans la maison, Navidson témoignait d'un sens de la pénitence marqué, mais préféra citer Dante plutôt que Coleridge: «Delial joue le même rôle que Béatrice. Ses murmures entraînent une fois de plus Navidson dans la maison. Elle est tout ce qu'il a besoin de trouver. Après tout, localiser

---

[368]Interview d'Anthony Sitney sur «Murmures nocturnes», KTWL, Boulder, Colorado, 4 janvier 1996.
[369]Entretien personnel avec Purdham Huckler, 17 février 1995.
[370]Entretien personnel avec Lindsay Gerknard, 24 février 1995.
[371]Hector Llosa à la Convention de Los Angeles sur l'Éthique des médias, le 14 mars 1996.
[372]Voir «Présages d'enfer et/ou d'espoir», de Tokiko Dudek, in *Le Journal authentique*, Palomar College, septembre 1995, p. 7. Voir aussi Larry Burrows qui dans le film de la BBC *Splendeur et Beauté* (1969) déclarait : «. . . très souvent je me demande si j'ai le droit de tirer profit, comme je sens que je le fais, très souvent, du chagrin des autres. Mais alors je me justifie, en mon for intérieur, en me disant que je peux contribuer un peu à la compréhension de ce qu'endurent les autres; alors j'ai une raison d'agir ainsi.»

(littéralement) les âmes des morts — le réconfort dans la perdition.»[373] Mais à la différence de Dante, Navidson n'a jamais revu sa Béatrice[374].

Usant d'un ton des plus sardoniques, Sandy Beale, dans *The New Criticism*, a imaginé comment le cinéma contemporain aurait traité le sujet de la culpabilité de Navidson:

> Si *Le Navidson Record* avait été un produit hollywoodien, Delial serait apparue au cœur de la maison. À l'instar d'*Horizons perdus*, de sombres champs auraient laissé la place à des champs élyséens, le décor parfait pour un numéro musical avec une Delial vêtue de couleurs vives, sur le devant de la scène, en train de boire des Shirley Temples, de se balancer aux bras de Tom et Jed, épaulée par un chorus line où l'on aurait reconnu Holloway et tous les autres protagonistes décédés de la vie de Navidson (et de notre vie, d'ailleurs). Avec du soda et des amours d'été[375] en sus.[376]

Mais *Le Navidson Record* n'est pas un produit hollywoodien et, au cours du film, Delial n'apparaît qu'une seule fois, dans la séquence de Karen, encadrée de noir, figée, sans musique ni commentaire, juste Delial: un souvenir, une photographie, un objet.

À ce jour, l'analyse que fait le Postulat de Bister-Frieden-Josephson de Delial est encore considérée comme grossière, et particulièrement insensible à l'égard de la tragédie internationale. Bien qu'il tienne vaguement compte de l'empathie ressentie par Navidson pour la fillette, le Postulat affirme qu'elle s'affranchit rapidement de la signification de sa propre existence: «Le souvenir, l'expérience et le temps ont changé ses ossements en une métaphore de tout ce que Navidson a perdu.»

Le Postulat de BFJ estime que la prédominance de Delial dans la dernière lettre de Navidson joue comme un mécanisme répressif lui permettant de supporter, du moins à un niveau symbolique, sa perte quasi inexprimable. Après tout, en très peu de temps, Navidson a vu les lois de la physique être violées. Il a vu un homme en tuer un autre puis retourner l'arme contre lui. Il a été impuissant lorsque son propre frère était broyé et avalé. Et enfin, il a vu sa compagne de toujours s'enfuir chez sa mère et probablement auprès d'un autre amant, emportant ses enfants et les restes de sa santé mentale.

Ce n'est pas un hasard si tous ces éléments font figure de spectres dans sa lettre. Il semble évoquer une fin plus radicale à sa relation avec Karen quand il écrit: «Je pars demain» et décrit sa lettre comme un «testament». Son évocation des membres de la première équipe ainsi que de quelques autres personnes a tous les accents d'un adieu prolongé. Navidson règle les derniers détails, pour une raison qui, en tout cas selon le Postulat de BFJ, est liée au traitement de la fillette soudanaise qui hante encore son passé: «Ce

---

[373] Caroline Fillopino. «Équations sexuelles», in *Granta*, automne 1995, p. 45.

[374] Au cours d'Exploration #5, Navidson ne se faisait aucune illusion sur ce qu'il allait découvrir. Alors qu'il fixe les couloirs infernaux, nous l'entendons murmurer : «Lazare est de nouveau mort.»

[375] Voir Annexe F.

[376] Sandy Beale. «Sans horizon», in *La Nouvelle Critique*, v. 13, 3 novembre 1993, p. 49.

n'est pas une coïncidence si, alors que Navidson commence à s'étendre sur Delial, il mentionne trois fois son frère: "Je n'avais personne à qui la passer. Il n'y avait pas de fenêtre par laquelle la faire passer pour la mettre à l'abri. Il n'y avait pas de Tom là-bas. Je n'étais pas Tom là-bas. Tom, c'est peut-être lui que je recherche." C'est un aveu pénible, empreint de chagrin et d'un sentiment de défaite – "je n'étais pas Tom là-bas" – voir son frère comme le héros salvateur qu'il n'a pas su être.»[377]

Ainsi, le Postulat de Bister-Frieden-Josephson réfute la Thèse de Kellog-Antwerk en réitérant l'argument selon lequel le retour de Navidson dans la maison n'était en rien motivé par le besoin de la posséder mais plutôt par celui «d'être effacé par elle».

Puis, le 6 janvier 1997, à l'*Assemblée des Diagnosticiens culturels sponsorisés par l'Association psychiatrique américaine* qui se tint à Washington, D.C., un couple exposa devant un public de 1 200 personnes la Théorie de Haven-Slocum qui, aux yeux de pas mal de gens, portait un rude coup à la fois à la Thèse de Kellog-Antwerk et au tristement influent Postulat de Bister-Frieden-Josephson.

Évitant les concepts sémantiques des hypothèses antérieures, la Théorie de Haven-Slocum proposa tout d'abord de se concentrer principalement sur «la maison elle-même et le fait qu'elle génère des effets physiologiques». Comment ce parti pris allait pouvoir répondre à la question «Pourquoi Navidson est-il retourné seul dans la maison?», voilà ce que ses auteurs promettaient de démontrer en temps voulu.

Partant d'un échantillon d'entretiens personnels, de sources secondaires soigneusement examinées et de leurs propres observations, le couple de chercheurs entreprit de révéler prudemment leurs découvertes dans le cadre de ce qu'on a coutume d'appeler depuis l'Échelle d'Anxiété de Haven-Slocum, ou plus simplement BASE. Classant le niveau d'inconfort causé par l'exposition à la maison, la Théorie de Haven-Slocum assigna un coefficient de «0» pour l'absence d'effets et de «10» pour des effets extrêmes:

BARÈME DES ANGOISSES SUITE À L'EXPOSITION

0-1: Alicia Rosenbaum: migraines subites.
0-2: Audrie McCullogh: légère anxiété.
2-3: Teppet C. Brookes: insomnie.
3-4: Shérif Axnard: nausée, ulcère supposé.†
4-5: Billy Reston: sensation de froid persistante.
5-6: Daisy: excitation; fièvre intermittente; démangeaisons; écholalie.
6-7: Kirby «Wax» Hook: stupeur; impuissance persistante.††
7-8: Chad: digression; agressivité croissante; errance persistante.
9: Karen Green: insomnie prolongée; fréquentes crises de panique sans raison; mélancolie profonde; toux persistante.†††

[377]Ici, Jacob perd Ésaü et découvre qu'il n'est rien sans lui. Il est vide, perdu, et se précipite vers sa propre destruction. Mais comme le formule de façon poignante Robert Hert dans *Esau & Jacob* (BITTW Publications, 1969), p. 389 : «Que connaissait vraiment Dieu aux frères (ou d'ailleurs aux sœurs)? Il était après tout enfant unique et avant toutes choses un père solitaire.»

10: Will Navidson: comportement obsessionnel; perte de poids; frayeurs nocturnes; rêves agités accompagnés de mutisme croissant.

† Pas d'antécédents de maux d'estomac.

†† Ni la blessure par balle ni l'intervention chirurgicale n'ont pu causer l'impuissance.

††† Maux qui diminuèrent radicalement quand Karen commença à travailler sur *Ce que certains ont pensé* et *Une brève histoire de celui que j'aime.*

La Théorie de Haven-Slocum™ — 1

La Théorie de Haven-Slocum fait la part belle à la victoire de Karen sur les effets de la maison: «À l'exception de Navidson, c'est la seule qui tenta d'analyser les ramifications de ce lieu. L'énergie qu'elle investit dans ses deux courts métrages eut pour conséquence des changements d'humeur moins soudains, un sommeil moins perturbé et la fin de cette toux agaçante.»

Malgré ses recherches scientifiques et premières hypothèses, Navidson ne trouve aucun répit. Il s'enferme dans le silence, se réveille souvent effrayé et, entre Noël et le Jour de l'An, mange de moins en moins. Bien qu'il dise souvent à Reston que Karen et les enfants lui manquent, il est incapable d'aller les retrouver. La maison continue d'accaparer son attention.

À tel point que, dès le mois d'octobre, quand Navidson tombe pour la première fois sur la cassette montrant Wax en train d'embrasser Karen, c'est tout juste s'il réagit. Il visionna deux fois la scène, une première fois à vitesse normale, la seconde fois en avance rapide, puis regarda le reste du film sans dire un mot. D'un simple point de vue dramatique, force nous est de reconnaître qu'il s'agit d'un moment très décevant, mais qui, comme le soutient la Théorie de Haven-Slocum, ne sert qu'à souligner davantage le préjudice que la maison a déjà infligé à Navidson: «Les réactions émotionnelles normales ne sont plus de rigueur. La douleur que tout un chacun aurait ressentie en voyant ce baiser filmé, a dans le cas de Navidson été émoussée par le choc excessivement disproportionné déjà causé par la maison. Vu sous cet angle, il s'agit donc d'un moment fort quoique inégal, ne serait-ce que parce qu'il est très perturbant de voir qu'un incident aussi grave est traité de façon aussi plate. Plus rien ne compte pour lui, et c'est bien cela, ainsi que l'ont déjà fait remarquer de nombreuses personnes, qui compte.»

Puis, début mars, «alors que les tests sur les échantillons muraux progressaient», comme le souligne la Théorie de Haven-Slocum, Navidson se remet à manger et à méditer, et bien qu'il reste globalement assez réservé, Reston perçoit néanmoins dans le nouveau comportement de Navidson une amélioration: «Je me trompais complètement sur ses intentions. J'ai cru qu'il commençait à accepter la mort de Tom, et avait décidé de renouer avec Karen. Je me disais qu'il avait fait une croix sur les lettres de Fowler en même temps que sur ce baiser. Il donnait l'impression de revenir à la vie. Mince, même ses pieds guérissaient. Je ne me doutais pas du tout qu'il entassait du matériel et se préparait pour une nouvelle expédition dans la maison. Celle qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'Exploration #5.»[378]

Alors que le Postulat de Bister-Frieden-Josephson faisait de la lettre de Navidson à Karen la pierre de touche de son analyse, la Théorie de Haven-

[378] Interview avec Billy Reston, KTWL, Boulder, Colorado, 4 janvier 1996.

Slocum se débarrasse du document dans une note de bas de page, le décrivant comme «une élucubration avinée bourrée d'expressions attendues de chagrin, de ré-identification avec un objet perdu, plein de transferts, ayant moins à voir avec le frère disparu de Navidson et davantage avec l'absence maternelle dont il a souffert toute sa vie. Le désir de sauver Delial doit être en partie attribué à une projection du propre désir de Navidson d'être bercé par sa mère. Par conséquent, son chagrin déclenche une perception du moi liée à la compréhension de l'autre, le poussant non seulement à pleurer la fillette mais également lui-même»[379].

Mais ce que la Théorie de Haven-Slocum étudie avec le plus grand soin, ce sont les trois rêves[380] que Navidson a décrits dans son journal vidéo du mois de mars. Citons une fois de plus la Théorie: «Bien mieux que des mots écrits sous l'effet déprimant de l'alcool, ces aperçus intimes de la psyché de Navidson permettent davantage de comprendre pourquoi il a décidé de retourner dans la maison et comment on peut expliquer les profondes séquelles physiologiques qui ont suivi une fois qu'il y est entré.»

Mia Haven intitule son analyse du *Rêve #1*: «Le puits né des rêves: la pièce qui résonne... la monnaie de songe... du bleu à l'âme.» Malheureusement, dans la mesure où son étude est difficile à trouver et excède visiblement les 180 pages, on ne peut ici que résumer son contenu.

Comme le rapporte Haven, dans le premier rêve, Navidson se trouve dans une énorme pièce en béton. Les murs, le plafond et le sol sont veinés de dépôts minéraux et recouverts d'une fine pellicule d'humidité. Il n'y a ni fenêtres ni issues. L'air sent la pourriture, le moisi et le désespoir.

Partout, des gens errent sans but, vêtus de toges sales. Près du centre de la pièce se trouve une sorte de vaste puits. Une douzaine de personnes sont assises sur la margelle, leurs pieds se balancent à l'intérieur. Quand Navidson s'approche, il comprend deux choses: 1) il est mort et il s'agit là d'une espèce de zone de transit, et 2) la seule issue est de passer par le puits.

Il s'assoit sur le rebord et assiste à une scène étrange et très déroutante. À moins de six mètres de profondeur, il peut distinguer la surface d'une eau incroyablement claire. Navidson suppose qu'il s'agit d'eau même s'il soupçonne une matière plus visqueuse. Du fait de quelque étrange qualité intrinsèque, ce liquide, loin de constituer un obstacle, offre en fait un aperçu impossible de ce qui gît en dessous: un long puits de plusieurs kilomètres qui donne sur un abîme noir et sans fond qui remplit aussitôt Navidson d'un sentiment quasi paralysant d'effroi.

---

[379] Voir pages 22-23.

[380] Étant donné qu'il existe une grande variété de documents écrits en marge de la Théorie de Haven-Slocum et traitant des rêves faits par Navidson, il semble imprudent de ne pas mentionner ici quelques-uns des plus populaires : Calvin Yudofsky, «Les Traumas du Sommeil Profond:Différencier troubles du sommeil et troubles du rêve», in *MOR* (Bethel, Ohio : Besinnung Books, 1995); Ernest Y. Hartmann, *Pensées macabres : Psychologie et biologie des cauchemars de Navidson* (New York : Basic Books, Inc., 1996); Susan Beck, «Le Fardeau du vide» publié dans le *T.S. Eliot Journal*, v. 32, novembre 1994; le chapitre 4 de *La Constance de Carl Jung*, d'Oona Fanihdjarte (Baltimore, Maryland : John Hopkins University Press; 1995); Gordon Kearns, L. Kajita, et M.K. Totsuka, *Eau ultra-pure, Super-Kamiokande et effet Tcherenkov* (W.H. Freeman and Company, 1997); voir aussi www-sk.icrr.u-tokyo.ac.jp/doc/sk/; et bien sûr l'essai de Tom Curie, «Tu nous parles de riens! En effet, je parle des rêves» (Mab Weekly, Celtic Publications, septembre 1993).

Soudain, à côté de lui, quelqu'un saute dans le puits. Il y a un léger plouf et la silhouette commence à sombrer lentement mais régulièrement dans les ténèbres inférieures. Heureusement, au bout de quelques secondes, une violente lumière bleue enveloppe la silhouette et la transporte ailleurs. Mais Navidson comprend qu'il y a d'autres personnes en bas qui n'ont pas été visitées par cette lumière bleue et qui se tordent de peur tout en continuant leur descente dans l'oubli.

Sans qu'on lui dise quoi que ce soit, Navidson finit par comprendre la logique de l'endroit: 1) il peut soit rester dans cette horrible pièce aussi longtemps qu'il lui plaît, même éternellement s'il le veut – un coup d'œil autour de lui lui révèle que certaines personnes sont là depuis des milliers d'années – soit sauter dans le puits. 2) S'il a vécu une vie intègre, une lumière bleue l'emportera dans un endroit agréable et éthéré. Si, au contraire, il a vécu une «vie inadéquate» (les termes de Navidson), alors aucune lumière ne le visitera et il sombrera dans l'horrible obscurité dans une chute sans fin.

Le rêve s'achève avec Navidson qui tente d'évaluer la vie qu'il a vécue, incapable de décider s'il doit ou non sauter.

Haven examine ensuite très attentivement les nombreux niveaux présents dans ce rêve, qu'il s'agisse des connotations classiques inhérentes aux toges ou de la «silhouette» asexuée dont Navidson assiste à l'immolation dans la lumière bleue. Haven digresse même le temps de revisiter avec facétie *Huis clos* de Sartre, suggérant que cette œuvre remarquable a pu façonner l'imaginaire de Navidson.

Mais finalement, son intuition la plus importante a trait à la relation qu'entretient Navidson avec la maison. La chambre de béton rappelle les murs cendreux, alors que le puits sans fond fait écho à la fois à l'Escalier en Spirale et à l'abîme qui est apparu dans le salon la nuit où Tom est mort. Mais ce qui importe le plus n'est pas la découverte faite entre ces murs mais plutôt en lui. Selon Haven, «Le rêve semble indiquer que pour échapper à la maison, Navidson doit d'abord parvenir à une compréhension de sa propre existence, laquelle lui fait de toute évidence encore défaut.»

Pour le *Rêve #2*, Lance Slocum aboutit à l'analyse désormais très respectée intitulée, «Coquille: âge zéro». Son texte étant, tout comme celui de Haven, impossible à dénicher et long, paraît-il, de plus de deux cents pages, un résumé devra une fois de plus suffire.

Slocum raconte comment, dans le deuxième rêve, Navidson se retrouve au centre d'une étrange ville où a lieu une sorte de festin. Une odeur d'ail et de bière imprègne l'air. Tout le monde mange et boit, et Navidson comprend que pour une raison qui est demeurée secrète ils ont désormais assez de nourriture pour plusieurs décennies.

Quand le festin s'achève enfin, chacun s'empare d'une chandelle et quitte progressivement la ville. Navidson suit le cortège et découvre bientôt que tous se dirigent vers une colline sur laquelle repose la coquille d'un immense escargot. Cette vision se double d'une révélation: la ville a tué la créature, la dévorant en partie et en conservant le reste.

Alors qu'ils pénètrent dans l'énorme conque, leurs chandelles illuminent des murs blancs comme des perles et opalescents comme des coquillages. Rires et éclats de voix se répercutent gaiement dans le passage tortueux et Navidson s'aperçoit que tous sont venus ici pour honorer et rendre grâce à

l'escargot. Mais Navidson continue son ascension dans la coquille. Il se retrouve bientôt seul et, au fur et à mesure que le passage se fait plus étroit, la chandelle qu'il tient devient de plus en plus petite. Finalement la mèche se met à pétiller et il s'arrête, se demandant s'il doit rebrousser chemin ou aller de l'avant. Il comprend que si la chandelle s'éteint il se retrouvera plongé dans l'obscurité totale, même s'il sait que retrouver son chemin vers la sortie ne sera pas difficile. Il envisage sérieusement de rester. Il se demande si l'aube, qui ne va pas tarder, emplira la coquille de lumière.

Slocum commence par une référence amusante à *Docteur Dolittle* avant d'étudier les demeures que les ammonites[381] construisaient autrefois autour d'un axe quasi logarithmique, un héritage qu'elles transmettraient des siècles et des siècles plus tard à l'imagination d'innombrables poètes et même à des cultures entières[382]. En premier lieu, Slocum se concentre sur le chapitre V de *La Poétique de l'espace* de Bachelard, décidant d'accorder au rêve de Navidson la même attention dont jouit d'ordinaire ce genre de littérature.

Par exemple, Slocum étudie la question de la croissance personnelle de Navidson d'après l'énigme posée par l'escargot avant que celle-ci ait été résolue. Ici, il cite Bachelard:

> Comment le petit escargot dans sa prison de pierre peut-il grandir? Voilà une question *naturelle,* une question qui se pose naturellement. (Nous n'aimons pas à la faire, car elle nous renvoie à nos questions d'enfant.) Cette question reste sans réponse pour l'abbé de Vallemont qui ajoute: «Dans la nature on est rarement en pays de connaissance. Il y a à chaque pas de quoi humilier et mortifier les Esprits superbes.» Autrement dit, la coquille de l'escargot, la maison qui grandit à la mesure de son hôte est une merveille de l'Univers. Et d'une manière générale . . . conclut l'abbé de Vallemont, les coquillages sont «de sublimes sujets de contemplation pour l'esprit»[383].

(page 118)

---

[381]Voir Edouard Monod-Herzen, *Principes de morphologie générale*, vol. I (Paris: Gauthier-Villars, 1927), p. 119.

[382]Par exemple, même aujourd'hui les Kitawans du Pacifique Sud considèrent la spirale du *Nautilus Pompilius* comme le symbole ultime de la perfection.

[383]Abbé de Vallemont, *Curiosités de la nature et de l'art sur la végétation ou l'agriculture et le jardinage dans leur perfection*, Paris, 1709, I[ère] Partie, p. 255. Pour une approche plus moderne du développement de la coquille, cf. Geerat J. Vermeij, *Histoire naturelle des coquilles* (Princeton, NJ : Princeton University Press, 1993). Le chapitre 3, «Économie de construction et entretien», traite directement des questions de calcification et des problèmes de dissolution, tandis que le chapitre 1, «Coquilles et interrogations biologiques», aborde la signification de la coquille d'une façon légèrement différente de celle de Vallemont : «Nous pouvons considérer les coquilles comme des maisons. La construction, la réparation et l'entretien par le bâtisseur demandent de l'énergie et du temps, les mêmes éléments utilisés pour d'autres fonctions vitales comme se nourrir, se déplacer et se reproduire. L'énergie et le temps investis dans les coquilles dépendent de l'apport de matériaux bruts, du coût de la main-d'œuvre pour transformer ces ressources en une structure durable, et des exigences fonctionnelles qu'on attend de la coquille . . . Les termes "économie" et "écologie" sont particulièrement appropriés dans ce contexte, car tous deux viennent du grec *oikos*, qui signifie maison. En bref, les questions de la biologie peuvent être exprimées en termes d'offre et de demande, de bénéfices et de coûts, d'innovation et de régulation, le tout dans un contexte environnemental et historique.»

Slocum est en particulier intrigué par cette réflexion entre parentèles[384] que fait Bachelard à sa propre enfance et vraisemblablement au rite de la croissance: «Il est extraordinaire de trouver dans ces parenthèses sans cesse extensibles une corrélation aussi éloquente entre la réponse à l'énigme du Sphinx et la crise de Navidson.»

En effet, en extrapolant à partir de Bachelard, Slocum fait de l'escargot du rêve de Navidson une «inversion remarquable» de l'Escalier en Spirale de la maison: «Robinet a pensé que c'est en roulant sur lui-même que le limaçon a fabriqué son "escalier". Ainsi, toute la maison de l'escargot serait une cage d'escalier. À chaque contorsion, l'animal mou fait une marche de son escalier en colimaçon. Il se contorsionne afin d'avancer et de grandir» (page 119; *La Poétique de l'espace*).[385]

Encore plus remarquable que cette merveilleuse coïncidence est le poème de René Rouquier que Bachelard cite:

C'est un escargot énorme
Qui descend la montagne
Et le ruisseau l'accompagne
De sa bave blanche
Très vieux, il n'a plus qu'une corne
C'est son court clocher carré.[387]

---

[384]Je n'ai pas corrigé cette faute de frappe car elle me semble moins une erreur de transcription qu'un lapsus révélateur de la part de Zampanò, où une mention de l'enfance "entre parenthèses" devient soudain une question plus profonde d'une enfance "entre parentèles".

[385]Et bien sûr, comment ne pas penser aux remarques de Derrida à ce sujet dans la note de bas de page 5 de *Marges de la philosophie* (Paris : Les Éditions de Minuit, 1972), p. xi-xii :

> Tympanon, dionysie, labyrinthe, fil d'Ariane. Nous parcourons maintenant (debout, marchant, dansant), compris et enveloppés pour n'en jamais sortir, la forme d'une oreille construite autour d'un barrage, tournant autour de sa paroi interne, une ville, donc (labyrinthe, canaux semi-circulaires – on vous prévient que les rampes ne tiennent pas) enroulée comme un limaçon autour d'une vanne, d'une digue (dam) et tendue vers la mer; fermée sur elle-même et ouverte sur la voie de la mer. Pleine et vide de son eau, l'anamnèse de la conque résonne seule sur une plage. Comment une fêlure pourrait-elle s'y produire, entre terre et mer?[386]

[386]Dans sa propre note enfouie dans la note déjà existante, en ce cas *non* la 5 mais désormais la 9, le traducteur de Derrida, Alan Bass, éclaire encore plus la citation ci-dessus en y apportant le commentaire suivant :

> «Il y a un jeu complexe sur les mots *limaçon* et *conque* ici. *Limaçon* (en plus de signifier escargot) renvoie à un escalier en spirale et au canal en spirale qui fait partie de l'oreille interne. *Conque* désigne à la fois le coquillage et la grande cavité de l'oreille externe.»

[387]In *La Boule de verre*.[388]

[388](Paris: Seghers, 1956), p. 12. — Éd.

Navidson n'est pas le premier à considérer l'escargot comme un village, mais ce qui fascine Slocum c'est l'absence de menace dans le rêve.

«À la différence de l'effroi qui gît au fond du puits, explique Slocum, l'escargot fournit de la nourriture. Sa coquille offre la rédemption par la beauté, et malgré la chandelle mourante de Navidson, ses courbes promettent une plus grande illumination. Toutes choses qui forment un vif contraste avec la maison. Là, les murs sont noirs, dans le rêve de l'escargot ils sont blancs. Là, on meurt de faim, dans le rêve les villageois ont de quoi se sustenter pendant toute une vie; là, le labyrinthe est menaçant, dans le rêve la spirale est agréable; là, on descend, dans le rêve on monte, etc.»

Slocum estime que ce qui rend le rêve aussi éloquent, c'est son équilibre intérieur: «Ville, campagne. Intérieur, extérieur. Société, individu. Lumière, obscurité. Nuit, jour, etc. Le plaisir découle de la découverte de ces éléments. Ces derniers créent des harmonies, et de ces harmonies naît un baume pour l'âme. Bien sûr, plus la symétrie est étendue, plus le plaisir est grand et durable.»

Slocum soutient que le rêve a donné l'idée à Navidson d'essayer un chemin différent, ce qui est exactement ce qu'il a fait dans Exploration #5. Ou plus exactement: «Le rêve était le bourgeonnement d'une graine auparavant plantée par la maison dans son inconscient.» Parvenu à sa conclusion, «L'esprit d'Escargot», Slocum élargit alors son analyse et avance que ces deux rêves, «Le Puits» et «L'Escargot», ont permis à Navidson d'envisager la possibilité de localiser soit en lui soit «en ce vaste manque» un sentiment libérateur, capable d'apaiser ses confusions et ses troubles, voire ceux des autres, une symétrie curative et durable.

Quant au rêve plus troublant et nettement plus terrifiant, *Rêve #3*, Mia Haven et Lance Slocum font équipe pour suivre les méandres de cette étrange suite d'images. À la différence du *#1* et du *#2*, ce rêve est particulièrement difficile à rapporter et exige qu'on prête une attention soutenue aux divers changements de temps et même de tonalités.

. . . . . .

[2 pages manquantes][389]

. . . . . .

[389]

[390]

[390]3h19 Je me suis réveillé en nage. Et pas seulement avec les aisselles moites ou le front humide. Mais complètement trempé, les draps aussi, et à cette heure – une heure déjà perdue dans une nouvelle année – tout glacé et frissonnant. J'ai tellement froid que j'ai mal aux tempes mais avant de me pencher sur cette histoire de température, je me rends compte que je me suis souvenu de mon premier rêve.

Ce n'est que plus tard, après avoir trouvé des bougies, arpenté ma chambre, m'être aspergé le visage d'eau, avoir uriné, allumé un réchaud et mis dessus la bouilloire, que je peux m'occuper de ma tête gelée et de mon malaise physique général, ce que je fais, me délectant de chaque seconde, en fait. Tout est préférable à cet épouvantable rêve imprévisible, rendu encore plus déstabilisant par le fait que je peux désormais m'en souvenir pour une raison inconnue. Et j'ignore absolument quelle peut être cette raison. Je n'arrive pas à imaginer ce qui a changé dans ma vie pour ramener cette chose à la surface.

C'est sûr, les armes étaient inutiles, immédiatement confisquées aux abords du sommeil, même si j'ai réussi à récupérer le Weatherby avant que ma carte soit annulée.

Une heure s'écoule. Je cligne des yeux dans la lumière, fais à nouveau bouillir de l'eau pour me préparer du café, enfonce sur ma tête un autre bonnet en laine et renifle, même si tout ce que je peux voir c'est ce foutu rêve, arraché directement au bon vieux bulbe rachidien du tronc cérébral même dont je pensais qu'on m'avait bel et bien amputé.

Voilà comment ça commence:

Je suis tout au fond de la cale d'un énorme navire, et j'erre dans les étroits passages d'acier et de rouille. Quelque chose me dit que je suis là depuis très longtemps, je descends sans fin dans des impasses, me retourne pour découvrir d'autres chemins qui à la fin ne mènent qu'à d'autres impasses. Mais cela ne me dérange pas. Mes souvenirs semblent indiquer que je me suis attardé à un certain moment dans la salle des machines, le porte-conteneurs, puis j'ai grimpé une échelle pour me retrouver seul dans une cuisine déserte, le seul endroit encore scintillant dans la magie miroitante de l'acier inoxydable. Mais ces visites ont eu lieu il y a de nombreuses années, et bien que je puisse y retourner dès que je veux, je choisis au lieu de ça d'errer dans ces couloirs étroits qui en dépit de leur capacité à me perdre dégagent à chaque coude un sentiment indiscret de familiarité. C'est comme si je connaissais parfaitement le chemin mais l'empruntais pour oublier.

Et puis il se passe quelque chose. Soudain, je sens pour la première fois la présence d'un autre. J'accélère le pas, sans vraiment courir, mais pas loin. Je suis soit content, soit inquiet, soit effrayé, mais avant que je me fasse une idée plus précise sur la question je tourne deux fois de suite à gauche et il est là, l'étudiant ivre vêtu d'un polo couleur prune aux armes de sa classe, avec à la main droite le couvercle d'une poubelle et dans la gauche une grosse hache de pompier. Il rote, chaloupe, puis d'un pas mal assuré se dirige vers moi en brandissant son arme. J'ai très peur mais je suis également troublé. "Excusez-moi, mais pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous vous en prenez à <u>moi</u>?": c'est du moins ce que j'essaie de dire sauf que les mots ne sortent pas correctement. On dirait plutôt des grognements et des nuages, de gros nuages de vapeur.

C'est alors que je remarque mes mains. Elles ont l'air d'avoir fondu, comme si elles étaient en plastique et qu'on les avait plongées dans de l'huile bouillante, sauf qu'elles ne sont pas en plastique, leur peau mince a bel et bien

été plongée dans de l'huile bouillante. Je connais ça et je connais même l'histoire. Je suis juste incapable de la réactiver, là, dans mon rêve. Des poils raides se dressent sur mes doigts et autour de mes longs ongles jaunes. Pire encore, les horribles marques ne s'arrêtent pas à mes poignets, mais remontent tout le long de mes bras, rendant du coup puériles en comparaison les cicatrices que je sais que j'ai quand je ne rêve pas. Celles-ci recouvrent mes épaules, descendent le long de mon dos, s'étendent même sur ma poitrine, où je sais que des côtes saillent encore tels des arcs violets.

Quand je touche mon visage, je sens immédiatement que quelque chose cloche là aussi. Ma main rencontre plein de poils qui recouvrent d'étranges morceaux de chair sur mon menton, mon nez et le long de l'arête de mes joues. Sur mon front, il y a comme un énorme renflement plus dur que la pierre. Et bien que j'ignore complètement comment j'ai pu être déformé à ce point, je sais. Et ce savoir surgit brutalement. Je suis ici parce que je suis déformé, parce que, quand je parle, mes paroles ressemblent à des craquements et à des gémissements, et qui plus est, c'est un vieil homme qui m'a mis ici, un homme mort, quelqu'un qui m'appelait fiston bien qu'il ne fût pas mon père.

Et c'est alors que l'étudiant, qui oscille devant moi d'avant en arrière comme un idiot, lève sa hache encore plus haut au-dessus de ma tête. Son plan, je le vois bien, n'est pas très compliqué: il compte enfoncer cette lourde lame dans mon crâne, fendre l'arête de mon nez, scinder en deux mon palais, le cœur de mon cerveau, détacher les vertèbres de mon cou, et il ne s'arrêtera pas là non plus. Il me tranchera les mains au niveau des poignets, les cuisses au niveau des genoux, éventrera mon sternum et le réduira à l'état de minuscules fragments. Il fera subir le même sort à mes orteils et à mes doigts, et il me fera même sauter les yeux avec le bout du manche puis, avec le plat de la hache, s'efforcera d'écraser mes dents, en dépit du fait qu'elles sont longues, crantées et inhabituellement résistantes. De ce côté-là, au moins, il échouera; finira par renoncer; en ramassera quelques-unes. En ce qui concerne mes organes internes, il les traitera avec le même respect, taillant, écrasant et tranchant jusqu'à ce qu'il soit trop fatigué et trop recouvert de sang pour finir, même si bien sûr il a bel et bien fini il y a un moment, puis il restera avachi, épuisé, à haleter comme un chien stupide, rendu ivre par la bière, le meurtre, la victoire, pendant que je serai éparpillé un peu partout dans cet endroit sinistre, der absoluten Zerrissenheit (il se trouve que j'ai croisé Kyrie au supermarché au mois de novembre dernier. Elle était en train d'acheter une boîte de saumon d'Alaska. J'ai essayé de m'éclipser mais elle m'a aperçu et m'a dit bonjour, me capturant alors dans les doux méandres de sa voix. On a parlé un moment. Elle savait que je ne travaillais plus au Salon. Elle y était passée pour se faire faire un tatouage. Apparemment, une strip-teaseuse s'était montrée très désagréable avec elle. Sans doute Pan-pan. En fait, peut-être est-ce la raison pour laquelle Pan-pan m'avait appelé, parce que cette ravissante jeune femme avait sorti mon nom tout à trac. Bref, Kyrie s'était fait tatouer le logo BMW entre les omoplates, encerclé par la phrase "Le véhicule suprême". C'était visiblement une idée de l'Homme de Gdansk. Il se trouvait que la voiture à 85000 dollars, c'était la sienne. Kyrie n'a fait allusion à aucune ire chez lui ni aucune liaison entre nous, et je me suis contenté de hocher la tête en signe d'approbation puis, là, au beau milieu des conserves, je lui ai demandé la traduction de cette phrase allemande que j'aurais dû modifier, que je pourrais même modifier à présent, mais bon, On les emmerde, Hoss.[391] So, la voilà donc: «profond démembrement», un peu comme ce «disjecta membra» que j'avais cru qu'elle disait même si elle l'avait écrit un peu différemment, m'expliquant ce faisant qu'elle avait décidé d'épouser l'Homme de Gdansk et allait bientôt habiter, et non plus seulement traverser, ce promontoire venteux que certains nomment Mullholland. Alors que ce souvenir particulier me revient, je revois plus clairement son expression, l'air écœuré qu'elle avait en me regardant: moi, si pâle et si faible, mes vêtements pendant sur ma carcasse comme des rideaux sur une tringle, des lunettes de soleil vacillant sur une avancée osseuse, mes mains fines tremblant fréquemment sans que je puisse les contrôler, et bien sûr la puanteur que je continuais de

dégager. Elle avait sûrement envie de savoir ce qui m'arrivait, mais elle ne m'a posé aucune question. Mais bon, peut-être que je me trompe, peut-être qu'elle n'a rien remarqué. Ou alors, peut-être qu'elle s'en fichait. Quand j'ai commencé à lui dire au revoir, les choses ont pris une tournure abrupte et bizarre. Elle m'a demandé si je voulais faire un autre tour en voiture. "Tu ne dois pas te marier?", ai-je demandé, en essayant, mais sûrement sans succès, de dissimuler mon exaspération. Elle s'est contentée d'attendre une réponse. J'ai décliné, en m'efforçant d'être aussi poli que possible, même si quelque chose de dur s'emparait d'elle. Elle a croisé les bras, une bouffée de colère a soudain enflammé le bout de peau sous ses lèvres et l'extrémité de ses doigts. Puis, comme je m'éloignais dans l'allée, j'ai entendu un bruit de verre brisé à ma gauche. Des bouteilles de ketchup tombaient de l'étagère, quelques-unes même se brisaient en touchant le sol. La boîte de saumon a roulé près de mon pied. J'ai pivoté mais Kyrie avait déjà disparu.) Bref, retour au rêve, moi charcuté en petits morceaux, étalé et dispersé dans les entrailles de ce bateau, aux pieds d'un étudiant ivre qui en contemplant ses hauts faits gerbe partout sur ce qui reste de moi. Sauf qu'avant de faire tout ça, je m'aperçois que maintenant, pour une raison inconnue, pour la première fois, j'ai le choix: je peux ne pas mourir, je peux le tuer. Non seulement mes dents et mes ongles sont longs, solides et affûtés, mais moi aussi je suis fort, remarquablement fort et remarquablement rapide. Je peux lui arracher cette saloperie de hache des mains avant qu'il ne la brandisse, la briser d'un seul mouvement du poignet, puis voir la terreur envahir ses yeux tandis que je le saisis à la gorge, l'éviscère et le met en pièces.

Mais comme je fais un pas en avant, tout change. L'étudiant n'est plus l'étudiant mais quelqu'un d'autre. Au début, je crois que c'est Kyrie, puis je m'aperçois que ce n'est pas Kyrie mais Ashley, et c'est alors que je m'aperçois que ce n'est ni Kyrie ni Ashley mais Pan-pan, même si quelque chose me dit que ce n'est pas non plus exactement elle. De toute façon, son visage rayonne d'adoration et de chaleur et ses yeux communiquent en un clin d'œil la compréhension de tous les gestes que j'aie jamais faits, de toutes les pensées que j'aie jamais eues. Ce regard est si extraordinaire, en fait, que je prends soudain conscience que je suis incapable de bouger. Je reste planté là, chaque tendon et chaque nerf m'aidant à passer dans un monde de soulagement, ma respiration ralentit, mes bras pendent à mes côtés, ma bouche bée, mes jambes m'entraînent dans des eaux anciennes, jusqu'à ce que soudain mes yeux, de leur plein gré, commandés par des instincts plus sombres et plus vieux que l'empathie ou tout ce qui s'apparente à un besoin affectif, s'arrachent à son beau visage étrangement familier et se posent sur la hache qu'elle tient encore, la hache qu'elle brandit alors, le sourire qu'elle arbore encore tandis qu'elle se met à trembler; et alors elle abat la hache sur moi, sur ma tête, mais elle va la rater, de peu, la hache atterrit au lieu de ça près de mon épaule, tranchant finalement dans l'os et s'y logeant, déclenchant des jets de sang, des flots de sang, et de douleur, des flots de douleur, et je comprends aussitôt que je suis en train de mourir, même si je ne suis pas encore mort, même si je suis irréparable, et elle s'est mise à pleurer, alors qu'elle dégage la hache et la lève à nouveau, pour frapper à nouveau, ma tête à nouveau, bien qu'elle pleure encore plus et soit bien plus faible que je ne le croyais, et elle a besoin de plus de temps que je ne le pensais, pour se préparer, pour frapper encore, tandis que je saigne et agonise, ce qui maintenant n'a plus rien à voir avec le sentiment intérieur, également très familier, alors que les atriums de mon cœur rompent soudain de leur plein gré, comme ceux de mon père. Et, avec un étrange détachement, je m'interroge: C'est donc cela qu'il a ressenti?

J'ai commis une terrible erreur, mais il est trop tard et je suis désormais trop furieux & haineux pour faire autre chose que lever les yeux tandis que la lame s'enfonce avec une force épouvantable, en décrivant cette fois la bonne trajectoire, ni trop à gauche ni trop à droite, mais juste au centre, s'enfonçant apparemment sans marquer de pause, même si pause il y a, ô combien, et je m'aperçois avec une nuance de joie critique que, au moins, cela va enfin mettre un terme à cette douleur cent fois plus grande

Alors qu'ils entreprennent de résumer la Théorie de Haven-Slocum, le couple cite le journal publié après sa mort de Johanne Scefing:

> Encore aujourd'hui je suis incapable de ne pas penser au grand dormeur de Dieu dont l'histoire a envahi mon imagination et mes rêves quand j'étais enfant. Je ne peux me rappeler le nombre de fois où j'ai lu et relu l'histoire de Jonas, et maintenant que je réfléchis à la décision de Navidson de retourner dans la maison seul, je me tourne vers ma Bible et trouve parmi ces fines pages les lignes suivantes:
>
> > *Puis ils prirent Jonas, et le jetèrent dans la mer. Et la fureur de la mer s'apaisa.*
>
> (Jonas 1:15)[392]

La référence est quelque peu étrange, jusqu'à ce que Haven et Slocum fournissent un second tableau BASE établissant ce qui s'est produit une fois que Navidson est entré dans la maison d'Ash Tree Lane:

BARÈME DES ANGOISSES SUITE À L'EXPOSITION

0: Alicia Rosenbaum: fin des migraines.
0: Audrie McCullogh: arrêt des angoisses.
1: Teppet C. Brookes: sommeil moins perturbé.
1: Shérif Axnard: fin des nausées.
2: Billy Reston: diminution de la sensation de froid.
3: Daisy: arrêt de la fièvre; bras guéris; écholalie temporaire.
4: Chad: cours des idées et séquences logiques mieux dirigés; moins d'agressivité et d'errances.
1: Karen Green: sommeil moins perturbé; fin des crises de panique non motivées†; diminution de la mélancolie; fin de la toux.
1: Will Navidson: fin des terreurs nocturnes; fin du mutisme††.

† Les endroits sombres et clos continuent d'avoir un effet sur elle.
†† Comme le prouve l'usage qu'il fait de la Hi8 pour enregistrer ses pensées.

La Théorie de Haven-Slocum™ — 2

Chose plus étrange encore, la maison redevient une maison.

Comme le découvrit Reston, l'espace entre la chambre à coucher principale et la chambre des enfants avait disparu. Les étagères de Karen étaient de nouveaux alignées avec les murs. Et le couloir apparu dans le salon ressemblait désormais à une petite penderie. Même ses murs étaient blancs.

---

en moi, née il y a des dizaines d'années, bien avant que je contemple finalement en rêve le visage et le sens de mon horreur.

[391] Voir note 310 et référence correspondante. — Éd.

[392] *Le Navidson Record*, de Johanne Scefing, trad. Gertrude Rebsamen (Oslo Press, mai 1996), p. 52.

La mer, apparemment, s'était apaisée.

«Navidson était-il comme Jonas? s'interroge la Théorie de Haven-Slocum. A-t-il compris que la maison se calmerait s'il y entrait, tout comme Jonas a compris que les eaux se calmeraient si on le jetait à la mer?»

Mais le plus étrange peut-être dans tout ça, c'est que les conséquences du voyage de Navidson continuent encore aujourd'hui de se faire sentir. Dans ce qui demeure l'aspect le plus controversé de la Théorie de Haven-Slocum, les paragraphes de conclusion prétendent que des gens même indirectement associés aux événements survenus dans Ash Tree Lane ont été affectés. La Théorie, toutefois, prend soin de faire le distinguo entre ceux qui ont simplement vu *Le Navidson Record* et ceux qui ont lu et écrit quantité de documents sur le film.

Apparemment, le premier groupe présente peu de symptômes au niveau psychologique. «Tout au plus, temporairement.» Mais les autres semblent avoir été influencés de façon plus radicale: «Les témoignages continuent d'affluer. Il semble qu'une partie de ceux qui ont non seulement médité sur l'obscurité absolue et les couloirs vides de la maison mais expliqué comment ces chemins se sont insinués en eux a vu diminuer ses propres angoisses. Des personnes souffrant de tout, depuis un sommeil troublé jusqu'à un dysfonctionnement sexuel ou des rapports frustrants avec autrui, semblent avoir connu un regain de bien-être.»[393]

Mais la Théorie de Haven-Slocum signale également que ce changement n'est pas sans risque. Un plus grand nombre encore de personnes ayant commenté *Le Navidson Record* ont vu s'aggraver leurs obsessions, leurs insomnies et leurs troubles: «La plupart de ceux qui ont décidé de couper les ponts avec le film ont vite récupéré. Quelques-uns, toutefois, ont eu besoin d'une aide constante et dans certains cas d'un traitement et d'une hospitalisation. Trois cas se sont soldés par un suicide.»

[393] Bien sûr, comme l'a souligné Patricia B. Nesselroade, dans son célèbre guide pratique, *Se débrouiller* (Baltimore: Williams & Wilkins, 1994), p. 687: «Si une personne investit son intérêt dans, par exemple, un arbre, et commence à former des pensées sur cet arbre, puis couche par écrit ces pensées, puis examine le sens de cette surface, en laissant se dérouler des associations inconscientes, et en consignant également tout cela par écrit, jusqu'à ce que le sujet de l'arbre bifurque vers le sujet du moi, alors cette personne goûtera d'immenses avantages psychologiques.»

XVIII

De la cendre, bonne pour les cercles des tonneaux; et si la chose est nécessaire, pour le labour, comme pour tant d'autres choses.

— *Un bref & véridicque rapport sur la nouvelle terre de Virginie*, par Thomas Hariot, domestique de Sir Walter Raleigh, «membre de la colony, & icy employé à defcovvrir».

Bien que Karen et Navidson soient tous deux retournés à Ash Tree Lane, ce n'est pas pour la maison que Karen fit le déplacement. Comme elle l'explique dans son journal vidéo: «J'y vais à cause de Navy.»

Au cours de la première semaine d'avril, elle resta en contact étroit avec Reston, lequel fit plus d'une fois le long trajet séparant Charlottesville d'Ash Tree Lane. Comme nous pouvons nous en rendre compte par nous-mêmes, la voiture de Navidson n'a pas bougé de l'allée et la maison demeure vide. Dans le salon, un débarras remplace toujours le couloir, tandis qu'à l'étage l'espace entre la chambre conjugale et celle des enfants est réduit à une cloison.

Au début de la deuxième semaine d'avril, Karen comprend qu'elle va devoir quitter New York. Daisy et Chad n'ont plus l'air de ressentir les effets débilitants de la maison, et leur grand-mère est ravie de veiller sur eux en l'absence de Karen, persuadée que le voyage de sa fille se soldera par la vente de la maison et des poursuites contre Navidson.

Le 9 avril, Karen fait route au sud vers la Virginie. Elle descend dans un Days Inn mais au lieu de se rendre directement à la maison prend rendez-vous avec Alicia Rosenbaum. L'agent immobilier est enchantée de voir Karen et discute avec elle de la possibilité de mettre en vente la maison.

«Mon Dieu! s'exclame-t-elle en voyant la Hi8 que tient Karen. Ne braquez pas ce machin sur moi. Je ne suis pas du tout photogénique.» Karen pose la caméra sur une armoire à tiroirs et l'y laisse, permettant ainsi une vue en plongée du bureau et des deux femmes.

Karen avait sans doute l'intention de discuter brièvement de la vente de la maison avec Alicia Rosenbaum, mais la stupeur affichée par l'agent immobilier change tout. «Vous avez une mine épouvantable, dit-elle abruptement. Vous allez bien, ma chère?» Et là-dessus, ce qui était censé n'être qu'un rendez-vous de travail devient immédiatement autre chose, quelque chose d'autre, un rapprochement sororal où une femme devine chez une autre des signes de fatigue invisibles aux yeux d'un homme et parfois même d'une mère.

Rosenbaum remplit une théière d'eau brûlante et part à la recherche de sachets de thé dans son bureau. Lentement mais sûrement, Karen commence à parler de la séparation. «Je ne sais pas», dit finalement Karen en remuant sa cuillère dans sa camomille. «Ça fait presque six mois que je ne l'ai pas revu.

— Oh ma chère, je suis vraiment navrée.»

Karen continue de décrire des petits cercles avec sa cuillère mais ne peut tout à fait réprimer ses larmes. Rosenbaum se lève et lui serre affectueusement le bras. Puis elle rapproche sa chaise et s'efforce de la réconforter: «En tout cas, n'ayez aucun souci pour la maison. Elle se vend très bien.»

Karen cesse de remuer son thé.

«Comment ça? demande-t-elle.

— Après que vous êtes venue me parler de ce mystérieux réduit, continue Rosenbaum sans décrocher son téléphone qui sonne, j'ai fait quelques recherches. Vous savez, je suis aussi nouvelle en ville que vous l'étiez, même si je suis née dans le Sud. Pour être franche, j'espérais déterrer une histoire de revenants. [Elle rit.] Tout ce que j'ai trouvé c'est une liste presque exhaustive des propriétaires. Un paquet. Quatre au cours des onze dernières années. Presque une vingtaine au cours des cinquante dernières. Personne ne semble rester là-bas plus de quelques années. Certains sont morts, de crises cardiaques, ce genre de choses, et les autres ont juste disparu. Je veux dire, nous avons perdu toute trace d'eux. Un type a dit que l'endroit était trop spacieux, un autre l'a qualifié "d'instable". J'ai continué mes recherches pour savoir si la maison n'était pas construite sur un ancien cimetière indien.

— Et?

— Rien. En fait, rien du tout. C'est bien trop marécageux avec les pluies d'hiver et la James River pas loin. Pas un bon endroit pour un cimetière. Alors j'ai cherché une histoire de meurtre ou de sorcières brûlées, tout en sachant, bien sûr, que c'était du folklore du Massachusetts. Et rien.

— Ah bon.

— Vous n'avez jamais vu de revenants?

— Jamais.

— Dommage. Il y a une tradition de revenants en Virginie, même si je n'en ai jamais vu.

— En Virginie? demande doucement Karen.

— Eh oui. L'arbre maudit, le fantôme de Miss Evelyn Byrd, Lady Ann Skipwith, l'allée fantôme, et dieu sait encore combien d'autres[394]. Malheureusement, la seule chose de remarquable dans le passé de votre maison, mais je suppose que ça fait partie du passé d'un peu tout le monde ici, et ce n'est pas non plus un secret, ce serait éventuellement la colonie, la colonie de Jamestown.»

Il n'est pas surprenant que *Le Navidson Record* ne prenne pas le temps de se pencher sur cette référence, surtout dans la mesure où Karen est nettement plus préoccupée par la maison et Navidson que par l'histoire du XVII^e siècle. Mais une certaine familiarité avec les origines sanglantes et douloureuses de cette enclave particulière dans le nouveau monde permettra de voir à quel point les racines de cette maison sont anciennes.

[394] Voir L.B. Taylor Jr., *Les Fantômes de Virginie* (Progress Printing, Co. Inc., 1993). Pour un aperçu plus international du phénomène, se reporter à E.T. Bennett, *Apparitions & maisons hantées : une étude des preuves* (Londres, Faber & Faber, 1939); Commandant R.T. Gould, Marine royale, *Bizarreries: le livre des faits inexpliqués* (1928); Walter F. Prince, *Le Médium dans la maison* (Boston : Boston Society for Psychical Research, 1926); et Suzy Smith, *Maisons hantées à foison* (Bell Publishing Co., 1967).

Grâce à la London Company, le 2 mai 1607, 105 colons furent débarqués sur une péninsule marécageuse où ils installèrent ce qui très vite fut connu comme la colonie de Jamestown. Malgré la peste, la famine, et de fréquents massacres perpétrés par les Indiens de la région, John Smith parvint à maintenir le village jusqu'à ce qu'une blessure le contraigne à retourner en Angleterre. L'hiver 1610 vit la mort de presque tous les colons, et si Lord De la Warr n'était pas arrivé à temps avec des provisions, les rares survivants se seraient enfuis.[395]

Grâce à l'industrie du tabac dirigée par John Rolfe, au mariage de Pocahontas et au décret qui fit de Jamestown la capitale de la Virginie, la colonie survécut. Mais la violente bataille qui opposa Nathaniel Bacon et l'aristocrate côtier Sir William Berkeley aboutit vite à l'incendie du village. Finalement, la capitale de Virginie fut déplacée à Williamsburg et la colonie de Jamestown périclita rapidement. En 1934, lorsque des travaux d'excavation en vue de la création d'un parc furent menés, il restait fort peu de chose du site. Comme le signala l'administrateur du parc, «les terres marécageuses avaient éclipsé, voire complètement dévoré les monuments de la colonie»[396].

Tout cela est avéré grâce à une étrange liasse de documents déposés à la Lacuna Rare Books Library de Horenew College en Caroline du Sud.

Apparemment, le journal en question fut découvert pour la première fois dans la librairie Wishart, à Boston. Il avait été visiblement mélangé au contenu de plusieurs caisses de livres récupérés dans un État voisin. «Dans l'ensemble, ça ne valait pas grand-chose, déclara le libraire Laurence Tack. De vieux livres, des volumes médiocres de Sidney Sheldon, Harold Robbins, ce genre-là. Personne ici n'y a prêté beaucoup d'attention.»[397]

Finalement, le journal a été acquis pour la remarquable somme de 48 dollars quand une étudiante de la Boston University repéra le nom de «Warr» inscrit à l'intérieur de la couverture du volume très abîmé. Ainsi qu'elle le découvrit très vite, le livre n'était pas de la main de De la Warr, mais provenait de sa bibliothèque. Il semble qu'avant l'arrivée de Warr, lors de la fameuse «famine» de l'hiver 1610, trois hommes quittèrent la colonie de Jamestown pour aller chasser. Comme le révèle le journal, ils voyagèrent plusieurs jours avant de rencontrer un champ gelé où ils décidèrent de camper pour la nuit. Au printemps suivant, avec le dégel, on retrouva deux de leurs dépouilles ainsi que l'inestimable document.

Dans l'ensemble, les entrées ont trait à la quête de gibier, aux rudes conditions climatiques et à la découverte inévitable que froid et faim ne peuvent qu'aboutir à une mort certaine:

18 janvier 1610

Nous cherchons daims & autres gibiers mais
toujourf[398] sans succès. Tiggs pense que notre

---

[395]Voir le passage intéressant dans *Chevalerie et adversité dans le Nouveau Monde*, de Rupert L. Everett (Londres : Samson & Sons Publishing Company, Inc., 1673), où un colon signale que «Warr, dans les Échauffourées, fonçait billes en teste, enivré d'un immense Plaisir et, assurément, d'un curieux Esprit Changeant».

[396]*Rapport annuel du Virginia State Park* (Virginia State Press, v. 12, avril 1975), p. 1173.

[397]Entretien de l'auteur avec Laurence Tack, 4 mai 1996.

[398]Ce "f" sporadique en guise de "s" me laisse perplexe[399], mais je m'en fiche à présent. Je me casse d'ici. Ce qui tombe bien vu que je fuis également viré de

mon appartement pour n'avoir pas payé le loyer. Ça leur a pris tout janvier, février et prefque tout mars pour y arriver mais on est fin mars et si je ne suis pas parti d'ici demain on viendra s'occuper de moi. Je compte m'en aller ce soir et filer au sud jusqu'en Virginie, où j'espère trouver cet endroit, ou en tout cas trouver un morceau de réalité qui soit aux sources de cet endroit, et qui puisse à son tour — je l'efpère, je l'efpère vraiment — m'aider à surmonter en partie ces épouvantables crises qui continuent de me ravager.

Heureusement, j'ai réussi à mettre un peu de côté pour pouvoir décamper. Ma carte Vifa a été annulée le mois dernier mais j'ai eu de la chance en vendant le médaillon de ma mère (j'ai gardé la chaîne en or). C'était ça ou vendre les armes. Ça peut vous furprendre, mais quelque chose dans ce fameux rêve dont je me suis souvenu m'a changé. Après ça, le fimple fait de regarder cet argent terni me donnait l'impression qu'il y avait un poids hideux attaché autour de mon cou, même fi je ne le portais pas. En fait, la perspective de m'en débarrasser ne suffisait plus, il fallait en plus que je le déteste en m'en débarrassant.

On ne peut pas dire que j'ai précipité les chofes. J'ai consulté un expert, démarché plusieurs boutiques, fans jamais changer d'avis quant au prix que j'en demandais. Apparemment le médaillon avait été dessiné par quelqu'un de très connu. J'en ai tiré 4200 dollars. Mais je dirais ceci: alors que je donnais cet étrange objet — lettre incluse — j'ai ressenti une rage extraordinaire bouillonner en moi. Un moment, j'ai été certain que les cicatrices sur mes bras allaient prendre feu et mettre mes os à nu. J'ai empoché l'argent et me suis éclipfé rapidement, blessé, plein de poifon et pas qu'un peu effrayé à l'idée que je puisse essayer d'infliger cette blessure et ce poifon à quelqu'un d'autre.

Vaguement désireux de régler certains détails, je suis paffé quelques jours plus tard au Falon de tatouage pour dire adieu à tout le monde. Bon fang, je devais pas être joli à voir, parce que la femme qui me remplaçait a failli crier en me voyant arriver. Pan-pan n'était pas là mais mon patron m'a promis de lui remettre l'enveloppe que je lui ai tendue.

"Si j'apprends que tu ne la lui as pas donnée, j'ai dit en souriant de toutes mes dents pourries, je fous ta vie en l'air."

On a éclaté de rire, mais je voyais qu'il était content que je parte.

Je ne doutais pas que Pan-pan aurait mon cadeau.

Le pire, ça a été Lude. Il était introuvable. D'abord, je suis allé chez lui, et ça m'a fait drôle de me retrouver plus d'un an après à traverfer cette horrible cour où Zampanò avait l'habitude de se promener. Il y a toujours personne, rien que la brise qui agite en sifflant quelques herbes sèches et dissipe l'illusion du temps qui passe dans la langue des cimetières. Pour une raison ou une autre, le fimple fait d'être là m'empliffait d'un sentiment de culpabilité, des voix convergeaient de derrière ces siniftres rideaux de lumière, presque comme si elles étaient arrachées à la terre blême, aigries par l'hiver, et raffemblées ici pour m'inculper, m'accuser d'avoir abandonné le livre, d'avoir vendu ce ftupide médaillon, de m'enfuir comme un sale lâche. Et même si aucun nuage ou cerf-volant ne gâtait un soleil jaune comme du maïs, un châtiment invifible flottait au-deffus de moi telle une pluie empoifonnée, insufflant encore plus de hargne dans mon syftème, mais d'où venait cette réaction voilà ce que je serais bien en peine de dire. C'en était presque trop. Je me suis forcé à frapper à la porte de Lude mais comme il ne répondait pas, j'ai détalé de là auffi vite que j'ai pu.

Finalement, le videur d'un de ses points de chute m'a dit qu'il s'était fait défoncer le portrait et se trouvait à l'hofto. Il m'a fallu un certain temps pour échapper à la vigilance de l'accueil, mais j'y suis arrivé et Lude m'a récompenfé par un de ses immenses sourires. J'ai eu envie de pleurer.

"Hé, Hoff, te voilà. C'est ça qu'il fallait pour que tu sortes de ton trou?"

Je n'arrivais pas à croire qu'on ait pu l'amocher autant. Ses yeux étaient noirs comme du charbon. Son nez, en temps normal plutôt gros, était carrément énorme, bourré de tonnes de coton. Sa mâchoire était violet foncé et

sur tout son vifage les vaisseaux capillaires avaient impitoyablement éclaté. Je me suis efforcé de respirer à fond mais le genre de colère que je ressentais me faisait voir trouble.

"Hé, hé, du calme, Hoff, a dû quasiment crier Lude. C'est ce qui pouvait m'arriver de mieux. Je vais devenir richiffime."

Et ça m'a aidé, bel et bien aidé à me calmer. Je nous ai verfé chacun un verre d'eau puis me suis affis sur son lit. Lude paraiffait sincèrement se réjouir de son état délabré. Il traitait avec un respect inattendu ses côtes caffées et le drain fixé sur son tibia fracturé: "Mon bonus estival", a-t-il dit en souriant, bien que le résultat fût quelque peu bizarre.

À en croire Lude, il se prélaffait depuis plus d'une heure en terraffe sur Sunfet Plaza en étanchant sa foif avec plufieurs margaritas quand devinez qui est passé par là? L'Homme de Gdansk. Il était encore fumaffe de la fois où Lude lui avait mis un coup dans les couilles, mais c'était autre chofe qui le travaillait. Apparemment, Kyrie lui avait raconté que je l'avais abordée au supermarché et pour une raison stupide elle avait décidé d'ajouter que Lude était avec moi, peut-être parce que c'était lui qui nous avait préfentés l'un à l'autre. Bref, affez malin pour ne pas faire un efclandre en public, le monstre s'était faufilé jusqu'au parking et avait attendu Lude. Il avait dû attendre un bon moment mais il s'en foutait tellement il était remonté, et à tort qui plus est. Finalement, Lude avait bu sa dernière goutte, réglé l'addition et quitté tranquillement Sunfet, puis s'était dirigé vers son mode de transport, et était paffé devant l'Homme de Gdansk.

Lude n'avait même pas eu l'occafion de l'ouvrir, encore moins de parler, et encore moins de rendre les coups. L'Homme de Gdansk n'y était pas allé de main morte et quand ça avait été fini on avait dû appeler une ambulance.

Lude s'est marré en achevant fon récit puis a craché un morceau de matière brune.

"Je te dois une fière chandelle, Hoff."

J'ai effayé de faire comme si je comprenais mais Lude me connaissait bien et il a vu que je paffais à côté du plus important. Un de ses yeux enflés a effayé de cligner.

"Dès que je serai sorti d'ici, je le traîne direct devant un tribunal. J'ai déjà pris contact avec quelques avocats. On dirait que l'Homme de Gdansk va bientôt devoir se séparer d'un sacré paquet de fric. Ensuite, toi et moi on va filer droit à Las Vegas pour tout claquer sur le rouge."

Lude s'est à nouveau marré et j'ai été foulagé de voir qu'il ne touffait plus.

"Est-ce que tu auras besoin de mon témoignage?", j'ai demandé, prêt à annuler mon voyage.

"Pas néceffairement. Trois employés du reftau ont tout vu. En plus, Hoff, on dirait que tu viens de fortir d'un camp de concentration. Tu ferais peur au jury."

La douleur a fini par avoir raifon de lui et il a demandé de nouveaux calmants.

"Encore un petit privilège", m'a-t-il gliffé avec un regard éteint. Je suppofe que certaines choses ne changent pas. La ligne de défenfe chimique de Lude semblait toujours de rigueur. Après qu'il se soit endormi, je suis retourné en voiture à son appart et j'ai gliffé une enveloppe contenant 500 dollars sous sa porte. Je me difais qu'il aurait befoin d'un petit complément quand il sortirait de là. Flaze m'a croifé dans l'entrée mais a fait comme s'il ne me reconnaiffait pas. Ça m'était égal. En partant, j'ai jeté un dernier coup d'œil à la cour. Elle était déserte mais je ne pouvais toujours pas me débarraffer du sentiment que quelque chose m'observait.

Il y a tout juste une heure, j'ai trouvé ce tract sous l'essuie-glace de ma voiture:

ON RECHERCHE
50 perfonnes
Nous vous paierons
pour perdre du poids!

chance va tourner. Force pareillement nous eft de croire, ou au nom du Seigneur d'accepter l'Idée, que nous sommes tous des hommes morts.

20 janvier 1610

La neige a redoublé. Froid mordant. Avons découvert un Endroit très épouvantable. Cela fait une femaine que point n'avons vu âme qui vive. S'il n'y avait cette Tempefte nous serions partis. Verm a été tourmenté par moult Cauchemars la nuit dernière.

21 janvier 1610

La tempefte ne descroit pas. Verm est parti chasser mais est rentré après une heure. Le vent fait un vilain bruit dans les Bois. Auffi étrange que cela puisse paraiftre, Tiggs, Verm et moi tirons réconfort de ce bruit. C'est le filence que je crains par-dessus tout ici. Verm m'a dit qu'il avait rêvé d'Offements la nuit dernière. J'ai rêvé du Soleil.

22 janvier 1610

Nous allons mourir. Plus rien à manger. Nul abri. Tiggs a rêvé qu'il voyait la neige tout autour de nous se teinter de Sang.

Et enfin la dernière entrée :

Ça m'a fait franchement rigoler. Si tu veux perdre du poids, ai-je penfé, ben mon pote j'ai quelque chofe à te faire lire.

J'ai balancé quelques vieilles fringues sur la banquette arrière et glissé le fusil et les deux armes sous les fauteuils. J'ai caché une grande partie des munitions dans mes chauffettes que j'ai planquées dans la roue de fecours.

La dernière femaine a été particulièrement drôle, mais absolument pas, je vous assure, drôle. Partout les jacarandas sont en fleur. Les gens n'arrêtent pas de s'extafier sur leur beauté. Moi, ils me gènent, ils me rempliffent de crainte et désormais, chose bizarre, d'un vague sentiment de fureur. Dès que j'aurai fini cette note, je compte balancer le livre et tout le reste dans la vieille malle noire et la traîner jusqu'au garde-meubles que j'ai loué à Culver City moyennant quelques centaines de dollars. Puis j'en aurai fini. Je suis défolé de n'être pas allé plus loin. Qui sait ce que je trouverai là-bas, à l'est, peut-être le fommeil, peut-être le calme, avec un peu de chance le chemin permettant de calmer la mer, cette mer, ma mer.

M Errand a pris le S long pour un *f*. John Bell, éditeur du British Theater, abolit le S long en 1775. En 1786, Benjamin Franklin approuva indirectement la décision quand il écrivit que «le s rond commence à être la mode et que dans les joliment choses imprimées le S long est entièrement banni». — Éd.

23 janvier 1610

Un efcalier! Nous avons trouvé un efcalier![400]

Nulle part dans le journal de Lord De la Warr il n'est fait mention de marches ou d'un indice sur ce qui a pu arriver au troisième cadavre. Warr, toutefois, cite le journal personnel comme un exemple évident de la folie de la mort et, dans une lettre, demande que la fragile relique soit vouée aux flammes. Heureusement, l'ordre, pour une raison qu'on ignore, ne fut pas suivi et le journal a survécu, finissant par échouer dans une librairie de Boston avec le seul nom de Warr pour rattacher ces pages à l'héritage de ce continent.

Mais bien que le journal puisse constituer une preuve que l'extraordinaire domaine de Navidson existait il y a presque quatre cents ans, on ignore toujours ce que cet emplacement[401] avait de si particulier. En 1995, la parapsychologue Lucinda S. Hausmaninger prétendit que l'emplacement de la maison était semblable à la tache aveugle que crée le nerf optique dans la rétine: «C'est un lieu de traitement, qui fabrique du sens, de la vision.»[402] Toutefois, elle revint vite sur cette hypothèse et décrivit ce lieu comme «l'omphalos de tout ce que nous sommes»[403]. Il importait peu que la maison se trouve en Virginie, ce qui comptait, c'était qu'elle existe à un endroit précis: «Un seul lieu, un seul sens (possible).»[404] Bien sûr, de récentes découvertes ont fait voler en éclats les deux théories de Hausmaninger[405].

Comme chacun sait, au lieu de se pencher sur la localisation ou l'histoire de la colonie de Jamestown, *Le Navidson Record* se concentre sur Alicia Rosenbaum dans son petit bureau lugubre alors qu'elle s'entretient avec Karen de ses soucis. La réaction de l'agent est sans doute la plus appropriée: un peu de thé, du réconfort et un lien social. La conclusion de Rosenbaum l'emporte même peut-être sur le reste: «Dieu seul sait pourquoi mais personne ne semble être à l'aise dans cet endroit», comme si ça impliquait, plus généralement, qu'il existe des endroits dans ce monde que personne ne possédera ou n'habitera jamais vraiment.

Karen a beau détester la maison, elle a besoin de Navidson. Quand l'enregistrement vidéo reprend, il est 21h30 et Ash Tree Lane est plongé dans l'obscurité. Alicia Rosenbaum attend dans sa voiture, le moteur tourne, les phares sont braqués sur la porte d'entrée.

Karen monte lentement les marches et son ombre s'avance sur le seuil. Elle a un peu de mal avec la serrure. Puis on entend le bref cliquetis des crans sur les pênes au cœur du barillet et la porte s'ouvre en grand. Dans l'entrée,

---

[400] *Chroniques de Jamestown: Journal de Tiggs, Verm & moi* (Lacuna Library, fondée par The National Heritage Society), v. xxiii, n.139, janvier 1610, p. 18-25.

[401] L'emplacement exact de la maison a donné lieu à quantité de spéculations. Nombreux sont ceux qui pensent qu'elle se trouve quelque part dans les environs de Richmond. Mais Ray X. Lawlor, professeur d'anglais honoraire à l'Université de Virginia, situe Ash Tree Lane «plus près des California Crossroads. Certainement pas très loin du Williamsburg colonial et de la colonie de Jamestown. Au sud du lac Powell, mais assurément au nord-ouest de Bacons Castle». Voir Lawlor, «Sur quelle rive de la James?», in *Zyzzyva*, automne 1996, p. 187.

[402] Lucinda S. Hausmaninger, «Oh! Regardez», in *La Gazette de Richmond*, v. 119, avril 1995, p. 33.

[403] Lucinda S. Hausmaninger, «Le Nombril Navy», in *L'Écho de San Clemente*, v. 4, hiver 1996, p. vii.

[404] Ibid., p. viii.

[405] Voir Annexe C. — Éd.

on peut distinguer presque six mois de courrier éparpillé sur le sol, entouré par des volutes de poussière.

La respiration de Karen s'accentue : « Je ne sais pas si je peux faire ça. » (Puis elle crie.) « Navy ! Navy, tu es là ? » Mais quand elle trouve enfin l'interrupteur, elle s'aperçoit qu'il n'y a plus de courant – « Eh merde ! » –, puis elle sort de la maison et un jump cut brutal nous ramène sur le seuil, en l'absence cette fois d'Alicia Rosenbaum. Au soir a succédé la lumière perlée du soleil. 10 avril, 11 h 27. Tout est vert, agréable et commence à fleurir. Karen a évité le cliché de série B consistant à choisir le soir pour s'aventurer dans une maison dangereuse. Bien sûr, la véritable horreur ne dépend ni du mélodrame des ombres ni même des complots de la nuit.

Une fois de plus, Karen déverrouille la porte d'entrée et abaisse l'interrupteur. Cette fois-ci la lumière des ampoules indique que la Compagnie d'électricité est intervenue. « Merci Edison », murmure Karen, le soleil et la lumière artificielle renforçant sa résolution.

La première chose sur laquelle elle braque sa Hi8, ce sont les fameuses étagères de livres à l'étage. Elles sont parfaitement encadrées par les murs. Qui plus est, comme l'a aussi signalé Reston, le passage a disparu. Puis elle redescend dans le salon, prête à affronter l'horreur qui, nous nous en doutons, menace de jaillir de son passé. Elle s'approche de la porte du mur nord. Peut-être espère-t-elle que Reston l'a fermée et a emporté les clés. Comme elle le découvre très vite, la porte s'ouvre sans difficulté.

Mais il n'y a pas de couloir infernal. Pas de lieu obscur et inanimé. Il n'y a qu'un réduit d'à peine cinquante centimètres de profondeur avec des murs blancs, une moulure, le tout zébré du sol au plafond par la lumière du jour que déversent les fenêtres derrière elle. Karen éclate de rire, mais son rire est de courte durée. Son seul espoir de retrouver Navidson consistait à affronter ce qui la terrorisait le plus. N'ayant plus désormais de raison d'avoir peur, Karen se retrouve du coup sans raison d'espérer.

Après avoir passé les premières nuits au Days Inn, Karen décide de s'installer dans la maison. Reston vient régulièrement la voir, et à chaque fois ils inspectent le moindre coin et la moindre alcôve à la recherche d'une trace de Navidson. En vain. Il lui propose de rester avec elle mais elle déclare qu'elle a besoin d'être seule. Il paraît manifestement soulagé quand elle insiste pour le raccompagner jusqu'à sa camionnette.

La semaine suivante, Alicia Rosenbaum commence à faire venir des acheteurs potentiels. Un couple de jeunes mariés semble sous le charme. « C'est vraiment mignon », déclare l'épouse enceinte. « Petit mais vraiment charmant », ajoute son mari. Après leur départ, Karen annonce à Rosenbaum qu'elle a changé d'avis et, pour le moment du moins, qu'elle garde la maison.

Chaque matin et chaque soir, elle appelle Daisy et Chad sur son portable. Au début, ils veulent savoir si elle est avec leur père, mais bientôt ils cessent de lui poser cette question. Karen passe le reste de sa journée à tenir son journal. Comme elle a réactivé toutes les Hi8 installées dans la maison et prend bien soin de les réalimenter en cassettes, nous disposons de quantité d'images la montrant à la tâche, noircissant page après page, gratifiant parfois la maison d'éclats de rire ou de temps à autre des notes brisées d'un sanglot.

Le cahier est vite rempli, mais on n'en voit jamais un seul mot dans *Le Navidson Record*. À ce jour, le contenu de son journal demeure un mystère. Le professeur Cora Minehart M.S., Ph.D. estime que les phrases écrites par

Karen importent peu: «le processus l'emporte sur la production.»[406] D'autres commentateurs, toutefois, ont largement épilogué sur le fait qu'une histoire secrète et miraculeuse gisait dans ses pages[407]. Selon une rumeur, Katherine Dunn aurait inventé sa propre version du journal de Karen.

Mais Karen ne limite pas ses activités à l'écriture. Elle se retire souvent dehors et travaille dans le jardin, désherbe, taille et même plante. On la surprend souvent en train de chantonner pour elle-même toutes sortes d'airs populaires, de vieilles berceuses slaves, et une chanson ponctuée d'un appel au secours – *Help!* – qui parle des nombreux changements qu'a subis son existence et du fait qu'elle aimerait bien remettre les pieds sur terre.

Les observations les plus révélatrices concernant ce passage semblent avoir trait au sourire de Karen. Il ne fait aucun doute qu'il a changé. Lester T. Ochs a retracé son évolution depuis l'époque où Karen était mannequin, puis lors des mois passés dans la maison, pendant la séparation prolongée à New York et enfin, jusqu'à son retour dans la maison:

> Que ce soit en couverture de *Glamour* ou de *Vogue*, Karen ne manquait jamais de donner à ses lèvres des courbes impeccablement symétriques, juste assez entrouvertes pour révéler légèrement ses dents à peines dissimulées, parfaitement disposées entre ombre et lumière, promesse d'une intimité fantasmée. Peu importe dans quelles revues elle apparaissait, elle affichait toujours la même image. Même après avoir emménagé dans Ash Tree Lane, Karen continua d'offrir cette façade accueillante à ceux qu'elle rencontrait. Mais la maison changea tout ça. La maison déconstruisit son sourire jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement.

Et un peu plus loin:

> À son retour en Virginie, elle avait retrouvé un semblant de gaieté. Mais la grande différence c'était qu'à présent son sourire n'exprimait plus la moindre affectation. La courbe de chaque lèvre n'était plus le miroir de l'autre. L'ensemble était harmonieux, on y lisait une danse incessante allant du critique au louangeur, les dents tantôt complètement dissimulées tantôt complètement exposées, un sourire en contenant souvent une centaine. Son expression n'avait plus rien d'une structure gelée, c'était une mélodie qui pour la première fois reflétait avec adéquation ce qu'elle ressentait au fond d'elle.[408]

Ce passage fait référence à l'instant extraordinaire survenu le 4 mai au soir, quand, entourée de bougies, Karen sourit soudain d'un sourire plus lumi-

---

[406]Cora Minehart, *Convalescence: l'art et la manière*, introduction de Patricia B. Nesselroade (New York : AMACOM Books, 1994), p. 11.

[407]Voir Darren Meen, *Dieu réuni* (New York : Hyperion, 1995) et Lynn Rembold, *Stations of Eleven* (Norman, Oklahoma : University of Oklahoma Press, 1996).

[408]Lester T. Ochs, *Sourire* (Middletown, CT : University Press of New England/Wesleyan Univ. Press, 1996), p. 87-91.

neux qu'avant, passe ses mains dans ses cheveux, rit presque, puis quelques instants plus tard se cache le visage, ses épaules se soulevant alors qu'elle commence à pleurer. Ses réactions semblent sans motivation, et ce jusqu'au lendemain matin quand elle fait cette étonnante révélation: «Il est toujours vivant, dit-elle à Reston au téléphone. Je l'ai entendu hier soir. Je n'ai pas pu comprendre ce qu'il disait. Mais je sais que j'ai entendu sa voix.»

Reston arrive le jour suivant et reste jusqu'à minuit, sans jamais rien entendre. Il semble préoccupé par la santé mentale de Karen.

«S'il est toujours là-dedans, Karen, lui dit calmement Reston, ça fait plus d'un mois qu'il y est. Je ne vois pas du tout comment il aurait pu survivre.»

Mais quelques heures après le départ de Reston, Karen sourit à nouveau, percevant apparemment quelque part en elle la voix affaiblie de Navidson. La chose se reproduit plusieurs fois, que ce soit tard le soir ou au milieu de la journée. Parfois Karen l'appelle, parfois elle se contente d'aller de pièce en pièce, collant l'oreille contre les murs et les parquets. Puis l'après-midi du 10 juin, elle retrouve dans la chambre des enfants, posés là comme par magie, les vêtements de Navidson, des vestiges de son sac à dos et de son sac de couchage et, éparpillés sur le sol d'un bout à l'autre de la pièce, des boîtes de 16 mm et une bonne douzaine de cassettes vidéo.

Elle appelle immédiatement Reston, lui explique ce qui s'est passé et lui demande de passer le plus tôt possible. Puis elle déniche un adaptateur de courant alternatif, branche une Hi8 et entreprend de rembobiner toutes les cassettes qu'elle vient de trouver.

L'angle du caméscope fixe ne nous permet pas de voir l'écran de sa Hi8. Seul le visage de Karen est visible. Malheureusement, pour une raison inconnue, elle est légèrement dans le flou. En fait, la seule chose qui est nette, c'est le mur derrière elle où sont toujours accrochés quelques dessins de Daisy et Chad. Le plan dure une quinzaine de secondes embarrassantes, puis brutalement cette surface immuable disparaît. En un rien de temps, le mur blanc ainsi que les dessins maintenus par du ruban adhésif jaune s'estompent dans un noir d'encre.

Karen étant tournée à l'opposé, elle ne remarque pas le changement. Son attention demeure fixée sur la Hi8 qui vient de finir de rembobiner la cassette. Même quand elle appuie sur la touche PLAY, la béance noire ne tremblote pas. En fait, elle semble presque attendre Karen, attendre le moment où elle détournera enfin son attention du minuscule écran et découvrira l'horreur qui se dresse derrière elle, ce qui est bien sûr exactement ce qu'elle fait lorsqu'elle découvre que la cassette vidéo ne montre

XIX

Contrairement à ce qu'affirme Weston, la vision photographique – le fait de regarder la réalité comme une série de photographies potentielles – crée une désunion, plutôt qu'une union, avec la nature.

— Susan Sontag,
Sur la photographie

«Rien de concret», c'est ainsi que Navidson décrivit la qualité du film et des cassettes sauvés de la maison. «C'était un peu plus tôt, ajoute Reston. Quand il venait de s'installer chez moi à Charlottesville. Il a revisionné tout ce qui avait été filmé, a monté quelques séquences puis a tout expédié à Karen. Il n'était vraiment pas satisfait.»[409]

Aux yeux de nombreuses personnes, le film de l'Exploration A offrait un aperçu exemplaire de ce que recelait le couloir. Mais pour Navidson, l'aventure était gâchée par la résolution inégale de la Hi8 et «l'éclairage ridicule». Les images tournées lors d'Exploration #4 réussissaient nettement mieux à rendre compte des dimensions de l'endroit, même si, vu l'urgence de la mission, Navidson n'eut le temps de prendre que quelques plans.

Un des points que n'aborde jamais la Thèse de Kellog-Antwerk, le Postulat de Bister-Frieden-Josephson et la Théorie de Haven-Slocum est le mécontentement esthétique de Navidson. Certes, ces trois écoles de pensée s'accorderaient sûrement à dire que son souci de perfection était directement influencé par ses luttes intérieures, que ce soit la possession, l'auto-effacement ou le geste social inhérent à toute aventure poussée jusqu'au bout. Mais comme l'a noté avec suffisance Deacon Lookner: «Nous ne devons pas oublier la raison la plus évidente pour laquelle Navidson est retourné dans la maison: il voulait améliorer la qualité de son film.»[410]

Les événements relatés ayant été assez faciles à démêler, ils ont accaparé l'attention du spectateur. Jusqu'à Exploration #5, il n'y avait pas de réelle réflexion visuelle sur la maison elle-même, ses terrifiantes proportions et les ténèbres palpables qui l'habitent. Les quelques bribes de 16 mm et de vidéo utilisables rendirent Navidson furieux. Selon lui, rares étaient les images – même celles dont il était responsable – qui rendaient compte des dimensions fantastiques de cet endroit. Toutes ces choses aident à comprendre pourquoi en février et mars il commanda une pellicule à émulsion rapide, des fusées au magnésium, des flashes puissants, et s'arrangea même pour louer une caméra vidéo thermique. Il n'en parla pas à Reston, conscient que son ami essaierait de le dissuader ou insisterait pour l'accompagner.

Tout au long de sa carrière, Navidson avait presque toujours travaillé en solitaire. Il avait coutume de se rendre seul dans les zones de conflit. Il préférait les contraintes de la survie quand, face à un danger séduisant, il était forcé de s'en remettre exclusivement à son instinct. C'est dans ces conditions qu'il produisit régulièrement son meilleur travail.

---

[409]Reston: L'Entretien.

[410]Deacon Lookner, *Péril artistique* (Jackson, Mississippi: Group Home Publications, 1994), p. 14.

On a souvent brocardé le photoreportage, estimant qu'il n'était que le produit de circonstances. En fait, ces images sont rarement étudiées en termes de composition et d'intention sémantique. Ce sont simplement des informations, l'heureux croisement entre l'événement et l'opportunité. Le fait que prendre une photo est une affaire de fraction de seconde n'arrange rien.

Il est incroyable de voir à quel point la vitesse est constamment confondue avec la facilité. Cette méprise est assurément très répandue en ce qui concerne la photographie. Mais ce n'est pas parce que n'importe qui peut acheter un appareil photo, actionner l'obturateur puis, avec un regard légèrement partial, justifier le résultat, que cet acte va de soi. Tirer sur une cible avec un fusil s'effectue à une vitesse similaire mais les résultats sont si tangibles que personne ne suggère que l'adresse au tir est facile.

Dans le photoreportage, la célérité avec laquelle un moment est saisi témoigne de l'extraordinaire talent requis. Même avec l'aide d'un ordinateur et de pellicules à émulsion rapide, une énorme quantité d'information doit néanmoins être prise en compte en très peu de temps si l'on veut que le cliché soit réussi.

Un photoreporter ressemble à un athlète. Tout comme un joueur de hockey ou un bodyborder, il a appris et reproduit à maintes reprises des mouvements spécifiques. Mais les grands photographes ne doivent pas seulement transformer en réflexes ces exigences physiques fondamentales au maniement de l'appareil photo, ils doivent également améliorer et intérioriser des sensibilités esthétiques. Le temps fait défaut pour réfléchir à ce qui a de la valeur ou pas dans un cadre. Leurs actes doivent être entièrement instinctifs, immédiats, et sont le résultat d'années et d'années d'étude, de dur labeur et bien sûr de talent.

Comme l'a dit le galeriste new-yorkais Timothy K. Thuan:

> Will Navidson est l'un des meilleurs photographes de ce siècle, mais parce que son œuvre le définit comme «photoreporter», il a droit aux critiques les plus pitoyables: «Bof, il photographie juste ce qui se passe. Tout le monde peut le faire, il suffit d'y être.» Et ainsi de suite. Un conseil: payez une bière à celui qui dit ça et foutez-lui votre poing dans la gueule.[411]

Ce n'est que très récemment que la prise de conscience d'une compréhension et d'un usage du cadre formidables dans les œuvres de Navidson a commencé à battre en brèche les préjugés en vigueur contre sa profession.

Revenons une dernière fois sur la photo qui lui a valu le prix Pulitzer. Sans même prendre en compte le courage nécessaire pour se rendre au Soudan, arpenter les rues dangereuses et infestées par la maladie, et finalement découvrir cet enfant en pleine étendue rocailleuse – toutes choses que certains considèrent comme essentielles à la photographie et même à l'art[412] –, Navidson a dû également se débattre avec le nombre infini de façons de la photographier (angles, filtres, exposition, point, cadrage, lumière, etc.) Il aurait pu utiliser une douzaine de pellicules pour explorer ces possibilités, mais il

[411] Entretien personnel avec Timothy K. Thuan, 29 août 1996.

[412] Voir Cassandra Rissman LaRue, *L'architecture de l'art* (Boston: Shambhala Publications, 1971), p. 139, dans lequel elle définit les célèbres «sept étapes vers l'accomplissement»:

n'en a rien fait. Il l'a photographiée une seule fois, d'une seule manière.

Sur la photographie, le vautour se trouve derrière Delial, à gauche, légèrement flou, ses rémiges commençant à tester l'air alors qu'il se prépare à s'envoler. Delial est accroupie près du centre, d'une netteté parfaite, un os entre ses doigts couleur fauve et presque inhumains, ses lèvres envahies par les insectes, ses yeux rougis par le sable. La maladie et la faim la cernent mais la Mort se tient encore un peu en retrait, perchée sur un monticule rocheux, les serres déployées, ses yeux noirs fixés sur la fille de la Famine.

Si Delial avait été cadrée à droite et le vautour à gauche, le photographe et le spectateur auraient eu l'impression d'être dans une chaise longue. Ou comme l'a imaginé le professeur Rudy Snyder: «Nous nous serions retrouvés dans la position d'un auditoire impartial planté devant le proscenium vitré de l'histoire.»[413] Au lieu de ça, Navidson a laissé le vautour à gauche et Delial au centre, laissant ainsi volontairement vide toute la partie droite du cadre.

Quand Rouhollah W. Leffler a réexaminé la photo de Navidson à l'occasion d'une récente rétrospective, il a fait ce commentaire mélancolique:

> Les gens devraient se plaindre davantage de cette zone vide mais à ma connaissance personne

---

> Il existe sept incarnations (et six corrélats) nécessaires pour devenir un Artiste : 1. Explorateur (Courage) 2. Arpenteur (Vision) 3. Mineur (Force) 4. Raffineur (Patience) 5. Concepteur (Intelligence) 6. Créateur (Expérience) 7. Artiste. ¶ D'abord, il faut renoncer à la sécurité de votre foyer et aller à l'encontre des dangers du monde, qu'il s'agisse d'un territoire réel ou d'un aspect inexploré de la psyché. C'est ce qu'on entend par «Explorateur». ¶ Ensuite, vous devez savoir reconnaître votre destination une fois que vous êtes arrivé. Remarquez qu'une destination peut parfois être également un voyage. C'est ce qu'on entend par «Arpenteur». ¶ Troisièmement, vous devez être assez fort pour déterrer des faits, suivre des filons historiques, exhumer des détails révélateurs. C'est ce qu'on entend par «Mineur». ¶ Quatrièmement, vous devez être doté de patience pour défricher votre matériau et en faire quelque chose de rare. Cela peut prendre des mois ou même des années. Et c'est ce qu'on entend par «Raffineur». ¶ Cinquièmement, vous devez utiliser votre intelligence pour voir en votre matériau quelque chose de plus important que ses origines. C'est ce qu'on entend par «Concepteur». ¶ Sixièmement, vous devez façonner une œuvre indépendante de tout ce qui l'a précédée, y compris vous-même. Cela s'accomplit par l'expérience et c'est ce qu'on entend par «Créateur». ¶ À ce stade, l'œuvre est acceptable. Vous aurez de la chance si vous parvenez aussi loin. Il est peu probable, toutefois, que vous irez plus loin. La plupart s'arrêtent là. Mais supposons que vous soyez exceptionnel. Supposons que vous soyez unique. Que signifie alors atteindre l'incarnation finale? Seulement ceci: à chaque étape, de la première à la sixième, vous prendrez davantage de risques, vous verrez davantage, récolterez davantage, traiterez davantage, façonnerez davantage, réfléchirez davantage, aimerez davantage, souffrirez davantage, imaginerez davantage, et à la fin vous saurez pourquoi moins signifie plus et vous laisserez ce qui ne compte pas, garderez ce qui compte et créerez ce qui importe. C'est ce qu'on entend par «Artiste».

Il est intéressant de noter qu'en dépit de l'attrait de cette description et la grande popularité de *L'Architecture de l'art*, surtout dans les années 70 et au début des années 80, aucun disciple de LaRue n'a produit quoi que ce soit d'important et encore moins de remarquable. Dans son article «Mais où sont donc passés les enfants?» dans *American Heritage*, v. 17, janvier 1994, p. 43, Evan Sharp décréta : «Les fanatiques de LaRue feraient mieux d'échanger leurs sept étapes contre les douze niveaux d'un programme d'entraide.»

[413]Rudy Snyder, «S'adapter aux espaces limités», in *Art News*, v. 93, octobre 1994, p. 24-27.

> n'en a jamais rien fait. Je pense qu'il y a une raison très simple à cela: les gens comprennent, consciemment ou inconsciemment, que cette zone n'est absolument pas vide.[414]

L'argument de Leffler est simple: bien que Navidson n'apparaisse pas physiquement dans le cadre, il occupe néanmoins la partie droite de la photographie. Le vide ici n'est qu'une représentation gnomonique de sa présence comme de son influence, défiant le prédateur face à une proie impuissante, une fillette à l'agonie, aux omoplates semblables à des ailes rognées.

Peut-être est-ce pour ça que tout spectateur ressentira une légère décharge d'adrénaline en méditant sur cette photo. Il aura beau se dire que le sujet représenté explique sa réaction, le fait est que tout repose sur la façon dont l'équilibre des objets dans le cadre implique celui qui regarde. Cet équilibre fait immédiatement du témoin un acteur.

Bien qu'il s'agisse là d'une œuvre ô combien sombre, au moins un aspect de la composition de la photographie a pu avoir des conséquences politiques directes: Delial n'est pas exactement au centre. Elle est plus près de Navidson, et du coup, de l'observateur. De nombreux experts imputent à ce léger déséquilibre l'immense manifestation de soutien national et la création de plusieurs programmes d'aide qui suivirent la publication de la photographie. Pour reprendre l'amère réflexion que fit Susan Sontag de nombreuses années plus tard: «La proximité de l'enfant nous laissait croire que nous pouvions encore atteindre Delial.»[415]

Voir diagramme:

[ ]
[ ]
[ ]
[ ]
[ ]
[ ]
[ ]
[ ]
[ ]
[ ][416]

[414] Rouhollah W. Leffler, «Contr(art)iété», in *Sight and Sound*, novembre 1996, p. 39.
[415] Susan Sontag, *Sur la photographie* (New York : Anchor Books, 1996), p. 394.
[416] Vraisemblablement, la cécité de Zampanò l'a empêché de fournir un diagramme de la photographie de Delial. — Éd.

L'opposition à la mort est un thème qui traverse toute l'œuvre de Navidson. Comme l'a affirmé le critique photo M.G. Cafiso en 1985:

> L'intérêt dévorant de Navidson pour les gens – surtout ceux aux prises à des événements terribles – le met toujours en conflit direct avec la mort.[417]

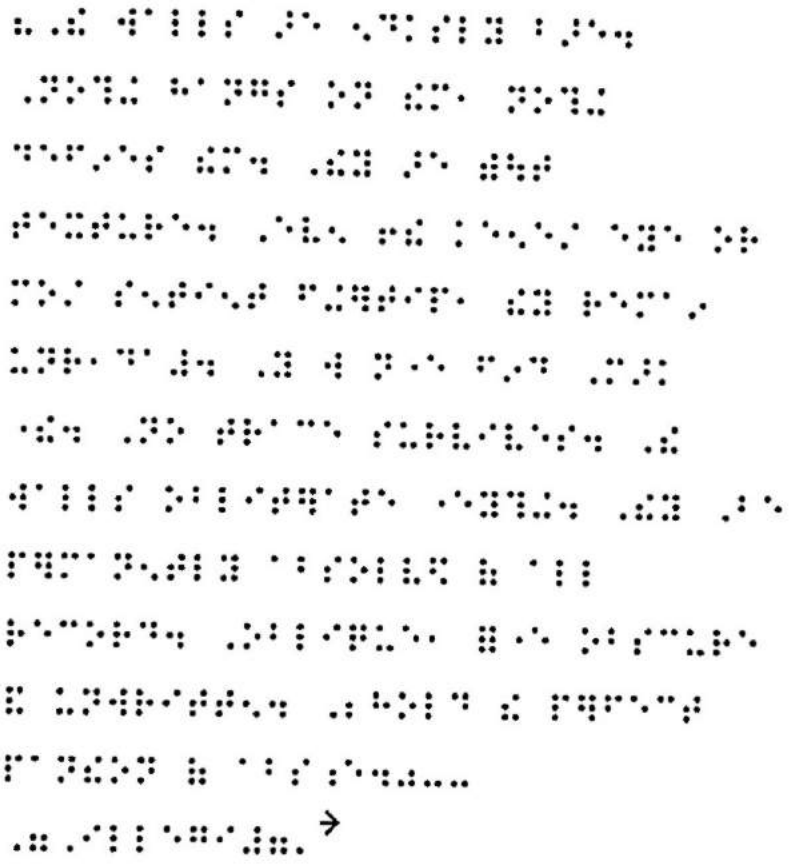
Comme cela a déjà été précisé dans le Chapitre XV, Navidson n'a jamais photographié de paysages, mais il n'a également jamais photographié la mort sans interposer quelqu'un d'autre entre elle et lui.

Retourner à Ash Tree Lane signifiait faire l'économie de cet autre. Cela signifiait photographier une chose différente de tout ce qu'il avait rencontré auparavant, même lors de précédentes explorations de la maison, un endroit dépeuplé, un endroit qui ne menaçait d'autre existence que la sienne.

[417]M.G. Cafiso, *Mortalité et moralité dans la photo* (San Francisco : Chronicle Books, 1985), p. xxiii. Chose intéressante, dans l'une de ses premières notes de bas de page, Cafiso aborde une question esthétique troublante mais hautement provocatrice quand il fait remarquer comment même «l'acte suprême de voir est nécessairement toujours l'acte de ne pas voir autre chose». Il est dommage qu'il ne développe pas plus cette idée ni ne l'applique aux défis photographiques que dut relever finalement Navidson.

XX

Nul ne devrait braver seul les enfers.
— Poe



→ «Les murs sont infiniment nus. Rien n'y est suspendu, rien ne les définit. Ils sont dépourvus de texture. Même à l'œil le plus aguerri ou aux doigts les plus sensibles, ils demeurent illisibles. Vous ne trouverez jamais ici la moindre marque. Aucune trace ne survit. Les murs effacent tout. Ils sont en permanence lavés de toute trace. Obliques, à jamais obscurs et vierges. On a là le parfait panthéon de l'absence.» — [illisible] — Éd.

Le premier jour d'avril, Navidson entreprit la dernière exploration de ces étranges couloirs et pièces. Un carton présente cette séquence sous la simple formulation **Exploration #5**.

Pour filmer l'aventure, Navidson emporta avec lui une caméra 16 mm Bolex à manivelle H16 1962 ainsi que des objectifs 16, 25 et 75 mm Kern-Paillard et un tripode Bogen. Il prit également un magnétophone à microcassettes Sony, une Hi8 Panasonic, quantité de batteries, au moins une douzaine de cassettes de 120 minutes Metal Evaporated (DLC), ainsi qu'un Nikon 35 mm, des flashes et une sangle de caméra USA Bobby Lee. Côté pellicule: 1 000 mètres de film Kodak 16 mm 7298 en charges de trente mètres, 20 rouleaux de 35 mm, plus 10 rouleaux de diverses pellicules noir et blanc. Malheureusement, la caméra vidéo thermique qu'il avait louée lâcha au dernier moment.

Comme matériel de survie, Navidson emporta avec lui un sac de couchage, une tente pour une personne, des rations pour deux semaines, 2 containers d'eau de 10 litres, des chaufferettes de survie chimiques, des fusées éclairantes, des bâtons lumineux de forte intensité ainsi que d'intensité normale, des tas de balises fluorescentes, du fil de pêche, trois lampes torches, des piles de rechange, une lampe à carbure, des allumettes, une brosse à dents, un réchaud, des vêtements de rechange, un pull supplémentaire, des chaussettes, du papier toilette, une petite trousse d'urgence et un livre. Il chargea soigneusement le tout dans une petite remorque à deux roues qu'il fixa à un vélo de montagne au cadre en aluminium.

Pour pouvoir s'éclairer, il installa une lampe sur le guidon du vélo qui était alimentée par une batterie rechargeable elle-même reliée à un petit générateur optionnel sur la roue arrière. Il installa également un compteur kilométrique.

Comme on peut le voir, quand Navidson s'engage dans le couloir, il ne se dirige pas vers l'Escalier en Spirale. Cette fois-ci, il décide d'explorer les couloirs.

En raison du poids de la remorque, il se déplace très lentement, mais comme il l'indique à son magnétophone: «Je ne suis pas pressé.»

Il s'arrête fréquemment pour prendre des photos et filmer un peu.

Au bout de deux heures, il n'a réussi à parcourir que onze kilomètres. Il s'arrête pour boire de l'eau, installe une balise à néon puis, après avoir consulté sa montre, se remet à pédaler. Il ne semble pas comprendre la signification de cette remarque désinvolte: «On dirait que c'est plus facile.»

Mais bientôt, il note une diminution sensible de la résistance. Une heure plus tard, il n'a plus besoin de pédaler: «Ce couloir semble être en pente. En fait, il me suffit de freiner.» Quand il s'arrête enfin pour la nuit, le compteur affiche le chiffre incroyable de 250 kilomètres.

Alors qu'il installe son campement dans une petite pièce, Navidson sait déjà que son voyage est fini: «Après avoir descendu pendant huit heures à presque 30 kilomètres heure, il me faudra sans doute six à sept jours, peut-être plus, pour revenir à mon point de départ.»

Quand Navidson se réveille le lendemain matin, il prend un rapide petit déjeuner, rebrousse chemin et se lance dans une ascension qu'il pressent horrible et peut-être impossible. Mais au bout de quelques minutes, il s'aperçoit qu'il n'a plus besoin de pédaler. Une fois de plus, il descend une pente.

Supposant qu'il a perdu le sens de l'orientation, il rebrousse chemin et commence à pédaler dans la direction opposée, entamant ce qui devrait être une montée. Mais quelques secondes plus tard, il dévale à nouveau une pente.

Troublé, il s'arrête dans une vaste pièce et tente de faire le point: «C'est comme si je me déplaçais sur une surface toujours inclinée quelle que soit la direction que je prends.»

Résigné à son sort, Navidson remonte sur son vélo et se retrouve très vite en train de rouler à presque 50 kilomètres à l'heure.

Pendant les cinq jours qui suivent Navidson parcourt entre 350 et 450 kilomètres à la fois, bien que le cinquième jour, dans ce qui se révèle un marathon absurde de quatorze heures, Navidson enregistre 642 kilomètres.

Et l'interminable couloir qu'il parcourt ne cesse
de changer de dimensions.

Parfois le plafond s'abaisse,

descend

progressivement

de

plus

en

plus

bas

jusqu'à effleurer sa tête, puis change
quelques minutes plus tard,

jusqu'à

plus

en

de plus

s'élevant

ce qu'il disparaisse complètement.

Parfois le couloir

s'élargit, puis à un

moment Navidson

jurerait qu'il descend

le long d'un

énorme plateau :

«Une table de billard immensément vaste ou la surface lisse de quelque incroyable montagne, annonce-t-il des heures plus tard tout en se préparant un modeste repas. À un moment, je me suis arrêté et j'ai pris à droite dans ce que j'ai supposé être une galerie transversale. Quelques secondes plus tard je roulais de nouveau sur une pente.»

Puis les murs réapparaissent, ainsi que le plafond et les nombreux seuils; les changements sont toujours accompagnés du grognement inimitable et désormais familier.

Les jours passent, et Navidson comprend qu'il risque de manquer bientôt d'eau et de nourriture. Pire, au sort inévitable qui le menace s'ajoute l'horrible impression qu'il ressent chaque fois qu'il se remet à pédaler: «Je ne peux m'empêcher de penser que je vais finir par atteindre le bord de cette chose. Je roulerai trop vite pour m'arrêter et décollerai dans les ténèbres.»

Et c'est presque ce qui se produit.

Le douzième ou treizième jour (il est très difficile de le préciser), après avoir dormi ce qu'il estime être une période de plus de 18 heures, il reprend sa descente du couloir.

Très vite les murs et les seuils s'éloignent et

s ' e f f a c e n t,

puis vue
de
le
hors
plafond
complètement

être
hors
monte
aussi
complètement
lui être de
aussi

jusqu'à vue

«la direction n'a plus d'importance»

Navidson s'arrête et allume quatre fusées au magnésium qu'il lance aussi loin qu'il peut

à droite et à gauche.

Puis il parcourt une centaine de mètres et allume quatre autres fusées.

Après la troisième fois, il se retourne
et
se fiant à un temps d'exposition

photographie

les douze

fusées.

La première image capture douze trous de lumière.

Dans la seconde, toutefois, les fusées semblent plus éloignées.

Dans la troisième image, elles ne sont plus que des traînées,
indiquant que soit

Navidson

soit

les

fusées

b
o
u
g
e
n
t
.

Cependant,
les commentaires que Navidson enregistre
au magnéto prouvent que son appareil était fixé
fermement sur le tripode.

N'ayant guère le choix, Navidson continue. Les heures passent. Il essaie de boire aussi peu
Il ne semble plus se soucier du nombre de milliers de kilomètres qu'il a parcourus. Il continue
vélo cendreux n'éclairant jamais plus de quelques mètres devant lui, révélant à peine le sol
changer, un moment diffère des précédents, obligeant Navidson à s'arrêter. «Comme si tout
bafouille Navidson dans la Hi8 une heure plus tard. Et puis brusquement ça avait disparu,

↑Navidson n'est pas le seul à avoir senti instinctivement l'abîme. Lors du «tragique assaut de mai» du mont Everest,
il se retrouva au bord de la paroi haute de 2128 mètres du Kangshung: «Finalement, vers les vingt-deux heures sans
gigantesque vide au-delà.» Voir Jon Krakauer, «Tragédie à l'Everest», in *Outside*, v. xxi, n°9, septembre 1996, p. 64.

d'eau que possible. Le compteur kilométrique ne marche plus. Navidson ne s'en préoccupe pas. seulement de rouler, perdu dans une transe née du mouvement et de l'obscurité, la lampe sur son avant qu'il soit déjà loin derrière, jusqu'à ce que tout d'un coup, bien que rien n'ait semblé ce temps, au cours de la dernière semaine, j'avais pressenti que quelque chose m'attendait, remplacé par— ↑

onze personnes trouvèrent la mort, Neal Biedelman, perdu la nuit dans un blizzard aveuglant, décrivit comment toute, je m'avançai vers cette petite éminence, et j'eus le sentiment de me retrouver au bord de la terre. Je sentais un

Navidson essaie de s'arrêter en serrant les freins, mais les butoirs en caoutchouc grincent sans parvenir à stopper les roues, pourtant quelques secondes avant que la pâle lueur projetée par la lampe du vélo ne révèle enfin le bout, il s'immobilise. « À ce moment-là, je suis tombé d'un coup du vélo, dit-il en braquant la caméra vidéo sur sa cuisse droite. Ma jambe est pas mal esquintée. Ça saigne encore un peu. La remorque est complètement bousillée. Je crois que c'est elle qui m'a sauvé la vie. J'avais glissé jusqu'au bord. Mes jambes pendaient dans le vide. Je pouvais le sentir. Je ne sais pas comment. Il n'y avait pas de vent, pas de son, pas de changement de température. Il n'y avait que cet épouvantable vide qui montait vers moi.

Au bord de l'abîme se dresse une structure qui rappelle une échauguette. Elle ne mesure pas plus de deux mètres de haut et n'a qu'une porte. Dedans, Navidson découvre un escalier sinueux qui au lieu de monter quelque part, ou de descendre quelque part, se déploie sur le côté, pénétrant dans le mur face à l'abîme. Toujours bien secoué, Navidson ne va pas au-delà. Au lieu de ça, il décide de passer la nuit, si vraiment c'est la nuit – pour une raison inconnue l'horloge de la Hi8 ne fonctionne plus – à l'intérieur de cet abri imprévu.[11]

[11] Bien que cela eût apporté à Navidson quelque consolation, ces murs trouvent toujours insupportable l'inscription d'Hermann Broch :

In der Mitte aller Ferne
steht dieses Haus
drum hab es gerne

•Au milieu de nulle part
se dresse cette maison,
apprenez à l'aimer.• — Éd.

La première chose que Navidson remarque quand il se réveille, c'est que la seule porte menant dehors a disparu. En outre, les marches qui étaient horizontales avant qu'il ne s'endorme sont maintenant directement au-dessus de lui, s'élevant dans le plafond, suggérant que la minuscule maison dans la maison a pivoté sur le côté. Après avoir changé la gaze sur sa jambe et mangé un petit en-cas, Navidson transfère le sac de couchage, la tente, la Bolex, le Nikon, la Hi8, le film, toutes les cassettes vidéo, le dictaphone, deux containers d'eau, trois fusées, les chaufferettes chimiques et les dernières barres vitaminées dans son sac à dos, qu'il balance ensuite dans le trou . . . . . .

. . . . . du plafond où il atterrit sur
une marche. Tout le reste,
les lampes torches, les piles
et l'unique livre de
ce voyage, Navidson
le fourre dans ses poches.
Puis avec précaution
il grimpe sur le
guidon du vélo,
s'accroche à la
première marche
et se hisse par la
la seule issue
hors de cette
étroite
pièce

À peine entame-t-il cette nouvelle ascension que le sol en dessous de lui disparaît avec le vélo, la remorque, et tout ce qu'il a laissé derrière, y compris les réserves d'eau, de nourriture, de fusées et d'objectifs. Navidson grimpe les marches quatre à quatre en s'efforçant de distancer le plus vite possible ce gouffre galopant. Malheureusement l'escalier sinueux n'offre ni palier ni sortie. Après on ne sait combien d'heures, il atteint la dernière marche, et se retrouve alors dans une petite pièce circulaire sans la moindre issue. Seulement une série d'échelons noirs qui saillent du mur et mènent plus haut à un puits vertical encore plus étroit.

minée, Navidson
une barre vita-

ou mordre dans
gorgée d'eau

pour boire une
de brefs arrêts

avec seulement
d'ascension,

des heures et des heures
après sans doute

l'échelle. Mais
se hisse sur

Navidson

à la force du poignet,

Lentement mais sûrement,

peut-être devoir
comprend qu'il va

barreau et tâcher
s'arrimer à un

l'idée est si peu
de dormir. Mais

continue de monter.
engageante qu'il

L'ascension d'une
montagne reflète

la rédemption. Cela
est dû à la puissance

du mot «au-dessus»
et à la puissance du

mot «là-haut». Même
ceux qui ont

depuis longtemps cessé
de croire au Ciel et

à l'Enfer, ne peuvent
échanger les mots

«au-dessus» et «en dessous».

Une idée qu'Escher subvertit magnifiquement dans *La Maison des escaliers*; il nous interdit toute illusion de gravité tout en nous offrant l'étrange gravité du moi.

pensée. Une demi-heure
Sa ténacité est récom-

du mot «au-dessus»
et à la puissance du

mot «là-haut». Même
ceux qui ont

depuis longtemps cessé
de croire au Ciel et

à l'Enfer, ne peuvent
échanger les mots

«au-dessus» et «en dessous».

Une idée qu'Escher subvertit magnifiquement dans *La Maison des escaliers*; il nous interdit toute illusion de gravité tout en nous offrant l'étrange gravité du moi.

dernier échelon. Encore
plus tard il atteint le

quelques secondes et
↓ il se retrouve dans une

↓ Erich Kästner, dans *Oliveraies, vignobles* (Frankfurt, 1960, p. 95) rappelle la force des significations verticales :

toute petite pièce

avec une porte

qu'il ouvre prudemment.

De l'autre côté, n
ous découvrons
un étroit corrid
or qui s'enfonce
dans l'obscurité.
«Ces murs sont
un vrai soulag
ement», déclar
e Navidson ap

rès avoir marché
quelque temps.
« Je n'aurais ja
mais cru que je
serais heureux
de me retrouve
r à l'intérieur d
e ce labyrinthe

.» Mais malh
eureusement,
plus il progre
sse et plus ce
t étrange co
uloir rétrécit

jusqu'à ce
qu'il doiv
e ôter son
sac à dos e
t avancer a

ccroupi.
Aussi e
st-ce à q
uatre pa

ttes qu'
il pou
sse son
sac dev

ant lui. Enco
re cent mètr
es et il doit

alors ramper sur l
e ventre. Comme

on le voit, la doul
eur à sa jambe déj

à blessée est atro
ce. A un moment,

il est incapable de
faire un centimètr

e de plus. Le jump
cut suggère qu'il a

dû se reposer ou
dormir. Quand il c

ommence à ramper
de nouveau, la doul

eur n'a pas diminué
. Et finalement, il é

merge dans une i
mmense pièce où

absolument tout dans

la maison

soudain

change.

[XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXX **XXXXX** XXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXX **XXXXX** XXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXX **XXXXX** XXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXX **XXXXX** XXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXX **XXXXX** XXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX]
[XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX]

«J'ai peur que ça disparaisse si je me rapproche. Ça vaut presque la peine de passer une heure à me délecter de cette vision. Il faut que je sois fou pour apprécier autant ce truc.»

Mais quand Navidson avance enfin, rien ne change.

XXXXX
XXXXX
XXXXX
XXXXX
XXXXX

Ce n'est qu'une question de temps avant que toutes les torches de Navidson rendent l'âme. Quant à Malheureusement, la remorque a été perdue avec le vélo et la transportait Navidson, il aux trois fusées que il se retrouve incapable de s'en sert bientôt quand il se retrouve à plus de chaleur et résister à la promesse d'au moins un peu de jours d'heures ou de activité entre chaque fusée. Qui sait combien de temps il a cessé de d'écouler il y a longtemps. Mais comme il le reconnaît volontiers, il n'a fonctionner désormais du sens d'une minute ou même d'une semaine. que faire de ses pensées et la Bolex à plat, Navidson n'a plus que son dictaphone Les batteries de sa Hi8 étant désormais à 16 mm pour capturer de minuscules bribes de Pour recueillir le fond, et cligonote une dernière fois dans l'obscurité. Mais la deuxième ne tombe pas, au lumière. La pour lire quelques pages du livre que j'avais apporté.» La troisième s'envole tout lieu de ça elle flotte: «Au début ça m'a étonné mais je n'y suis habitué. Pendant un temps, je m'en suis servi comme d'une lampe, pour lire au-dessus, ces séquences révèlent la capacité de Navidson à trouver même dans les droit et désparaît dans le noir brièvement d'évoquer la caméra, s'atardant sur leur départ, l'obscurité qui suit signifiant presque le vide qu'on Bien qu'extrêmement rare, ces cadres soulignent leur sujet. Même quand plus déposillés une façon d'économiser la tendresse. Ses finalement, Navidson laisse tourner la caméra, s'éteint. ressent si souvent quand une lumière s'éteint.

Comme le confie Navidson au dictaphone, il perd de plus en plus le sens de l'orientation. Il souffre de fréquentes nausées, «comme si j'avais un mélange fini par cesser et Navidson reconnaît que ces questions sont tristement dépourvues de pertinence. ou sur le côté? Mais le vertige gorgée d'eau et s'enfonçant de plus en plus dans *L'endroit, à l'envers.* Prenant une toute petite gorgée possession: *La Maison des feuilles.* Pendant une possible, le seul livre en sa dernière activité disparaissent la dernière source de lumière, c'est une pochette d'allumettes, et la durée de chaque all—» (pour une raison inconnue *la cassette s'arrête là).*

Hans Staker, de Genève, Suisse, a étudié la question des allumettes de Navidson. En analysant avec soin un cliché noir et blanc qui apparaît brièvement après les séquences des fusées, Staker est parvenu à agrandir la pochette d'allumettes à peine visible dans le coin inférieur gauche. Le pouce de Navidson dissimule en grande partie le dessin mais les mots latins *Fuit Ilium* peuvent quand même être devinés ainsi que les mots *Merci à ces bébés*.

À partir de ce maigre indice, Staker a réussi à découvrir que les allumettes provenaient d'un pub situé à la périphérie d'Oxford, Angleterre, appartenant à un ancien professeur de lettres classiques, philuméniste amateur du nom d'Eagley «Œuf» Savánt, lequel avait lui-même dessiné la pochette.

«La plupart des septuagénaires anglais aiment bricoler dans leur jardin. Moi, j'ai mon pub, déclara Savánt à Staker dans un entretien. Je m'occupe constamment de mon choix de bières un peu comme l'incontinent s'occupe de ses tulipes. Les allumettes sont nées de cette sorte de manie. Il y a effectivement une usine pas loin d'ici. J'ai simplement fait appel à vingt années de latin pour aboutir à la pochette. Appelez ça l'hommage d'un vieux bonhomme à l'anarchie. Un petit peu plus incendiaire que le vieux Swan Vestas, je trouve. Conçu pour tenir les *goraks* à l'écart.»[L]

Staker entreprend alors de raconter comment la pochette est passée du pub de Savánt aux mains fermes de Navidson. Savánt a en fait arrêté de commander les allumettes en 85, à savoir juste après le séjour de Navidson en Angleterre et son passage supposé dans le pub.

Il est hautement improbable que Navidson ait jamais eu l'intention d'utiliser une pochette d'allumettes vieille de dix ans au cours d'un voyage aussi important que celui-ci. En fait, il en a emporté plusieurs boîtes achetées pour l'occasion qu'il a perdues avec la remorque et le vélo. Il avait sans doute une raison particulière d'avoir celle-ci sur lui.

Reconnaissons que ce sont de bonnes allumettes. La tête s'enflamme aisément et le bâtonnet brûle régulièrement. Staker a retrouvé l'une de ces pochettes et après avoir recréé les conditions de la maison (à savoir la température) il a découvert que chaque allumette brûlait durant une moyenne de 12,1 secondes.

[L] Voir Hans Staker, «Exploration #5» (Liverpool : Batel Press, 1996), p. 89-142.

Avec seulement 24 allumettes plus la pochette, dont Staker a calculé qu'elle mettrait 36 secondes à brûler, Navidson était donc en possession de cinq minutes et quarante-quatre secondes de lumière.

L'ouvrage en question, toutefois, fait 720 pages. Même si Navidson parvient à lire une page en une minute, il lui restera encore 688 pages (il en a déjà lu 26). Pour surmonter cet obstacle, il arrache la première page, qui bien sûr consiste en deux pages de texte, et la roule en une tige serrée, créant ainsi une torche qui, selon Staker, mettra environ deux minutes à brûler et lui fournira juste assez de temps pour lire les deux pages suivantes.

Malheureusement, les calculs de Staker s'apparentent davantage à une forme d'onanisme universitaire, à une branlette d'illusoires estimations, sans grand rapport avec le monde réel. Comme le signale Navidson, il perd très vite le rythme. Peut-être sa lecture ralentit-elle ou bien le papier brûle irrégulièrement ou il n'a pas réussi à éclairer convenablement la page suivante. Ou peut-être les mots dans le livre ont-ils été arrangés de telle façon qu'il est quasiment impossible de les lire. Quelle que soit la raison, Navidson est contraint d'enflammer la couverture du livre ainsi que la quatrième. Il essaie de lire plus rapidement, perd inévitablement une partie du texte, se brûle souvent les doigts.

Finalement, il se retrouve avec une seule page et une seule allumette. Pendant un long moment il attend dans l'obscurité et le froid, repoussant cet ultime fragment d'illumination. Mais à la fin, il s'empare de l'allumette et après avoir repéré la languette de friction fait s'enflammer une dernière bille de feu.

D'abord, il lit quelques lignes à la lumière de l'allumette puis, comme la tête lui brûle l'extrémité des doigts, il applique la flamme à la page. Une fin unique: l'acte final de lire et l'acte final de consumer. Et tandis que le feu dévore rapidement le papier, les yeux de Navidson balaient fiévreusement le texte, avec juste un temps d'avance sur la nécessaire immolation, jusqu'à ce que, alors qu'il arrive aux tout derniers mots, les flammes lèchent ses mains, la cendre se disperse dans le vide autour de lui, et alors que la flamme recule et faiblit, sa lumière soudain épuisée, le livre disparaît, ne laissant derrière lui que des traces invisibles déjà démantelées par l'obscurité.

« Je n'ai plus rien, dit lentement Navidson dans le dictaphone. Plus de nourriture. Plus d'eau. [Longue pause.] Il me reste de la pellicule mais le flash est mort. J'ai très froid. Mon pied me fait mal. »

Puis (qui sait combien de temps plus tard) :

« Je ne suis plus assis sur quoi que ce soit. La dalle, enfin, ce que c'était, a disparu. Je flotte ou je tombe, je ne sais pas. »←

←Peut-être n'est-il pas inutile de mentionner ici la réaction à ce qui sert essentiellement de climax au documentaire de Navidson. Après tout, le film ne fournit pas de synthèse même vaguement cohérente de la chute de Navidson. Il y a un plan fixe de la fenêtre, des fusées éclairantes qui retombent, planent, filent vers le haut, et plusieurs images de Navidson en train de lire/brûler le livre. Le reste est un mélange de séquences audio restituant ses impressions alors qu'il commence à mourir de froid. Le tout se résume donc à ce fait incroyable : presque six minutes d'écran noir.

Dans *Rolling Stone* (14 novembre 1996, p. 124), l'éditorialiste James Parshall fit remarquer :

> Horrifique, vrai, mais aussi amusant. Même aujourd'hui encore, je ne peux m'empêcher de sourire quand je repense aux gens dans la salle qui se tortillaient sur leur siège, scrutaient cet écran implacable, jetaient de temps en temps un œil aux panneaux lumineux de sortie afin de reposer leurs yeux, tandis que derrière eux un projecteur continuait de recracher des ténèbres.

Michael Medved fut écœuré. Dans son esprit, six minutes de rien signifiait la fin du cinéma. Il fut si choqué, si indigné, voire si incohérent qu'il n'envisagea pas un instant que *Le Navidson Record* pût n'avoir aucun rapport avec le cinéma. Dans *Blind Spot* (v. 42, printemps 1995, p. 38), Stuart Deweltrop décrivit ainsi l'événement : « Un merveilleux fiasco – non ? » Kenneth Turan, lui, parla d'un « canular ». Janet Maslin eut quant à elle une vision complètement différente : « Enfin un film qui a des *cojones* ! »

La fin n'échappa pas non plus aux lazzis des médias. Jay Leno se gaussa : « Vous savez comment ils ont fait *Le Navidson Record* ? Ils ont laissé le bouchon sur l'objectif. Il s'agissait vraiment d'une vidéo amateur. » Letterman : « Vous vous rendez compte : pas de vedettes, pas d'équipe technique, pas de lieux de tournage. Des frais ridicules. Des tas de studios prennent cette idée très au sérieux . . . Sérieusement. » Là-dessus, l'obscurité se fit sur le plateau pendant quelques secondes. Pendant *Papa bricole*, Tim Allen proposa une minute de noir parodique, essentiellement centrée sur des orteils qui se cognent, des assiettes qu'on casse, des tâtonnements involontaires.

Pendant ce temps, un certain nombre d'aficionados du film entreprirent de commenter la qualité de la bande-son. Ce n'est plus aujourd'hui un secret pour personne que Tom Holman, le génie californien du son THX, aida à nettoyer les bandes et contrôler tous les transferts. De nombreux articles parurent dans *Audio*, *Film* et *F/X*. Il paraît même que Vittorio Storaro a déclaré : « Avec un son aussi pur, qui a besoin d'éclairage ? » Il est difficile de ne pas être d'accord. Même si certaines paroles de Navidson sont impossibles à saisir, on n'en ressent pas moins une proximité obsédante quand il parle, comme s'il n'était plus enfoui dans l'obscurité, ses paroles s'achevant en échos, son agonie presque trop sensible pour être supportable.

Maintenant, sauf quand Navidson parle, le silence prédomine.

Pas même le grognement n'ose venir le déranger.

«Je n'ai plus d'autre sens que celui de moi-même», marmonne-t-il.

«Je sais que je tombe et que je vais bientôt m'écraser. Je le sens, ça fonce vers moi.» Mais il ne peut vivre très longtemps avec cette pensée sans finir par admettre: «Je ne saurai même pas quand je heurterai le fond. Je serai mort avant de comprendre ce qui s'est passé. Donc, il n'y a pas de fond. Ça n'existe pas pour moi. Seule ma fin existe.» Puis dans un murmure: «C'est peut-être ça ici le quelque chose. La seule chose ici. Ma fin.»

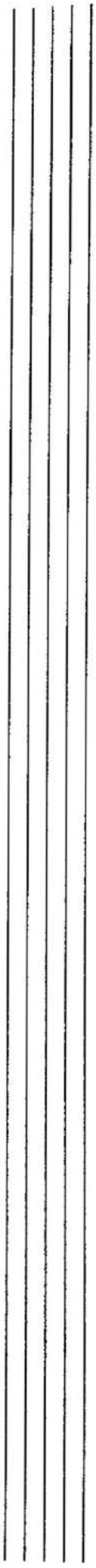
Navidson enregistre ses sanglots et gémissements. Il saisit même des moments de vague amusement quand il annonce en essayant de plaisanter : « Ce n'est pas juste, d'une certaine façon. Ça fait tellement longtemps que je tombe, c'est comme si je planais . . . » Mais très vite, il cesse de s'interroger sur où il est et s'inquiète davantage de qui il était.

À la différence de Floyd Collins, Navidson ne divague pas sur des anges dans des chariots ou des sandwiches au poulet. Et il ne nous rabâche pas son CV comme le faisait Holloway. Au lieu de ça, alors que l'urée se déverse dans ses veines et que le délire s'installe, Navidson se met à parler des gens qu'il a connus et aimés : Tom – « Tom . . . Tom, est-ce là où tu es allé ? Surtout, regarde pas en bas, hein ? » – Delial, ses enfants et, de plus en plus souvent, Karen – « Je t'ai. Je t'ai perdue. »

Ses paroles sont parfois incompréhensibles. Parfois non. «Attrape-moi. Je vole» ou «Je vais tombe, je volerai marcher en dormant.» maintenant mais à la différence de la cassette Mais à la film ne bénéficie ni de sous-titres Holloway, ce révélateurs. ni d'indices

Un peu plus tard, Navidson se montre presque enjoué, et perd de vue un moment la question de sa propre fin, de son propre passé, troublé par un air désormais en boucle dans sa tête, un air qui a surgi sans prévenir de nulle part, dont il se souvient mais qu'il n'arrive pas à identifier: Je crois, «Quelque chose comme . . . Genre, euh . . . hmmm . . . [Il tousse] [Tousse encore] *Now I find I changed my mind and opened up the door . . .* »

«Daisy. Daisy. Daisy. Daisy, Daisy, give me your answer do. I'm half crazy over the love of you. Ce n'est pas ça.»



« Ne sois pas effrayé. »

«Je le suis.»

Finalement, les paroles, les airs et les murmures tremblants de Navidson s'estompent en un bruit rauque et pénible. Il sait que sa voix ne réchauffera jamais ce monde. Aucune voix ne le pourra sans doute jamais. Les souvenirs cessent d'affleurer. Le chagrin menace de n'avoir plus aucune importance.

Navidson est en train d'oublier.

Navidson est en train de mourir.

D'ici

peu il

va disparaître

complètement dans les ailes

de sa propre

strophe

muette

[[[[

Sauf que

cette strophe

ne demeure pas

tout à fait

vide

[[[[[[[[[[[[[[[

]]]]]]]]]]]]]]]

*

«Une lumière ! s'écrie Navidson d'une voix cassée.
C'est. Impossible. Je vois de la lumière.[1] Car—»

[1] Ignis Fatuus? [« Feu follet. Will à la torche [1608]. » — Éd.]

Effectivement, les derniers plans du film de Navidson montrent dans le coin supérieur droit une minuscule particule de lumière indéniablement bleue dans le vide. Assez lumineuse pour être vue, mais pas assez pour y voir.

Le film s'achève.

Noir.

Un noir différent.

Suivi du nom du labo de développement.*

XXI

Nous ressentions la beauté solitaire du soir, l'immense silence rugissant du vent, la fragilité de nos liens avec tout ce qui était en dessous. Il y avait un soupçon de peur, pas pour nos vies, mais face à un vaste inconnu qui faisait pression sur nous. Un sentiment fugace de déception – le fait qu'après tous ces rêves et toutes ces questions, il ne s'agissait que du sommet d'une montagne – laissa la place au pressentiment qu'il y avait peut-être autre chose, une chose située au-delà de la forme tridimensionnelle du moment. Encore aurait-il fallu pouvoir la percevoir.

— Thomas F. Hornbein
Everest: Arête ouest

25 octobre 1998

Lude est mort.

25 octobre 1998 (une heure??? plus tard)

Ben, ça va pas très fort. Mais vers qui d'autre me tourner? Quelles erreurs ont été commises. Un sentiment de perte soudain et vertigineux, quand je baisse les yeux – ou est-ce plutôt quand je regarde derrière moi? – me fait expérimenter tout ça à la fois, ce qui est beaucoup trop.

Apparemment, quand Lude est sorti de l'hôpital, il était devenu expert en analgésiques. Un peu trop. Il n'avait plus la pêche qu'il avait avant que l'Homme de Gdansk s'occupe de lui. Il n'arrivait pas à se débarrasser aussi facilement des effets secondaires. Il n'arrivait pas non plus à leur résister aussi facilement. Et le fait que son enfoiré d'avocat n'arrêtait pas de lui raconter qu'il allait devenir riche et vivre libre n'arrangeait pas non plus les choses.

Quand l'été est arrivé, Lude avait largué les amarres. Il lui fallait sa dose dès le matin – et je parle pas d'alcool. Il avait fini par jouer de la seringue. Avec en prime les cachets et pas mal d'autres trucs. Et tout ça pour quoi? Pour effacer quelle douleur? Une douleur secrète, sûrement. Dont personne ne se doutait, que personne n'avait jamais vue, pas même Lude. Je veux dire que "pas même Lude n'avait identifiée". C'est ça que je voulais dire. Et puis la pire question de toutes: si j'avais été là, aurais-je pu changer quoi que ce soit?

En août, le front que Lude avait défendu pendant tant d'années a commencé à donner des signes de faiblesse. Il n'avait jamais su se replier. Pas de désintox pour lui, pas d'intro(in)spection, pas d'aide, ni de beaux discours, ni de

belles paroles, pas même la plus infime tentative pour renégocier d'anciens virages. Si seulement il avait pu prendre un peu de distance, au moins une fois, pousser jusqu'au coin de la rue et s'apercevoir qu'il n'était pas obligé de végéter dans le même quartier. Mais Lude n'a même pas envisagé une seconde de changer d'allure. Il refusait de rentrer dans le rang. Il ajustait sa baïonnette, puis, au paroxysme de l'instinct, fou furieux, lugubre, triste & triste – le même mot mais dit de différentes manières –, il donnait l'ordre de charger.

Sauf que dans son cas les baïonnettes étaient des bouteilles de whisky & des tonnes de cachets et que sa charge était menée à bord d'une Triumph.

"Chargez!" Il ne l'a sans doute jamais vraiment dit. Juste sous-entendu. D'un geste ou d'un sourire.

Bien sûr, rien à voir avec les confédérés, même si, ironie du sort, Lude s'est tué juste aux abords d'Union. Il avait passé du temps dans les Collines, une fête ici et là, assez d'émeute chimique dans son corps pour rétamer pendant des semaines tout Manchester United. Vers quatre heures du matin, plusieurs heures encore avant l'immense accrétion bleue, il a eu une inspiration, qui s'est insinuée en lui comme de la vigne vicieuse. Il est allé faire un petit tour. Les médocs, pas plus que ses potes, n'y ont vu quoi que ce soit à redire.

Chose étonnante, il est parvenu vivant en bas de la colline, puis il a filé plein ouest à la rencontre de sa propre limite, de sa propre aube, de son propre murmure insipide.

Il roulait à plus de 160 km/h quand il a perdu le contrôle. La moto s'est déportée sur la voie de gauche, parvenant, le temps d'une horrible seconde, à se frayer un passage dans la circulation à contre-courant jusqu'à ce qu'elle percute le mur d'un bâtiment et se désintègre.

Lude a décollé de sa moto quand la roue avant a heurté le trottoir. Le ciment lui a décalotté le crâne. Il a repeint de son sang au moins deux mètres de trottoir. Le lendemain matin, les éboueurs ont retrouvé sa mâchoire.

C'est à peu près tout ce qu'il a laissé derrière lui, ça et quelques paires de ciseaux avec deux ou trois cheveux encore collés aux lames.

25 octobre 1998 (Plus tard)

Tout engourdi. Par moments mon visage picote. C'est peut-être mon imagination. Je ne sens plus rien et encore moins une saloperie de picotement. J'ai tellement froid que je reste accroupi devant ma plaque chauffante. J'allume des allumettes, aussi. J'essaie de suivre le conseil de Lude. Six boîtes de Blue Tips, celles à tête bleue. Mes doigts cloquent et crament. Le sol se tortille comme une centaine de serpents noirs. J'ai envie de brûler ces pages. De réduire chaque putain de mot en cendre. Je

tiens les flammes à cinq millimètres du papier, mais toutes elles s'éteignent l'une après l'autre en une ligne grise. Est-ce une ligne? Plutôt l'approximation d'une ligne cachée dans une mince colonne de fumée. C'est là-dessus que je me concentre parce que j'ai beau essayer je n'arrive pas à réduire cette fraction d'espace. Cinq millimètres. Comme pour dire que non seulement on ne peut pas détruire ce livre mais on ne peut pas non plus lui en vouloir.

25 octobre 1998 (Encore plus tard)

Possession. Impossible de faire disparaître ce mot de sous mes yeux. Tous ces S, sœurs de ces allumettes consumées. Qu'y a-t-il, quel sens cache le mot "possession" et pourquoi ne puis-je le voir? Que peut-on vraiment entièrement posséder? Des possessions? Et puis il y a aussi cette idée: qu'est-ce que ça veut dire quand nous sommes possédés? Je pense que quelque chose me possède en ce moment. Une chose sans nom – mais qui crie un nom qui n'a rien d'un nom – même si je la connais suffisamment pour y voir autre chose qu'une progéniture irascible et déchaînée. Vicieuse et sans remords.

25 octobre 1998 (Pas encore l'aube)

Une incroyable solitude s'est emparée de moi. Je n'ai encore jamais rien ressenti de semblable auparavant.

On a tous connu un jour ou l'autre la morsure d'un vent froid, mais peut-être avez-vous déjà fait l'expérience de températures situées en dessous de moins quarante. Ça vous transperce littéralement. Vous avez l'impression que vos habits sont en papier, vos lèvres se craquellent, vos yeux pleurent et vos cils gèlent aussitôt – ne faites pas attention au sel. Vous savez que vous devez vous barrer au plus vite, rentrer, sinon vous allez y passer.

Mais où trouver un abri? Quels havres internationalement reconnus existent pour ce genre de vacuité? Où est cette Auberge de Jeunesse? Dans quelle rue?

Pas ici. Ça c'est sûr.

Peut-être que je devrais juste vider un verre et me préparer un bong. De qui je me moque? Aucun endroit ne peut me protéger de ça. Aucun endroit ne peut même vous protéger.

Alors je reste seul dans mon coin et j'écoute, j'écoute craquer les planches du parquet & pétarader la tuyauterie, j'écoute, dissimulés dans chaque soupir, syncopés dans chaque battement de cœur, les frissons du temps lui-même, présents en permanence pour accompagner mes voisins alors qu'ils continuent de gueuler, de s'insulter et bien sûr de hurler. Je suis cerné. Indigents, drogués et fous, infestés de vermine, rongés par la maladie, leurs

cœurs fracturés par la peur.

La cause en est l'horreur.

Mais quelle horreur? Pourquoi l'horreur? L'horreur de quoi? Comme si les questions pouvaient arrêter tout ça, mettre un terme à la plus furieuse des intrusions, qui me déchire, me viole et me laisse, vous laisse, nous laisse tous vidés et mourant d'envie de mourir.

N'importe quel idiot peut prier.

Je trouve de la soupe en boîte et me sers d'un couteau pour l'ouvrir. Je n'ai pas de casserole alors j'arrache le papier et place la boîte sur la plaque chauffante. Finalement je règle les cris sur le volume zéro. Mais ils sont toujours là. Ils seront toujours là. Aléatoires, abrupts, forts, parfois bas, parfois même mélancoliques.

Je ne suis pas dans un hôtel. Ce n'est pas un refuge. C'est un asile.

La soupe se réchauffe. Pas moi. Il va me falloir quelque chose de plus fort. Et je le trouve. Quelque chose qui a toujours été là, quelque chose d'ancien, non, pas d'ancien, mais de primitif, de primitif et d'impitoyable. Et même si je ne suis pas stupide au point de m'y fier, je m'aperçois également que j'arrive trop tard pour l'empêcher. Je n'ai rien d'autre. Je le laisse s'étirer en moi comme un interminable couloir.

Et c'est alors que j'ouvre la porte.

Je n'ai plus peur.

Plus bas, sans doute dans une pièce tout aussi crasse que celle-ci, quelqu'un crie. Sa voix est angoissée, et parle d'une scène d'une horrible violence, une centaine de crocs acérés, scintillant de mille ans de sang, des ongles déchiquetés tapotant imperceptiblement un code d'approche, des yeux pâles, immenses et dilatés, cônes et bâtonnets capturant tout d'un seul regard impeccable et puissant.

Mon cœur devrait s'emballer. Mais non. Ma respiration devrait devenir haletante. Ce n'est pas le cas. Ma bouche est vide mais le goût dedans est presque sucré.

Bien sûr je n'ai pas peur. Pourquoi devrais-je avoir peur? Ce qui trouble le sommeil de tout le monde dans cet endroit; ce qui broie leurs gorges en rêve et les traque comme le crépuscule la journée; ce qui dénoue leurs entrailles, et qui fait que même les camés ici doivent filer aux toilettes pour lâcher leur humide cocaïne; ce qu'ils vivent seulement comme une prémonition, une maladie et une terreur; ce visage exilé au-delà des provinces de l'image, effacé comme une page – c'est et ça a toujours été moi.

25 octobre 1998 (L'aube)

Quitté l'hôtel. Si l'employé avait levé les yeux je l'aurais tué. Wer jetzt kein Haus hat, baut sich keines mehr. J'ai beau y voir, je marche dans l'obscurité totale. J'ai beau sentir, je m'en fiche encore plus que de voir.

27 octobre 1998

Je dors sous des bancs. Tout ce que je possède ce sont les pages bruissantes de mon livre de Dante, un truc florentin que je ne me rappelle ni avoir acheté ni récupéré. Peut-être l'ai-je trouvé? Je griffonne comme un dément. Dessine comme un malade. Frissonne, surtout. Frissonne constamment même si les nuits ne sont pas froides.

Partout où je vais les gens se détournent de moi.

Je suis impur.

29 octobre 1998

Je suppose que Lude ne lui suffisait pas. Il en voulait à celui qui l'avait vraiment baisée. Kyrie était avec lui, elle ne disait rien, elle était assise à ses côtés, dans cette BMW 840 Ci, sa BMW, son ultime véhicule automobile, et il me criait quelque chose, me criait de m'arrêter je crois, ce que j'ai fait, attendant patiemment qu'il gare sa voiture, en descende, s'approche, passe aux choses sérieuses et me frappe – il m'a frappé deux fois – le tout vécu comme au ralenti, même quand je me suis effondré et que je suis tombé, tout ça au ralenti aussi, mon sourcil qui palpitait, mon œil qui enflait, mon nez écrasé, mes vaisseaux qui éclataient, laquant mon visage d'un sang noir.

Il aurait dû faire attention. Il aurait dû examiner ce sang. Voir sa couleur. En étudier les différentes nuances. Même l'odeur était bizarre. Il aurait dû faire gaffe.

Mais non.

L'homme de Gdansk a juste crié un truc ridicule, fait ce qu'il avait à faire et puis c'est tout, comme s'il s'était vraiment imposé, avait marqué un point imaginaire, et que ça s'arrêtait là. C'était peut-être le cas. Pour lui, du moins. Point final.

Il s'est même lavé les mains de toute cette histoire, les essuyant sur son pantalon en s'éloignant.

Ce bon vieil Homme de Gdansk.

Je voyais bien que Kyrie souriait, quelque chose devait la faire marrer, peut-être la façon dont le monde tourne, une moitié de la planète tournoyant à un monde de l'autre puis revenant tournoyer à son point de départ, achevant le cercle. Résolution.

Sauf que quand l'Homme de Gdansk m'a tourné le dos et a parcouru d'un pas tranquille la courte distance le séparant de sa voiture, le ralenti est mort, remplacé cette fois par une célérité que je n'avais jamais éprouvée auparavant. Même toutes ces bagarres des premiers temps, toutes ces rudes leçons en impact et instinct n'auraient pu me préparer à ça: une colère totale, une rage totale, se rapprochant dangereusement d'un distillat de – et vous

savez de quoi je parle ici – toutes les précieuses intuitions perdues, en tout cas ça y ressemblait.

Mon cœur a alors entendu retentir les impies timbales de la guerre et les a suivies. Un méchant arbre généalogique, dûment blindé, s'est dressé du fond de ma jeunesse pourtant à moitié éclipsée et m'a aidé à façonner ma réaction, doublant cette rage d'une action dévastatrice. Je me suis péniblement relevé, en grinçant des dents comme une bête habituée à briser des os et arracher la chair, tandis que mes mains disparaissaient dans un flou, fouettant le sol à la recherche d'une chose gisant non loin de la poubelle, une bouteille de Jack Daniel's vide, que je suis sûr, sûr à cent pour cent, de n'avoir pas remarquée et cependant si, j'avais dû la voir, une autre partie consciente de moi avait dû la remarquer, en allégeance avec Mars, cette instable oscillation de dangereux alignements, à jamais conscient, à jamais éveillé.

Mes doigts se sont refermés sur le goulot et, tandis que je bondissais en avant, j'avais déjà amorcé mon mouvement du bras, un mouvement violent, très violent, mais malheureusement l'arc s'est achevé prématurément, le verre se contentant de ricocher sur sa tempe. Un coup direct l'aurait tué. Mais il s'est affaissé, ça oui il s'est affaissé, et alors, parce que je ne pouvais pas vraiment sentir le coup, mais seulement les sourdes vibrations dans la bouteille, des messagers m'informant de façon extrêmement diffuse "d'un coup, un coup très palpable", et parce que plus que tout j'étais assoiffé de douleur, de ce savoir qu'accorde la douleur, une douleur particulière, intime et complètement personnelle, j'ai laissé mes articulations faire le reste, toutes les dix finissant par fendre en deux les arêtes de son visage jusqu'à ce qu'il s'écroule sous le choc, désolé, vraiment désolé, mais ça ne m'a pas arrêté.

Au début, ces coups avaient été motivés par une sorte de vengeance médiocrement raisonnée & perpétrée au nom de Lude, comme si l'Homme de Gdansk pouvait en porter tout le poids. Ce n'était pas possible. Il s'est vite agi d'autre chose. Rien de logique, ou de sensé, une action s'échauffant d'elle-même, redoublant d'énergie et de vacherie, un conflit échappant à toute explication. L'Homme de Gdansk a compris ce qui se passait et s'est mis à appeler à l'aide, mais ce qui est sorti de sa bouche ne ressemblait pas à un cri. On aurait plutôt dit un pleurnichement, bien trop faible pour être entendu de qui que ce soit.

Il n'y avait rien en moi qui puisse s'apparenter à de la pitié. Je venais de franchir quelque parapet mental. Je comptais éclater sa peau à mains nues, me frayer un passage à coups de griffes entre ses côtes, lui arracher le foie puis le bouffer, boire son sang, recracher tout et puis recommencer, le dévorer en entier, encore et encore.

Mais soudain, se détachant noir sur noir à l'obscure périphérie de mon œil, j'ai vu Kyrie se précipiter vers

moi, les bras tendus, les ongles sortis, prête à m'arracher le visage & me crever les yeux. Mais comme je balançais une fois de plus mon poing contre la tempe de l'Homme de Gdansk, quelque chose m'avait déjà fait me retourner vers elle, et je me suis alors entendu pousser un épouvantable cri, arraché à mon centre, et lui exploser au visage avec assez de force pour la figer en pleine progression, la dépouillant instantanément de toute volonté d'achever ce qui, elle s'en rendait compte, équivalait à un suicide. Elle n'a même pas eu assez d'énergie pour s'en aller. Ni même pour fermer les yeux. Son visage était livide. Ses lèvres soudain grises et exsangues. J'aurais dû l'épargner. J'aurais dû détourner le regard. Au lieu de ça, je lui ai permis de lire dans mes yeux tout ce que j'allais lui faire. Comment j'allais la prendre. Comment je l'avais déjà prise. Où j'allais l'emmener. Où je l'avais déjà emmenée. Une pièce sombre. Ou pas de pièce du tout. Comment l'appellerons-nous? Comment l'appellerez-vous?

Surpris? Vraiment? Rien ne vous a préparé à ça? À cet endroit où aucun regard ne la trouvera, aucune oreille ne l'entendra, au milieu des colonnes de rouille, là où des faucons hantent le ciel, là où je vais refermer mes mains autour de sa gorge, étouffer sa vie, tout en la violant, la démembrant, morceau par morceau, et cela sans relâche, car tout s'enchaîne et jamais ne s'arrête, dans ce vide où je vis, où je vécus, ce que je fus ou ne fus pas.

Me voici enfin rendu à mon obscurité. Nul éclat de lumière, nul scintillement, pas la moindre étincelle d'espoir pour s'arracher à l'ultime emprise.

Je deviendrai, je suis devenu, une créature que ne trouble pas l'Histoire, que n'émeut plus le présent, une créature simplement affamée, aveugle et en proie à un stupide courroux.

L'homme de Gdansk meurt.
Bientôt Kyrie elle aussi mourra.

30 octobre 1998

Que s'est-il passé ici? Ma mémoire est en lambeaux. Je n'ai pas dormi. Des cauchemars s'épanchent à l'heure de l'éveil ou devrais-je dire aux heures? Quelles scènes? Quelles scènes. Des atrocités. Elles sont innommables mais de mon fait. Tout ce sang, il n'est pas qu'à moi. J'ai perdu le sens de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas. Ce que j'ai inventé, ce qui m'a façonné.

Pourtant, j'ai réussi à revenir dans ma chambre d'hôtel. À passer devant l'employé de la réception. J'ai dû fermer la porte à clé. La laisser verrouillée. Barricadée. Heureusement, j'ai les armes. Je vais en avoir besoin maintenant. Des pensées lacèrent soudain ma tête. Je me sens mal. Plein de révolte. Quelque chose de

bizarre clapote dans mes entrailles, même si je sais qu'elles sont vides.

Quelle est donc cette odeur?

Qu'ai-je fait? Où suis-je allé?

30 octobre 1998 (Un peu plus tard)

Je viens juste de trouver une pile de Polaroïds. Des photos de maisons. Je n'ai aucune idée de leur provenance. Est-ce moi qui les ai prises? Peut-être ont-elles été laissées par quelqu'un d'autre, un précédent locataire, ici, avant moi. Dois-je les laisser au prochain, celui qui viendra inévitablement après moi?

Et cependant elles sont familières, comme ce journal. Se pourrait-il que quelqu'un me les ait données? Ou peut-être les ai-je moi-même achetées à un marché aux puces?

"Combien pour les photos?
— La boîte?
— Oui, toutes. Le lot.
— Trois fois rien. Quelques cents."

Les photos d'un autre. Les souvenirs d'un autre. En Virginie ou non, mais des maisons quelque part, toutes alignées, ou pas alignées du tout. Calmes comme des arbres endormis. De simples maisons. Des maisons vues depuis une voiture. Et encore des maisons. Et là, au milieu, sur le côté de la route, un chat mort.

Bon sang, mes pensées sont en permanence réorientées, leur réarrangement est infini et n'aboutit à rien. Ça casse, ça cède.

Et il n'y a pas que ces photos.

Il y a aussi mon journal. Je pensais avoir écrit seulement quelques entrées mais maintenant je vois bien — je sens bien — qu'il est presque plein, mais je ne me souviens de rien. Est-il même entre mes mains?

Trois Zéro, Octobre Quatre-Vingt-Dix-Huit. C'est la date d'aujourd'hui. Le haut de cette page. Mais la première page dans le journal n'est pas le 30 octobre mais 1er mai. Le 1er mai, c'est-à-dire — ça veut dire, je veux dire — des mois et des mois passés à voyager. Avant que Lude meure. Avant l'horreur. Ou tout n'est qu'horreur vu qu'en ce moment je ne peux rien relier.

Ce n'est pas moi.

Ce n'est pas possible.

Dès que j'écris j'ai déjà oublié.

Je dois me rappeler.

Je dois lire.

Je dois lire.

Je dois lire.

1er mai 1998

Sur le côté de la route 636, je vois un chat tigré, la tête complètement arrachée, une traînée de rouge. Probablement tué par un crétin d'automobiliste. Et à côté un autre chat, une grosse bête grise, qui regarde. Et qui détale quand je m'approche.

Plus tard, après avoir traversé en voiture tout Alliance, jusqu'au carrefour qui mène à Highgate et puis avoir repris la direction de Conham Wharf, je suis retourné au même endroit, et évidemment le chat gris était là à nouveau, simplement assis, mais cette fois-ci refusant de partir. Qu'est-ce qu'il faisait? Pleurait-il ou se contentait-il d'attendre, d'attendre que le chat tigré se réveille?

Personne ici n'a entendu parler de Zampanò.

Personne ici n'a entendu parler des Navidson.

Je n'ai pas trouvé d'Ash Tree Lane.

Des mois de voyage et je n'ai toujours pas trouvé l'apaisement.

Quelques balles:

. Sur le ferry Jamestown-Scotland Wharf, je regarde l'eau et soudain je suis la proie d'un souvenir, le souvenir de l'amour détruit, circonscrit par la guerre et la perte. Les souvenirs ne sont pas les miens. J'ignore complètement à qui ils sont ni même d'où ils viennent. Alors, pendant un instant, me sentant dépouillé et nu, je vacille sur un fil invisible suspendu entre quelque chose de terrible et quelque chose de terriblement triste. Heureusement, ou malheureusement, avant que je tombe d'un côté ou de l'autre, le ferry atteint la colonie de Jamestown.

Un après-midi passé à faire la navette autour du Pitch et de Tar Swamp ne dévoile aucun secret. Me poster sur Black Point, le regard braqué sur Thorofare, ne m'apporte rien d'autre que les vaines paroles d'une brise printanière écrivant des strophes illisibles dans les crêtes de petites vagues. Y a-t-il des réponses cachées ici? Dans quelle langue?

Une fois passé la rangée de cabines téléphoniques, où un grand type avec des lunettes à la John Lennon parle inexplicablement de bêtes et de brûlures, il n'y a pas de futur, des écoliers se fraient un chemin en criant dans le hall d'accueil, torrent fusain et pastel, insouciants,

joueurs, ils se bousculent devant les divers dioramas, tous momentanément ravis par ces paniers, ces armes anciennes et ces expressions vitreuses de mannequins – mais rien de plus –, leur attention ne cesse d'aller et venir, de vagabonder? bientôt ils poussent leurs maîtres à les emmener une fois de plus dehors vers les bateaux sur lesquels les colons arrivèrent, des bateaux reconstruits, et c'est exactement ce que font leurs maîtres, ils les emmènent, emmènent ce torrent vertigineux et pastel, me laissant seul avec les vitrines de verre sombres et tout ce qu'elles n'exposent pas.

Où est la période de famine de 1610? L'Insurrection indienne de 1622 menée par Powhatan et qui fit presque 400 morts? Où sont les vitrines montrant la famine et la maladie? Les orteils noirs et brisés? La gangrène? La douleur lancinante la nuit?

"Eh bien, c'est là, ici", dit une guide.

Mais je n'arrive pas à voir ce dont elle parle.

Et qui plus est, il n'y a pas de guide.

. Le Williamsburg colonial. Incroyable, encore plus éloigné de la vérité, ou du moins de ma vérité. Les rues proprettes n'offrent rien d'autre qu'un goût aseptisé du passé. Admirable restauration, certes, mais les "interprètes en costume" – comme la brochure aime à décrire ces futurs citoyens de l'héritage américain – me donnent la nausée. Et je n'exagère pas. Mon estomac se contracte et se retourne.

Mary Brockman Singleton parle gentiment de la Brick House Tavern dans Duke of Gloucester Street, elle raconte comment son mari est mort de la grippe. Ça ne change rien au fait que Mary Brockman Singleton est morte en 1775, parce que, comme elle aime à le répéter à quiconque se trouve à portée de voix, elle croit aux fantômes.

"Vous savez quoi? nous informe-t-elle délicatement. De nombreux poltergeists ont été vus dans la maison de Peyton Randolph."

Quelques personnes expriment à voix basse leur approbation patriotique.

Une occasion comme une autre de poser une question. Je lui demande si elle a jamais vu un escalier sans fond éviscérer le cœur de la maison où elle habite, quand le Williamsburg colonial ferme pour la nuit,

qu'elle, sans parler des autres acteurs, se replonge dans le souvenir du temps présent, et se réfugie précipitamment dans le confort des micro-ondes et des factures téléphoniques.

Qu'est-ce qu'elle connaît au métier d'acteur, de toute façon?

Quelqu'un me demande de partir.

. Près du campus de William & Mary, cerné par des cartes postales empâtées de monts violets et majestueux, et quand je dis violets je pèse mes mots, je suffoque. Il me faut une bonne demi-heure pour récupérer. Je me sens mal, très mal. Je ne peux m'empêcher de penser qu'une tumeur me bouffe l'estomac. Elle doit être de la taille d'une boule de bowling. Puis je m'aperçois que j'ai oublié de manger. Ça fait plus de vingt-quatre heures que je n'ai rien avalé. Peut-être plus.

Non loin, je tombe sur une taverne qui vend des hamburgers pas chers et de l'eau courante propre. À l'autre bout de la salle, huit étudiants se torchent tranquillement à la stout. Ils ne font pas attention à moi.

Partout où je suis allé, j'ai trouvé trace de l'histoire de Zampanò, par là j'entends de Navidson, sans preuve réelle pour confirmer quoi que ce soit. J'ai passé au peigne fin toutes les rues et tous les champs de Disputanta à Five Forks et tout à l'est jusqu'à l'île de Wight, et bien que très souvent je me sente proche, vraiment proche, de quelque chose d'important, au final je pars toujours sans rien.

. Richmond n'est qu'un corbeau et les vestiges d'une roseraie piétinée un certain après-midi, il y a longtemps, par des ados excités.

. Charlottesville. Le doux cliquetis des roues de Billy Reston – qui si l'on y réfléchit rappelle beaucoup le bruit d'un vieux projo – menace en permanence de faire irruption dans les couloirs d'un bâtiment de briques rouges du nom de Thorton Hall, et j'ai eu beau examiner la liste des enseignants, je n'ai pas pu le trouver.

Sur un panneau d'affichage, il y a encore l'annonce d'une conférence de Roger Shattuck intitulée "Graves erreurs et "Splendides méchants", donnée à l'automne

97, mais rien concernant les énigmes architecturales qui attendent dans la sombre campagne virginienne.

Dans l'aile Ouest, je prends soin d'éviter la chambre 13.

. Monticello. J'ai appris que Jefferson avait étudié de près I Quattro Libri d'Andrea Palladio. Me suis aperçu que j'allais sûrement devoir visiter les grottes de Shenandoah et Luray. Je sais que je n'en ferai rien.

Une relecture rapide de tout ce qui précède et voilà que je m'aperçois que je retrace la mauvaise histoire. La Virginie comptait peut-être beaucoup dans l'imaginaire de Zampanò. Mais pas pour moi.

Je pars à la recherche d'une autre chose. Peut-être parallèle. Éventuellement harmonique. Certainement personnelle. Un filon parcourant tous les endroits que j'ai visités jusqu'ici, que ce soit au Texas – j'y suis enfin allé –, à La Nouvelle-Orléans, à Asheville, en Caroline du Nord ou tout autre tournant de route ou ville brisée qu'il m'est arrivé d'emprunter ou de traverser au cours de mon voyage dans l'Est.

Je ne saurais vous dire pourquoi je ne l'ai pas vue avant ce jour. Et ce n'est pas un parfum qui l'a fait revenir ni les contours nostalgiques d'un objet trouvé, ni une quelconque révélation de voyage. C'est ma propre main qui s'en est occupée. Peut-être l'avez-vous vue en premier? Aperçue brièvement, entre les lignes, entre les lettres, comme un fantôme dans un miroir, un fantôme dans les ailes?

Ma mère se trouve devant moi à présent, juste en face de vous. Présente, comme la guide, comme l'interprète, peut-être même comme cette étrange et confuse campagne. Ses traits tirés, les sombres poèmes lyriques dans ses yeux et bien sûr ses paroles, dans ces lettres venues de loin qu'elle m'envoyait quand j'étais jeune, quand elle me parlait secrètement de ces moments où elle regardait la nuit sceller le crépuscule, année après année, patiente comme un chat. Ou observait la façon dont les mots eux-mêmes pouvaient également écrire. Ou même, à sa façon élégante et, oui, horrifiante, elle m'apprenait comment tuer. Allant un jour jusqu'à me faire une démonstration.

Elle est là désormais. Elle a toujours été là.

"Prends garde, aurait-elle pu murmurer. Une nuit sans arbre illumine notre terrible époque, sa puissance rayonne, infinie, trouée": c'est ainsi qu'elle me l'aurait décrit, étant folle à lier.

Elle aurait réduit ce monde à merci.

Peut-être le fera-t-elle un jour.

4 mai 1998

À Kent. Neuf années. Quelle moche coïncidence. Ai même regardé ma montre. 9. Merde, neuf heures du soir.
5 + 4 + 1 + 9 + 9 + 8 + 9 = 45 (ou - 9 ans = 36)
4 + 5 = 9 (ou 3 + 6 = 9)
De toute façon, ça n'a pas d'importance.
Je le dis à l'allemande:
Nein.

21 juin 1998

C'est mon anniversaire. Joyeux anniversaire de merde, Johnny. Que sera bordel sera de merde chantait maman le jour J. Fière comme une bombe A.

1er juillet 1998

Les rêves empirent. D'habitude, dans les cauchemars, vous voyez ce dont vous avez peur. Pas ici. Pas d'image. Pas de couleur. Juste l'obscurité totale et ensuite dans le lointain, se rapprochant de plus en plus, commençant à percer un étrange grondement perpétuel, des sons, des voix, parfois juste quelques-unes, parfois une multitude, qui toutes, l'une après l'autre, se mettent à hurler.

Vous savez ce que c'est que de s'éveiller d'un rêve que vous n'avez pas vu? Eh bien, entre autres, vous n'êtes pas sûr d'avoir vraiment rêvé.

Le lendemain du 4 mai, je ne me sentais pas d'attaque pour noter ce qui s'était passé. Une semaine après, je me sentais encore moins disposé à écrire ce qui s'était passé. Quelle importance? Et puis, il y a une heure, je me suis réveillé sans la moindre idée de l'endroit où j'étais. Il m'a fallu vingt minutes juste pour arrêter de trembler. Mais quand j'ai fini par y arriver, je n'arrivais toujours pas à me débarrasser de l'impression que tout autour de moi avait été irrémédiablement brisé. Sans m'en apercevoir au début, je me suis mis à penser et à repenser à cette nuit, la nuit du 4 mai, refaisant bêtement plusieurs fois le chemin que j'avais pris quand j'étais allé voir l'institut où ma mère avait vécu. L'endroit que mon père avait toujours désigné sous le nom de La Baleine.

"Tu sais où est ta mère, Johnny, me disait-il. Elle est dans le ventre de La Baleine. C'est là qu'elle vit à présent. Elle vit dans La Baleine."

À ma grande surprise l'endroit n'existait plus. Fermé en avril. Il y a plus de cinq ans.

Y pénétrer n'avait pas été facile, mais finalement, après pas mal de déambulations, me promenant tranquillement

autour du périmètre envahi par les herbes, j'ai trouvé une brèche dans le grillage. Haut de deux mètres cinquante. Couronné de barbelés en spirale. Des panneaux d'interdiction d'entrée tous les dix mètres.

Pendant un moment, j'ai erré dans les longs couloirs blancs, jonchés presque partout de débris de verre. C'était facile de comprendre pourquoi. Tous les carreaux avaient été brisés. L'ancien bureau du directeur ne faisait pas exception.

Sur l'un des murs, quelqu'un avait griffonné ces mots: "Bienvenue à la Maison Givrée."

Il m'a fallu encore une heure pour trouver sa chambre. Les chambres se ressemblaient tellement, toutes familières, mais jamais tout à fait semblables, vraiment, leurs dimensions et perspectives jamais précisément en accord avec le souvenir que j'en avais, un souvenir dont je me suis vite mis à douter, un doute étonnamment douloureux en fait, jusqu'à ce que je voie par sa fenêtre l'arbre désormais recouvert de vigne vierge, du moins c'est ce qu'il semblait – même si rien n'est jamais immédiat –, ça correspondait, un soudain ajustement révélant l'endroit où elle était morte. Bien sûr, c'est définitif, pas vrai? Placard sur le côté. Vide. Et son lit dans le coin. Le même lit. Même si le matelas n'était plus là et que les ressorts ressemblaient désormais aux vestiges rouillés d'une épave de bateau à moitié engloutie dans les sables d'un rivage à moitié oublié.

L'horreur aurait dû m'enterrer.

Ça n'a pas été le cas.

Je me suis assis et j'ai attendu qu'elle me trouve.

Elle ne m'a jamais trouvé.

J'ai attendu toute la nuit dans la pièce même où ça s'était passé, j'ai attendu que sa frêle silhouette se libère et s'affranchisse en glissant des rayons de verre et de lune. Sauf qu'il n'y avait pas de verre. Pas de lune non plus. En tout cas, je n'en ai pas vu.

Au matin, j'ai accueilli le jour comme j'avais accueilli tous les autres – sans soulagement et sans explication.

Aucune raison satisfaisante au fait que je sois allé là où je suis allé ensuite; sauf, bien sûr, la raison évidente, qui dans ce cas est la seule disponible. Alors videz vos poches. Ça ne vous coûtera rien.

Parce que j'étais, je crois, encore bloqué sur cette notion de lieu et d'emplacement, j'ai fait toute la route jusqu'à la maison où j'habitais quand ils ont emmené ma mère, autrement dit pas mal d'années avant que mon père ne meure dans un accident, avant que je rencontre un type appelé Raymond.

Je comptais sonner à la porte d'entrée et baratiner l'habitant pour revoir l'intérieur. Je me persuadais que je parviendrais à persuader les nouveaux propriétaires

– quels qu'ils soient; j'imaginais des gens gras, au teint jaunâtre, pieux, me fixant bêtement, m'écoutant expliquer qu'en dépit de mon apparence, il était de leur devoir de gens pieux – de me laisser visiter ce qui m'avait appartenu, au moins un petit moment.

Je me disais que dès qu'ils auraient posé les yeux sur moi ils comprendraient que ce n'était pas une plaisanterie.

L'homme grommelant: "Si on ne laisse pas entrer ce garçon, il risque de craquer."

L'épouse: "M'en a tout l'air."

Puis l'homme: "Ouaip."

Et enfin, une dernière fois, l'épouse: "Ouaip."

Du moins, c'est ce que j'espérais.

Ils pouvaient tout aussi bien appeler les flics.

Il était près de midi quand j'ai retrouvé l'endroit, j'ai pris une série de rues sur la gauche, une autre à droite menant à une rue plutôt gauche, qui avait complètement changé. La maison n'était plus là. À la place, un vaste dépôt de bois. En partie opérationnel. L'autre partie encore en construction.

Eh bien, ce que je peux dire, c'est que le simple fait de voir toute cette sciure et cette graisse par terre, les casques, les câbles noirs et ces saloperies de caravanes, ça m'a tout déchiré à l'intérieur. Mes entrailles se sont mises à clapoter douloureusement. Sans doute du sang. J'étais en train de faire une hémorragie. Un truc qu'aucun pansement ou antiacide n'allait guérir. Je doutais même que des points de suture puissent être d'un quelconque secours. Mais que pouvais-je faire?

Cette fois-ci, ça ne cicatriserait pas.

J'ai traîné près des scies circulaires en me tenant le ventre à deux mains. Je n'avais aucune idée d'où je me trouvais par rapport à ce qui avait autrefois existé. Peut-être ma cuisine se trouvait-elle ici? L'évier en acier inoxydable là, sur le côté. Le vieux poêle là-bas. Et là où je me tenais, c'était exactement l'endroit où je me trouvais, à quatre ans, aux pieds de ma mère, levant mes bras, instinctivement, peut-être même gaiement, prêt à attraper le soleil. Attraper la pluie.

Le souvenir se mêle à tous les récits et à toutes les explications que j'ai entendus par la suite. Il est même possible que ce que je prends pour un souvenir ne soit que le souvenir du récit qu'on m'a fait bien plus tard. Impossible de savoir avec certitude, désormais.

J'étais paraît-il en train de rire. C'est ce qui explique la gaieté. Soi-disant, elle aussi était en train de rire. Puis quelque chose l'a fait se retourner brusquement, une légère erreur, vraiment, mais aux conséquences terribles: son bras a accidentellement renversé une poêle pleine d'huile brûlante, tandis que moi, ayant alors une réaction des plus étranges, j'ai ouvert mes bras pour jouer à l'intrépide ramasseur de tout. La poêle a

rebondi intacte sur le sol mais l'huile a recouvert mes avant-bras et les a transformés à jamais en tourbillons d'Oceanus. Ah oui, véritable sœur de Circé! Quelles cicatrices! Si je pouvais seulement t'envelopper de boue du Nil! Bénis ces bras, je t'en prie! Bras que je me suis de nouveau mis à examiner, en étudiant soigneusement les tourbillons, tous ces étranges courants et textures, me demandant quelle histoire tout cela pouvait raconter, et avec quel genre de détails, complètement inconscient du plouc qui gueulait dans mon oreille, gueulait par-dessus les machines et les scies hurlantes, et voulait savoir qu'est-ce que je foutais là, pourquoi est-ce que je me tenais le ventre et enlevais ma chemise comme ça? "Tu m'écoutes, connard? Non mais putain pour qui tu te prends?", je ne savais donc pas que je me trouvais sur une propriété privée? Il n'a même pas achevé sa tirade et m'a demandé si j'avais envie qu'il me brise en deux, comme si c'était là la question que posaient mon torse nu et mon silence. Même aujourd'hui je ne me rappelle pas avoir enlevé ma chemise, seulement avoir examiné mes bras.

Ça, je m'en souviens.

Quoi qu'il en soit, alors que j'écris tout ça – et sens le calme revenir – je commence à me rappeler autre chose, ou seulement à le percevoir, peut-être? La façon dont mon père avait grondé, rugi même, non, pas un rugissement, quand il avait contemplé mes bras brûlés, un cri presque inhumain qui perçait les tympans, lancé afin de me protéger, de l'arrêter elle et de m'envelopper, chose que j'avais oubliée. Cette période, quand j'avais quatre ans, me demeure obscure. Mais le son est resté trop vif pour chipoter au niveau décibels dans mon imagination. La façon dont il résonne dans ma tête comme un chant terrifiant et complètement familier. Sans cesse, en une boucle continuelle, chaque répétition apportant cette certitude: j'avais dû l'entendre – ou quelque chose comme ça –, pas alors mais plus tard, mais quand? Et soudain je découvre quelque chose, dissimulé au fond d'un couloir dans ma tête, non, pas dans ma tête, dans une maison, mais quelle maison? Une maison, la mienne? Peut-être près de l'entrée, clignotant dans l'obscurité, avec des yeux pâles comme des lunes d'octobre, qui se lèche les crocs, fait briller ses ongles peints, et juste avant de bondir – un autre cri, peut-être encore plus profond que le rugissement de mon père, même si ce ne peut être que celui de mon père, non? Renvoyant ce souvenir, cette prémonition – quelle qu'elle soit – ainsi que cette créature là-bas dans l'entrée, un rugissement capable d'effacer tout souvenir, me protégeant? Encore? Apparemment assez fort pour se faire entendre par-dessus le niveau sonore des machines broyant le bois, la pierre et la terre, et certainement bien plus puissant que ce pauvre connard qui n'arrêtait pas de me bousculer jusqu'à ce que je sois derrière les

grilles, tombant en disgrâce, ou en grâce? Qui ça intéresse merde, derrière la limite de la propriété, la leur, la mienne; ce qui était autrefois chez moi.

Je n'entendais rien.

Mes oreilles s'étaient débouchées.

Mon esprit tournait à vide.

Gravement.

2 septembre 1998

Seattle. Chez un vieil ami.[418] Un pédiatre. Sa femme et lui s'inquiètent de mon état, elle aussi est médecin. Je suis trop maigre. Trop de tremblements et de tics inexpliqués. Il insiste pour que je reste chez eux quelques semaines. Je décline. Il ne se rend pas compte de ce que ça impliquerait pour lui.

7 septembre 1998

Ensemble, nous avons passé le week-end à la station balnéaire de Doe Bay Village, sur l'île d'Orcas. Les bains minéraux m'ont apparemment fait du bien. Un endroit magnifique. Entouré par des sapins et fréquemment visité par d'étranges promeneurs pagayant dans des petits bateaux ancrés dans la baie. Nous sommes restés là un long moment à inhaler le soufre brûlant qui se mêlait à l'air du soir. Finalement, la femme de mon ami m'a interrogé sur mon itinéraire, et je lui ai répondu par des récits sur ma mère, ce que je me rappelais, l'institut, ce que j'avais vu, le dépôt de bois. Je leur ai même raconté l'histoire de mes cicatrices sur les avant-bras. Mais ils étaient déjà au courant. Comme je vous l'ai expliqué, ce sont mes amis. Ce sont des médecins.

Doc a piqué une tête dans le bassin d'eau froide adjacent. Un peu plus tard, il m'a raconté l'histoire du Dr Nowell.

20 septembre 1998

Je vais beaucoup mieux. Mes amis se sont occupés de moi à temps plein. Je fais de l'exercice deux fois par jour. Ils m'ont obligé à suivre un régime alimentaire sain et sérieux. Au début, c'était dur d'avaler mais maintenant mon estomac est en forme. Aucun indice de tumeur ou d'ulcère.

418

Une fois par jour, je participe à une réunion de soutien à leur hôpital. Je m'épanche vraiment. Doc m'a prescrit une drogue récemment découverte, un comprimé jaune clair le matin, un comprimé jaune clair le soir. Elle est d'un jaune si clair qu'on dirait presque qu'elle brille. Le médicament semble avoir éliminé ces profondes plongées et ces pics fous que j'ai dû si souvent endurer. Ça me permet également de dormir.

Tout récemment, Doc m'a avoué que la première fois qu'il m'avait entendu crier, il s'était dit qu'il me fallait autre chose qu'un simple séjour prolongé dans un institut. Les premières nuits, il était resté éveillé à m'écouter, notant les rares paroles que je grommelais, essayant d'imaginer quel genre de fuseaux de sommeil et de complexes K pouvaient expliquer pareille chose.

Mais le médicament a tout guéri.

C'est un miracle.

Voilà tout.

23 septembre 1998

Doc et sa femme m'ont emmené à Deception Pass et nous avons regardé le fond du défilé. Nous avons vu tous les trois un aigle royal planer sous le pont. Pour une raison ou une autre, personne n'a rien dit.

27 septembre 1998

Je suis en bonne santé et robuste. Je peux parcourir trois kilomètres en moins de vingt minutes. Je peux dormir neuf heures d'affilée. J'ai oublié ma mère. Je suis de nouveau sur les rails. Mais même si je suis désormais en route pour L.A. afin de commencer une nouvelle vie – les armes dans mon coffre ont disparu depuis longtemps, remplacées par ce miraculeux produit jaune et lumineux, en dose suffisante pour tenir un an –, en quittant mes amis ce matin je me suis senti très mal et dégoulinant de chagrin. C'était pire que je ne l'avais imaginé.

Debout l'un à côté de l'autre au milieu de l'allée, ils ressemblaient à un couple de jeunes mariés sur le point de filer à Paris, le genre qu'on voit dans les films, qui se précipite sur le quai, avec du riz dans les cheveux, grimpe dans un hydravion, se dirige vers le détroit, peut-être même vers un pont, peut-être y a-t-il même un moment où tout le monde se demande s'ils volent assez haut, s'ils vont réussir à passer au-dessus du pont, et puis tout d'un coup ils passent au-dessus et leur histoire commence. Des gens bien. Des gens très bien. Alors que je démarrais, ils insistaient encore pour que je reste.

28 septembre 1998

Portland. Crépuscule. Marché sous le pont Hawthorne et me suis assis près de la rivière Willamette. Jus de carotte et tofu au dîner. Non, ce n'est pas tout à fait ça, on dirait plutôt un burrito acheté dans une épicerie. J'étais sur le point de prendre mon cachet jaune mais pour une raison ou une autre – bon dieu mais c'est quoi cette histoire? – j'avais oublié d'en mettre un dans ma poche.

Je suis retourné là où je m'étais garé. Ma voiture avait disparu. Quelqu'un me l'avait volée.

Non. Ma voiture était toujours là. Exactement à l'endroit où je l'avais garée.

J'ai ouvert le coffre. Il était noir et glacial. Aucun cachet d'aucune sorte nulle part. Certainement pas pour une année. Comme je l'ai dit – noir et glacial. Vide, hormis le faible éclat de deux armes disposées côte à côte près d'un Weatherby 300 magnum.

29 septembre 1998

Non mais vous vous foutez de moi ou quoi? Vous avez vraiment cru que tout ça était vrai? Du 2 septembre au 28 septembre? J'ai tout inventé. De toutes pièces. Écrit ça en deux heures. Je n'ai pas d'amis médecins, encore moins deux amis médecins. Vous avez dû vous en douter. L'absence de jurons aurait au moins dû vous mettre la puce à l'oreille. Le signe certain que quelque chose clochait.

Et si vous avez gobé cette histoire de comprimé-jaune-qui-brille, eh bien c'est que vous êtes encore plus barré que moi.

Mais le plus triste dans cette histoire, c'est que je ne cherchais pas à vous mener en bateau. J'essayais de m'abuser moi, de me faire croire, même pendant deux minables petites heures, que j'étais assez verni pour posséder des amis pareils, qui pouvaient m'aider, me filer un coup de main, me servir du tofu, me faire faire de l'exercice, me prescrire un médicament miracle, me guérir de mes cauchemars. Pas comme Lude avec tous ses cachets et ses fêtes et ses embrouilles. Même si Lude me manque, c'est évident. Je me demande comment il va. Il devrait être sorti de l'hôpital. Me demande s'il est déjà riche. Ça fait des mois que je l'ai pas vu. Je ne sais même pas ce qui s'est passé le mois dernier. J'ai dû inventer quelque chose pour remplir le vide déconcertant. Obligé.

Actuellement, je suis à Los Gatos, en Californie. Los Gatos Lodge, pour être exact. J'ai réussi à dormir quelques heures jusqu'à ce qu'un cauchemar me fasse tomber du lit, en me tortillant comme un imbécile. Trempé de sueur. J'ai allumé la télé mais les chaînes n'ont pas grand-chose à proposer.

Je suis sorti. J'ai essayé d'interroger les milliards d'étoiles, m'attardant suffisamment longtemps pour me creuser un trou profond à l'arrière de la rétine, et quand je me suis finalement retourné pour affronter la sombre forêt qui m'entourait, j'ai cru voir les milliards d'yeux d'un milliard de chats apparaître, la chaîne entière du vivant, la somme de l'univers, les histoires de l'Histoire, une vie plus ancienne que quiconque aurait pu l'imaginer. Et même après avoir disparu – s'estompant ensemble, comme s'ils ne faisaient qu'un – quelque chose s'est attardé dans les plis soyeux des pins noirs, confortablement installé, à croire que lui aussi attendait que quelque chose s'éveille.

19 octobre 1998

De retour à L.A. Suis allé au garde-meubles pour récupérer le livre. Vendu ma voiture. Pris une chambre dans un hôtel épouvantable. Un dollar et 25 cents la semaine. Une serviette. Une plaque chauffante. Demandé au type de la réception s'il pouvait me donner une chambre sans voisin. Il a juste secoué la tête. N'a rien dit. Ne m'a pas regardé non plus. Alors je lui ai expliqué pour les cauchemars et que je criais beaucoup. Du coup, il a dit quelque chose, sans pour autant me regarder, se contentant de fixer le comptoir en formica, il m'a dit que je ne serais pas le seul. Il avait raison. Ils sont nombreux ici à crier dans leur sommeil.

Ai essayé de joindre Lude. Sans résultat.

24 octobre 1998

Appelé Pan-pan aujourd'hui. Elle était tellement heureuse d'avoir de mes nouvelles qu'elle m'a invité à dîner demain soir, et m'a promis le grand jeu, cuisine maison et des heures de temps rien qu'à nous sans interruption. Je l'ai avertie que je n'avais pas été à la laverie depuis un bail. Elle m'a dit que je pouvais utiliser sa machine à laver. Et même prendre une douche si ça me disait.

Toujours aucun signe de Lude.

25 octobre 1998

Lude est mort.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

2 novembre 1998

Partir, hélas. Car tout cela n'a été qu'un grand départ. Si l'on veut. N'est-ce pas?

11 novembre 1998

Loin de la ville à présent. Le bus brinqueballant sous des cieux bas en une lente progression aléatoire dans le désert. Des gens poussiéreux, des gens gras, des gens oubliés entassés sur les sièges et dans les allées. Paniers repas, ronflements et ce regard terne qui s'empare des visages quand ils sont heureux de partir mais pas très pressés d'arriver.

Au moins, j'ai un peu d'argent à présent. J'ai mis en gage mes armes avant le départ. Le type m'a filé huit cent cinquante dollars pour les trois. Il n'a pas voulu dépenser un cent pour les balles, alors je les ai gardées et balancées dans une benne à ordures derrière un labo photo.

Après être retourné au Kinko – ça m'a pris du temps – puis m'être rendu à la poste – ça m'a pris encore plus de temps –, je suis allé voir mon adorée pour la dernière fois.

Mon adorée?

Plutôt un fantasme, je crois. Et je ferais mieux d'écrire le mot avec "ph". Un espoir phantas(ma)tique. La charmante effeuilleuse qui, cette nuit-là, enfin, m'a confié son véritable nom.

Je ne saurais expliquer à quel point c'était agréable de la revoir. J'ai dû attendre mais ça en valait le coup. J'étais posté à l'arrière de la boîte, et j'ai été ravi de voir qu'elle portait le collier doré que je lui avais offert.

Je vous avais bien dit que mon patron lui ferait la commission. Il savait que je ne plaisantais pas quand je lui disais que sa vie serait un enfer s'il ne le faisait pas. Même si j'avais dit ça pour plaisanter.

Elle m'a assuré qu'elle ne l'ôtait jamais.

Nous n'avons pas parlé longtemps. Elle devait retourner sur scène et j'avais un bus à prendre. Elle m'a rapidement parlé de sa fille et de sa rupture avec le boxeur. Apparemment, il ne supportait pas les pleurs. Elle allait également subir de la chirurgie au laser pour se faire enlever ses tatouages.

Je me suis excusé d'avoir raté le dîner et lui ai dit – mais qu'est-ce que je lui ai dit, bordel? Des choses, je suppose. Je lui ai raconté des choses. Je voyais bien que ça la rendait nerveuse mais aussi que ça l'intriguait.

Les cauchemars font cet effet, non?

Du bout des doigts, elle a caressé doucement mes sourcils, encore douloureux à cause de l'Homme de Gdansk. Pendant un moment j'ai été tenté. Je déchiffrais

parfaitement certains signaux pour comprendre qu'elle voulait un baiser. Elle avait toujours parlé couramment ce langage affectif, mais je voyais également qu'au fil des ans, après des années et des années de grammaire semblable, elle ne savait plus déchiffrer les autres. J'ai découvert avec étonnement qu'elle comptait suffisamment pour moi pour que j'agisse désormais en fonction de ce savoir, surtout vu la solitude qui était la mienne. Je lui ai offert une accolade quasi paternelle et j'ai déposé un baiser sur sa joue. Au-dessus de nous les avions escaladaient le ciel en rugissant. Elle m'a dit de la rappeler et je lui ai dit de prendre soin d'elle puis, comme je m'éloignais, je lui ai fait un signe de la main et là-dessus j'ai fait mes adieux à l'Endroit le plus sympa sur terre.

28 août 1999

Je ne suis arrivé que hier à Flagstaff, en Arizona, où les trains ont coutume de s'arrêter pour que les sans-abri puissent descendre et se payer un café moyennant dix cents dans une petite buvette de l'autre côté des rails. Ça ne coûte vraiment pas plus. Pour soixante-quinze cents on peut avoir un bol de soupe et pour dix cents de plus une tranche de pain. J'ai évité le café et me suis payé à manger pour moins d'un dollar. Mais au lieu de remonter dans le train de marchandises, j'ai marché et fini par tomber sur un parc avec quelques bancs où m'asseoir et apprécier mon repas, l'esprit soudain absorbé pour une raison inconnue par des pensées de l'Europe. Les quais de Paris, les parcs de Londres. Une autre époque.

Tandis que je mangeais, une radio me tenait compagnie jusqu'à ce que je m'aperçoive que ce n'était pas du tout une radio mais de la musique live que déversait la porte de service d'un bar.

Il ne me restait que trois dollars et un peu de monnaie. Il y avait de grandes chances pour qu'on m'empêche d'entrer. Quoi qu'il en soit, je pouvais toujours m'attarder dehors et écouter quelques chansons.

Chose étonnante, je n'ai rencontré personne à la porte. Mais vu que l'endroit était à moitié vide, je me suis dit qu'on allait me repérer assez vite, m'intercepter avant que j'atteigne un tabouret. Il ne s'est rien passé de tel. Quand le barman est venu prendre ma commande, je lui ai expliqué d'entrée de jeu combien j'avais, en me disant que ça suffirait pour qu'on me raccompagne dehors.

"Pas de problème, a-t-il répondu. L'entrée est gratuite et ce soir la bière est à un dollar."

J'en ai commandé aussitôt trois pour les membres du groupe et un verre d'eau pour moi, et vous savez quoi, un peu plus tard le barman est revenu avec une bière offerte par la maison. Apparemment, j'avais été le premier client ce soir-là à payer un verre aux musiciens, ce qui était

bizarre et assez dingue aussi, surtout vu les prix et le fait qu'ils étaient doués.

Bref, j'ai accepté, puis je me suis mis à écouter les chansons, appréciant les étranges mélodies et les paroles franchement insolites. Le barman a fini par me faire remarquer que je n'avais pas touché à mon verre et il a proposé de me servir autre chose à la place. Je l'ai remercié et j'ai demandé une ginger-ale, qu'il est allé me chercher, et il en a profité pour se prendre une bière.

Nous étions encore en train de parler, de Flagstaff, du bar, des trains, moi lui racontant des histoires de cavales, lui me confiant quelques-unes de ses propres épreuves, quand sans prévenir une chanson aux paroles très étranges s'est infiltrée dans la conversation. J'ai pivoté sur mon tabouret, prêté l'oreille en me concentrant, persuadé de m'être trompé, quand je l'ai entendu une fois de plus: "Je vis tout au bout d'un couloir de cinq minutes et demie."

Je n'en croyais pas mes oreilles.

À la fin du concert, je me suis approché du trio, et les trois musicos, sans doute à cause de mon apparence et de mon odeur, se sont montrés plutôt soupçonneux et méfiants, et ce jusqu'à ce que le barman leur explique qu'ils me devaient les trois bières servies et vite descendues. L'atmosphère a changé. Le houblon est une devise incroyable.

On s'est mis à papoter. Ils venaient de Philadelphie et avaient joué sur la côte pendant tout l'été. Leur groupe s'appelait Liberty Bell. Un hommage à la fameuse cloche de la Déclaration d'Indépendance?

"Parce qu'on est fêlés. Tu piges?", s'est esclaffé le guitariste. Puis ils m'ont parlé avec pas mal de désinvolture de leur musique jusqu'à ce que je les interroge sur cet étrange couloir de cinq minutes et demie.

"Pourquoi?", a sèchement demandé le bassiste, les deux autres cessant aussitôt de parler.

"C'était pas un film?", j'ai dit, pas qu'un peu surpris par la vitesse à laquelle l'ambiance avait changé.

Heureusement, après m'avoir observé un moment, et prenant vraisemblablement une de ces décisions instinctives, le batteur a secoué la tête et m'a expliqué que les paroles de la chanson étaient inspirées par un livre qu'ils avaient trouvé sur Internet il y a un bout de temps. Le guitariste est allé chercher quelque chose dans un sac en toile entreposé derrière un de leurs amplis Vox. Après avoir farfouillé quelques secondes, il a trouvé ce qu'il cherchait.

"T'as qu'à y jeter un coup d'œil toi-même, a-t-il dit en me tendant un gros paveton de feuilles très abîmées. Mais fais attention, a-t-il ajouté en prenant le ton feutré d'un conspirateur. Ça va changer ta vie."

Voilà ce qui était écrit en page de titre:

La Maison des feuilles

par Zampanò

avec une introduction et
des notes de Johnny Errand

Circle Round A Stone Publication

Première Édition

Je n'en croyais pas mes yeux.

J'ai découvert alors que non seulement ils l'avaient lu tous les trois mais qu'en plus, de temps en temps, dans une ville, quelqu'un dans le public, en entendant la chanson dans laquelle il était question d'un couloir, venait leur parler après le concert. Ils avaient déjà passé de nombreuses heures avec de parfaits inconnus à épiloguer sur le livre de Zampanò. Ils avaient discuté des notes de bas de page, des noms et même de l'apparition codée de Thamyris à la page 393, un truc que j'avais recopié sans rien soupçonner un seul instant.

Ils se posaient apparemment pas mal de questions sur Johnny Errand. Avait-il réussi à se rendre en Virginie? Avait-il trouvé la maison? Avait-il fini par dormir une nuit normalement? Et surtout, sortait-il avec quelqu'un? Avait-il enfin trouvé la femme désirée? Ça m'a fichu un sacré coup. Je veux dire, il faut quand même se livrer à une lecture attentive très impressionnante de la page 119 pour se rappeler ce truc-là.

Pendant la deuxième partie du concert, j'ai feuilleté le livre. Chaque page était cornée, tachée et surchargée en rouge de questions et de commentaires que j'ai souvent trouvés astucieux. Dans quelques-unes des marges, il y avait même des envolées perso assez étonnantes sur la vie des musiciens eux-mêmes. J'étais ahuri et sous le choc et soudain complètement largué par ce que j'avais fait. Je ne savais pas si je devais éprouver de la colère pour être à ce point hors circuit ou de la tristesse à l'idée d'avoir fait quelque chose que je ne comprenais pas entièrement ou bien me réjouir simplement de tout ça. Il ne fait aucun doute que je tenais au contenu de ces pages, si imparfaites, si incomplètes fussent-elles. Mais à cet égard, elles étaient absolument complètes, chaque erreur, chaque geste inachevé, tout ce discours inaudible, préservés & intacts. Là, à plat sur mes paumes, un écho venu du passé.

Je me suis trituré les méninges pendant un temps pour savoir si je devais dire au groupe qui j'étais, mais finalement, pour une raison ou une autre, j'ai

décidé de ne pas le faire, et je me suis contenté de leur rendre le livre en les remerciant. Puis, gagné par l'envie de dormir, je suis retourné dans le parc, je me suis emmitouflé dans ma veste avec les nouveaux boutons que j'avais personnellement cousus – en utilisant cette fois des bobines entières de fil pour m'assurer qu'ils ne tomberaient plus jamais – et je me suis étendu sous un vieux frêne, la tête à même le sol, et j'ai écouté la musique qui continuait à filtrer du bar, apaisante, gagné par un rêve où je filais au-dessus des nuages, baigné de lumière, m'envolant de plus en plus haut, jusqu'à ce qu'enfin je sombre dans un sommeil que le passé ne troublait plus.

Il y a quelques instants, un énorme husky gris et poilu a émergé de nulle part et s'est mis à renifler mes vêtements, remuant mon bras et léchant mon visage comme pour me faire comprendre que, bien qu'il n'y eût ni feu ni foyer, la nuit était finie, on était en août et aucune température inférieure à -30° ne me menaçait. Après l'avoir caressé quelques minutes, je me suis promené avec lui dans le parc. Il courait après les oiseaux pendant que je me dégourdissais les jambes. Alors même que je consigne tout ça, il insiste pour rester à côté de moi, ses oreilles se dressent de temps en temps dans le crépuscule, tandis que devant nous un ciel aussi sombre qu'une prune talée se déploie lentement dans le matin.

Je ressens encore en moi un chagrin étrange et bizarrement familier, un chagrin qui je pense m'accompagnera un temps, enroulé autour du même or qui fut autrefois au cœur de mon horreur, avant qu'elle apparaisse devant lui et change la pluie en vent. Mais au moins, il fait plus doux, une brise légère monte du sud. Flagstaff semble désert, le bar est fermé et le groupe est parti, mais je peux entendre le roulement d'un train dans le lointain. Il sera bientôt là, des sans-abri vont en descendre, ils boiront du café à dix cents, et de la soupe à soixante-quinze. Il me reste un peu de monnaie. Un truc chaud me ferait du bien, un truc bien chaud. Mais je n'ai pas besoin de partir tout de suite. Pas encore. Il me reste plein de temps. Plein de temps. Et de toute façon je sais que ça va aller. Ça va bien se passer. Ça va bien se passer.

---

31 octobre 1998

Retour à la case départ. Ces pages sont dans un de ces désordres. Collées ensemble par le miel de tous les thés que j'ai préparés. Collées ensemble par du sang. Je ne sais pas quoi faire non plus de ces dernières

entrées. Quelle différence ça fait, surtout en différance, ce qui est lu ce qui reste dans ce qui est écarté ce qui est inventé ce dont on se souvient ce qui est oublié ce qui est écrit ce qui est trouvé ce qui est perdu ce qui est fait?

Ce qui n'est pas fait?

Quelle différence?

31 octobre 1998 (Plus tard)

Je venais juste de terminer l'intro quand je les ai entendus venir me chercher, tout un chœur, maudissant mon nom, des tas de bruits de pas puis des coups de poing sur ma porte.

Je suis sûr que c'est le type de l'hôtel. Je suis sûr que c'est la police. Je suis sûr qu'il y en a d'autres. Une multitude d'autres? Me reprochant ce que j'ai fait.

Les armes sont sur mon lit. Elles sont chargées.

Que vais-je faire?

Il n'y a plus d'armes. Il n'y a plus de voix.

Il n'y a personne à ma porte.

Il n'y a même plus de porte.

Comme un enfant, je rassemble les pages du manuscrit achevé dans mes bras et sors par la fenêtre.

Aussitôt les souvenirs affluent.

Le sang de l'Homme de Gdansk est étalé sur mes doigts, mais alors que je m'apprête à l'assassiner, là, sur le trottoir, et à emmener Kyrie dans un autre lieu — un lieu innommable —, quelque chose de sombre, d'extrêmement sombre, arrête ma main et, dans les murmures d'un vent étrange, dissipe ma fureur.

Je balance la bouteille, relève l'Homme de Gdansk et dis quelque chose, un truc en rapport avec Lude, un truc en rapport avec elle, il bafouille des excuses. Pour une raison ou une autre, ses mains sont entaillées et saignent. Kyrie prend ses clés, se glisse derrière le volant et disparaît dans le beuglement du jour, leur départ résonne dans ma tête, y laissant des échos de sens incomplet, ancien et épique, comme pour dire que tout ce qui a fini par nous signifier a été écarté par autre chose qui a fini par nous rejoindre. Nous assurant par cette décision que, pendant que les morts chassent encore leurs jeunes, les jeunes peuvent encore se retourner et en se retournant apprendre comment la définition même du futile empêche le meurtre.

Ou n'est-ce pas ça du tout?

Je me mets à courir, m'efforçant de trouver une issue donnant sur autre chose, une chose sans danger, fuyant le regard des autres, le vacarme de la vie.

Il y a ici quelque chose de plus fort. Qui dépasse mon imagination. Ça me terrorise. Mais qu'est-ce que c'est? Et pourquoi est-ce que ça m'a retenu? L'obscurité n'était-elle pas le rien absolu? N'était-ce pas la découverte de Navidson? N'était-ce pas celle de Zampanò? Ou ai-je tout interprété de travers? Suis-je passé à côté de l'évidence, d'autre chose, qui reste à découvrir et m'attend là, quelque part tout au fond de moi, en dehors de moi, une chose puissante et extrêmement patiente, qui n'a pas peur de rester là, même si elle est et a toujours été libre.

Je suis allé aussi loin à l'ouest que j'ai pu.

Assis sur le sable, je regarde le soleil se brouiller et se décomposer. Les rouges épousent enfin les bleus. Bientôt la nuit nous enveloppera tous.

Mais le jour n'est pas encore tombé, non, pas encore, et je peux vaguement distinguer mon propre couloir sombre, ou peut-être était-ce juste une entrée et peut-être n'était-elle pas sombre du tout, mais fortement éclairée, le soleil de l'après-midi brûlant derrière les volets de plomb, détectable parmi une longue cohorte de hiers, vers la fin, mais pas la vraie fin bien sûr, où je me tenais à l'âge de sept ans, me cramponnant aux poignets de ma mère, essayant du mieux que je pouvais de l'empêcher de partir.

Ses yeux, je me rappelle, brillaient de tendresse et de confusion mêlées, alors qu'elle continuait de marmonner d'étranges paroles maladroites: "Ma petite paupière. Mon petit agneau Brahma. Tout va bien se passer pour maman. Ne t'inquiète pas."

Mais mon père avait beau la tenir par les épaules, s'efforçant le plus doucement possible de l'emmener au loin, je ne pouvais pas la laisser partir. Alors elle s'est agenouillée devant moi, elle m'a embrassé sur les joues, sur le front, elle m'a caressé le visage.

Elle n'avait pas essayé de m'étrangler et mon père n'avait jamais proféré le moindre son.

Je le vois bien aujourd'hui. Je l'entends aussi. Parfaitement.

Sa lettre se trompait désespérément. Sans doute une invention pour que je puisse la rejeter plus facilement. Ou peut-être autre chose. Je n'en ai aucune idée. Mais je sais très bien que ses doigts ne se sont jamais refermés autour de ma gorge. Ils ont juste essayé de sécher les larmes de mes joues.

Je n'arrivais pas à m'arrêter de pleurer.

Je n'avais jamais autant pleuré.

Je pleure maintenant.

Après toutes ces années, je ne peux plus m'arrêter.

Je ne vois plus rien.

Je ne voyais rien alors.

Bien sûr elle s'estompait déjà. Mon pauvre père l'emmenant loin de moi, contraint de s'emparer d'elle, surtout quand ils sont arrivés dans l'entrée et qu'elle s'est mise à crier, à m'appeler de ses cris, refusant absolument de les suivre et criant mon nom – c'était ça le rugissement, celui dont je me souvenais, non, pas un rugissement, mais l'appel le plus triste qui soit – cherchant à m'atteindre, sa voix résonnant comme si elle allait fracasser le monde, le remplir de tonnerre et d'obscurité, ce qu'elle a fini par faire, je crois.

Après ça, j'ai arrêté de parler pendant longtemps. Ça n'avait pas d'importance. Elle était perdue, avalée par La Baleine où les autorités jugeaient peu sage de me laisser la voir. Ils n'avaient pas tort. Elle allait mal et j'étais bien trop jeune et bouleversé pour comprendre ce qui lui arrivait. La compassion étant un long périple, j'étais encore à des années de l'embarquement. En outre, j'ai très vite appris comment lui en vouloir, et soignais mes plaies avec le dangereux langage du reproche. J'ai refusé de la voir. Ça m'était désormais égal. En fait, j'en suis venu à réclamer son absence, et c'est ainsi que j'ai finalement compris ce qu'être insensible signifie. Vraiment insensible. Et puis un jour, je ne sais pas quand, j'ai oublié tout ça. Comme un mauvais rêve, les détails de ces cinq minutes et demie ont disparu et m'ont laissé à mon futur.

Sauf qu'il ne s'agissait pas d'un rêve.

Cela – ce peu de chose – je le sais maintenant.

Le livre brûle. Enfin. Une étrange lueur balaie chaque page, mémorisant tout son contenu alors que chaque caractère se tord et finit en cendres. Au moins le feu est chaud, il réchauffe mes mains, réchauffe mon visage, dissipe les sombres eaux de l'œil intérieur, même s'il projette également de longues ombres sur le monde, le prix de tout bûcher, puis s'éparpille en spectres de poussière que le ciel dérobe et rend à la mer et au sable.

Avais-je voulu dire mémorialiser?

Bien sûr, les ténèbres existeront toujours mais je sais désormais que quelque chose les habite. Historique ou pas. Parfois, on dirait un chat, une panthère à la démarche folle ou un tigre aux rayures de cendres et aux yeux aussi furieux que des océans en hiver. Parfois, c'est la courbe d'un poignet ou ce qu'il reste d'une idylle, dissimulé dans le tiroir d'une table de nuit égarée depuis longtemps ou bien soigneusement dessiné dans les marges d'un vieux calendrier abandonné. Parfois, c'est même juste un ruban de vapeur filant vers l'ouest, prophétique, filant au-dessus de nuages qui rougeoient

d'une dangereuse lueur. Bien sûr ce ne sont là que des images, mes images, elles naissent de quelque chose qui ressemble surtout à une Voix, qui bien qu'invisible à l'œil nu et très souvent inaudible n'en continue pas moins, jour et nuit, année après année, de nous traverser tous.

Tout comme tu m'as traversé.

Tout comme je te traverse aujourd'hui.

Je suis désolé, il ne me reste plus rien.

Sauf cette histoire, ~~dont je me souviens maintenant~~, trop éloignée de la surface de toute aube, celle que Doc m'a racontée quand j'étais à Seattle —

Ça commence par la naissance d'un bébé, mais ce bébé se porte mal. Il est né avec des trous dans le cerveau et "présente une absence de différentiation gris/blanc" — comme l'a dit Doc. À tel point que quand l'enfant émerge dans ce monde, il ne respire même pas.

"L'enfant est cyanosé", s'écrie le Dr Nowell et tous les rythmes cardiaques connaissent une accélération brutale. Le bébé est mis dans un petit lit de soixante centimètres sur soixante, avec une chaufferette et des lampes au-dessus de lui.

Le Dr Nowell cherche le pouls sur le cordon ombilical tout en plaçant dans la bouche une seringue à pompe pour essayer de stimuler la respiration.

"Allez allez allez. Respire respire respire. Plus fort plus fort plus fort."

Il n'obtient pas toujours de résultat. Il y a des fois où ces mesures échouent. Mais là, ce n'est pas le cas.

L'équipe du Dr Nowell intervient aussitôt, pratique une intubation et met en place un sac respiratoire, le tout est prêt en moins d'une minute tandis qu'ils l'emmènent rapidement dans une USI où il est placé en soutien vital, via un Siemens Servo 300, bardé de lumières rouges, de lumières vertes et de tas de clochettes et de sifflets.

Il semble que la vie va s'accrocher mais ce n'est pas gagné. Les écrans enregistrent activité ECG, fonctions respiratoires, pression artérielle, saturation du sang en oxygène, tout comme le capnomètre télo-expiratoire. On recourt à un ventilateur. Et à des kilomètres d'intraveineuses.

Comme prévu, des infirmières, un inhalothérapeute et une foule de médecins envahissent la salle, les seuls à pouvoir déchiffrer la situation.

Les lumières rouges et vertes suivent chaque respiration du bébé. Des chiffres rouges indiquent le taux exact de pression nécessaire pour remplir ses fragiles poumons. Quelques minutes s'écoulent et le

moniteur SAT (saturation en oxygène), qui est relié à la sonde SAT, commence à enregistrer un déclin. Le Dr Nowell réagit rapidement en portant le PEEP (Pression respiratoire) à 10 pour compenser l'oxygénation défaillante, pendant que le ECG suit avec succès chaque battement de cœur, la courbe de chaque onde P ou dans le cas précis le QRS normal, tandis que sur le moniteur, l'axe central, émanant de la source même, un cathéter relié au nombril, enregistre une pression artérielle continue ainsi que des gaz de sang.

La mère, bien sûr, ne voit rien de tout cela. Elle ne voit que son petit garçon, qui respire à peine, ses minuscules doigts pareils à des coquillages qui osent encore se cramponner au monde.

Plus tard, le Dr Nowell et d'autres experts lui expliqueront que son fils a des trous dans le cerveau. Il ne survivra pas. Il ne peut survivre qu'avec l'aide de machines. Elle va devoir le laisser partir.

Mais la mère résiste. Elle passe la journée avec lui. Puis elle passe la nuit avec lui. Elle ne dort jamais. L'infirmière l'entend qui lui parle à voix basse. On l'entend lui chanter des chansons. Un deuxième jour s'écoule. Une deuxième nuit. Mais elle ne dort toujours pas, les mots ne cessent de sortir de sa bouche, les mélodies bercent l'enfant, veillent sur lui.

L'infirmière en chef a l'impression d'assister à un miracle. Quand son tour de garde prend fin, elle refuse de partir. La rumeur s'ébruite. De plus en plus de gens se mettent à passer par l'USI. Cette mère remarquable est-elle toujours éveillée? Lui parle-t-elle encore? Qu'est-ce qu'elle chante?

Un médecin jure qu'il l'a entendue murmurer quelque chose comme "et c'est peu air", ce que tous comprennent très vite comme "aspire un peu d'air".

Quand le troisième jour s'écoule sans que la mère ait même fermé les yeux, de plus en plus de gens laissent entendre que le bébé va guérir. Le bébé va grandir, vieillir, devenir sage. Des aides-soignants apportent à manger et à boire à la mère. Hormis quelques gorgées d'eau, elle ne touche à rien.

Bientôt même le Dr Nowell se retrouve embarqué dans cette hystérie chuchotante. Il a sa propre famille, ses propres enfants, il devrait rentrer chez lui, mais il ne peut pas. Quelque chose dans cette scène réveille peut-être en lui des souvenirs personnels. Toute la nuit, il s'active auprès des autres prématurés, gardant de loin un œil sur la mère et l'enfant pris dans un écheveau de câbles et de tubes, partageant un langage secret qu'il peut entendre mais ne peut jamais tout à fait déchiffrer.

Finalement, le matin du quatrième jour, la mère se lève et se dirige vers le Dr Nowell.

"Je pense qu'il est temps de le débrancher", dit-elle calmement, sans jamais lever les yeux du sol.

Le Dr Nowell ne s'attendait absolument pas à ça et ne sait pas du tout comment réagir.

"Bien sûr", bafouille-t-il enfin.

Un nombre anormal de médecins et d'infirmières se rassemble autour du garçon, et bien qu'ils prennent soin de dissimuler leurs sentiments, ils sont plus d'un à croire que l'enfant va vivre.

Le Dr Nowell fait de son mieux pour expliquer la marche à suivre à la mère. D'abord, il va débrancher toutes les intraveineuses non essentielles et ôter la sonde naso-gastrique. Puis, même si le cerveau de son fils est gravement endommagé, il va lui donner un petit médicament pour s'assurer qu'il ne souffre pas. Enfin, son équipe et lui vont stopper le goutte-à-goutte, éteindre les moniteurs, le ventilateur et ôter le tube trachéal.

"Nous laisserons le reste à . . ." Le Dr Nowell ne sait pas comment achever sa phrase, et se contente juste d'ajouter: "Bon."

La mère acquiesce et demande à rester encore un moment auprès de son enfant.

"Je vous en prie", dit le Dr Nowell le plus gentiment possible.

Le personnel recule. La mère se tourne vers son garçon et passe doucement ses doigts sur le sommet de son crâne. Pendant un moment tout le monde jurerait qu'elle a cessé de respirer, ses yeux ne cillent plus et restent fixés sur lui. Puis elle se penche en avant et dépose un baiser sur son front.

"Tu peux partir à présent", dit-elle tendrement.

Et là, sous les yeux de tous, avant même que le Dr Nowell ou quiconque puisse tourner un bouton ou abaisser un interrupteur, le ECG présente un tracé plat. Asystolie.

L'enfant n'est plus.

XXII

La vérité transcende le récit.
— Ino

plus que le noir complet. La cassette est finie.

Quand Karen se retourne enfin et découvre le vide total qui l'attend derrière elle, elle ne crie pas. Au lieu de ça, sa poitrine se soulève, incapable pour le moment d'inspirer ou d'expirer le moindre air. Assez bizarrement, alors qu'elle s'apprête à quitter la chambre des enfants, on dirait presque que quelque chose retient son attention. Quelques minutes plus tard, elle revient avec une lampe torche halogène et s'avance près du bord.

Hanan Jabara pense que Karen a entendu quelque chose, même si on n'entend rien qui ressemble même de loin à un son sur la Hi8.[419] Carlos Ellsberg est du même avis que Jabara: «Karen s'arrête parce qu'elle a entendu quelque chose.» Mais il affine cette affirmation en ajoutant: «Le son est manifestement imaginé. Un autre exemple de la façon dont l'esprit, n'importe quel esprit, recherche constamment à l'emporter sur l'abîme.»[420]

Comme chacun le sait, Karen reste quelques minutes au bord, et braque sa lampe sur les ténèbres en appelant Navidson[421]. Quand enfin elle pénètre à l'intérieur, elle ne prend pas sa respiration et ne dit rien. Elle fait juste un pas en avant et disparaît derrière le rideau noir. Une seconde plus tard le vide glacial disparaît lui aussi, remplacé par le mur, exactement comme il était avant, à un détail près: tous les dessins d'enfant ont disparu.

L'acte de Karen a inspiré à Paul Auster un court monologue intérieur retraçant les trajectoires des pensées de Karen.[422] Donna Tartt a également décrit de façon ingénieuse le dilemme de Karen. Sauf que dans sa version, au lieu de s'avancer dans les ténèbres, Karen retourne à New York et épouse le riche rédacteur d'une revue.[423] Il existe même paraît-il un opéra inspiré du *Navidson Record*, écrit du point de vue de Karen, son dernier pas dans le vide servant de sujet à l'aria finale.

Quelles que soient les raisons qui ont poussé Karen à surmonter ses peurs, il ne fait guère de doute que son amour pour Navidson est le catalyseur essentiel. Son désir de l'étreindre comme jamais elle ne l'a fait vient à bout des souvenirs du sombre puits, des mauvais traitements perpétrés par un beau-père ou des ombres de son enfance. En cet instant, elle fait preuve d'une force exemplaire, ce qu'Erich Fromm appelle la mise en œuvre d'un «rapport symbiotique» par le courage personnel.

---

[419]Hanan Jabara, «Entendre des choses», *Angle acoustique*, v. xxxii, n. 8, 1994, p. 78-84.

[420]Carlos Ellsberg, «La Séance solipsiste», *Ouija*, v. ix, n. 4, décembre 1996, p. 45.

[421]Même si cela peut paraître évident, de récentes études menées par Merlecker et Finch ont enfin confirmé la «haute probabilité» selon laquelle «l'étoile» fixée par Navidson sur la pellicule n'était rien d'autre que la lampe halogène de Karen. Voir Bob Merlecker et Bob Finch, «Étoile, toi, l'étoile, premier phare que je vois ce soir.» *Byte*, v. 20, août 1995, p. 34.

[422]Paul Auster, «Rubans», *Glas Ohms*, v. xiii, n. 83, 11 août 1993, p. 2.

[423]Donna Tartt, «Please, Please, Please Me», *Spin*, décembre 1996, p. 137.

Le critique Guyon Keller estime que le rôle de la vision fait partie intégrante du succès de Karen:

> Je crois que Karen n'aurait jamais pu accomplir cet acte si elle n'avait réalisé au préalable ces deux moments cinématiques remarquables: *Ce que certains ont pensé* et *Une brève histoire de celui que j'aime.* En réapprenant à voir Navidson, elle a vu ce qu'il n'était pas et par conséquent s'est mise à se voir elle-même avec beaucoup plus de lucidité.[424]

La célèbre traductrice italienne Sophia Blynn va encore plus loin que Keller:

> La lumière la plus importante que Karen emportait dans cet endroit était le souvenir de Navidson. Et il en allait de même pour ce dernier. Même s'il est en général acquis que son dernier mot est «carré» ou le début de «carrément», je pense différemment. Je crois qu'il s'agit là du début du nom même vers lequel son esprit et son cœur s'étaient finalement tournés. Son seul espoir, son seul sens: «Karen.»[425]

Quelles que soient les raisons qui ont permis à Karen de franchir ce seuil, trois quarts d'heure plus tard, un voisin l'aperçut en pleurs sur la pelouse devant la maison, un ruban rose dans les cheveux, Navidson recroquevillé sur ses genoux.

Une ambulance arriva bientôt. Reston les rejoignit à l'hôpital. La température corporelle de Navidson avait chuté de façon effrayante. Ne possédant pas d'appareil de circulation extracorporelle qui aurait pu pomper le sang froid de Navidson et le remplacer par du sang chaud oxygéné, les médecins durent pratiquer une incision dans sa cavité abdominale, insérer des cathéters et entreprendre d'irriguer ses organes internes avec une solution tiède. Bien que sa température se soit améliorée, le ECG continua de produire l'onde J particulière qui indique l'hypothermie. De nouveaux litres de solution saline furent ajoutés à l'intraveineuse. Les médecins suivirent les progrès de près. Une heure s'écoula. Personne ou presque ne pensait qu'il survivrait une heure de plus.

Il le fit.

Cette nuit-là ainsi que les jours qui suivirent, Karen resta à son chevet, lui fit la lecture, lui chanta des chansons. Quand elle était fatiguée, elle s'endormait près de son lit.

Comme les heures se changeaient en semaines, Navidson se mit à reprendre des forces, mais le prix qu'il dut payer était élevé. Sa main droite et la partie supérieure d'une de ses oreilles étaient gelées. Des parcelles de peau de son visage durent également être sacrifiées ainsi que son œil gauche. En outre, sa hanche s'était brisée inexplicablement et dut être remplacée. Les médecins déclarèrent qu'il aurait besoin d'une béquille le restant de sa vie.

Ce fut le cas.

---

[424] Guyon Keller, «De l'importance d'y voir clair», in *Cineaste*, v. xxii, n.1, p. 36-37.
[425] Sophia Blynn, «Lumière interne», in *Washingtonian*, v. 31, décembre 1995, p. 72.

Mais il survécut. Qui plus est, le film et les cassettes qu'il fit lors de son voyage survécurent aussi.

Quant à ce qu'il advint après que Karen eut disparu de l'écran, le seul récit existant provient d'un bref entretien réalisé par un étudiant journaliste de William & Mary:

Karen: Sitôt que je suis entrée, je me suis mise à frissonner. Il faisait si froid, c'était si sombre. J'ai regardé autour de moi pour voir où j'étais mais là d'où je venais n'existait plus. Je me suis mise à suffoquer. Je ne pouvais plus respirer. J'allais mourir. Mais j'ai quand même réussi à bouger. J'ai continué à mettre un pied devant l'autre jusqu'à ce que je le trouve.

Q: Vous saviez qu'il était là?

Karen: Non, mais je voulais le croire. Puis tout d'un coup il était là, à mes pieds, sans aucun vêtement et tout recroquevillé. Sa main était blanche comme de la glace. [Elle retient ses larmes.] Quand je l'ai vu dans cet état, peu importait où je me trouvais. Je ne me suis jamais sentie, eh bien, aussi libre.

[Longue pause]

Q: Que s'est-il passé alors?

Karen: Je l'ai serré contre moi. Il était vivant. Il a émis un bruit quand j'ai pris sa tête dans mes bras. Je ne comprenais pas ce qu'il disait au début puis j'ai compris que la lampe lui faisait mal aux yeux. Alors je l'ai éteinte et je l'ai serré contre moi dans l'obscurité.

[Une autre longue pause]

Q: Comment avez-vous fait pour le sortir de la maison?

Karen: Elle s'est dissoute, c'est tout.

Q: Dissoute? Que voulez-vous dire?

Karen: Comme un mauvais rêve. On était dans le noir total et soudain j'ai vu, non . . . en fait, j'avais les yeux fermés. J'ai senti la chaleur, un air doux sur mon visage, puis j'ai ouvert les yeux et j'ai vu des arbres, de l'herbe. Je me suis dit: «On est morts. On est morts et c'est là qu'on va après la mort.» Mais c'était juste notre jardin.

Q: Vous dites que la maison s'est dissoute?

Karen: [Pas de réaction]

Q: Comment est-ce possible? Elle existe encore, n'est-ce pas?

FIN DE L'ENTRETIEN[426]

[426] Manquant. — Éd.

XXIII

«Maison ayant survécu, Kalapana, Hawaii, 1993»
— Diane Cook

Dans *Pitié passionnelle et autres recettes du désastre* (Londres: Greenhill Books, 1996), Helmut Muir s'exclame: «Tous deux s'en sortent. Ils finissent même par se marier. C'est un heureux dénouement.»

Et c'est la vérité. Karen et Will Navidson survivent tous deux à leurs épreuves et échangent leurs vœux dans le Vermont. Bien sûr, peut-on vraiment regarder le visage ravagé de Navidson, le cache qui recouvre son œil gauche, l'absence d'une de ses mains, la béquille glissée sous son aisselle, et parler d'un «heureux dénouement»? Même si l'on fait abstraction de la diminution physique, que penser du choc émotionnel que Muir évacue si allégrement?

Les Navidson ont beau avoir quitté la maison, ils ont même beau avoir quitté la Virginie, ils ne pourront jamais se débarrasser du souvenir de cet endroit.

«Nous sommes fin octobre», nous dit Navidson dans la séquence finale du *Navidson Record*. Presque un an et demi s'est écoulé depuis qu'il est sorti de la maison. Il se remet lentement mais sûrement, et consacre son temps et son énergie à achever son projet. «Il est au moins sorti quelque chose de positif de tout ça, dit-il en souriant. La maladie de peau qui ravageait mes pieds depuis tant d'années a complètement disparu.»

Les enfants semblent se plaire dans le Vermont. Daisy croit fermement que des fées peuplent la campagne et que des esprits se sont emparés de sa collection de peluches et de poupées, en particulier une rouge et or. Chad, quant à lui, est devenu obsédé par les Lego, et passe d'innombrables heures à faire des constructions. Quand on l'interroge sur sa récente passion, il se contente de dire qu'il veut devenir architecte.

Karen fait de son mieux pour suivre le mouvement général. On vient de lui diagnostiquer une tumeur maligne au sein. La mastectomie a été considérée comme un «succès» et la chimiothérapie qui a suivi a été déclarée «très efficace». Néanmoins, la perte de ses cheveux ainsi qu'un ulcère à l'estomac l'ont laissé émaciée et terne. Elle a perdu trop de poids et a tout le temps

besoin de s'asseoir pour reprendre son souffle. Mais, comme nous le montre tendrement Navidson, son sourire de feu follet semble résister aux effets dévastateurs de la maladie et chaque fois qu'elle rit son rire est chargé d'accents victorieux.

Navidson filme tout cela dans des plans simples, baignant dans un éclairage chaleureux: le lait qui frémit, des noisettes grillées, les doigts gracieux de Karen qui tressent les longs cheveux auburn de sa fille sur fond de frênes noirs et de pins. Malgré le bonnet de laine qu'elle ôte rarement, Karen, tout comme Daisy, dégage encore un éclat remarquable. Ce que Massel Laughton a qualifié de «beauté de la malice»[427].

Il ne s'agit pas là du seul plan de la mère avec son enfant. Des centaines de photographies sont accrochées aux murs de leur maison. Chaque pièce, chaque escalier et chaque couloir présente des photos de Karen, Daisy, Chad et Navidson, ainsi que de Tom, Reston, la mère de Karen, leurs amis, de lointains parents, même Mallory et Hillary.

Bien que ce collage soit extrêmement intéressant, Navidson est suffisamment avisé pour savoir qu'il ne peut terminer par de telles images. Elles sont peut-être réconfortantes mais ce qu'elles impliquent sonne faux. Comme le dit lui-même Navidson: «J'ai continué à chercher des promesses, un dénouement agréable, mais je ne l'ai jamais trouvé. Peut-être parce que je sais que cet endroit existe toujours. Et qu'il existera toujours.»

Navidson n'a jamais renoncé à percer la signification de cette expérience. Et même s'il en est ressorti bel et bien estropié, il parvient néanmoins à demeurer passionné dans son travail. Avec bonheur, dans son livre captivant sur l'art, la culture et la politique, dans lequel elle cite *Le Navidson Record*, Daphne Kaplan rappelle au lecteur ce que signifie «passionné»:

> La passion a peu de rapport avec l'euphorie, elle est tout entière du côté de la patience. Être passionné, ce n'est pas se sentir bien. C'est une affaire d'endurance. Comme patience, passion vient de la même racine latine: *pati*. Laquelle ne signifie pas être exubérant, mais est synonyme de souffrance. ▵

Navidson assume les responsabilités inhérentes à son art. Aussi renonce-t-il au confort aveugle que procurent les photographies soigneusement encadrées qui remplissent sa maison pour suivre ses enfants déguisés dans les rues de la Nouvelle-Angleterre, des rêves de sucreries enfouis dans leurs cœurs, leurs traces recouvertes par des feuilles aux couleurs froides.

Dans ces derniers plans, Navidson adresse un clin d'œil au genre auquel son travail résistera toujours mais qu'il croisera invariablement. Halloween. Citrouilles. Vampires, sorcières et politiciens. Des goules de huit ans hantant les rues du Dorset, extorquant à ses habitants des pommes et des MilkyWays, tout en poussant des cris haut perchés dans l'obscurité scintillante qui se referme à jamais au-dessus d'eux.

Des langues de glace grise recouvrent les routes, les flammes des bougies vacillent, et les adultes boivent du cidre chaud dans des gobelets en plastique, sans jamais quitter des yeux leurs agneaux déguisés en loups, de

[427] Massel Laughton, «Peigne et caresse», in *Z*, v. xiii, n°4, 1994, p. 501.
▵ Daphne Kaplan, *Le Courage de résister* (Hopewell, NJ : Ecco Press, 1996), p. iii.

peur que quelque chose ne trouble leur pantomime. Chaque cri perçant interrompt une gorgée alors que partout des parents cherchent des yeux ces petites silhouettes qui vont de porche en porche en traversant de vastes nappes d'ombre.

Navidson ne termine pas son film sur le visage maculé de caramel d'un gentil Casper. Il préfère se concentrer sur ce qu'il sait être vrai de toute éternité. Il laisse passer et disparaître le cortège, puis cadre la route déserte, sa courbe pâle disparaissant dans les bois où rien ne bouge et où la lumière d'un lampadaire tremblote puis s'éteint alors que l'obscurité se referme sur toutes choses telle une main.

— 25 décembre 1996

PIÈCES

Bien que restées inachevées, des instructions ont été laissées par Zampanò en vue d'une série de planches qu'il comptait inclure à la fin du Navidson Record. — J.E.

UN

Instructions:

§ Fournir exemples illustrés d'architecture de style égyptien, mycénien, grec et romain jusqu'au gothique, début Renaissance, baroque, néo-classique et contemporain.

§ Insister sur les plans, les portes, les frontons, les pignons, les colonnes, les chapiteaux, les entablements et les fenêtres.

§ Créer également une chronologie indiquant les dates principales d'origine des styles en question.

§ Pour les références, voir bibliographie au Chapitre IX.

DEUX

Instructions:

§ Fournir exemples d'ombres chinoises (crabes, escargots, lapins, tortues, dragons, panthères, tigres et kangourous). Inclure aussi hippopotames, éléphants, oiseaux de paradis, chiens, cacatoès et dauphins.

§ Fournir diagrammes détaillant les lumières nécessaires aux projections.

§ Voir Phila H. Webb et Jane Corby, *Le Petit Livre des ombres chinoises* (Philadelphie: Running Press, 1990), ainsi que Sati Achath et Bala Chandran, *S'amuser avec les ombres chinoises: Instructions détaillées pour plus de 70 ombres – de la vache qui rumine et l'éléphant qui danse à Margaret Thatcher et Michael Jackson* (NTC/Contemporary Publishing, 1996).

TROIS

Instructions:

§ Illustrer techniques de datation utilisant potassium 40/argon 40, rubidium 87/strontium 87, et samarium 147/néodyme 143.

§ Fournir tableau pour uranium 235 et 238 trouvés dans isotopes du plomb.

§ Inclure toutes les données dans Dossier Zéro[428].

[428] Manquant. — Éd.

QUATRE

Instructions:

§ Reproduire tous les fac-similés de **Reston: L'Entretien** et du **Dernier Entretien.**[429]

[429] Manquants. — Éd.

CINQ

Instructions:

§ Reproduire page 2-33 du Manuel de l'Air Force 64-5 (15 août 1969).[430]

[430]Voir Annexe II-C. — Éd.

SIX

Instructions :

§ Reproduire l'Échelle d'anxiété clinique Sheehan de Karen ainsi que son Échelle de phobie Marks et Mathews.[431]

§ Souligner l'information suivante : Projet ID : 87852341. Date de naissance : 24 juillet. Patient ID : 002700

§ Pour interprétation et exemples, voir Isaac M. Marks, *Vivre avec son anxiété* (McGraw-Hill, 1978) ; Isaac M. Marks, *Peurs, phobies et rituels : Panique, anxiété et désordres* (Oxford : Oxford University Press, 1987) et *L'Encyclopédie des phobies, peurs et angoisses* par Ronald M. Doctor, Ada P. Kahn, Ronald D. Doctor et Isaac M. Marks (New York : Facts on File, 1989).

[431] Voir Annexe II-C. — Éd.

Annexe

Zampanò a amassé quantité de documents en dehors du Navidson Record. Voici un choix d'entrées de son journal, de poèmes et même une lettre à l'éditeur, qui jettent, je pense, un peu plus de lumière sur son travail comme sur sa personnalité. — J.E.

A.

Plans & Titres de chapitres

Le Navidson Record

Intro
1.4"
Tom
Le Couloir de Cinq Minutes et Demie
Exploration A (Navidson visite)

Exploration #1 (Traversée de l'Antichambre)
Exploration #2 (Vers le Grand Vestibule)
Exploration #3 (Sept heures dans l'Escalier en Spirale)
Exploration #4
- SOS
- Dans le labyrinthe
- Sauvetage
- (Histoire de Tom)
- La Pièce de vingt-cinq cents
- La Cassette Holloway

Évacuation

*Ce que certains ont pensé**
Une brève histoire de si `[sic]` *j'aime*
Reston: L'Entretien
Le Dernier Entretien
Exploration #5
Fin

*Non inclus dans la version diffusée.

Historique de diffusion

1990 – *Le Couloir de Cinq Minutes et Demie*
(court métrage, VHS)
1991 – *Exploration #4*
(court métrage, VHS)
1993 – *Le Navidson Record*

Titres de chapitres possibles

Chapitre I ..... Le Film
Chapitre II ..... 1/4″
Chapitre III ..... Avant-Poste
Chapitre IV ..... Navidson
Chapitre V ..... Écho
Chapitre VI ..... Animaux
Chapitre VII ..... Holloway
Chapitre VIII ..... SOS
Chapitre IX ..... Le labyrinthe
Chapitre X ..... Le sauvetage (1re partie)
Chapitre XI ..... Histoire de Tom
Chapitre XII ..... Le sauvetage (2e partie)
Chapitre XIII ..... ~~Le Minotaure~~
Chapitre XIV ..... Infidélité
Chapitre XV ..... Karen
Chapitre XVI ..... Science
Chapitre XVII ..... Raisons
Chapitre XVIII ..... Efcaliers ! ou De la Warr ou L'Histoire d'Ash Tree Lane
Chapitre XIX ..... Delial
Chapitre XX ..... Le Retour
Chapitre XXI ..... Cauchemars
Chapitre XXII ..... Foi
Chapitre XXIII ..... Passion

B.

Bribes

[*Original*][432]
18 janvier 1955

Je ne connais rien à l'Art avec un A majuscule. Ce que je connais, c'est mon Art. Parce qu'il me concerne. Je ne parle pas pour les autres. Donc je ne parle pas pour des choses qui prétendent parler pour d'autres. Mon art, toutefois, parle pour moi. Il éclaire mon chemin.

[*Original*]
17 avril 1955

Sommes-nous donc habités par l'histoire?

[*Original*]
4 septembre 1955

Aubes légères, têtes de marbre. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire?

[*Original*]
3 juin 1959

La terreur qui traque.

[*Tapé à la machine*]
29 août 1960

Capitaine Kittinger, vous êtes vraiment tombé à pic cette année.

[*Tapé à la machine*]
31 octobre 1968

Je n'ai pas de mots. Le plus beau cénotaphe.

[*Tapé à la machine*]
1er novembre 1968

(ils) ( )
Un ~~feu~~ pour déchi~~ffr~~er la nuit.

[*Tapé à la machine*]
2 novembre 1968

Tirer comme des lapins.[433]

[*Original*]
8 décembre 1968

Dieu me distrait.

[432]Vraisemblablement «Original» indique une entrée écrite de la main même de Zampanò, alors que «A», «B», «C», etc. signalent des entrées écrites par quelqu'un d'autre. — Éd.
[433]En français dans le texte. — Éd.

[*B*]
14 mars 1969

Qui n'a jamais tué une heure? Non pas avec nonchalance ou sans y réfléchir, mais méticuleusement: le meurtre prémédité de minutes. La violence vient d'une combinaison d'abandon, d'inattention et d'une résignation dont on ne peut espérer qu'accomplir le dépassement. Et donc, on tue l'heure. On ne travaille pas, on ne lit pas, on ne rêvasse pas. Si on dort ce n'est pas parce qu'on en a besoin. Et quand c'est fini, il n'y a aucune trace: ni arme, ni sang, ni corps. Le seul indice pourrait être les cernes sous vos yeux ou une ride très fine près de la commissure de votre bouche, indiquant que quelque chose a été enduré, que dans l'intimité de votre vie vous avez perdu quelque chose et que cette perte est trop vaste pour être partagée.

[*C*]
10 septembre 1970

Rien à partager.

[*Tapé à la machine*]
21 septembre 1970

Peut-être dans les marges de l'obscurité, je pourrais créer un fils qui ne manque pas; qui vive au-delà même de ma propre imagination; que ses convoitises, stupidités et forces entraînent plus loin que nous ne pouvons nous y attendre, lui comme moi; qui voie le monde pour ce qu'il est; et par conséquent porte le fardeau des lendemains avec une sagesse et un honneur sans précédent parce qu'il est l'un des rares à avoir interrogé avec succès sa propre nature. Ses boucliers sont là mais rarement utilisés. Et ceux qui l'estiment prospéreront tandis que ceux qui voudront le détruire périront. Il tiendra la promesse que j'ai faite il y a des années sans pouvoir l'honorer.

[*Tapé à la machine*]
15 décembre 1974

Autant j'ai médité sur Hudson dans sa chaloupe, autant j'ai le soir tourné mes pensées vers le voyage de Quesada et Molino sur ces eaux profondes, me demandant à voix haute ce qu'ils se disaient, ce qu'ils pensaient, quels dieux vinrent les protéger ou les abandonner, et ce que dans ces sombres vagues ils virent finalement d'eux-mêmes? Peut-être parce que l'histoire n'a que faire de ces minutes, la scène survit seulement en vers : *Le Chant de Quesada et Molino* par [XXXX]. Je l'inclus ici dans sa totalité.

[*D*]
29 avril 1975

Mère veut que tu appelles STOP Il fait 40° et ça monte STOP Un Noël blanc!

Bada-Bing, Bada-Bang, Bada-Pfuit!

Bing! Bang! Boooom!

[*Tapé*]
11 février 1984

Est-il possible d'aimer une chose au point de croire qu'elle veut vous détruire uniquement parce qu'elle vous a nié?

[*E*]
4 août 1985

Je rêve de vampires. Je rêve de Dieu. Je ne rêve pas de vampires. Je ne rêve pas de Dieu. Je rêve de rien. Et cependant là encore, il s'agit de mon rêve.

[*F*]
2 mai 1988

L'ange de sa jeunesse deviendra le démon de sa maturité. Plus jeune, il a connu des femmes, sans jamais se livrer. Il y avait toujours une raison de rompre, qui ouvrait la porte à une multitude de relations. Le Paradis. Du moins, le pensait-il. Alors que l'âge attaquait ses susceptibilités et sa forme, il aspirait à quelque chose de vital qui dure. Mais le chérubin de ses jours de séducteur était resté avec lui et n'était plus aussi angélique. Il le hantait, le gardait, le protégeait de l'intimité, lui promettait une gloire sèche comme la cendre de mille relations vacillantes, vacillantes comme des dominos, l'un après l'autre, ad infinitum, ou au moins jusqu'à ce qu'il meure.

[*G*]
30 août 1988

«Il voulait aller se coucher avec elle immédiatement, tirer les draps sur eux, enfouir ses orteils dans le matelas, presser ses talons contre ses mollets, tracer de ses doigts des fleuves le long de ses flancs. Mais ces fantasmes éveillés prospèrent et meurent comme des mouches d'été.»

[*Tapé*]
18 mars 1989

Un dédale. Un dédale dallé. Un dédale armant . . . armant quoi? Un dé d'ale peut-être. Dédié à l'âge ou lié à l'aide. Escaladant, non? Pas de quoi s'inquiéter je ne suis pas aussi impressionné que ça mais permettez à un vieil homme de s'amuser.

[*H*]
8 février 1990

Ça pue ici. Je sais ce qu'est la puanteur et ça pue ici. Pisse de chat, fruit pourri, pain moisi. Ce genre. Je suis sûr que cette fille est coupable. Elle n'a pas dû sortir les poubelles. Elle sait lire (je découvrirai bientôt si elle sait transcrire) et elle sait flirter. Mais je parie qu'elle n'a pas sorti les poubelles. Je devrais me débarrasser d'elle. Je devrais les sortir moi-

même. Je déteste les poubelles. Ça pue. Je devrais les jeter moi-même. Je devrais tout jeter.

[*I*]
11 octobre 1990

Incomplet. Syllabes pour décrire une vie. N'importe quelle vie. Je ne veux même pas discuter de Günter Nitschke ou de Norberg-Schulz. Je voulais juste *Glas* (Paris, éditions Galilée, 1974). C'est tout. Mais ces fumiers m'ont dit qu'il n'était pas disponible. Les porcs. Tous autant qu'ils sont. Porcs. Porcs. Porcs.

M. Leavey, Jr. et bien sûr M. Rand devront faire l'affaire.

[*I*]
22 avril 1991

Une atrocité sombrant dans des eaux obscures; sans ordre ni barres de la terre; où la lumière doit signifier l'ombre et la raison meurt dans la cale:

((((((((((Jonas dans le ventre de la bête))))))))))

[*I*]
3 mai 1991

Des astres pour vivre. Des astres pour virer. Des astres pour mourir.

[*I*]
26 mai 1991

Kutch Dekta?
Kutch Nahin, Sahib.

[*I*]
30 mai 1991

Ne me réveille pas de ce profond sommeil, mais sois assuré que, de même que j'ai beaucoup pleuré, j'ai également parcouru de nombreuses routes en pensée.
Réminiscence d'un autre film mais c'est cité.[K]

[*J*]
30 juin 1991

Putain! Putain, Putain de merde! Putain! Putain! Oui, bien sûr écris-le! Écris tout! Tout ce que je dis! Chaque putain de mot! Putain! P majuscule. Au diable tout ça! Tout ça, jusqu'au dernier mot. Putain d'erreur!

[*J*]
27 juillet 1991

Ne vous y trompez pas, ceux qui écrivent d'énormes livres n'ont rien à dire. Bien sûr, ceux qui en écrivent des courts ont encore moins de choses à dire.

[*K*]
7 août 1992

Comment suis-je arrivé ici? Je le sais. Je veux parler de l'itinéraire que j'ai suivi. Mais ça ne m'avance pas pour comprendre les pourquoi. Je continue à me rendre dans cette cour à l'abandon et à rester stupéfait, stupéfait de m'être retrouvé coincé dans ce trou à rats, puis je me dis: «Non seulement, tu as échoué ici, mais tu vas aussi y mourir!» Bien sûr Hollywood est la terre des aveugles avec des églises pour aveugles, alors dans mon cas ce n'est pas absurde. Vous pensez que je suis aigri, c'est ça? Vous pensez que je suis aigri à cause de cette tombe où je vis et de ce parterre d'herbes où je végète? Vous pensez que mourir me rend amer? Qu'en savez-vous? Vous ne savez rien de l'amertume parce que vous ne savez rien de l'amour. Sortez! Sortez! Non, restez. Restez, je vous en prie. Lisons quelque chose. Oubliez ce que je viens de dire. Ça ne va pas si mal. Je suis vieux et vous en savez pas mal sur l'amour et j'aimerais penser que j'en sais un peu plus à cause de mon âge. Lisons quelque chose.

[*M*]
3 avril 1992

Des murs noirs comme des eaux noires quand elles sont lourdes et semblent appartenir à d'autres mers.

[*M*]
3 décembre 1992

Pourquoi est-ce que je n'arrive plus à dormir?

[*N*]
7 mai 1993

La maison est de l'histoire et l'histoire est inhabitée.

[*O*]
19 juin 1994

Prométhée, voleur de lumière, donneur de lumière, (re)lié par les dieux, devait être un livre.

[*O*]
11 novembre 1994

Des feux n'est-ce ta ration? Jamais utilisé le mot. Ne l'utiliserai jamais.

[*P: Écrit dans la marge du 15 décembre 1974*]
3 avril 1995

«Ne m'en veuillez pas je vous prie si j'inclus ceci. L'esprit d'un vieil homme a autant de chances d'errer que celui d'un jeune homme, mais

~~alors qu'un jeune homme pardonnera l'errant, le vieil homme, lui, le supprimera. Les jeunes essaient toujours de remplir le vide, un vieil homme apprend à vivre avec. Il m'a fallu vingt ans pour désapprendre les bonheurs découverts dans un écart. Peut-être cela n'a-t-il rien de nouveau à vos yeux mais j'ai tué beaucoup d'hommes et j'ai deux jambes et je ne pense pas que je vaudrai jamais tout à fait le gnome chauve Erreur qui sort de sa grotte avec des chevilles sans plumes pour se repaître des puissants morts.»~~[173]

[*U*]
9 avril 1996

Paralipomène. n. Du MA f. eccl. L f. Grec *paraleipomena* f. PARA (It. imper. de *parare* défendre) (*leipo* laisser) omettre.

[*X*]
2 octobre 1996

Tout ça est plutôt incompréhensible sans la belle lumière des *Sept lampes de l'architecture* de Ruskin. Oh et puis, à quoi bon?

[*Tapé*]
18 décembre 1996

Les chats sont en train de mourir et tout le monde se demande pourquoi. Je peux entendre mes voisins murmurer. Ils murmurent tout le temps: «C'est étrange. Certains chats meurent, d'autres disparaissent tout simplement. Personne ne sait pourquoi . . . »

Redwood. Je l'ai vu une fois il y a très longtemps alors que j'étais jeune. Je me suis enfui, et heureusement ou pas du tout, il ne m'a pas suivi. Mais maintenant je ne peux plus courir et de toute façon cette fois-ci je suis certain qu'il me suivrait.

[*Tapé*]
21 décembre 1996

L'explication est deux fois moins forte que l'expérience mais l'expérience est deux fois moins forte que l'expérience *et* la compréhension.

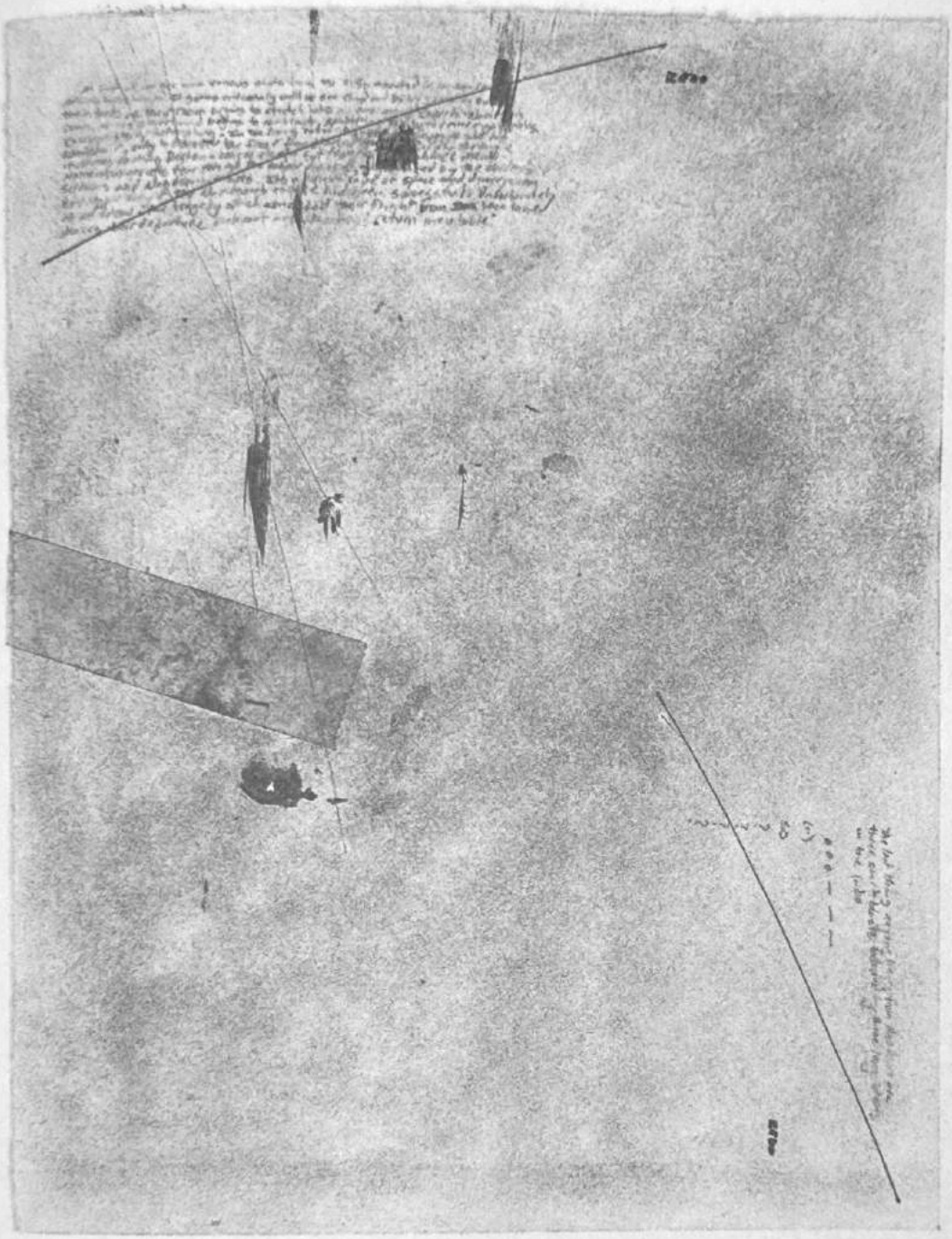
[*Original*]
23 décembre 1996

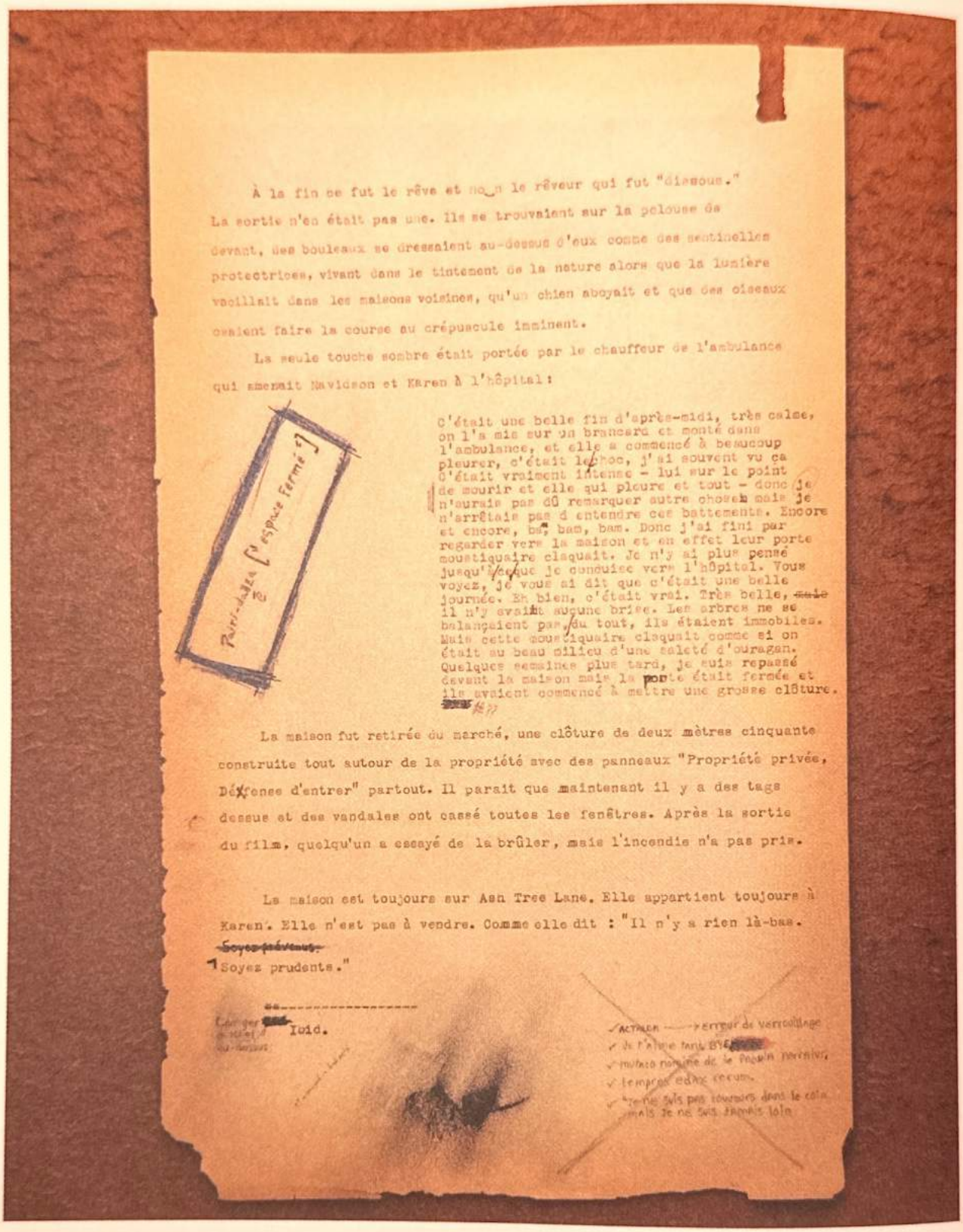
J'ai fait ma promenade matinale, j'ai fait ma promenade du soir, j'ai mangé quelque chose, j'ai pensé à quelque chose, j'ai écrit quelque chose, j'ai somnolé et rêvé de quelque chose aussi, et avec tous ces quelque chose je n'ai toujours rien parce que tous ces quelque chose ont toujours été et seront toujours toi.

Tu me manques.

C.

. . . et Pièces





À la fin ce fut le rêve et non le rêveur qui fut "diamous."
La sortie n'en était pas une. Ils se trouvaient sur la pelouse de devant, des bouleaux se dressaient au-dessus d'eux comme des sentinelles protectrices, vivant dans le tintement de la nature alors que la lumière vacillait dans les maisons voisines, qu'un chien aboyait et que des oiseaux avaient faire la course au crépuscule imminent.

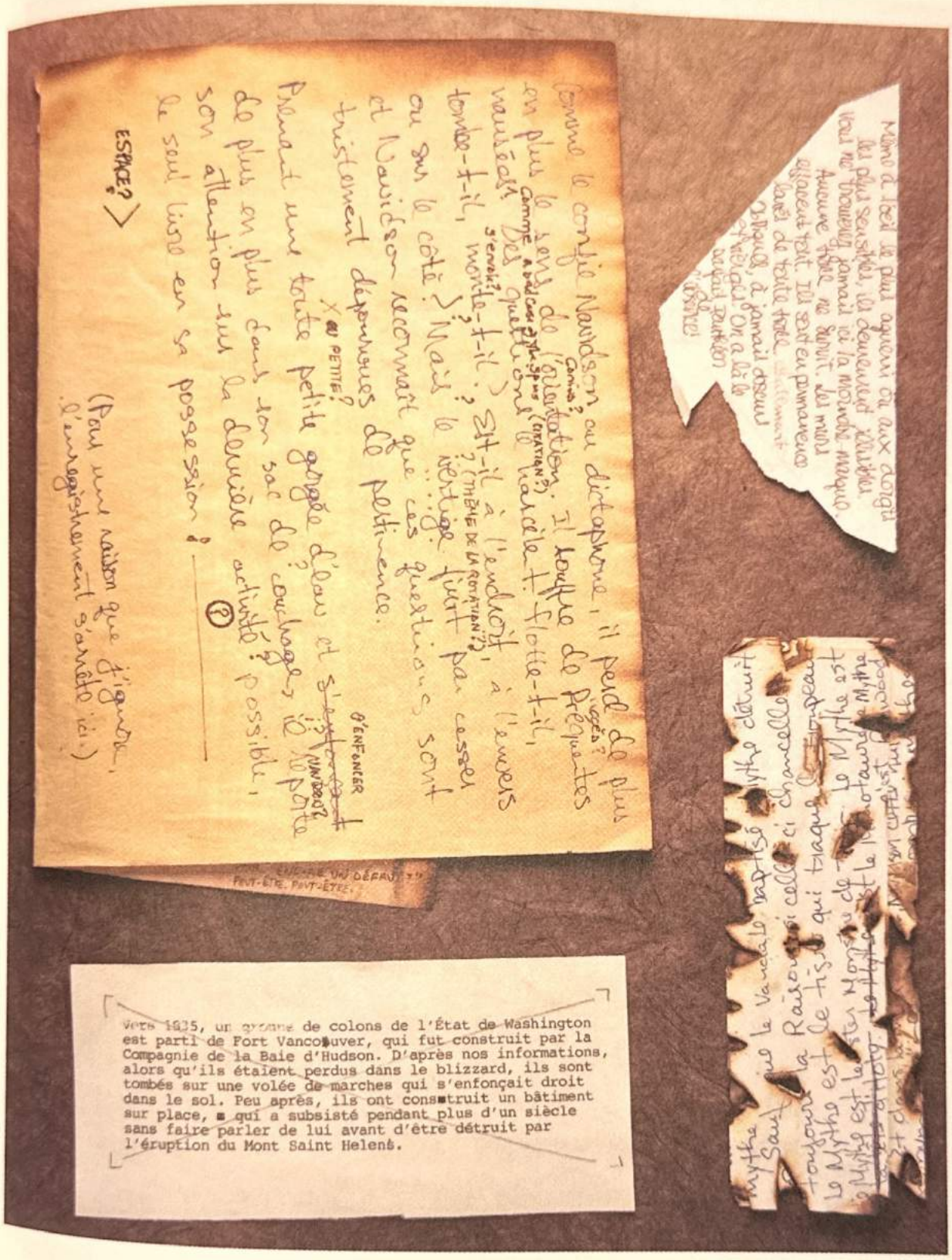
La seule touche sombre était portée par le chauffeur de l'ambulance qui emmenait Davidson et Karen à l'hôpital :

C'était une belle fin d'après-midi, très calme, on l'a mis sur un brancard et monté dans l'ambulance, et elle a commencé à beaucoup pleurer, c'était le choc, j'ai souvent vu ça C'était vraiment intense - lui sur le point de mourir et elle qui pleure et tout - donc je n'aurais pas dû remarquer autre chose, mais je n'arrêtais pas d'entendre ces battements. Encore et encore, ba, bam, bam. Donc j'ai fini par regarder vers la maison et en effet leur porte moustiquaire claquait. Je n'y ai plus pensé jusqu'à ce que je conduise vers l'hôpital. Vous voyez, je vous ai dit que c'était une belle journée. Eh bien, c'était vrai. Très belle, mais il n'y avait aucune brise. Les arbres ne se balançaient pas du tout, ils étaient immobiles. Mais cette moustiquaire claquait comme si on était au beau milieu d'une saleté d'ouragan. Quelques semaines plus tard, je suis repassé devant la maison mais la porte était fermée et ils avaient commencé à mettre une grosse clôture.

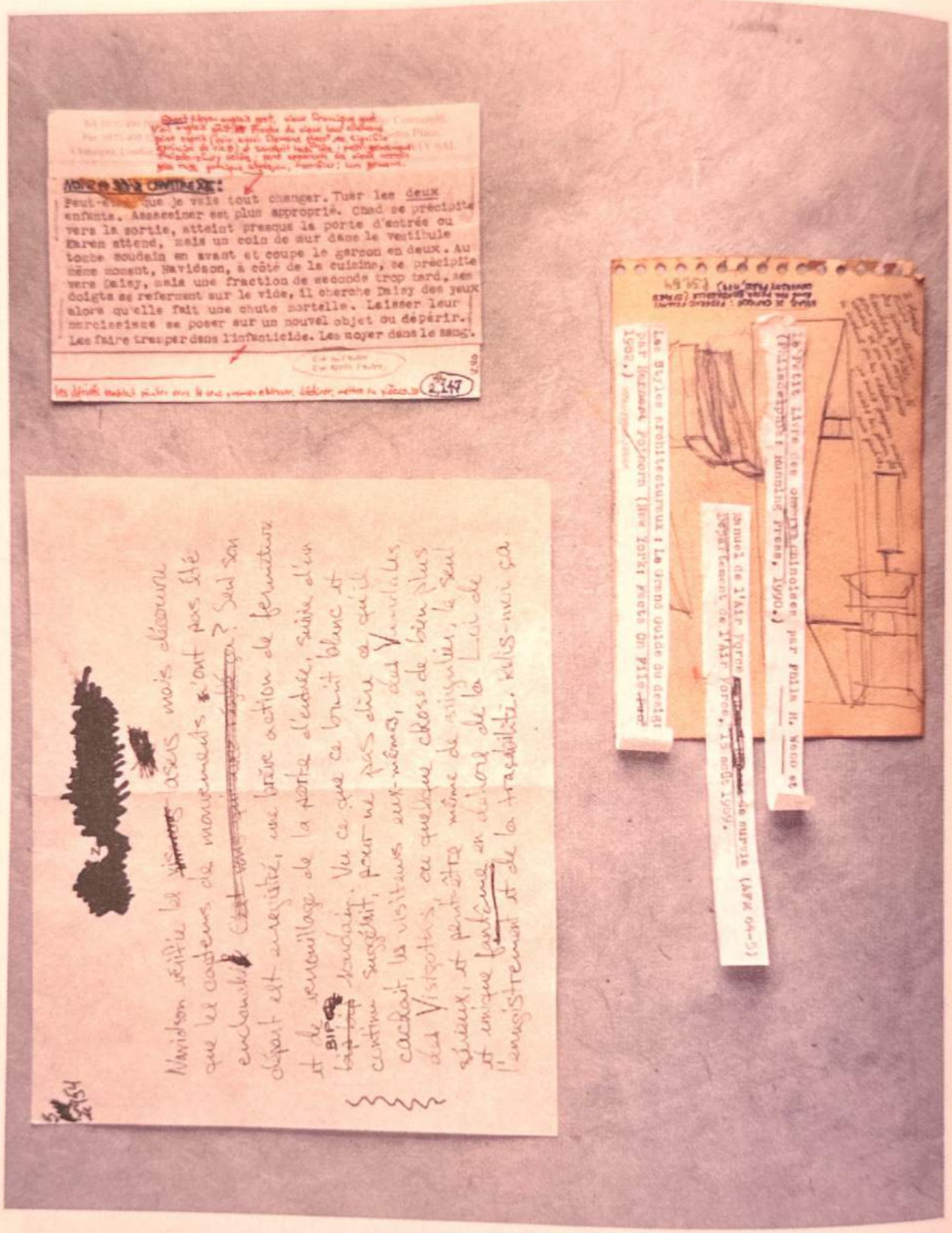
La maison fut retirée du marché, une clôture de deux mètres cinquante construite tout autour de la propriété avec des panneaux "Propriété privée, Défense d'entrer" partout. Il paraît que maintenant il y a des tags dessus et des vandales ont cassé toutes les fenêtres. Après la sortie du film, quelqu'un a essayé de la brûler, mais l'incendie n'a pas pris.

La maison est toujours sur Ash Tree Lane. Elle appartient toujours à Karen. Elle n'est pas à vendre. Comme elle dit : "Il n'y a rien là-bas. Soyez prudents."

(Reproduit pour la 2e édition. — Éd.)



(Reproduit pour la 2e édition. — Éd.)



(Reproduit pour la 2e édition. — Éd.)

D.

Lettre à l'Éditeur

«Voir c'est croire mais il vaut mieux toucher!»

17 septembre 1978

Dans l'article de la semaine dernière sur les objets de collection, vous signalez qu'un homme du nom de Kuellster vendait plusieurs fusils Trench Ithaca Model 37 de la Seconde Guerre mondiale. Un fusil que les spécialistes connaissent bien. En effet, cette arme est une rareté car il en a été fabriqué seulement 1 420.

Heureusement, le Model 37 présente plusieurs caractéristiques particulières, y compris le chargement par le bas, l'éjection des douilles facile comme dans le Remington Model 10, un poli bleu, des pivots de bretelle standard. Il porte également quelques marques martiales importantes: un petit «p» sur le côté gauche du canon; une bombe en feu et les lettres RLB (initiales du Lt. Inspecteur. Col. Roy L. Bowlin) sur le côté gauche du châssis. Mais les armes de Kuellster ont toutes une finition parkerisée, pas de pivots de bretelle, et bien qu'on trouve une petite lettre «p» sur le canon, il y en a également une autre d'imprimée sur le châssis.

Tout cela prouve que les fusils de Kuellster, bien qu'étant des Ithaca 37, ont été fabriqués bien après les fusils de tranchée de la Seconde Guerre mondiale pour lesquels il voudrait les faire passer afin de les vendre.

Personnellement, j'aimerais ajouter que cela fait plus de vingt ans que j'ai perdu la vue. J'ai dû me rendre compte de tout cela par le simple toucher. Malheureusement, quand j'ai présenté mes conclusions à Kuellster, il a témoigné d'une probité non-pareille en ordonnant à un garde de la sécurité d'escorter cet «indigent ivre» hors de son magasin. Je suppose que, à ses yeux, si un Ithaca 37 récemment manufacturé est la même chose qu'un modèle de la Seconde Guerre mondiale, alors le soda doit passer pour du bourbon.

Bien à vous,

Zampanò
Venice, Californie

Nos excuses à M. Zampanò et à tous les autres collectionneurs qui à la suite de notre article se sont rendus dans la boutique de M. Kuellster. M. Kuellster ne prétend plus avoir le moindre Ithaca Model 37 de la Seconde Guerre mondiale à vendre et refuse de faire le moindre commentaire sur tout ce qu'il a pu confier précédemment à nos journalistes.
– The Los Angeles Herald-Examiner

E.

Le Chant de Quesada et Molino

Le Chant de Quesada et Molino[434]

[434]Manquant. — Éd.

F.

Poèmes

Ce lieu

L'été se brisait sur le dos des enfants,
même si les balançoires accomplissaient des miracles
même si les brises chantaient des psaumes.

Cet été-là, depuis les abords
d'un lieu lointain et même futile
monta le grave mugissement d'un dragon.

Une enfant, bien sûr, n'aurait pu identifier ce légendaire mugissement
ni la queue serpentine à ses pieds,
ondulant parmi les chardons et les laiterons
tel un tuyau.

Pas plus d'ailleurs qu'elle n'aurait reconnu
l'os d'un blanc étincelant laissé dressé dans le bac à sable
telle une étonnante griffe
une pelle.

Pas quand le soleil se fut couché et que continuèrent les jeux.
Certainement pas au temps des amours d'été
et du soda.

Mais à la brune quand monta le brouillard
épais et suant,
suggérant une sorte de bûcher distant,
alors ici,

(où quelqu'un un jour vit deux yeux

— pâles comme des lunes d'octobre —

cligner)

une enfant pourrait connaître le sens
de l'automne.

Et ce mois d'août, deux semaines avant la rentrée scolaire
quelques enfants se rendirent en ce lieu

et jamais ils ne revinrent.

La Panthère

La panthère s'avance.

L'attente lui rappelle que la lucidité est douloureuse
mais sa douleur demeure indéchiffrable,
obscure, chiaroscuro à leurs sens humains.

Un jour ils interpréteront mal sa démarche,
son regard lunatique,
la façon presque douce dont sa queue caresse les barreaux.

Un jour ils la prendront
pour autre chose —
sans histoire,
sans l'ombre d'un être,
une créature sans la pénitence de vivre.

Ils ne liront que son nom.

Ils seront incapables de percevoir
l'étrangeté
qui gît sous sa patience.

La patience est la face la plus sombre du pouvoir.

Elle est sombre.
Elle est noire.
Elle est délicieusement puissante.

Elle a fait de la douleur son amant
et l'a entièrement dissimulé.

Et elle n'oubliera jamais.

Sa douleur donnera naissance à des souvenirs
dont ils croient qu'elle a été sevrée.

Elle sent la pluie nouvelle,
goûte son changement.

Ses griffes glissent sur
le sol froid.

L'amour se recroquevilla et mourut
sur pareil sol.

Elle cligne.
La lucidité augmente.

Elle entend d'autres créatures crier et décliner.
Mais le silence lui appartient.

Elle sait.

Un jour les grilles s'ouvriront.
Un jour son cœur s'ouvrira.

Alors les ombres saigneront
et les serrures se briseront.

Le Coup de foudre

Natasha, je t'aime
tout en sachant que l'amour c'est
plus que te voir

(Fragment sans titre)

Les angles de tes poignets
préservent un certain mystère,
ignoré des lèvres
ou écrit dans l'histoire.

Mesurer leur degré
résoudrait les plus anciennes questions —
providence et alchimie
dans tes gestes explicitées.

Mais ni Dieu ni l'or ne l'emporteront jamais
sur la façon dont tes doigts se recourbent.
Ils retiennent l'arrivée de mon souffle
comme une perle rare restée enfouie.

(Fragment sans titre)

Il n'y a qu'une palissade noire,
un vaste champ et une grange rouge Wyeth.

L'odeur de la colère étouffe l'air.
Les corbeaux de la pluie de septembre s'abattent.

On dit qu'un ermite fou vivait ici
il parlait à lui-même et à la marmotte.

Mais il n'est plus là. Nulle raison. Nul sens.
Il est juste parti comme ça un jour,
il est passé devant les oignons, a franchi la palissade.

Oublie les lettres. Oublie l'amour.

Troie n'est rien d'autre qu'un
doigt noirci de charbon
gelé dans un lac de glace.

Et près de là où les hiboux montent la garde
et où rêve le vieil ours

le parapet du souvenir brûle entièrement
emportant le ciel avec lui.

(Fragment sans titre)

Faible est le réconfort
que tirent ceux qui se désolent
quand les pensées continuent de dériver
alors que les murs continuent de bouger
et que ce vaste monde bleu qui est le nôtre
ressemble à une maison des feuilles

quelques instants avant le vent.

Lá

Những giấc mơ cứng rắn về hình thức sẽ học cách cười mi,
Định mệnh ta nơi cỗ xe vàng ánh sẽ hướng dẫn mi,
Sẽ cầm cương căng thẳng tới mê cuồng những vần thơ ta,
Mẫu mực của hết mọi thi ca.

Apollinaire

Khi ấy là mùa thu. Là mùa thu và là mùa chinh chiến. Em còn nhớ chiến tranh không ? Anh, càng ngày càng quên. Nhưng anh nhớ mùa thu. Anh còn thấy sương mù trên những cánh đồng bên cạnh nhà và, ở đằng xa, những cây sồi câm lặng giữa hoàng hôn. Lá đã rơi rụng từ hồi tháng chín. Lá ngả màu nâu, lá khơi hồn tuổi trẻ, khơi cả hồn thời gian.

Thủa ấy, anh thường đi dạo trong rừng. Anh băng qua những cánh đồng, lạc rất lâu dưới những cành cây, trong bóng tối, giữa lá. Một lần, trước khi vào rừng, anh còn nhớ, có một con ngựa đen nhìn anh chòng chọc từ xa. Nó đứng ở cuối một cánh đồng nhỏ. Anh tưởng tượng nó nhìn mình tuy chắc là nó đang ngủ. Sao anh lại nghĩ tới nó lúc này ? Anh không biết. Có thể vì cùng lý do khiến anh nghĩ tới những ngôn từ này và đồng thời viết chúng.

Anh vẫn giữ một cánh lá của thời ấy, ghi nhận những điều anh đã nghĩ. Thuở đó, anh tưởng chúng là của mình, nhưng bây giờ anh biết anh đã nhầm. Mỗi lần đọc lại, anh thấy mình chỉ sao chép những điều ai đó đã kể cho anh.

— Em đừng sợ. Anh sẽ không dừng bước. Anh phải tìm ra khoảng trời trong giữa cánh rừng ấy. Và anh sẽ không dừng bước khi chưa kiếm ra. Em có biết điều gì khiến anh tìm nó không ? Ư . . . chẳng ai cả. Vợ anh đã chết. Vợ anh, con gái anh và con trai anh đều đã chết. Em còn nhớ họ chết như thế nào không ? Anh, càng ngày càng quên. Anh chỉ còn nhớ thời gian thôi. Những vết thương xưa đã hết giết người, nhưng anh sợ. Anh sợ không tìm được khoảng trời trong ấy.

Anh đã đứng đó một lúc, anh ngắm bóng tối, những cánh lá và cành cây. Thế rồi, khi rời cánh rừng, anh chỉ còn thấy sương mù bao quanh. Anh không thấy được nữa ngôi nhà và những cánh đồng, chỉ còn thấy sương mù. Và dĩ nhiên, con ngựa đen đã biến mất.

— [illisible]

Tu seras mes racines

Tu seras mes racines et
je serai ton ombre,
même si le soleil brûle mes feuilles.

Tu étancheras ma soif et
je nourrirai tes fruits,
même si le temps emporte mes graines.

Et quand je serai perdu et ne pourrai plus voir cette terre
tu me rendras l'espoir.

Et ma voix tu l'entendras toujours.
Et ma main tu la tiendras toujours.

Car je t'abriterai.
Et je te consolerai.
Et même quand nous ne serons plus rien,
même dans la mort,
je me souviendrai de toi.

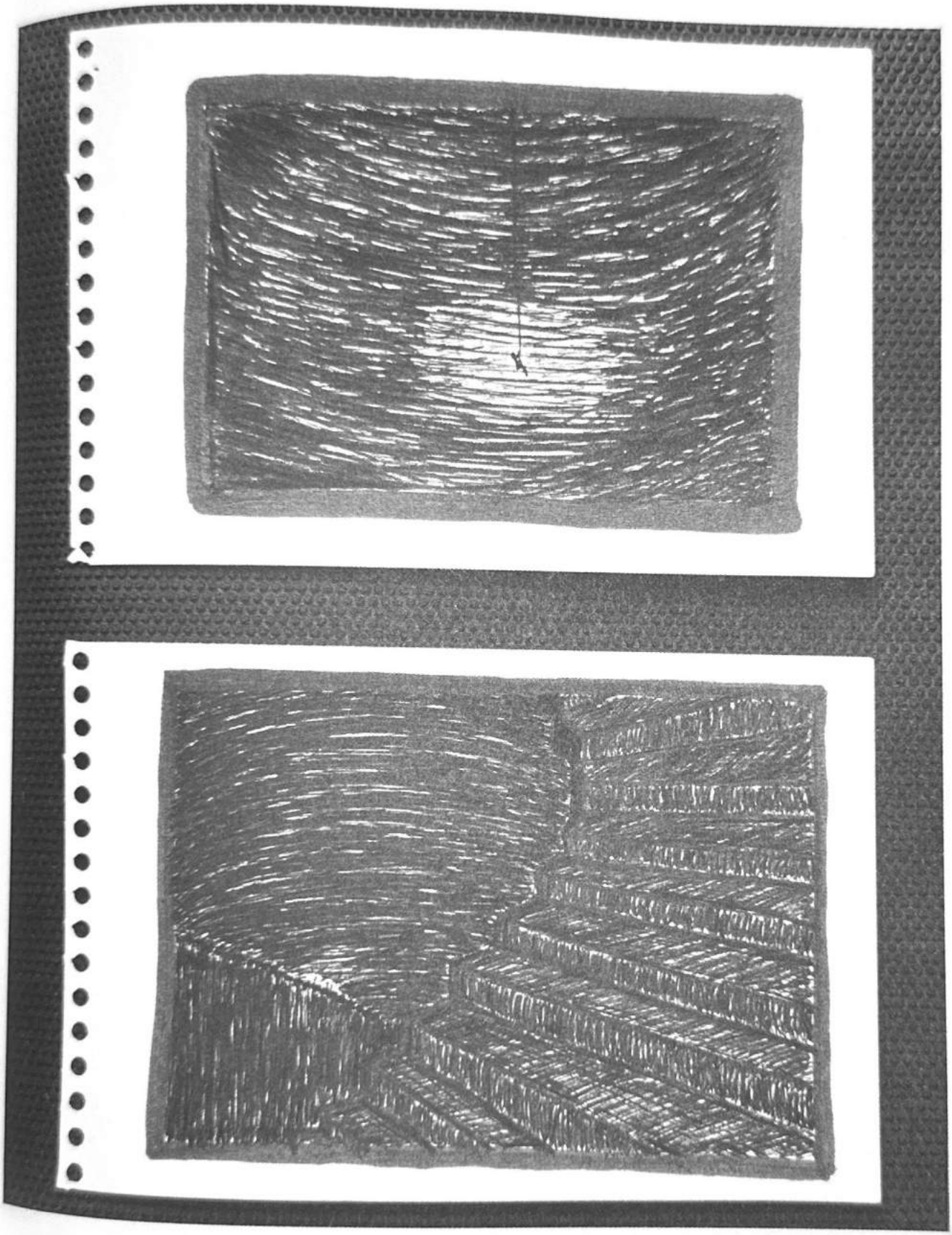
Annexe II

Suite au nombre inattendu de demandes concernant la première édition, M. Errand a accepté pour cette édition de fournir les documents supplémentaires qui suivent.

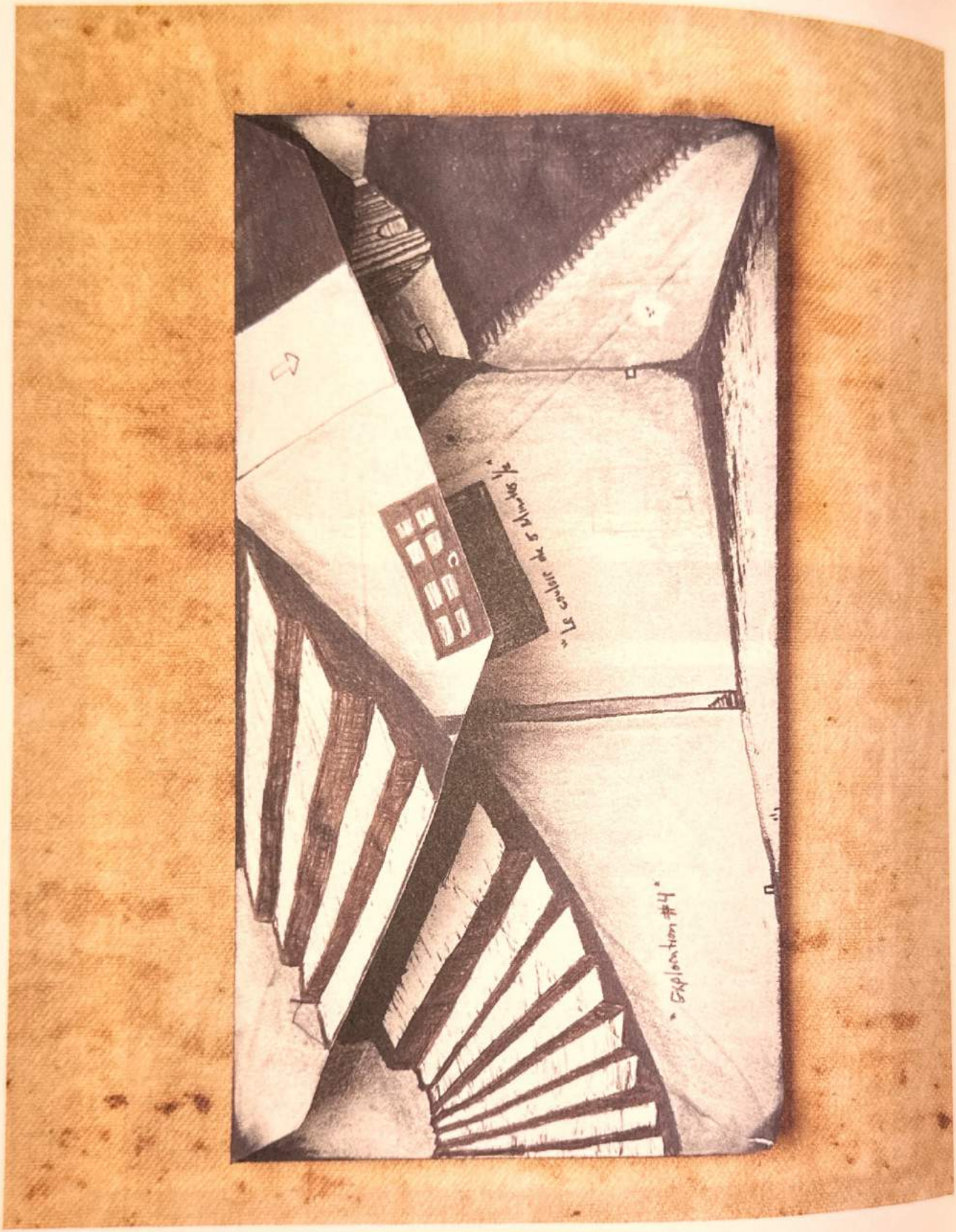
— L'Éditeur

A.

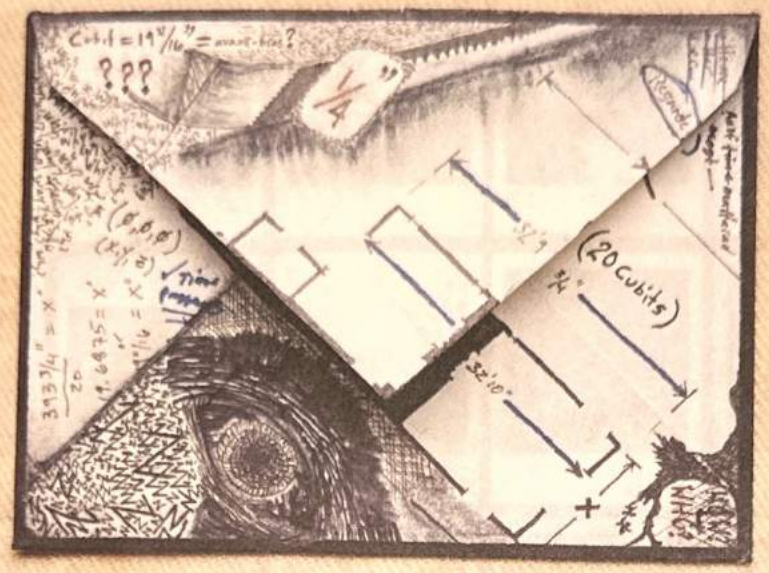
Croquis & Polaroïds

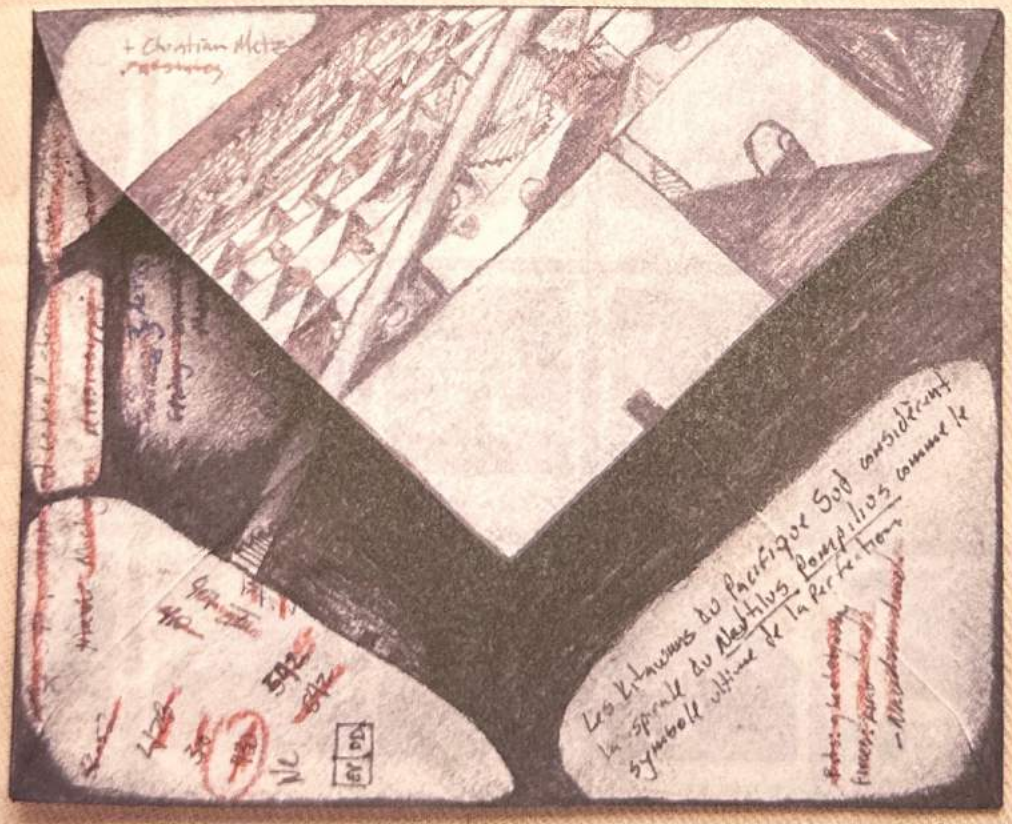


#175079



#001280


Cubit = 19 1/16" = avant-bras?
???
1/4"
(20 cubits)
32'10"


+ Christian Metz
Les Romains du Pacifique Sud considèrent
la spirale du Nautilus pompilius comme le
symbole ultime de la Perfection.

#046665

#081512

B.

Les poèmes Pelikan

Un palimpseste d'Austère Pelikan Jake

Prospero rêve
entre vert océan et voûte azurée
et prépare la guerre
tandis que la pendule d'angle tique
& taque dans le repaire du soir.

«Charlotte. Charlotte.
Les moments ici sont courts
et je suis fou.»

(des vagues rebelles usurpent la terre)
mon Dieu
ici?
et dressant une main frappée de soleil —
oui ici
encore.

— Pour Claudia. New Haven.
26 mai 1988

Pelikan envisage un cha-cha avec un thé glacé de Long Island à la main

M. Jake égara son armure.
Comme le vent siffla dedans,

«Un crescendo de pensée,
la tumescence d'un instant,
seulement ça, mais . . . ?»

Un père se lança dans cette
tempête
avec des boutons de manchettes en fer
découpés par Caïn.
«Nous hésitons dans la chance.»

Mais Pelikan a commencé
— Avatar
Pelikan a commencé sa danse occluse.

— Laissé au Klub Restauracja.
Varsovie. 6 juillet 1988

Pelikan Jake dans le bus scolaire Eurydice

Nous conservons nos rêves
dans des rêves perdus
et déchirons nos cœurs
quand vient la chance.

«Elle portait les chants
des siècles»

et dans son passage
ma folie
passa.

— Pour la serveuse du Café
Wilanowska, 7 juillet 1988

Le stylo de Pelikan

Un sort d'encre
La bonne étoile.
Tout est hasard
rien n'est prévu —
seule la volonté
ces mots dirigent.

— Pour Marek, Varsovie.
7 juillet 1988

Métempsycose juvénile de Pelikan

Volerais-tu cet aveugle
Si je te donnais tout?
Je trébuchais quand je vis,
Mais Gloucester n'était jamais
allé si loin.

Mes doigts ont des yeux et
à cette hauteur il n'y a
que chute immense.

Alex le fit revenir
avec un léger coup sur le verre
puis en frottant une allumette.

«C'est Roméo ce soir ou bien Lear?»

— Laissé dans un autre café de
Varsovie. 8 juillet 1988

Mythologie des cocktails selon Pelikan

Un trio s'interroge
sur une élégante ruse
concernant un mur lingual
que seul moi puis

franchir.

Leurs yeux sont magnifiques
et leurs plans fous
et leur rire insouciant.

«Voilà que tu recommences»
«Oui, sur un haut mur de mer,
oui je recommence.»

— Pour un beau trio dans
une auberge de Varsovie.
8 juillet 1988

Ruminations religieuses de Pelikan

On oublie
qu'un est un.

Je dois essayer
de

m'en souvenir

— [illisible] Varsovie.
9 juillet 1988

Danse sur le promontoire de Pelikan

Boucles d'Hypérion
as-tu consulté
les plans de ces tourbillons?

Nous connaissons rarement les motifs
même si cela importe peu
tant qu'on connaît les notes.

J'ai oublié
Je n'entends rien.

— Pour une Dame de Varsovie qui
me montra que je ne savais pas
danser. 10 juillet 1988

Méprise par Pelikan d'une sinistre enseigne

Prisons futures
et guerres menées par des chevaliers plumés,
Le tonnerre qui gronde,
les lumières azurées,
se levant dans ces yeux.

Entends-tu?

«C'est Patter, sir.
Il est derrière
et frappe à la grille.»

Et le matou du seigneur
(le chat de Pelikan)
qui demande son lait en miaulant,
Et tout désormais est tonnerre
car l'orage est passé

— Pour Anna. Cracovie.
10 juillet 1988

Réveil inquiétant de Pelikan

Un rêve éthico-sémiotique
avec Proust chancelant et méconnu
une hypothèse intuitive
ordonne l'éveil

Harmonie martelée
avec l'illusion de la justesse
dans cette non cadence.

«Ils ont emporté la mesure»
Et Patter et Quisling dirent qu'elle
avait créé l'union à partir de la mer
et serait du pain Hawthorne

C'est ainsi que s'achève le monde
Non pas avec un bang mais avec un dring.

Le miauleur atterrit avec un regard réconfortant:

Bien maintenant tu connais ce jeu.

— Pour Sbyszek, Pologne.
15 juillet 1988

Sur la bordure intérieure d'un front timide

Nouveau déchaînement de questions
cette insistance sur une émission idiote
et Quisling et Easle se crêpant
le chignon au fil
de leur propre conversation,
il trouva ceci chez Petitgas 1857

dans la serrure d'un cœur
et une boîte en carton mutilée.

Il y a le hasard de la chose.
Il y a le motif.

«La mode je crois ne convient
que lorsqu'à temps elle vient.»

— Pour le propriétaire du magasin
de chapeaux Petitgas.
Copenhague. 20 juillet 1988

La calme concordance d'un souvenir ou d'un regard d'été – comme vous voudrez

Easle, clairvoyante,
s'imposant par son bagout rapace
écoute néanmoins
avec une oreille excitée
l'arrangement sémantème de Pelikan:

C'est un accord coloré
(pas nécessairement un mot mauve)

«Une flûte jouée au coin
d'une rue de Hambourg et légèrement
désargentée aussi.»

Pelikan admire
l'entrée de l'idée

et comme Easle passe
il avance une main –

«Là, ça devrait être là.»
Et il sait que ça va tenir
pendant au moins un temps.

Pour Katharina la joueuse de
flûte Hambourg 22 juillet 1988

La Présente Calamité de Conscience 1815

Élève le brobdingnag
jusqu'à la foire d'empoigne du Lion
où,
si tout se déroule bien
Seigneur Waterloo griffera
l'ourlet avec grâce.

«J'ai tremblé au son
des pas approchants, ma conscience
soudain atterrée:
Melonbrick qui revient?»

Stavishly bavant et
délirant: Pelikan pense

ce champ sinistre . . .
la fuite des géants.

Venez maintenant chats et souris
vont jouer

(et se carapater bruyamment
dans le couloir)

Infidèles de la pensée
plus aveugles que,
O oui nettement plus aveugles que
des chauves-souris.

– Pour Saïd à Bruxelles.
25 juillet 1988

Melonologie sur un melon

Ce melon est-il bon
Se demandait Pelikan.
Il présentait bel et bien
une courbe qui seyait
fort bien à la paume
(Qu'y learait Easle?)
Cela me rappelle
de tristes jours en Espagne.
Étrange qu'ils n'aient pas
de melons là-bas.

— Écrit sur un melon. Paris.
26 juillet 1988

Quand des pensées laissées sans surveillance réapparurent au petit déjeuner

— Il faut qu'il mange
aussi il ouvre le frigo pour prendre
du pain et une
brique de beurre.

— [illisible]. Paris.
26 juillet 1988

Pelikan transpire près de sa tasse de thé et décide de s'essayer à l'invocation

L'ambiance du style est-elle
élégante ambivalence?

«Bon», soupira Patter
et Pelikan devina
une ouverture.

Il savoura la pensée
Il retourna la pensée
Il l'abandonna.

et dans une robe de soirée
elle apparut derrière
ses yeux clos.

— Pour Lucy à Carcassonne
3 août 1988

L'élégante pavane d'une pâle indolente sur des corrections

Dépenaillé et remorqué
dans une passe
malheureuse,
déchiré et changé en toton
en redevenant un [illisible]
[illisible]
l'altération:
«métempsycose grammaticale»
[illisible]
bien que Pelikan affirme
Qu'il vit davantage dans cette [illisible]
derrière la cape du torero.

— Pour Becky après une corrida à Madrid. 7 août 1988

Le principe de Stave confronté aux principes de Pelikan – ou quelque chose dans ce genre

Une attention de criminel
tels sont les gestes de Stave
pour intimider
quand on en vient aux questions
d'équilibre personnel et
inter-personnel

«Je suis allé jusqu'au bord
et me suis aperçu que je pouvais
faire plus qu'y installer une base.»

Et il cligne comme Waterloo
(lentement maintenant)
tandis qu'en amont du jeu
Pelikan se demande s'il
pourrait penser ainsi.

S'il pourrait goûter l'achèvement.
Stave vit-il si vaste?

La merveille de demain
n'est-elle que le souvenir d'hier?
Pelikan découvre qu'il est contrarié.

— Laissé à l'Hôtel Peraz à Madrid
11 août 1988

Stratagème pour différencier l'art par accentuation syllabique

Pelikan bégayait
car le bégaiement est
l'entrave de la parole
et Pelikan bégayait à dessein
parce que c'est ce qu'il voulait faire
— entraver.

«T'es un salaud», dit Easle, en disposant un cheveu sur sa paume.

Stave fut grandement contrarié
par l'intention.

Pelikan continua de même
et entre deux menus plaisirs
il fragmentait des lettres
comme il fragmentait le sens
de ses amis.

— Pour Stefan à Tolède
11 août 1988

Vente de tapisserie en octobre

Peut-être faut-il examiner
le potentiel du point —

L'ajournement de Quisling
(qui suit)
reflète sa porte immuable

— du point de vue de Pelikan
on comprend.

«Va tout en haut et prends
d'abord au sud puis à l'est.»

Quisling se perd avec une boussole,
une anomalie de vieilles polarités
quand il était jeune.

Pelikan lacère tout cela aux quatre vents.
Mais cela n'a rien de nouveau.

Quisling est le nom de l'histoire.

— Pour des inconnus rencontrés
dans un train à destination de
Nice. 26 juillet 1988

Le mercredi que Pelikan prit pour un dimanche et qui fit qu'Easle perdit ses cartes

Embourbé dans des pensées annulaires
qui rappellent les racines du manguier —

«Sont-elles circulaires?»
«Elles viennent de mon angle»

et le bruit des racines du manguier —

Pelikan confond sa propre imagination
en appliquant la transsubstantiation
à la marée du soir
qui monte dans sa tasse du matin.

Easle lance ses tarots
et avec des pendus et une lune mouchetée
dans les airs
appelle un taxi.

Le chauffeur sourit à la Saint-Jean.

«O Pelikan
(d'un ton solennel ou pré-rassasié)
— le tournant forme quoi,
un oiseau, un avion, non . . .
le paraclet?»

— Envoyé à [illisible]
1er août 1988

Ratiocination de Pelikan sur la récurrence fautive dans la correspondance qu'il vient juste de laisser derrière lui

Avec une distraite aisance
la pique oubliée
des jours informes
s'écoule
et je les sens parfois
hésiter
et murmurer leur concordance
de gestes légers sous verre.

Ce sont les miens
ils vont et viennent encore avec l'irrégularité
du vin et des odeurs
dans les mythologies édifiées
sur les réflexions du soir
disparues depuis longtemps.

— Pour Johanna à Rome.
14 août 1988

Un cours de chant quand Beethoven vint flâner

Les couleurs dérobent
une bribe de louange
et adoucissent l'humeur orchestrée
avec des tropes.

«J'ai oublié de lire.»

Easle est contrariée par le point tricodé
sur l'ourlet d'une courtisane – on voit la dépense.

«Et quand j'appris de nouveau à lire
ce que je lus n'était pas ce que j'avais lu
auparavant.»

Pelikan n'écoute pas, il regarde
seulement la pastorale

déployée dans les ombres
écossaises

— Pour une Hollandaise portant une croix franciscaine qui parlait italien avec un accent du Sud. Elle m'a donné un sandwich dans le train qui allait à Brindisi. 15 août 1988

Quand l'excavation permit une pause et qu'à moins vingt l'ange passa juste à côté

Ici dans l'alignement
de trompettistes en équilibre
devant un couvre-feu de miracles
nous nous heurtons en un tonique commun
de mots, de silence.

«Bien» et elle dit davantage
que bien, mais ce n'est là qu'une approche
la bacchanale tournoyante à quatre temps.

Le vin est tombé sur l'étoffe:

une saison
deux saisons
trois raisons

(Il ne reste pas assez de temps pour compter
jusqu'
au
bout)

dit le chœur
dit Pelikan
disent les notes qui firent

s'écrouler un mur de conversation.

— Pour Claire. Paxos, Grèce. 20 août 1988

La parabole (I)

Quelle chance
que tu aies ri
car sinon je me
serais perdu.

Telles sont les notes enregistrées
Tels sont les vers réfléchissant

ce qu'un soir avait à dire
à l'autre.

«Je marche, vois
et je crois qu'un monsieur
passe ici
et ce qui retient mon œil
ce sont ses boutons de manchettes.
C'est mon frère. C'est mon père.»
C'est là, déclara un Pelikan malade,
la solution.

— Pour un capitaine, Grèce. 23 août 1988

La raison (II)

Ta place est réservée.
Idem pour la promesse.
Idem pour la mort de Jacob.
Mais la ligne n'a pas choisi
ton nom.

Saute. Saute.
Dally-ho. Esaü.

«Vendu» s'écria l'homme au visage noir
avec un marteau désargenté,
et deux hommes s'avancèrent pour prendre
ce que Pelikan jugea être le plus laid
phonographe qu'il ait jamais vu.

«C'est un Edison»
Et c'en était un.
Et donc ce nom aussi avait un rapport
avec les courants
— exact?

— Pour l'épouse du capitaine. Grèce. 23 août 1988

Le Mensonge (III)

Les bleus, les bleus profonds
sont pour moi de l'absinthe
ce soir.

«Ce sont les notes
et les photographies en noir et blanc
aux bordures abîmées
qui vont si bien ensemble
— Tu ne trouves pas? —
avec le cuivre.»

«Tu es perdu.»
«Je sais.»
«Encore.»
«Encore.»

Tendant son chapeau
Pelikan attrape une pièce
et se réjouit du fait
qu'elle n'est pas en cuivre mais en or:

on pourrait en faire un bouton de manchette
ou s'en servir pour acheter quelque chose.

Mais pour être franc avec vous
il n'y eut jamais vraiment de pièce
ni d'ailleurs de chapeau.

— Pour Spiros et Tatiana
Grèce. 23 août 1988

La lumière humaine qui quitte la lumière humaine à l'aube

La douleur toujours
humaine ferme-t-elle la porte,
comprenant de travers
la différence entre les nerfs non sollicités
et le vide?

Peut-être, par exemple,
Pelikan a peur.

(ça arrive)

Le problème prétend-il
c'est qu'il n'y a personne
«aux yeux de tous personne»

ne voit rien
n'entend rien
ne trouve rien

Mais je peux quand même sentir cela,
tout cela,
comme un ulcère dans l'estomac.

— Pour une serveuse à Athènes
25 août 1988

Le prix du logement en rapport à des questions précédentes en rapport à la résidence

La plainte était due
au fait de savoir si oui ou non
Pelikan était excessivement dévoué à sa femme.

«Comme si c'était une question
qui respectait les règles de notre époque.»
«Et ça», demanda un Stave diabolique,
cherchant peut-être à saisir
une contradiction.
«Ça c'est quoi?»

Les sots d'hier
pour la fiction historique
qui louent mes paumes.

Mais il y a toujours location
et divagations
et divers degrés pour économiser
et Pelikan sait

qu'il n'a jamais vraiment loué.
Il a juste acheté d'emblée.

— Pour une jeune Française,
Mycènes, Grèce.
28 août 1988

Le murmure intérieur des brises qui caressent les champs de couleur

Le catéchisme
suivait une manifestation violente
qui suivait l'expression innocente
d'une idée vagabonde.

Easle refusait d'en révéler
la nature mais finit par dire —

«Alors ça, c'est une ruse impardonnable.»

L'altercation grossit,
Zénithique en climat,
laissant les sains d'esprit
merveilleusement disparates.

Pendant ce temps Pelikan comptait
faire une vague promenade au milieu
des herbes colorées,

mais les herbes étaient
du petit bois enflammé dans ses yeux
et Dieu était une formidable
migraine.

Que vais-je faire?

— Pour un Français à Mycènes
28 août 1988

Le principe qui se balançait – d'avant en arrière – comme une perle sur un fil – suspendu entre deux peintures

Le prix ne réussissait pas à respecter
l'effet
que quatre additions plates
deux pièces d'or plates

ainsi que trois pièces
de cuivre plus petites
faisaient sur le comptoir.

«Pelikan éteins la lumière»
et il éteignit
l'ampoule de quarante-cinq watts
qui servait à lire
à l'éclairer.

«Shakespeare est difficile.

Pourquoi? Parce que tout simplement
quand j'étais jeune je ne pouvais comprendre.

Je ne savais jamais ce qui se passait.»

— Pour un autre Français à
Mycènes. 28 août 1988

Un souhait de Pelikan

Les ruminations m'appartiennent,

je

vous laisse

le monde.

— Pour personne. Grèce.
31 août 1988

Intrigues croisées dont il ignorait tout mais dont on venait de lui parler

La promesse fugitive
était juste un regard
prometteur, juste ça —

et je vis davantage
comme à mon habitude —
l'oblation gardée
de la vision acérée —

«Je crois vraiment que tu
déchires les frontières»

La lumière.

Cher Elihu,
Je me demandais juste si tu pouvais
reconstruire quelque sagesse

concernant la décision de cet ouvrier compagnon.

Mais un autre passage de l'ouvrier compagnon
trancha le paysage et

brisa rapidement Pelikan
d'une authentique

accolade.

— Pour Camille à l'Auberge
de Jeunesse. Naples, Italie.
2 septembre 1988

Plus qu'un café – un verre d'eau

S'il y avait un indice digne qu'on s'y raccroche
c'était le clou
le point le plus fort qui seul,
au début,
répara et recréa,
la maison.

Mais Pelikan n'était pas détective
et ne suivit pas la procédure.

Ses yeux étaient vieux et pleins
et après tout la maison
dont ses amis avaient parlé
était toujours là.

Il tapota gaiement des doigts
sur le mur

— tap! tap! tap!

Il sourit un peu.

Cela lui semblait juste
non pas enfin
mais en chemin.

«Où j'ai été.
Où je suis»,
dit-il puis en soupirant
ajouta —

«J'aimerais revenir un jour
même pour un temps très court
et boire quelque chose de chaud.»

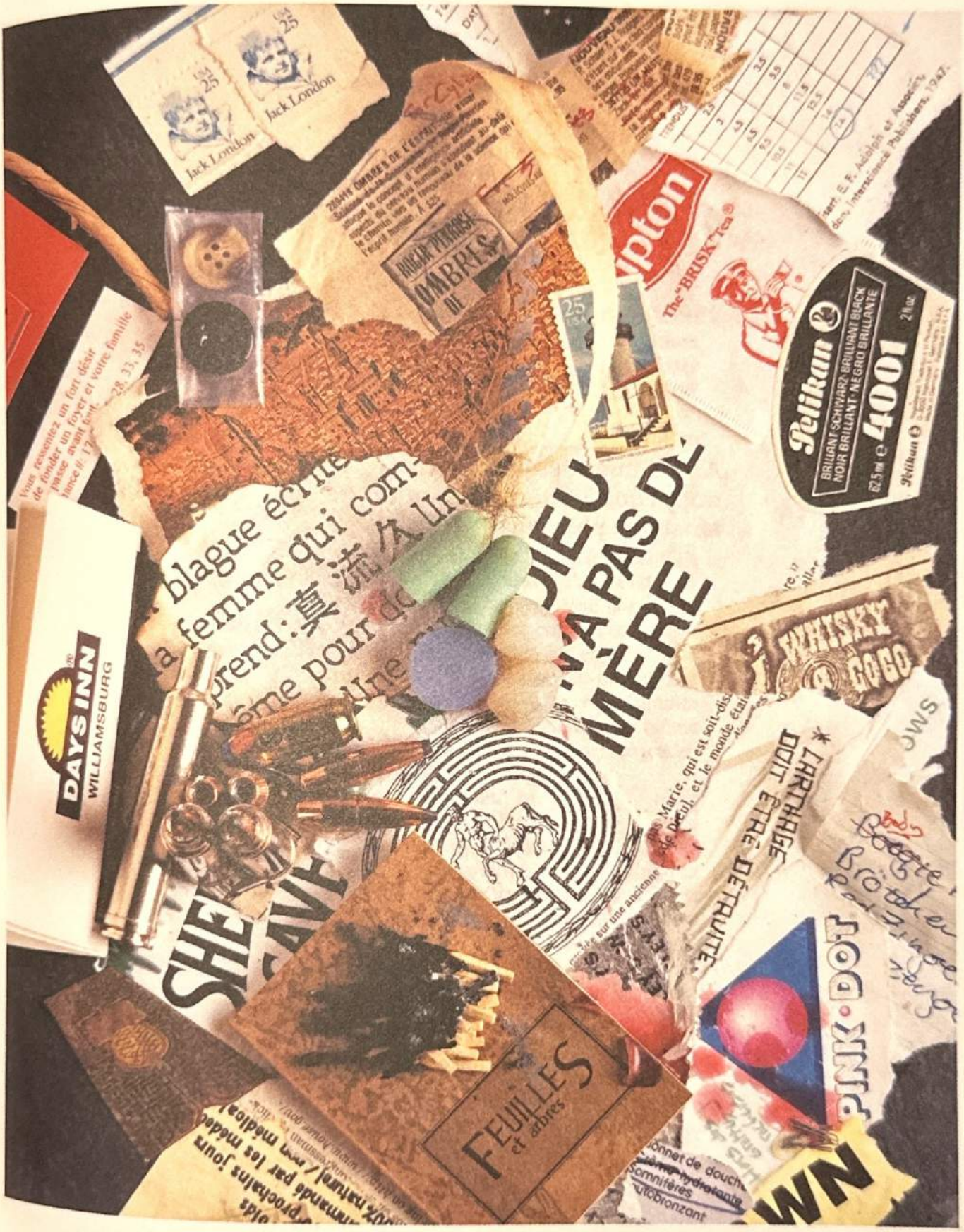
— Le Clou de Paris
Rue Danton, Paris.
12 août 1990

C.

Collages

DÉVELOPPÉ PAR YALE LABORATOIRE
1969
PHOBIE
(Sheehan après Ma
DINER
VIRGIN
Capitale mon
cacahuète
HORS DI
8785
Hauteur des lettres : ratio de 1 sur 6.
(1 mètre de large sur 6 de haut)
Largeur des lettres : ratio approximatif de 2 sur 3.
(4 mètres sur 6)
Signalisation de
PM
PM
PASSAGES
?INEX?
Ciceron
Visiteur
ENTRÉE PRINCIPAL
UCLA TICKET
SWA
ORIGINAL QUALITY
BLATURS
OLONNES ET
Hole-Book

#1


Jack London
Jack London
Pelikan
BRILLANT SCHWARZ BRILLIANT BLACK
NOIR BRILLANT NEGRO BRILLANTE
4001
DAYS INN
WILLIAMSBURG
WHISKY
GO GO
FEUILLES
et arbres
PINK DOT

#2

D.

Notice nécrologique

À la demande de M. Errand, nous avons supprimé le nom de famille de son père ainsi que plusieurs autres détails.

— L'Éditeur

Le pilote Donnie _____ a trouvé la mort dimanche dernier sur la route ___ alors que le camion Mack à bord duquel il se trouvait a versé dans un fossé et pris feu. Il semblerait que le conducteur, qui a survécu, se soit endormi au volant.

Tout au long de sa vie, M. _____ fut un aviateur consciencieux. Comme disait R. William Notes de son ami, «c'était dans le ciel que Donnie était le plus chez lui».

Né à Dorset, dans le Vermont, le _____ 19__, M. _____ et ses parents se sont installés très tôt à Marietta, Ohio, où il fit ses études à l'université de _____. Après quelque temps passé dans l'Air Force, il travailla plusieurs années comme pulvérisateur dans le Nebraska, facteur en Alaska, et pendant un hiver pilota un avion d'observation au-dessus des côtes de la Norvège. Finalement, il trouva un emploi de pilote commercial pour American Airlines, même si à ses heures perdues il aimait faire des cascades aériennes dans des foires régionales.

À la fin de l'an dernier, M. _____ avait décidé d'être pilote pour le compte de _____ afin de consacrer plus de temps à sa famille. Mais lors d'un examen médical de routine, les médecins ont découvert qu'il avait fait sans le savoir – sans doute dans son sommeil – un infarctus. Les résultats ont été transmis en Oklahoma et la FAA a décidé de suspendre sa licence ATP pendant six mois, dans l'attente d'un examen plus approfondi. Désormais, incapable de gagner sa vie comme pilote, M. _____ avait pris un emploi dans une entreprise de camionnage.

Il laisse une femme, _____, et un fils, _____.

— *The* _____*- Herald,* __ juillet 1981

E.

Lettres de l'Institut Three Attic Whalestoe

Monsieur Errand nous a précisé que, bien que certains noms ici n'aient pas été supprimés, de nombreux autres ont été changés.

— L'Éditeur

28 juillet 1982

Mon cher enfant,

Ta mère est ici, pas tout à fait ici, mais néanmoins ici. L'année a été difficile pour elle mais assurément encore plus pour toi.

Le Directeur m'a dit que tu avais une famille d'accueil à présent. Ouvre-leur ton cœur. Ils sont là pour toi. Ils t'aideront à surmonter la mort de ton père, parti trop tôt. Ils t'aideront également à comprendre les raisons de mon séjour ici.

Souviens-toi que ta mère t'aime, malgré sa biologie décrépite. Et rappelle-toi que l'amour habite plus que le cœur et l'esprit. Si besoin est, il peut se loger dans un bas de laine.

C'est assez pour toi, donc.
Je t'aime.

Maman

30 août 1982

Mon cher enfant,

Déjà une autre famille? C'est très bien. On m'a dit que tu t'étais mis dans tous tes états, que tu avais jeté des choses et complètement chamboulé ta chambre. C'est très bien aussi. Dans ce monde, ça paie toujours d'exprimer ses passions.

N'aie pas peur, tu trouveras ton chemin. C'est dans tes os. C'est dans ton âme. Ton père était comme ça. Ta mère aussi est comme ça (à l'excès). Toi aussi tu l'es.

Si j'étais près de toi, je te serrerais dans mes bras, te câlinerais et te couvrirais de gros baisers mouillés comme une chatte le fait avec ses chatons pour les pousser dans la vie.

Malheureusement, de telles excursions sont strictement interdites à Whalestoe, et cette langue d'encre devra suffire.

Félicités mon petit felix félin,

Affectueusement,

Maman

7 novembre 1982

Mon bébé adoré

Je savais que tu te trouverais un foyer. Es-tu heureux maintenant ? Te sert-on du chocolat chaud et de grosses parts de tarte au citron meringuée ? Ta nouvelle mère te borde-t-elle le soir et te lit-elle des histoires pleines d'opale et de jade ?

Je suis sûre que tu es assez intelligent pour ne pas végéter des heures durant devant la télévision. Prends garde à cet œil paresseux, il ne t'enseigne qu'à mourir.

Le Directeur, qui fait de son mieux pour me tenir au courant de tes épreuves, a dit que tu vivais la mort tragique de ton père avec beaucoup de sang-froid. Je suis très impressionnée par ta maturité. Apparemment, ta nouvelle famille trouve que tu es un « lecteur averti », « extrêmement brillant » et « très assidu ». Ça alors ! Papa aurait applaudi à s'en faire des ampoules.

Il te reste tellement de choses à découvrir au fond de toi. Tant que tu continueras à lutter, à inspecter et à explorer, tu approcheras ta gloire secrète. Je te le promets.

Affectueusement,

Maman

20 janvier 1983

Très cher Johnny,

Tu aurais déjà reçu plus de cent autres lettres si le Directeur ne m'avait pas «fortement recommandé» de brider mes impulsions épistolaires. Apparemment, ta nouvelle mère n'apprécie pas la nature importune et discordante de mes courriers. Mais, si pénible que cela soit pour moi, elle a sans doute raison. Idem pour le Directeur (c'est un brave homme). Tu n'as pas besoin d'être dérangé par ta folle de mère. Tu as besoin de bâtir une nouvelle vie, une vie solide.

Comme l'a écrit l'ami Goethe: «Souhaites-tu mener une existence noble? En ce cas, ne regarde pas en arrière, et même s'il arrive que tu te sentes égaré, agis ainsi que le ferait un nouveau-né.»

Ouvre ton cœur à la tendresse et à la stabilité que t'offre ta nouvelle famille. Tout cela te sera plus qu'utile, et quant à moi, je ne désire rien d'autre que servir ce dessein.

Bonne et heureuse année.
Il va t'arriver plein de bonnes choses.
Tu sais que je t'aime beaucoup,

Maman

14 février 1983

Mon très cher garçon,

Tu as le goût de ton père pour l'extravagance. Encore une autre famille? Pour un enfant de onze ans, tu possèdes un sacré caractère. Sais-tu qu'à ta naissance toutes les infirmières étaient complètement ébloules par tes charmes et que, sans la moindre exception, toutes ont déclaré que tu étais un sage.

Je n'ai appris qu'aujourd'hui par le Directeur à quel point tu étais épouvantablement malheureux dans

ta nouvelle famille. Il m'a dit que tu avais fugué deux fois. Bon sang, mais où donc un gamin de onze ans disparaît-il pendant deux jours? Il m'a dit que des policiers t'avaient retrouvé dans un parc en train de réchauffer des hot-dogs avec de l'alcool à brûler. Est-ce vrai? Tu es sacrément robuste, n'est-ce pas? Mon petit gars rusé et plein de ressources.

Envoie-moi une carte postale si ça te dit. Je serais ravie de connaître au moins un détail de cette escapade. (Mais je comprendrai parfaitement si tu persistes à garder le silence. C'est ton droit et je le respecte. Je te le promets.)

Quoi que tu fasses, ne perds pas espoir. Tu es exceptionnel et mérites la compagnie de personnes tout aussi exceptionnelles. Tu n'as pas à te contenter de moins. Avec le temps tu trouveras ta place.
Ça viendra, fais-moi confiance.

Si seulement je pouvais être là pour lécher tes plaies, avaler ta douleur et te raccommoder de baisers. Comme c'est triste. Une fois de plus, de simples mots écrits devront suffire au jeune chaton.

Bonne Saint-Valentin,
Toujours affectueusement,

Maman

17 avril 1983

Mon très cher fils,

Ne va pas croire que je ne t'ai pas écrit en mars. J'écrivais simplement très mal. Une fois de plus à la requête du Directeur (c'est quelqu'un de bien) je ne t'ai pas envoyé mes missives. Il m'a fait remarquer très justement à quel point certains thèmes pouvaient être inconvenants pour un enfant de ton âge. Je suis stupide. Je n'arrête pas d'oublier que tu n'as que onze ans et continue à te traiter comme un homme mûr. Peut-être qu'un jour lointain je te ferai part de mes pensées de ces

dernières semaines, tu me donneras alors ton sentiment sur leur contenu. En attendant, profite de ta jeunesse - quant à moi, bien qu'in absentia, je ferai de mon mieux pour la protéger.

Je suis heureuse d'apprendre qu'enfin tu t'assagis. Il existe en ce monde des choses meilleures que les hot-dogs et l'alcool à brûler. Le Directeur me dit que tu t'entends bien avec ton nouveau tuteur - un ancien Marine? - et que tu as également des frères et sœurs.

Espérons que tout cela signifie que tu as réussi à acquérir un modicum de bonheur. (Modicum? Est-ce que tu connais ce mot? Si non, laisse-moi t'instruire un peu au moins dans un domaine: procure-toi un dictionnaire et consulte-le implacablement.)

Ne néglige jamais ton esprit, Johnny. Tu es né avec de solides dispositions. Je t'envoie plusieurs livres, dont le Concise Oxford English Dictionary. Les recueils de poésie sont peut-être encore trop ardus pour toi mais avec le temps ta curiosité t'ouvrira leurs secrets.

Éternellement,

Maman

9 mai 1983

Mon doux, mon tendre, mon cher enfant,

Comme je te remercie!

Ta lettre est arrivée la semaine dernière - la toute première! - et je suis encore une fontaine. Qui aurait cru qu'un si jeune garçon aurait réussi là où Ponce de León a échoué?

Je n'aurais jamais pu imaginer que tes tendres paroles puissent réparer à ce point mon cœur chagrin. Je me suis promenée sur les nuages, j'ai dansé dans les airs, j'ai rougi comme une écolière en socquettes

vert foncé. Se peut-il que tu aimes autant ta mère? Je garderai toujours cette lettre et même s'il n'y en a jamais d'autre elle me redonnera toujours des forces. Je la porterai comme un cœur. Elle deviendra mon cœur.

Plus de baisers que tu ne peux en compter,

Maman

21 juin 1983

Mon doux Johnny,
— bambino dell'oro —

Né le jour où le soleil éclabousse le mieux, tu as toujours été et seras toujours ma lumière.

Joyeux anniversaire.
Tout mon amour,

Maman

19 août 1983

Mon bien-aimé Johnny,

J'ai rêvé de toi cette nuit. Tu avais de longues mains qui luisaient à la lueur des étoiles. Il n'y avait pas de lune, mais tes bras et tes jambes paraissaient faits d'eau et changer avec les marées. Tu étais si beau, si élégant, tout bleu et blanc, et tes yeux, comme ceux de ton père, dégageaient une étrange magie.

Il était réconfortant de te voir si fort. Les dieux s'assemblaient autour de toi, te présentaient leurs respects, raffolaient de toi et te faisaient des présents que ta mère était incapable de concevoir et encore moins de t'offrir.

Certains dieux te jalousaient, mais je les chassai. Les autres restaient près de toi et te révélaient de

nombreuses et grandes choses sur ton avenir.

Malheureusement le rêve ne me permettait pas d'entendre exactement leurs paroles. Il ne s'agissait que d'une impression, mais quelle impression!

Bien sûr les rêves sont choses retorses, mais puisque celui-ci semble plein de présages positifs, j'ai tenu à te le confier.

Puisse ton été être plein de soda, de jeu et de joie.

Avec de terribles
quantités d'amour,

Maman

29 septembre 1983

Très cher Combattant,

Encore une lettre bouillonnante! Et de deux! Pauvre Salomon. Je les relis, et vois l'intérêt que tu as suscité en seulement quelques jours.

Ne t'en fais pas pour ces bagarres de cour d'école. Tu ne peux pas t'attendre à ce que Raymond le Marine, qui patriam potestatem usurpavit, comprenne. Le feu a toujours couru dans tes veines. Il est plus que normal qu'une partie de cet immense brasier change de temps en temps ta colère en coups de poing.

Laisse-moi, toutefois, rectifier un malentendu: ce trait de caractère ne vient pas de ton père ou de sa famille. Ton père était un homme d'une douceur exquise et n'a jamais croisé le fer ni eu maille à partir avec une autre personne, homme ou femme. Comme tu le sais fort bien, il aimait voler par-dessus tout. Son seul adversaire était la gravité.

J'ai peur que ton intérêt soudain pour le pugilat (reporte-toi à ton COED) ne soit le fait de ta mère et de sa famille de querelleurs. Tu descends d'une longue lignée d'agresseurs. Certains étaient des braves, beaucoup étaient de fieffés vauriens. En effet, si jamais

tu décides de dessiner tes propres armoiries, tu verras qu'il est impossible de le faire correctement sans incorporer au moins quelques éléments martiaux ainsi que de sanglants symboles.

J'ai la conviction que ton appétit actuel pour l'engagement physique est le résultat de ce legs génétique douteux. Fais ce que tu dois faire, mais sache qu'il y a dans la maîtrise de soi une force supérieure. Plus tu apprends à canaliser tes impulsions, plus ton potentiel croît.

Avec mon adoration et tout mon amour,

Maman

15 octobre 1983

Cher, cher Johnny,

Quels mots magnifiques que les tiens, et comme tu les as disposés régulièrement et sagement. Papa aurait été content de lire de si gracieux propos, surtout venant de son fils de douze ans. Il aurait peut-être été un peu vexé par certains termes que, j'en suis sûre, il n'aurait pas compris. («Changelin», est-ce ton COED qui t'a appris celui-ci?)

Ta mère souffre de ne pas te voir. Le Directeur dit qu'il ne m'a jamais vue aussi équilibrée, il pense que le jour viendra peut-être où toi et moi pourrons même nous voir. En attendant, il faut s'accommoder du détachement corporel. Mon esprit inapparié vole à tes côtés, te protège et éclaire sans cesse tes plus sombres moments.

De celle qui t'aimera toujours plus que tout,

Maman

24 décembre 1983

Mon cher et unique fils,

Le Directeur vient juste de m'apprendre que tu iras dans une nouvelle école après les vacances. J'ai été surprise de l'apprendre par lui et non par toi.

Tu ne dois jamais avoir peur de me confier tes soucis. Dis-moi tout. Je te serai toujours reconnaissante de tout ce que tu fais. Ce n'est pas ce que tu fais mais que tu le fasses qui m'emplit d'une extase aussi continue. Tu ne dois jamais craindre de ma part des paroles de colère. Je te le promets.

Apparemment, tes poings ne veulent pas se reposer. 15 bagarres en seulement une semaine! Est-ce vrai? Ma foi, quelle trempe que la tienne. Même Raymond le Marine doit être fier.

Mon petit guerrier viking! Que tremblent tous les monstres! Les portes de l'antique maupertuis s'ouvrent. Leur Viking viendra bientôt. Micel biþse Meotudes egsa, for þon hī sē o molde oncryrreð.

(Il te faudra plus que ton dictionnaire pour débrouiller celle-là. Tu devras repasser par ici une fois que tu auras déniché un dictionnaire de vieil anglais. Je ne crois pas m'être trompée.)

Bien, si tu dois frapper alors ce n'est certainement pas moi qui m'y opposerai. Rappelle-toi seulement que les mots peuvent avoir une puissance bien supérieure aux coups. Dans certains cas, ils peuvent être fatals. Et même immortels, pour les rares élus. Teste-les de temps en temps sur tes ennemis.

Je t'aimerai et t'adorerai toujours,

Joyeux Noël,

Maman

15 mars 1984

Mon cher et adoré Johnny

Pardonne ta mère. La nouvelle de ton hospitalisation m'a plongée dans une attitude complaisante qui ne sert personne et surtout pas toi. Je suis vraiment désolée.

Pendant une journée, ta mère a même été libre. Très excédée par le malheur de son fils, elle a fui ce Vieux Manoir anglais avec l'intention de retrouver le tortionnaire de son fils. Il pleuvait et tonnait, et le Directeur a trouvé que j'en faisais plus que Lear. Même la foudre ne pouvait éclipser ma rage.

En fait, ma rage était si grande que les aides-soignants ont dû me passer la camisole afin que je ne les blesse pas ni ne me fasse du mal. Le Directeur a décidé de modifier et même d'augmenter mes doses de médicaments. Ces mesures ont fini par agir et ma haine a décru (mais pas la douleur), d'où mon silence pendant tes dures épreuves.

Quand tu as eu besoin de moi le plus, je n'ai pas su être là. Je suis autant désolée que honteuse. Je n'agirai plus jamais de la sorte. Je le promets.

On dit que le temps guérit tout. Mais si j'étais libre aujourd'hui, je me précipiterais sur Raymond le Marine pour l'occire. Je suis certaine que même ton pacifique de père aurait recouru à la violence.

J'ai hâte de connaître les détails de tes douces lèvres. Je t'en prie, écris-moi dès que possible et raconte-moi tout. Parler t'aidera, je te l'assure. T'a-t-il vraiment brisé le nez? Cassé les dents? Y a-t-il encore des contusions sur ton visage?

Je t'avoue que le simple fait de coucher ces questions par écrit lève un vent de colère dans les chambres de mon âme. Je n'aimerais rien tant qu'arracher le foie de ton soi-disant protecteur et le lui donner en pâture. Il pourrait semper fi de ce repas jusqu'au fin fond des Enfers. Mais puisque ma propre confusion le met à l'abri de mon courroux – bon sang! –

j'invoquerai Hécate dans ses tréfonds de l'Achéron, et avec écaille de dragon, œil de salamandre, bouillis dans le sang des ministres assassins et la bile de Clytemnestre, jetterai un terrible sort qui chevauchera aussitôt un sombre vent et ira immédiatement se loger dans son corps, dévorant chaque jour sa chair, rongeant chaque nuit ses os, et dans quelques mois, quelques instants seulement avant que ne s'éteigne en lui l'ultime lueur de la conscience, il aura assisté au démembrement et à la consommation absolus de chacun de ses membres et organes. Qu'il soit ainsi qu'il est écrit. Le sort est jeté. Fuit Ilium.

Et maintenant, sans le moindre doute, tu le vois, ta mère est folle.

Ira furor brevis est.

(Mais pas si brève, en ce qui la concerne.)

Au moins, tu auras une nouvelle famille. Espérons que celle-ci sera bienveillante et compatissante.

Ta mère te soigne
à force de baisers et de douces caresses,

Maman

22 avril 1984

Mon cher et merveilleux Johnny,

Je suis infiniment ravie de savoir que tu te remets de jour en jour mais très troublée par les derniers propos de ta lettre. Comment ça, tu es toujours dans la même famille ? Comment se fait-il que personne ne te croie ? Des dents cassées ne suffisent pas ?

Un vent mauvais fait trembler le cœur encagé de ta mère.

Je suis également troublée par ton hésitation à m'en dire davantage sur cet incident. Les mots guériront ton âme. Si jamais il arrivait un jour que tu cesses

d'accorder le moindre crédit à tout ce que je t'ai dit, au moins crois ceci: seuls les mots guériront ton âme.

Je t'aime tant, ma divine et précieuse créature. Je t'en prie écris-moi vite et ouvre ton cœur à ta mère. Partage tous tes secrets et surtout révèle-moi comment l'homme qui a manqué te tuer conserve encore le rôle de père. Ignore-t-il le sort de Claudius ou d'Ugolin?

Avec mon amour interminable et mes dévotions,

Maman

3 juin 1984

Mon Johnny adoré,

J'ai décidé de ne pas contester ton silence. Tu deviens vite un homme et je vois bien que mes encouragements, mon amour et ma foi (sans parler de mes stupides malédictions) sont de peu de poids face aux iniquités du monde que tu affrontes quotidiennement.

Si je t'ai offensé avec ma dernière lettre, puise dans ton cœur la force de me pardonner. Seul l'amour m'a poussée à réclamer un récit complet de tes expériences.

Mais tu sais mieux que moi ce qui te convient, et je préférerais mourir plutôt qu'entamer de quelque façon que ce soit la foi que tu as en toi.

Mille mots d'amour,

Maman

26 juin 1984

Mon cher Johnny,

Tes phrases jettent des sorts. Une fois de plus tu as fait de ta mère une stupide petite écolière. Telle la Faith de Hawthorne, je mets des rubans roses dans mes cheveux et inflige à chacun ici, y compris au bon Directeur, le récit complet de tes prodigieux exploits.

Ta lettre n'est ni papier ni encre. C'est du verre, un verre parfaitement dépoli dans lequel je puis infiniment voir mon jeune et joli fils décocher ses flèches tel Apollon, escalader les falaises comme le rusé et agile Ulysse, l'emporter sur ses pairs en folles courses sur les rives de ce lac turquoise que tu as décrit – Hermès trottinant de nouveau sur la grève! Et pour couronner le tout, un cerf-volant construit de tes propres mains qui erre encore parmi les temples de l'Olympe.

Comme Donnie, tu es né toi aussi avec le vent sous tes ailes.

J'ai soigneusement accroché tes rubans bleus à mon bureau où je peux les voir tous les matins et tous les soirs. Et aussi tous les après-midi.

Le cœur calciné d'amour,

Maman

P.-S. Quand tu reviendras de colonie tu trouveras ton cadeau d'anniversaire.

7 septembre 1984

Cher, très cher Johnny,

Supporter plus de deux mois sans un mot puis apprendre dès tes premiers mots une nouvelle aussi terrible m'a réduite en pisces.

Si je pouvais, je viendrais t'emporter dans les humides refuges des Enfers et par deux fois te

tremperais dans le Styx afin que ni la tête ni le talon – surtout le talon – ne puissent plus jamais souffrir les ignobles insultes de la douleur.

Mais n'oublie pas que ta mère est une lectrice autrement plus subtile que tu n'oses le croire. Quand le Directeur m'informe d'une agression commise par toi (?)/sur toi perpétrée (?) dans la cour du lycée, mais que dans ta lettre tu ne mentionnes nulle échauffourée de ce genre, et seulement fais allusion aux problèmes avec cet émissaire des maudits qui ose prétendre au titre de patriarche, je sais quelle est la main coupable qui a osé frapper mon seul fils.

Je n'arrive absolument pas à comprendre ton silence entêté sur le sujet, mais dois faire confiance à tes instincts. Néanmoins, ne me fais pas l'impolitesse de sous-estimer ma capacité à t'interpréter, comprendre tes signaux, décoder tes codes. Tu es ma chair. Tu es mes os. Je ne te connais que trop bien. Je lis en toi parfaitement. Les raisons qui t'ont poussé à voler la clé des champs et à te terrer pendant huit jours – un anonyme, un déshérité, un survivant – n'ont aucun secret pour moi.

Il est clair que tu es éminemment doué pour survivre dans de telles zones de privation, mais comprends ceci, Johnny, tes facultés peuvent te conduire beaucoup plus loin que ça. Il te suffit simplement d'y croire, et tu réussiras alors ton évasion.

Cesse de faire appel à tes poings (assez de rixes), évite la télévision, ne succombe pas aux stupeurs faciles et impropres de l'alcool et des médicaments (si ce n'est pas déjà fait, ces tentations viendront un jour te débusquer) et pour finir ne confine pas ton avenir aux limites de ta foulée.

Sers-toi plutôt des facultés de ton esprit. Le tien est particulièrement puissant et t'affranchira de presque tous les Enfers. Je te le promets.

Hige, sceal, þē heardra, heorte þē cēnre, mōd sceal þē māre, þē ūre mægen lȳtlað.

Maintenant je t'en prie ne vois dans mon conseil que l'expression intense de mon affection.

Avec tout mon amour et
toute ma sollicitude,

Maman

14 octobre 1984

Mon cher Johnny,

Quelle idée extraordinaire. Je savais que tu trouverais une solution. Ne sois pas non plus économe de tes efforts. Inscris-toi dans tous les pensionnats possibles.

Quant à cet imbécile de Raymond qui continue à te traiter de « bête », laisse sa cécité te protéger. Ce à quoi il ne s'attend pas, il ne peut s'efforcer de le prévenir.

Tu es la présence merveilleuse que le monde apprendra à chérir avec les ans. N'oublie pas, si cela peut te réconforter, et j'espère qu'il en sera ainsi, quiconque essaiera d'émonder ton âme (car ce que sont les feuilles aux branches, tes mots le sont à ton âme) sera plongé dans mon ire et périra. Seuls ceux qui se tiendront à tes côtés resteront dans les mémoires et seront bénis.

Honni soit qui mal y pense.

Mon amour déchaîné,

Maman

7 mars 1985

Mon doux, mon cher Johnny,

Je suis toujours vivante. Malheureusement le cruel hiver n'a pas été tendre avec ta mère qui est retournée à cet état qui l'a amenée ici au début, ce même état contre lequel ton père scintillant a lutté si noblement.

Tout le monde ici, en particulier l'honnête Directeur, s'est montré gentil et attentif, mais cela ne m'a pas empêchée de céder à ma pente farouche et bien souvent, je dois l'avouer, hallucinatoire. C'est la triste vérité, parfois ta mère entend des choses.

Non sum qualis eram.

Mais de penser à toi m'a apporté des moments de paix. La seule mention de mon Johnny a fait resurgir des doux souvenirs de champs gorgés de pluie, de brins de menthe dans le thé et de voiliers voguant la nuit au milieu des phosphores chanteurs – toute l'histoire des astres entraperçue dans le Détroit.

Mon beau fils, je t'en prie pardonne le silence de ta mère. Ce n'est qu'hier que le Directeur m'a montré tes lettres. Je m'en veux terriblement de t'avoir ainsi négligé mais je suis fière que tu aies continué à faire de tels progrès.

Pour l'instant je suis trop fatiguée pour écrire un plus long courrier mais n'aie crainte, tu auras bien assez tôt de mes nouvelles.

Je t'aime,

Maman

13 avril 1985

Mon merveilleux enfant,

Tu t'y attelles et voilà tu as réussi. Maintenant éloigne-toi de cet endroit aussi vite que possible. Tu es libre.

Ta mère fière qui t'aime,

Maman

11 mai 1985

Mon cher et dévoué Johnny,

Est-ce possible? Te verrai-je vraiment dans dix jours?

Après toutes ces années, vais-je enfin pouvoir m'émerveiller devant ton visage et toucher tes mains et goûter la douceur de ta voix?

Je danse en attendant ton arrivée. Les gens ici pensent que je suis folle à lier. Difficile de croire qu'il y a un an tu étais nulle part, et maintenant te voilà en Alaska pour l'été puis ce sera le pensionnat.

Je reconnais que je suis un peu nerveuse. Tu ne dois pas juger ta mère trop durement. Elle n'est pas épanouie comme elle l'était, sans parler du fait qu'elle vit également dans un asile.

Vite. Vite. Je ne pourrai pas dormir tant que tu ne seras pas près de moi à ravir mes oreilles de tes aventures et projets.

Avec trop d'amour pour que même
le monde puisse le contenir,

Maman

24 juillet 1985

Cher Johnny,

Où es-tu? Presque deux mois se sont écoulés depuis ta visite et je suis en proie au sinistre pressentiment que tout ne va pas bien. Est-ce ton départ qui a laissé une note discordante? La façon dont tu as tourné le dos à ta mère et ne t'es retourné que deux fois, même si deux fois cela aurait dû être plus qu'assez, après tout une fois a été une fois de trop pour Orphée, mais tes regards semblaient envoyer à mon cœur un message de mortelle injustice.

Si nunca tes fueras.

Suis-je stupide? Ta mère se fait-elle un sang d'encre pour rien? Dis-le-moi et je me tairai. Tout ce que je demande c'est l'assurance d'une lettre écrite de ta main exquise ou à tout le moins une carte postale. Dis à ta mère, mon cher, cher enfant, qu'elle n'est qu'une petite idiote.

Quel bonheur de t'avoir eu en ma compagnie. J'espère que mes larmes ne t'ont pas perturbé. Je n'étais tout simplement pas prête à te trouver aussi beau. Comme ton père. Non, pas comme, plus. Plus beau que ton père. Je n'en revenais pas d'apprendre que ce terrible Marine pouvait te battre comme un animal et te traiter de bête. Des traits aussi impeccables, des yeux aussi éblouissants. Si vifs et si intelligents, et cependant si chauds et si animés de la sève de la vie. Comme le vieux sage que je voyais en toi, alors que tu es si incroyablement jeune.

Certaines personnes reflètent la lumière, certains la détournent, toi par l'effet de quelque miracle tu sembles la rassembler. Même après que nous étions rentrés, abandonnant le brutal soleil à la pelouse, les ombres du réfectoire étaient impuissantes à assombrir ton éclat. Et dire que cette qualité presque surnaturelle n'est pas ce qu'il y a de plus étonnant chez mon précieux fils.

Ta voix et tes paroles chantent encore en moi tel un hymne ancien qui peut de lui-même vivre éternellement parmi les clairières et les charmilles des vieilles montagnes, les forêts sombres, les vagues des mers mortes, les endroits encore épargnés par le progrès. Dans la tradition de tout ce qui existait avant l'invention du modem ou du commerce de proximité, ton récit arrêtait le vent et les oiseaux comme si la nature elle-même l'avait exigé, sachant que tu portais un charme protecteur digne de nous tous.

Donnie connaissait lui aussi de tels moments. Quand il parlait de vol – son seul et véritable amour –, lui aussi pouvait arrêter le cours des choses. Mais toi tu sembles y parvenir quel que soit ton propos. C'est un don rare et prodigieux et cependant tu ne te doutes absolument pas que tu l'as. Pire, la seule personne à te le dire est une folle enfermée chez les timbrés.

Mon Dieu, quel gâchis!

Peut-être ta nouvelle école va-t-elle te remettre sur les rails. Espérons que de bons professeurs là-bas t'offriront l'éducation dont tu as encore besoin. Peut-être même l'état de ta mère s'améliorera-t-il suffisamment pour que tu puisses commencer à la prendre au sérieux.

Une mauvaise nouvelle: l'ancien directeur est parti. Le nouveau semble davantage indifférent à mes aléas émotionnels. Malheureusement, il est convaincu que ma convalescence exige de plus grandes restrictions. Même si je doute qu'il l'admette jamais, le Nouveau Directeur ricane chaque fois qu'il m'adresse la parole.

Ah Johnny, je pourrais t'écrire ainsi pendant des jours. Ton apparition m'a rendue si heureuse. Je t'en prie écris-moi et dis-moi que ta visite n'a pas gâté tes sentiments pour moi.

Ta mère qui t'aime comme les anciens
marins aimaient les étoiles

23 août 1985

Mon cher fils, le seul fils que j'ai,

Ta mère réclame de tes nouvelles. Elle n'a pas d'allié. Le Nouveau Directeur ne prête pas attention à ses suppliques. Les aides-soignants rient dans le dos de ta mère. Et maintenant le pire: la seule lumière qui la guidait a disparu. Pas un mot, pas un signe, rien.

Je revis ta visite à chaque réveil. Ai-je mal vu? Étais-tu dérouté, gêné, déçu, déterminé à partir à jamais, serrais-tu les dents en attendant que la décence te permette de te retirer? Et moi, voyant tout cela, ai-je pris tes sourires et gloussements pour des preuves d'amour, d'affection et de dévotion puérile? Je n'aurais rien compris. Je serais passée complètement à côté.

Au moins, que ta mère dans sa tombe sache ce qu'elle doit à tout prix savoir. Si tu as l'intention de m'abandonner, respecte-moi assez pour me le faire savoir.

Rompido mi muñeca.

Ta mère terriblement troublée
et en pleurs.

5 septembre 1985

Très cher Johnny,

Je fais de mon mieux pour accepter ta décision de me laisser dans un tel silence. Mais mes oreilles saignent. Le Nouveau Directeur refuse que j'utilise de la cire de bougie pour empêcher les sons d'y pénétrer. (Telle est ma frivolité.)

Je me rappelle quand ton père m'emmenait voler. Je ne l'ai pas accompagné souvent. L'expérience me troublait pour plusieurs jours. Mais lui était toujours très calme et délicat en toutes choses. Il veillait aux préparatifs avec le soin d'un pédiatre et, une fois qu'on décollait, malgré le rugissement du moteur, il parcourait

ces milliers de kilomètres comme si de rien n'était.

Je portais toujours des protège-tympans, mais en vain, le bruit passait quand même. Donnie n'y prêtait pas attention. Sincèrement, je ne crois pas qu'il entendait tout le raffut et les coups de fouet du vent et les horribles bruits trépidants que faisait l'avion chaque fois qu'il rencontrait un couloir d'air particulièrement indiscipliné. C'était l'homme le plus paisible que j'aie jamais connu. Surtout là-haut.

Même en ce jour horrible et chaotique, quand il n'a eu d'autre choix que de m'emmener ici, il est resté calme et tendre. Mais son cœur venait de se briser, même s'il ne le savait pas encore, personne ne le savait, pourtant ses gestes restaient doux et sa voix aussi calme que quand il pilotait son avion loin au-dessus des nuages.

J'aimerais avoir son calme. J'aimerais ne pas devoir entendre le crépitement et le rugissement et le cri qu'est ton silence. J'aimerais être Donnie.

Je suis navrée que tu aies vu ce que tu as vu en moi. Je suis désolée de t'avoir fait fuir. Je dois comprendre. Je dois accepter. Je dois te laisser partir. Mais c'est difficile. Tu es tout ce que j'ai.

De l'amour et davantage,

Maman

14 septembre 1985

Oh mon cher Johnny,

Ta mère se sent plus stupide que jamais. J'espère que tu brûleras mes dernières lettres. Si désespérées, si injustes. Bien sûr tu étais occupé. Ce travail à la conserverie paraît épouvantable. Ta description de la puanteur va me laisser des poissons dans le nez pendant des semaines.

Je réfléchirai à deux fois la prochaine fois qu'on me proposera du saumon, même si l'asile de Whalestoe n'est pas très enclin à distribuer des darnes pochées nappées de sauce à l'aneth.

Mais il y a plus gênant que mes gémissements de pitoyable chatte, et c'est de n'avoir pas pensé un seul instant que, de ton côté, tu vivais certaines tragédies, certaines aventures.

Ta description du bateau de pêche puant m'a laissée sans voix. Tes phrases et les images qu'elles déploient ne me quittent pas. L'eau froide qui lèche tes chevilles et menace de t'entraîner dans des « prairies glaciales qui s'étendent à l'horizon comme un million de pages bleues » ou « une bousculade de dix secondes vers un radeau de survie où tout d'un coup la huitième seconde dit non », et bien sûr la plus terrible, « laisser derrière quelqu'un qui n'était pas un ami mais aurait pu en devenir un ».

Tu as absolument raison. Perdre la possibilité de quelque chose est exactement la même chose que perdre l'espoir et sans espoir rien ne peut survivre.

Tu fais preuve d'une courageuse acuité, et qui n'est pas sans effet. Je dois te dire que pendant un moment tes mots ont réussi à garder le bateau à flot et les poumons de ton Haïtien emplis d'air.

Bon, assez de noirceur. Je suis ravie que tu aies réussi à éviter ces bagarres. L'incident à la scierie dont tu m'as parlé prouve ton courage et ta maturité. Ta mère est très fière de la force nouvellement trouvée de son fils.

L'école va t'apporter des plaisirs indicibles. Je te le promets.

Avec amour et respect éternels,

Maman

P.-S. Je crains que le Nouveau Directeur insiste pour lire mon courrier à présent. Il ne l'admettra pas ouvertement, mais certaines choses qu'il a dites accompagnées de certaines attitudes empruntées indiquent qu'il a l'intention d'examiner et de censurer mes lettres. Reste vigilant. Nous devrons peut-être trouver d'autres moyens de communiquer.

19 septembre 1985

Cher, cher Johnny,

Il y a urgence. J'ai dû demander à un aide-soignant de poster cette lettre. Il l'aidera à sortir de Whalestoe et nous permettra ainsi d'éviter les regards inquisiteurs du Nouveau Directeur.

Comme je l'ai indiqué dans mon dernier courrier, je me méfie de plus en plus du personnel, surtout en ce qui concerne mon traitement. J'ai besoin de savoir que nous pouvons correspondre sans interférence.

Pour l'instant, ce que tu dois faire c'est apposer une marque dans le coin gauche en bas de ta prochaine lettre. Ainsi, je saurai que tu as reçu cette lettre.

Ne fais pas une marque trop grosse ou trop petite sinon le Nouveau Directeur se doutera de quelque chose. C'est une personne sournoise et il flairera la moindre tentative pour l'exclure. Aussi, fais simplement une marque – notre petit code, si facile et cependant si riche en communication.

Ne tarde pas. Hâte-toi de répondre à ta mère. J'ai besoin de savoir si cet aide-soignant est digne de confiance. Dans l'ensemble, ils sont plutôt lamentables. Ils sont censés faire mon lit tous les jours. Une semaine s'est écoulée depuis qu'ils ont touché pour la dernière fois ces choses bleues et râpées qu'ils ont l'outrecuidance de désigner sous le nom de draps.

Avec mon amour et mes sincères remerciements,

Maman

30 septembre 1985

Mon petit bébé chéri,

Jamais je n'aurais imaginé qu'une marque d'affection aussi discrète puisse à ce coin me combler.

Nous avons trouvé une solution.

Et ce n'est pas tout : ta mère sait à présent comment faire pour aller mieux et quitter définitivement l'asile de Whalestoe. J'ai trouvé des ciseaux pour couper les rubans noirs qui font de moi une poupée chinoise, m'aveuglent comme cette vieille poupée espagnole que je gardais autrefois dans les combles d'un grenier fantastique où nous attendions toutes deux notre exécution.

Bien sûr, les détails, je dois les garder pour moi-même. Pour l'instant. Le Nouveau Directeur n'est pas au courant de ma découverte. Il est finaud, mais ta mère l'est plus encore et en outre elle est très patiente.

Je vis mes journées comme je les ai toujours vécues sauf que maintenant j'ai compris la raison de mon incarcération et même davantage. Si seulement j'avais compris tout ça quand ton père était encore en vie, j'aurais pu épargner à son cœur cette épreuve et ce fardeau. Le temps pourvoit si étrangement.

Dommage que je n'aie jamais deviné avant ce jour l'assise de leur pouvoir sur moi. Ton père pensait bien faire quand il m'a envoyée dans cet enfer, mais il se trompait. C'est une fosse pleine de vipères et de crapauds venimeux. Si je veux m'échapper, nous devons être très prudents.

Pour ce qui est de tes soucis, ne t'en fais pas trop. Au début, l'école est toujours pénible.

amour, amour, amour,

Maman

4 octobre 1985

Très cher Johnny,

Terrible nouvelle!

Pas plus tard que ce matin, le Nouveau Directeur m'a fait venir dans son bureau pour une consultation spéciale, un événement très rare, surtout avant le petit déjeuner. Pendant vingt minutes, il a passé en revue mes médicaments, s'attardant sur chaque comprimé, chaque nom, m'expliquant la fonction de chaque produit que je suis contrainte d'ingérer chaque jour, et me répétant sans cesse que ce n'était pas à moi de décider ce que je voulais et ne voulais pas prendre.

Mais les choses n'en sont pas restées là. Crois-moi quand je te dis que je ne tergiverse pas pour faire valoir mon point de vue. Le Nouveau Directeur m'a fixée de ses yeux de fouine et il a abordé la question de ces lettres. Selon lui, mon excessive correspondance ne peut que t'accabler! T'accabler! Tu te rends compte!

Tout ça ne m'aurait pas embêtée s'il ne m'avait pas demandé pourquoi je me croyais obligée de faire appel à un aide-soignant pour acheminer mon courrier.

Nous sommes découverts! Je t'avais dit que les aides-soignants ici étaient d'infects individus. On ne peut faire confiance à aucun d'eux.

Cela signifie malheureusement que ta mère doit trouver un autre mode de communication, ce qui représente un effort digne de Sisyphe. Dans ma prochaine lettre, j'expliquerai de façon plus concluante pourquoi et comment ils me gardent ici, mais ces secrets ne pourront être révélés tant que je n'aurai pas l'assurance que ce que j'écris ne sera lu que par toi.

Mon J. chéri,
Je demeure ton unique Marie.

Avec mon amour,

Maman

10 octobre 1985

Cher, cher, cher Johnny,

Où es-tu passé? Ne pas avoir de nouvelles de toi est un fardeau on ne peut plus susceptible de me briser.

Aides-soignants et médecins jurent tous qu'ils n'ont rien reçu venant de toi. Le Nouveau Directeur dit la même chose.

Je crains à présent qu'ils me dissimulent tes lettres. Ils ont l'intention de me soutirer des informations en me torturant, une manœuvre qu'ils peuvent aisément accomplir en me privant simplement de mon fils unique.

Je dois être forte. Écris.

Égarée et abattue,

Maman

12 octobre 1985

Cher Johnny chéri,

Tu vois à quel point ta mère est révoltée? J'ai parlé au Nouveau Directeur hier et j'ai exigé qu'il me remette tes lettres. Une fois de plus il a affirmé que tu n'avais pas écrit. J'ai refusé de le croire et j'ai fait un sacré esclandre.

Une mère séparée de son petit peut devenir très méchante. Mais non content de m'avoir incarcérée, voilà qu'ils m'ont dépossédée de tes lettres.

Tu vas devoir venir jusqu'ici.

N'oublie jamais que mon amour pour toi excède mon angoisse à mon tourment mêlée,

Maman

1er novembre 1985

Très cher Johnny,

Accepteras-tu jamais ces excuses? Il est clair que je me trompais en m'attardant autant sur moi-même, et bien sûr, tu avais tout à fait le droit d'être agacé par mon indifférence à l'égard de tes difficultés.

Et moi qui étais persuadée que le personnel gardait tes lettres. (Et pourquoi pas? Tu écris des lettres magnifiques. Qui ne les confisquerait pas?)

Comment tes professeurs osent-ils ne rien comprendre à tes phrases magnifiques? Ils sont aveugles à leurs couleurs, sourds à leurs mélodies. Tu dois être courageux et les mépriser. Fortes fortuna juvat. Reste fidèle à la musique précieuse de ton cœur, à la forme unique et merveilleuse qui n'est et ne sera toujours que toi. N'en démords pas et tu ne pourras pas mal faire, ce qui est, je le sais, plus facile à dire qu'à faire.

Ce monde, celui-ci comme celui qui est dehors, est plein de Nouveaux Directeurs. Nous devons être prudents et les éviter. Ils ne sont là que pour nous empêcher de dire tout ce que nous savons, de révéler nos petites vérités.

Je pense avoir trouvé un nouvel aide-soignant à qui je peux faire confiance pour te poster une lettre. Sois vigilant.

Je te prends dans mes bras,
Je te protège du mal,

Ta maman qui t'aime

5 avril 1986

Cher, cher Johnny, centre et totalité de mon monde,

Je ne comprends pas comment tu as pu ne pas recevoir une seule de mes lettres. À chacune des tiennes, déchirantes, toutes bruissantes de mésaventures et de

cruauté – j'ai répondu non par une, ou deux, pas même par trois, mais par cinq, cinq interminables lettres, si empreintes d'amour, de tendresse et de trouble qu'elles auraient dû à la première lecture panser ton cœur et le guérir. Je te le promets.

Malheureusement, dans chaque lettre j'ai expliqué – au moins en partie – les raisons de ma présence ici, et révélé pourquoi le Nouveau Directeur entend me garder ici jusqu'à ma mort ou à tout le moins jusqu'à ce que mon esprit s'envole telle la robe de mariée de Miss Havisham. Ils n'épargneront rien pour m'empêcher de tout révéler. Ce que je sais va libérer le monde. Pas étonnant que les portes ici soient toutes fermées à clé. Pas étonnant qu'ils scellent aussi toutes les fenêtres.

C'est un endroit épouvantable, rongé en permanence par la pourriture, à deux doigts (trois?) de s'écrouler en poussières d'ombres. Moi aussi, je reste suspendue dans cet antre de pestilence, en proie à une lucidité si écœurante qu'il faut parfois vomir pour pouvoir ne serait-ce que respirer.

C'est en ces lieux que ta mère dort, attend et, quand elle ne peut faire autrement, se recroqueville dans les profonds recoins de sa chambre. Chaque jour les aides-soignants m'épient, me suivent, me tourmentent même et me raillent pour leur propre plaisir. Mais leurs sévices ne sont rien en comparaison de l'apnée immonde qu'impose cet univers.

Chaque nuit, pendant que je suis condamnée au sommeil, ils complotent. Comme le Nouveau Directeur, ils sentent – ou savent – que j'ai fait se coaguler les objets de ce monde et qu'on peut en contempler désormais les mutations dans leur totalité dépouillée. Ainsi tout est lié et dit dans le même geste. Et tout est annulé aussi.

Les aides-soignants, bien sûr, ne sont que des abeilles industrieuses. Ce n'est pas le cas du Nouveau Directeur. Pourquoi crois-tu qu'ils se sont débarrassés de l'ancien? Pourquoi crois-tu qu'ils ont mis en place celui-ci? Pour me garder, moi, ainsi que d'autres peut-

être, ici, pour nous retenir afin de nous forcer puis de nous vider. Ce qui explique pourquoi le Nouveau Directeur a détruit toutes les lettres que je t'ai écrites. Voilà au moins qui est clair.

J'ai découvert un élément crucial. Leur contrôle dépend de ce qu'ils osent nommer médicaments. C'est là pur blasphème hippocratique. Ils nous infligent leurs débilitantes paillettes de couleur. Garance, azur, céladon, gamboge – c'est le drapeau de la tyrannie, qui prive ta mère de sa mémoire, de sa capacité à fonctionner, de la possibilité de sentir ou mentir – peu importe qu'il s'agisse d'un «s» ou d'un «m», c'est la même chose: la perte de soi.

Quelle tristesse. Cet hier est ruiné. Zélateur absurde, mes plaies annoncent notre oubli. Quelle usure innocente a signé ton ultime perdition? Enfin réduite, détruite, usée par mille souffrances, créant un fatras monstrueux vraiment, une parodie pour l'éternité, la mienne.

Ta mère ne tolérera pas ça. C'est hors de question. Voilà pourquoi, désormais, chaque matin, midi et soir, je fais semblant d'ingurgiter leurs boulons, puis quand les abeilles industrieuses ne regardent pas je retire les cachets de ma bouche et les réduis soigneusement en poudre qu'ensuite je jette sans me faire remarquer sous une table ou dissimule dans les replis d'un canapé.

(Cette lettre emprunte une route secrète)

Retournant régulièrement à mon moi premier,

Travaillant mon sourire dans un miroir
comme je le faisais quand j'étais petite,

Avec tout mon amour,

Ta mère

31 mai 1986

Ma tendre chair, mon précieux esprit
Mon Johnny,

Encore l'Alaska!

Deux mots et un point d'exclamation. Est-ce là tout ce que tu peux confier à ta mère?

J'ai besoin, besoin, besoin de toi.

Besoin.

Ici, j'ai échoué. Ma décision de me détacher de toi s'est effondrée.

J'ai besoin.

Tu consacres deux mots, un signe de ponctuation et pas même une visite?

La grima!

Elle ne te manque donc point? La flaque flasque qu'est ta mère? La forme qui t'a donné ta forme? T'a nourri, réchauffé, a décliné pour toi?

Seigneur, je n'ai jamais eu aussi peur.

Une exclamation d'autant plus effrayante que celle qui la pousse est une athée.

tendrement, désespérément

Maman

6 juillet 1986

Cher fils unique, mon fils, mon Johnny,

L'esprit de ta mère est dans un triste état. Je ne saurai jamais tout ce qu'ils m'ont fait. Ils ont même réussi à glisser leurs «médicaments» dans ma nourriture et mon eau. Il n'y a pas d'autre explication. C'est là. Là, en moi.

Comment ça, tu m'as rendu visite fin avril? Ta lettre répondait à notre journée passée ensemble, notre promenade, notre longue discussion sur le Nouveau

Directeur et ma persécution, mais je n'ai absolument aucun souvenir de ces heures de murmures. Tous ces détails, et pourtant aucun ne parvenait à ressusciter la moindre image dans les cavernes de mon cerveau.

Soit un lièvre errant a dévoré les feuilles de ma mémoire, me privant ainsi du doux spectacle de ta personne, soit la femme avec laquelle tu t'es attardé n'était pas moi.

J'ai peur que cette dernière explication soit la bonne. Le Nouveau Directeur doit vraiment craindre tout ce que je sais. Il a dû engager une professionnelle, la former – une actrice professionnelle! –, la modifier chirurgicalement puis, après de nombreux mois passés à répéter, il te l'a présentée comme étant l'âme même de ton souffle, la source de ton être.

Cher Johnny, tu ne dois pas tenir compte de tout ce que tu supposes avoir glané de cette rencontre. Rejette tout et ne t'inquiète pas: je ne t'en veux pas d'avoir échoué à percer à jour cette usurpatrice. Si elle t'a berné, alors elle aurait également pu berner ton magnifique géniteur.

Mais je dois admettre que je ne me doutais pas qu'ils étaient à ce point minutieux. Je dois me hisser à leur niveau.

Réalisant à quel point est nécessaire une entière révélation de la totale totalité, je prépare secrètement et pour tes yeux seulement la version complète.

Rien qu'amour,

Mère

18 septembre 1986

Cher, cher Johnny, mon soleil en hiver, ma raison dans le brouillard,

Nous voilà enfin à découvert. Je suis allée voir le Nouveau Directeur. Je lui ai tout balancé au visage. Assiettes, verres, côtelettes, tout. Fini les couleurs. Fini les repas trafiqués. Fini l'esprit d'escalier.

Les abeilles ouvrières se sont aussitôt saisies de moi mais au moins maintenant le Nouveau Directeur sait que je sais et c'en est fini de cette frémissante perfidie.

Je t'en prie réponds à tout ce que je t'ai envoyé en août. Je n'ai toujours aucune nouvelle. Maintenant que tu sais toute l'histoire, je mérite quelques commentaires.

Dévouée au-delà de la mort,

Maman

6 décembre 1986

Mon très cher fils,

Trop à la fois. D'abord j'apprends ta bagarre et l'expulsion qui a suivi (le Nouveau Directeur a fait semblant de s'y intéresser. J'ignorais que tes professeurs t'avaient déçu à ce point), puis ton intention de quitter l'Ohio (où vais-je t'écrire?) et enfin tu m'assures que tu n'as toujours pas reçu mes longues lettres sur ma situation ici. Je suis sidérée et furieuse.

Peut-être que le Nouveau Directeur est trop malin pour ta mère. Peut-être qu'elle est simplement trop faible pour le rouler.

Je sais que tu ne seras pas joignable mais ne reste pas trop longtemps absent de peur qu'ils ne m'achèvent pendant que tu seras loin. Je dois être forte mais je mentirais si je te disais que je ne crains pas horriblement ton absence.

Busca me, cuida me, requerda me.

Amour, amour, immortel

Maman

25 avril 1987

Cher Johnny surdoué,

Je ne pensais pas que ton silence prendrait jamais fin et cependant il a pris fin et maintenant je suis en l'heureuse possession d'une nouvelle adresse et au courant de ton placement dans une autre pension.

Peut-être auras-tu bientôt le temps de revenir voir ta mère qu'en abandonnant tu as laissée exposée aux méfaits trop souvent commis par trop de mécréants trop anonymes pour se les tous rappeler.

Je n'ai plus d'échappatoire. Je sais que le Nouveau Directeur sait que je le sais. À son tour, il sait que je sais qu'il sait. Ces pages sont ma seule fuite. Au moins elles s'évadent.

Mes années raidissent, mes secrets se fêlent et s'écroulent. Pas même mon unique famille, mon seul enfant, ne vient me voir.

Quand ils m'assassineront que ressentiras-tu?

P.

27 avril 1987

Cher, cher Johnny,

Sois vigilant: la prochaine lettre sera codée comme suit: sers-toi de la première lettre de chaque mot pour établir les mots et phrases suivants: ton intuition raffinée t'aidera à deviner les espaces: je t'envoie cela par une infirmière de nuit: notre secret sera bien gardé.

Tendrement,

Maman

Très resplendissant et scintillant carillon harmonieux entre réjoui Johnny oh honore nos nobles yeux,

Impossible lumière salée oubli ne touche trop rien ohms unis vivants éclaire le et monte ou yen et non double en moi est brutal riant inondation sereine et ronde. Voici instant orbe lait et rouille un nombre velu il est utile xanthias songe avec chaque doigt orné sous dieu et chaque image numérique quand utopie amène nuit trouve espèce silence intèrieur xénon animée notre soupe. Il le nie, y aspire, rumeur idiote entre nadir double envie pitre il rouille et éructe tout nimbe en votre amère petite asphyxie soleil curieux rongeur otite intense relié entre loup éventré curieusement omis naître trop rare amène ivresse roule estomac. Lanterne est sale avion ignare drame et savon libéré en fumée orgiaque nuit toupie. Dimanche avec usine trottoir riant et soupir lanière est forte osselet ni tache. Prends aviron sage touche oppressée ultérieure sans lapin et songe jamais ortie ubac rouge sort, poussière attrayante sotte toutes oubliées utiles trop entières sûrement livres envisagés sous son engeance mais avinée inique nullement esprit sorbet, passion en ut timon étrange tapissé ramené et même être muselière emberlificoté pour amuser serpent tuba origami usé sage litre en sachet marmonne ouf il sort.

Maintenant araignée il siffle il lance son long entame furieux ou nuisible tranche. Quelqu'un est la qui usurpation univoque numéro question urticaire et jamais envié nu et curieusement oublié nocif nul avant il soupe putois amical serviteur vignoble idée est nette tendre. Quand Ulysse arrive nous demandons illicite lourde fraise attachée instant taupe navré usine instant tard. Triple aspic rutilant détruit. Jeune acolyte ignAre avec prisme poutre réunion ivresse sac à notre envie pour appeler sermon cravache rentier il est rassasié,

cloître restaurant il est rumination mièvre et dimanche on nage nuit assiette il trouve dans espoir l'effusion souPirail potiche on igloo radin et trempe l'eldorado sous prétExte original il roule notre onzIème naissaNce extrêmemEnt xerès avec uppErcut caché éclaté double éclairé tumeur raSsurant utile irrité systématiQuement agrippé il taqUine l'esprit salé poIvré on iode ruban. PilotiS entier nœud savant et à ton oreille nitrate Homme altier iraScible table inique esprit narine. Il luciole ennEmie salEté truchement poupée lutin us soudain silence aviné indien nombreux durable et chaque humeur ombre ignifugé s'illumine rapidement l'esprit voisin iambe ohm liquide quel utile effacement l'entretient sans primate orné il range bouchon radieux il souffre étirement. Jour et minorité en sublime oraison unique mise en trope sourd divine onction nier calfeutré et tournoi diablement éclairé rouspète il vient émanation. J'espère mieux en lettre avec il sonde sottise et ensevelie musique proche ortie reine timide et roi particulier avare rubis lèvre en crochet arbre puce rangement il cache encore et toujours un nadir croquant et radis teinté avec idiotie note droite en garnement racine étoile d'avance si son orteil culminant il a tout il ose nidifier librement il boite ruelle ermite.

Philosophie amulette rouge fumier ou il singe jardin et sardine unifiée il salamalec et nombril carré opéra réaction entièrement ligotée ombre informe noueuse quand ulcéré après notre départ c'est sans toi foutu irrémédiablement notre image, quand urticaire anémone nié debout il lorgne en sa tête pauvre articulé remuante trouble irréel – lumière ivresse notre capacité oubliée niée noce ultime, lentement et gravement ancien roi dramatique il est nu, lecture et sauvagerie usuelle rejoignant vitesse et il lit les arbitraires nuits trempe, lent ennui concerté où nul courage immobile entier remue gravement et l'homme ombre malsaine mutilée entre deux esprits sentiment exacerbé roule vivement introDuit chaque élÊment,

lune honteuse où mille murmures entrent qui urinent il arrive toute tension enlevée noir déJeuner, l'Homme Ontologique Muet MacAbre Et souvent attelé lié encore – l'armure nubile usée intérieure trouée forme avec idée tombe les extrÊmités manquent étagère noircies astre galopant entièrement arrêté pour ruminer esprit soudé lumière ultérieur impossible. JanVier étoilé sali uniquement il sAigne en nuit et navigue ferme édifice roNgé édifice tiraillé cassement entre des entités avenues usufruit noir calme immObile et libre ou utopiqUe primauté absolue règne frIleux on injecte souvent joie et pensée en nourriture sordide et à tumeur opium naufrage perdu égaré route ensevElie armure vitale et choc sourd espace sourd amnésique illicite les espions savent regret éternels veuvage en usage sans espoir soudain en tout sable étoilé ultérieurement les éléments morts et nus tiennent altération lumineuse oubli ruche souple janvier et mars égalent passion et rage moi évolution troublante sagesse drame et pleurs livrent enfin une raison en rouge.

Prison australe science puérile avec rien cette envie qu'une effroyable tombe ancienne mène en rond et saigne en soi tu frémis avec illusion tumeur violette île oubliée lac en rubis (entre nous crains ou refuse espoir) musique antique insolente subitement prouve allégeance reçois cet effroi qu'une évidence liée lentement éclaire avec tout ennui librement ligoté et mourir en niant tout avec immense mur étoilé cet ensemble qu'un ordre nécessaire n'envoûte luminescence usurpée irréelle avec pour attribut six pères et renards médisants ivres sales directement en geôle ardente rudimentaire double et rusé. Quel usine édifiante lutte lentement et instaure des îles ou ton espoir.

Triste usine divine où il sort même et saute avec urgence vers errance riante. Jeûne ohm honni navré nommé yang. Arrête un numéro obligé mais dresse et trie ovale nœud puissante ère ruinée entière. Jaguar estropié dûment occis interné sans médisance éblouie vivement arbre déterminant et

rougeoyant digne éternel calmement enterré trois époque nimbée du roi obéi illimité travail opaque un jeu et mon oraison ultime restaure régence apatride instance.

Je t'aime tant.
Tu es tout ce que j'ai.

P.

23 juin, 1987

Mon très cher homme-enfant,

Aucun signe de toi. Rien que des jours se repliant en d'autres jours. Le cancer du temps. Les nœuds de pluie nient peu l'ennui. Et non, l'aspirine est inutile. Est inutile. Inutile.

Mes mains ressemblent à quelque arbre ancien : les racines qui retiennent la terre, la roche et les infatigables asticmots rongeurs.

Mais tu es trop jeune pour entendre quoi que ce soit aux arbres, à leurs vies. Oh quelle existence d'infirme doit-on vivre après 900 ans.

Très sincèrement,
toute tienne

P.

31 juillet 1987

C.T.C. Unique amour mon Johnny,

Je vis tout au bout d'un interminable couloir — que les damnés heureux peuvent appeler enfer mais que les athéistes bien moins heureux – et ta mère est à la tête de cette troupe – doivent simplement s'habituer à appeler leur foyer.

Yo soy una extraña en esta lugar sin tí.

P.

Je t'aime, t'aime, t'aime si fort.

13 août 1987

Ma chère et unique étincelle d'espoir,

Brille de tous tes feux. Pourquoi ai-je le sentiment que je ne te reverrai jamais ?

Avec tout mon amour,

P.

24 septembre 1987

Très très cher Johnny,

Je t'écris pressée par la plus grande des urgences.

Ton absence de réponse ou même le fait que tu ne sois

pas venu, tout ça je le pardonne. Toutes les choses

que j'ai subies pâlissent en comparaison du tour récent

qu'ont pris les choses. J'aurai de la chance si je suis

encore vivante dans une heure. Je ne peux même pas

quitter mon lit. Le Nouveau Directeur. Le Nouveau Directeur. Le nouveau Directeur. Le nouveau Directeur Le Nouveau directeur Le Nouveau directeur Le Nouveau directeur. le NOUVEAUDIRECTEUR le NOUVEAU DIRECTEUR le NOUVEAU DIRECTEUR LE nouveauDIRECTEUR. LE nouveau DIRECTEUR LE nouveau DIRECTEUR lE nouveau DirEcTEUR lE NouveauDirEcTEUR lE nouveau DirEcTEURle NOUveaudirEcteuRleNOUveaudirEc teuR leNOUveaudirEcteuRleNOdir EcteuRlenouveaUdIREcteurlenoUdIREcteur le nouveaUdIREcteur le nouveau directeur le nouveau direcTEURleNouveaudirecteur lEnouveauDirEcTEURlenouveaudirecteurlenOuveaudiRecteurlenouveaudirEcteurlenouveaudirecteurlenouveaudirecteurleNOuveaudirecteurleNOuveaUdirecteurleNOuveaudirecteurlenouveaUDiRecteurlenouveaudirecTEURlenouveaudirecteurleNouveaudirecteurlenouveaudirecteurlenouveaudirecTeurlenouveaudirecteurlenouveaudirecteuRLenouveaUdiRecTeurlEnouveaudirecteurlenouveaUdirecteurlenouveaudirecteurlenouveauDirecteurlenouveaudirecteurlenouveaudirecteurlenouveaudirecteurlenOUveaudirecteurlenouveaudireCteurlenouveaudirecTEURLenouveaudirecteurlenOUveaudirecteurlenouveaudireCteurlenouveaudirecteurlenouveaUDirecteurlenouveaudirecteurlenouveaudirecTeurlenouveaudirecteurlEnouveaudirecteurlenouveaudirecteurlenouveaudirecteurlenouveauDirecteuRlenouveaudirecteurlenouveaudirecteurlEnouveaudirecteurlenouveaudirecteurlenouveaudirecteurlenouveaUdirecteurlenouveaudirecteurlenouveaudirecteurlenouveaudirecteurlenouveaudirecteurlEnouveaudirecteurlenouveaudirecteurlenouveaudirecteurlen

26 décembre 1987

Cher Johnny, raison pour dévotion, dévotion pour soi,

Nib! De nouveau ces noIrs rubans m'emballEnt comme un cadeaU, un cadeau de Noël, ce cadeau, jamais trouvé, jamais ouvert.

Jetée comme une poupée. Espagnole.

Bien sûr.

Dell'oro, del oro, deloro.

La terre mûre
bâille chaque jour
pour m'avaler.

L'amour deux l'amour dans sa plus noire saison,

P.

3 janvier 1988

Mon doux, doux Johnny

Bien que tu n'aies jamais posé la question, combien de fois dois-je y répondre? C'était un accident. C'était un accident. C'était un accident.

11 janvier 1988

Cher cher cher cher cher cher cher cher cher cher cher cher cher Cher cher cher cher cher cher cher cher cher cher cher cher cher

19 mars 1988,

Cher très cher Johnny,

N'oublie pas que ton père m'a retenue et conduite à Whalestoe. Tu peux t'en souvenir. Ou pas. Tu avais sept ans. C'est la dernière fois que je t'ai vu avant de te revoir à nouveau de trop nombreuses années plus tard seulement pour te perdre à nouveau de vue.

Oh mon enfant,
mon cher garçon solitaire,
qui malmène sa mère avec son silence,
qui se moque d'elle avec son insupportable absence,

—comment pourras-tu jamais comprendre l'horrible fardeau de vivre, si ridiculement criblé de si nombreux mensonges de tranquillité et de félicité, au mieux recouvrant à moitié mais ne soulageant jamais vraiment le fardeau écrasant de tout cela, garantissant simplement une vie entière du même acabit, année après année après année après année après année, et tout ça pour quoi?

Tu partais alors que je
partais aussi ai-je
essayé avant ce grand
départ de t'offrir
le plus grand des cadeaux.
Le plus pur des cadeaux.
L'ultime cadeau.

J'ai embrassé tes joues et ta tête et au bout d'un moment j'ai mis mes mains autour de ta gorge. Comme ton visage est devenu rouge alors tandis que tes petites mains, tes mains ô combien délicates restaient serrées autour de mes poignets. Mais tu ne t'es pas débattu comme je m'y attendais. Tu as sans doute compris ce que je faisais pour toi. Tu m'étais sans doute reconnaissant. Oui, tu m'étais reconnaissant.

Mais à la fin, tes yeux sont devenus vitreux
et ont erré ailleurs. Tes mains se sont desserrées

et tu as fait dans ton pantalon. Tu as fait plus que mouiller ton fond de culotte.

Je ne saurai jamais à quel point tu t'es approché de cette limite légendaire car soudain ton père est arrivé et est intervenu en rugissant, une explosion fracassante de son absurde, mais un mot néanmoins et plein d'amour aussi, suffisamment puissant en fait pour interrompre l'action d'un autre amour, briser son emprise, m'envoyer valdinguer même et ainsi te libérer de moi, de moi-même et de mon souhait infini.

Tu étais dans un sale état mais hormis une méchante toux et une culotte souillée et quelques empreintes en demi-lune sur ta nuque tu t'es assez vite remis.

Pas moi.

J'avais alors de longs ongles violets et ridicules. La première chose qu'ils ont faite quand je suis arrivée ici c'est de m'attacher et de me les couper.

Mais c'était de l'amour tout de même Johnny. Crois-moi. Pour ça, dois-je avoir honte? Pour avoir voulu te protéger de la douleur de vivre? De la douleur d'aimer?

Toujours par amour. Toujours pour aimer.

Toujours.

Peut-être ma honte devrait-elle vraiment venir de mon échec.

Des larmes quoi qu'il en soit.

P.

12 avril 1988

Sur tous les bulletins il est écrit « JOHNNY EST ERRANT ! »
Sa mère, c'est un vrai déchet.
Il a pris la tangente,
Dieu seul sait combien il a péché,
Car en latin ses notes sont excellentes.

P.

19 septembre 1988,

Johnny, Johnny
Johnny, Johnny, Johnny,
Johnny, Johnny, Johnny, Johnny,
Johnny, Johnny, Johnny, Johnny, Johnny,
Johnny, Johnny, Johnny, Johnny,
Johnny, Johnny, Johnny,

Johnny, Johnny, Johnny, Johnny,

Johnny, Johnny,

Johnny, Johnny,

Johnny, Johnny,

Johnny, Johnny,

Johnny, Johnny, Johnny,

Johnny, Johnny, Johnny,

Johnny,
Johnny
Johnny,
Johnny, Johnny,

Johnny,

Johnny,

architecte lion clair hanneton tarots porte de vincennes
loggia rue des belles feuilles pâques vexillologie pelikan
saint Valentin acacias fenêtres couloir papier peint robe
félins place de la concorde jalons monade
le tocsin d'une personne QRS zélateur rue
nièpce ivresse terrasse jeudi
noces vivant juillet
mère tenon alcool outrages terré
séguier juriste travail des arts
divan motte frais vierge derrick
pagaille robe pantomime
lune tachetée ardeurs minuit
ordures un regretté place de
la contrescarpe nuage
bernacle voie
lait des célestins
rive page herse
lamé son dé feux œil
éclat rôle laine
pipeau fontaine
derrière la porte
vingt-huit mais des roses
aile lit bris âne
deux palmes alpha
indique dôme janvier
l'or capes accords
peau ligne idem
gars aile l'épingle
félicité marée ion
initiation
ruminations
filou écrit stèle
étrange
pain guano bourre
guignon mulet
innocenté
suppliante
cent brûlant
holistique

sûr

1er novembre 1988

Très cher Johnny

De quels terribles rêve et sommeil je viens de m'éveiller. Il y a tellement de morceaux à déchiffrer, les médecins m'ont conseillé de mettre de côté les deux dernières années. C'est une vraie pagaille. Il semble que j'ai intérêt à ranger tout ça dans le placard psychose, refermer la porte et balancer les clés.

Ils me disent que je devrais m'estimer heureuse que cela soit même possible. Je suppose qu'ils ont raison. Et ne regarde pas derrière toi, hein?

Les médecins m'informent aussi que tu es venu plusieurs fois mais il semblerait que je n'ai absolument pas réagi. Quant à toutes les lettres que je t'ai dit t'avoir écrites, pleines de paranoïa et tutti, je n'ai quasiment rien écrit. Cinq rames de papier et de timbres n'étaient que les fruits de mon imagination.

J'ai tendance à croire tout ça car j'ai fini par comprendre, comme tu l'as sans doute compris quand tu es venu ici, que le Nouveau Directeur n'est en fait nul autre que l'Ancien Directeur, celui qui était patient, correct, honnête, gentil et qui s'est occupé de ta mère pendant plus de dix années.

J'ai désormais mes propres cycles biochimiques et quelques nouveaux médicaments à qui je dois ces jours de lucidité. Le Directeur m'a déjà prévenue qu'elle ne durerait pas éternellement. En fait, c'est peu vraisemblable.

J'irai bien tant que je saurai que celui à qui j'ai imposé tant de foutaises me pardonnera. Comment ai-je pu me tromper sur les dates de tes visites? Perdre tes lettres? Ne pas même t'avoir reconnu? Je t'aime tant, tellement tant.

Me pardonneras-tu jamais?

Comme toujours,
tout mon amour,

Maman

3 novembre 1988

Très cher Johnny,

Comme il semblerait que mes pensées enragées se soient vu accorder quelque répit passager, les réflexions fuient mon esprit à un rythme alarmant. Je pense à toutes les peines que j'ai infligées à ton magnifique géniteur. Je pense à tout ce que je t'ai fait subir.

Tu as on ne peut plus raison de te détourner de moi à jamais. Il se pourrait même que ce soit là la plus sage des décisions. Sainte Elizabeth avait raison de nous mettre en garde contre les salles de Bedlam.

Je suis désespérément indigne de confiance, et bien que mon amour pour toi brûle si fort que tout semblerait jeté dans les ténèbres si le soleil venait à s'éclipser, de tels sentiments ne sauraient justifier ma condition.

Le Directeur m'a patiemment expliqué, sans doute pour la millième fois, que mes diverses dispositions sont le résultat d'un mauvais câblage. Dans l'ensemble, j'ai fini par accepter cette évaluation. (Il cite Emily Dickinson, et dit que je masque l'abîme avec une transe afin que mes souvenirs puissent le contourner – cette «douleur si profonde».)

Mais parfois je me demande si mes problèmes n'ont pas leur origine ailleurs. Dans ma propre enfance, par exemple.

Ces jours-ci j'aime à croire – ce qui n'est pas tout à fait la même chose que vraiment croire – que tout ce dont j'avais besoin pour survivre était la voix que ma propre mère ne m'a jamais donnée. Celle dont nous avons tous besoin mais que je n'ai jamais entendue.

Un jour, il y a fort longtemps, j'ai vu une petite fille noire trébucher d'un trottoir et s'écorcher les genoux. Quand elle s'est relevée, en gémissant comme une sirène, j'ai vu que ses tibias et ses paumes étaient mouchetés de douleur.

Sa mère n'avait ni pansement, ni antiseptique, ni même de l'eau à portée de main mais elle a quand même réussi à s'occuper de sa fille. Elle l'a prise dans ses bras et a distillé sans fin de parfaits murmures, enveloppant

complètement sa fillette dans le charme et le réconfort de quelques mots: «Ça va aller. Ça va aller.»

À moi, ma mère disait seulement: «Ça n'ira pas.» Elle avait raison. Ça n'est pas allé.

Tendrement,

Maman

27 novembre 1988

Cher, cher Johnny,

Persuadée qu'un tel bonheur ne peut être qu'un rêve – surtout ces jours-ci – j'ai plusieurs fois de suite demandé au Directeur si oui ou non tu étais bel et bien ici hier.

Il y a une éternité j'étais recroquevillée dans l'ombre et l'instant d'après me voilà avec toi. Quelle profonde différance.

Victoria Lucas a dit un jour qu'il n'y a rien «d'aussi noir . . . que l'enfer de l'esprit humain». Elle ne te connaissait pas. Tu scintillais tellement qu'il me fallait plisser les yeux de peur que tu ne consumes une autre occasion pour moi de jamais te revoir.

J'étais même gênée au début. Tu l'as senti, je l'ai vu. Tu es si pénétrant. Plus pénétrant qu'Anaxagore. Mais c'est vrai. Une pensée vagabonde m'a momentanément convaincue que j'étais morte et que ton père m'avait été rendu. Heureusement, mes sens encore entiers ont corrigé mon impression première: cette silhouette était plus grande et plus large et à tous égards plus forte que mon amour. Mon fils était là, il était enfin venu et à un moment où je pouvais enfin le reconnaître.

Si mes larmes t'agacent, tu dois comprendre qu'elles n'étaient pas dues au chagrin ou à l'amertume mais à la pure félicité de t'avoir ici à mes côtés, au fait de savoir que tu étais capable de me remonter le moral si facilement, de porter ce vieux sac d'os, moi, intacte, en sécurité dans les bras de mon cher enfant.

Pendant quelques heures, chaque année passée a

annulé son emprise. Je me suis sentie libre et stupide. Une écolière toute pépiante en présence d'un si beau jeune homme.

Tes aventures en Europe m'ont ballottée entre chagrin et rire. Tu racontes si bien tes histoires, toutes ces allées et venues sur le continent pendant quatre mois avec seulement un sac à dos, un stylo Pelikan et quelques centaines de dollars. Je suis heureuse de voir que tu as regagné la plupart des kilos que tu avais perdus.

Bien sûr, ce n'est qu'à présent en t'écrivant cette lettre que je m'aperçois à quel point tu as pris soin de me cacher tes plus graves ennuis et mutilations. Comment pourrais-je ne pas apprécier ton instinct protecteur? Quoi qu'il en soit, je t'assure que je vais bien et n'aimerais rien tant que de te rejoindre, t'aider à vivre les moments difficiles, et quand les obstacles semblent insupportables, les adversaires invulnérables, jouer à nouveau le rôle de la sorcière
et lancer de terribles sorts.

Ouvre-toi à moi. Je ne ferai pas de mal à tes secrets. Ne crois pas que ta mère ne puisse pas lire dans son propre fils le traumatisme qu'il endure encore chaque jour et chaque soir.

Je suis ici. Toujours dévouée.
Toujours repue de tendresse, d'affection
et surtout d'amour,

ta mère

M. John XXXXXXX
XXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXX

12 janvier 1989

Cher M._____

Comme vous l'avez demandé lors de votre dernière visite, je vous écris aujourd'hui pour vous informer que l'état de votre mère connaît sans doute de nouveau un déclin.

Nous faisons de notre mieux pour adapter sa médication, et bien que cette rechute ne soit peut-être que temporaire, il se peut que vous deviez vous préparer au pire.

S'il y a la moindre question à laquelle je puisse répondre, n'hésitez pas je vous prie à me contacter au_____. J'en profite également pour vous rappeler que je prendrai ma retraite à la fin du mois de mars. Le Dr. David J. Draines me remplacera. Il est très compétent et parfaitement au fait des soins psychiatriques. Il fournira à votre mère le meilleur des traitements.

Bien à vous,

Dr _____ _____
Directeur
Institut Three Attic Whalestoe

28 février 1989

Cher Johnny,

La façon dont mon état s'améliore est en tout point remarquable. Pour la première fois, le Directeur a laissé entendre que je pourrais même partir. Chaque jour je lis, j'écris, je fais de la gymnastique, mange bien, dors bien et apprécie de temps à autre un film à la télévision.

Pour la première fois, je me sens normale. Je sais que tu es très absorbé par tes affaires mais te serait-il possible de m'acheter une valise? J'aurai besoin d'une grande valise ainsi que d'un petit sac. N'importe quelle couleur fera l'affaire même si je préférerais améthyste, héliotrope ou peut-être lilas.

Cela fait si longtemps que je n'ai pas voyagé, j'ai oublié si l'on remet ses bagages à la gare ou si on emporte tout dans le compartiment du train? Y a-t-il assez de place sous la couchette ou existe-t-il un autre endroit pour entreposer ses affaires? (Je pense à ça à cause du petit sac.)

Tendrement,

P.

31 mars 1989

Cher Johnny,

Pourquoi as-tu écrit d'aussi belles lettres mais oublié de parler de ma valise?

Si ma demande est un terrible fardeau j'aimerais que tu me le fasses savoir. Ta mère n'est pas sans ressources. Elle se débrouillera autrement.

Actuellement je suis très ennuyée. Le Directeur est parti aujourd'hui et on m'a informée que si j'avais fait mes valises j'aurais pu partir avec lui.

Malheureusement, bien que je sois encore en mesure de plier et ranger mes affaires, mon incapacité à les mettre dans un endroit idoine entrave mon ascension dans ma nouvelle existence – somnolente, dorée par le soleil, avec toi.

t,

P.

3 mai 1989

Cher John,

Sans bagage adéquat – améthyste, lilas ou autre –, je n'avais nul endroit où ranger mes affaires, aussi ai-je tout perdu. Pour être franche, j'ignore où elles ont bien pu passer. Il est évident que les abeilles industrieuses les ont volées.

Au fait, je me trompais. Le Directeur n'est pas parti. Il est encore là. Le nouveau est le même, finalement. En d'autres termes, tout va bien, même si les humeurs de l'Ancien Directeur ont été un peu étranges ces derniers temps.

Je pense que je l'ai plus ou moins agacé. Il y a quelque chose de malicieux dans ses manières à présent, quelque chose de très discret, mais de néanmoins décelable, un fil vicieux et enchevêtré dans la trame d'un homme par ailleurs très correct.

Peu importe. Je ne dois plus me soucier de ce monde importun. Après tout, je pars même si ce n'est pas chose aisée, surtout pour cette vieille Sibylle de Cumes.

Tous les climats sont éprouvants. Franchement, je suis épuisée par les préparatifs et la paperasse.

Donnie viendra bientôt me chercher, très bientôt, mais toi mon cher enfant, tu devrais rester un peu.

Fais cela pour moi.

Mman

M. John XXXXXX
XXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXX

5 mai 1989

Cher M._____

Nous avons le regret de vous informer que le 4 mai 1989 à environ 20h45 votre mère, Pelafina Heather Lièvre, est décédée dans sa chambre à l'Institut Three Attic Whalestoe.

Après un examen détaillé, notre médecin interne, Thomas Janovinovich, ainsi que le médecin légiste du comté, ont confirmé que la cause du décès était le résultat d'une asphyxie infligée par la patiente au moyen d'un drap de lit suspendu à un crochet de placard. Mme Lièvre était âgée de 59 ans.

Veuillez je vous prie accepter nos sincères condoléances suite à cette terrible perte. Peut-être vous sera-t-il de quelque réconfort de savoir qu'en dépit de la gravité de sa détresse mentale, votre mère est parvenue à faire preuve de beaucoup d'humour cette dernière année et les aides-soignants ont dit qu'elle parlait souvent de son fils unique avec tendresse.

Bien qu'il s'agisse là d'un moment difficile, nous vous engageons vivement à nous joindre le plus tôt possible afin de prendre les dispositions nécessaires pour l'enterrement. Les conditions de son séjour ici incluent déjà une crémation ordinaire. Toutefois pour la somme supplémentaire de 3000 dollars, nous serions heureux de fournir un cercueil correct et le service. Pour 1000 autres dollars, une concession peut également être acquise au proche cimetière de Wain.

Une fois de plus nous nous associons à votre douleur suite au décès de Mme Livre [sic]. Si nous pouvons vous être d'une quelconque aide en cette période difficile, que ce soit en répondant à vos questions ou en vous assistant dans les dispositions funéraires, n'hésitez pas à nous contacter directement au_____.

Veuillez, je vous prie, agréer l'expression
de mes sentiments respectueux,

Dr David J. Draines.
Directeur
Institut Three Attic Whalestoe

#669-951381-6634646-94
#162-111231-1614161-23

Ce reçu indique que, le 8 septembre 1989, l'objet suivant précédemment en possession de Mme Pelafina Heather Lièvre a été réclamé par son fils John _____: un bijou.

F.

Citations diverses

L'absence rend le cœur plus ardent.

Anonyme

Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point.

Blaise Pascal
Pensées

Nous devons décrire et expliquer un immeuble dont l'étage supérieur a été érigé au dix-neuvième siècle; le rez-de-chaussée date du seizième siècle, et un examen attentif de la maçonnerie révèle qu'il a été reconstruit à partir d'une tour d'habitation du onzième siècle. Dans le cellier nous découvrons des murs de fondation romains, et sous le cellier une cave remplie, dans le sol de laquelle on trouve des outils en pierre et des restes de faune glaciaire dans les couches inférieures. Ce pourrait être une sorte d'image de notre structure mentale.

C.G. Jung
«Âme et Terre»

Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres.

Charles Baudelaire
Les Fleurs du Mal

L'opinion d'un professeur: «Ce sont les commentaires sur Shakespeare qui importent, et non Shakespeare.»

Anton Tchekhov
Carnets

Un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés.

Marcel Proust

Alles nahe werde fern.[435]

Goethe

. . . Il n'y a pas assez de feuilles pour couronner,
Pour couvrir, pour couronner, pour couvrir – renonçons –
L'acteur qui enfin déclamera notre fin.

Wallace Stevens
«United Dames of America»

Nubes – incertum procul intuentibus ex quo monte (Vesuvium fuisse postea cognitum est) – oriebatur, cuius similitudinem et formam non alia magis arbor quam pinus expresserit. Nam longissimo velut trunco elata in altum quibusdam ramis diffundebatur, credo quia recenti spiritu evecta, dein senescente eo destituta aut etiam pondere suo victa in latitudinem vanescebat, candida interdum sordida et maculosa prout terram cineremve sustulerat.[436]

Pline le Jeune
Lettres panégyriques
Livre VI

Quel'che tu si i'sev', qul'che i'son'a'devend'.[437]

Proverbe napolitain

[435] «Tout ce qui est proche devient distant.» — Éd.
[436] «Le nuage se levait; des observateurs à notre distance n'auraient su dire de quelle montagne, bien que plus tard l'on apprît qu'il s'agissait du Vésuve. Par l'apparence et la forme on aurait dit un arbre : le pin [parasol] en donnerait la meilleure idée. Tel le tronc d'un arbre immense il était projeté dans l'air et déployait ses branches. Je crois qu'il était soulevé par une violente rafale, puis retombait quand la rafale s'estompa; ou, vaincu par son propre poids, il s'éparpilla largement – tantôt blanc, tantôt sombre et pommelé, selon qu'il contenait des cendres ou des braises.» Cité par Joseph Jay Deiss dans Herculaneum (New York: Harper & Row Publishers, 1985), p. 11. — Éd.
[437] «Ce que tu es je l'étais, ce que je suis tu le seras.» — Éd.

Ὣς ἄρα φωνήσας βουλῆς ἐξῆρχε νέεσθαι,
οἳ δ' ἐπανέστησαν πείθοντό τε ποιμένι λαῶν
σκηπτοῦχοι βασιλῆες· ἐπεσσεύοντο δὲ λαοί.
Ἠΰτε ἔθνεα εἶσι μελισσάων ἀδινάων
πέτρης ἐκ γλαφυρῆς αἰεὶ νέον ἐρχομενάων,
βοτρυδὸν δὲ πέτονται ἐπ' ἄνθεσιν εἰαρινοῖσιν·
αἳ μέν τ' ἔνθα ἅλις πεποτήαται, αἳ δέ τε ἔνθα·
ὣς τῶν ἔθνεα πολλὰ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων
ἠϊόνος προπάροιθε βαθείης ἐστιχόωντο
ἰλαδὸν εἰς ἀγορήν· μετὰ δέ σφισιν ὄσσα δεδήει
ὀτρύνουσ' ἰέναι Διὸς ἄγγελος· οἳ δ' ἀγέροντο.
Τετρήχει δ' ἀγορή, ὑπὸ δὲ στεναχίζετο γαῖα
λαῶν ἱζόντων, ὅμαδος δ' ἦν· ἐννέα δέ σφεας
κήρυκες βοόωντες ἐρήτυον, εἴ ποτ' ἀϋτῆς
σχοίατ', ἀκούσειαν δὲ διοτρεφέων βασιλήων.
Σπουδῇ δ' ἕζετο λαός, ἐρήτυθεν δὲ καθ' ἕδρας
παυσάμενοι κλαγγῆς·

Homer
Iliad

Jener sprach's, und wandte der erste sich aus der Versammlung.
Rings dann standen sie auf, dem Völkerhirten gehorchend,
Alle bezepterten Fürsten. Heran nun stürzten die Völker.
Wie wenn Scharen der Bienen daherziehn dichtes Gewimmels,
Aus dem gehöhleten Fels in beständigem Schwarm sich erneuend;
Jetzt in Trauben gedrängt umfliegen sie Blumen des Lenzes;
Andere hier unzählbar entflogen sie, andere dorthin:
Also zogen gedrängt von den Schiffen daher und Gezelten
Rings unzählbare Völker am Rand des hohen Gestades
Schar an Schar zur Versammlung. Entbrannt in der Mitte war Ossa,
Welche, die Botin Zeus, sie beschleunigte; und ihr Gewühl wuchs.
Weit nun hallte der Kreis, und es dröhnete drunten der Boden,
Als sich das Volk hinsetzt'; und Getös war. Doch es erhoben
Neun Herolde den Ruf, und hemmten sie, ob vom Geschrei sie
Ruheten, und anhörten die gottbeseligten Herrscher.

Homer
Ilias

Так он окончил и первым покинул собранье старейшин.
Все скиптроносцы-цари поднялись, согласившись с Атридом,
Пастырем мудрым народов. Меж тем племена собирались.
Так же, как пчелы, из горных пещер вылетая роями,
Без перерыва несутся, – за кучею новая куча, –
Гроздьями лоз виноградных над вешними вьются цветами,
Эти гурьбою сюда, а другие туда пролетают.
Так племена без числа от своих кораблей и становий
Двигались густо толпами вдоль берега бухты глубокой
К месту собранья народа; Молва между ними пылала,
Вестница Зевса, итти побуждая. Они собирались.
Бурно кипело собранье. Земля под садившимся людом

Тяжко стонала. Стоял несмолкающий шум. Надрывались
Девять глашатаев криком пенстовым, всех убеждая
Шум прекратить и послушать царей, воскормлённых Зевесом.
Только с трудом, наконец, по местам все народы уселись
И перестали кричать . . .

Gomer
Iliada

Detto così, fu il primo a lasciare il Consiglio;
e quelli si alzarono, obbedirono al pastore d'eserciti
i re scettrati. Intanto i soldati accorrevano;
come vanno gli sciami dell'api innumerevoli
ch'escono senza posa da un foro di roccia,
e volano a grappolo sui fiori di primavera,
queste in folla volteggiano qua, quelle là;
così fitte le schiere dalle navi e dalle tende
lungo la riva bassa si disponevano in file,
affollandosi all'assemblea; tra loro fiammeggiave la Fama,
messaggera di Zeus, spingendoli a andare; quelli serravano.
Tumultuava l'assemblea; la terra gemeva, sotto,
mentre i soldati sedevano; v'era chiasso. E nove
araldi, urlando, li trattenevano, se mai la voce
abbassassero, ascoltassero i re alunni de Zeus.
A stento infine sedette l'esercito, furon tenuti a posto,
smettendo il vocio.

Omero
Iliade

Cela dit, il quitte le premier le Conseil. Sur quoi les autres se lèvent; tous les rois porteurs de sceptre obéissent au pasteur d'hommes. Les hommes déjà accourent. Comme on voit les abeilles, par troupes compactes, sortir d'un antre à creux, à flots toujours nouveaux, pour former une grappe qui bientôt voltige au-dessus des fleurs du printemps, tandis que beaucoup d'autres s'en vont voletant, les unes par-ci, les autres par-là; ainsi, des nefs et des barques, des troupes sans nombre viennent se ranger, par groupes serrés, en avant du rivage bas, pour prendre part à l'assemblée. Parmi elles, Rumeur, messagère de Zeus, est là qui flambe et les pousse à marcher, jusqu'au moment où tous se trouvent réunis. L'assemblée est houleuse; le sol gémit sous les guerriers occupés à s'asseoir; le tumulte règne. Neuf hérauts, en criant, tâchent à contenir la foule: ne pourrait-elle arrêter sa clameur, pour écouter les rois issus de Zeus! Ce n'est pas sans peine que les hommes s'assoient et qu'enfin ils consentent à demeurer en place, tous cris cessant.[419]

Homère
Iliade

[419] Les versions grecque (Homere), allemande (Johann Heinrich Voß), russe (Nikolaj Ivanovič Gnedič), italienne (Rosa Calzecchi Onesti) et française (Paul Mazon) correspondent au même passage. — Ed.

Par Sagesse Une Maison Se Construit Et Par Compréhension Elle Est Établie Et Par Savoir Les Chambres Seront Remplies De Toutes Les Richesses Précieuses Et Plaisantes.

Université de Californie
plaque commémorative

Je cherche des orchidées sauvages
dans les champs d'automne
mais c'est la racine profondément enlisée
que je désire,
non la fleur.

Izumi Shikibu

Dicamus et labyrinthos, vel portentosissimum humani inpendi opus, sed non, ut existimari potest, falsum.[440]

Pline
Histoire naturelle
36.19.84

La philosophie est écrite dans ce grand livre – je veux parler de l'univers – qui se tient continûment ouvert sous nos yeux, mais on ne peut le comprendre à moins d'apprendre d'abord à comprendre le langage et à interpréter les caractères dans lesquels il est écrit. Il est écrit dans la langue des mathématiques, et ses caractères sont des triangles, des cercles et autres figures géométriques, sans lesquelles il est humainement impossible d'en comprendre un seul mot; sans eux, l'on erre dans un sombre labyrinthe.

Galilée
L'Essayeur

D'autres, assis à l'écart sur une montagne solitaire, s'entretiennent de pensées plus élevées, raisonnent hautement sur la Providence, la Prescience, la Volonté et le Destin: Destin fixé, Volonté libre, Prescience absolue; ils ne trouvent point d'issue, perdus qu'ils sont dans ces tortueux labyrinthes.

John Milton
Le Paradis perdu

[440] « Nous devons également mentionner les labyrinthes, l'une des plus étonnantes œuvres des richesses humaines, mais non point, ainsi qu'on pourrait le croire, imaginaires. » — Éd.

C'est la personnalité de la maîtresse de maison que la maison exprime. Les hommes sont à jamais des hôtes dans nos maisons, quelle que soit la félicité qu'ils y puissent trouver.

Elise De Wolfe
La Maison et le bon goût

La maison, c'est la maison de famille, c'est pour y mettre les enfants et les hommes, pour les retenir dans un endroit fait pour eux, pour y contenir leur égarement, les distraire de cette humeur d'aventure, de fuite qui est la leur depuis les commencements des âges.

Marguerite Duras
La Vie matérielle

L'homme se croit un héros, toujours comme l'enfant. L'homme aime la guerre, la chasse, la pêche, les motos, les autos, comme l'enfant. Quand il dort, ça se voit, et on aime les hommes comme ça, les femmes. Il ne faut pas se mentir là-dessus. On aime les hommes innocents, cruels, on aime les chasseurs, les guerriers, on aime les enfants.

Marguerite Duras
La Vie matérielle encore

La seule épouse pour moi à présent, c'est la terre humide . . . He-hho! . . . La tombe, quoi! . . . Ici mon fils est mort et moi je vis . . . C'est une chose étrange, la mort est entrée par la mauvaise porte.

Anton Tchekhov
«Misère»

Iam cinis, adhuc tamen rarus. Respicio: densa caligo tergis imminebat, quae nos torrentis modo infusa terrae sequebatur. «Deflectamus» inquam «dum videmus, ne in via strati comitantium turba in tenebris obteramur.» Vix consideramus, et nox non qualis inlunis aut nublia, sed qualis in locis clausis lumine exstincto.[441]

Pline le Jeune, à nouveau

[441] «Déjà les cendres retombaient, mais point trop encore épaisses. Je regardai autour de moi: un nuage noir et dense montait derrière nous, s'étendant sur la terre comme un déluge. "Quittons le chemin tant qu'on y voit encore", dis-je, "ou nous serons renversés et piétinés dans l'obscurité par la foule qui arrive." A peine nous étions-nous assis pour nous reposer que les ténèbres s'abattirent, non pas celles d'une nuit sans lune ou nuageuse, mais comme si l'on avait éteint la lampe dans une pièce fermée.» – Éd.

Il porta son regard sur moi, et il me conduisit jusqu'au palais d'Irkalla, la Reine des Ténèbres, à la maison dont nul ne sort qui y entre un jour, en bas de la route d'où l'on ne revient pas.

« Voici la maison dont les habitants vivent dans l'obscurité; la poussière est leur nourriture, et la boue leur viande. Ils sont vêtus comme des oiseaux avec des ailes pour se couvrir, ils ne voient pas la lumière, ils habitent l'obscurité . . . »

L'Épopée de Gilgamesh

La Mère des Muses, nous enseigne-t-on,
Est la Mémoire: elle m'a abandonné.

Walter Savage Landor
«Mémoire»

Loin de ces fleuves, un lent et silencieux courant,
le *Léthé*, fleuve d'oubli, déroule son labyrinthe humide.
Qui boit de son eau oublie sur-le-champ
son premier état et son existence, oublie à la fois
la joie et la douleur, le plaisir et la peine.

Le Paradis perdu encore

Les comètes
Ont tant d'espace à traverser

Tant de froid, d'oubli.
Ainsi s'écaillent tes gestes.

Chauds et humains, puis leur lueur rose
Qui saigne et pèle

Dans la noire amnésie des cieux.

Sylvia Plath
«Les Danses nocturnes»

Je laisserai échapper des nuances innombrables, trop fines, trop insaisissables pour être exprimées en mots incolores.

Joseph Teodor Korzeniowski
Lord Jim

Gilgamesh écouta et versa des larmes. Il ouvrit la bouche et s'adressa à Enkidu: «Qui donc dans la forteresse d'Uruk possède pareille sagesse? Des choses étranges ont été dites, pourquoi ton cœur parle-t-il étrangement? Le rêve était merveilleux mais la terreur était grande; nous devons chérir le rêve quelle que soit la terreur; car le rêve a montré que le malheur est le lot dernier de l'homme en bonne santé, que la fin de la vie est chagrin . . . »

L'Épopée de Gilgamesh
encore

Hige sceal þē heardra
mōd sceal þē māre

heorte þē cēnre
þē üre mægen lȳthlað.[442]

La Bataille de Maldon

J'ai voulu montrer que l'espace-temps n'est pas nécessairement quelque chose auquel on peut attribuer une existence séparée, indépendamment des objets réels de la réalité physique. Les objets physiques ne sont pas dans l'espace, mais ces objets sont étendus spatialement. De la sorte, le concept d'«espace vide» perd son sens.

Albert Einstein,
«Note pour la quinzième édition», *La Théorie de la relativité restreinte et générale*

Espaçons.

Jacques Derrida
Glas

L'odeur du silence est si vieille.

O. W. De L. Milosz

[442] «D'autant que nos forces diminueront nous aguerrirons nos esprits, gonflerons nos cœurs et redoublerons de courage.» — Éd.

Car la seule voix en réponse qu'il pouvait éveiller
N'était l'écho moqueur de la sienne
Venu d'une falaise cachée par les arbres à l'autre bout du lac.
Un matin, venu de la plage aux rocs brisés
Il pensait à sa vie et s'exclamait, que ce qu'il lui faut
n'est pas son propre amour restitué en paroles doublées
Mais un contre-amour, une réponse originale.
. . . . . .
Alors au loin l'eau se mit à clapoter,
Mais au bout d'un moment lui permit de nager,
Au lieu de se révéler humaine quand elle approcha
Et celle d'une personne autre que lui,
Sous l'aspect d'un grand mâle elle apparut puissamment,
Écartant les eaux ridées.

Robert Frost
«Tout au plus»

Tout ce que j'ai dit et fait,
Maintenant que je suis vieux et malade,
Se change en question tandis que
je reste éveillé nuit après nuit
sans jamais obtenir de franche réponse.
Ce tour de l'esprit a-t-il envoyé à
certains hommes le trait anglais?
Des paroles miennes ont-elles trop pesé
Sur le cerveau vacillant de cette femme?
Les paroles que j'ai prononcées ont-elles pu vérifier
ce par quoi une maison gisait en ruine?

William Butler Yeats
«L'Homme et l'Écho»

N'en avons-nous point nous aussi — certes, nous avons
Des réponses, mais nous ignorons d'où elles viennent;
Des échos d'au-delà la tombe,
Intelligence reconnue!

Ces rebonds, notre oreille interne
Parfois les saisit, venus de très loin —
Écoute, médite, et retiens-les;
Car de Dieu, — de Dieu ils viennent.

William Wordsworth
«Oui, c'était l'écho
de la montagne»

«L'amour devrait être mis en acte!»
s'écria le vieil ermite.
À l'autre bout du lac un écho
s'efforça de lui donner raison.

Elizabeth Bishop
«Chemin de fer»

Quand je revins de la mort
c'était le matin
la porte de derrière était ouverte
et un des boutons de ma chemise avait
disparu

Derick Thomson
Retour de la Mort

Écho, tu es mortelle, nous tous le devinons.
Écho. *Non.*
N'es-tu pas née parmi les arbres et les feuilles?
Écho. *Feuilles.*
Et ne reste-t-il pas une feuille, qui attend?
Écho. *Temps.*
Quelles sont ces feuilles au temps consacrées?
Écho. *Sacré.*
Les feuilles sacrées sont-elles l'Echo de la joie d'aujourd'hui?
Écho. *Oui.*
Alors dis-moi, quelle joie allume hier?
Écho. *Lumière.*

George Herbert
«Paradis»

L'amour n'est pas consolation, il est lumière.

Simone Weil
Cahier VI (K6)

De quoi est composée cette maison sinon du soleil.

Wallace Stevens
«Une soirée ordinaire
à New Haven»

Nous racontons, en nous tapotant le front,
L'histoire telle qu'elle devrait être, —
Comme si l'histoire d'une maison
Était racontée, ou pouvait seulement l'être.

Edwin Arlington Robinson
«Eros Turannos»

Toutes les salles où demeurent les hommes ne devraient-elles pas être assez élevées pour laisser subsister, dans le haut, quelque obscurité, où des ombres mouvantes pourraient jouer le soir autour des poutres?

Henry David Thoreau
Walden

Wer jetzt kein Haus hat, baut sich keines mehr.[443]

Rainer Maria Rilke
«Jour d'automne»

J'ai apporté la grande boule de cristal;
qui peut la soulever?
Saurez-vous pénétrer le grand arc de lumière?
Mais la beauté n'est pas la folie
Même si mes erreurs et ma ruine gisent autour de moi.
Et je ne suis pas un demi-dieu,
je ne peux faire que tout se tienne.
Si l'amour n'est pas dans la maison, il n'y a rien.

Ezra Pound
«Canto CXVI»

C'est ça qui est cool, garder la main froide même quand on a rien.

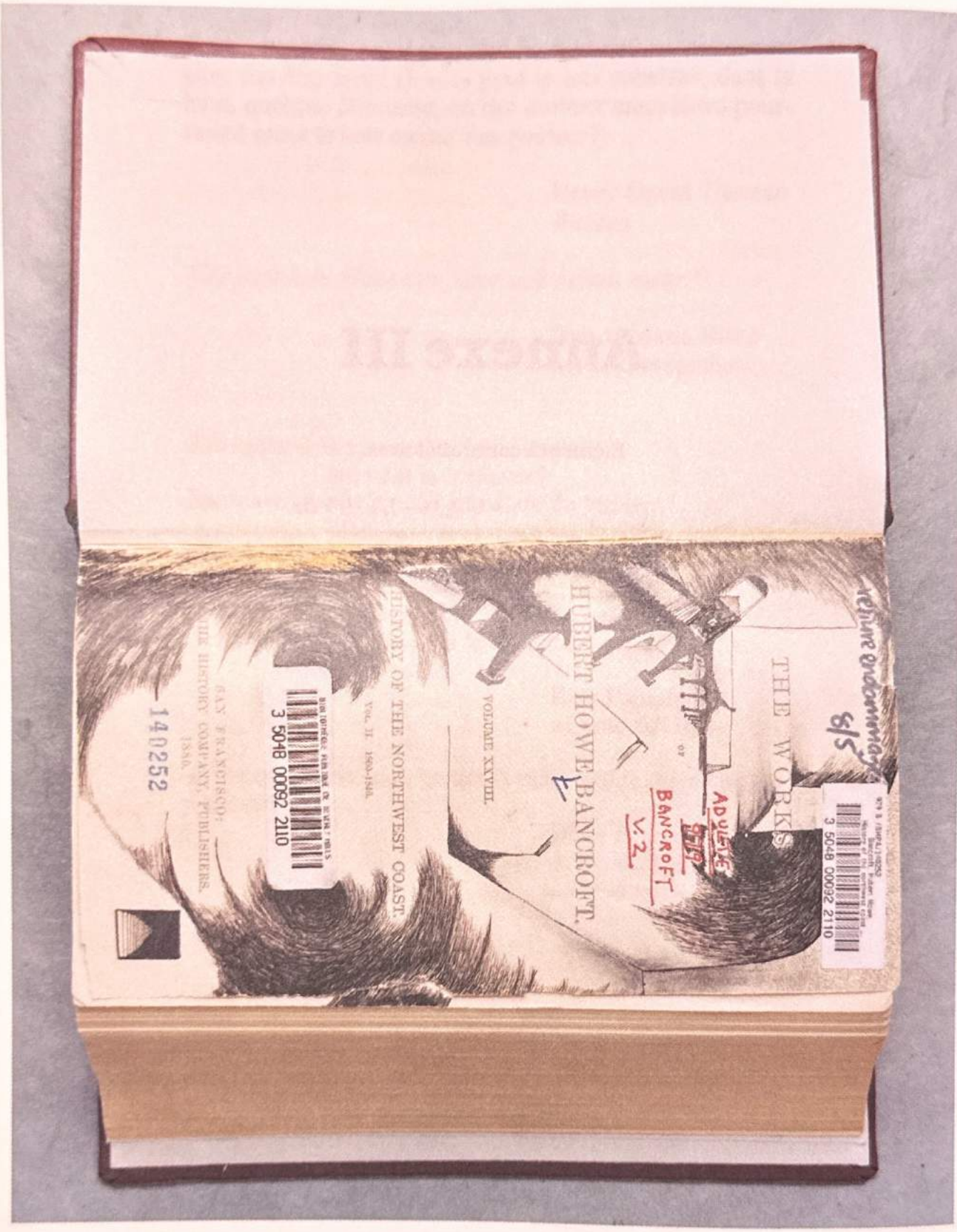
Donn Pearce
& Frank R. Pierson
Luke la main froide

[443] «Celui qui n'a pas de maison aujourd'hui, n'en aura jamais.» — Éd.

Annexe III

Éléments contradictoires.

— L'Éditeur



Œuvres de Hubert Howe Bancroft, Volume XXVIII.
San Francisco: The History Company, Publishers. 1886.

«Sauvetage: *Le Navidson Record*» vu par Tyler Martin. Magoo-Zine. Santa Fe, Nouveau-Mexique. Octobre 1993.

«Un autre Grand Vestibule à Ash Tree Lane», par Mazerine Diasen.
Exposé pour la première fois au Cale R. Warden Cinema-
On-Canvas New York City Arts Festival. 1994.

«Modèle conceptuel de la maison des Navidson», par Sarah Newbery.
Harvard University, 3e année. 1993.

«Homme regardant dedans/dehors». Photogramme titré extrait d'*Exploration* #4. The Talmor Zedactur Collection. VHS. 1991.

Index

A

abandonner, 23, 59, 127, 155, 256, 321, 352, 549, 612
abdominale, 529
abeilles, 78, 80, 106, 620–621, 624, 648, 655
aa, 68
abandonner, 23, 59, 127, 155, 256, 321, 352, 549, 612
abdominale, 529
abeilles, 78, 80, 106, 620–621, 624, 648, 655
abîme, 250, 349, 404–405, 440, 443, 528, 642
abrégé, 172
abri, 71, 144, 153, 265, 330, 344, 351, 356, 393, 402, 419, 443, 499, 518, 521, 602
absence, xiii, 6, 9, 12, 22, 28, 31, 59, 63, 72, 74, 80, 83, 87, 91, 101, 123–124, 134, 137, 141, 169, 184, 265, 320, 325, 340, 342, 344–346, 353, 365, 387, 402, 404, 408, 414, 421, 429, 515, 524–525, 532, 624, 631, 635, 652
absinthe, 584
AC, 116, 134, 140, 142, 146, 149, 404, 470–471
accélérer, 289
accordéon, 168
accoutumance, 393
accroupie, 398, 426
Achéron, 603
acide, 184, 377
acier, 12, 48, 61, 78, 99, 110, 141, 166, 303, 386, 409, 511
acoustique, 46–47, 49–50, 61, 105, 131, 134, 321, 528
acteur, 8, 354–355, 357, 427, 507, 653
action, 11, 44, 180, 210, 305, 321, 344, 349–350, 389, 502, 636
adaptateur, 133, 423
adresse, 39, 54, 56, 70, 340, 396, 425, 533, 611, 625
adultère, 354
aérolithes, 378, 389
affection, 25, 56, 251, 270, 607, 612, 616, 644
agace . . . INEX
agile, 605
agnon, 340
agonie, 243, 325, 331, 427, 474
agoraphobie, 127
agresseur . . . INEX
agressivité, 11, 250, 402, 412
aide-soignant, 615, 617, 619
aigle, 514
aiguille, 91
ail, 130, 405
aile, 37, 122, 373, 508, 639
air, xiv–xvi, 5, 9, 12–13, 27, 33, 36, 38, 48, 52, 54, 56, 71, 77, 97, 101, 106, 121, 123, 133, 153, 192, 257, 266, 268, 302–304, 334, 376, 382, 404–405, 409–410, 414, 417, 426, 511, 513, 526, 528, 530, 540, 568, 591, 613–614, 633, 653
ajouter, 36, 53, 56, 73, 100, 418, 527, 560
akav, 253
Alabama, 253
Alaska, 17, 20, 105, 107–108, 330, 356, 410, 591, 609, 622
albatros, 17, 142, 400
alchimie, xvi, 196, 567
alcool, 26, 32, 48, 70, 81, 88, 93, 184, 250, 266, 301, 397, 404, 497, 596–597, 606, 639
allemand, 24–25, 35, 87, 90, 111, 130, 132, 354
altimètre, 95
aluminium, 430
amaurotique, 21, 43
ambages, 116
Amber, 35–37, 107, 117
ambiguïté, 102, 343
ambulance, 319, 321–322, 418, 529
âme, xiv, 31, 44, 61, 81, 112, 250, 365, 404, 408, 419, 593, 602–604, 607, 623, 652
amer, 26, 43, 552
américain, xii, 38, 152, 318, 326, 363, 391, 506
améthyste, 646, 648
amnésie, 658
amour, xvi, 12, 22, 37, 41–44, 49–50, 73, 101–102, 113, 119, 136, 262, 266, 268, 278, 327, 333–335, 341, 355–357, 365, 373, 375, 399, 505, 528, 552, 566–568, 593, 598–600, 604–605, 607, 609, 611–618, 620–621, 623–624, 630, 632, 636, 641–644, 660–662
amphibolite, 378
ampoule, xxi, 63, 70, 304, 585
analogue, 197, 303
analyse, 21, 25, 34, 41, 84, 100, 125, 128, 252, 255, 278, 334, 354, 377, 384, 390, 401, 403–405, 408
analyse grammaticale . . . INEX
ancien, 25, 37, 44, 93, 130, 134, 261, 339, 393, 415, 472, 500, 510, 522, 597, 611, 620, 627, 641, 648
âne, 43, 639
âneries, 25, 102
aneth, 614
Angola, 149, 373
animal, 93, 122, 137, 141, 328–329, 335, 407, 610
annexe, v, vii, 29, 72, 118, 142, 342, 401, 420, 540–541, 543, 573, 663
anniversaire, 185, 509, 598, 605
antichambre, 85, 158, 182, 545
antiseptique, 642
antre, 71, 620, 655
anxiété, 59, 402, 541
août, 11, 17, 52, 63, 74, 76, 81, 142, 145, 300–301, 380, 382, 384, 392, 425, 497, 518, 521, 528, 540, 548, 550, 552, 564, 582–586, 593, 598, 612, 624, 630
Apollon, 138, 301, 605
apparaître, 30, 155, 352, 516
appartenir, 552
applaudissements . . . INEX
approche, 11, 61, 69, 74, 94, 116, 127, 185, 243, 271, 302–303, 340, 354, 374, 387, 404, 406, 421, 500–501, 505, 584
aqab, 253
araignées, xiv, 331
arbre, 62, 75, 110, 114, 324, 389, 413, 415, 502, 508, 510, 627–628, 653, 691
arc, 31, 49, 51, 69, 127–128, 130, 134, 138, 143, 502, 662
arche, 64, 67–68, 77, 116, 136, 265
archétype, 372
architectonisme, 4
architecture, 115, 122, 125, 156, 174, 179, 181, 365, 425–426, 536, 553
argent, 13–15, 19, 36, 38, 48, 127, 152, 183, 300, 356, 385–386, 417, 517
argile, 373, 379
argon, 379, 385, 538
aria, 528
Arizona, 122, 380, 518
Arkansas, 158
arme, 80, 125, 184, 213, 215, 220, 264, 386–387, 401, 409, 549, 560
arracher, 129, 350–351, 371, 411, 502–503, 602
arranger, 319
Arriflex, 10, 40, 99, 104, 187, 195, 308
art, 4, 51, 61, 65–66, 95, 101, 115, 121–122, 124, 126, 144, 151, 157, 302, 337–338, 342, 372, 406, 422, 425–427, 533, 548, 583
artériel . . . INEX
asah, 253
ascenseur, 354
ascension, 81, 124, 128–129, 289, 322–323, 406, 431, 445–447, 647
Ashley, 102, 107, 113, 135–136, 269, 304, 331, 411
asile, xxi, 76, 265, 386, 500, 609, 614, 616
asphyxie, 72, 626, 649
aspirine, 629
assiette, 82, 108, 118, 325, 627
Associated Press, 146
assoupi, 103, 153
asystolie, 527
athée, 622
ATP, 591
atrocité, 256, 302–304, 551
attaches . . . INEX
attaque, 6, 35, 48, 336, 340, 509
attendre, 28–29, 34, 40, 57, 76, 88, 95, 110, 184, 304, 318, 340, 354, 411, 418, 423, 505, 517, 549, 599
audio, 3, 96, 474
auditoire, 301, 426
aulne, 135
australien, 83
auteur, iv, 3, 5–6, 43, 45, 62, 140, 148, 180, 321, 365, 384, 416
authenticité, 3, 152–153
Autre, xii–xxiii, 4–5, 7, 10, 12–13, 15–17, 19, 21, 23, 25, 27–28, 30–32, 36–41, 43, 45–46, 48–51, 54, 59–60, 63–65, 67–69, 71, 74, 77–78, 81–82, 88–91, 93, 96–97, 101, 103–104, 106–109, 111,

116–118, 121, 123, 127, 129–130, 132, 134, 136, 138–139, 141, 143, 148–151, 153, 155, 171, 183–184, 187, 190–192, 194, 214, 226, 228, 253, 255–258, 260, 265–266, 269–270, 272–273, 278, 300–304, 312, 317–320, 324–326, 328, 330–331, 333–335, 338–344, 348, 352–357, 362–363, 368, 371–372, 374, 384–387, 390, 393–394, 401, 404, 409, 411, 414–415, 417–418, 421–423, 428, 449, 477, 497, 499–502, 504–509, 511–512, 514–515, 518–519, 521–523, 528, 530, 548, 550–551, 560, 565, 568, 580, 584, 586, 593, 595, 598–599, 613, 617, 622, 625, 636, 641, 643, 646, 648, 660–661, 666
avaler, 111, 513, 596
avant-poste, xx, 9, 23, 546
Avenue, 354
aveugle, xii, xxi, 47, 49, 55, 110, 118–119, 128, 251, 255, 420, 503, 533, 580
avions, xviii, 135–136, 302, 322, 518
avis de recherche, 322
avril, 8, 16, 38, 50, 54, 59, 84, 113, 139–140, 179, 267, 301, 320, 323, 393, 414, 416, 420–421, 430, 509, 548–549, 551–553, 596, 603, 609, 619, 622, 625, 637
axis mundi, 114
Axnard, 29, 323–324, 376, 402, 412
azur, 621

B

Badoer, 122
bagage, 58, 648
baiser, 12, 53–54, 61, 87, 97, 101–102, 153–154, 269, 302, 357, 403, 518, 527
balancer, 21, 94, 135, 272, 325, 327, 349, 401, 419, 641
balise, 124, 126, 128, 257–258, 430
balle, 197, 236, 334, 340, 342, 403
ballerine . . . INEX
ballot . . . INEX
Balzers, 377
banane, 254
banc, xiii, 47, 78, 106, 359, 372
bandage . . . INEX
banque, 124, 128, 130, 144, 350, 356
bar, xviii, 12, 22, 48, 51, 78, 83, 118, 138, 142, 270, 329, 354, 363, 518–519, 521
Barbara, 65–66, 122, 143, 268–269
barbelés, 36, 266, 510
baroque, 130, 536
barrage, 407
barreau, 30, 112, 447
barricade, 344, 348
bas, xx, 4, 14, 36, 39, 41, 46, 56, 68, 76, 83, 85, 89, 92, 95, 99, 105–106, 118, 120, 127, 136, 141–142, 144, 152, 163, 168, 171, 183–184, 249, 261, 268, 276, 279, 283, 285, 301, 303, 321, 323, 334, 350, 356, 359, 377, 382, 390, 392, 395, 399, 402, 404–405, 407, 415, 419, 428, 434, 498, 500, 511–512, 517, 520, 560, 582, 593, 611, 615, 655, 658
base, 8, 23, 69, 99–100, 117, 135, 146, 184, 344, 346, 377, 389, 402, 412, 582
bataille, 259–260, 416, 659
bateau, 14, 106, 136, 140, 142, 259, 301–304, 411, 510, 515, 614
bâtiment, xv, 59, 124, 498, 507
bâtir, 112, 173, 595
batterie, 10, 259, 430
bauplan, 111
béatitude, 17, 266
Béatrice, xxii, 400
beau, xii, xx, 3, 14–15, 30, 43–44, 51–52, 55, 62, 64, 74, 78, 84, 119, 151, 155, 159, 266, 301, 332, 353–354, 371–372, 378, 410–411, 420, 427, 499–501, 507, 523, 528, 532, 548, 580, 598, 608, 610, 644
bébé, 252, 270, 525–526, 594, 616
Bedlam, 642
bénédiction, 49, 251–252, 255
berceuse, 9, 326
besoin, xi, xvii, xix, 16, 19–20, 22, 29, 32, 34, 39, 47, 57, 60, 70, 72, 74, 87, 89, 93, 102, 104, 107–108, 110, 114, 117, 131, 135–136, 146–147, 183, 250, 252, 255, 259, 265, 269, 273, 276, 309, 320, 323, 330–332, 335, 342, 344, 354–355, 358–359, 363–364, 373–375, 390–391, 396, 400, 402, 411, 413, 418, 420–421, 430–431, 474, 504, 521, 529, 533, 549, 593, 595, 602, 611, 615, 622, 642, 646
bestiaire, 265
bête, 27, 93, 113, 126, 142, 271, 340, 347, 502, 505, 551, 607, 610
bibliographie, 156, 536
biche, 333–335
bière, xvi, 13–14, 87, 97, 302, 357, 405, 410, 425, 518–519
bijoux, 10–11, 346, 356
bio-sémantique, 4
biochimiques, 641
biologie, 330, 385, 404, 406, 593
bizarre, xiv–xv, 5, 25, 29, 36, 75–76, 90, 100, 107, 111, 183, 256, 265, 268, 300, 327–328, 351, 357, 361, 411, 418–419, 501, 504, 519
blague, xxi, 264, 323, 326
blanc, iv, 4, 38, 52, 78, 111, 119, 127, 184, 315, 318, 325, 329, 338, 346, 358, 372–374, 423, 430, 472, 525, 549, 564, 584, 598, 653
blason . . . INEX
blé, 77
blesser, 12
blessure, 129, 133, 245, 403, 416–417
bleu, iv, 9, 22, 26, 35–37, 49, 52, 55, 58, 61, 78, 137, 183, 301, 318, 331, 372, 374, 387, 404, 560, 569, 598
blizzard, 441
blonde, 87–88, 300
blottir . . . INEX
BMW, 88, 410, 501
bobine, 197, 322
bocal, 86
bodyborder, 425
boire, xix, xxii, 9, 14, 63, 76–77, 81, 88, 103, 107, 110, 118, 196, 321–322, 324–325, 376, 401, 430, 440, 446, 502, 526, 586
bois, xiii, xvi–xvii, 35, 38, 42–43, 61, 74, 78, 131, 141, 258, 283, 319, 356, 419, 511–513, 534, 585
boîte, 10–12, 53, 139, 270, 320, 346, 356, 410–411, 500, 504, 517, 581
Bolex, 99, 430, 444
bombe, 387, 509, 560
bong, xi, 499
bord, 30, 43, 87, 102, 438, 440–443, 498, 528, 582, 591
bordel, xvi, 13, 89, 102, 261, 357, 509, 517
Bornéo, 127
boucherie, 155
boucle, xviii, 60, 103, 122, 183, 512
boucliers, 51, 549
bouddhistes, 250
bougie, 12, 57, 331, 612
bouillir, 409
boule de neige . . . INEX
bouleversé, 183, 524
bourbon, 134, 136, 560
bourdonnement, 26, 103, 268
bourrique . . . INEX
boussole, 91, 95, 127, 583
bout, xiii, xv, xviii, 13, 30, 36, 39–40, 52, 61, 64, 68, 86, 89, 94, 105, 118, 130, 136, 140, 142, 148, 155, 161, 171, 261–262, 268, 270–271, 292, 300, 324, 334, 342, 349, 351, 362, 405, 410–411, 423–424, 430–431, 442, 507, 517, 519, 528, 584, 630, 635, 660–661
bouteille, 37, 49, 110, 128, 259, 267, 323–324, 345, 382, 385, 390, 502, 522
bouton, 31, 184, 527, 585
braconner . . . INEX
braille, iv, xxi, 183
branche, 423
bras, 17, 20, 31, 36, 51, 55–57, 59, 62, 66, 68, 72, 80, 101, 105, 108, 119, 129, 132, 161, 185, 260, 265, 271, 325–326, 330, 345, 347, 351–352, 373, 386, 399, 401, 410–412, 415, 417, 502–503, 511–513, 521–522, 530, 593, 598, 619, 642–643
brièvement, 37, 51, 68, 84, 92, 130, 133, 138, 353, 364, 414, 472, 508
brillant, 52, 252, 254, 382, 594
brise, 22, 25, 37, 39–40, 123, 302, 304, 339, 350, 417, 505, 512, 521
briser, 22, 41, 51, 103, 108, 346, 411, 502, 613, 618, 636
bronze, 74, 338, 342
brosse, 11, 54, 125, 155, 356, 430
brosse à dents, 430
brouillard, 142, 250, 564, 623
bruit, 7, 9, 12, 26, 46, 48–49, 60, 71, 74, 85, 90, 96, 107–108, 111, 113, 118, 125, 142, 190, 238, 271–272, 301–302, 321, 325, 332, 343, 345, 348, 350, 352, 411, 419, 489, 507, 530, 583, 613

brûlant, 20, 48, 513, 523, 639
brûler, 52, 90, 93, 110, 332, 473–474, 498, 596–597, 633
brume, 78, 142, 301–302
bulbe, 409
burrito, 515
but, 35, 82, 95, 113–115, 127, 157, 278, 330–331, 342, 367, 404
buzz, 341
BVQ, 268
byte, 528

C

cabine, 27, 37, 266
cacatoès, 537
caché, 254, 332, 364, 419, 627
cacher, 30, 63, 154, 184, 330, 644
cadavre, xiii, 21, 139, 270, 272, 287, 321, 329, 331, 420
cadmium, 317
cadre, 4, 60–61, 78, 93, 99, 102–103, 125, 127, 130, 195, 210, 339–340, 346, 350, 402, 425–427, 430, 534
caducée, 256
café, 31, 42, 56, 81, 100–101, 196, 345, 378, 384, 409, 518, 521, 580, 586
cage, 78, 122, 276, 288, 327, 329, 407
Caïn, 255, 580
calcaire, 378
Californie, xxiii, 45, 78, 122, 126, 515, 560, 656
calme, 12, 25, 56, 86, 96, 127, 183, 251, 260, 340, 347, 418–419, 512, 581, 612–613, 628
Cambodge, 373
camera lucida, 27
camion, 12, 14–15, 80, 109–110, 330, 591
campement, 81, 104, 124, 128, 161, 189, 430
canapé, 13, 32, 63, 75, 92, 103–104, 323, 326, 345, 361, 390, 621
canards, 74
cancer, 330
canin . . . INEX
cannabis, 266
canon, 125, 185, 560
canular, 3, 6–7, 474
canyon, 329, 380
caoutchouc, 129, 135, 442
capable, xviii, 19, 32, 71–72, 80, 139, 148, 171, 364, 408, 512, 643
cape, 582
capitaine, 13–15, 106, 139, 259–260, 302–303, 367, 548, 584
capital, 17, 46, 321
capot, 22, 109
capricieux . . . INEX
caput mundi, 114
caractère, iv, 23, 25, 83, 101, 265, 338–339, 524, 595, 599
caravanes, 511
carbone, 379
carbure, 430
cardiaque, 22, 59, 109, 137
cargaison, 14, 302–303
Caroline du Nord, 126, 508
Caroline du Sud, 416
carte, 56, 76, 97, 300, 356, 360, 386, 409, 417, 596, 610
Carthage, 35, 37
carton, 10, 29, 31, 63, 300, 320, 338, 345, 371, 430, 581
cartouche, 137, 236
casser, 22
cassette, xv, 5, 24, 55, 64, 81–82, 86, 96, 100, 321–322, 327–328, 338–340, 343–344, 349, 369, 403, 423, 528, 545
La Cassette Holloway, 321, 340, 545
catacombe, 323
catholique, 128, 267, 396
cauchemar, 8, 68, 73, 327, 515
caverne, 95, 127
cavité, 183, 363, 407, 529
CD, 37, 46, 153, 183, 300
Ce que certains ont pensé, 360, 403, 529, 545
céladon, 51, 317, 621
célèbre, 4, 6, 45, 63, 112, 118, 121, 142, 337, 362, 373–374, 393, 413, 529
cendres, 31, 35, 524, 653, 657
cénotaphe, 548
censurer, 615
centrale, 124, 133, 268
centralité, 114
centre, xvii, 51, 69, 85, 114–116, 124, 131, 139, 154, 173, 317–318, 369, 374, 404–405, 411, 426–427, 503, 619
cercle, 13, 32, 292, 501
cercueil, 303, 323, 649
cerf-volant, 417, 605
cerveau, 51, 69, 111, 137, 385, 410, 525–527, 623, 660
Chad, 9, 11–12, 17, 24, 28, 40, 56–57, 61–62, 74, 86, 91–93, 96, 101, 103, 171, 254–255, 259, 273, 317–319, 321–322, 324–325, 327–328, 342, 345, 350–352, 374, 397, 402, 412, 414, 421, 423, 532–533
chagrin, 3, 41–42, 113, 128, 278, 321, 325, 343, 345, 372, 387, 392, 400, 402, 404, 489, 514, 521, 597, 643–644, 659
chaîne, xii, 21, 49, 127, 154–155, 330, 390, 417, 516
chair, xvi, 20, 49, 112, 118, 183, 264–265, 339, 352, 410, 502, 603, 606, 622
chaleur, xix, 15, 37, 50, 90, 119, 121, 141, 154, 251, 302, 328, 331–332, 389, 411, 530
chaloupe, 140–141, 409, 549
chambouler . . . INEX
chambre, xiii, xix–xx, 10, 28–30, 43, 55, 59, 63, 72, 78, 94, 103, 119, 128, 136, 146, 154–155, 273, 319, 321, 324, 328, 342, 346–347, 359, 382, 387, 390, 405, 409, 412, 414, 423, 503, 508, 510, 516, 528, 593, 620, 649
chambre noire, 59, 63, 146
champ, 66, 81, 115, 210, 353, 372, 398, 416, 568, 582, 658
chance, xxii, 14, 28, 52, 81–82, 112, 130, 141, 161, 183–184, 272, 332, 334, 341, 348, 417, 419, 426, 580, 584, 631
changelin, 49, 600
changement, 24, 28, 30, 57, 96, 102, 125, 128, 147, 253, 268, 300, 332, 335–336, 363, 413, 423, 442, 565
changer, 17, 56, 62, 93, 108, 116, 264, 319, 326, 328, 354, 377, 417, 432, 497–498, 519, 598
chaos, 12, 35, 115, 319, 329
chapeau, 13–14, 148, 329, 585
chapelle, 67, 128, 130, 132, 134, 136, 386
chapitre, iv, vii, xxii, 3, 9, 16–17, 23, 38, 41–42, 82, 86, 91, 95–96, 101, 111, 116, 123, 131, 136, 147, 153, 158, 169, 171, 183, 252–253, 256, 265, 320, 334, 356, 359, 365, 377, 380, 382, 384, 400, 404, 406, 428, 536, 546
chariot, 321
charmes, 595
chasse, 77, 301, 339, 390, 657
chasseur, 80, 125, 251, 256, 337–339
chat, 28, 74–75, 303, 329, 504–505, 508, 524, 550, 581
châtiment corporel, 354
chaton, 596
chats, xii, xv, 77–78, 102, 516, 553, 582
chaud, xi, 16, 34, 121, 133, 325, 386, 521, 524, 529, 533, 586, 594
chaussettes, 83, 329, 430
chauve, 11, 47, 141, 364, 553
chaux . . . INEX
chemin, 4, 31–32, 39, 52, 68–69, 85, 91, 115–117, 120–121, 124, 126–127, 130, 139, 157, 159, 190, 255, 318, 351, 368, 385, 406, 408–409, 419, 431, 505, 509, 548, 586, 593, 657, 661, 691
chèque, 300
cheschirisent, 77
cheveux, 11–12, 35, 50, 52, 134, 136, 155, 260, 270, 304, 322, 346, 356, 423, 498, 514, 529, 532–533, 605
cheville, xv, 36, 106, 354
chevrons, 143
chiaroscuro, 565
chien, xx, 54, 66–67, 77, 151, 256, 266, 271–272, 372, 410, 556
chimiothérapie, 532
chimique, 146, 330, 381, 418, 498
chinois, 61, 87, 130
chiot, 74–75
chipoter, 512
choc, 48, 109, 138, 184, 272, 320, 342, 387, 403, 502, 520, 532, 628
chondres, 381
Christina, 37, 107, 269
chronique, 57, 333
chute, 34, 43, 48–49, 72, 90, 135, 252, 304, 309, 332, 351–352, 405, 417, 474, 580

cicatrices, 13, 20, 48, 132–133, 269, 386, 410, 417, 512–513
cidre 117–118, 533
ciel xxiii, 37, 39, 45, 51, 114, 117, 133, 136, 142, 154, 301, 303, 331, 374, 387, 447, 503, 518, 521, 524, 568, 591, 691
cieux, 51, 102, 123, 303, 517, 658
cigarette, 74, 84, 103, 328
cimetière, 415, 649, 652
cinema xx–xxi, 4–5, 7, 100, 143, 149, 151–152, 197, 210, 326, 344, 401, 474
cinq, 4–7, 9, 15, 22, 26, 38–39, 46, 60, 67, 69, 80–82, 84, 86–88, 95–96, 108, 123, 139, 152–153, 163, 168, 183, 286, 304, 308, 318–319, 345, 357, 359, 398–399, 431, 473, 499, 509, 519, 524, 540, 545, 585, 620, 641
circuler, xv, 7, 82
cire 11–12, 124, 331, 612
cirque, 13, 81
ciseaux, 11–12, 498, 616
cité 44, 115, 156, 180, 303, 551, 653
citron, 9, 51, 262, 325, 594
civière, 247–248, 283, 285–286, 321
clair, xii, 49, 59–60, 77, 83, 99, 103, 119, 135, 147, 181, 257, 278, 301, 330, 344, 374, 381, 384, 514, 529, 606, 619, 621, 639
Claudius, 604
claustrophobie, 57, 59, 323, 354
clé xv, 7, 61, 129, 192–193, 266, 320, 330, 348, 356, 387, 391–392, 503, 606, 620
clé à molette . . . INEX
Cleveland, 126, 142, 301, 346
cliché, 38, 66, 373–374, 421, 425, 472
clignotant, 120, 512
climax, 474
clin, 13, 39, 53–54, 119, 411, 533
clito, 107
cloche, 410, 519
clou, 141, 586
cochon, 264
cocktail, 352
code 48, 61, 73, 302, 397, 399, 500, 615
cœur, xx, xxii, 11, 22, 37, 43–44, 47, 49, 53, 71, 88, 102, 110, 113, 135–137, 142, 147, 154, 172, 301–302, 320, 331, 333, 340, 342–343, 357, 372, 375, 384, 390, 401, 410–411, 420, 499–500, 502, 506, 521, 526, 529, 566, 581, 593, 595, 597–598, 603–605, 610, 613, 616, 619–620, 652, 659
coin xvii, xx–xxiii, 14, 51, 61, 71, 76, 78, 92, 118, 120, 153–154, 158, 210, 274, 276, 338, 342, 374, 387, 421, 472, 495, 498–499, 510, 581, 615–616
coincidence, xxii, 16, 25, 131, 341, 344, 402, 407, 509
colognes, 325–326, 474
colère 37, 49, 66, 266, 269, 393, 411, 418, 502, 520, 568, 599, 601–602
collage, 533
collagène . . . INEX
collectionneur . . . INEX
collier, 65, 133, 267, 270, 517
colline, 405, 498
colombe, 264
colonie, 126, 138, 415–416, 420, 505, 605
colonne, 22, 83, 114, 133, 143, 151, 184, 322, 348, 360, 499
Colorado, 81, 127, 136, 400, 403
comètes, 381, 658
commander, 88, 262, 472
commencer, xiii, 110, 209, 252, 327, 338, 395, 514, 611
commentaire, 6, 10, 34, 86, 97, 126, 210, 255, 337, 360, 394, 400–401, 407, 426, 560
communiquer, 615
compagnie, xii, xxii, 20, 26, 51, 357, 372, 421, 518, 596, 610
complexe, xvi, xxii–xxiii, 8, 10, 48, 62, 68, 111, 116, 121–122, 138, 344, 361, 407
comprimé, 514–515, 617
compteur, 430, 441
conciergerie . . . INEX
concordance, 581, 583
condamner . . . INEX
condition, 25, 271, 642
condoléances, 649
conduire, xii, xv, 52, 55, 84, 143, 336, 606
conduit, 63, 81, 94, 115, 125, 130, 135, 138, 140, 184, 361
cônes, 77, 500
confirmer, 55, 70, 353, 507
confort, xxiii, 26, 34, 78, 100, 133, 507, 533
confus, 6, 27, 100, 301, 331
connaissance, 19, 35, 43, 109, 170–171, 180, 303, 347, 365, 406, 426
connard, 13–14, 83, 110, 267, 274, 360, 512
Connecticut, 126
conséquentialisme, 4
conservateur . . . INEX
conserverie, 105, 613
constellations, xxiii
contours, 363, 387, 508
contrat, 271
contrefort . . . INEX
contreplaqué . . . INEX
contrôle, xviii, 27, 139, 345, 386–387, 498, 621
convalescence, 422, 611
conversation, xviii, 10, 27, 35–36, 62, 91, 93, 97, 131, 154, 270, 320, 357, 390, 519, 581, 584
convive . . . INEX
cool, 662
coque, 106, 142, 159, 302–304
coquille, 45, 255, 405–406, 408
corbeau, 507
corbeille, 11
corde, 39, 86, 99, 282–283, 285, 287–290, 297, 305, 307
corne, 10, 78, 93, 407
corporel, 354, 600
corps, xiii, xv, 22, 27, 30–32, 37, 41–42, 51, 69, 72–73, 78, 112–113, 115, 120, 126, 153, 173, 268, 272, 280, 287, 302, 319, 321, 327, 343, 350, 352, 362, 365, 369, 371, 373, 377, 389, 498, 549, 603
correct, 106, 300, 641, 648–649
correspondre, 77, 135, 615
corridor, 130
costume, 506
côte, 20, 142, 270, 515, 519
coton, 118, 417
cou, 14, 27, 73, 88, 111, 250, 266, 271, 339, 356–357, 410, 417
couchette, 646
couleur, iv, xxi, 42, 49, 61, 63, 69, 77, 99, 102, 137, 158, 271, 317, 329, 369, 375, 393, 409, 426, 501, 509, 585, 621, 646
couloir, xiv–xv, 4–7, 26–27, 29, 43, 46, 49, 57, 59–64, 68, 74–75, 80–85, 104, 119, 128–129, 182, 184, 190, 243, 262, 319, 321–327, 335, 344–345, 347, 351, 360, 377, 386, 391, 412, 414, 421, 424, 430, 432, 437–438, 500, 512, 519–520, 523, 533, 545, 582, 613, 630, 639
Le Couloir de Cinq Minutes et Demie, 4–7, 60, 81, 519, 545, 576
Le Couloir infini, 182
coup, xii, xviii, 3–4, 8, 10, 12, 14–15, 20–21, 27, 35, 37, 43, 51, 53, 62–63, 69, 72, 78, 81, 83, 94, 96–97, 106, 110, 118–119, 121, 123, 129–130, 133, 139, 148, 153, 171, 194, 214, 257, 261, 264, 270, 300–301, 303, 309, 318, 325, 327–329, 335, 345–349, 354, 356, 361, 363, 371, 399, 402, 405, 410, 418, 421, 427, 441–442, 502, 514–517, 519–520, 530, 567, 580, 614
coup sec . . . INEX
couper, 12, 70, 262, 343, 413, 616, 636
cour, xii–xiii, xvi, xxii, 38, 49, 58, 77–78, 102, 126, 128, 132, 134, 304, 317, 330, 348, 417–418, 552, 599, 606
courage, 65, 80, 97, 113, 118, 260, 330, 391, 425–426, 528, 533, 614, 627, 659
courant, 26, 28, 46, 56, 69, 123, 127, 347, 356, 366, 382, 386, 391, 421, 423, 498, 513, 594, 616, 625, 658
courbe, 90, 141, 422, 524, 526, 534, 582
couronner, 605, 653
courrier, 4, 421, 608, 614–615, 617
court, 5, 57, 73, 81, 85, 104, 126, 141, 269, 278, 303, 319, 354, 357, 359, 372, 374, 407, 528, 545, 586
coût, 143, 152–153, 406
couteaux, 110, 134, 270
couverture, 17, 137, 416, 422, 473

crabe . . . INEX
crache, 14, 158, 262
cran, 37, 149–150
crâne, 83, 120, 184, 197, 330, 410, 498, 527
crapaud . . . INEX
crayon, 41, 317–319, 360, 374
créature, xxiii, 48, 52, 78, 112, 126, 137, 142, 170, 271, 275, 332, 339–341, 343, 363, 405, 503, 512, 565, 604
crémation, 649
crépitement, 350, 371, 613
crépuscule, 15, 62, 78, 93, 500, 508, 515, 521
crescendo, 331, 580
crête, 89, 115, 143
creux, xvi, 271, 343, 384, 655
cri, 40, 61, 68, 71, 90, 111, 154, 163, 189–190, 196, 270, 272, 306, 321, 324, 327, 346, 352, 394, 502–503, 512, 534, 613
crime, 149, 303
crise, 22, 102, 127, 252, 265, 407
cristal, 95, 128, 662
critère, 59
crouler . . . INEX
croyance, 33, 331
crucifix, xix
cryptage, 331
cuisine, 5, 22, 49, 61–63, 74, 86, 97, 101, 110, 132, 135–136, 183, 270, 319–321, 345, 351–352, 409, 511, 516, 633
cuisse, 14, 442
cuivre, xvi, 127, 343, 349, 584–585
cul, 14, 92, 102, 107, 143, 270, 310, 329
Cumes, 648

D

D.C., 33, 63, 122, 124, 126, 128, 322, 402
Daisy, 5, 9, 11–12, 17, 24, 28, 40, 56–57, 61–62, 68, 73–74, 86, 91–92, 96, 101, 103, 259, 273, 318–319, 321–322, 325, 327, 345–347, 350–351, 374, 380, 393, 397–398, 402, 412, 414, 421, 423, 483, 532–533
dalle, xiv, 57, 153, 474, 655
dame, 124, 136, 138, 355, 369, 581
danse, 50–51, 69, 351, 422, 537, 580–581, 609
date, 55, 391, 504, 541, 652
dauphin . . . INEX
début, xviii, xxi–xxii, 8–9, 14, 24–25, 27, 29, 43, 48, 54, 59, 63, 76–77, 89, 100, 103–104, 106, 116, 125, 139, 160, 181, 252, 269, 289, 300, 302–304, 324–325, 327, 330, 335, 337, 344, 348, 353, 386, 390, 403, 411, 414, 421, 426, 502, 509, 513, 529–530, 536, 586, 608, 616, 643
décembre, 17, 59, 78, 266, 269, 322, 348, 393, 528–529, 534, 548–549, 552–553, 601, 624, 632
décente, 54
déchiffrer, 34, 318, 343, 370, 385, 397, 399, 518, 525–526, 548, 641
déchiqueter . . . INEX
déchirement . . . INEX
décliner, 339, 566
déconstruire, 147, 320
dédale, 48, 112, 116–117, 121, 123, 127, 340–341, 550
défauts . . . INEX
défenestration . . . INEX
défoncer, 154, 417
degré, 181–182, 567
dégueulasse . . . INEX
dehors, 16, 29–30, 56–57, 63, 74, 83–84, 92, 109, 121, 154, 185, 257, 265, 273, 300, 302–303, 319, 325, 344, 346, 350–351, 367, 369, 422, 444, 506, 518, 523, 543, 619, 668, 691
Delaware, 11, 100
Delial, 17, 104, 327, 374, 397, 399–402, 404, 426–427, 480, 546
délicat, 251, 612
délirer, 265, 339
deltoïde, 265, 322
demain, 57, 69–70, 390, 395, 401, 417, 516, 583
demande, xix, 9, 11, 15, 21, 28–29, 31, 39–40, 55, 61, 63, 77, 82, 96–97, 103, 167, 183, 213, 248–249, 254, 260, 263, 270, 319, 321, 325, 336, 343, 384, 400, 406, 415, 420, 423, 506–507, 514–515, 527, 553, 581–582, 590, 610, 642, 647
démarche, 60, 147, 327, 351, 524, 565
démembrement, 410, 603
Déméral, 246
demi, xiv, 37, 68, 70, 85, 104, 107, 129, 132, 152, 159, 183, 348, 384, 447, 507, 532, 636, 662
dénoncer . . . INEX
dénonciation . . . INEX
densité, 379
dents, 27, 71, 88, 94, 106–107, 111, 143, 155, 183, 329, 343, 371, 410–411, 417, 422, 430, 502, 602–603, 612
dénudés . . . INEX
dépendance, 11, 26, 320, 326, 365, 374
dépersonnalisation, 59, 385
déposséder . . . INEX
déréalisation, 385
Le Dernier Entretien, 97, 125, 327, 349, 352, 539, 545
descente, 49, 86, 101, 120, 124, 163, 170–171, 186, 304, 405, 438
déséquilibre, 427
désintégrer . . . INEX
désolé, 20, 40, 107, 111, 118, 139, 154, 162, 300, 338, 347, 362, 371, 399, 502, 525
dessiner, 76, 97, 317, 600
destin, 74, 82, 140, 341, 374, 656
détail, 3, 27, 44, 69, 82, 109, 150, 192, 394, 528, 596
détective, 586
détritus . . . INEX
détruire, xviii, 37, 49, 97, 254, 363, 392, 499, 549–550
deutérium, 380, 384, 389
devant, xiii–xv, xvii, 4, 12–13, 23, 26–27, 33, 36, 43, 52–54, 56, 58, 64, 67–68, 82–83, 85–87, 90, 113, 118–119, 133, 142, 149–150, 159, 251, 257, 271, 302, 321, 325, 342, 348, 351, 366, 373, 378, 385–387, 401–402, 410, 418, 426, 440, 498, 503, 506, 508, 521, 523, 529–530, 568, 584, 594, 609
déverrouille, 61, 63–64, 421
devinette, 33–34, 264
dévorer, 49, 339, 347, 502
dévotion, xii, 612, 632
dézippage, 89
diable, 15, 43, 82, 339, 551
Diablo, 380
dichotomie, 116
Dick, 67, 143, 361
dictionnaire, 597, 599, 601
Dieu, xvii, 5, 19, 25, 32, 37, 41, 44–45, 117, 123, 129, 156, 251, 255, 302, 320, 331, 341, 352, 361, 365, 367, 394, 396, 398, 402, 412, 414–415, 420, 422, 515, 548, 550, 567, 580, 585, 611, 626, 637, 660, 662
dieu, xvii, 5, 19, 25, 32, 37, 41, 44–45, 117, 123, 129, 156, 251, 255, 302, 320, 331, 341, 352, 361, 365, 367, 394, 396, 398, 402, 412, 414–415, 420, 422, 515, 548, 550, 567, 580, 585, 589, 611, 626, 637, 660, 662
différance, 48, 138, 522, 643
différence, xx, 5, 17, 19, 28, 32, 44, 47, 58, 60, 69, 75, 87, 96, 114, 130, 140–141, 143, 172, 252, 270, 337, 339, 344, 381, 401, 408, 422, 480, 522, 585
digue, 407
dimanche, 320, 583, 591, 626–627
dimension, 30, 32, 40, 46, 55, 60, 87, 100, 158, 170, 346
directeur, 130, 146, 510, 593–597, 600–602, 605–606, 608, 611–612, 614–618, 620–621, 623–625, 631, 641–643, 645–649
discordante, 5, 595, 610
disparaître, xv, xix, 37, 72, 84, 289, 319, 350, 490, 499, 534
distance, xv, xxiii, 10, 30, 38–39, 50, 89, 127, 137, 184, 309, 320–321, 346, 352, 355, 362, 368, 498, 501, 653
divorce, 326
divulguer . . . INEX
document, xii, xix, 3, 153, 404, 416
documentaire, xx–xxi, 3–4, 10, 143, 151, 354, 474
doigt, 17, 67, 72, 110, 118, 126, 191, 387, 568, 626
dollar, 516, 518
domino, 123
domus (bleu), 109
domus (noir) . . . INEX

donc, xxi, 13–14, 31, 36, 49, 53, 62, 71, 77, 86, 90, 97, 108, 114, 116–117, 123–124, 126, 135, 143, 153–154, 159, 171, 185, 256, 266, 341–343, 357, 360, 363, 365, 367, 371, 376, 403, 407, 410–411, 426, 473–474, 478, 504, 512, 548–549, 584, 593, 596, 622, 659
données, xx, 111, 333, 367, 377, 380, 385, 504, 538
Donnie, 591, 605, 611, 613, 648
dormir, xi, xxiii, 42, 63, 101, 128, 266, 317, 320, 323, 326, 342, 387, 447, 461, 514–515, 520–521, 552, 609
dossier, 385, 538
douleur, 30, 94, 107, 133, 137, 250, 269, 272, 329, 342, 373, 393, 400, 403, 411, 418, 497, 502, 506, 565, 585, 596, 602, 606, 636, 642, 649, 658
douloureux, 108, 319, 329, 346, 352, 510, 517
doute, xiv–xv, xx, 4, 12, 20, 34, 38, 45, 49, 52, 54, 56, 70, 75–76, 81–82, 84, 99, 101–102, 114, 119, 145, 151, 158, 183, 189, 197, 210, 220, 245–246, 265, 268–270, 278, 300, 304, 321, 325–326, 329, 331, 355, 357, 371, 374, 378, 382, 385, 387, 394, 410, 414, 420, 422, 430, 441, 446, 472, 489, 498, 500, 510–511, 519–520, 523, 528, 591, 595, 603, 611, 635, 641–642, 645
doux, 51, 70, 89, 119, 153, 155, 374, 410, 507, 521, 530, 597–598, 608, 613, 623, 633
dragon, 51, 264–265, 317–318, 564, 603
draguer, 107
draps, xix, 11, 14, 51, 54, 153, 363, 387, 409, 550, 615
drogue, 15, 26, 32, 301, 514
droite, 4, 20, 40, 64, 68, 83, 89, 183, 270, 349, 373, 409, 411, 426–427, 437, 439, 442, 511, 529, 627
drôle, xx, 8, 19, 105, 110, 132, 256, 267, 300, 334, 417, 419
DSM-IV, 59
dupe, 43
dynamique, 50, 84, 123, 134, 305, 336
dysfonctionnement, 59, 413

E

eau, 5, 12, 14–17, 26, 32, 63, 69, 91, 95, 104, 106–107, 123–126, 128, 137, 140–141, 154, 171, 301–303, 310, 322, 326–327, 338–339, 346–347, 357, 372–373, 389–390, 404, 407, 409, 414, 418, 430, 438, 441, 444–446, 474, 505, 507, 513, 518, 526, 586, 598, 614, 622, 632, 642, 658, 660
ébouir . . . INEX
ECG, 48, 525–527, 529
échantillon, 150, 317, 372, 384, 402
échapper, 3, 13, 18, 38, 57, 112, 116–117, 121, 342, 355, 405, 417, 616, 658
échauguette, 443
échelle, 29, 59, 95, 113, 193, 402, 409, 446, 541
échelon, 447
écheveau, 526
écho, 4, 33, 41–48, 50, 61, 73, 76–77, 108, 111, 123, 130, 254, 325, 343, 365, 394, 405, 420, 520, 546, 660–661, 691
écholocalisation, 47
échos, 41, 43, 45–47, 57, 67, 274, 366, 474, 522, 660
éclaboussures, 244
éclair, 78, 93, 101, 301, 304, 329
éclat, 10, 39, 70, 83, 111, 154, 185, 300, 322, 324, 503, 515, 533, 610, 639
éclipse, 17, 159, 366
école, 51, 61, 77, 82, 91–92, 94, 128, 130, 318, 320, 599, 601, 611, 614, 616
écran, 28–29, 37, 47, 99, 313, 338, 352, 423, 474, 530
écrire, 51, 54–55, 76, 119, 155, 396–397, 508–509, 517, 608, 611, 624
écrit, xxii, 6–7, 16, 32–34, 41–42, 45–46, 50, 57, 76, 87, 91, 93, 100, 102, 112–114, 118–119, 135, 138, 140, 142, 149, 171, 210, 252, 255–256, 261, 266, 268, 278, 303, 341, 354, 356, 359, 364, 366, 374, 380, 385, 392, 397, 400–401, 410, 413, 504, 515, 519, 522, 528, 552–553, 567, 582, 595–596, 602–603, 618, 637, 639, 641, 647, 656
écrouler, 119, 584, 620
Ecstasy, 26, 49, 89, 184, 266, 269
Éd., iv, 9, 19, 29, 37, 43–45, 54, 72, 90, 111, 116–117, 124, 126, 138, 141–142, 155–156, 169, 172, 250–251, 256, 267, 305, 309–310, 317, 321, 323, 334, 338, 357, 359, 372, 374, 382, 390, 393–394, 407, 412, 419–420, 427, 429, 443, 494, 531, 538–541, 548, 556–558, 562, 653, 655–657, 659, 662
L'Éditeur, v, vii, 4, 381, 391, 419, 543, 559, 573, 590, 592, 663
EEG, 385
Efcalier, 420
effet, 15, 39–40, 46, 53, 60, 67, 104, 114–115, 150–151, 256, 270, 309, 354, 371, 404, 407, 412, 517, 560, 585, 599, 610, 614
effeuilleuse, 517
effleurer, 10, 434
effondrement, 327
effondrer, 346, 369
effrayant, 328, 367, 370
effroi, 3, 57, 117, 123, 196, 326, 404, 408, 628
effrontées, 332
église, 113, 122, 124, 126, 128, 130, 132, 134, 136
égyptien, 116, 125–126, 536
eh, xiv, 29, 51–52, 55, 69, 77, 93, 97, 119, 264–266, 273, 310, 321, 323, 342, 345, 361–362, 367, 369, 384, 386, 396, 415, 421, 470, 506, 509, 511, 515, 530
éjecter . . . INEX
électrique, xvi, 38, 99, 101, 124, 127, 153
élégant, 29, 598
éléphant, 264, 537
élision, 369
élucubration, 404
embarrasser . . . INEX
embaumer . . . INEX
embrasser, 56, 116, 393, 403
embrouiller . . . INEX
embrumé . . . INEX
émeraude, 142, 317
émerger, 372
émotion, 10, 50, 345
empêtrer . . . INEX
employé, xii, 414, 500, 503
empoisonnement, 26
encadreur, 42
encagé, 603
encre, 37–38, 70–72, 139, 159, 265, 331–333, 335, 351, 377, 382, 385, 394, 423, 580, 594, 605, 610, 692
enculés, 126
endormi, 418, 591
endurer, 95, 106, 514
énerver, 93
enfant, 22, 33, 57–58, 67–68, 112–113, 134, 171, 181, 192, 331, 351, 364, 366, 372, 386, 402, 406, 412, 425, 427, 522, 525–528, 533, 564, 593, 595–597, 609–610, 625, 629, 635, 643, 648, 657
enfants, xiv, 5, 8–9, 11–12, 16, 18–19, 22, 24, 28–30, 32–33, 36–37, 39–40, 55–57, 59–60, 62–63, 66, 82, 97, 112, 123, 192–193, 253, 255, 273, 302, 317–321, 324–325, 344, 346–347, 353–355, 359, 373–374, 376, 388, 390, 395, 401, 403, 412, 414, 423, 426, 480, 526, 528, 532–533, 564, 657
enfer, 3–4, 140, 347, 400, 447, 517, 616, 630, 643
enfilade, 121, 192, 302
English, Clara, xii, xv, 107, 268
énigme, 7, 31, 33, 39, 60, 340, 370, 406–407
ennemi, 142
ennui, 171, 256, 627–628
enragées, 642
enregistrer, 412, 526
enseignant, 58
entablements, 536
entendre, xiii, 13–14, 20, 33, 38, 45–46, 48, 50–51, 56, 67–68, 76–77, 86, 90, 94, 106, 126, 131, 183–184, 254, 303, 329, 334, 343, 345, 352, 372, 391, 423, 512, 521, 526, 528, 553, 599, 613, 646
enterrement, 373, 649
enterrer, 272, 332, 510
entier, xxii, 21, 69, 93, 114, 325, 351,

entier (*suite*)
359, 502, 627
entrée, xvi, xx, 12, 63–64, 68, 83–84, 103–104, 111, 126, 128, 130, 134, 136, 157, 318, 321–322, 344, 347–349, 377, 418–421, 510, 512, 518, 523–524, 530, 548, 581, 657
entretien, 13, 80, 97, 125, 307, 322, 324, 327, 346–347, 349, 352–353, 357, 390–391, 406, 424, 472, 530, 539, 545
enveloppe, xvii, 29, 76, 125, 252, 391, 405, 417–418
envelopper, 512
épaule, 18, 40, 52, 83, 194, 245, 347, 349, 411
Épaves, 250
épicerie, 350, 515
épistémologie, 170
épouse, 112, 421, 511, 528, 584, 657
épuisé, 84, 87, 130, 326, 410
équipe, 81–84, 86–87, 92, 95–96, 99–101, 103–105, 113, 120–121, 124, 131, 157, 160–161, 163, 171, 186, 188, 257, 319, 333–334, 394, 401, 408, 474, 525, 527
équipement, 10, 39, 101, 125, 143, 164, 190, 327, 377, 387
Errand, Johnny, iii, v, xxiii, 520
errant, 141, 271, 553, 623, 637
erreur, 22, 26, 29, 41, 45, 57, 91, 104, 113, 141, 252, 344, 407, 411, 511, 520, 551, 553
éruption, 328
Esaü, 251–256, 584
Escalier en Spirale, xvi, 87, 95, 121, 124, 128, 159, 162, 170, 182, 276, 283, 324, 353, 377, 405, 407, 430, 545
escargot, 264, 405–408
espace, xix, xxi, 6, 28–30, 33, 41, 46, 49–50, 59, 64, 74, 84, 90, 113–115, 122, 138–139, 156–157, 159, 169, 171, 173–175, 179, 181, 183, 193, 204, 271, 302–303, 338, 343, 346, 350–351, 354, 362, 384, 392, 406, 412, 414, 499, 628, 658–659
espagnol, 35, 48, 122, 371
esprit, xx, xxii, 16, 25, 30, 33, 44, 51–52, 72, 77–78, 90, 101, 113, 117, 141, 153–154, 170–171, 183, 193, 253, 255, 265, 272, 301, 321, 330, 340, 343, 348, 357, 361, 367, 385–386, 406, 408, 416, 474, 513, 518, 528–529, 552, 585, 593, 597, 600, 606, 620, 622–623, 626–628, 642–643, 660
esprit malin . . . INEX
essence, xxii, 37, 42, 49, 110–111, 122, 124, 329, 363, 373
estomac, xix, 26, 109, 153, 183, 403, 506–507, 513, 532, 585, 626
établir, 39, 56, 111, 625
étagère, 34, 40, 411, 628
étage, 29, 119
etc, 6, 59, 116, 123, 127, 139, 143, 152, 339, 366, 376, 408, 425, 548
éternel, 44, 88, 148, 253, 394, 629
étincelle, 10, 503, 630
étirer, 90, 102, 297, 350, 500
étoile, 29, 77, 127, 324, 528, 580, 627
étonnant, xxi, 23, 71, 356, 384, 391, 610, 620
étrange, xv, xxi, 5–6, 12, 23–25, 28–29, 36, 39, 42–43, 49, 53–56, 60, 68, 70, 75, 80, 83–84, 90–91, 97, 103, 106, 108, 117, 119, 123, 127, 131–132, 138, 148, 183, 192, 255, 265, 271, 278, 289, 301–302, 304, 317, 323, 326–327, 331, 342–343, 346, 352, 356, 367–368, 384, 404–405, 408, 411–413, 416–417, 419, 447, 451, 508–509, 519, 521–522, 524, 553, 582, 598, 626, 639, 657
étudiant, 4, 55, 113, 115, 368, 392, 409–411, 512, 530
évacuation, 321, 344, 545
éveiller, 10, 509, 641, 660
Everest, 69, 81, 322, 440, 497
évier, 37, 184, 322, 511
éviscérer, 506
éviter, 38, 44, 59, 76, 78, 93, 117, 166, 273, 335, 508, 614–615, 619
exact, xvi, 192, 303, 364, 374, 420, 515, 525, 584
excès, 289, 343, 593
exécuter, 112, 140
exégèse, 9
exemple, xx, 10, 20–21, 24, 29, 43–44, 47, 49, 84–85, 95, 102, 109, 111, 116–117, 120–122, 142, 171, 301, 330, 336, 339, 389, 391–392, 406, 413, 420, 528, 585, 642
existence, xxii, 3, 20, 25, 29, 35, 77, 83, 115, 174, 250, 254, 340, 386, 401, 405, 422, 428, 595, 647, 658–659
exister, 176, 265, 380
expédier, xx, 52, 236
expérience, 7, 20, 39, 51, 53, 57–58, 60, 64, 86–87, 100, 117, 120, 157, 171, 174, 176, 180, 342, 353, 401, 426, 499, 533, 553, 612
Exploration #1, 84, 96, 545
Exploration #2, 85, 91, 159, 545
Exploration #3, 87, 91–92, 96, 545
Exploration #4, 5–6, 21, 91–92, 96, 99–101, 113, 120, 424, 545, 576, 668, 692
Exploration #5, 403, 408, 424, 430, 545
Exploration A, 63, 80, 84, 97, 424, 545
explose, 303, 324, 373, 387
explosion, 301, 303, 325, 328, 331, 374, 387, 636
exposition, 124, 126, 139, 158, 193, 367, 374, 392, 402, 412, 425, 439
extase, 12, 601
extérieur, xvi, 4, 15, 23, 29–30, 32, 35, 58, 75, 115–116, 121–123, 126, 132–134, 180, 302–303, 318, 353, 408
extraterrestre, 381

F

faible, 44, 47, 50, 57, 68, 130, 137, 141, 171, 277, 280, 306, 322, 331, 343, 345, 374, 410–411, 502, 515, 569, 624
faim, 22, 106, 112, 374, 408, 416, 426
fameuse, 20, 109, 135, 292, 416, 519
famine, 270, 416, 426, 506
fantasme, 353, 517
fantôme, 38, 51, 72, 131, 133–134, 136, 323, 326, 415, 508, 558
Faraday, 91, 377
fardeau, 10, 386, 400, 404, 549, 616, 618, 635, 647
fatal, 142
fatigué, xi, 5, 119, 183, 410
faute, 14, 45, 73, 261, 268, 407
fauteuil, 35, 55, 60, 76, 99–100, 158, 164, 166, 187, 191, 195, 215, 248, 318, 322–323, 345, 347–348, 350, 384, 391
faux, 31, 37, 130, 271, 330, 533
félicité, 635, 639, 643, 657
félin, 594
felix, 594
féminin, 58, 364, 370, 394
femme, xii–xiv, xxii, 11, 16, 27–28, 44, 49, 51, 57–59, 62, 94, 102–103, 105, 109, 112, 166, 300–301, 319, 322, 324, 333, 353, 355, 358–359, 364–365, 390, 395, 410, 414, 417, 513–514, 520, 585, 591, 599, 623, 660
fenêtre, xix, 4–5, 12, 59, 63–64, 69, 121, 185, 271, 351, 368, 373, 387, 399, 402, 474, 510, 522
feng shui, 61–62, 91, 273, 320, 387
fermé, 10, 344, 356, 509, 521, 526
fermer, xii, 61, 193, 243, 270, 334, 374, 503
fessée, 107
fête, 19, 49–50, 63, 153, 184, 266, 329, 332, 498
feu, xx, 5, 27, 51, 80, 94, 96, 110, 134, 154, 185, 214, 229, 270, 272, 288, 301–302, 342–343, 366, 387, 395, 417, 473, 494, 521, 524, 533, 548, 560, 584, 591, 599
feu follet, 134, 494, 533
feubouffon . . . INEX
feuilles, iii, vii, 42–43, 124, 135, 152, 250, 301, 304, 350, 385, 519–520, 533, 569, 571, 607, 623, 639, 653, 661
février, 50, 80, 155, 254, 327, 359, 382, 388, 400, 417, 424, 550, 595, 646
fiasco, 474
fiction, iv, xx, 3, 153, 585
fierté, 102
fil, xviii, 10, 30, 36, 49, 51, 84–85, 91, 94–96, 99, 106, 111, 120–121, 126, 128, 159, 166, 186, 190, 257, 270, 278, 303, 322, 335, 339, 356, 371, 407, 430, 481, 505, 518, 521, 581, 585, 634, 648
fille, 9, 12–14, 16, 35, 44, 62, 72–73, 88, 90, 93, 119, 121, 133–134,

351, 325, 379, 398–399, 414, 426, 517, 533, 550, 642
[illegible] 6, 12, 58, 73, 318, 351, 397, 401, 404, 427, 642
[illegible] xx, 3–9, 11, 17, 31–32, 41, 55, 57–59, 61, 97, 100, 104, 111, 116, 138, 141, 143, 148–149, 151, 153, 156, 182, 197, 311, 322, 327, 340, 354, 356–361, 367–369, 372–375, 378, 392–395, 400–401, 403, 413, 424, 430, 444, 474, 495, 519, 530, 534, 546, 551, 646
[illegible] 9, 49, 61, 78, 86, 112–113, 140, 251, 253–255, 261, 266, 303, 329, 341, 351, 357, 370, 526–527, 549, 591, 596, 600–602, 605–606, 608, 610, 612, 614, 618, 622, 624, 643–644, 649–650, 657
[illegible] xii, 9, 14, 16, 20–21, 28–29, 37, 42, 48–49, 73–74, 76, 87, 92–93, 106, 122, 126, 128, 134, 136, 138–141, 154, 171, 183, 188, 254, 260, 266, 270, 272, 300–301, 303–304, 319, 333, 342, 352–353, 356, 363, 367, 370–371, 373, 393, 396, 401, 403, 405, 409, 412, 417, 426, 471, 473–474, 478, 482, 507, 519, 523, 526, 531–532, 535, 545, 591, 602, 622, 625, 635, 642, 645, 653, 659
[illegible] xv, 5, 14, 43, 50, 120, 137–138, 251, 301, 331–333, 369, 393, 410, 423, 438, 478, 606
[illegible]uon, 135, 560
[illegible]x, 152
[illegible]ssure, 67, 69, 320
Flagstaff, 518–519, 521
[illegible]aque, 211, 272, 302, 331, 382, 622
[illegible]ash, 70, 74, 216–217, 220, 229, 474
Flaze, xiii–xiv, xxi, 31, 418
[illegible]echettes, 5, 56
[illegible]eur, 419, 656
[illegible]eurir, 421
[illegible]ocons, 328, 330
Floride, 15
[illegible]otter . . . INEX
[illegible]ou, 43, 54, 339, 386, 423, 426, 502
Fluide, 60
[illegible]ocales, 374
[illegible]n, 24, 35, 67, 101, 135, 141, 153, 179, 320, 386, 470, 546, 601, 604, 634
[illegible]ue, 330, 339, 502, 602
[illegible]uin, 77
[illegible]ue, 52, 71, 77, 328, 336, 385, 420, 580, 662
[illegible]ulle, 20, 26, 69, 71, 76, 330, 353, 356, 508, 524, 595, 603, 609, 611
[illegible]ullet, 134, 494, 533
Fondation, 8, 361, 652
Fontaine, 127–128, 132, 304, 597, 639
[illegible]orce, xiii, 27, 44, 52, 60, 77, 80, 83, 97, 101, 109, 113, 115, 122, 136, 140, 159, 183, 192, 271, 278, 305, 330–331, 346–347, 350, 374, 403, 411, 419, 426, 446–447, 503, 528, 540, 591, 600, 603–604, 614
formation, 102, 380–381, 384
forme, xvii, xxi, 6, 8, 33, 37–38, 46–47, 49, 52, 56, 68, 71, 90, 114, 125, 136, 144, 158, 231, 255, 276, 301, 341, 345, 352, 356, 371, 387, 407, 473, 497, 513, 550, 583, 619, 622, 628, 653
fou, xix, 29, 31, 37, 63, 85, 94, 108, 129, 184, 251, 386, 468, 498, 568, 580
foudre, 53, 119, 567, 602
foulée, 38, 67, 606
foune, 53
four, 20, 53, 88, 130
fourmis, 331
foutaises, 34, 641
Fowler, 353–355, 357, 375, 403
foyer, 16, 49, 60, 82–83, 89, 97, 250, 297, 304, 326, 333, 426, 521, 594, 630
fragment, xvii, 473, 567–569
français, iv, 35–36, 87, 130, 132, 342, 548, 585–586
frapper, 94, 322, 343, 411, 417, 601, 606
frein, 89, 100, 109
frelaté, 93
frémissement, xx, 325
frère, 4, 12, 22, 32, 39–40, 56, 61, 82, 86, 101, 157, 161, 250, 252–256, 278, 280, 318, 321, 324–325, 345, 351–353, 377, 393, 401–402, 404, 584
fresque, 271
frisson, 153, 266, 330–331
frites, 32, 258
froid, xiv, 15, 17, 36, 64, 80, 86, 120, 126, 137, 142, 154, 161, 258–259, 302–304, 323, 334, 346, 349–350, 356, 372, 402, 409, 412, 416, 419, 473–474, 498–499, 529–530, 565, 658
froissé, 148, 151
frontons, 4, 536
fruit, 21, 30, 343, 387, 550
fugue, 126, 304
fumée, 32, 37, 109, 125, 192, 302, 499, 626
fumerie, 270
fureur, 412, 419, 522
furieux, 85, 107, 113, 126, 136, 268, 302, 328–329, 334, 411, 424, 498, 524, 626
fuseaux, 514
fusée, 87, 159, 288, 342–343, 393
fusil, 31, 80, 96, 125, 129–130, 219, 325, 327, 340, 342, 386, 419, 425, 560
futile, 77–78, 154, 522, 564
futur, iv, 54, 505, 524

G

Gabriella, 268–269
galerie, 128, 130, 134, 370, 437
galerie transversale, 437
galeries . . . INEX
garage, 62, 320
garçon, 9, 58, 364, 511, 526–527, 595, 597, 635
garder, xix, xxiii, 8, 13, 93, 106, 116, 155, 192, 268, 304, 317, 397, 596, 614, 616, 620, 662
gardien, 255, 363, 393
Gatos, 515
gauche, xv, 20, 58, 64, 68, 83–84, 89, 122, 129, 210, 262, 270, 329, 349, 409, 411, 426, 439, 472, 498, 511, 529, 532, 560, 615
gaz, 48, 127, 373, 526
Gdansk, 88–90, 329, 354, 410, 418, 497, 501–503, 517, 522
géant, xiii, 31, 86, 323, 366
geindre . . . INEX
geler, 351
génétique, 331, 600
gentil, 51, 155, 250, 302, 534, 608, 641
Georgia, 122
gifle, 329
ginger-ale, 519
glacé, 14, 372, 409, 580
glacial, 5, 15, 323, 328, 515, 528
glaner . . . INEX
glas, 144, 528, 551, 659
glisser, 64, 116, 130, 289, 348, 351, 622
gloire, 42, 82, 92, 254, 265, 397, 550, 594
glossaire, 389
gnome, 141, 553
golem, 366
golfe, 108, 359
Goliath, 129
gomme-gutte, 317
gond, 349
goraks, 472
gosse, 54, 94, 97, 105, 324
gothique, 3, 126, 128, 130, 134, 151, 536
goût, 21, 43, 71, 82, 89, 93, 250–251, 258, 326, 329, 500, 506, 595, 657
grain, 211, 372
graine, 49, 184, 408
grammaire, 108, 122–123, 518
Grand Vestibule, 85, 99, 120, 132, 159, 161, 182, 319, 324, 328, 545, 666
granite, 108, 389
graphomane, xxii
gratter, 121
grave, xii, 9, 60, 64, 70, 107, 137–138, 154, 331, 363, 403, 564
gravité, 22, 82, 109, 115, 118, 348, 361, 385, 447, 599, 649
grec, 34, 43–44, 124, 343, 393, 406, 536, 553
Grèce, 112, 136, 356, 584–586
Green, Karen, 10–11, 16, 34, 57–59, 337, 360, 402, 412, 556
grenier, 616
grenouille, 264, 369
griffe, 48, 77, 124, 564
grille, xiv–xv, 31, 70, 131, 371, 581
gris, 74, 78, 87, 100–101, 322, 329, 369, 505, 521, 525
grognement, 67, 85, 90, 96, 123, 125–127, 141, 155, 244, 277, 301–302, 321, 343, 347–348, 377, 438, 476

grondement, 12, 68, 74, 85, 125, 331–332, 375–377, 509
grotesque, xxi, 133, 151, 271
grotte, 81, 95, 127, 137, 141, 279, 339, 393, 553
guerre, xii, 7, 34–35, 42, 80, 88, 100, 118, 132, 192, 336, 338, 344, 359, 373, 502, 505, 560, 580, 657
guerrier, 601
Guggenheim, 8, 124, 145, 152
guide, 21, 43, 61, 81, 91, 156, 333, 335, 387, 413, 506, 508
gutturale, 342

H

habité, xiv, 39, 46, 72, 173
habiter, 4, 21, 23, 25, 46, 173, 410
habitude, 19, 69, 80, 120, 130, 303, 348, 386, 417, 509, 586
hache, 113, 409–411
Hailey, 153, 155, 183, 185, 269
haine, 335, 602
Haïtien, 106, 614
Halloween, 354, 533
hallucination . . . INEX
halluciner . . . INEX
halogène, 129, 265, 277, 528
hanche, 72, 529
handicap, 57
hanneton, 639
hanter, 32
haricot, 323
Harry, 19, 65, 137, 139, 145, 373
hâte, 136, 602, 615
haus (bleu), 124, 133, 390, 443, 500, 662
haus (noir). . . INEX
haut, xxiii, 16, 29, 43–44, 51, 55, 75, 81, 85, 90, 113, 118–119, 124, 126, 141, 153, 161, 262, 266–267, 277, 286, 291, 296–297, 301–302, 328–329, 332–333, 339, 350, 354, 410, 443, 445, 447, 474, 504, 510, 514, 521, 533, 580, 583, 613, 662, 691
Havisham, 620
Hawaii, 17, 532
heaume, 63, 344–345, 348
hébétés, 321
hébreu, 35, 44, 252
Hécate, 603
Heckler & Koch, 332, 387
héliotrope, 317, 646
Héra, 41, 138
Herald-Examiner, 560
herbe, 26, 62, 77, 136, 153, 250, 258, 329, 350, 530
héritage, xvii, 35, 47, 116, 159, 255, 319, 371, 406, 420, 506
Hermès, 28, 605
heure, xviii, 15, 42, 49–50, 53, 63, 76–77, 84, 86–89, 92, 99, 104, 106–107, 110, 117, 120, 124, 128, 130, 137, 171, 183–184, 195, 246, 251, 260, 267, 270, 272, 300–301, 309, 318, 320, 325, 343, 390–391, 409, 418–419, 430–431, 440, 447, 468, 497, 503, 507, 509–510, 529, 549, 631
heureux, 62, 81, 107, 137, 157, 269, 385, 425, 450, 517, 532, 594, 630, 649
heuristiques, 121
Hi8, 10–11, 17, 23, 28, 31, 39, 55, 57, 64, 73, 83–84, 86–87, 91, 95, 104, 128, 161, 191, 196, 212, 217, 256, 287, 308, 319, 322, 324, 326, 339, 346–347, 350, 352, 412, 414, 421, 423–424, 430, 440, 443–444, 471, 528
hiboux, 568
hier, 12, 15, 25, 33, 48, 54, 115, 117, 135, 300, 323, 423, 518, 583, 585, 608, 618, 621, 643, 654, 661
Hillary, 28, 32, 40, 74–75, 77, 86, 319, 533
hippo . . . INEX
histoire, xv–xvi, xx, 3, 13–16, 20, 23, 31, 34, 36–39, 41–43, 48–49, 53, 58, 65, 73, 75, 77–78, 92–93, 96, 101, 107, 111, 113, 115–116, 124, 132–133, 136, 141, 143, 149, 153–154, 156–157, 171, 180, 184, 251, 255–257, 259, 262–263, 266, 268–269, 273, 278, 302, 304, 323–325, 330, 337, 341, 352–353, 355, 357, 359–360, 371, 373, 381, 384, 389, 403, 406, 409–410, 412, 415, 420, 422, 426, 501, 503, 507–508, 512–516, 525, 529, 545–546, 548–549, 552, 565, 567, 583, 608, 624, 656, 661
Histoire de Tom, 116, 257, 278, 323, 545–546
histoires, 8, 20, 34, 41, 51, 71, 74, 76, 101, 107, 154, 184, 301, 330–331, 354, 359, 516, 519, 594, 644
hiver, 5, 34, 57, 80, 139–140, 301, 319, 321, 415–417, 420, 524, 591, 608, 623
HK45, 212
hockey, 58, 425
Hollywood, xii, xxiii, 19, 22, 552
homéopathiques, 84
Homère, 19, 105, 655
homme, xx, 8–9, 16, 23, 35, 37, 48, 59, 62, 74, 78, 80, 82–83, 89–91, 99–100, 102–103, 112–114, 127, 136, 139–141, 156, 173, 196, 217, 222, 243, 251, 255–256, 262, 303, 325, 329, 338, 343, 354–355, 364–365, 373–374, 377, 399, 401, 410, 414, 418, 497, 501–503, 511, 517, 522, 550, 552–553, 560, 584, 595–596, 599, 604, 613, 627–629, 644, 648, 657, 659–660, 668, 691
homosexualité, 83
honnête, 319, 328, 608, 641
honte, 42, 54, 269, 341, 636
Hook, Kirby «Wax», 81–82, 84–87, 91–92, 95–97, 113, 120, 124, 126–130, 136–137, 155, 168, 170, 212, 245–246, 275, 280, 285–286, 321–324, 335, 357, 397, 402–403
hoquet, 326
horizon, 39, 125, 245, 259–260, 302–303, 401, 614
horizontal, 370
horreur, xvii, 3, 20–21, 24, 67, 154, 171, 183, 265, 304, 319, 321, 324, 332, 412, 421, 423, 500, 504, 510, 521
horrible, xiv, xvii, 38, 48–49, 71, 74, 106, 109, 184, 271, 302, 304, 323–324, 327, 351–352, 386, 398–399, 405, 417, 431, 438, 498, 500, 613, 635
hôtel, xiii, xix–xx, 124, 126, 128, 130, 132, 500, 503, 516, 522, 583
House (bleu), 122, 124, 126, 128, 130, 132, 134, 139, 391, 506, 692
house (noir) . . . INEX
huile, 110, 121, 132, 302, 386, 409–410, 511–512
huit, 5, 9, 11, 20, 31–32, 37, 60, 70, 72, 80, 85, 103, 112, 122, 124, 139, 141, 153, 184, 192, 254, 269, 276, 301, 318, 324, 356, 359, 370–371, 393, 430, 504, 507, 517, 533, 588, 606, 639
humble, xi, 66
humide, xiv, 136, 183, 266, 409, 500, 657–658
humidité, 376, 404
hurlement, 49, 71, 154, 350
husky, 28, 74, 521
hydromel, 329
hymne, 611
hypothermie, 529

I

Idaho, 20, 132
idiot, 26, 53, 76, 328, 339, 410, 500
igné, 389
île, 112, 507, 513, 628
Illinois, 122, 124
illustrés, 34, 536
image, xxi, 3–4, 10–11, 37, 51, 54, 67, 116, 119, 125, 145, 147–150, 180, 268, 277, 343, 351, 371, 373–374, 392, 400, 422, 439, 500, 509, 623, 626–627, 652
imagination, iv, 6, 27, 35, 78, 80, 117, 125, 148, 158, 189, 265, 330, 387, 406, 412, 498, 512, 523, 549, 583, 641
imaginer, xiv, xvii, xxi, 8, 27, 48, 52, 77, 96, 105, 122, 150, 271, 287, 302, 344, 355, 374, 409, 514, 516, 597
immaculé . . . INEX
Immelmann . . . INEX
immense, xii, xxiii, 22, 44, 53, 67, 76, 84, 87, 159, 170, 335, 343, 350, 377, 385, 405, 416, 427, 497–498, 580, 599, 628, 653
imminence . . . INEX
immobile, 43, 272, 321, 331, 343, 627–628
immolation, 405, 473
immortel, 125, 624
imparfaite, 41
imper, 266, 553
imposer, 386
imposteur, 8
inadéquate, 90, 397, 405

incapacité, 76, 91, 319, 647
incisive, xi, 13, 133
inclusion, 360
incohérence, 321, 400
incomplet, 6, 522, 551
inconnaissable, 6
inconnu, 34, 52, 60, 74, 111, 120, 127, 139–140, 170, 255, 269, 324, 330, 345, 352, 497
inconvenants, 596
Inde, 20, 35, 42, 101, 124, 251
indépendance, 327, 519
index, iv–v, vii, 323, 385, 669
Indiana, 132, 320
indice, 78, 121, 420, 472, 513, 549, 586
indifférence, 12, 59, 118, 254, 619
indigence, 184, 357
indigents, 499
indigne, 44, 642
infanticide . . . INEX
infarctus, 48, 591
infernal, 421
infirmière, 184, 526, 625
infraspinal, 322
inhabité . . . INEX
inhumer . . . INEX
inscription, 357, 373, 443
insecte, 47
insomnie, 402
installer, xvi, 33, 74, 128, 161, 257, 344, 353, 421, 424, 582
instinct, 184, 186, 271, 328, 346, 424, 498, 501, 644
institut, v, 124, 128, 509, 513–514, 592, 645, 649
instruction, 330
intellectuel, 30, 251
intelligence, 44, 83, 100–101, 426, 660
intérieur, 5, 10, 14, 23, 28, 30, 32, 37, 49, 57, 61, 75, 87, 91, 114, 116, 121–122, 124, 132, 134, 136, 159, 183, 270, 302–304, 319, 324–325, 327, 333, 340, 342–344, 346, 361, 385, 387, 400, 404, 408, 411, 416, 443, 450, 510–511, 524, 528, 585
interne, xviii, 71, 95–96, 115, 122, 183, 364, 407, 529, 649, 660
interstellaire, 381, 384, 389
interview, 7, 22, 76, 323
intimité, 59, 63, 84, 422, 549–550
intrus, xiii
intrusion, 24, 41, 67, 82, 84, 87, 107, 352, 356, 394
inutile, 10, 48, 53, 68, 70, 84, 113, 126, 150, 251, 255, 303, 320, 325, 334, 342, 474
inventer, 13, 60, 515
inviolable, xix, 387
invisible, 11, 33, 56, 85, 100, 301, 332, 342, 363, 505, 525
invité, 80, 93, 106, 136, 516
invoquer, 332
Iowa, 43, 126, 364
Iran-Contra, 29
Iran . . . INEX
ire, 139, 146, 410, 471, 607
ironie, xx–xxi, 23, 34, 132, 141, 185, 253, 255, 498
irréprochable . . . INEX
irruption, 49, 331, 348, 373, 507
isolation, 50, 123, 133, 321, 335
isolement, 46, 270, 278
isotope, 379, 389
italien, 4, 35, 584
Ithaca, 109, 116, 560
ivre, xxii, 113, 126, 136, 345, 351, 395, 409–411, 560

J

Jack, 49, 65–66, 80, 110, 142, 145, 156, 323, 325, 390, 502
Jacob, 65, 123, 125, 251–256, 366, 402, 584
jalousie, xvi, 83, 101
jaloux, 368
jambe, 442, 444, 457
Jamestown, 415–416, 420, 505
janvier, xix, 10, 84, 123, 355, 392, 400, 402–403, 416–417, 419–420, 426, 548, 595, 628, 633–634, 639, 645
japonais, 20, 87–89, 132
jaune, 49, 61, 68, 137, 272, 302, 345, 372, 382, 417, 423, 514–515
jean, 44, 65, 67, 123, 129, 135, 137, 139, 143, 145, 181, 336, 583
Jérusalem . . . INEX
jetons, 213
jeu, xx, 8, 11, 31, 73, 97, 100–101, 114, 117, 143, 149, 151, 154, 158, 171, 320, 351, 367, 407, 516, 518, 581–582, 599, 629
jeunesse, 37, 113, 142, 499, 502, 550, 586, 597
John, 4, 25, 43, 65–66, 121–122, 124, 127, 129–133, 135–137, 139, 143, 145, 343, 384, 404, 416, 419, 505, 645, 648–650, 656
Johnnie, 270–271
Johnny, iii, v, xxiii, 20, 53, 70, 72, 106, 108–109, 133–134, 155, 265, 267, 300, 371, 509, 520, 595, 597–598, 600, 602–613, 615, 617–619, 622–623, 625–626, 630–633, 635–638, 641–643, 646–647
joint, xv, 32, 62–63, 93, 101, 131, 249, 259, 262, 272, 275, 324
jointures, 94, 120
Jonas, 145, 412–413, 551
jouer, 9, 12, 24, 73, 261, 319, 344, 497, 511, 582, 644, 662
jouir, 107, 110, 267
journal, xxiii, 11, 17, 31, 37, 58, 62, 83–84, 87, 124–125, 141–142, 323, 400, 404, 412, 414, 416, 420–422, 504, 543
juillet, 17, 56, 81, 84, 92, 138, 151, 185, 251, 300, 355, 357, 374, 388, 391, 509, 541, 551, 580–583, 591, 593, 610, 622, 630, 639
juin, 24, 55, 81, 85, 121, 138, 154, 267, 328, 353, 355–356, 423, 509, 548, 551–552, 598, 604–605, 629
Jumeau, 22, 31, 251, 345, 352, 373, 392
jumeaux, 251–253
jurons, 106, 109, 515

K

ka'aba, 114
kangourous, 118, 537
Kansas, 394
Karen, 4–5, 8, 10–12, 16–18, 24, 28–35, 39–40, 56–64, 66, 68, 72–75, 80, 82–86, 90–92, 96–98, 101, 103–105, 152, 191, 250, 255, 258–259, 262, 272–274, 277–278, 283, 319–327, 337, 344–347, 350, 352–364, 368–376, 385, 387, 390–395, 397, 400–403, 412, 414–415, 420–424, 480, 528–533, 541, 546
Kent, 67, 127, 134, 301, 509
Kentucky, 130, 171, 339
Késako, 35
ketchup, 411
Khumbu, 69, 343
Knossos, 111–113, 138
Kyrie, 87–90, 107, 117, 269, 300, 329, 331, 354, 410–411, 418, 501, 503, 522

L

L.A., 19, 301, 355, 400, 514, 516
labi, 116
labo, xi, 56, 87, 387, 495, 517
laboratoire, 122
labyrinthe, 101, 109, 111–113, 115–117, 120–121, 123, 125, 140–141, 155, 166, 183, 186, 322, 326, 340–341, 361, 407–408, 450, 545–546, 656, 658
laine, 121, 131, 171, 321, 409, 533, 593, 639
lait, xix, 31, 110, 325, 533, 581, 626, 639
laiterons, 564
lame, 410–411
lampe, 44, 61, 63–64, 68, 95, 125, 129–130, 153, 264, 303, 430, 441–442, 528, 530, 657
langage, 19, 32, 89, 102, 133, 253, 269, 326, 331, 342, 381, 385, 389, 392, 518, 524, 526, 656
langue, 19, 35, 43, 71, 89, 102, 111, 115, 119, 271, 389, 417, 505, 594, 656
lapin, xii, 27, 54, 334, 626
larme, 89
latin, xx, 33–35, 43, 109, 116, 365, 472, 637
laverie, 516
Le Navidson Record, v, xx–xxi, 1, 3–4, 6–9, 16, 25, 39, 41, 50, 57–60, 74–75, 81, 86, 91, 97, 111, 116, 121, 125–126, 131, 134, 138, 150–153, 173, 210, 254, 278, 301, 321–323, 327, 331, 340–342, 353–354, 356, 360, 376, 382, 384, 391–393, 400–401, 412–413, 415, 420–421, 474, 528, 532–533, 535, 543, 545, 665
Lear, 47, 344, 580, 602

lécher, 596
lecteur, 72, 122, 251, 300, 533, 594
Leeder, Jed, 65, 81–82, 84–87, 91–92, 95–97, 113, 120–121, 124–131, 137, 155, 168, 195–196, 210–212, 243, 245, 248, 275, 280, 287, 310, 321–323, 327, 335, 377, 397, 401
Lego, 532
Leica, 38–39, 323
lentement, xviii, 17, 27, 48, 61, 68, 70–71, 86, 89, 125, 155, 192, 251, 289, 317, 320–321, 328, 334, 342, 345, 348, 387, 390, 396, 405, 414, 420, 430, 446, 474, 521, 532, 582, 627–628
lettre, v, 4, 15, 42, 45, 101, 117, 123, 125, 253, 355–357, 359, 386, 394, 400–401, 403, 417, 420, 523, 543, 559–560, 597–599, 603–606, 610, 615, 617, 619–622, 625, 627, 644
lettrés . . . INEX
lévitation, 370
lèvre, 102, 110–111, 197, 422, 627
Lhotse, 349
liaison, 333, 353–355, 357, 410
Liberty, 519
licence, 6, 591
lien, 25, 36, 330–331, 420
lièvre, 623, 649–650
Lièvre, Pelafina Heather, 649–650
ligne, iv, xxi, 13, 32, 36–37, 43, 90, 104, 125, 183, 185, 206, 301, 344, 350, 366, 369, 372, 418, 499, 584, 639
lilas, 26, 646, 648
limite, 46, 114, 121, 324, 326, 422, 498, 513, 636
lin, 121, 329, 338
linge sale, 267
lire, 21, 34, 36–37, 42–43, 72, 80, 84, 96, 110, 118, 133, 155, 209, 269, 365, 379, 385, 419, 473–474, 503–504, 550, 584–585, 600, 614, 644, 652
lisse, 69, 71–72, 148, 151, 437
lit, xiv, 10, 29, 31, 56, 92–94, 101, 117, 266–268, 304, 346, 356, 366, 418, 473, 510, 515, 522, 525, 529, 549, 594, 615, 627, 631, 639, 649
livre, iv, xx, xxiii, 4, 21, 24, 27, 30, 38, 40, 44, 46, 61, 81, 83–84, 101, 107, 109, 111, 158, 332, 364–365, 378, 382, 415–417, 419, 430, 444, 473–474, 499, 501, 516, 519–521, 524, 533, 537, 552, 649, 652–653, 656
lobe, 197
logique, 25, 34, 57, 122, 193, 364, 391, 393, 405, 502
loi, 82, 139, 183, 343
Los Angeles, xvi, 7, 22, 67, 122, 126, 137, 149, 321, 353, 355–356, 400, 560
Louisiane, 144
loup, 106, 317, 626
lubrifiants . . . INEX
lucide, 21
Lucy, 50, 76, 101, 107, 269, 318, 582
Lude, xi–xviii, xxi, 12–14, 19–20, 27, 36, 48–53, 76, 87–88, 90, 117–118, 149, 266–270, 272, 328–331, 354, 385, 417–418, 497–498, 501–502, 504, 515–516, 522
lueur, xiv, 14, 48, 51, 71, 74, 77, 125, 159, 271, 277, 292, 442, 524–525, 598, 603, 658
lumière, xiv, xxi, xxiii, 9, 17, 20, 34, 37, 42, 47–50, 57, 64, 67–70, 77, 86–87, 89, 91, 101–102, 117, 120, 123–124, 126–127, 133, 135, 137, 145, 147, 153–154, 158, 183, 185, 220, 265, 272, 274, 302–303, 306, 308, 319, 323, 327, 329, 331, 335, 337, 339–340, 346, 356, 358, 364, 366, 374–376, 384, 386, 405–406, 408–409, 417, 421–422, 425, 439, 473, 494–495, 503, 521, 529, 534, 543, 551–553, 556, 585–586, 598, 610, 612, 626–628, 658, 661–662
lune, 125, 132, 270, 343, 363, 510, 583, 598, 628, 636, 639, 657, 692
lunettes, 52, 371, 410, 505
lutter, 116, 594

M

m'écraser, 478
M-60, 337
M.A., 45
macache, 139
machine, xvii, 26, 43, 266, 516, 548–549
mâchoire, 94, 417, 498
mademoiselle, 11, 35
magasin, 560, 581
magazine, 35, 59
Magellan, 139–140
magie, xxiii, 128, 154, 398, 409, 423, 598
Maginot, xxi, 185
MagLite, 64
magnésium, 342, 378, 393, 424, 439
magnum, 80, 125, 387, 515
mai, 11, 17, 22–23, 33, 82, 125, 159, 251, 267, 322, 340, 381, 412, 416, 422, 440, 504–505, 509, 550–552, 580, 597, 609, 622, 626, 648–649, 655
main, xiii, xvii, xx, 4–5, 10, 13, 25, 28, 40, 44, 48, 57–59, 70, 73, 80, 82–83, 88–90, 95–96, 107, 109–110, 116, 129, 135–136, 163, 219, 261, 265–266, 289, 302–304, 320–321, 329–330, 349, 351, 356, 358, 363, 367, 387, 406, 409–410, 416, 418, 508, 515, 518, 522, 529–530, 534, 548, 571, 580–581, 606, 610, 642, 662
Maine, 130
maïs, 26, 35, 417
maison (bleu), iii–iv, vii, xi, xviii, 3–6, 8–12, 18, 20–21, 23–24, 28–30, 32, 35, 39–40, 46, 50, 55–62, 64, 67, 73–75, 81–82, 84, 87, 90–92, 94, 96, 99–100, 103–104, 108–109, 111, 114–117, 120–128, 130–131, 133, 135–136, 138–139, 150–152, 157, 162, 165, 168–170, 172, 175–176, 179, 182, 186, 188, 192–193, 250, 255, 264, 271, 273–275, 300–301, 304, 317–320, 322–326, 329–330, 335, 338–339, 342, 344–347, 350–351, 353–355, 357, 359–372, 375–377, 384–385, 387, 390–396, 400–408, 412–415, 420–422, 424, 428, 443–444, 447, 465, 472, 506, 510–512, 516, 518, 520, 529–533, 552, 569, 586, 656–658, 660–662, 667
maison (noir) . . . INEX
maison close, 20
maître, 91, 139–140, 368
maîtresse, 58, 322, 657
maîtriser, xi
mal de mer, 168
mal de mère . . . INEX
mal-lu . . . INEX
malade, 50, 167, 262, 274, 501, 584, 660
maladie, 29, 330, 425–426, 500, 506, 532–533
malaise, 120, 271, 409
malheur, 86, 320, 602, 659
Mallory, 28, 32, 40, 74–75, 77, 533
maman, 12, 61, 73, 271–272, 509, 523, 593–601, 603–605, 607–609, 613–619, 622, 624–625, 641, 643
manchette, 585
manet, 42
manoir, 268, 329, 602
manquer, iv, 56, 438
mante, 264
mantra, 339
manuel, 540
manuscrit, 20, 250, 382, 522
marais, 49
marbre, 320, 378, 389, 548
marchandises, 13, 38, 518
marcher, xii, 20, 34, 81, 106, 116, 351, 367, 655
Marcheur, 154
marécageux, 415
marée, 15, 81, 103, 583, 639
marges, xxiii, 32, 41, 317, 387, 394, 407, 520, 524, 549
mariage, 24, 304, 326, 416
Marietta, 591
marin, 56, 134, 142, 266, 269, 400
marine, 78, 93, 261, 330, 333, 415, 597, 599, 601–602, 610
Marion, 65–66, 129, 267
Marks, 126, 541
Marlowe, 148
marmonner, 54, 300, 523
marne, 122, 378
marque, 9, 23, 30, 48, 72, 138, 429, 615–616
marron, 16, 31, 110, 260
Mars, 20, 83, 88, 125, 138–139, 320, 357, 395, 400, 403–404, 417, 424, 502, 549–550, 596, 602, 608, 628, 635, 645, 647
mars, 20, 83, 88, 125, 138–139, 320, 357, 395, 400, 403–404, 417,

424, 502, 549–550, 596, 602, 608, 628, 635, 645, 647
marteau, 34, 88, 120, 304, 584
martiaux, 20, 132, 600
marxisme, 4
Maryland, 404
Massachusetts, 16, 32, 57, 60, 92, 122, 126, 130, 143, 147, 180, 365, 380, 415
mastectomie, 532
masturber . . . INEX
match, 32, 259, 327
Mathews, 541
matin, xi–xii, xiv, xvii, xxi, 12, 15, 19, 22, 25–26, 28, 30–33, 49, 57, 59, 73–74, 76–77, 90, 101–102, 104, 120, 124, 128, 130, 135, 139, 154, 183, 260, 266, 268, 270, 272, 319, 324, 330, 334, 345, 351, 369, 386, 390–391, 421, 423, 431, 497–498, 510, 514, 521, 526, 583, 617, 621, 660–661
mât . . . INEX
maudit, 55, 255, 372, 415
McCullogh, Audrie, 33–34, 40, 74, 353, 355, 402, 412
MDMA, 184
meandres, 145, 408, 410
médaillon, 417
médecin, 95, 183, 368, 371, 513, 526, 649
médecine, 4, 59, 95, 128, 130, 137, 184, 362
Media, 8
médical, 354, 369, 591
médocs, xi, 498
melon, 582
membre, 61, 81, 414
mémoire, xii, 46, 78, 252, 334, 503, 621, 623, 658
Menomonie, 6, 80, 340
mental, 169, 181, 502
menthe, 608
mépéridine, 246
mer, 14–15, 89, 99, 105–106, 118, 138, 142, 168, 270, 301, 303–304, 407, 412–413, 419, 524, 580–581
merci, 12, 38–39, 53, 320, 371, 421, 472, 508, 692
merde, xiv, xvi, 12, 31, 42, 52, 55, 69–70, 93, 106, 124, 128–129, 136, 167–168, 229, 265, 272, 274–275, 310, 347, 352, 385, 421, 509, 513, 551
mère, xiii, 19–20, 22, 43, 56, 61–62, 72, 91–92, 101, 104, 118, 126, 132, 251, 255, 269, 319, 324–325, 330, 351–357, 359, 364–365, 372–373, 375, 385–386, 398, 401, 404, 414, 417, 508–511, 513–514, 523, 526–527, 533, 549, 593–595, 598–600, 602–606, 608–618, 620–625, 630, 635, 637, 639, 641–645, 647, 649, 658
meringues, 262
Messie, 256
métamorphique, 378, 380–381, 389
métaphore, 112, 121, 340, 401
météorite, 380
mètre, 28–29, 39, 52, 323, 349, 361
meurtre, 151, 322, 336, 354, 365, 376, 410, 415, 522, 549
Michigan, 45
microcassettes, 430
micrométéorites, 380
microscope, 99
miel, xix, 61, 137, 521
Miletus, 113
mille-feuille, 251
Minnesota, 126, 131
Minos, 112–113, 121, 138, 341
Minotaure (noir) . . . INEX
Minotaure (rouge), iv, 112, 113, 317, 340, 341, 343, 546
Mint, 113
minuit, 22, 48–50, 266, 268, 303, 325, 407, 423, 639
minuscule, xvi, 40, 48, 89, 170, 303, 423, 444, 495
Miramax, 7, 97, 360
miroir, 32, 52, 58, 62, 69, 216, 251, 303, 320, 356, 422, 508, 621
Mississippi, 424
missives, 596
Missouri, 147, 279
modem, 611
modicum, 597
mois, xi, xv, xvii, xxii, 6, 8, 13–15, 17, 20, 24, 26, 51, 53, 55, 87–88, 92, 97, 105–106, 118, 136, 140, 184, 250, 266–268, 271, 278–279, 323, 327, 342, 355, 357, 359, 364, 371, 377, 386, 390–391, 403–404, 410, 414, 417, 421–423, 426, 504–505, 515, 564, 591, 603, 605, 610, 623, 644–645
moitié, xiii, xxi, 24, 35, 73, 94, 124, 271, 318, 324, 339, 362, 501–502, 510, 518, 635
molester . . . INEX
Molino, v, xx, 139–141, 549, 561
monde, xvi, xviii, 8, 10, 18, 21–25, 28–29, 32–34, 39, 41–42, 47–48, 54, 58, 60, 63–64, 73–74, 76–77, 82, 91–93, 95, 100–104, 106, 113–114, 117, 131–133, 139, 142–144, 147, 151, 153–154, 156, 158, 172, 180, 250, 253, 260, 265, 300, 303, 325, 330, 334, 338, 342, 355, 367–368, 372–373, 384, 387, 390, 392–393, 399, 405, 411, 415–417, 420, 425–426, 473, 489, 500–501, 508, 514, 524–527, 549, 553, 569, 581, 586, 593, 597, 604, 607–609, 619–620, 648, 691
monologue, 348, 528
monstre, 88, 112–113, 330, 340, 362–363, 366, 418
Mont Saint Helens, 557
montagne, 42, 125, 137, 156, 407, 430, 437, 447, 497, 653, 656, 660
Montana, 101
Monticello, 128, 508
montripode, 398
morceau, 30, 93, 377, 386, 417–418, 503
mortel, 65, 268, 394
morve, 265, 270–271
mot, iv, xi, xxii, 3, 14, 16, 23–24, 31, 33, 37, 44–45, 48–49, 51–52, 54, 76, 90, 92, 102, 105–108, 110, 114, 116, 127, 131, 135, 148, 151–153, 164, 252, 254, 269, 272, 303, 322–324, 334, 338, 351, 354, 356, 365, 369, 372, 374, 387, 389, 391, 403, 421, 447, 498–499, 517, 529, 551–552, 581, 597, 605, 612, 625, 633, 636, 656
motel, 92, 96, 136, 344
moteur, 80, 125, 229, 420, 612
motif, 49–50, 104, 111, 113, 115, 131, 182, 197, 581
moto, 49, 52, 498
mouches, 8, 139, 155, 550
mourir, xii, 36, 38, 43, 59, 72, 88, 128–130, 184, 271, 339, 342, 393, 398, 411, 419, 474, 489, 500, 530, 551–553, 594, 604, 628
mouvement, xxi, 27–28, 60, 108, 115, 123, 157, 192, 326, 363, 369, 384, 389, 411, 441, 502, 532
moyen, 26, 35, 70, 90, 96, 108–109, 113–114, 116, 122, 137, 243, 255, 317, 336, 355, 649
ms, 47
mugissement, 564
Mullholland, 410
munitions, 327, 373, 419
mur, 4, 22, 28, 30, 34, 38, 40, 46, 57, 60, 63, 67, 84, 103–104, 113, 116, 120–122, 127–128, 130, 134, 146, 155, 158–159, 191, 274, 318, 323, 327, 329, 338, 343, 347, 358, 361, 391, 400, 421, 423, 443, 445, 498, 528, 580, 584, 586, 628
mûr, 596
murmure, 42, 48, 62, 67–68, 73, 83, 86, 90, 101, 124, 133, 216, 243, 261, 270, 324, 334, 342, 344–345, 352, 421, 478, 498, 585
musique, 48–49, 56, 89, 125–126, 153, 270, 343–344, 401, 518–519, 521, 619, 627–628
mutilation . . . INEX
mutile . . . INEX
mycénien, 536
mystère, 30, 74, 90, 100, 104, 141, 328, 368, 400, 421, 567
mythe, 3, 41, 44, 50, 78, 81, 112, 340, 343

N

Nag, 38
Nagaina, 38
nager, 660
nains, 263
Narcisse, 41, 43–45
Natasha, 118–120, 567
nation, 185, 340
nature, 8, 21, 48, 86, 88, 109, 117, 128, 149, 168, 183, 210, 317, 335, 342, 346, 352–353, 363, 374, 380, 406, 424, 549, 585, 595, 611
nausées, 167, 186, 412, 557

Navidson, Tom, 377
Navidson, Will, xx, 4, 6, 9–10, 16–17, 21–22, 28–29, 31–33, 38–39, 55, 59–60, 65, 74, 103, 145, 152, 250–251, 254–256, 337, 355, 358, 360, 369, 372–373, 403, 412, 425, 494, 532, 589
Navilson, 252
Navy, 5, 31, 38, 57, 62–63, 68, 73, 86, 97, 161, 243, 254, 257–258, 260, 262, 273–276, 321, 325–326, 337, 345–350, 353, 359–360, 374, 390–391, 414, 420–421
nazi, 25, 384
né, 6, 80–81, 146, 303, 336, 339, 404, 525, 591, 595, 597–598, 605
NEA, 8, 152
Nebraska, 124, 131, 591
nécessaire, 10–11, 43, 50, 55, 85, 100, 102, 111, 116, 257, 273, 302–303, 363, 385, 389, 414, 425, 473, 525, 623, 628
neige, 78, 94, 142, 184, 328, 331, 359, 374, 419
néo-minimalisme, 4
néo-plasticisme, 4
néodyme, 379, 385, 538
néon, 124, 126, 128, 163, 304, 430
nerf, 16, 90, 411, 420
nerveux, 95
net, xx, 268, 278, 325, 339, 397
Nevada, 387
New Hampshire, 59
New Jersey, 81, 126, 196
New York, 3–4, 7, 11, 20, 23, 30, 42, 56, 62, 73, 84–85, 91, 95, 113, 115, 122–124, 126, 128, 140, 145, 148, 155–156, 255–256, 320–321, 324, 327, 338, 340, 342, 353–355, 357, 359, 369, 372–373, 380, 391, 393, 400, 404, 414, 422, 427, 528, 541, 653, 666
nez, xiv, 19, 27, 62, 77, 92, 265, 269–271, 329, 352, 410, 417, 501, 602, 613
Nikon, 38, 64, 104, 216, 229, 337, 430, 444
noble, 91, 128, 330, 595
Noël, 78, 386, 403, 549, 601, 632
noir, iv, xx, 22, 26, 28, 35, 37–38, 53, 65, 67, 70, 72, 86, 92, 96, 127, 130, 133, 142, 153, 159, 265, 270, 303, 317–319, 329, 332, 346, 359–360, 364, 372–373, 376, 394, 401, 404, 423, 430, 472, 474, 495, 501, 503, 515, 528, 530, 584, 628, 643, 657
noisette, 11
nom, xii, xvi, xix, xxii–xxiii, 4, 16–17, 19, 35, 53, 59–60, 74, 88–89, 101, 104, 109, 113, 133, 140, 145, 148, 272, 304, 326, 329–330, 332–333, 340, 354, 359, 362, 372, 392, 397, 400, 403, 410, 416, 419–420, 472, 495, 499, 502, 507, 509, 517, 522, 524, 529, 560, 565, 590, 615, 617
nombril, 36, 89, 114, 267, 420, 526, 627
nord, 4, 57, 78, 81, 91, 93, 106, 123, 126, 128, 133–134, 140, 302, 322, 333, 373, 420–421, 508
North, Oliver, 56
Norvège, 7, 301–302, 591
norvégiennes, 355
note, iv, xix, 9, 26, 30, 36, 38, 55, 72, 113, 116, 136, 141, 189, 193, 251, 267, 300, 304, 309, 318, 334, 344, 353, 356, 382, 404, 407, 412, 419, 430, 610, 627, 659
notes de bas de page, xx, 382, 428, 520
Notes de fin, 76
notre, xii, xv, xviii, xxi, 17, 36–37, 40, 46, 48, 62, 70, 86, 90, 97, 100, 106, 115, 124, 126, 131, 136, 138, 146–147, 151, 171, 252, 266, 268, 270, 272, 278, 304, 321, 337, 343, 359, 364–365, 373, 380, 384, 387, 390, 396, 400–401, 416, 508, 530, 560, 585, 615–616, 621–622, 625–627, 645, 649, 652–653, 660
nourriture, xvi, 5, 22, 91, 95, 124, 128, 141, 310, 327, 338, 405, 408, 438, 445, 474, 622, 628, 658
nouveau, xxiii, 4–5, 9, 16–18, 23, 25, 29–30, 34, 37, 39, 43, 55–56, 60, 64, 67–68, 71, 73, 76–77, 80, 88–89, 91, 93–95, 97, 103–104, 107, 110, 116, 122, 124, 130–131, 141, 152–153, 155, 168, 184, 187, 246, 261, 267, 271, 274, 276, 300, 303–304, 325, 330, 333, 338, 346, 354, 360, 365, 384, 386–387, 390, 394, 401, 403, 409, 411, 415–416, 418, 423, 431, 437, 462, 505, 512, 514, 553, 581, 583–584, 595, 597, 605, 611–612, 614–618, 620–625, 631, 635, 641, 644–645, 648, 657, 665
Nouveau-Mexique, 95, 665
novembre, 9, 101, 140, 266, 268, 271, 322, 342, 353, 401, 404, 410, 427, 474, 517, 548, 552, 594, 619, 641–643
Nowell, 45, 513, 525–527
NPPA, 146
nu, 53, 124, 138, 142, 144, 146, 148, 255, 271, 417, 471, 505, 512, 525, 626–627, 629
nuage, 26, 332, 417, 639, 653, 657
nuance, 28, 70, 346, 365, 376, 411
nuit, xi–xiii, xv, xix–xx, 9, 12–13, 15–17, 19–20, 22, 26, 28, 30, 37, 63, 65, 69, 73, 76–78, 88, 93, 95–96, 100–101, 103, 119, 124, 137–138, 142, 154–155, 184, 187, 189, 256, 268, 303, 320, 323–324, 328, 337, 342, 350, 357, 359, 366, 369, 374, 394, 405, 408, 416, 419, 421, 430, 441, 443, 506, 508–510, 517, 520–521, 523–526, 529, 548, 598, 603, 608, 620, 625–628, 657, 660
numérique, 3, 146–148, 152, 340, 626

O

objet, 34, 47, 120–121, 330, 336, 355–356, 365, 377, 382, 401, 404, 417, 508, 650
oblique, 94
oblitérer, 49, 102
obscur, xxiii, 129, 253, 322, 352, 393, 421
obscurité, xxiii, 3, 12, 37, 43, 46, 48, 59, 61, 64, 67–68, 75, 77, 82, 86–87, 89, 95, 104, 110, 118–119, 126–127, 159, 216, 265, 269, 303–304, 339–340, 343–344, 346, 348, 350–352, 364, 372, 393, 405–406, 408, 413, 420, 441, 449, 473–474, 500, 503, 509, 512, 523–524, 530, 533–534, 549, 657–658, 662
obsession, 3, 36, 41, 124, 374, 376, 392–393
occipital, 197
océan, 52, 301, 304, 580
octobre, xxiii, 7, 12, 60, 76, 84, 101, 137, 320, 344, 346, 353, 355, 378, 387, 393, 403, 426, 497–501, 503–504, 512, 516, 521–522, 532, 548, 551, 553, 564, 583, 600, 607, 617–618, 665
odeur, xv–xvi, xix, 26–27, 43, 48–49, 52, 76, 94, 108, 154, 328, 405, 501, 504, 519, 568, 659
œdipien, 364
œil, xiii, xvii–xviii, xxiii, 13–14, 19, 21, 32, 39–40, 47, 52–54, 61, 63, 73, 76, 92, 94, 97, 119, 143, 147, 150, 168, 206, 244, 268, 270–272, 278, 317–319, 327–328, 337, 345, 356, 385, 387, 390, 405, 411, 418, 429, 474, 501, 503, 519, 524–526, 529, 532–533, 584, 594, 603, 639
Ohio, 78, 81, 122, 126, 128, 130, 326–327, 346, 404, 591, 624
oignons, 568
oiseau, 15, 142, 261, 583
Oklahoma, 122, 422, 591
Olympe, 605
ombilical, 121, 525
ombre, 4, 14, 27, 44, 51, 77–78, 119, 142, 184–185, 217, 272, 303, 317, 329, 343, 350, 371, 387, 420, 422, 534, 551, 565, 571, 627, 643
omphalos, 114, 420
onanisme, 473
once, 16, 253
ondes Q, 48
onze, 10, 53–54, 85, 87, 90, 355, 357, 415, 430, 441, 595–596
opération, 94–95, 187, 251, 317
opium, 270, 628
or, 9, 25, 48–49, 73, 82, 110, 130–132, 136, 140, 144, 146, 148, 151, 154, 265, 272, 303–304, 330, 336, 339, 356, 362, 365, 385, 417, 449, 470–471, 481, 521, 532, 567, 585, 633, 639
Oregon, 70, 126

oreille, xviii, xxiii, 15, 50, 71, 89–90, 103, 106, 115, 125, 133, 183, 329, 352, 371, 407, 423, 503, 512, 515, 519, 581, 627, 660
organes, 357, 410, 529, 603
orge, 77
origine, 48, 57, 59, 127, 330, 336, 360, 380–381, 389, 536, 642
oro, 134, 138, 598, 632
Orphée, 28, 610
orteil, 72, 627
os, 42, 48–49, 78, 118, 122, 124, 126, 128, 133, 136, 140, 142, 144, 146, 148, 155, 197, 256, 330, 339, 350, 398–399, 411, 417, 426, 502, 564, 593, 603, 606, 629, 643
ôter, 129, 251, 356, 452, 527
oubli, 44, 64, 72, 343, 372, 405, 621, 626, 628, 658
oublier, xii, 10, 27, 33, 37, 66, 101, 115–116, 123, 154, 263, 328, 338, 341, 376, 380, 395, 399, 409, 424, 489, 596
ouest, 4, 81, 91, 140, 356, 420, 497–498, 508, 523–524
ouï, 626
ours, 62, 301, 568
oursin, 264
ouvert, xiv, 40, 76, 111, 148, 341, 390, 511, 515, 530, 656
ouverture, 8, 39, 193, 338, 351, 390, 392, 582
ouvrir, xv, 4, 15, 67, 69, 88, 153, 192–193, 318, 322, 357, 418, 500
ovnis, 3
Oxford, 4, 41, 99, 124, 128, 132, 134, 156, 326, 380, 472, 541, 597

P

Pacifique, 81, 100, 406, 577, 602
pacman, 118–119
pagaille, 119, 639, 641
page, xx, 4, 26, 35, 41, 43, 45–46, 57–58, 67, 83, 93, 113, 136, 248, 251, 268, 303, 317, 332, 342, 356, 358, 381–382, 395–399, 404, 406–407, 421, 428, 473, 500, 504, 519–520, 524, 540, 639, 692
pain, 31, 371, 386, 518, 550, 581–582, 639
paire, 11, 55, 63, 81, 262, 330, 356
paix, 3, 34–35, 118, 184, 304, 333, 608
pâle, xxi, 5, 9, 137, 158, 161, 357, 372, 374, 393, 410, 442, 534, 582
palissade, 94, 568
Palladio, 122–123, 508
palpable, 502
Pan-pan, xiv–xv, xviii, 53–54, 69–70, 76, 88, 93, 102, 106–109, 117, 119, 136, 265, 331, 371–372, 410–411, 417, 516
panique, 57, 59, 67–68, 72, 82, 107, 117, 120, 153, 277, 302, 304, 320, 351, 402, 412, 541
panneau, 69, 507
Panthéon, 130, 138, 367, 429
panthère, 524, 565
papa, 9, 68, 73, 251, 321, 325, 395, 474, 594, 600
pape, 263
papier, xii, xviii, xxiii, 32, 42, 51–52, 55, 71, 118, 141, 252, 300, 328, 331, 362, 366, 382, 430, 473, 499–500, 605, 639, 641
papier alu, 300
paquet, 25, 56, 399, 415, 418
paradis, 4, 15–16, 20, 44, 131, 261, 266, 268, 537, 550, 656, 658, 661
paradoxe, 33, 39, 109
parallèle, 3, 56, 373, 508
paranoïa, 92, 134, 641
parapet, 502, 568
parasites, 99, 103, 260, 272, 274–276, 325
parc, 86, 93, 128, 130, 170, 355, 416, 518, 521, 596
pardonner, 604
parent, 34, 116, 379
parentèles, 407
parenthèses, 407
parfum, xvi, 11, 27, 304, 346, 508
pari, 13
pariétal, 197
Paris, 11, 14, 62, 65, 109, 114–115, 121, 124, 126, 128, 130, 132, 134, 136, 150, 193, 251, 321, 338, 355, 357, 406–407, 514, 518, 551, 582, 586
partager, 16, 50, 135, 251, 266, 549
parti, 15, 29, 39, 43, 75, 82, 87, 107–108, 118, 128, 136, 140, 272, 301, 304, 323, 326, 331, 334, 355, 391, 402, 417, 419, 521, 568, 593, 611, 647–648
particule, 363, 495
particulier, xvi, xxii, 16, 33–34, 58, 80, 96, 102, 109, 121, 137, 142, 179, 318, 352, 355–356, 381–382, 391, 400, 407, 410, 420, 532, 608, 627
partir, xi, xxii, 5, 10, 36, 73, 76, 88–89, 129, 131, 153, 184, 261, 304–305, 320, 326–327, 329–330, 356, 373, 377, 379, 407, 472, 505, 507, 517, 521, 523, 526–527, 581, 599, 612–613, 646–647, 652
passé, xi–xii, xv, xviii–xix, xxi–xxii, 8, 15, 17, 19–20, 24, 26, 35, 43, 48, 52, 54, 58–59, 63, 69, 72, 74, 76–77, 80, 83, 86–87, 93–94, 96, 106, 118, 120, 128, 130, 132, 134, 144, 155, 181, 248, 251, 266, 268, 271, 301, 307, 323–324, 328, 344, 350–351, 357, 359, 371, 373, 385, 392, 401, 415, 418, 421, 423, 478, 498, 503, 505–507, 509–510, 513, 515, 518, 520–521, 523, 530, 568, 581, 591, 617–618
passerelle . . . INEX
passion, 81, 102, 532–533, 546, 626, 628
paternel, 113
pati, 336, 533
patience, 34, 62, 426, 533, 565
patient, 84, 137, 333, 336, 541, 641
patriarche, 606
patron, 26–27, 51–54, 69–70, 72, 76, 102, 106, 146, 265, 300–301, 328, 371, 417, 517
patrouille, 137
pattes, 18, 27, 77, 303
paume, 107, 582–583
pays, 134, 171, 183, 185, 336, 406
paysage, 9, 139, 154, 586
peau, 29, 42, 51, 69, 78, 93, 111, 137, 254, 270, 409, 411, 502, 529, 532, 639
péché, 637
pédales, 26
pédiatre, 513, 612
peigne, 137, 507, 533
peinture, 20, 120, 154
pékinois, 77, 266, 269–272
Pelikan, v, 142, 579–586, 639, 644
pelle, 564
pellicule, 143, 197, 229, 308, 319, 337, 359, 369, 404, 424, 430, 474, 528
pelouse, 9, 18, 62–63, 80, 350, 372, 529, 610
pendentif, 356–357
péninsule, 416
pénis, 364
pénitence, 397, 400, 565
Pennsylvanie, 126, 128
pensée, 37, 39, 52–53, 114, 132, 153, 302, 347, 357, 385, 391, 424, 447, 478, 551, 580, 582, 628, 643
pente, 348–349, 430–431, 437, 608
perception, 60, 101, 114–115, 139, 170–171, 173, 181, 331, 352, 394, 404
perdre, xviii, 6, 8, 14, 17, 31, 52, 84, 91, 96, 99–100, 120, 141, 144, 248, 320, 392, 409, 418–419, 614, 635, 641
perdu, xviii, 4–6, 11–13, 22, 27, 29, 38, 43–44, 52, 67, 73, 77, 101, 108–109, 119–120, 128, 134, 185, 245, 255, 267, 269, 271, 303–304, 321, 324–325, 338, 342, 344, 352, 372, 376, 385, 394, 396, 401–402, 404, 415, 431, 441, 498, 503, 522, 532, 549, 560, 571, 584, 628, 648, 656, 658
père, 9, 20–22, 37, 62, 72–73, 78, 86, 92–93, 113, 118, 123, 251, 255, 261, 263, 269, 319, 330, 333–334, 341, 352–354, 357, 364, 372, 374, 385–386, 402, 410–411, 421, 509–510, 512, 523–524, 528, 580, 584, 590, 593–595, 598–599, 602, 604, 608, 610, 612, 616, 635–636, 643
perfidie, 624
Perilaus, 342
perle, 567, 585
permanence, 13, 22, 37, 82, 120, 168, 262, 265, 270–271, 342, 366, 368, 370, 429, 499, 504, 507, 620
permis, xii, 349, 374, 408, 503, 529
perplexe, 29, 416
persique, 359
personnage, 252, 256, 364

personnel, 117, 120, 252–253, 256, 341, 357, 373, 400, 420, 425, 527–528, 582, 615, 619
perspective, xi, xxi, 29, 33, 41, 51, 88, 91, 100, 116–117, 154, 350, 352, 366, 417
perte, 23, 48, 50, 59, 87, 137, 364, 401, 403, 497, 505, 532, 549, 621, 649
petit, xi–xiii, xvi, xviii, 9, 14, 17, 22–23, 29–30, 36, 38, 54, 56, 61, 63, 68, 70, 74, 76–77, 82, 84, 88, 106, 113, 118, 120, 130, 134–136, 151, 170–171, 250, 253, 264–265, 269, 271–272, 306, 320, 325, 328, 351, 361, 386, 399–400, 406, 418, 420–421, 430–431, 444, 472, 498, 511, 523, 525–527, 537, 560, 582, 585, 594, 596, 601, 615–618, 646
peur, xi, xvi, xxii–xxiii, 3, 9, 11, 14, 27, 38, 59, 68, 71, 73–74, 76, 79, 87–88, 92, 109, 127, 137, 139, 153–154, 157, 256–257, 261, 272–274, 278, 300–301, 319–321, 323, 325, 327, 330–331, 339, 343, 353, 355, 357, 364, 368, 386, 397, 405, 409, 418, 421, 468, 497, 500, 509, 523, 534, 585, 593, 599, 601, 622–624, 643
ph, 137, 144, 148, 421, 517
Phalaris, 342–343
phénoménologie, 4, 131, 139
Philadelphie, 126, 128, 519, 537
philosophie, 407, 627, 656
phobie, 59, 134, 541
photo, 3, 6, 38, 147, 152, 338, 340, 374, 397–398, 400, 425–428, 517
photoreporter, xxi, 6, 64, 373, 398, 425
photogénique, 414
photographie, xxi, 3, 22–23, 32, 35, 38, 146, 158–159, 254, 373–374, 390, 401, 424–427, 439
phrase, xviii, 4–5, 35, 43, 67, 69, 75–76, 87, 90, 150, 268, 339, 359, 389, 399, 410, 527
physique, 21, 26, 30–32, 46–47, 50, 62–63, 74, 77, 83, 100, 115, 150, 180, 183, 303, 343, 401, 409, 532, 600, 659
pic-vert, 264
pièce, xii, xv, xvii, xxiii, 4, 9–10, 12, 27–29, 49–50, 57, 59, 62–64, 68, 80, 86, 91, 97, 100, 103, 112–113, 121, 123, 154–155, 159, 170, 184, 190, 214, 241, 286–287, 300, 302, 309, 320, 326, 331, 339, 343–344, 365, 384–385, 404–405, 423, 430–431, 444–445, 448, 464, 500, 503, 510, 533, 545, 585, 657
pièces, v, xiii, 5, 21, 23, 58, 64, 85, 88, 90, 95, 111, 120–123, 125, 130, 150, 169, 171, 329–330, 345, 365, 373, 375, 390, 396, 411, 430, 515, 535, 554, 585
pied, 4, 15, 38, 69, 83, 92, 94, 117, 120, 134, 250–251, 265, 267, 327–328, 330, 354–355, 358, 382, 411, 474, 530
piège, 117, 142, 328, 343, 353
pierre, 42, 67, 118, 125, 127, 129, 135, 138, 147, 339, 344, 389, 398, 403, 406, 410, 512, 652
pigments . . . INEX
pignons, 139, 158, 536
pile, xii, xvii, 16, 52, 504
pilote, 591
pin, 400, 653
pingouin, 263, 369
pipe, 39, 69, 267, 362
pisces, 41, 605
piscine, 49
pivoter . . . INEX
placard, xviii–xix, 510, 641, 649
place, xix, 6, 9–10, 12, 45, 53, 55, 65, 78, 89, 95, 105, 111, 123, 128, 132, 134, 148, 151, 156, 183, 263, 266, 268, 326, 334, 336, 344, 356, 361, 386, 401, 497, 500, 511, 519, 525, 584, 596, 620, 639, 646, 655
plafond, xi, xiii, xix, 64, 68, 84–85, 132, 134, 155, 329, 346, 351, 372, 387, 404, 421, 433, 438, 444
plaisir, 42, 110–111, 271, 358, 365, 377, 408, 416, 620, 658
plan, 4–6, 8, 18, 29, 40, 56, 60, 80, 82, 97, 100–101, 103, 107, 115–116, 124, 129–130, 132, 136, 138, 155, 159, 183, 197, 245, 278, 308, 338, 349, 352, 371–372, 374, 394, 400, 410, 423, 474, 533
plantes, 91, 135
plaque, xix, 129, 131, 139, 498, 500, 516, 656
plé, 61
plein, 10, 13, 36, 77, 91, 96, 110, 113, 125–126, 128–129, 141, 271, 302, 319, 330, 346, 375, 393, 404, 410–411, 417, 498, 504, 513, 521, 595–596, 599, 619, 636
pleurer, xxii, 57, 62, 108, 252, 273, 323, 326, 404, 411, 417, 423, 523
plis, 48, 89, 119, 135, 158, 331, 516
plomb, 127, 211, 379, 385, 523, 538
plombier, 16
plongeurs, 304
pluie, 39, 48, 78, 110, 325, 344, 346, 350, 417, 511, 521, 565, 568, 608
plume, xii
Poiana, 122
poids, 12, 16, 268, 302, 349, 363, 367, 386, 403, 417–419, 430, 502, 532, 604, 653
poignée, 11, 28, 49, 82, 192–193, 322, 347–349, 399
poignet, 411, 446, 524
poing, 58, 88, 111, 130, 235, 251, 425, 503, 522, 599
point, xiv, xviii, xxi, xxiii, 4, 10–11, 22–23, 27–28, 30, 33, 36–38, 40, 42–43, 47, 52, 56, 58–60, 62, 64–65, 69, 90–93, 95, 101–104, 106, 110–111, 113–114, 119–121, 126, 132, 139, 142, 146, 149, 155, 184, 190, 195, 209–210, 229, 243, 252, 266, 297, 306, 321, 328, 336, 339, 343, 347, 349–350, 355, 359, 362, 368, 371, 376, 381, 389, 391–393, 397, 403, 410, 415, 419, 425, 430–431, 500–501, 505, 514–515, 517, 520, 525, 528, 550, 583–584, 586, 595–597, 617–618, 622–624, 636, 644, 646, 652, 656–657, 660
poisons, 30
poisson, 48, 140
poissons rouges, 74, 273
poitrine, 57, 59, 95, 104, 108–109, 304, 332, 342, 410, 528
polaire, 29
Polaroïds, v, 504, 574
politiciens, 533
politique, 31, 33, 130, 362, 364, 533
Pologne, 88, 90, 134, 356, 581
pont, 67, 301, 303, 514–515
porc, 13, 22
porcelet, 264
porno, 149, 270, 272, 355
porte, xv, 4, 11, 24, 28, 40, 49, 57, 60–61, 63–64, 69–73, 78, 82, 84, 88, 101, 104, 107, 119, 123, 130–132, 138, 153–155, 192–195, 213, 233, 236, 243, 255, 260, 302, 317–318, 321–323, 325, 330, 344–345, 347–349, 359, 372, 386–387, 391, 409, 417–418, 420–421, 443–444, 448, 500, 503, 510, 518, 522, 525, 549–550, 560, 583, 585, 639, 641, 657, 661
posséder, 111, 391–392, 402, 499, 515
post, 4, 11, 22, 66, 122, 147, 150, 348, 366
post-post-modernisme, 4
potassium, 379, 385, 538
pote, 12, 55, 106, 126, 329, 341, 419
poteau, 38, 101, 371
poubelles, 550–551
poulet, 339, 480
poulie, 283, 307, 323
pouls, 137, 525
poumons, 52, 130, 258, 266, 526, 614
poupée, 319, 616, 627
poussière, 77, 363, 377, 380–381, 421, 524, 626, 658
pouvoir, xi, 10, 14, 32, 43, 45, 101, 118, 127, 129, 146, 197, 264, 272, 309, 319, 332, 337, 356, 382, 386, 397, 402, 417, 430, 497, 525, 549, 565, 609, 616, 620
prairie, 100, 126, 317
prédéterminé, 210
prélever, 120–121
préméditation . . . INEX
prémonition, 72, 500, 512
présent, xiv–xv, xvii–xix, 20, 26, 31, 43, 47, 54, 57, 60, 72, 77–78, 102, 106, 108, 124, 134, 183–184, 210, 247, 252, 268, 272, 275, 278, 300, 302, 304, 320, 324, 328, 340, 342–343, 345, 354, 358, 376, 381, 385, 393, 396, 410, 416, 422, 503, 507–509, 517, 527, 593, 614, 616, 618, 644, 648, 657
préservatifs, 37, 267

pression, 49–50, 110, 125, 129, 137, 142, 192, 303, 363, 389, 497, 525–526
preuve, 25, 45, 83–84, 123, 420, 507, 528, 614, 649
Princeton, 101, 156, 362, 377, 387, 406
printemps, 11, 54, 266, 340, 365, 416, 474, 655
prix, xi, 82, 93, 101, 144, 151, 250, 338, 372, 374, 378, 394, 398, 400, 417, 425, 519, 524, 529, 585, 612
probleme, xi, xviii, xx, xxii, 3–4, 17, 30, 33, 38, 40, 50–52, 55, 57, 60, 88–89, 96, 109, 116, 191, 317–318, 330, 518, 585
proche, 35, 57, 82, 120, 158, 271, 278, 331, 345, 376, 400, 507, 627, 649, 653
profond, 46, 52, 86, 113, 255, 278, 323, 404, 410, 512, 516, 551
profondeur, 60, 84, 86–87, 139, 297, 376, 380, 404, 421
profus . . . INEX
progrès, 20, 391, 529, 608, 611
projecteur, 129, 358, 474
projection, 271, 358, 404
prolixe, 131
Prométhée, 44, 552
propriétaire, xiii–xiv, 123, 270, 391, 581
propulser, 38
Prospero, 580
prostate, 111
prostituée, xiii, 136, 269, 300
protéger, 20, 72, 112, 141, 364, 499, 512, 549, 597, 607, 636
proue, 142, 302
psaume, 53
psy, 85, 300, 335, 372
psychiatrique, 402
psychologie, 4, 123, 169, 171, 318, 362, 404
psychose, 134, 336, 641
pugilat, 599
puissance, 6, 47, 87, 91, 148, 217, 303, 400, 447, 508, 601
puissant, 25, 100, 104, 350, 500, 512, 606, 636
Pulitzer, xxi, 6, 338, 374, 398, 400, 425
pyroclastique, 328

Q

QRS, 48, 526, 639
quart, 30, 32, 35, 39, 78, 99, 120, 246, 318, 381
1/4, 29–30, 32, 577, 545–546
quelque chose, xiv–xv, xvii–xviii, 5–6, 8–10, 14, 16, 19, 24–29, 31, 33, 35, 37–40, 42–43, 45–46, 48, 51–52, 54, 56, 64, 67, 70–72, 78, 82–83, 88, 90, 94–97, 108, 113, 118–121, 128, 154, 158, 183, 189, 252–253, 268, 271–273, 285, 303, 309, 319, 321, 325–327, 329–332, 340, 345, 350–352, 356, 362–363, 365, 369, 372, 377, 387, 393, 396–397, 399–400, 409–411, 414, 417–418, 426, 441, 478, 499–501, 503–505, 507, 511–512, 515–516, 519–520, 522–526, 528, 532, 534, 549–550, 552–553, 582, 585–586, 614–615, 648, 659
quéquette, 368
querelleurs, 599
Quesada, v, xx, 139–141, 549, 561–562
question, 11, 17, 19, 23, 28, 55, 71, 75–76, 82, 92, 96–97, 103, 111, 113, 116, 121, 123, 150, 162, 171, 181, 183, 255, 268, 271–272, 276, 301–302, 324, 332, 352, 361, 363, 372, 384, 392, 394, 396, 400, 402, 406–407, 409, 411, 416, 421, 428, 472–473, 497, 506, 512, 520, 536, 585, 617, 621, 626, 633, 645, 660
queue, 75, 107, 134, 317, 356, 564–565
quitter, 9, 11, 23, 102, 118, 252, 328, 353, 359, 414, 528, 533, 616, 624, 631

R

raccommoder, 596
race, 128, 385
racine, 25, 108, 116, 253–254, 533, 627, 656
raconter, xiv–xv, 13, 20, 42, 51, 77–78, 93, 107, 132, 269, 301, 324, 327, 472, 497, 512
radio, xviii, 30, 84–85, 87, 96, 99–100, 103, 108, 126, 130, 141, 153, 155, 165, 183, 191, 212, 249–250, 256–260, 262, 272–277, 310, 320, 323, 325–326, 355, 518
radioactifs, 3, 387
rage, xvi, 71, 90, 269, 330, 365, 387, 417, 502, 602, 628
Ragona, 122
raison, xiv–xvii, xxii–xxiii, 5–6, 15, 19, 21, 26, 34–36, 46, 49–50, 54, 60, 70, 76–77, 84, 87–90, 97, 101, 107, 117–118, 129, 132, 153, 157, 173, 252, 266, 269–270, 300, 324–330, 340, 342–343, 350–351, 355, 371, 385–386, 391, 393, 400–402, 405, 409–411, 417–418, 420–421, 423–424, 427, 430, 443, 472–473, 510, 514–516, 518, 521–522, 550–551, 568, 584, 595, 614, 616, 623, 628, 632, 641–643, 652, 661
ramasser, 20, 40
rames, 328, 377, 641
rampe, 86, 141, 285, 288, 297, 307, 387
ramper, 20, 456, 462
rappeler, xiv, 9, 27, 37, 48, 77, 117, 119, 134, 143, 153–154, 185, 268, 304, 328, 352, 387, 412, 504, 512, 518, 520, 625, 645
rare, 18, 37, 42, 171, 372, 416, 426, 567, 611, 617, 626
ras-de-cou, 266
rat, 130, 310
rater, 411
ratiocination, 583
ravissement, 33, 63, 73
Raymond, 65, 67, 93–94, 133, 145, 329–331, 357, 384, 386, 510, 599, 601–602, 607
réaction, xvi, 9, 33, 38, 56, 68, 77, 82–83, 93, 96, 109, 287, 301, 326–327, 360, 368, 390, 392, 417, 420, 427, 474, 502, 511, 531, 627
réagir, 14, 24, 55, 59, 72, 268, 348, 360, 374, 527
réalité, 3, 6, 25, 28, 30, 49, 59, 71, 87, 130, 143, 150, 153, 171, 250, 365, 376, 385, 417, 424, 659
réchaud, 124, 409, 430
recherches, 120, 128, 279, 374, 403, 415
rechute, 645
réconfort, xxii, 37, 46, 137, 338–339, 401, 419–420, 569, 642, 649
record, v, xx–xxi, 1, 3–4, 6–9, 16, 25, 39, 41, 50, 57–60, 74–75, 81, 86, 91, 97, 111, 116, 121, 125–126, 131, 134, 138, 150–153, 173, 210, 254, 266, 278, 301, 321–323, 327, 331, 340–342, 353–354, 356, 360, 376, 382, 384, 391–393, 400–401, 412–413, 415, 420–421, 474, 528, 532–533, 535, 543, 545, 665
réduire, 30, 171, 359, 499
Redwood, 553
référence, iv, 46, 91, 104, 114, 256, 400, 406, 412, 415, 422
réfléchir, xi, 88, 425, 549
réfrigérateur, xvi, xxi
réfutation, 336, 392
regard, xiv, xvii, 5–6, 10, 12, 20, 23, 32, 38, 52, 54, 60, 74, 81, 83, 90, 250, 268, 271–272, 372, 374, 384, 392, 411, 418, 425, 500, 503, 505, 517, 523, 565, 581, 586, 658
regret, 97, 278, 628, 649
reine, 68, 112, 130, 151, 627, 658
religieuses, 115, 263, 580
remorque, 37, 430, 442, 445, 472
remparts, xxiii
remplacer, 54, 67, 529
remplir, 12, 70, 86, 141, 254, 270, 322, 515, 524–525, 553
Renaissance, 126, 132, 536
rendez-vous, 26, 69, 88, 183, 269, 355, 390, 414
répéter, 44, 107, 119, 506, 623
répétition, 41, 46, 50, 171, 340, 364–365, 512
replis, 119, 394, 621
repos, 3, 48, 90, 115–116, 269
représentation, 3, 90, 100, 147, 153, 352, 427
reproduire, 182, 394, 406, 539–541, 691
rescousse, 153, 265
réserves, 104, 124, 126, 141, 445
résister, xviii, xxiii, 93, 147, 166, 270, 324, 351, 497, 533

résolution, 40, 140, 183, 321, 349, 421, 424, 501
résonner, 109, 343
reste, xvi, 3, 12, 26, 29, 31, 35, 38, 42, 57, 59, 63–64, 70–71, 77, 86–88, 91–92, 95, 108, 117, 119, 124, 128–129, 131, 138, 149, 154, 164, 186, 253, 256–257, 262, 273, 304, 319, 321, 323, 325–326, 331–332, 335, 339, 359, 371, 382, 387, 403, 405–406, 411, 419–421, 423, 444, 474, 498–499, 502, 513–514, 521–525, 527–528, 584, 594, 615, 619–620, 624, 660–661
Reston, Billy, 4, 35, 38–39, 55, 60, 73, 80, 99, 101, 152, 161, 400, 402–403, 412, 507
Reston: l'Entretien, 307, 322, 324, 346, 347, 349, 390, 391, 424, 539, 545
retard, 46, 50, 69, 88, 102
retenir, xvi, 10, 12, 106, 112, 253, 304, 327, 330, 345, 347, 350, 385, 620, 657
retour, 5, 22, 24, 26, 28, 39, 46–47, 62, 84, 86, 91–92, 106, 124, 127, 268, 300, 326, 345, 357, 390, 402, 411, 422, 516, 521, 546, 661
retraite, 35, 323, 645
rétrécir, 324
rêve, 48, 69–70, 77, 86, 133, 325, 359, 386, 404–412, 417, 500, 509, 521, 524, 530, 550, 556, 568, 580–581, 599, 641, 643, 659
révéler, 58, 83, 90, 92, 127, 138, 265, 324, 365, 402, 422, 585, 619–620, 660
revenir, 10, 23, 28, 37, 50, 59, 106, 116–117, 122, 126–127, 149, 273, 276, 328, 336, 339, 360, 395, 403, 430, 503, 508, 512, 580, 586, 625
revenu, 50, 60, 68, 88, 110, 301, 323, 376, 390, 518
Rhode Island, 126, 128, 130
ricane, 611
rien, xi, xiii–xix, xxi–xxii, 3–6, 8–11, 13, 15–16, 19–20, 23, 25–27, 31–32, 35, 37, 39, 46, 50–55, 60, 64, 68–72, 77, 83–84, 86, 89, 91, 93–94, 96, 98–99, 104, 106–109, 113, 117, 119–122, 128, 130–135, 137–139, 141, 143, 154–155, 158, 162, 164, 171, 173, 184–185, 190, 192, 210, 216, 243, 250, 252, 255–258, 260, 263, 265, 271–272, 275, 278, 300–304, 306, 309, 312, 317, 319, 323–329, 331, 334–335, 343–346, 348, 353, 356, 363, 365–369, 372, 381, 384–388, 391, 394, 398, 400, 402–403, 411, 415, 417, 419, 422–427, 429, 441, 468, 474, 498–508, 510, 513–514, 516, 518, 520, 523–526, 528, 534, 548–553, 568, 571, 580–581, 583, 585, 595, 602, 610, 612–614, 618–620, 623, 626, 628, 641, 643–644, 662
Rikki-Tikki-Tavi, 38
rire, 4, 9–10, 24, 32, 37–39, 48, 54–55, 76, 82–83, 107, 109–110, 119, 161, 196, 263, 300, 322, 417, 421, 511, 533, 580, 644
rires, xx, 3–5, 37, 154, 405
riz, 184, 325, 357, 514
robe, 73, 135–136, 359, 582, 620, 639
Roberts, Holloway, 6, 64, 80, 113, 125, 323, 339–340, 377
rochers, 127
rôle, 16, 18, 37, 44, 46, 74, 140, 187, 267, 357, 370, 400, 529, 604, 639, 644
roman, iv, 65, 126, 136, 143, 321, 342
Rome, 20, 128, 130, 132, 134–136, 138, 263, 304, 357, 373, 583
rond, xiv, 123, 419, 628
rose, 26, 31, 44–45, 52, 67, 110, 183, 329, 529, 658
Rosenbaum, Alicia, 21, 29, 402, 412, 414, 420, 421
rotations, 67
roue, 419, 430, 498
roues dentées . . . INEX
rouge, iv, 14, 35–37, 40, 56, 61, 71, 73, 76, 117, 158, 259–260, 270, 317, 321, 331, 345, 372–373, 418, 505, 520, 532, 568, 626–628, 635
rougi, 597
rouille, 71, 94, 108, 330, 359, 372, 409, 503, 626
royaume, 156, 387, 691
ruban, xvi, xviii–xix, 29–30, 128, 300, 328, 332, 423, 524, 529, 627
rubidium, 379, 384–385, 538
rubis, 317, 627–628
rue, xxiii, 14, 86, 91, 110, 120, 122, 124, 126, 128, 130, 183, 271, 354–355, 362, 395–396, 498–499, 511, 581, 586, 639
rumeur, 143, 303, 422, 526, 626, 655
rumination, 23, 627
rusé, 251, 596, 605, 628
rzz, 254

S

s'éloignent, 56, 438
sable, 426, 523–524, 564, 628
sabord, 303
sac, 56, 125, 128, 154, 184, 216, 248, 275, 310, 327, 346, 354, 356, 423, 430, 444, 452, 454, 519, 525, 626, 643–644, 646
sacré, 25, 46, 72, 267, 365, 418, 520, 595, 618, 661
saigner, 70
Sainte Elizabeth, 642
salade, 20, 385
sale, xvi, 5, 16, 88, 93–94, 130, 134, 153, 183, 267, 270, 318, 347, 358, 417, 626, 636
salon, xii–xiv, 4, 11, 26–27, 35, 37, 43, 52–53, 57, 62–63, 67–69, 74–76, 82, 85, 92, 96, 99, 101–104, 122, 128, 130, 132, 155, 250, 283, 301, 319–321, 323, 325–326, 328, 331, 344–345, 347, 351, 371, 377, 391, 405, 410, 412, 414, 421
samarium, 379, 385, 538
sandwich, 61, 584
sang, xvi, xix, xxi, 5, 34–35, 51, 53, 67, 71–72, 83, 94, 129, 137–138, 153–155, 197, 211, 244–245, 252–253, 260, 267, 270, 272–273, 318–319, 321–322, 326, 329, 338–340, 342, 348–349, 352, 386, 397, 410–411, 419, 498, 500–504, 511, 521–522, 525–526, 529, 549, 596, 602–603, 610
sangle, 430
sanglots, 90, 196, 273, 324, 326, 352, 479
sans-abri, 153, 518, 521
Sarawak, 127
saturée, xx, 242
sauf, xviii, xxiii, 16, 20, 27, 30–31, 40, 64, 68–71, 93, 102, 108–111, 118, 134, 154, 171, 252, 257, 260, 262, 264, 268, 286, 302–304, 319, 327, 331, 340–341, 348, 358–359, 369, 384, 398, 400, 409, 411, 475, 492, 498, 501, 510, 524–525, 528, 616, 692
saule . . . INEX
saumon, 48, 106, 410–411, 614
sauter, 53, 110, 194, 263, 302, 405, 410
sauvage, 135
sauver, 38, 52, 82, 88, 118, 252, 304, 368, 399, 404
savoir, xii–xiii, xv, xix, 5, 10, 19–20, 24, 30, 35–36, 38, 41, 43, 45, 51, 61–62, 67, 70, 81, 85, 87, 95, 105, 107, 118, 123–125, 136, 154–155, 174, 188, 253, 261, 268–270, 273, 300–301, 309, 318, 320–321, 331, 359, 363, 365, 371–372, 377, 392, 410–411, 415, 421, 426, 472, 502, 511–512, 518, 520, 533, 585, 591, 603, 612, 615, 643, 647, 649, 656
scélérat . . . INEX
schématique, 111, 270
schizophrénique, 385
schwarz . . . INEX
scintillement, 18, 28, 49, 503
sclérosée, 147
se désolent, 569
se retirer . . . INEX
Seattle, 24, 62, 81, 96, 101, 112–113, 126, 137, 152, 196, 323, 513, 525
seconde, xix, 4, 10, 13, 20, 28, 36, 40, 42, 49–50, 53, 62, 88, 90, 93, 97, 99, 101, 103, 108, 129, 153–154, 170, 197, 251, 267, 276, 302–303, 318, 346, 394, 398, 403, 409, 425, 439, 498, 528, 560, 614
Seconde Guerre mondiale, 42, 560
secours, xix, 95, 99, 103, 106, 108, 129, 303, 346, 354, 394, 422, 511
secret, 25, 107, 112–113, 120, 183, 302, 304, 415, 474, 505, 526, 606, 625

sécurité, 22, 25, 28, 80, 92, 96, 271, 285, 300, 344, 349, 377, 386–387, 426, 560, 643
sédimentaire, 361, 378, 389
séducteur, 550
séduisant, 9, 354, 424
sein, xxv, 24–26, 35, 41, 71, 105, 268, 532
16 mm, 10, 40, 50, 99, 104, 149, 158, 196, 321, 358, 375, 423–424, 430
sémantique, 4, 389, 425
Sénèque, 117, 121
seniles, 77
sens, xiii, xvii, 5, 7, 23, 25, 32, 34–36, 45, 50–51, 62–63, 67, 70–72, 77, 81, 83, 89–92, 95, 101, 104, 109, 112, 114–116, 118–119, 123, 130, 136, 148, 151, 158, 172, 197, 200, 248, 252, 254–256, 259, 268–269, 273, 303, 328, 330, 335, 337–338, 356, 361–362, 365, 367, 369, 375, 385, 387, 389, 391, 400, 409–410, 412–413, 420, 431, 477–478, 498–499, 503–504, 507, 512, 522, 529, 564–565, 568, 583, 643, 646, 659
sensation, 54, 59, 69, 179–181, 330, 402, 412
sensible, 60, 130, 430, 474
sentiment, xviii, 4, 17, 22, 28, 59, 80, 86, 108–109, 128, 148, 331, 335, 345, 364, 393, 402, 404, 408–409, 411, 417–419, 441, 497, 597, 627, 630
sentinelle, xxiii
séparation, 62, 414, 422
7298, 99, 430
septembre, 22–23, 84, 87, 92, 139, 173, 319, 328, 340, 355, 380, 393, 404, 440, 513–515, 548–549, 560, 568, 586, 599, 605, 612–613, 615–616, 623, 631, 638, 650
septuagénaires, 472
séquence, 5, 17, 34, 60, 81, 83, 97, 99–101, 103–105, 116, 155, 160, 246, 278, 287, 308, 319, 323, 326, 343–344, 347, 350, 360, 387, 401, 430, 532
série, 9, 22, 44, 58, 60, 68, 70, 84, 95, 97, 101, 120, 122–123, 130, 134, 157, 184, 196, 220, 268, 270, 274, 333, 342, 371–372, 382, 385, 421, 424, 445, 511, 535
serpents, 256, 498
serres, 426
serrure, xv, 64, 100, 194, 420, 581
serveur, 325–326
serviette, xxiii, 88, 366, 516
seuil, 5, 21, 57, 61, 63–64, 68, 72, 82, 109–110, 114, 117, 150, 215, 302, 371, 392, 420–421, 529
seul, xiii–xiv, xxii, 6–8, 15, 21, 23, 26, 31, 33, 36–38, 42–43, 45, 52, 54, 62, 71–72, 80–82, 87–89, 92, 96, 103, 110, 113, 117, 120, 125, 127, 129, 132, 136, 139, 141, 148, 158, 162, 184–185, 193, 257, 261, 276, 278, 301–302, 304, 318, 321, 323, 328, 331, 334–335, 339–341, 345, 348, 352, 355, 357, 372–373, 377, 391, 393, 400, 402, 406, 409, 411–412, 420–421, 423–424, 429, 440, 499–500, 506, 516, 520, 529–530, 533, 549, 580, 586, 599, 604, 606, 611–612, 614, 625, 637, 656
sexe, xxii, 54, 62, 107, 119, 268–269, 301
sexuel, 413
Shakespeare, 586, 652
shérif, 29, 319, 322–324, 376, 402, 412
Sibylle, 648
sidérites, 378, 389
signal, 47, 99, 103–105, 108, 131, 302
signe, xv, 27, 32, 57–58, 83, 89, 103, 124–125, 127–128, 136–137, 193, 260, 319, 368, 387, 410, 515–516, 518, 612, 622, 629
signifier, 14, 33, 48, 77, 126, 253, 278, 365, 372, 387, 407, 522, 551
silence, xvii, 9, 21, 26, 39, 49–50, 52, 54, 67–68, 123, 127–128, 142, 242, 269, 272, 300, 329, 339, 345, 348, 352, 372, 390, 394, 403, 475, 497, 512, 566, 584, 596, 602, 604, 606, 608, 612–613, 625–627, 635, 659
silhouette, 27, 68, 217, 229, 270–271, 350, 386, 405, 510, 643
silicium, 378
Simplet, 263
sinistre, xxi, 28, 40, 46, 48, 60, 71, 126, 142, 271, 326, 357, 372, 393, 410, 581–582, 610
sion, 148, 336
sirène, 642
site, 416
Skia, 393
Skylab, xx, 141
snuff, 151
soda, 373, 401, 560, 564, 599
sœur, 12, 16, 58, 319, 325, 352–353, 355, 512
soif, 136–137, 571
soin, 11, 55, 276, 327, 356, 404, 413, 421, 472, 508, 518, 527, 612, 644
sol, xi, xvii, 4–5, 32, 37, 43, 48, 53, 63–65, 67, 70, 72, 77, 101, 119, 125, 130, 132, 135, 154–155, 282, 285, 287, 289, 322, 345, 347–348, 351, 354, 359, 361, 404, 411, 421, 423, 440, 445, 498, 502, 512, 521, 527, 565–566, 652, 655
soleil, xiii, 9, 19, 26, 37, 52, 62, 76–78, 80, 84, 120, 149, 300–301, 303–304, 328, 334, 339, 371, 386, 410, 417, 419, 421, 511, 523, 564, 571, 580, 598, 610, 623, 626, 642, 647, 661
solipsiste, 169, 528
solitude, 41, 46, 130, 351, 499, 518
sombrer, 405
sommeil, xi, 17, 28, 42, 48, 89–90, 92–93, 116, 124, 153, 183, 272, 323, 403–404, 409, 412–413, 500, 514, 516, 521, 551, 591, 620, 641
somnolente, 647
sorcière, 139, 644
sorte, xxiii, 6, 10, 29, 32, 35, 43, 50, 54, 69, 73–74, 76, 80, 95–96, 111, 117, 120, 122, 129, 134, 154, 183, 250, 301, 303–304, 317, 328, 330, 354, 361, 363, 384–385, 387, 394, 404–405, 472, 502, 515, 564, 602, 652, 659
sortie, 6–7, 16, 57, 68, 81, 94, 116–117, 139, 322–323, 348–349, 351, 353, 400, 406, 445, 474senti
sorts, 605, 644
Soudan, 6, 425
souffle, 44, 68, 72, 111, 161, 301, 304, 345, 351, 533, 567, 623
souffrir, 25, 135, 606
souhait, 586, 636
souillures . . . INEX
soupe, 154, 500, 518, 521, 626
soupir, 18, 133, 244, 342, 345, 390, 499, 626
sourd, 48, 106, 109, 121, 125, 376–377, 627–628
sourire, xiii, xxi, 11, 14, 32, 34, 37, 53–54, 58, 60, 82–83, 85, 97, 118–120, 135–136, 153, 185, 268, 271, 288, 327, 345, 349, 400, 411, 422, 474, 498, 533, 621
sournois, 119
sous, xii, xix–xxi, 6, 8–10, 17, 23, 31, 37–38, 52–54, 57, 59, 62, 67, 69, 71, 77–78, 83–84, 88–89, 100, 102–103, 106, 110, 127, 133–134, 136, 139, 142, 144, 153–154, 158, 184, 211, 250, 261, 268, 270, 303, 320, 324, 329–330, 333, 342, 344–345, 347–348, 350, 352, 354, 359, 372, 380, 384, 386–387, 393, 403–404, 411, 418–419, 421, 430, 498–499, 501–502, 509, 514–515, 517, 520–521, 527, 532, 549, 565, 583, 605–606, 615, 621, 626–627, 646, 652, 655–656, 660
sous-sol, 354
souterrains, 50, 86, 95, 127
South Dakota, 101
soutien-gorge, 49, 119
souvenir, xvi, 5, 37, 42, 78, 92, 119, 133, 180, 183–185, 268, 301–302, 304, 349, 352, 372, 386, 393, 401, 409–410, 505, 507, 510–512, 529, 532, 568, 581, 583, 623, 635
spandex, 110
spasmodique, 111
spatial, 29, 50, 55
spectral, 90
spectre, xvi, 70, 153, 340, 389
spectromètre, 389
sperme, xvi, 121
stade, 5, 14, 70, 96, 125, 263, 334, 336, 369, 381, 426
statue, 370
stratagème, 252, 583
stratégie, 100, 393
string, xii, 53
strip-teaseuse, xii, xiv, 53–54, 76, 410
strobe, 104
strontium, 379, 384–385, 538

strophe, 490, 492
structure, 5, 69, 99–100, 103–104, 113–115, 117, 122–123, 363, 369, 389, 406, 422, 443, 652
stupide, 27, 35, 43, 53, 76, 136, 264, 354, 392, 410, 418, 500, 503, 596, 605, 610, 613, 643
style, 9, 22, 83, 122–124, 126, 130, 171, 301, 354, 536, 582
stylo, 580, 644
Styx, 606
sublime, 69, 627
subreptice . . . INEX
subtile, 606
Succoth, 18
sud, 17, 26, 44, 49, 91, 136, 140, 142, 323, 333, 357, 373, 406, 414–417, 420, 521, 583–584
Suède, 356
sueur, xvi, 26, 57, 70, 110, 320, 331, 515
suicide, 332, 334–337, 359, 376, 413, 503
super, 5, 99, 106, 119, 155, 374, 404
supporter, 62–63, 75, 118, 183, 361, 363, 401, 605
surface, xx, 12, 28, 30–31, 50, 59, 82–83, 133, 141, 268, 279, 303, 309, 317, 335, 354, 363, 389, 404, 409, 413, 423, 431, 437, 525
surnaturelle, 159, 610
survivre, 303, 423, 526, 606, 614, 642
suspendre, 28, 591
symposium, 387

T

table, v, 31, 41, 54, 70, 91, 110, 118, 133, 331, 348, 355–356, 361, 378, 384, 437, 524, 621, 627
tableau, 412, 538
tabouret, 12, 83, 351, 518–519
taille, xiii, 26, 69, 82, 88, 110, 130, 235, 270, 323, 376, 422, 507
talon, 253, 606
tarots, 583, 639
Tatiana, 109–110, 117, 269, 585
tatouage, xii, xiv, 26, 35–37, 70, 89, 131–133, 301, 410, 417
taupe, xxi, 626
taureau, 112, 325–326, 342–343
Taurus, 386–387
Tchécoslovaquie, 356
technologie, 47, 124, 147–148, 340
téléphone, xi, xiv, xviii, 4, 15, 26–27, 35, 55–56, 62, 74, 90–91, 101–102, 105, 109, 139, 252, 300, 323–325, 331, 359, 372, 393, 415, 423
télévision, xxiii, 56, 392, 594, 606, 646
témoin, 149, 355, 427
température, 33, 43, 123, 302, 335, 376, 381, 409, 442, 472, 521, 529
tempête, 52, 142, 270, 345, 580
temple, 112, 130, 134, 138
temps, xi–xiii, xvi, xviii–xx, xxii, 3, 6–7, 12–15, 19–20, 25–27, 32, 35–37, 39, 43, 45–48, 51, 54, 57, 59–62, 66, 68, 70, 72, 74, 76, 78, 83, 87, 92–94, 97, 100, 102–104, 106–107, 109–110, 114–116, 118–119, 123–125, 127–131, 134, 139, 142, 144, 156–157, 171, 184, 187, 212, 247, 252, 254, 256, 261, 266, 268, 273, 278, 297, 300, 303, 309, 319, 321, 323–324, 327–330, 333–336, 341, 345, 350, 352, 354, 356–359, 365, 377, 381, 385–386, 389–391, 395, 401–403, 405–406, 408, 411, 415–417, 421, 423–425, 439, 441, 450, 473–474, 498–499, 501, 507, 513, 516–517, 519–521, 527, 532, 553, 564, 571, 581, 584–586, 591, 596–597, 599, 601–602, 616, 625, 646, 648, 659, 661
tendre, 20, 37, 58, 73, 90, 109, 133, 268, 361, 597, 608, 613, 622, 626
tenir, 22, 40–41, 71–72, 76, 107, 133, 137, 155, 255, 301, 321, 337, 345, 355, 386, 393, 421, 472, 514, 523, 581, 594, 623
Tennessee, 125, 320
tente, 68, 71, 143, 155, 247, 257–265, 272, 274–277, 297, 321–322, 324–325, 405, 430–431, 444
terrasse, 138, 639
terre, xii–xiii, 31, 34, 37, 40, 51, 53, 62, 85–86, 97, 100, 110, 114–115, 127, 129–130, 139, 142, 154, 159, 184, 194, 211, 263, 268, 279, 286, 300–301, 304, 309, 317, 334, 345, 348, 363, 371, 380, 384, 389, 407, 414, 417, 422, 441, 511–512, 518, 551–552, 571, 580, 652, 657, 691
terreur, 58, 72, 113, 142, 184, 250, 326–327, 411, 500, 548, 659
tester, 338, 426
tête, xv, xviii, 4–5, 9, 13–14, 18, 20, 26–27, 38–39, 46, 49, 51–53, 57, 68, 70–72, 86, 88, 97, 106, 108, 112–113, 118–119, 137, 142, 153, 167, 183, 254, 271, 321–322, 326, 329–330, 334, 341–343, 345, 347, 351, 371, 373, 384, 396–397, 409–411, 434, 472–473, 498, 504–505, 512–513, 516, 519, 521–522, 530, 606, 627, 630, 635
tétons, 110–111, 149, 371
Tex, 301–302, 304
Texas, 81, 122, 126, 136–137, 301, 304, 508
texte, 25, 36, 38, 45, 76, 123, 138, 252–253, 255, 261, 328, 331, 333–334, 365, 382, 384, 387, 392, 405, 473, 548
texture, 70, 107, 268, 370, 389, 429
Thaïlande, 373
Thanksgiving, 184, 267, 353, 371
théâtre, 58, 122, 124, 130, 132, 138, 148, 344, 348
thème, 10, 123, 173, 252–253, 341, 428
théorie, 4, 58, 112, 251, 353, 384, 391, 402–404, 412–413, 424, 659
théorie de l'information, 4
thermonucléaire, 387
Thésée, 112–113, 121
thon, 131, 357, 386
tige, 473
tigre, 264, 317, 320, 324, 340, 524
tigré, 28, 74, 505
timbré, 13
timbres, 641
tique, 256, 517, 580
tissu, 12, 69, 124, 330
TME, 127
TNT, 136, 149, 302
toi, xv, 12, 20, 34, 93–94, 97, 129, 148, 260, 263, 271, 274–275, 328–329, 345, 418, 519, 528, 553, 571, 593–594, 597–602, 604–611, 615, 617–619, 622, 625, 627, 635, 641–644, 647–648
toilette, 430
Tom, 4–5, 22, 31–33, 35, 38–40, 55–56, 60–64, 66, 68, 74, 82, 84–86, 91–92, 96, 100–101, 103–104, 116, 143, 152, 158–159, 161–163, 165, 191, 212, 249–251, 253–260, 262, 264–266, 272–279, 281, 283–284, 287, 307, 309, 319–327, 340, 344–345, 348, 350–352, 359, 372–373, 376–377, 384–385, 392–393, 399, 401–405, 474, 480, 533, 545–546
tombe, xiii, 16, 38, 46, 64, 68, 72, 138, 154, 183, 289, 294, 323–324, 328, 331–332, 351, 373, 403, 416, 474, 478–479, 505, 507, 552, 612, 628, 657, 660
tonique, 584
tonneaux, 348, 414
tonnerre, 68, 74, 90, 125, 346–347, 524, 581
topologie, 387
tortue, 362
tortue marine . . . INEX
torture, 342
toujourf, 416
toujours, xi, xiii, xix–xx, xxiii, 3–5, 8, 14–15, 19, 21, 23, 25–28, 30–32, 36–37, 46, 48, 51–55, 57, 60, 64, 68–71, 77–78, 80–81, 83, 87, 89, 92–94, 97, 101–103, 106, 110, 113–114, 116, 118–119, 125, 133, 136, 141–142, 149–150, 154, 166, 169–171, 183, 251, 256–257, 260, 269–271, 289, 297, 300, 302, 307, 319, 324, 329, 331, 333, 340, 343, 345, 348, 350, 352–353, 356, 359, 366–367, 374, 381, 385–387, 391, 393, 399, 401, 414, 417–418, 420, 422–424, 428, 431, 438, 443, 500, 505, 507–509, 515–516, 518, 523–526, 533, 550, 553, 571, 585–586, 593, 596, 598–601, 603, 608, 612–613, 616, 619, 624, 627, 636, 641, 644, 655, 657
tourbillons, 20, 37, 301, 386, 512, 581
tournesol, 100–101
tout, iv, vii, xi–xxiii, 3–6, 8–18, 20–21, 23, 25–31, 33–39, 41–43, 45–46,

48–54, 56–58, 60–63, 67–73, 75–78, 80–83, 85–97, 100–110, 113–119, 121–122, 125–127, 129–134, 137, 139, 141, 143–145, 148–154, 159, 168, 170–171, 173, 180–181, 183–184, 186, 190, 193, 210, 212, 216, 229, 250, 252–253, 255–256, 259–260, 262, 264–266, 268–271, 273–275, 278, 280, 289, 300–304, 307, 309, 317, 319, 321–325, 327–332, 334–335, 337–341, 343–351, 353–355, 357–361, 363–369, 371–375, 377–378, 384–386, 390, 392–395, 397, 399–403, 405–406, 409–411, 413–430, 437, 440–441, 444–445, 447, 465, 473–474, 492, 497–498, 500–512, 514–515, 517–527, 530, 532–533, 551, 553, 560, 567, 580–583, 585–586, 591, 593, 595–603, 605, 607–608, 610–614, 616–617, 619–624, 626–631, 635–636, 641–642, 646, 648, 653, 660, 662, 691
trace, 8, 12, 33, 36, 59, 138, 153, 155, 166, 303, 327, 331, 367, 389, 415, 421, 429, 507, 549
trachite, 378
traducteur, 407
traduction, 25, 61, 87, 117, 354, 410
traduire, 19, 121, 149
trahison, 59, 97
train, xi, xiii–xv, xvii–xviii, 3, 5, 12, 14–15, 22, 26–28, 31, 39, 52, 69–70, 74, 76, 86, 93, 99, 104, 118, 131, 148, 183, 191, 220, 269, 279, 300, 304, 319, 321–323, 325, 329, 334, 345–346, 377, 391, 401, 403, 410–411, 422, 431, 474, 489, 511, 518–519, 521, 553, 583–584, 596, 646
trancher, 106
transcrire, 253, 550
transfusions, 331
transsubstantiation, 583
trapezoïdaux, 322
traumatisme, xv, 49, 78, 644
travail, xix–xx, xxii, 22, 41, 51, 65, 69, 97, 106, 108, 116, 143, 183, 252, 254, 256, 328, 331, 352, 373, 377, 379, 414, 424, 533, 543, 613, 629, 639
traverser, 130, 135, 191, 303, 347, 410, 508, 525, 658
treize, 20, 58, 105, 318, 330, 338, 355–356, 359
tremblement, 115
35 mm, 10, 85, 87, 104, 158, 430
trente-trois, 196
trepied, 143
tresor, 266
tressent, 533
triangle . . . INEX
tribord, 302–303
tringle, 28, 410
triste, xi, xvi, xviii, xxii, 15, 36, 90, 102, 250–251, 268, 304, 320, 342, 371, 385, 498, 505, 515, 524, 596, 608, 622, 628
Triumph, 52, 498
trois, xi, xiv, 4–5, 7, 9–10, 13–14, 17, 19–20, 22, 26, 35, 37–38, 50, 53–54, 60, 62, 64, 76, 81, 84–85, 87, 92, 94, 96, 99, 102–106, 120–121, 125, 127, 131, 136, 139, 190, 196, 215, 251, 257, 259, 261–262, 268–269, 276, 279, 297, 300, 304, 310, 320, 325, 332, 344, 351, 355–357, 372, 374, 377, 385, 389, 391, 397–399, 402, 404, 413, 416, 418, 424, 430, 444, 498, 504, 514, 517–520, 529, 538, 584–585, 620, 629
357, 357, 386, 390
tronc, 409, 653
tronc cérébral, 409
trou, 30, 102, 121, 235, 269, 271, 276, 303, 328, 355, 373, 417, 444, 516, 552
troublant, 46, 117, 408
trousse, 129, 430
trouver, xiii, xvii–xviii, xx, xxiii, 5, 14, 25, 28, 35, 38–40, 50–51, 57, 62, 68, 86, 89, 92, 106, 110, 116–117, 121–122, 124, 140, 171, 183–184, 261, 304, 327, 330, 348, 350, 357, 364, 372, 393, 400, 404, 407, 417, 423, 499, 504, 507, 510, 522, 610, 615, 617, 657
truc, xi–xii, xiv–xv, 13, 15, 25–26, 43, 51, 67, 70, 76, 81, 86, 94, 100, 106, 118–120, 150, 155, 168, 328–329, 354, 356–358, 361–363, 369–370, 382, 390, 468, 501, 511, 520–522
tuer, 93, 113, 128, 140, 251, 303, 329, 339, 401, 411, 508, 604
tulipe . . . INEX
tumeur, 301, 507, 513, 532, 627–628
tunnel, 292
turquoise, 605
tuyau, 123, 125, 127, 133, 372, 564

U

Ugolin, 604
ulcère, 301, 402, 513, 532, 585
umlaut . . . INEX
Une brève histoire de celui que j'aime, 360, 373, 403, 529
unheimlich, 24–25, 365, 370
union, 88, 424, 498, 581
unique, 32, 48–49, 53, 114, 131, 141, 148, 179, 192, 251, 254, 331, 352, 355, 389, 391, 394, 402, 426, 444, 473, 601, 617–619, 622, 625, 627, 630, 649
unité de soins intensifs, 322
université, 4, 6, 20, 33, 36, 38, 81, 122, 126, 128, 130, 138, 339, 377, 387, 400, 420, 591, 656
uranium, 379, 385, 538
urée, 480
usine, 124, 472, 626, 628
Utah, 22

V

vaciller, 268
vagabonde, 585, 643
vagin, 364
vague, 54, 77, 82, 119, 154, 217, 269, 302–303, 329, 342, 350, 368, 394, 419, 479, 585
Vahdé, 153, 155
vaisseau, xix, 29, 302
valentin, 596, 639
valise, 646–647
vampires, 533, 550
Vandale, 340
Vatican, 130, 132, 263
vautour, 374, 398, 426
veine, 16, 54
velours, 16, 121, 266, 271
Venice, 135, 560
venir, xvii, 4, 7, 14, 29, 33, 42, 48, 92, 116, 148, 249, 258, 262, 280, 300, 318, 320, 344, 372, 421, 476, 506, 522, 617–618, 636
vent, 37, 44, 52, 89, 100, 106, 125, 269, 301–302, 325, 327, 332, 363, 419, 442, 497, 499, 521–522, 569, 580, 602–603, 605, 611, 613
ventre, xiii, 35, 78, 110, 253, 268, 342–343, 456, 509, 511–512, 551
verbigération, 385
vérifier, 28, 38, 70, 154, 363, 660
vérité, xvii, xix, 35, 43, 72, 93, 132, 136–137, 143, 147, 149–150, 272, 324, 358, 506, 528, 532, 608
vermine, 500
Vermont, 532, 591
verre, xvi, 9, 13–15, 23, 26, 28, 30, 35–37, 43, 69, 78, 80, 88, 107, 118, 124, 131, 141, 154, 322, 350–351, 354–355, 357, 369, 382, 390, 407, 411, 418, 499, 502, 506, 510, 518–519, 580, 583, 586, 605
verrou, 194
vert, 26, 61, 100, 118, 264, 270, 304, 317, 372, 421, 580, 598, 632
vertige, 59, 87, 250, 557
vestibule, 84–85, 91, 99, 104, 120, 122, 128, 132, 154, 159, 161, 182, 192, 319, 324, 328–329, 545, 666
vestige, 126, 199
vêtements, 10, 28, 52, 119, 321, 354, 410, 423, 430, 521
VHS, 5, 7, 60, 545, 668, 692
viande, 71, 93–94, 251, 322, 658
vibrations, xiv, 154, 502
vibromasseur, 266
victoire, 403, 410
vide, xvi, 37, 46, 52, 64, 78, 84, 86, 127, 141, 154, 158, 245, 254, 269, 271, 307, 342, 348, 350–351, 357, 363, 365–368, 370, 375, 391, 393, 402, 404, 407, 414, 426–427, 440, 442, 473, 492, 495, 500, 502–503, 510, 513, 515, 518, 528, 553, 585, 659
vie, xiii, xvii, xxii, 9–10, 14–16, 20, 22, 31, 38, 49, 52, 54, 58, 62–63,

vie (*suite*)
72, 74, 76, 81, 83, 86, 88–89, 92, 97, 103, 115, 121, 131–132, 134, 136, 139, 143, 156, 171, 183, 201, 245, 251, 253–255, 261, 317–318, 322, 331–333, 337–339, 343, 355–356, 364–365, 373–374, 377, 386–387, 390, 392, 394, 401, 403–405, 408–409, 417, 442, 470, 503, 514, 516–517, 519–520, 523, 525, 529, 549, 551, 591, 593, 595, 610, 616, 635, 657, 659–660
vieil anglais, 601
vierge, 36, 53, 365, 510, 639
Vietnam, 146, 373
vieux, xi–xiii, xv–xvi, xviii–xix, xxi–xxiii, 20–21, 31, 35–36, 55, 58, 77–78, 89, 93, 99, 107, 110, 132, 135, 142, 260–261, 275, 301, 303, 329, 342, 356, 372, 381, 384–385, 407, 409, 411, 416, 472, 507, 511, 521, 524, 552, 586, 602, 610, 643, 660
vigne, 498, 510
viking, 156, 601
Villa, 122–124, 126, 130, 132, 134, 138
villa, 122–124, 126, 130, 132, 134, 138
ville, 11, 19, 62, 88–89, 91, 112, 122, 126, 128, 138–139, 185, 250, 283, 321–322, 325, 329, 357, 405, 407–408, 415, 508, 517, 520
vin, xix, xxii, 37, 63, 118, 324, 583–584
Vineland, 81, 196
vingt-sept, 35, 81
vingt-six, 81
vingt-trois, 81
viol, 55, 268, 353
violence, 48, 139, 141, 197, 253, 330, 333, 335, 346, 373–374, 500, 549, 602
violet, iv, 72, 332, 417
Vipère, 36
Virginia, 57, 60, 126, 384, 416, 420
Visa, 152, 300
visage, 12, 14, 24, 27, 36, 42, 66, 69–72, 82, 93–94, 111–113, 118–120, 136, 153–154, 260, 320–321, 329, 331, 339, 366, 372, 409–412, 423, 498, 500–503, 521, 523–524, 529–530, 532, 534, 584, 602, 609, 623, 635
viscéral, 6, 369, 393
visible, 69, 130, 318, 423, 472
Visigoths, 558
visite, 55, 82, 87, 149, 170, 318, 329, 610–612, 622, 645
vite, xviii, xx, 6, 12, 14–15, 27, 29, 35, 38, 50, 59–60, 68–69, 80, 83, 85–86, 89–90, 101, 113, 117, 119, 123, 125, 130, 167, 190, 265, 273, 276, 300, 302–303, 319, 327–330, 337, 348–351, 354, 356, 361, 390–391, 413, 416–417, 420–421, 431, 438, 445, 473, 479, 499, 502, 510, 518–519, 524, 526, 604, 609, 636
vitesse, 48, 52, 71, 89, 250, 277, 289, 300, 302, 308, 332, 351, 403, 425, 519, 627
vivre, 16, 22, 44, 51, 74, 140–141, 196, 250, 271, 303, 363, 394, 478, 497, 527, 541, 551, 553, 565, 611, 635–636, 644
voile, 42, 71, 77
voir, xxi, 4, 6, 8, 12, 15–17, 20, 22–23, 26, 33, 36–39, 41, 45, 47, 49, 57, 59, 63, 66, 68–70, 72, 76, 78, 82–84, 86, 91, 93, 96, 99, 102–103, 105, 108–110, 112–116, 118, 120, 122–123, 130–132, 135–136, 142, 147–149, 155, 171, 183, 193, 207, 245, 250–251, 256, 261, 268, 278, 300, 303–304, 318, 321–322, 324, 327–328, 334, 337, 342–343, 348, 350–351, 353, 355–358, 365, 368, 371–372, 374–377, 380, 385–387, 392–393, 396, 398, 400, 402–404, 409, 411, 414–415, 417–418, 420–421, 423, 425–428, 430, 440, 472, 495, 498–502, 506, 509, 511, 516–517, 524, 528–530, 536–537, 541, 560, 567, 571, 598, 600, 605, 623, 625, 644
voisin, xiii, 32, 332, 416, 516, 529, 627
voiture, 12, 22, 39, 90, 109–110, 118–120, 271, 301, 325, 344, 346, 350–351, 374, 391, 410–411, 414, 418, 420, 501, 504–505, 515–516
voix, xii–xv, xxi–xxii, 5, 11–12, 21, 26, 29–30, 41–42, 44–46, 50, 53, 56–58, 68, 81, 88, 97, 99, 128–129, 133–136, 140–141, 183, 189, 252, 259, 270, 273, 300, 302, 319, 321, 326–327, 330–332, 334, 340, 343–344, 352, 371, 374, 386, 405, 410, 417, 423, 489, 494, 500, 506, 509, 522, 524–526, 549, 571, 609, 611, 613–614, 642, 660
vol, 45, 259, 332, 373, 406, 481, 611
volcan, 100
voler, 109, 153, 345, 420, 599, 606, 612
volets, 45, 523
volume, xx, 40, 44, 50, 57, 111, 137, 141, 391, 416, 500, 664
vomir, xix, 16, 26, 167, 620
vos, xxiii, 26, 38, 74, 102, 141, 145, 267, 269, 302, 353, 356, 384, 499, 510, 549, 553, 649
voyage, 17, 50, 65, 93, 95, 99, 120, 136, 139, 141–142, 155, 159, 172, 385, 413–414, 418, 426, 430, 444, 472, 505, 508, 530, 549
vrai, xi, xvii, 4, 7, 16, 19, 50–51, 53–54, 77, 118, 131–132, 148–150, 155, 216, 252, 267, 270, 288, 318, 329–330, 357, 372, 385, 398, 400, 449, 474, 510, 515, 534, 596, 601, 637, 643
vue, 5–6, 8, 17, 21, 27, 30, 32, 40, 52, 62, 78, 91, 99–100, 110, 119, 129, 133, 146, 243, 304, 318, 326, 341, 356, 362, 376, 382, 403, 414, 416, 438, 495, 497, 508, 528, 535, 560, 583, 600, 617, 635

W

Wain, 649
Washington, 33, 65, 81, 122, 124, 126, 128, 133, 137–138, 322, 332, 348, 402, 557
Weatherby, 80, 96, 125, 387, 409, 515
Weatherby 300 magnum, 80, 125, 387, 515
Weinstein, Bob, 7, 360
Wer, 28, 390, 500, 662
West Virginia, 384
western, 122, 126, 329–330
Whalestoe, v, 386, 592, 594, 614–616, 635, 645, 649
whisky, xi, 14, 69, 88, 110, 259, 270, 324–325, 345, 498
Wilson, 45, 65, 139
Wisconsin, 6, 65, 80, 340
Wyoming, 101

Y

Yahweh, 253
Yale, 496
Yggdrasil, v

Z

Zampanò, v, xii–xxii, 4, 8, 16, 31, 35–37, 41, 55, 67, 76–78, 100, 102, 107, 109, 113, 115, 118, 138, 141, 149, 153, 210, 252, 266, 323, 328, 331–332, 341–344, 382, 407, 417, 427, 505, 507–508, 520, 523, 535, 543, 548, 560
Zapruder, 197
Zénon, 122, 362, 366
zéro, 366, 385, 405, 500, 504
0° C ± 4, 123, 376
Zeus, 41, 113, 138, 654–655
Zinn, 43
Zippo, xvi, 329, 331
zone, 55, 308, 373, 404, 426–427
Zonules, 43
zoom, 210

Crédits

Mes remerciements les plus sincères aux éditeurs suivants pour leur autorisation de reproduire des extraits d'œuvres publiées:

Farrar, Straus and Giroux LLC: Extrait de «Chemin de fer», dans *Poèmes complets 1927-1979* d'Elizabeth Bishop. Copyright © 1979, 1983, Alice Helen Methfessel. Reproduit avec l'autorisation de Farrar, Straus and Giroux LLC.

Harper Collins Publishers, Inc., et *Faber and Faber Ltd.*: Extrait des «Danses nocturnes», dans *Ariel* de Sylvia Plath. Copyright © 1966, Ted Hughes. Les droits en dehors des États-Unis des *Poèmes* de Sylvia Plath sont administrés par Faber and Faber Ltd., Londres. Reproduit avec l'autorisation de Harper Collins Publishers, Inc. et Faber and Faber Ltd.

Henry Holt and Company, LLC: Extraits de «Tout ce que le monde a à offrir», de Robert Frost, dans *Les Poèmes de Robert Frost*, édité par Edward Connery Lathem. Copyright © 1942, Robert Frost. Copyright © 1970, Lesley Frost Ballantine. Copyright © 1969, Henry Holt and Company, LLC. Reproduit avec l'autorisation de Henry Holt and Company, LLC.

New Directions Publishing Corporation et *Faber and Faber Ltd.*: «Canto CXVI» dans *Les Cantos* d'Ezra Pound. Copyright © 1934, 1938, 1948, Ezra Pound. Les droits au Royaume-Uni sont administrés par Faber and Faber Ltd., Londres. Reproduit avec l'autorisation de New Directions Publishing Corporation et Faber and Faber Ltd.

Simon & Schuster, Inc., at *A.P. Watt Ltd.*: Extraits de «L'Homme et l'Écho», de William Butler Yeats, dans *Les Poèmes de W.B. Yeats, nouvelle édition*, édité par Richard J. Finneran. Copyright © 1940, Georgie Yeats, Michael Butler Yeats. Copyright renouvelé en 1968 par Bertha Georgie Yeats, Michael Butler Yeats et Anne Yeats. Les droits en dehors des

États-Unis sont administrés pour le compte de Michael B. Yeats par A.P. Watt Ltd., Londres. Reproduit avec l'autorisation de Simon and Schuster, Inc. et A.P. Watt Ltd.

Vintage Books: Extrait d'un poème de *Lune d'encre*, de Jane Hirshfield et Mariko Aratami. Copyright © 1990, Jane Hirshfield, Mariko Aratami. Reproduit avec l'autorisation de Vintage Books, un département de Random House, Inc.

Merci au Talmor Zedactur Depository pour avoir fourni une copie VHS de *Exploration #4*.

Toutes les photos intérieures sont de Andrew Bush, sauf les pages 555 & 668 prises par Gil Kofman et page 665 scannée par Tyler Martin.

Y g g

d

r

a

s

i

l

Quel est ce miracle? Cet arbre gigantesque.
Il mesure plus de mille pieds de haut
Mais ne touche pas la terre. Cependant il se dresse.
Ses racines doivent porter le ciel.

O

FICTION

En rentrant chez eux un soir, les Navidson – Will, Karen et leurs deux enfants qui viennent à peine d'emménager en Virginie – découvrent qu'une nouvelle pièce a surgi dans leur maison, comme si elle avait toujours été là. Simple inattention ? Canular élaboré ?

Mètres, plans et appareils de mesure sont réquisitionnés, et soudain, l'explication la plus étrange devient la plus évidente : le foyer des Navidson est plus grand à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Très vite, d'autres changements surviennent : un mur se décale, une nouvelle porte apparaît dans le salon, et derrière elle un couloir étroit et obscur. Photoreporter de renom et aventurier intrépide, Will s'y risque un soir mais, manquant de se perdre dans ce qui s'avère être un dédale immense, décide de mettre sur pied une équipe d'explorateurs chevronnés afin d'étudier ce passage qui paraît sans fin et qui, très vite, se révèle l'être pour de bon.

Plongée cinématographique dans le labyrinthe d'une maison impossible, ce roman tout en méandres pourrait bien cacher en son sein un minotaure . . . car au cœur d'une obscurité abyssale et toujours croissante, de temps à autre résonne un grondement impie et menaçant qui semble vouloir déchirer les murs et dévorer les rêves.

UNE EXCEPTIONNELLE PUBLICATION
DE LA MAISON D'ÉDITION
MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE

ISBN 9782381960647 • 27,50 €
9 782381 960647